LAURENT MAUVIGNIER

LA MAISON VIDE

roman

LES ÉDITIONS DE MINUIT

LAURENT MAUVIGNIER

LA MAISON VIDE

LES ÉDITIONS DE MINUIT

L’auteur tient à remercier le Centre national du livre pour son soutien.

© 2025 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2025 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN 9782707356758

Des paroles ou des bruits entendus, et qui nous ont pénétrés, peut-être à notre insu, remuent en nous un monde ignoré de nous-mêmes.

René BOYLESVE

PROLOGUE

Fouillé – j'ai fouillé partout où j'étais pour ainsi dire sûr de la retrouver les yeux fermés ; j'ai fouillé partout où j'étais certain qu'elle se cachait, puis dans les endroits où j'étais convaincu que je ne la trouverais pas mais où je me suis raconté qu'elle avait pu échouer par je ne sais quel coup du hasard, me doutant bien qu'il était impossible qu'elle y soit sans que personne l'y ait mise – et depuis quand aurait-elle atterri là ?

Je la revois dans les tiroirs de la commode – c'est par ici qu'il fallait commencer, j'en étais sûr, par cette commode centenaire héritée de mon père, avec son plateau de marbre gris et rose fendu à l'angle supérieur gauche, son triangle presque isocèle qui n'a jamais été perdu et qui reste là, flottant comme un îlot en forme de part de tarte ou de pizza – mais cassé depuis quand et par qui ? – et qui n'a jamais été perdu ni jeté, même si la commode, en un siècle, n'a sans doute pas subi un seul déménagement, ou quelques-uns qu'elle n'aura vécus qu'à l'intérieur de la maison, passant peut-être, traînée par deux saisonniers réquisitionnés pour l'occasion, du rez-de-chaussée au couloir de l'étage pour finir ici, dans la chambre du cerisier, qu'on appelle *chambre du cerisier* depuis toujours, en sachant que ce *toujours* a commencé bien avant moi et avant mon père, qui lui aussi l'appelait *chambre du cerisier – depuis toujours* nous a-t-il affirmé, sorte de vérité antédiluvienne nimbée d'une aura qu'on percevait dans l'intonation qu'il avait en prononçant ce *toujours*, l'air impressionné par le mot –, surpris même qu'on lui demande confirmation, comme s'il était indigné qu'on ait pu imaginer, nous, ses enfants, un *avant* le cerisier, un *avant* la chambre, comme si dans son esprit chambre et cerisier étaient liés depuis l'éternité. Pour nous, *c'est* la chambre du cerisier et ce le sera encore longtemps, même si plus personne n'habite cette maison en hiver, les uns et les autres ne revenant s'y prélasser que pendant les vacances scolaires en avril, parfois des week-ends avant que débarque toute la fratrie, les femmes et les enfants d'abord, mais aussi les cousins, les cousines, les amis et les amies d'amis, tout ce petit peuple d'été qu'on retrouve tous les ans, sirotant à l'ombre du cerisier ou des magnolias des Negronis et des Spritz pour les plus citadins d'entre eux, du rosé pamplemousse pour ceux qui sont restés vivre à une encablure de la maison.

Mais cette chambre restera celle du cerisier aussi longtemps que l'arbre aura assez de vigueur pour balayer de ses branches la fenêtre dont il obstrue la vue quasiment toute l'année, y compris en hiver, tant ses branches effrayantes comme de longues griffes noirâtres s'étendent jusqu'à frotter les vitres et les volets, jusqu'à y casser les pointes mortes et élimées de sa ramure. La nuit, on entend parfois le crissement de la pointe des branches contre le volet et on retrouve au sol, au petit jour, des copeaux de peinture racornis comme des miettes de pain sec. Pourtant, personne ne songe à couper les branches du cerisier ; on est trop content de pouvoir tendre les mains par la fenêtre pour arracher quelques fruits quand c'est la saison, rêvassant que, fenêtre ouverte, les branches viennent porter leurs cerises d'un rouge presque noir jusqu'à nous, assoupis au fond du lit, qui n'aurions plus qu'à tendre la main pour les cueillir. Mais non, les branches cassent d'elles-mêmes, fatiguées de s'élancer si loin. Parfois, une fois tous les dix ans, un gaillard – cette fois rémunéré et non pas réquisitionné comme au temps où la famille avait du pouvoir sur tout le canton – vient pour tailler et remettre les branches dans le droit chemin pour que le cerisier reprenne de la vigueur.

Cette médaille – non, je ne l'ai pas retrouvée. Je finis par me demander si je ne l'ai pas inventée, mais je la revois – sûr – dans les tiroirs de la commode, et je ne m'explique pas pourquoi je ne la retrouve pas, pourquoi tout est là sauf elle, comme si elle n'avait jamais existé que dans mon imagination et dans le récit de mes parents. D'une certaine manière, on peut dire qu'elle est présente quand on arrive dans le cimetière du village ; une preuve écrite est là, sur le monument aux morts, inscrite dans la pierre. Parmi les noms, celui de mon arrière-grand-père paternel – du côté de la mère de mon père –, gravé dans un cartouche au-dessus d'une liste exagérément longue quand on songe à ce que devaient être ce village et ces hameaux il y a plus de cent ans, avec ces garçons fauchés en trois ou quatre ans, laissant derrière eux un vide impossible à combler qu'on aura essayé de calfeutrer avec un monument surplombé d'un soldat sculpté et peint, au-dessus d'une liste de noms gravés pour masquer le désarroi du vide, les noms de ceux du canton qui, comme mon arrière-grand-père Jules, ont péri au front. Mais la différence, c'est que lui ne tient pas figé dans son héroïsme seulement par la force de la restitution de son patronyme, repeint tous les

dix ans en lettres dorées, mais par l'ombre que portent sur sa descendance les quelques mots grandiloquents et sentencieux qui bouleversent l'ordre des hiérarchies – *Jules Chichery, né à Bournan en 1880, mort pour la France en 1916, a tenu l'ennemi en respect pendant quarante-huit heures, avec cinquante autres héros, permettant aux troupes françaises de sauver une position stratégique pour la Défense de Notre Souveraineté*. Ce n'est pas moi qui agite les majuscules au-dessus de l'histoire et les brandis comme un titre de gloire, c'est le zèle de l'employé du ministère de la Guerre ; peut-être inventant ça tout seul ou obéissant aux ordres d'un gradé, d'un sous-préfet, d'un directeur de cabinet, pourquoi pas d'un ministre. C'est écrit en toutes lettres, et notre père nous a souvent laissé entendre que le Poilu peint en bleu, moustaches marron et baïonnette en avant, c'était lui qui l'avait inspiré au sculpteur, mon arrière-grand-père Jules, mort et auréolé de sa Croix de guerre, de sa Légion d'honneur reçue à titre posthume, *notre* Jules, tombé le 18 mai 1916 dans le bois d'Avocourt, près de l'Argonne.

Pourquoi j'ai passé ma matinée à la chercher, cette Légion d'honneur, je ne me le rappelle même plus, seulement que soudain il a fallu que je la trouve, que je la prenne entre mes doigts comme si s'était immiscé un doute, une incertitude quant à sa réalité, comme si elle n'avait pu exister que dans un tiroir de mon imagination. Pourtant c'est sûr, j'ai vu ici, touché, soupesé, il n'y a encore pas si longtemps – quelques semaines, quelques mois, moins d'un an il me semble –, ce tissu rouge vaguement moisi, l'étoile à cinq rayons doubles émaillée de blanc et surmontée de sa couronne de chêne et de laurier, au revers le drapeau et l'étendard, la devise « Honneur et Patrie ». Je l'ai vu et ce n'est pas un fantasme ou la vague réminiscence d'un rêve, non, alors j'ai fouillé de fond en comble, comme un forcené, dans la commode. J'ai ouvert tous les tiroirs, j'ai même cherché parmi les serviettes et les draps – n'importe quoi – dans l'armoire normande de l'autre chambre, celle du fond, du côté du jardin et des trois chênes qui bordent la clôture. Bien sûr je n'y ai rien trouvé, alors je suis revenu à la commode, accélérant presque le pas, comme si une fraction de seconde c'était la commode elle-même que j'aurais pu avoir inventée, et pourquoi pas les souvenirs de mon père dans leur boîte d'un bois brun dégageant une senteur de miel, poussiéreuse, un relent de sous-bois contenant les reliques

que je connais le mieux – des objets que je l'ai vu porter, que j'ai vus vivre avec lui, des boutons de manchettes, une pince à cravate argentée à motif tartan –, reliques qui signent pour ainsi dire sa mort en le figeant dans ses quarante-six ans ; mon père, avec ses lunettes aux bordures dorées et noires, son peigne démêloir en corne blanchâtre, son portefeuille, son permis de conduire et sa carte d'identité, et ces autres objets, minuscules, bien plus vieux ceux-là, qui dorment comme des enfants sages comme des images, là où on les a laissés ; tous ces papiers militaires avec les insignes de pompier, les grades, mais aussi les médailles d'ancien combattant d'Afrique du Nord qui signaient déjà une part de sa mort du temps où, la mort, il ne se l'était pas encore donnée, mais où donc on la sentait à l'œuvre, quand elle laissait surgir des traces de cette jeunesse disparue près de Sidi Bel Abbes, qu'il taisait pour ne pas dire sa guerre d'Algérie.

La commode est là, coincée entre la porte et la fenêtre, collée contre le mur qui sépare la chambre du couloir. La commode : comme un cercueil pour certaines pièces du dossier familial. Elle a dû arriver ici directement depuis chez le menuisier – et c'est peut-être même Jules qui l'a construite de ses propres mains, dans la menuiserie familiale qu'il a dirigée. Je n'ai jamais connu intacte la plaque de marbre ; je connais parfaitement son triangle cassé, coincé et retenu en partie par le mur du fond. D'aussi loin que mes souvenirs remontent, j'entends la voix des adultes me recommandant de faire attention à ne pas la faire tomber, à ne pas la briser davantage. Et comme une relique, ce beau morceau de marbre tient sa place dans la grâce de sa fragilité, avec la même force paisible et résolue que la commode elle-même, confiante dans sa présence et dans sa solidité. Ainsi, la commode, je la revois face à moi, avec ses colonnes semi-détachées, et je sais que ce n'est jamais sans une certaine appréhension que j'en ai toujours ouvert les tiroirs, même lorsqu'il ne s'agissait que d'y saisir un vieux maillot de bain. C'est comme ça que je me souviens de l'avoir ouverte il n'y a encore pas si longtemps, cherchant sans doute une paire de lunettes de soleil, une montre ou même simplement pour laisser mes yeux traîner dans toutes ces vieilleries. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un fantasme quand je me vois retrouvant, il y a donc quelques mois – possible –, quelques semaines – possible aussi –, cette Légion d'honneur avec son bout de moire rouge puant le renfermé.

Je reconnais mes mains et le contact du tissu sur la pulpe des doigts. Ce sont des mains d'adulte, je devrais dire *mes mains d'adulte* ; je suis sûr que ce sont mes mains parce que mon regard est coincé entre elles, qui se ferment sur chaque bouton et tirent pour ouvrir le tiroir du haut, le premier, celui des quatre dans lequel personne n'a jamais rangé de vêtements mais où ont toujours dormi des objets et des boîtes, des écrins plutôt, contenant d'autres écrins et d'autres objets – boîtes à bijoux, boîtes à secrets, coffrets du temps de mes parents –, un boîtier de montre Lip, une timbale d'argent, une ménagère dont les couverts n'ont jamais servi et des papiers dans des enveloppes jaunes – pas de lettres, pas de cartes postales, pas de mots doux, mais une longue mèche de cheveux blonds bouclés et très fins, les miens, quelques photos aussi –, un photomaton noir et blanc de la tante Colette avec sa coiffure yéyé en forme de choucroute, mon grand-père André avec son béret, et puis, très vieilles, des images de visages inconnus dont le noir et blanc se confond avec le jaune du papier photo, qui a viré jusqu'à devenir presque ocre – brûlé par le temps.

Si l'on tombe sur des photos ici, c'est par hasard qu'elles y sont arrivées, car les albums de famille sont rangés au rez-de-chaussée, dans la salle à manger, ou, pour être plus précis, dans le buffet, ou, plus précis encore, dans le tiroir du bas à gauche, et même dans le tiroir à l'intérieur du tiroir de gauche, et puis au fond de ce dernier tiroir, là, donc, où depuis plusieurs générations dort le gros des troupes de la mémoire familiale, les photos, la vraie mémoire des visages et des noms – on trouve dans le buffet de la salle à manger les visages de mes sœurs et frères, le mien, ceux des cousins et des cousines, de nos parents et les leurs – presque tous les leurs –, oncles, tantes, etc., de ces photos qui remontent de si loin que plus personne ne sait nommer ceux qui y posent, faisant front à l'oubli, des gens qui nous regardent de leur parcelle de temps comme s'ils défiaient leur mortalité ou nous provoquaient d'où ils étaient il y a un siècle ou même davantage, mon arrière-grand-mère Marie-Ernestine et son mari Jules – le héros de la famille –, que j'ai l'impression de connaître même si je ne les ai bien sûr jamais rencontrés ni l'un ni l'autre, mais que je crois reconnaître sur cette image précieuse parce qu'elle les réunit, eux deux mais pas seulement : entre eux, dans les bras de Marie-Ernestine, le dos serré contre sa poitrine, un bébé, sa fille unique : sans doute la seule photographie de Marguerite, ma grand-mère.

La photo doit dater de 1913, année de sa naissance.

Sur ce bébé joufflu, il faut s'arrêter : avec ma grand-mère Marguerite, quelque chose se joue de la violence muette de la famille. Ce bébé qui semble froncer les sourcils, bébé rondouillard au visage ingrat qui semble mécontent d'être là, engoncé dans des vêtements blancs, c'est le seul endroit d'où il peut encore nous signaler sa présence – à part la tombe de graviers sur laquelle on trouve encore un affreux pot de fleurs en plastique au rouge décoloré, ayant depuis longtemps viré au rosâtre, au gris-rose, recouvert de poussière, de salpêtre, et les nom, prénom, dates de naissance et de mort – 1913-1954 – dans un cœur métallique blanc rouillé par les années et les intempéries. Sa tombe est presque le seul endroit qui signale encore qu'elle a vécu, qu'elle a, pendant quarante et une années, respiré l'air des vivants.

Ce qui compte, quand on voit la photo de Marie-Ernestine et de Jules avec leur bébé Marguerite, c'est qu'il s'agit de la seule photo du temps de leur *bonheur* – appelons ça bonheur, quelque chose d'assimilable au bonheur si on considère comme tel la durée si courte qui les aura réunis tous les trois. Car c'est aussi la seule photo où on les voit en couple avec leur bébé, entourés de leurs proches, pour nous seulement des silhouettes – des paysans à grosses moustaches noires ou grises, à peaux rêches et visages durs, carrés, des hommes vêtus d'habits de toile épaisse dans lesquels ils semblent flotter, pendant que des femmes exagérément cubiques, presque toutes vieilles, sourient à l'objectif de leurs yeux très clairs, leurs cheveux blancs attachés ou cachés par des fichus, les plus jeunes portant le chignon pendant que des nuées de gosses endimanchés, la raie sur le côté, les genoux sales, indifférents au photographe, se vautrent au bas des jupes de leurs mères, aux souliers des pères et parfois à ceux des rares adolescents qui, sérieux et figés, attendent de reprendre leur respiration. Mais le vrai intérêt de cette image, c'est qu'elle est la seule photo de ma grand-mère qui aura échappé à l'autodafé ; la seule d'elle qui aura échappé au silence qu'on lui a imposé et qu'elle aussi aura peut-être désiré, car parfois, sur d'autres images de mariages, grises et noires, prises en extérieur, le plus souvent en été, on devine sa présence : un corps de femme dans une robe qui nous apparaît grise mais qui est peut-être bleue, verte, pourquoi pas d'un certain rouge vineux ou d'un violet pastel, une silhouette presque coquette, mince et de petite taille. Mais des ciseaux ont

taillé et coupé la forme d'un ovale, laissant à la place de son visage un trou, un espace vide – rien.

Le visage de Marguerite a disparu.

Quelqu'un, dans la famille, avec obstination et résolument, a choisi de tuer Marguerite symboliquement, comme si supprimer les gens des photos c'était les tuer mais surtout affirmer qu'on les tue, signer le geste de tuer en l'exhibant plutôt qu'en essayant de cacher les traces de son crime. Mais il y a aussi cette autre image, où le visage de Marguerite n'est pas lacéré ni découpé ; sur celle-ci, c'est une autre agression, non moins définitive : son visage a été griffonné au stylo à bille jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement dans l'encre noire. On sent – on pressent plutôt – la rage qui anime la pression sur le stylo, la colère ou la concentration haineuse qu'il a fallu pour aller au bout du geste, pour que rien ne puisse lui échapper, pas même un cheveu ni un millimètre de peau ; celle du cou, au niveau du col d'un chemisier fermé, probablement blanc ou jaune pâle, peut-être d'un rose très clair, est aussi recouverte entièrement. On a pris soin de longer l'arrondi du col comme si on avait voulu éviter de tacher celui-ci. Mais de la peau du visage, des mains et les cheveux aussi, rien n'a été laissé visible, comme s'il avait fallu asphyxier chaque pore de la peau, la rendre à ce point méconnaissable qu'il aurait été impossible à la moindre parcelle de chair de révéler sa présence ; mais le tout est scolaire, exécuté trop proprement. On se demande bien si c'est le visage qu'on veut détruire, si ce sont ses traits ou la filiation qui s'y inscrit avec ce jeu des ressemblances, soudain à ce point insupportable qu'il aurait fallu pour ainsi dire *défigurer* Marguerite et couper tous les liens entre les générations. Toujours est-il qu'entre 1913 et 1954, années respectives de sa naissance et de sa mort, les photos où elle aurait dû apparaître sont si peu nombreuses qu'il est probable que certaines images aient été détruites. On se dit que la demi-sœur de mon père – Colette, qui n'était pas sa demi-sœur, seulement la fille de la seconde femme de son père –, ou sa sœur – Henriette –, en ont peut-être gardé quelques-unes, mais on sait que non ; la petite Colette, comme on l'appelle, celle à la coiffure choucroute de ses années yéyé dont on trouve le photomaton dans le portefeuille de mon père, n'a jamais connu Marguerite que par ce qu'on en disait, qu'elle entendait au hasard, ou par ce que mon père et sa sœur pouvaient raconter de ce qu'ils devaient avoir entendu d'elle quand ils étaient enfants par leur père ou par des voisins, des amis de la

famille, par la famille elle-même, par ce qu'ils pensaient et savaient – ou croyaient savoir –, sans qu'il y ait jamais eu besoin qu'on le leur dise, de leur mère.

Jamais il ne se sera agi d'aborder Marguerite autrement qu'en évoquant la consternation et le désarroi dans lesquels elle a laissé la famille, ce qui empêche d'avoir gardé dans ces vieux albums des images où l'on pourrait la voir sous une autre lumière que celle qui semble ne pas avoir laissé à sa vie le droit à un souvenir – l'opprobre toujours recommencé, et l'infamie comme seule perspective ; on préfère ne pas parler d'elle, les voix baissent d'un ton, se font murmures, prennent un air désolé ; la tante Henriette, qui quand j'écris en ce mois de février 2022 atteint la rive du très grand âge, ne se souvient plus de rien et s'en satisfait ; Colette, la fille de Marceline, n'a, elle, rien à révéler sur Marguerite et peut juste me dire qui était André, mon grand-père, beau-père tyrannique pour qui elle n'a jamais semblé éprouver ni sympathie ni compassion. La vérité, c'est que des photos de Marguerite, je crois qu'on a choisi de supprimer toutes celles où sa vie s'étalait comme une évidence impossible à nier ou à rejeter par un coup de ciseaux.

Cette disparition des photos fait que de mon grand-père André aussi, par la force des choses, il ne reste presque rien. Mais si l'on s'aventurait à penser que c'est lui, autant que Marguerite, qu'on avait voulu supprimer de la mémoire familiale, on serait obligé de se rendre à cette évidence : son visage réapparaît une fois que sa femme est morte, on le retrouve quand André se remarie quelques années plus tard avec Marceline. Les photos sur lesquelles on peut rencontrer André resurgissent au tournant de 1955 et ne sont plus des images prises à l'extérieur, à l'exception de celle où mon père et ma mère, elle dans sa robe de mariée, lui en costume noir, sortent de la mairie et vont rejoindre l'église, suivis par leurs familles respectives – mes grands-parents maternels avec mes oncles et tantes, et, du côté de mon père, les quelques oncles et grands-oncles, Lucien, son fils Rubens, André et sa seconde femme Marceline, sa fille à lui, Henriette, et sa fille à elle, Colette. On les voit marchant derrière les mariés, avançant par deux, endimanchés sous un soleil de printemps, avec cette élégance surannée si particulière aux années cinquante.

S'il manquait des images – je m'entends demander à ma mère qui pouvait être la femme sans visage sur les photos de famille –, il m'a fallu plus de temps pour comprendre qu'il manquait aussi les autres preuves de

son passage sur terre, ces objets insignifiants qu'on s'obstine, le long d'une vie, à garder par-devers soi quand bien même ils n'intéressent personne et ne présentent aucune autre valeur que sentimentale, mais qu'on s'entête à léguer aux générations suivantes comme un prolongement de nos pensées et de notre intimité. D'elle, il n'y avait rien parmi les écrins, les dentelles, les bijoux. Rien – absolument. Et c'est de ce rien que paradoxalement sa présence a fini par s'imposer avec une force presque plus aveuglante que celle, pourtant puissante, mais auréolée de la douceur des vieilleries de brocante, surlignée par ses objets, de mon arrière-grand-mère Marie-Ernestine. Ses babioles à elle, Marie-Ernestine, dominent tout dans le tiroir de la commode et laissent, comme dans une alcôve qui lui était réservée depuis toujours, un peu de place à ce petit-fils que sans nul doute elle a beaucoup aimé et beaucoup plaint – mon père.

D'un bout à l'autre d'un siècle trop court, ils sont posés l'un en face de l'autre, se répondent, dialoguent par-dessus la béance que laisse Marguerite, fille de l'une et mère de l'autre. Moi, de mon côté de la rive du temps, j'aperçois tout ça comme le seul récit diffracté d'un monde dont la gloire a été – par la mort de Jules – le signe avant-coureur de la catastrophe familiale qui a nourri le récit qu'aujourd'hui quelque chose en moi cherche à comprendre, comme pour en reconstituer le puzzle – vieux cliché que l'image du puzzle, mais si limpide et évidente qu'elle s'impose avec une force telle que je me refuse à la révoquer, oui, l'image d'un puzzle dans une histoire du temps que j'ai cherché depuis ce matin à reconstituer en retrouvant le certificat de Légion d'honneur dressé en 1920 sur lequel on fait le panégyrique d'un Jules parmi les autres, mort dans la boue de la Grande Guerre avec ces majuscules tonitruantes comme une charge de cavalerie.

Je revois mes mains, donc, fouillant, brassant et remuant des breloques, des vieilleries, soulevant aussi des odeurs, sans trouver ce qu'elles cherchaient. Ma mèche de cheveux, des lunettes ayant appartenu à l'un de mes frères, des montres que nous avons portées ; plus haut les affaires de mon père, quelques bricoles ayant appartenu au grand-père André – une pipe, un étui à cigarettes – et puis le vide et le silence de Marguerite ; puis, enfin, plus haut dans le temps, non pas la médaille mais le certificat de Légion d'honneur de Jules, les quelques bijoux et tissus de Marie-Ernestine,

qui aura déposé là ses reliques quand la commode était encore à elle, qui aura été l'une des premières à y ranger ses secrets parfumés à la violette, ses éventails aux senteurs de citron et de bergamote, un camée en agate monté en broche avec le profil à l'antique d'une jeune femme dont elle devait avoir l'âge et les vertus qu'on lui prête. Parmi ce fatras qu'elle aura laissé, ce premier objet d'elle, Marie-Ernestine, née Proust en août (le 27) 1885 et de toute sa vie n'ayant probablement jamais entendu parler de son illustre homonyme – sans qu'il soit même permis de rêver à un quelconque lien de parenté –, cet objet minuscule, quelques grammes d'or pur ; pas de doute, il s'agit bien de son alliance à elle, puisque celle de Jules a été engloutie dans la fange de la cote 304 en mai de l'année 1916 ; Jules fait partie de ceux qui ont porté une alliance au front, de ceux qui ont tous les jours trouvé une minute pour la regarder, la tourner d'un tour ou deux sur le doigt, pour réfléchir ou pour oublier. Et ça, il est facile de l'imaginer, ce moment à l'abri des regards quand bien même le geste se ferait devant toute la tranchée mais comme isolé d'elle, ne se voyant peut-être pas accomplir ce mouvement infime – faire tourner son alliance contre sa peau –, comme j'imagine le doigt de Marie-Ernestine et l'alliance qu'elle porte, gardant secrète et protégée, gravée à l'intérieur de l'anneau, la date de son mariage, le 17 juin 1905. Si je retrouve l'alliance de Marie-Ernestine dans tout ce fatras, je me dis depuis ce matin que je devrais retrouver aussi cette Légion d'honneur qu'elle aura gardée parmi ses dentelles, ses bijoux hérités de quelles vieilles femmes parties en laissant peut-être un nom sur un arbre généalogique que personne n'aura songé à écrire.

De Marie-Ernestine, j'ai vu les nombreuses photos ; elle sature l'espace de sa présence comme sa fille de son absence. Le portrait de Marie-Ernestine se confond avec la grisaille des images, le flou des portraits de groupe pour des mariages d'inconnus ou de quasi-inconnus. Mais il est un endroit où elle devient aussi mystérieuse que sa fille, qui aura été sa honte et le signe de l'effondrement de ce en quoi elle avait cru toute sa vie, car c'est bien ça qui apparaît au fur et à mesure que la jeune Marie-Ernestine laisse place à cette autre, qui se plante devant nous vêtue de noir, sans plus rien de gracile ni de fragile, et nous scrute d'un air sévère, l'œil presque fermé, comme si Marie-Ernestine avait été aveuglée par le soleil au moment où le photographe avait pris la famille et les amis le jour d'une fête que je suis incapable d'identifier. Cette photo, parmi d'autres, dort dans son album

noir et vert, avec son papier cristal protégeant chaque page de l'effacement ou de nos regards.

De Jules, on retrouve quelques photos – en plus de celle où il pose à côté de Marie-Ernestine et du nourrisson Marguerite –, le fameux certificat de sa Légion d'honneur, protégé dans le même porte-vues que les mots d'un préfet et une lettre officielle de la mairie, et puis, enjambant le vingtième siècle comme on passe d'une pierre affleurante à l'autre pour traverser un ruisseau, de l'autre côté du siècle, nous voilà soudain au milieu des années cinquante avec les médailles de mon père, les décorations d'ancien d'Algérie, les bibelots avec le sigle des AFN, des balles de la taille d'une dent changées en pendentifs dans une boîte à boutons de manchettes, mais aussi, plus proches de nous, datant des années soixante-dix ou du début des années quatre-vingt, les insignes de pompier, les décorations que je l'ai vu porter à des occasions dont ne me reste que l'ennui des discours. Et moi, à l'autre bout du vingtième siècle, déjà embringué dans le suivant sans même avoir eu le temps de le croire, me voilà aujourd'hui embrassant cette histoire d'un seul coup d'œil, avec, étalée devant moi, l'évidence qu'il s'agit bien d'une seule et même histoire diffractée en différentes parties reliées par une unité souterraine, j'en suis sûr, dont la ligne de force est portée par l'élan de la vie de Marie-Ernestine, creusée par le silence de Marguerite et, d'un coup brutal, achevée par la mort de mon père.

Mais d'abord, pour commencer quelque part sans se laisser aveugler par la gloire de l'illustre Jules tué au combat en 1916, dont la légende veut qu'il soit mort en héros en préservant l'intégrité d'une position stratégique avec cinquante autres soldats qui, comme lui, n'avaient que leur vie à perdre, il faut remonter le temps et inventer sa tête de jeune homme trop gros rencontrant le propriétaire, ce monsieur Proust, père de Marie-Ernestine, mon arrière-arrière-grand-père, perdu déjà si loin dans le temps que je ne vois de lui qu'une vague description comme celles qu'on trouve dans les romans du dix-neuvième siècle, homme massif, ventru et vêtu d'une redingote de drap noir et d'un gilet ouvert sur une chemise à petits plis, fier comme un magistrat avec ses favoris gris cendre, qui ne fume pas, ne prise pas, ne prend ni alcools forts ni liqueurs, cultive une sorte de propreté morale dont la rigueur devait se voir rien qu'à la rigidité de son pas, même quand il portait des bottes crottées au milieu de ses champs, car on était

chez lui empreint d'une gravité biblique depuis que, d'une génération plus lointaine encore, un jeune exalté de la naissante République, son ancêtre, avait suivi l'autre fou de Bonaparte jusqu'à ce qu'il devienne Napoléon, s'était fait tuer pour lui, avait eu droit à la Légion d'honneur dont longtemps la famille avait gardé la fierté et un goût pour le mépris envers tous ceux qui ne s'étaient illustrés en rien.

Ce vieil ancêtre François, mort à vingt-deux ans sur un champ de bataille et à qui l'Empereur lui-même aurait dit son admiration pour un fait d'armes dont plus personne ne sait ce qu'il avait pu être, ce vieil ancêtre François, foudroyé en pleine jeunesse, avait connu une gloire si jeune et si définitive qu'il aurait eu du mal à imaginer combien celle-ci serait bénéfique et aurait des conséquences sur plus d'un siècle et demi pour sa famille, pour ses descendants – ou plutôt ceux de ses frères et sœurs qui, eux, n'avaient pas eu la chance de s'être fait trucider sur un champ de bataille –, car ses descendants avaient eu droit à un alignement de circonstances post-révolutionnaires, notamment parce que, une fois dépouillés de leurs biens et voués aux gémonies, à la boucherie ou à l'exil, les nobles du coin avaient abandonné ces terres dont on avait fait don au jeune cadavre de François, ou plutôt à sa jeune épouse, à ses parents, à ses frères et sœurs, sans accorder à personne un titre de noblesse qui n'aurait pas été vu d'un bon œil autour de chez nous, mais seulement les titres de propriété des fuyards et des expropriés, ceux-ci étant suffisamment nombreux pour que, un siècle plus tard, monsieur Firmin Proust puisse encore en être reconnaissant à l'Empereur et à Dieu, grâce à qui on n'avait plus jamais eu à travailler la terre mais seulement à organiser sa prospérité bourgeoise, ce que, de père en fils, on avait su faire en louant des bras pour nourrir les champs et assurer leur rendement, puis en donnant à des fermiers le droit de s'y installer, de construire des étables, des écuries, des soues à cochons, d'élever des maisons, de bâtir des remises, quelques hameaux autour d'un village entier avec ses ruelles, ses venelles, sa placette, sa minuscule église et son carré de cimetière, son lavoir et sa fontaine, pourvu qu'ils s'acquittent de loyers suffisamment élevés pour enrichir plus que de raison les parvenus du canton.

Ainsi, tout irait bien tant que les locataires fermiers auraient l'intelligence de reverser une partie du fruit de leur travail pour que les aïeux de Firmin, Firmin lui-même et les siens dans la foulée puissent en

faire fructifier la vente sur les marchés et dans les commerces naissants ; tout irait bien tant que les locataires trouveraient intérêt à développer l'élevage des bovins et la culture du blé, celle du foin, de l'avoine, en louant leurs lieux de travail, en reversant une partie de son résultat ; et tout irait bien encore tant qu'ils auraient l'impression qu'il vaut mieux payer des loyers et se soumettre aux bourgeois du coin plutôt que se lancer dans une émancipation coûteuse et risquée. Chacun y avait mis tant de zèle pendant le premier quart du dix-neuvième siècle que les arrière-grands-parents de Firmin, puis son grand-père, avaient pu concevoir l'idée de faire bâtir une maison en plein milieu du nulle part où ils régnaient sans aucune concurrence à surveiller ni à craindre. Une maison qui n'aurait pas eu la prétention de rivaliser avec les grands châteaux d'une noblesse qu'on s'enorgueillissait encore de mépriser, comme un ancien monde qu'on s'évertuait à copier tout en s'obstinant à prétendre le contraire. On avait voulu construire une belle maison pour régner sur un petit peuple qui s'évertuait à vivre, s'échinait à travailler, à se multiplier, à engranger autour de la famille des ancêtres de Marie-Ernestine Proust, au milieu, donc, de mes ancêtres à moi aussi, eux qui me semblent tellement loin que j'ai un mal infini à les concevoir, à leur dessiner un semblant de visage, car de ces anciens dont aucun n'avait pu être pris en photographie, parce que celle-ci avait tardé à naître et à s'enfoncer dans nos campagnes, à quitter la gloire de la capitale et à se répandre dans nos fermes et sous nos latitudes, il est difficile d'imaginer que d'une manière ou d'une autre ils nous sont liés, qu'ils *me* sont liés, et qu'ils ont pu se pencher sur le berceau de Firmin, le fixer dans les yeux, échanger avec lui des œillades quand son regard à lui, trop clair, gris, métallique, rehaussé à la pointe sèche, nous parvient par le biais d'une photographie grise et pâle enfermée dans un cadre miteux et protégée par un verre jauni et piqué de chiures de mouches, le montrant avec sa grosse tête presque carrée, mise en valeur par un passe-partout ovale d'un bleuté fatigué.

Et de tous ces anciens, de Firmin Proust, mon arrière-arrière-grand-père, et de sa femme – ombre chétive hantant quelques photos, errant à l'arrière-plan de quelques clichés dont on ne voit plus grand-chose –, d'eux et de ceux qui les précèdent, leurs parents et leurs grands-parents, en remontant ainsi jusqu'à se trouver nez à nez avec l'histoire et l'ancêtre François, à vrai dire plus personne ne sait rien. L'acte héroïque de François, la naissance de

la fortune familiale, du temps de Firmin, tout le monde avait déjà fini de l'oublier et de le considérer comme un lointain pittoresque, non pas un événement mais une bravade normale dans une famille tellement *à part*. François n'était plus la cause de la réussite familiale, mais seulement l'un de ses éléments constitutifs, une sorte d'épiphénomène ou de révélateur, comme si la fortune de la famille n'était pas le résultat de son héroïsme mais son héroïsme un symptôme de la singularité de cette famille, une conséquence naturelle, innée, de ce qui bouillait dans ce sang familial si particulier et fort, à défaut d'être noble. Si quelqu'un avait dû s'attarder à repenser à François et à sa bravoure, personne n'aurait osé imaginer que ce récit trop entendu soit celui de l'histoire de la famille de Marie-Ernestine, car personne n'aurait accepté l'idée consistant à prétendre que d'une famille quelconque avait pu surgir un jeune dingue dont l'héroïsme, ou pour tout dire le fanatisme et la témérité sanguinaire avaient à ce point déplacé les lignes et transformé la route de sa famille, la sortant de l'anonymat pour lui donner un semblant de vernis bourgeois, car ça aurait été admettre une origine dont on ne s'était extrait que par le coup d'une audace liée à un seul, et non par le mérite qu'on croyait pouvoir reconnaître en chacun. Mais dès l'enfance de Marie-Ernestine, personne ne se serait posé la question de savoir d'où venaient ces terres et cette opulence qui nous séparaient des autres sans que personne n'ait rien fait pour ça, sans avoir hérité d'un sang noble, parce que tout le monde s'en moquait, comme chacun se moquait d'imaginer ce qu'avait été la vie ici avant la Révolution ; ce passé, il n'en reste qu'un fouillis trop flou pour intéresser qui que ce soit. Cette histoire, dont on se souvient ou croit se souvenir comme d'un rêve, on n'est même plus sûrs de ne pas s'être tous ensemble monté la tête au coin du feu, un soir où l'hiver aurait été trop rigoureux, en se la répétant jusqu'à y croire, parce qu'elle était plus jolie à entendre que cette vérité singulièrement plate qui aurait voulu que des ancêtres paysans et journaliers auraient arraché chaque lopin de terre à des voisins moins malins, pour une bouchée de pain, le tout en quelques siècles ou en quelques années, mais sans le prestige d'un jeune héros napoléonien pour justifier la mainmise sur le territoire de gens qui, au départ, étaient nos semblables.

Pourtant, aujourd'hui encore, on se dit que tout n'est pas faux dans cette histoire que quelques recherches sur internet renouvellent pour nous, en 2022, en lui redonnant une forme d'actualité, presque de soudaineté.

Mais pour Marie-Ernestine, au contraire, ce n'était rien, plus rien du tout, il ne restait du prestige de François qu'une sombre défroque, celle d'un récit dont on ne captait plus l'origine ni le sens. Ce n'était même pas le souvenir d'un récit, et il se peut qu'elle n'y ait jamais cru, ou même qu'elle n'en ait jamais entendu parler. Ce récit, qui l'avait transmis en dernier ? Qui l'avait relaté jusqu'à Firmin ? Il y avait eu le grand héros François que, d'une génération à l'autre, on s'était ingénié à décrire sabre au clair, avec casque en cuivre et crinière rouge, guêtres blanches ou grises, collant sur des images de Chassériau, de Delacroix, de Géricault, sa tête à lui, que personne n'avait jamais vue. Et puis tout ça s'était tu ; Firmin avait peut-être été le dernier dépositaire de l'histoire de François, pas encore aussi indifférent que sa fille aurait pu l'être si elle avait été au courant, mais suffisamment pour ne pas éprouver le besoin de lui transmettre cette glorieuse histoire morte, ni à elle ni à aucun de ses deux frères, Paul et Anatole.

Ce qui reste aujourd'hui pour nous dire que tout ça est arrivé, qu'il y a eu un François qui est mort pour que ce soit possible, une Révolution française et un Napoléon, des arrière-arrière-grands-parents et oncles pour que ce soit possible, c'est que la maison est là, et que, même vieillie, abîmée, meurtrie par le temps, elle se tient toujours debout et trône sur son promontoire d'où elle domine toute la vallée en contrebas, avec l'air de veiller sur elle quand, pendant longtemps, elle avait dû se vanter de la toiser. Ce qui reste encore aujourd'hui pour nous dire que tout ça a eu lieu, c'est qu'au-dessus de la vieille porte d'entrée aux battants de chêne, gravée dans la pierre sur le linteau, on peut encore lire la date de 1854, le quatre étant pourtant bizarrement écrit à l'envers et un peu plus bas que les autres chiffres, mais à la même hauteur que les lettres majuscules qui le suivent : FBP, suivies d'un espace puis, de nouveau, de trois lettres : FMP. Il aura fallu du temps et quelques recherches pour comprendre que les trois premières lettres signifient Fait Bâti Par, et que les secondes sont les initiales du père de Firmin, François-Marie Proust.

La maison est encore là, trônant sur le flanc d'un village à moitié abandonné aujourd'hui, traversé par une départementale qui n'a qu'une hâte, fuir le bourg pour rejoindre la nationale reliant les villes entre elles, qui nous tournent le dos et nous ignorent. Tout ça persiste sous forme de ruines, malgré la disparition de la gloire de François – que j'ai découvert à

cette table où j'écris aujourd'hui. Je l'ignorais comme nous l'avions tous ignoré depuis que la mort de Jules, le vrai héros, avait effacé tout ce qui s'était passé avant elle, renvoyant dans les limbes le prestige de François, ses guerres napoléoniennes et tout le reste, les Restauration, République, Second Empire et autres coups de théâtre et d'éclat révolutionnaire ; tout le folklore renvoyé dans la grisaille de contes ancestraux et de fables par une gloire plus grande encore, plus macabre pourtant et moins picturale, mais plus imposante parce que plus tragique, plus improbable aussi, celle de Jules, ce drôle de type qui devait marquer la maison à jamais – du moins aussi longtemps qu'on voudrait bien se raconter sa légende.

I

1

Mais c’est avec Marie-Ernestine que tout commence. C’est avec elle, avant Jules lui-même, que tout peut commencer.

Il faut d’abord voir Marie-Ernestine, enfant de onze ans qui n’attend rien depuis qu’elle pense ne pas être digne de Dieu car que son frère aîné, le plus vieux des trois, soit l’élu, c’est assez pour qu’une petite fille se croie inapte à servir le Très-Haut et à rivaliser avec un frère dont elle entend depuis toujours qu’il est le plus intelligent des trois et même de la famille entière ; Paul, l’aîné, n’avait pas l’âme d’un fermier ni d’un gestionnaire, pas la force pour prendre la relève de ce père si parfaitement accompli pour ce genre de vie, et c’est pourquoi on lui avait fait suivre des études – comme on s’y était résigné pour les deux autres –, avec dans l’idée que le sacerdoce auquel il s’était très tôt destiné était pour lui une solution prestigieuse et bien commode – nourri logé blanchi –, et, se disait Firmin, le père, ce serait bien agréable d’avoir un évêque ou un cardinal dans la famille, qui nous ouvrirait les portes jusqu’alors closes sur les prétentions de la maison, celles des bonnes familles du département et peut-être même de plus loin, là où l’on pourrait se vanter d’avoir un fils à tu et à toi avec le bon Dieu.

Ça, c’était le plan de Firmin : un fils, l’aîné, chez les curés.

Le deuxième, Anatole, Firmin le formerait lui-même pour que, le jour venu, l’héritier puisse reprendre les affaires de la maison aussi naturellement que s’il en avait eu l’idée tout seul. Ce que Firmin avait voulu pour Anatole, c’était le préparer, le façonner, lui donner les outils moraux et psychologiques pour surveiller les paysans à qui on louait le fermage, pour commander les saisonniers et le personnel sans flancher au moment de renvoyer une servante engrossée par n’importe quel noceur, sans se soucier de ce qu’elle se retrouve à la rue sans famille ni personne pour les accueillir, elle et son bâtard ; lui donner la force et l’intelligence pour régenter pareillement la famille, mais cette fois avec patience et bienveillance, bien sûr, pour qu’à son tour Anatole sache en assurer la multiplication, l’air de

rien, en calculant des combinaisons, en manigançant des fiançailles, en échafaudant de bons et fructueux mariages, en orchestrant les rencontres avec, pour se justifier, toujours le même air bon enfant, dissimulant le calcul sous un air enjoué et un grand besoin de festivités. C'est ce que voulait inculquer Firmin à Anatole, qu'il sache s'associer aux personnes capables de faire croître les gains et l'influence de la maison. Firmin voulait en faire un homme, avec un tas de critères passés au tamis de son intransigeance, c'est-à-dire un être taillé dans le bois brut, aveugle aux chichis des femmes et sourd aux jérémiades des employés, âpre au gain et insensible à la débauche. C'est ce à quoi l'enfant numéro deux, Anatole, avait été assigné alors même qu'il n'avait pas quitté le ventre de sa mère, alors même qu'à l'intérieur de celui-ci son corps n'avait pas encore forme humaine ; c'était une vie en or, une vie rêvée, le rêve de Firmin, et peu importe ce qu'en penserait la réalité. Firmin voyait loin, surtout pour ses enfants, se répétant tous les jours que ce n'est pas pour leur plaisir qu'on les éduque et les instruit, mais pour la seule et unique nécessité de notre maison.

Mais si Paul avait préféré l'église à la ferme, Anatole avait fait pire encore : l'enfant avait été une calamité, vraie *fille manquée* jouant à la poupée, poussant des cris quand on démêlait à la brosse ses cheveux trop fins ; effrayé de tout, par tout, par les chevaux et les chiens, suffoquant près des bouses de vache et des écuries, refusant l'air trop vif des champs et les jeux de garçons pour se tenir les deux menottes agrippées aux jupes de sa mère et à celles de la bonne, dans la cuisine, dans la buanderie, l'enfant n'était jamais là où on aurait aimé le trouver, ne regardant son père qu'avec un fond de terreur dans les yeux qui le rendait idiot et muet, incapable de prendre la moindre décision et de montrer sans répugnance qu'il aurait été capable de diriger l'exploitation, les affaires – et le mot même d'affaires n'évoquait rien d'autre pour lui que la lingerie des bonnes femmes, les *bonnes affaires* dans les magasins, au grand désespoir de son père. Alors, quand Anatole, après des études où il était devenu mince et raffiné jusqu'à l'outrance, avait parlé à son père de *monter à la capitale* pour y travailler dans un grand magasin et vendre à des dames et des demoiselles bien nées des colifichets et toutes sortes de cochonneries que Firmin, y voyant les prémices de passions inavouables, regardait avec effroi, ce dernier n'avait plus eu qu'à se résigner, presque heureux de se débarrasser de ce fils dont il

n’avait jamais su se résoudre à penser qu’il avait *sérieusement* pu être le père.

C’est pourquoi, à la déception causée par ce fils qui n’en était pas vraiment un, comme à l’évaporation du premier qui était parti sur les routes du Vatican avec une ferveur qui avait agacé Firmin à un tel degré qu’il avait secrètement commencé à prendre Dieu et ses hommes en robe non pas en grippe, mais un peu de haut, c’est pourquoi, donc, Firmin avait reporté tous ses espoirs et son amour sur celle qu’il appelait sa *petite Boule d’Or*, vers qui tous les regards s’étaient tournés, la magnifique *petite dernière*, née trois ans après Anatole : Marie-Ernestine.

Marie-Ernestine avait été pour Firmin comme une consolation car elle ne vivait avec aucune spéculation angoissante sur les épaules, n’avait aucune mission à porter. Firmin trouvait un réconfort immense à regarder vivre sans arrière-pensée sa Boule d’Or, créature chétive et distrayante dont il avait craint dans sa petite enfance qu’elle ne passerait pas l’hiver, ni le premier ni les suivants, parce qu’elle avait les yeux ternes, comme voilés, et qu’elle avait un teint de peau presque terreux. Il s’était amusé de la voir déjouer tous les pronostics, car la fillette s’était montrée d’une agilité et d’une vivacité redoutables, elle dont toute l’enfance s’était amusée à faire des pieds de nez à la mort et à la maladie chaque fois promise et chaque fois repoussée ; dès qu’elle avait su marcher elle s’était mise à courir, à passer sa vie entre les boutons d’or et les orties, les ronces et les fraises des bois, les herbes folles – petite Boule d’Or qui s’amusait en robe d’indienne à chasser les grenouilles avec des gamins idiots, à cracher du haut des balcons dans les citernes où dormait une eau verdâtre sur laquelle, graciles, des éphémères et des cousins semblaient faire du patin à glace. Firmin aimait sa fille, avec une ferveur pour lui inédite de candeur ou de naïveté. Il admirait sa vivacité parce qu’elle tenait du miracle, que l’enfant possédait une grâce dans sa fragilité même, dans sa façon de ne lui prêter aucune importance. Marie-Ernestine n’avait pas plus peur de sa fragilité, de la maladie ou de la mort que de courir sous les vaches ou de prendre une averse en revenant d’une promenade.

Firmin l’aimait aussi, cela va sans dire, par contraste, à la mesure de l’amertume et de la consternation qu’avaient laissées en lui l’effarouché

Anatole et l’évaporé Paul.

2

Donc : il serait dit que Marie-Ernestine irait à l’école comme ses frères ; il serait dit qu’elle aussi aurait droit à une éducation. Firmin se disait qu’il faudrait nourrir cette petite tête *bien faite* qu’il adorait malgré ses yeux toujours ternes. Il serait dit aussi qu’on ferait attention que la petite Boule d’Or ne prenne pas trop goût aux choses de l’esprit ; il faudrait lui inculquer juste ce qu’il faut d’éducation pour lui permettre de tenir une conversation et surprendre ses prétendants – ou plutôt leurs pères et mères – par une rapidité d’esprit que les parents sauraient reconnaître comme les gages d’une vertu supplémentaire : une femme qui sait faire la conversation s’occupe de son intérieur avec plus d’agrément pour ses convives que celle qui, ne sachant que la cuisine, doit gaver ses invités pour cacher l’indigence de son bavardage.

Firmin avait prévu pour sa fille tout ce qu’on ferait pour elle et quelle route on lui permettrait de tracer. Sa femme, l’ombre préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser, baissait les yeux et acquiesçait à la parole d’évangile de son époux, mais elle savait tirer profit de l’obscurité dans laquelle chacun avait l’habitude de la tenir enfermée pour mieux construire, silencieuse et industrieuse, en véritable fourmi obstinée, son espace de liberté – un réduit, comme on dit des pièces minuscules sans fenêtres ni perspectives –, mais un espace réel, concentré sur sa nécessité, espace dans lequel elle savait rire sous cape des prétentions de son mari, sachant l’infléchir sur certaines de ses décisions avec une telle abnégation que c’est à elle que revenait le mot final dont son mari, en bon ventriloque, se croyait l’auteur.

Mon arrière-arrière-grand-père Firmin avait eu parfois la main lourde avec ses commis, ses apprentis et, de temps en temps, avec l’aîné de ses enfants. Mais sa colère passait le plus souvent sur sa femme, le soir, au moment du coucher. Deux ou trois fois il avait cogné si fort qu’il avait été impossible à l’épouse de Firmin de se lever le lendemain pour donner ses ordres à la bonne. Les assauts sexuels avaient au moins cet avantage sur les coups que personne ne les devinait, et c’est pourquoi elle avait appris à se

soumettre aux élans de son mari, contrairement aux coups, auxquels elle ne se faisait pas, car il est plus difficile de cacher un œil poché que de dissimuler l'humiliation qu'on a subie parce que l'homme, forçant le passage de vos fesses en feignant de vous croire amusée par son audace, vous répète jusqu'à vous donner la nausée que ces beaux enfants, qui ne naîtront pas de cette manière-là, au moins chérissons-les, car eux *ne mangent pas de pain.*

Soumise encore, elle l'était, la petite ombre préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser, quand il fallait céder aux caprices des enfants, bien vivants et tyranniques, leur présence obligeant leur mère sans que soient jamais pris en considération sa fatigue ou ses nuages intérieurs. La femme de Firmin n'avait eu comme horizon que le chat ronronnant dans ses jambes, la lumière du jour près de la fenêtre par laquelle elle passait son temps libre à l'exercice du point de croix et à s'émerveiller devant la croissance des rosiers et des magnolias qu'elle avait fait planter dans la cour. Il y avait bien les chiens, les chevaux, la saignée suivie de la mort du cochon au milieu de la cour, les saisons avec les gens qui s'agitaient autour de l'épaisse silhouette de Firmin, mais c'est à peu près tout. La vie était une ligne tracée et c'était tout, ce qui n'était pas grave, se disait la femme de Firmin, car elle avait appris à ne rien espérer. Sa vie ressemblait à celles des autres femmes, mais c'était la même en plutôt mieux, se disait-elle, parce qu'on vivait dans une belle maison et qu'elle pouvait se réjouir de n'avoir pas eu à pondre une ribambelle de gosses – trois, plus deux autres qui n'avaient pas passé le mois –, elle avait de la chance, son mari n'était pas souvent à la maison, elle avait assez d'argent pour ne pas avoir à travailler aux champs ou à courir après les volailles, à compter les œufs dans le cul des poules – ce genre de besognes lui étant épargnées. Elle ne faisait pas bouillir le linge et n'allait pas au lavoir, avait du travail mais rien de commun avec celui qui pesait sur les paysannes qu'elle côtoyait et dont les maris travaillaient pour le sien, comme elle n'avait pas non plus, dans l'autre sens, des bourgeoises de centre-ville à accueillir et à flatter, car celles-ci n'avaient que mépris pour sa maison, ce qui, dans le même et contradictoire mouvement, l'arrangeait tout en la blessant un peu.

C'est que, tout fortunés qu'on était, on n'en était pas moins des paysans, des terriens, et dans *terrien* elle entendait *t'es rien*, se répétait *t'es rien, t'es rien*, et la douleur qu'elle en ressentait serrait sa poitrine davantage que son

corset. Si elle savait que Firmin en était sans doute lui aussi meurtri, il n'aurait jamais osé l'avouer, bien qu'il ait pu faire remarquer, à l'occasion, que ce que pensaient les bourgeois ne l'intéressait pas. C'était dit avec une telle brusquerie et une telle aigreur que la brutalité et la fin de non-recevoir la portaient à conclure le contraire, à déduire que l'indifférence de son mari était feinte et que la piqûre d'orgueil, si modeste en apparence, était profonde et vive. Il disait qu'on n'irait pas se mettre en frais de vaisselle et de linge pour ceux-là, ce à quoi elle répondait qu'il avait bien raison, alors qu'elle pensait non pas aux économies et aux tracasseries qu'occasionnaient ce genre de soirées, mais à l'avantage de ne pas avoir à subir le vide de conversations tournant autour de noms dont elle n'aurait jamais entendu parler. Elle mesurait sa chance car, grâce au mépris dans lequel on maintenait sa maison, et n'en déplaise à Firmin, elle devait à la paysannerie son bien-être et son confort bourgeois. Elle espérait donc que sa fille connaîtrait un sort similaire, et acquiesçait à son mari quand celui-ci lui exposait les projets qu'il avait pour sa chère petite Boule d'Or, puisque, disait-il en se signant, si Dieu ne nous l'a pas encore reprise, c'est bien qu'Il a décidé qu'elle devait vivre.

3

De toutes ces angoisses nocturnes qui lui avaient souvent pourri une vie déjà bien encombrée par le travail, ou même de ces grandes idées qui étaient des programmes, des projets de vie pour les siens et pour lui-même, je ne pourrai jamais dire avec certitude que Firmin les a eues ; ici, je ne fais que des suppositions, des spéculations – du roman – c'est ça, je ne fais que du roman –, mais je crois que si ce que j'écris ici est un monde que je découvre en partie en le rêvant, je ne l'invente pas tout à fait : je le reconstruis pièce à pièce, comme une machine d'un autre temps dont on découvre que le mécanisme a pourtant fonctionné un jour et qu'il suffit de le remonter pour qu'il puisse redémarrer. Ce monde, je pars de sa disparition pour le reconstituer, peut-être à l'aveugle, en prenant trop de libertés, mais avec la conviction que je le fais dans le bon sens, comme à partir d'un fémur fossilisé le squelette d'un animal préhistorique que personne n'a jamais vu.

Maintenant, justement, j’ai l’impression de tout voir ; je pressens une réalité à peine plus palpable qu’un souffle d’air, mais pas moins présente que lorsque celui-ci s’insinue dans vos vêtements ; une réalité qui s’est tissée en moi presque à mon insu, chaque fil la composant étant constitué d’un matériau vivace, la mémoire de voix que j’ai entendues, des voix de femmes portant dans leur propre mémoire la voix des femmes qui les avaient précédées. Marie-Ernestine, ainsi, a vécu suffisamment longtemps pour avoir entendu les histoires de sa propre mère et les avoir racontées à ma tante et aussi, à un degré moindre, parce qu’il était un garçon, à mon père – seul homme dans ce bouche à oreille, mais qui aura transmis les paroles reçues des femmes à la sienne, sa femme, ma mère, de qui je tiens tout ce que lui ne m’a pas dit. Tout ce que la mère de Marie-Ernestine a vécu, de la violence de Firmin à ses élans sexuels, Marie-Ernestine a su autant qu’il y avait à savoir. Sa mère, la minuscule préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser, presque en s’excusant, les yeux baissés, la voix presque effacée, transparente, avait avoué tout le mal qu’elle avait gardé en elle, coincé dans sa gorge comme une bête féroce, et, avec des inflexions douces, éteintes, pieuses et honteuses d’elles-mêmes, avait parlé plusieurs fois à sa fille, en la détaillant, de la violence des hommes et, en la minimisant, de l’abnégation des femmes.

Marie-Ernestine, donc, après avoir beaucoup entendu, beaucoup écouté, beaucoup laissé de phrases tournoyer dans son esprit et les y avoir abandonnées pour pouvoir, de leur matière retombée, sculpter ses propres mots, a parlé à son tour, mais, contrairement à ce qu’avait fait sa mère avec elle, n’a pas transmis ces histoires à sa fille, non, évidemment, ce n’est pas à ma grand-mère Marguerite que Marie-Ernestine a tout raconté, mais à la fille de cette dernière, ma tante Henriette qui, plus tard, trop inquiète de voir la mémoire familiale se perdre, a voulu à son tour repasser aux générations suivantes – ma génération – cette patate chaude qu’étaient les histoires familiales. Dès le mitan des années quatre-vingt, deux ou trois ans après la mort de mon père, peut-être choquée par la violence de cette mort et parce qu’elle se racontait sans doute que celle-ci n’était pas sans lien avec leurs histoires familiales, avec leurs silences et, en particulier, ceux planant autour de leur mère, elle avait éprouvé l’envie de nous raconter.

Pourtant, les silences autour de Marguerite, elle s’évertuera à les prolonger en feignant de croire qu’elle en parle, noyant tout ce qu’elle

aurait pu en dire sous d'autres mots, préférant nous déblatérer à mes frères et sœurs, à mes cousines et à moi, tout ce qu'elle avait entendu par sa grand-mère Marie-Ernestine, y compris des choses que nous n'aurions jamais dû entendre – des histoires de quasi-viols conjugaux que la mère de Marie-Ernestine aurait subis, n'épargnant pas les détails scabreux, laissant, sans s'en rendre compte, nos imaginations juvéniles s'échauffer, Henriette déballant ça en touillant le morceau de sucre dans son Nescafé tiède pendant des minutes entières, sans y prêter attention, tenant sa cuillère comme si elle s'accrochait au manche à balai d'un vieil avion de chasse ; Henriette a voulu dire ce qu'elle tenait de Marie-Ernestine parce que mon père était mort et que, restant la dernière dépositaire de leur histoire commune, de cette filiation dont l'héritage lui pesait trop, elle avait sans doute besoin de vider un sac devenu trop lourd pour elle. Ainsi, elle racontait les histoires familiales avec plaisir et nécessité, quand on allait la voir, jusqu'à l'adolescence, dans sa grande maison dont je n'ai jamais connu que la cuisine aux carreaux de faïence jaune paille et l'immense jardin herbeux, en pente, qui descendait vers deux grands arbres – chênes ou platanes – dont les branches servaient à suspendre une balançoire – une corde d'un bleu électrique très rêche, dont le contact avait quelque chose de rassurant et de puissant.

Même maintenant qu'elle est vieille, ma tante Henriette aime passionnément parler de sa grand-mère, comme elle rechigne à parler de sa mère, prétextant que cette dernière était morte bien avant Marie-Ernestine, ce qui est faux, puisque Marguerite meurt en 1954 et sa mère cinq ans plus tôt, en 1949. Henriette s'obstine à dire que de Marguerite elle ne sait plus rien, qu'elle a tout oublié, ou qu'il lui reste si peu que c'est inutile d'en parler alors que, conclut-elle, elle se souvient de Marie-Ernestine *comme si c'était hier*. Et cette Marie-Ernestine dont elle se souvient *comme si c'était hier*, c'est l'aride, la noire vêtue, sèche et sévère. À l'époque, Marie-Ernestine avait perdu depuis longtemps sa joie et son envie de cracher dans les citernes avec les fils des paysans. L'envie de se confier, elle y avait donc cédé souvent, comme l'avait fait sa propre mère. Par la voix de sa petite-fille Henriette, elle a transmis ce qu'elle a pu, comme elle l'a fait aussi, mais cette fois probablement sans le savoir, par la voix de ma mère, qui m'a répété les mots qu'elle-même tenait de mon père, qu'il avait dû lui confier alors qu'ils étaient encore tous les deux très jeunes, peut-être pas même

mariés, et lui pas encore parti pour l'Algérie. Toutes ces voix, ce sont les mots à peine transformés de Marie-Ernestine qui sont venus jusqu'à moi ; je les accueille, je laisse grandir et se multiplier les images et les odeurs, les secrets qu'ils contiennent, je les laisse inventer leur histoire, et c'est pour cette raison qu'il me semble si facile de voir Marie-Ernestine maintenant, ici, retrouvant son enfance quand je la vois – oui, assez parfaitement je crois –, enfant de onze ans faisant, à l'automne, ses premiers pas au couvent, ou même, dès le mois d'août, quand, en découvrant le couvent où on l'avait emmenée une première fois pour la présenter à la Mère Supérieure, elle avait été étourdie d'admiration.

Firmin, en père avisé, savait que les familles, même dévotes, n'étaient que des profanes ; on était en 1896, seules les maisons religieuses remplissaient les conditions pour l'éducation d'une fillette comme la sienne, et s'il avait bien dans l'idée que Marie-Ernestine ne finirait pas au couvent mais dans le lit d'un notable choisi par ses soins, il fallait quand même la préparer un peu, et la chère petite Boule d'Or avait été formidable de bout en bout, embrassant la carrière comme on entre dans un conte de fées par *il était une fois*, laissant les portes du couvent s'ouvrir comme autant de promesses d'un avenir merveilleux.

Elle qui n'avait jamais rien vu que sa maison et les champs, les maisonnettes des fermiers qui travaillaient pour son père, s'était retrouvée soudain, un jour d'août, loin de chez elle, là où l'on entendait la rumeur de la grande ville de l'autre côté d'un fleuve si large qu'elle l'aurait pris pour la mer si on ne lui avait pas dit que celle-ci n'était pas de ce côté, mais bien plus loin au bout du fleuve. Elle avait retenu sa respiration, avait mesuré la gravité de ses parents, leur air fermé, leur silence – on pourrait dire, d'un mot qui pour eux aurait été celui d'une langue étrangère, un mot pour les livres, pour les autres, dont ils n'auraient jamais admis la réalité dans leur propre vie : leur componction. Marie-Ernestine avait éprouvé une certaine crainte à les voir si sérieusement engagés – les habits du dimanche, les boutons dorés, les manteaux malgré la chaleur de la fin d'été –, et elle s'était demandé ce qui méritait une telle attention, car elle savait que ce n'était pas elle que Dieu appelait auprès de Lui mais son grand frère Paul. Si elle était ici, c'était sans doute pour réparer d'obscures fautes commises par elle ne savait pas qui, et elle voulait être la plus obéissante en se répétant qu'elle mettrait toute son ardeur à se faire bien voir de Dieu et des

bonnes sœurs. Elle se sentait importante et n'avait pas peur, non, elle était seulement impressionnée et émue. Elle regardait ses parents et soudain il lui avait semblé que tous les deux avaient diminué d'importance, qu'ils étaient moins grands et plus timorés qu'elle les avait jamais vus, comme des enfants, comme elle. Elle était surprise et aussi un peu inquiète, pour la première fois elle avait craint de ne pas les trouver assez solides face à cette splendeur qui s'étalait devant eux, ses parents lui apparaissant étonnamment gauches, rugueux, presque pauvres, mal dégrossis ou maladroits dans leurs corps et dans leurs gestes, dans la délicate lumière du couvent – mais il est vrai que, cette fois, tout lui paraissait plus grand, plus lumineux, plus beau, mais aussi plus redoutablement indifférent à eux. Tous les trois devaient ressembler à d'obscures figures dénuées d'intelligence et de beauté, ou, disons, de finesse ; alors tout revenait dans son esprit, avec une cruauté qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer, et c'était comme si elle découvrait pour la première fois les haussements d'épaules de son père, ses ongles noirs et cassés par le travail, ses crachats dans la cour, ses coups de pied au chien, ses mains épaisses, son cou très court, les souffles de dépit de sa mère et cette façon sournoise qu'elle avait de résister à Firmin, son sourire pincé et cette marque d'amertume et de méchanceté que l'enfant croyait y lire, sa préciosité feinte et puis surtout ce charabia des vieux couples qui ne se supportent plus et ne peuvent s'empêcher de se donner en spectacle à qui a le malheur d'en être le témoin obligé, c'est-à-dire à elle, Marie-Ernestine, qui du haut de ses onze ans percevait l'impatience et l'agacement de ces deux adultes, comme s'ils étaient des étrangers, improbables et repoussants.

Une fois arrivés près du couvent, ça avait pris un certain temps pour qu'on se décide à se faire annoncer. On avait tergiversé, attendu, on avait redouté d'être trop en avance puis trop en retard. Enfin, on était entrés dans la cour et Marie-Ernestine s'en souviendrait toute sa vie, oui, ce serait toute sa vie comme une marque lumineuse plantée en plein milieu du cœur tendre de la fillette : une cour immense et presque blanche, carrée, comme celles des châteaux. On avait suivi une sorte de poterne dans un monument gothique puis, dans une vieille tour, on était monté en file indienne par un étroit escalier de pierre avant de se retrouver dans un vaste salon au parquet poli comme un miroir. De ce détail, Marie-Ernestine se souviendrait plus que tout, et c'est par lui, à partir de lui que, souvent, elle pourrait évoquer cette époque. Le parquet poli comme un miroir, le craquement des pas sur le

bois, le reflet des pieds de chaise, les lourds meubles de bois sombre, et, apparaissant au travers de trois grandes baies ouvertes sur l'extérieur, des jardins, le ciel bleu, des haies de charmes taillés en topiaire, fuyant à perte de vue les reflets sur les murs d'un jaune citron qui dévorait tout.

4

Elle se souvenait qu'ils avaient attendu longtemps, qu'elle avait éprouvé une envie folle de courir jusqu'aux baies et qu'elle avait dû se retenir parce que pour regarder dehors il aurait fallu traverser l'espace si vaste de ce parquet ciré qui l'avait tant impressionnée. Elle s'était retenue, l'idée de s'éloigner de ses parents lui avait fait peur et elle avait eu conscience que céder à son désir aurait été indigne de ce qu'on attendait d'elle ; dans de tels endroits l'enfance doit s'évaporer et ne laisser aucune trace dans l'air, mais c'est pourtant la voix de sa propre mère

C'est si beau !

qui était venue la rassurer en lui laissant croire une seconde que ses élans n'étaient pas condamnables, car sa mère avait lâché le même morceau de sincérité, scintillant et claquant dans le silence

C'est si beau !

malgré la rigueur de Firmin et cette rigidité qu'il avait prise dans sa pose, comme elle ne l'avait jamais vu, droit dans ses bottes et les mains fermées sur elles-mêmes, devant lui, les doigts se séparant seulement pour aller chercher la montre à gousset dans la poche de son gilet, le temps pour lui de détourner l'attente dans une action qui les laissait tous les trois suspendus à ses lèvres – tellement fines, ses lèvres, que lorsqu'il les fermait on ne voyait qu'un fin coup de crayon entre le menton et le nez, d'un ton exsangue, une chair fanée couleur de silex ou de paille, elle n'aurait pas pu le dire car à chaque fois son attention était obligée de se détourner, parce que regarder trop longtemps la bouche de son père est obscène et douteux. Elle s'était écartée de ses parents pour aller au-devant de ces fameux *tableaux d'honneur* dont sa grand-tante Caroline lui avait parlé avec des trémolos dans la voix – un portrait du Sacré-Cœur de Jésus et un autre du pape Léon XIII et un autre encore de Pie IX. Mais l'observation n'avait pas duré parce qu'une porte – la plus éloignée – s'était ouverte en laissant

apparaître une religieuse – petite chose osseuse et fine, mais vive à tel point que Marie-Ernestine se souviendrait longtemps d'avoir redouté qu'elle s'étale de tout son long sur le parquet avant de la voir traverser la salle et se planter devant eux, abolissant toute inquiétude mais aussi tout rapport au réel dans les yeux de la fillette. C'était comme si la minuscule femme était auréolée d'autre chose que de son aura de Mère Supérieure, elle dont le visage encadré d'une cornette tuyautée, avec ses mains croisées et cachées sous ses manches très amples, semblait incarner la vérité elle-même ou la bonté, ou la justice, une idée qui était là, debout en plein milieu de la pièce, qui paraissait à la fois modeste et sûre de son fait, et dont l'assurance avait laissé K.-O. debout Marie-Ernestine et ses parents.

Elle raconterait souvent que, si elle avait oublié la voix de la Mère Supérieure, elle s'était toujours souvenue du visage rosissant de sa mère et de l'obséquiosité de son père – oui, pour la première et dernière fois de sa vie elle avait vu son père se tenir pareil aux paysans qui venaient le voir dans leur maison, avec le front baissé, le menton presque disparu dans le cou, heurtant la glotte qui tressaute pour faire remonter la salive vers une bouche très sèche quand il s'agit d'expliquer pourquoi on vient, une demande qui met un homme en position de servilité –, cette fois, donc, incrédule d'abord, puis presque révoltée contre son père en le voyant écrasé par plus fort que lui, cette femme minuscule que Firmin aurait pu terrasser d'un coup de poing, il ne resterait rien de sa voix, pas un mot dans sa mémoire à elle qui, absorbée par son émotion, dévorée par elle, tout à elle, n'avait pu retenir que des bribes d'images et de gestes, mais pas un mot. Elle se souviendrait de la visite de la chapelle du couvent, de l'orgue qui jouait un air dont longtemps elle essaiera de chanter le refrain avant de reconnaître qu'elle l'avait complètement oublié, de la vingtaine de religieuses prosternées et hypnotisées par la beauté de la musique et de leur foi.

Elle se souviendrait du retour à la maison, de la consternation étrange et mâtinée de honte – oui, cette consternation qu'elle n'avait jusqu'alors jamais éprouvée, la honte de sa propre maison, non pas de sa maison elle-même, mais de l'endroit où celle-ci se trouvait –, et la honte de cette honte. Tout lui paraissait mesquin et prétentieux, imitant la beauté des jardins mais n'en étant qu'une caricature ou une parodie ; soudain son enfance lui avait semblé tellement indigne que Marie-Ernestine avait dû retenir ses larmes

dans la voiture qui les ramenait chez eux. Elle n'avait pas pu répondre à ses parents qui s'inquiétaient de la voir si triste, à sa mère qui essayait de la rassurer en lui tenant les mains et en lui répétant que le couvent n'était pas si loin de la maison, que les dames du couvent seraient gentilles avec elle, non, elle n'avait pas eu la force de détromper sa mère sur les raisons de son émotion ni le courage de lui avouer qu'elle n'était pas émue par crainte d'être séparée des siens mais par crainte de leur ressembler trop, de ne pas être à la hauteur des femmes sublimes qu'elle avait vues et dont elle sentait qu'elle ne serait jamais digne. La ferveur de son amour pour Dieu elle la garderait pour elle, la ferait grandir par sa soumission totale ; elle serait l'enfant sage qui fait tout pour être digne de ce monde qu'on lui offrait et pour effacer, surtout, comme une salissure, les images d'elle en fillette turbulente et fofolle – garçon manqué – cracheuse – joueuse – crieuse aux genoux écorchés – menteuse – effrontée – sauvageonne dont l'image lui sautait maintenant au visage en laissant dans sa gorge un goût amer d'humiliation.

Marie-Ernestine avait compris que c'était sur la conduite qu'on la jugerait plus que sur le reste, et très vite sur la conduite elle avait été imbattable ; elle ne bavardait pas pendant la classe, pas plus à la chapelle, ni dans les rangs ni au dortoir, ni pendant les repas où on faisait la lecture ; droite comme un i en classe, à l'étude, au réfectoire et à l'office. Le soir, première au lit. Le matin, toujours vite lavée et habillée, décente et polie, c'était comme si Marie-Ernestine était une machine de paix comme il y en a de guerre, aussi déterminée et implacable qu'une machine de guerre, oui, aussi résolue, d'une application redoutable et stricte pour tout ce qu'on attendait d'elle, se mettre en rang sous le préau dès la première cloche, monter en silence en classe dès la seconde cloche, ne pas poser la main sur la rampe de l'escalier et se lever quand la Mère Supérieure ou n'importe quel adulte entrait dans la classe, attendre son départ avant de se rasseoir sauf si d'un geste de la main il vous y invite, baisser la tête ou les yeux en s'adressant aux maîtresses, en passant devant elles, n'aller aux toilettes que pendant les récréations. Toute cette belle rigueur avait été récompensée dès la fin du premier trimestre, son nom était venu en premier sur le tableau d'honneur de l'école ; ses parents, pour le congé du jour de l'an, avaient été

heureux de trouver, qui ornait la poitrine de la fillette qu'ils étaient venus chercher, le « ruban vert » de la bonne conduite.

Pourtant elle appréciait les échappées à l'air libre dans la cour, pendant les récréations, car c'est seulement dans la cour et sous le préau qu'on pouvait se détendre de la prière, qui est partout, car partout les crucifix attendent sur les murs : dans les salles de cours, à la chapelle, dans les dortoirs, les couloirs, le réfectoire. La prière est partout pour vous rappeler l'amour qu'on doit porter à Dieu, avant et à la fin de chaque cours, avec toujours ce rituel répété non pas jusqu'au dégoût ou à en faire un geste dont la routine porterait à l'oublier ou à le minimiser, mais, au contraire, jusqu'à se l'incorporer si bien qu'il devient une seconde nature – porter la main droite au front puis à la poitrine, à l'épaule gauche et à l'épaule droite, avec la croix du chapelet qu'à la fin de la prière on baise avec abnégation. Tous les jours, le matin à huit heures trente, un *Notre Père qui êtes aux cieux* ou un *Je vous salue Marie*, les deux chants repris à treize heures trente, un *Notre Père* et dix *Je vous salue Marie*, et puis, égrenés toutes les heures, un cantique, des chants brefs, il faut prier jusqu'à se purger de tout ce qui ronge l'esprit trop perméable aux faiblesses de la jeunesse, pour consolider sa foi mais aussi pour réussir en calcul et devenir meilleure en tout, pour trouver un remède à tous les maux de la terre, prier pour comprendre que seule la prière est un remède aux imaginations trop fertiles – mais en réalité trop naïves pour ne pas se sentir mortifiées par le déluge de feu tombé de la main du Révérend Père brandissant un crucifix plus menaçant que les flammes de l'Enfer, auxquelles il se vantait de renvoyer les pécheresses qui se cachaient parmi les recrues, toutes redoutant secrètement d'être la pire d'entre elles parce que dans leur ignorance chacune confondait vertu et pudibonderie, chacune s'imaginant dévergondée parce qu'elle s'était étonnée d'avoir été troublée par un jeune cousin ou qu'elle avait répondu en rougissant aux sourires d'un ami de la famille. Toutes voulaient faire pénitence, et parmi elles Marie-Ernestine avait été la plus ébranlée par la sévérité de ce Dieu qui transperçait jour et nuit la vérité de vos cœurs, comme si de ce cœur qu'Il malaxait sans égards, le laissant comme en charpie, Il recracherait les secrets et les exhiberait devant tout le monde. Après quelques nuits de terreur où elle avait été aux prises avec l'image de ce Dieu qui lui avait donné autant d'angoisses que la Mère Supérieure et le couvent lui avaient donné de raisons d'espérer en sa nouvelle vie, Marie-

Ernestine s'était jetée dans les bras de Notre Seigneur Jésus-Christ avec une passion dont l'ardeur était sans commune mesure avec tout ce qu'elle avait cru possible d'amour, car Jésus lui était apparu avec les douceurs et les tendresses et la bienveillance dont Dieu lui avait semblé dépourvu ; c'est vers Jésus qu'elle s'était tournée car rien ni personne ne lui avait semblé capable d'accueillir autant d'amour que Lui, à côté de qui tout le monde paraissait d'une laideur sans nom – qu'elle repense à son père, à ses frères, oui, même à ce grand frère Paul qui était déjà séminariste et dont il se murmurait qu'il partirait au Vatican bientôt, même lui, pourtant si proche de Dieu, lui était apparu atrocement humain et banal – comme eux tous dans les fermes, les maisons, atrocement humains, taillés dans un bois grossier, les guiboles fichées en terre comme des poteaux ou des pattes de vaches – des peaux rosâtres comme celle des cochons – des mœurs pareilles à celles des animaux – des grognements à la place des rires –, elle n'aurait bientôt que Jésus pour se raccrocher à une idée plus haute qu'elle et que ses désirs, Lui et sa Sainte Mère qu'on trouvait heureusement représentés partout dans le couvent et dont il était plusieurs fois par jour répété que dans Sa grandeur et Sa majesté, Il n'avait d'amour que pour les enfants sages dont, Marie-Ernestine en était sûre, elle serait l'exemple le plus accompli.

5

L'excellence sur laquelle Marie-Ernestine avait modelé ses faits et gestes, suscitant l'admiration de ses maîtresses et de la Maîtresse générale, avait produit son effet au-delà de ses espérances, et Marie-Ernestine en avait très vite mesuré une conséquence qu'elle n'avait pas prévue, mais dont la réalité s'était imposée : elle avait été prise en grippe par l'ensemble de ces jeunes filles qui avaient moyennement apprécié qu'une pécore fasse mieux qu'elles, soit mieux vue et plus apte en tous les domaines. Toutes étaient des jeunes filles *très bien* qui n'avaient pas à être acceptées par Dieu, parce que Dieu et toute la Sainte Famille avaient leur rond de serviette à la maison – maison qui n'en était d'ailleurs pas une, puisqu'il s'agissait plutôt d'hôtels particuliers ou de manoirs au bord du fleuve, rien à voir avec le monde de Marie-Ernestine, qui avait appris à ne jamais parler de chez elle ni de ses parents – à part de son frère Paul, grâce à qui elle

pouvait feindre d'avoir des relations directes avec le bon Dieu, simulant – certaines auraient dit *singeant* – une sorte de proximité parmi les fillettes pour se sentir unie à elles par un jeu d'habitudes auxquelles on ne fait même plus attention tant elles font partie de nous, les dédaignant pour mieux montrer combien on appartient à la même tribu – une classe sociale se regardant s'épanouir à travers ses membres, rejetant comme une prothèse impossible les prétendants qui auraient montré trop d'ardeur à s'agréger à l'ensemble sans en posséder les signes distinctifs.

Marie-Ernestine le savait, elle se le formulait chaque jour, car au contact des demoiselles son esprit s'était aiguisé. Elle avait su reconnaître les signes de condescendance qui pesaient sur elle à cause de ces intonations dans la voix qui la trahissaient, sa façon un peu lourde de s'asseoir, son manque de distinction dans l'ineffable de gestes et de mouvements qu'elle ne maîtrisait pas – pas encore. Pourtant, grâce à son frère Paul, il lui semblait que sa famille était comme celles de toutes les autres – même si elle avait deviné que quelque chose était différent parce que, pour avoir rencontré les parents de l'une ou de l'autre une fois ou deux à l'entrée du couvent, elle avait ressenti cet étrange déplacement qui faisait vaciller son monde ; c'était un fait, ses parents semblaient plus bruts, plus épais, plus frustes que tous ceux qu'elle avait pu observer, et tout cela transparaissait dans son vocabulaire, quand parfois elle laissait échapper des mots impardonnables dans son ignorance des codes de la vie policée et des bonnes manières. Elle le ressentait comme une meurtrissure si profonde qu'elle devait se mordre la joue ou la langue pour réprimer sa haine contre l'éducation qu'elle avait reçue de ses parents, contre leur paysannerie et, bientôt, contre eux tout court.

C'est ce mépris qu'elle percevait dans le regard de gamines qu'elle surclassait dans tous les domaines mais qui triomphaient d'elle dans le fond de son cœur, simplement en la toisant. Elle savait qu'elle ne pourrait exister sans toucher la perfection dans le regard de Dieu, des saints, de Jésus et de Sa Sainte Mère, de la Mère Supérieure et des maîtresses. Elle n'avait pas le choix et c'est ce qui la différenciait de toutes les autres qui, elles, pouvaient s'accommoder de la médiocrité de leurs résultats et même pour certaines s'y prélasser. Marie-Ernestine, en quelques mois, était passée du monde de l'enfance à celui des adultes ; l'enfance elle-même n'est pas égale entre les

fillettes, et cette connaissance avait tué l'innocence en elle ; la lucidité trop tôt acquise, elle l'acceptait comme on accepte de grandir trop vite et de ne plus pouvoir enfiler des vêtements qu'on chérissait ; elle serrait les dents, priait plus fort, y mettait plus d'ardeur, se sentait différente et en retirait une sorte de fierté hargneuse – elle pensait à Jeanne d'Arc et se voyait en fille des champs s'enivrant la nuit de s'adresser directement à Dieu, exaltée en répondant à Ses injonctions, à Son amour. Parfois elle redoutait d'être devenue complètement folle, aveuglée par l'orgueil, et s'interdisait alors d'en parler au confessionnal. Elle s'endurcissait, travaillait à être la meilleure, elle devait être la meilleure et cet effort ne la dérangeait pas car au fond d'elle brûlait le désir de tout savoir et de tout comprendre, y compris le mystère que représentaient ces pimbêches qu'elle admirait et détestait dans le même mouvement, parce qu'elle devait sans cesse les décrypter, les ingérer dans son corps et dans ses gestes, dans sa façon de manger et de penser, pour les imiter jusqu'à ce qu'elles deviennent une seconde nature, jusqu'à ce que, à la toute fin, on la reconnaisse non seulement comme l'une des leurs, mais comme la meilleure d'entre toutes.

6

Ce qui la protégerait – si tant est que ça la protégerait –, elle devait effectivement le rencontrer au couvent, certes, mais dans une discipline dont on lui disait qu'il ne fallait pas en abuser : la musique.

On lui disait : agrémenter la vie par l'art du piano n'est pas se livrer à la séduction ni céder à la coquetterie.

On lui disait : ce monde sublime de la musique est comme un écho au Ciel dans lequel les anges et les saints évoluent, et c'est comme un reflet – altéré mais réel – de la joie du Paradis qu'on peut pressentir en s'asseyant face aux touches d'ivoire.

On lui disait également que la musique, si capable de rapprocher l'âme de Dieu par son caractère immatériel, était aussi, selon l'usage qu'on en faisait, un moyen du diable, un instrument qui pouvait rabaisser les plus grandes aspirations et les faire tomber plus bas que terre pour peu qu'on les emploie à des fins mesquines comme de satisfaire des penchants à l'orgueil ou à la séduction. Mais, pour l'instant, la musique ouvrait à un dépaysement

dont l’attrait avait paradoxalement redoublé grâce à toutes ces mises en garde, comme si on lui faisait confiance parce qu’on la savait sérieuse et soumise à ses maîtresses et à la voix de Dieu, qu’on pouvait lui laisser approcher une réalité qui aurait été menaçante pour des esprits moins bien tournés que le sien, ou plus faibles. Pour l’instant toute l’ardeur de Marie-Ernestine était dévolue au travail, mais, au fil des mois, une joie discrète, secrète, une bizarrerie comme une vérité autre, étrangère, souterraine

le piano

avait commencé à se faire entendre, comme une échappée d’une partie d’elle-même, dont Marie-Ernestine avait mis du temps à comprendre le plaisir qu’elle y prenait. Elle s’en étonnait, d’autant que madame Saint-Martin des Bois, sa professeure, répétait, à chaque fois qu’elle voyait l’enfant esquisser un sourire parce qu’elle venait de faire courir ses doigts avec une rapidité et une fluidité heureuses sur le clavier, un rappel à l’ordre, non, mademoiselle, le piano n’est pas fait pour que vous en tiriez de la vanité, mais pour que vous éleviez votre âme vers la musique du Ciel, pour complaire à vos parents et bientôt à votre mari et à ses amis, et parce que la musique vous établira dans le monde une réputation de femme accomplie.

Marie-Ernestine entendait à peine sa professeure, elle gardait en tête d’autres objectifs : elle approchait de sa communion solennelle. Elle imaginait qu’il n’y avait rien de plus haut, rien de plus noble. Un père de la Compagnie de Jésus avait prêché, et Marie-Ernestine rêvait à l’idée de sa communion, son cœur battait en approchant de la Sainte Table et elle était émerveillée, oui, tout l’émerveillait, cet encens, ces missels en cuir de Russie, ces cierges, cette foi qui brillait dans l’inquiétude des fillettes et des bonnes sœurs. Et pourtant, quelque chose glissait, la déviait de son intérêt ; quelque chose qui passait comme un songe,

le piano
une petite voix qui revenait
le piano le piano
et courait dans sa tête, des notes
le piano le piano le piano
qui résonnaient et disparaissaient.

C’était comme si quelque chose lui manquait. Une chose – mais quoi ? –, cette impression de ne pas être tout à fait comblée par l’amour de

Jésus, de Dieu, par la vie au couvent, ni par son obstination à être la première en tout. Elle avait fini par apprendre le mot qui lui échappait, le mot où tout son manque et son avidité venaient se loger ; ce mot, c'était comme s'il lui était douloureusement adressé, qu'il n'était adressé qu'à elle – péché d'orgueil, elle n'en doutait pas, mais certitude aussi, lancinante, entêtante. On avait employé ce mot pour lui dire, et le dire à toutes les fillettes, qu'il était l'ultime chemin vers Dieu et dans la vie, car Dieu était ce mot exactement : l'Idéal. Dans la vie, chaque être humain doit avoir un *idéal*, et Dieu, pour nous, mesdemoiselles, incarne cet idéal, car le Très-Haut est au bout du chemin et Sa perfection est l'idéal sur quoi je règle mes pas.

Pourtant Marie-Ernestine avait senti une sorte de vacillement dans le mot *idéal* – avoir un *idéal* l'avait troublée, puis inquiétée. Tout son être n'était pas voué sans réserve à Dieu ou au Christ, le mot *idéal* impliquait une conviction qui engageait une complétude qui lui faisait défaut. Elle avait ressenti un vide à l'intérieur d'elle-même, les mois passés avaient lentement creusé ce vide et, lorsqu'elle rentrait en vacances chez elle, Marie-Ernestine pensait à sa vie au couvent avec une grande lassitude et en soupçonnait la vacuité ; d'ailleurs, comme en écho à ses doutes, à la maison personne ne semblait plus s'émouvoir de son ruban vert ni de ses bons résultats, non, comme si tout ça ne lui coûtait rien, que ce n'était rien, que c'était normal, qu'elle ne devait pas moins. Chaque fois elle trouvait que la maison s'était encore enlaidie, que tout y était décoloré et terni, de plus en plus méprisable et vulgaire, elle ne comprenait plus comment on pouvait se parler à voix si forte ni comment on se regardait sans baisser les yeux, comment on se coupait la parole sans s'excuser ni même s'en apercevoir ; elle ne concevait plus qu'on puisse se mettre à table sans réciter le bénédicité, et, maintenant, elle s'autorisait à penser que ses parents eux-mêmes n'étaient pas de bons chrétiens, qu'ils ne l'étaient que par souci des convenances, pour afficher un air de normalité qui ne la trompait plus et même lui sautait au visage, une bien-pensance sur laquelle ils vivaient par paresse et plus encore par calcul, car elle se doutait que la vie chrétienne de ses parents était motivée par des raisons extérieures à la foi ; son père n'allait pas à la messe le dimanche, cette messe campagnarde qui lui était devenue insupportable à elle aussi parce que tout ce qui s'y passait semblait y être joué, une mascarade qui lui faisait pitié comme lui faisait pitié ce curé

avec ses façons grotesques, ces enfants de chœur mal habillés qui jouaient avec leur calotte rouge mille fois ravaudée, les vieilles paysannes titubant dans un désordre de foire pour rejoindre la Sainte Table, tout le monde allant sans souci de se mettre en rang, sans personne pour faire taire ces papotages qui crépitaient de chaise à chaise, ces messes basses, ces cancaneries, ces soupirs d'enfants et ces chuchotements, cette dissipation sans fin, sans parler de cette débandade innommable à la sortie.

En retournant au couvent, retrouvant les messes, les prières, l'ordre, Marie-Ernestine s'était dit qu'elle rejoignait son vrai lieu. Mais l'année suivante, sinistre et atone, avait tout arrêté en elle, et l'année d'après serait pire encore – grise et insipide, et même la hargne l'avait quittée, elle ne rêvait plus de s'imposer aux autres puisque c'était fait depuis longtemps –, et d'ailleurs à quoi bon triompher des autres puisque personne n'avait songé à la détrôner d'une première place qui ne faisait envie qu'à elle, et peut-être à cette pauvre Jacqueline-Jeanne, une fille qui venait elle aussi de la campagne, qui s'était enlaidie au fil des années, alors que Marie-Ernestine embellissait. À l'âge de quinze ans, ses formes s'épanouissaient ; elle avait grandi, était devenue une jolie jeune fille dont la beauté avait eu vite fait de l'effaroucher. Quand elle revenait chez ses parents, elle voyait dans le regard des garçons de ferme une insistance et une attention à la fois dérangeantes et encombrantes, qu'elle devait chasser en rougissant et en se récitant une prière. On ne comprenait plus rien à son obsession des premiers prix et à ses rubans verts, elle sentait qu'on se moquait d'elle – son père s'y mettait en riant de sa ferblanterie, comme il disait, ses médailles qui produisaient sur son uniforme de jeune fille un vacarme pareil à celui des vaches au concours du comice agricole, ce à quoi elle souriait en se tenant droite, car en elle tout son esprit et son incompréhension, sa colère et son sentiment d'injustice se repliaient dans la religion, la prière, et dans les cours de musique qu'elle affectionnait de plus en plus sans même s'en rendre compte. Plus elle redoutait les jours passés hors du couvent, plus elle craignait le retour chez elle, les vacances et les fêtes tout le long de l'année, plus elle se jetait dans une ferveur religieuse qui finit par inquiéter l'aumônier et la Mère Supérieure.

Marie-Ernestine se planquait dans la religion comme elle aurait pu le faire derrière une console de jeux un siècle plus tard, elle s'offusquait et ne comprenait pas quand on lui disait qu'en toute chose il fallait avoir de la

mesure, que même dans la perfection il fallait savoir pondérer ses exigences et comprendre que même les ardeurs de la sainteté – non, chère enfant, les saints ne sont pas des êtres comme nous, lui faisait-on remarquer. Et si elle insistait, ce qu'elle faisait auprès de la Mère Supérieure, celle-ci lui répliquait que les saints sont des modèles mais que les imiter de trop près ne fait que révéler notre vanité. Notre zèle ne doit pas altérer notre humilité, savoir rester modeste est l'une des premières vertus de ceux qui veulent s'acheminer vers Dieu. Mais cela, Marie-Ernestine avait beau faire, elle ne pouvait l'entendre, quelque chose se révoltait en elle. C'était alors à l'héroïsme qu'elle pensait, l'héroïsme des saints et des guerriers, l'héroïsme comme point cardinal de toutes ses pensées, car ne fallait-il atteindre les héros de la grande histoire que dans une *certaine mesure* ? Elle ne comprenait pas, elle était blessée, en colère et c'est dans le piano

le piano

qu'elle trouvait cette réponse folle de sourire en jouant en mesure, avec une posture tranquillement soumise, assise, le buste bien positionné, tout en feignant la bonhomie quand au fond d'elle elle pouvait passer la mesure, justement, et sentir sous ses doigts naître un mouvement qui la chavirait avec plus de force que tout ce qu'elle avait connu avant sa seizième année ; décidément, comme un miracle en elle, ce soulèvement,

le piano le piano le piano.

7

Quand il m'arrive aujourd'hui de me retrouver dans le grand salon du bas, je sens presque sa présence. Tout ce qu'elle a connu est encore là – presque. Sans doute on a changé les luminaires et le papier peint, sans doute on a déplacé quelques meubles, ou plutôt on a vendu les plus précieux – mais je n'ai tout de même aucun mal à la retrouver entre ces murs, parce qu'ici le piano que Firmin lui a offert trône encore, comme sur une plage déserte une carcasse de bateau échouée depuis longtemps.

La vérité c'est que de ce salon, par lequel tout le monde est obligé de passer pour entrer dans la vaste cuisine qui donne sur l'escalier desservant les chambres du haut et le jardin, de ce grand salon qui a dû être la salle d'apparat dans laquelle on a dû se réunir de longues soirées à écouter

Marie-Ernestine éblouir des invités par des sonates, des préludes ou même, j'imagine, des chansonnettes comme elles sont parvenues jusqu'à nous avec leur plaisir d'amour et ce temps bien court des cerises, il ne reste rien que l'humidité et l'obscurité d'une pièce fermée qu'on ne prend le temps d'aérer que parce que l'atmosphère y devient trop malsaine. Et c'est toujours avec une sorte de regret ou de malaise qu'on ouvre grand les volets et les fenêtres, parce que c'est comme si cette vaste pièce qui donne sur le devant de la maison avait du mal à accepter d'être réveillée par la lumière et l'air vif du jour, par l'odeur des jasmins et des rosiers, par la fraîcheur des magnolias, et qu'elle préférait rester dans l'humidité ombreuse de son silence de caveau.

Aujourd'hui, personne n'y met jamais les pieds sans y être obligé. Personne n'ose rien toucher, les fleurs sèches sur la cheminée – un vieux bouquet de roses ? – les quelques scènes champêtres grisâtres et vertes sur les murs – venues d'où, peintes par qui ? – et donc, sur la gauche, au fond, presque coincé à l'angle opposé, visible d'un coup depuis l'entrée, s'imposant comme le principal agrément ou atout de la pièce, le piano noir de Marie-Ernestine, un Bösendorfer à mécanique viennoise de la fin du dix-neuvième siècle qui avait sans doute coûté une fortune, un beau piano à queue de concert, à la fois précieux et désuet, inutile et totalement désaccordé, avec sa vieille odeur de bois et ses touches d'ivoire noircies. C'est comme si on pouvait deviner la présence des mains de Marie-Ernestine, en pressentir les empreintes, la pulpe des doigts laissant de minuscules taches ovales et grises sur le blanc cassé du clavier. Personne ici n'a jamais voulu apprendre le piano et personne, je crois, n'y a jamais pensé autrement qu'en un rêve rapidement chassé, effacé par un haussement d'épaules ou un rire ; sans le dire, sans *se* le dire, nous redoutons de froisser la seule pianiste de la famille, et qu'elle soit morte depuis plus de soixante-dix ans ne change rien à l'affaire, le piano vibre de la mémoire de Marie-Ernestine et il est son sanctuaire.

Le vieux piano – que personne ne songe non plus à vendre – reste dans cette pièce trop haute de plafond, qui nous glace en été parce qu'elle ne veut pas de nous et s'entête à rester dans les frimas d'un passé qui s'accroche à elle. Et c'est pourquoi, par ce passé qui s'incruste, j'ai depuis toujours l'impression que je vais trouver Marie-Ernestine assise sur son tabouret Louis XVI, adolescente, chétive et vêtue d'une robe lilas ou bleu pastel, de

dos, beaucoup plus jeune que je ne le suis en écrivant ces lignes, jeune fille bien élevée en train d'égrener les notes d'une mazurka de Chopin ou d'un intermezzo de Brahms, laissant couler sur elle les mois et les années de la fin du dix-neuvième siècle pour entrer dans ce vingtième qui sera celui de sa vie de femme. Et même si bien sûr ce n'est jamais arrivé, si je n'ai jamais vu sa silhouette trop fine assise au piano, ce n'est pas parce que je n'ai jamais rencontré son fantôme que celui-ci ne vient pas se pencher sur les touches du Bösendorfer. Quand j'étais adolescent et que du fond de mon lit, à l'étage, je me réveillais entre trois et quatre heures du matin lors d'une nuit d'été très claire, projetant sur les murs des silhouettes et les ombres des branches du cerisier venant danser sur le papier peint de la chambre, revenant de mon sommeil, j'ai souvent cru entendre les notes lointaines, mélancoliques et douces d'une sonate venue du rez-de-chaussée. Je restais dans mon lit et tendais l'oreille, mais c'était le vent dans les branches du cerisier, c'était le chien du voisin, de l'autre côté de la rue, qui tirait sur sa chaîne et la faisait vibrer comme un bagnard se traînant sur les routes, rien d'autre, et le sommeil m'emportait à nouveau, me traînant avec lui jusqu'au lendemain, où je n'osais même pas entrer dans le salon pour regarder le piano – ou alors furtivement, sur le pas de la porte, comme si un mur invisible m'empêchait d'aller le toucher, pourquoi pas l'ouvrir, non, impossible ; pendant des années je n'ai pas pu entrer seul dans cette pièce trop grande, trop froide, trop compassée. Et c'est seulement maintenant que je peux entendre Marie-Ernestine s'asseoir et jouer – ici, maintenant, oui, je la vois jouer de ce piano que son père lui avait offert pour la fin de ses études et pour lui annoncer une nouvelle à laquelle elle n'aurait jamais cru – mais reprenons.

Reprenons, oui, parce que pour arriver à ce moment où Firmin lui offre un piano, cet instant où il va lui annoncer une grande nouvelle, il faut que passent les huit années qu'elle vivra au couvent, que quelque chose glisse dans la vie de Marie-Ernestine pour que son destin se profile.

Ça commence pendant son avant-dernière année, pendant la semaine de Pâques, où Marie-Ernestine quitte le pensionnat pour une dizaine de jours. Le retour se fait comme chaque fois ; elle subit le même ébranlement et tout la saisit dans un excès de lucidité et de crudité – la trivialité des gens de la

ferme, du canton tout entier, des paysans qui viennent la saluer comme si elle était la fille du tsar, et à peine arrivée elle se fatigue au contact de la rudesse de son père, s'épuise face à son refus obstiné de dire le bénédicité avant de servir le repas ; elle s'agace de comment il lui parle, de comment il parle tout court, à tout le monde, à elle ou à sa mère, avec sa voix si brutale qu'il a l'air de vous appeler de l'autre bout de son champ ou de vous engueuler comme on tire au fusil : à bout portant. Elle s'exaspère encore de cette façon qu'il a d'asticoter sa dent creuse avec sa langue sans s'apercevoir qu'il incommode tout le monde autour de lui, comme, dans un autre genre, elle s'épuise à répéter à sa mère que celle-ci n'a pas besoin de préparer autant à manger pour son retour, elle n'a pas faim au point d'engloutir sept côtelettes d'agneau – sept ! – ni autant de pommes de terre.

Marie-Ernestine se sent étouffée par toutes les attentions de sa mère, elle pressent que celle-ci projette sur elle un besoin d'amour qui n'est satisfait ni par ses fils – les deux aînés, comme deux fuyards, sont déjà bien loin quoiqu'ils vivent des vies opposées –, ni par son mari, qui ne s'intéresse à elle que pour lui demander des nouvelles du livre de comptes et de ce qu'elle a prévu pour le repas du soir. Marie-Ernestine se doute bien que, dans ces conditions, pour sa mère, son retour pour Pâques est plus qu'une façon d'échapper à un quotidien terne et sans distractions, c'est un peu de vie et de lumière, une bouffée de chaleur humaine ; ensemble elles pourront prier, jouer au jeu de l'oie ou au jeu des manchons, aller marcher dans le bois du Cheval-Blanc ou dans le jardin public qui longe la rivière, flâner dans les rayons des deux boutiques de tissus à La Bassée, boire de la limonade et puis parler, parler de tout et de rien, surtout de rien, sur le mode du murmure et de la confidence, avec de jolies phrases pleines de trous pour préserver la pudeur et une forme de censure – disons de convenance – sur les histoires, anecdotiques et vaines le plus souvent, des cousins et des cousines, sur les peines de cœur des voisines, oui, en privilégiant l'air de rien les ragots sur les fiançailles qui ont capoté au dernier moment – on continuera à casser du sucre sur le dos d'Unetelle puis de telle autre, puis d'une autre encore, pourtant sans vraiment penser à mal, car on ne médit pas tant sur les autres pour les rabaisser que pour accroître la surface de notre entente, pour la solidifier, la faire fructifier, comme si la médisance était le terreau par lequel mère et fille pouvaient s'imaginer comme deux amies, feignant d'ignorer que parler des autres c'est aussi le meilleur moyen

d’éviter de parler de soi. Lorsqu’on évoque les mariages de jeunes filles moins belles et moins intelligentes, moins riches aussi que Marie-Ernestine, mère et fille font semblant de ne pas s’apercevoir qu’au fond on ne parle que de son avenir à elle. Ainsi, Marie-Ernestine et sa mère trottinent bras dessus bras dessous, parfois quelques heures, et toutes les deux cancanent comme deux camarades de classe, sans arrière-pensées, se délassant l’une et l’autre de la fatigue de leur vie en s’adossant à la présence aimée d’un appui solide.

Et c’est pendant l’une de ces excursions qu’un jour elles décident de pousser jusque chez la grand-tante Caroline, tante de Firmin, qui vit à une dizaine de kilomètres. Voilà trop longtemps qu’on ne lui a pas rendu visite, à la grand-tante ; il paraît qu’elle commence à se montrer un peu vexée, elle imagine que la petite Boule d’Or de son neveu préféré a mieux à faire que d’aller voir sa grand-tante. Ainsi Marie-Ernestine entre avec sa mère chez la tante de son père, elles se font annoncer alors qu’il y a des voitures dans la cour ; elles hésitent à rebrousser chemin parce qu’elles auraient mieux fait de prévenir de leur venue, c’est un peu inconvenant de débarquer à l’improviste, se disent-elles, d’autant que la grand-tante Caroline n’aime pas les surprises. Et pourtant, au contraire, ce n’est pas l’austère grand-tante qui accueille Marie-Ernestine ce jour-là, mais la Caroline ouverte et presque guillerette, un peu séductrice, avec des boucles d’ivoire à ses oreilles et un parfum printanier autour d’elle. Quand elle les voit, elle est prise d’un grand rire cristallin qui vibre dans toute la maison,

Ma chérie quelle surprise ma chérie !

et avance, tremblotante et rose de bonheur, ses yeux très clairs mouillés des larmes d’une émotion non feinte et trop sentimentale, sa peau ridée si fine et presque translucide semblant rosir encore sous le feu de l’émotion ; ses cheveux sont d’un blanc si blanc qu’elle n’en revient pas, Marie-Ernestine, et se demande depuis combien de temps elle n’a pas vu la grand-tante Caroline. Elle ne sait plus, elle entend la voix de la vieille dame,

Tu es devenue si belle ma chérie si belle

et Marie-Ernestine entend les voix qui viennent du salon et les notes

(un piano)

qui soulignent les murmures provenant du salon,

(un piano)

elle ne se souvenait pas que dans la famille quelqu'un aurait pu avoir un piano ni que la maison était arrangée avec tant de goût – Marie-Ernestine retrouve une émotion qu'elle a tant aimée au couvent, l'harmonie entre un espace et l'idée de la beauté, et du salon, tintant à son oreille, trois notes, quatre, cinq, le piano et Schubert qu'elle ne connaît pas, la musique de Schubert,

(mon Dieu le piano)

elle a à peine le temps de ressentir son émotion que déjà la grand-tante Caroline l'a prise par le bras,

Viens ma chérie

et Marie-Ernestine se laisse entraîner par sa grand-tante vers le salon boisé et soudain la masse noire du Pleyel apparaît, des rires discrets, des voix d'hommes, quelques femmes, mon Dieu, son cœur tremble et sa mère marche en retrait, la petite préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser sait qu'elle ne doit pas s'imposer et qu'elle assiste à un grand événement.

8

Bien sûr, ça n'a pas tout à fait commencé ce jour où, avec sa mère, elle est allée chez la grand-tante Caroline. Car elle avait senti grandir sa passion pour le piano bien avant ce jour, déjà avec l'austère madame Saint-Martin des Bois, avec qui elle avait progressé si vite que sa professeure avait bien fini par en devenir tremblante d'admiration et par s'avouer troublée d'un talent aussi précoce – indiscutablement la main de Dieu avait touché les doigts de la petite paysanne.

Mais ce jour, chez la grand-tante Caroline, Marie-Ernestine est comme un fruit mûr qui va tomber au pied de l'arbre et qu'un marcheur va pouvoir ramasser sans se soucier du temps qu'il a fallu au fruit pour arriver dans sa main avec toute sa fraîcheur, sa rondeur, son goût, sa disponibilité. Ce jour-là, Marie-Ernestine voit sa vie qui chavire comme une ridicule coque de noix dans une mer déchaînée contre laquelle il ne s'agit pas de lutter, mais dont il s'agit d'accepter ce qu'elle voudra – disloquer le rafiot et l'écarteler ou le projeter sur des récifs, ou, au contraire, le mener sur les plages d'une île de rêve où la bonne fortune attend qui la voudra.

La grand-tante Caroline lui présente ses invités et on pressent, avec l'art qu'elle y met, qu'elle est sous le charme, fascinée et fière. Il y a des amis et de la famille, des gens dont Marie-Ernestine et sa mère ont déjà entendu parler, d'autres qu'elles connaissent pour les avoir rencontrés à diverses occasions – mariages, baptêmes, enterrements, comices agricoles et fêtes de village, fêtes religieuses ou défilés militaires –, tout est possible, si répétitif qu'on ne sait pas toujours d'où nous vient le souvenir de certains visages, mais c'est ainsi, on reconnaît des gens, on les salue, leur demande des nouvelles, répond à ceux qui en retour s'enquièrent de la santé de Firmin et de la maison, etc. Et pendant ce temps Marie-Ernestine lorgne du côté de ce grand piano brillant comme un sou neuf, magnifique, dont un homme joue sans avoir l'air de se soucier des nouveaux arrivants, entouré par deux femmes dont l'une tourne les pages de sa partition, n'ignorant pas tout à fait les nouveaux visages mais jouant l'indifférence, attendant que l'hôtesse des lieux vienne les présenter, ce qu'elle fait bientôt, voilà, la grand-tante Caroline passe un bras à la taille de l'une et de l'autre et s'empresse entre Marie-Ernestine et sa mère. D'un mouvement doux et autoritaire elle les entraîne, et sans qu'elle ait beaucoup d'efforts à fournir parce qu'il est bien évident que mère et fille, même freinées par la timidité, retenues par la peur de l'inconnu ou un sentiment vieux comme la paysannerie de ne pas être à la hauteur des mondanités qu'on leur impose, sont l'une et l'autre plus intriguées et curieuses que timorées, elles avancent d'un pas rapide, car, sans se le dire, sans avoir eu à échanger le moindre mot, elles sont d'accord, un coup d'œil partagé a suffi, oui, on se demande bien qui ils sont, ces trois-là, pourquoi ils sont là, ils n'ont pas du tout l'air d'être d'ici, les trois visages nous sont inconnus et Marie-Ernestine devine chez sa mère une curiosité qu'elle ne lui connaît pas, avec cette façon de se tenir soudain plus droite que d'habitude, d'esquisser un sourire plus séduisant que celui qu'elle distribue tous les jours aux ouailles de la paroisse et aux femmes des paysans du canton. Ces gens, on s'étonne de les voir ici puisqu'ils sont si différents, si élégants, si raffinés que c'est presque une offense qui nous est faite, presque une humiliation qu'ils nous jettent à la figure en nous affichant la leur, si bien faite, si bien posée sur des corps trop parfaits, on n'a jamais vu ça, comme on n'a jamais vu un homme qui joue si bien, ça, non – d'ailleurs a-t-on déjà vu un homme qui joue du piano ?

Bientôt Marie-Ernestine se laisse embrumer par des présentations qui la mettent mal à l'aise ; déjà elle se sent trahie par ses jambes qui flageolent et ses joues qui rosissent, elle ne sait pas comment faire pour cacher qu'elle est intimidée par la tournure que prennent les événements ; elles étaient sorties sa mère et elle pour aller faire trois courses à La Bassée et les voilà chez la grand-tante, habillées si modestement qu'elles sont l'une et l'autre soudain conscientes qu'elles n'auraient jamais dû improviser cette visite, elles font tache dans ce beau salon, avec ces gens qui ont tous fait l'effort de paraître bien habillés, tous, même les hommes, et si Marie-Ernestine et sa mère sentent qu'elles ne sont pas à la hauteur, toutes les deux ont le temps de se regarder et de rougir l'une et l'autre, comme si l'une était le reflet de l'autre, son miroir, comme si chacune pouvait voir chez l'autre le reflet de son embarras, mais elles ont aussi le temps de rougir de l'autre, pas assez présentable, le temps d'avoir rapidement, furtivement honte de sa mère, honte de sa fille, mais tout ça ne dure qu'une seconde, un temps trop court pour qu'on s'y arrête, car aujourd'hui Caroline n'en peut plus,

Quelle joie !

parce qu'elle n'aurait pas cru possible que la femme de son cher Firmin et leur si merveilleuse petite Boule d'Or passeraient, comme un fait exprès, aujourd'hui même,

Vous êtes là !

et la vieille dame s'étale encore sur ce bonheur et retarde le moment de présenter l'homme et les deux femmes qui l'accompagnent, mère et fille probablement.

Ça se confirme, madame Redon sourit, tend la main, se penche, salue avec distinction, ravie de faire leur connaissance, bien sûr elle a déjà entendu parler d'elles. On écoute la dame qui est plus âgée que la mère de Marie-Ernestine mais moins que la grand-tante Caroline. Marie-Ernestine n'arrive pas à lui donner un âge parce qu'elle est troublée par l'étrange contraste, qu'on n'a jamais vu chez nous, d'une femme vieillissante qui ne fait pas son âge, comme si c'était possible, comme si vivait en elle une force de vie résistant à l'épuisement du corps imposé par les années, une femme tout en hauteur mais très mince, un crâne étroit, chevalin, tout en hauteur lui aussi, avec son menton en pointe et son nez en bec d'aigle ou de perroquet, mais pourtant la femme n'est pas laide ; elle est souriante, aimable, madame Redon, et voilà qu'elle présente sa fille, même profil, nez

d’aigle ou bec de chouette, de perroquet, on ne saurait dire, la jeune femme salue à son tour et se présente – elle s’appelle Marie-Clarté Cabanel et sa voix est trop fluette pour une femme qui doit avoir dépassé les trente ans, la voix d’une jeune fille timide ou qui n’est jamais sortie de chez elle. Marie-Ernestine s’étonne, la jeune femme a les yeux plus ternes encore que les siens. Ses joues sont d’une pâleur excessive et même avec le maquillage on voit que la peau du visage est pâle, maladive, la jeune femme semble produire tant d’efforts pour sourire et parler que ça ne peut pas durer très longtemps, le temps pour elle de se tourner vers l’homme,

Je vous présente mon mari.

Florentin Cabanel a déjà trente-deux ans et il a été professeur de piano à Paris, à la Schola Cantorum. Mais, explique la grand-tante Caroline, madame Redon et son mari, qui n’est pas là aujourd’hui, ont eu la bonne idée de venir s’installer par ici en famille, toute la famille, et c’est un bonheur pour nous de voir dans nos campagnes arriver un peu d’air nouveau ; nos campagnes ont bien besoin de lumière et de musique, vous ne trouvez pas ?

9

Pourtant Florentin Cabanel n’a décidément rien à faire chez nous, dans le canton de La Bassée, dans ces contrées où des hommes comme lui n’existent pas, ne sont que des images, des idées vaguement scandaleuses et irréelles, la rumeur d’un fantasme de vie humaine colportée par des romans dont les histoires à tiroirs se déploient dans de vastes salons parisiens où l’on meurt d’amour et de trahison entre deux infusions. La vie de Florentin Cabanel est si lointaine et indéchiffrable qu’on la regarderait comme le spécimen d’une espèce en voie de disparition si Florentin Cabanel lui-même, par sa présence, ne donnait le sentiment d’une réalité tangible, tout le contraire de la relique d’un roman balzacien que personne n’aurait lu.

Il n’a rien d’aseptisé ni de faux, il est là – bien là –, beau comme un portrait académique, parfait ornement pour salon d’apparat, mais présent et beau d’une virilité que ne défigurent pas la douceur et la finesse de ses traits, au contraire – ses longs cils, ses yeux vert d’eau, son nez volé au visage de marbre d’un Apollon de n’importe quel musée de Grèce ou

d’Italie, son teint et ses longues mains aux doigts déliés qui affinent sa taille bien charpentée ; on pourrait imaginer le tableau, le bel homme avec sa canne à pommeau d’argent dans la main, une paire de gants en peau de chamois dans l’autre, une redingote, pourquoi pas, ou un costume gris perle, les jambes croisées sur le bord d’un sofa ou d’un fauteuil Napoléon III, l’air un peu absent ou plutôt *ailleurs*, les joues pleines mais le teint pâle, les traits graciles encore perceptibles sous ceux d’un homme plus si jeune, des cheveux blond vénitien peut-être, légèrement ondulés, un peu trop longs pour un homme de son temps, mais un homme aux lèvres si bien dessinées que même les moins audacieuses de ses contemporaines auraient des envies de fruit défendu en les voyant s’animer, en s’attardant sur la pulpe de sa bouche couleur cerise, en devinant sa langue glissant entre des dents parfaites à l’émail presque trop blanc.

Florentin – le bien nommé – évoque à lui seul l’élégance surannée des hommes d’un autre temps et l’art d’antan, quand l’art c’était la beauté engourdie par les parfums de lys ou de jasmin, l’art porté par la bourgeoisie se rêvant aristocrate en se grisant de poésie, de musique et de peinture. On trouve une fiche assez détaillée le concernant, ou plutôt concernant le sergent Cabanel sur le site du ministère de la Défense, où l’on apprend que le professeur de piano a quarante-trois ans quand il part en 1914 servir sous les drapeaux, qu’il a donc treize ou quatorze ans de plus que Marie-Ernestine et qu’il est marié avec Marie-Clarté, née Redon, depuis déjà trois ans quand il débarque avec sa femme et ses beaux-parents au fin fond de la campagne. Mais si l’administration militaire peut nous informer sur lui, c’est que nous connaissons son existence ailleurs : Florentin a semé des traces dans la vie de Marie-Ernestine, sa vie est arrivée jusqu’à nous avec les colifichets et autres dentelles de Marie-Ernestine, dans l’armoire où elle avait soigneusement rangé les lettres de son mari et celles de son professeur de piano, dont j’avais une vague idée de l’existence pour avoir retrouvé des annotations sur les recueils de partitions de son élève. On pressent dans ces mots une grande proximité entre le maître et l’élève. Si je n’y avais pas prêté attention tout d’abord, c’est que Florentin Cabanel ne me semblait pas être une figure essentielle de ce qui nourrissait mes motivations souterraines, à savoir la reconstitution d’une histoire familiale qui pose, peut-être, en filigrane, les prémices des questions qui me taraudent depuis mes seize ans, année du suicide de mon père, sur ce qui pousse un homme

comme lui à mettre fin à ses jours, comme si tout depuis sa naissance l'avait programmé, comme si aucun hasard ni coup du sort n'y étaient pour rien, mais que tout était le résultat d'une sorte de logique mathématique mise en place, silencieuse et implacable, depuis avant sa naissance, avec celle de sa mère, Marguerite, ou même avant, avec Jules, son grand-père, ou avec sa grand-mère, Marie-Ernestine.

C'est en prenant le temps de lire plus attentivement les lettres reçues de son mari mais aussi celles de son professeur et, attenantes, aussi indispensables, quelques unes de ses frères, dont la présence éclaire beaucoup, que j'ai pris conscience que tout pouvait se dessiner à partir de ce paquet grisâtre et odorant – mélange presque écœurant de poussière et de bergamote, de renfermé et de fleurs sèches – et que contrairement à ce qu'une lecture distraite et trop rapide m'avait laissé croire, non, le professeur de piano n'y est pas pour rien, lui aussi a quelque chose à voir avec la mort de mon père, même de très loin, même incidemment. À sa manière, il est un élément de la machinerie qui poussera le petit-fils de son élève de piano à se tirer une balle dans la tête quatre-vingts ans plus tard – peut-être, c'est une hypothèse, une idée qui peut tenir si l'on décide que tout se tient dans les passages qui unissent les êtres entre eux par-delà le temps et l'oubli, qui permettent à chaque génération d'inventer son présent et de se croire libérée de la tutelle de ses anciens.

Dans les affaires de Marie-Ernestine, il y a les recueils de pièces, celles qu'elle a aimé jouer, c'est sûr, avec les annotations au crayon qu'elle a dû porter elle-même, et aussi les encouragements de son professeur, monsieur Florentin Cabanel, qui lui prodigue des conseils dans les marges pour éviter les chausse-trapes et les dangers de tel ou tel passage difficile à exécuter. Je n'avais rien vu d'extraordinaire à ces lignes, rien vu que de très banal, et il a fallu du temps pour que je comprenne que la première lettre de Cabanel à son élève ne date pas de l'année 1914, mais de bien plus tôt – Marie-Ernestine n'est même pas encore sortie du couvent, c'est son avant-dernière année, nous sommes au printemps 1903.

Si je fais l'effort, je vois naître l'histoire comme elle a eu lieu – le professeur Cabanel redit toute son admiration pour les quelques passages qu'il a entendus chez la grand-tante Caroline, il redit combien il n'en

revient pas qu'on ne laisse pas un talent pareil s'épanouir ailleurs que chez des bonnes sœurs, certes sans doute admirables sur le plan de la vertu et de l'éducation, toutefois très limitées dans leur éducation musicale. Dans sa première lettre, Florentin répète ce qui sans doute a été dit lors de la première rencontre, chez la grand-tante Caroline. Il évoque sur un ton presque plaintif mais qui se veut chevaleresque le fait d'avoir dû quitter Paris et la vie d'artiste – les concerts, l'opéra, etc. – pour des raisons liées à sa femme, cette chère Marie-Clarté dont la santé était tellement déclinante ces derniers mois qu'on avait cru la perdre. On avait quitté cet air vicié de la vie parisienne pour venir trouver l'air de la campagne, qui serait le seul vrai remède pour sauver Marie-Clarté ; on avait suivi l'avis des médecins, et les parents de la malade avaient voulu s'installer ici pour y retrouver les souvenirs de leur enfance, des cousins, des vieilles maisons et des terres qu'on avait oubliées et dont on vivait encore. Dans sa lettre, Florentin ne racontait pas tout, et tout ce qui flotte dans le vide, on peut supposer qu'il le tait parce qu'il l'a dit de vive voix le jour de leur rencontre, soit ouvertement, devant Marie-Ernestine et sa mère, devant toutes et tous, ou bien que, au contraire, il l'a tu avec pudeur, ne disant rien de ce sacrifice qui avait dû lui arracher le cœur – quitter Paris et sa vie trépidante, quitter la musique et les amis, renoncer aux promesses d'un avenir et aux jouissances du présent –, uniquement pour la noble tâche de sauver la vie de sa femme, c'est-à-dire, en réalité, parce qu'il avait fallu assumer les conséquences d'un mariage auquel il n'avait consenti que parce que ce dernier avait été la promesse d'une vie meilleure, et parce qu'il lui avait garanti l'accession à ce poste de professeur dans une école si prisée par la bourgeoisie du huitième arrondissement que Florentin n'avait pas pu refuser l'offre. Avec la main de Marie-Clarté, c'était un métier qu'on lui apportait sur un plateau d'argent, un salaire et même peut-être un avenir loin des crève-la-faim dont il était le familier. Bien sûr, de tout ça on ne sait rien – pure médisance – mais il est très probable que les raisons pour lesquelles un homme encore jeune, beau, doué, accepte de renoncer à tout pour venir s'enterrer au milieu de nulle part ne soient pas sans arrière-pensées ni regrets, et il n'est pas impensable non plus que Florentin aura eu sa part d'ombre avant même d'y sombrer dans quelques années, quand plus rien ne lui restera que la rancœur et le ressentiment pour s'accrocher à la mauvaise farce qu'aura été sa vie.

10

Pour l’instant nous sommes, donc, en 1903. Marie-Ernestine va terminer ses études, ce sera bientôt sa huitième année au couvent, la dernière de son pensionnat, année pendant laquelle celle qui n’est plus tout à fait la petite Boule d’Or de son père se jette à corps perdu dans l’étude du piano, comme soulevée par une force à laquelle rien ne semble s’opposer – quel intérêt pourrait-elle éprouver désormais pour les rubans verts et les prix de bonne conduite ? quelle satisfaction y aurait-il à connaître encore une supériorité sur ces pimbêches qui partagent son quotidien, elles dont, en réalité – Marie-Ernestine le sait très bien –, elle a convoité l’amitié alors qu’elle n’en voulait pas ?

Tout ce qui l’anime aujourd’hui trouve sa source et sa finalité dans une obsession pour la musique dont monsieur Cabanel nourrit le feu, car Florentin, qui est d’ordinaire si calme et tempéré lorsqu’il parle avec ses inflexions si élégantes et presque timides, avec cette façon de ne jamais hausser le ton qui force parfois à tendre l’oreille pour être certaine de l’entendre – ce qui émane de lui a la douceur du murmure –, semble soudain s’échauffer et s’emporter lorsqu’il dit que Marie-Ernestine doit travailler le concours pour entrer au Conservatoire de Paris. Parce que, dit-il avec une sorte de tremblement dans la voix, ce serait faire injure à son talent que de ne pas entrer au Conservatoire ni vouer sa vie à la musique, car le talent est une chose si rare qu’il serait malheureux de ne pas obéir à sa loi, mais surtout impossible de ne pas s’y soumettre, ne pas se vouer à ce don du Ciel serait faire offense à la volonté de ce Dieu auquel Marie-Ernestine croit tant car, après tout, assène Florentin, ce talent c’est son Dieu qui le lui a offert ; ce n’est pas une possibilité qui lui est proposée, c’est une faveur qui l’oblige, à laquelle elle doit sacrifier ses autres devoirs qui, s’ils lui sont chers, ne peuvent avoir la même importance puisque le piano, elle seule peut le travailler, quand tous ses autres devoirs peuvent être assurés par n’importe qui.

Dès le premier jour, Florentin Cabanel a offert ses services.

On avait pris le thé et prolongé l'après-midi par une promenade sous les tilleuls qui descendent jusqu'au lac dont, ce jour-là encore, on avait fait le tour pour discuter le plus longtemps possible. Florentin, peut-être en se flattant discrètement de prendre si bien la lumière au milieu de cette cour de femmes qui gravitaient autour de lui comme s'il était le seul remède à l'ennui dont toutes avaient l'air de souffrir, s'était étonné de la rougissante Marie-Ernestine, la plus jeune d'entre elles, celle qui lui faisait un peu d'ombre car c'est vers elle que se tournaient les regards quand ils quittaient l'attraction trop puissante qu'il exerçait sur elles. Mais la jeune fille était d'une beauté si rafraîchissante et si vive, et sa timidité dans sa robe encore si enfantine lui donnait un air tellement touchant, qu'on ne pouvait que s'intéresser à elle, d'autant que la grand-tante Caroline aimait l'admirer de manière un peu ostentatoire, en louant cette petite-nièce comme si elle était sa propre fille, l'enfant qu'elle n'avait pas eu ou une sorte de trophée précieux qu'on pourrait exhiber sans honte. Elle avait expliqué, sur un ton d'une assurance surjouée, que la chère petite Boule d'Or de son neveu Firmin n'étudiait pas que le catéchisme dans son école religieuse, mais aussi la musique, oui, et d'un sourire provocateur elle avait voulu piquer la curiosité de Florentin en soulignant que la chère petite pourrait être son élève, qui sait, avait-elle dit, il faudrait que vous l'entendiez, il paraît qu'elle aime tellement le piano – coup d'œil de reproche à la mère de la jeune fille, sous-entendant mais pourquoi n'est-elle jamais venue nous faire l'honneur d'une démonstration de son talent ? –, et, avait-elle conclu pour finir d'épater le maître de musique, vous savez que madame Saint-Martin des Bois, sa professeure, est réputée dans tout le département ?

On peut imaginer qu'en marchant, il aura été facile à Florentin de dissimuler sa condescendance face à ce genre de provocation ; Marie-Ernestine ne devait pas être aussi douée que la grand-tante le prétendait, et la professeure si réputée du département ne devait pas non plus posséder le talent qu'on lui prêtait. Mais Florentin connaissait le rôle qu'on voulait le voir jouer et ce rôle, il le maîtrisait encore mieux que le piano, et sans se forcer. Souriant toujours, il avait dû demander – avec beaucoup d'inconséquence et sans se rendre compte de là où il mettait les pieds – à entendre la jeune fille. Mais il aura parlé avec une voix si enjôleuse que personne n'aura entendu la pointe d'ironie qu'il aura glissée entre les

mots – cette méchanceté toute parisienne et balzacienne encore, qui dénature et enlaidit d'un léger rictus la beauté de son large sourire.

On peut imaginer aussi, presque simultanément à ce sourire piégé, la réticence de Marie-Ernestine quand on la prie de se mettre au piano ; on peut sans trop de peine la voir se fermer quand les regards se tournent vers elle, insistants et pour certains franchement lourds. On peut sans trop de difficulté l'entendre se récrier poliment pour faire taire ceux qui lui demandent de leur montrer l'étendue de ce talent dont, paraît-il, son père aime se vanter, alors qu'il n'a jamais eu l'occasion d'en profiter lui-même. Marie-Ernestine se demande bien comment son père peut se prévaloir du talent de sa fille parce que, même s'il avait eu au moins une fois l'idée de venir l'écouter chez sa professeure, ce qu'il s'était abstenu de faire, personne ne sait comment il aurait pu juger de son interprétation, lui qui ne connaît rien en musique et n'a même probablement jamais vu un piano de sa vie. Et Marie-Ernestine, lentement, soupirant et s'excusant de ne pas avoir travaillé ses gammes et ses arpèges depuis plusieurs jours, finit par s'asseoir au piano. Un groupe se forme autour d'elle, que la grand-tante Caroline finit par chasser comme des mouches pour laisser la *petite* respirer et se concentrer

Laissez-la ! mais laissez-la donc !

et dans les froissements de tissu et les craquements du parquet, dans des raclements de gorge, excuses, rires embarrassés, on la laissera s'installer au piano en formant un large cercle où chaque regard sera tourné vers elle, le professeur Cabanel, sérieux comme un pape, debout à ses côtés. On la regardera s'installer avec mille gestes minutieux à l'excès, quelques mouvements amples mais sans grandiloquence ni minauderie, puis on le verra, lui, se pencher vers elle en tendant des partitions – on entendra qu'on tourne les pages de ces étranges grands recueils, on verra et comprendra sans peine que les choix sont difficiles, le professeur cherchant sans doute une partition accessible pour une jeune fille, quelque chose de joli, d'agréable, de pas trop difficile pour ne pas risquer de mettre les uns et les autres dans une gêne dont lui seul finirait par se sentir responsable si jamais il devait s'avérer que la jeune pousse n'était en réalité qu'une mauvaise herbe, ce qui pourrait fâcher Caroline, humilier la jeune fille et blesser sa mère, car la faute rejaillirait sur lui et non sur Marie-Ernestine. S'il faut que ce ne soit pas trop difficile, pour autant il s'agit de ne pas non plus afficher

son mépris en proposant quelque chose de trop évidemment aisé ; il ne faudrait pas trahir le sentiment qu'on a de ne pas y croire, non, il faut un bel entre-deux. Du public, on entendra encore pendant quelques minutes les murmures et les négociations de Marie-Ernestine et de Florentin, qui chercheront à s'entendre sur un compositeur, oui, Bach, pourquoi pas, elle aime beaucoup Bach, c'est difficile mais ce sera finalement Bach qui aura pour mission de révéler le talent de mon arrière-grand-mère – elle qui n'aura été à ce moment qu'une émotion à fleur de peau, un visage rosi et presque en feu, des doigts tremblants et empêchés, comme sa mère, assise quelque part et déjà en train d'imaginer comment elle racontera l'épisode à Firmin, ou comment elle reprendra son souffle quand tout sera fini, car elle craindra de ne pas tenir le coup et de s'évanouir sur place si tout ne se passe pas bien ; elle en sera là de ses réflexions, la préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser, quand les premières notes s'élanceront, le beau professeur toujours au côté de la pianiste pour lui tourner les pages, voilà, on entendra bientôt s'élever la musique dans le grand salon de cette grand-tante Caroline qui restera elle aussi la respiration bloquée en attendant de voir si on lui a menti ou si on a exagéré le talent de sa petite-nièce, cette chère petite qu'elle aime tant qu'elle lui léguera bientôt, à sa mort, sa maison, le lac, tout ce qu'une vie sans enfant lui aura permis de laisser sans remords et avec amour. Car, oui, ça monte, sa fierté et sa reconnaissance à Dieu et à son neveu, de lui avoir donné une petite-nièce si parfaite, si douée, oui, bientôt elle en sera certaine, Marie-Ernestine est indéniablement douée et l'émotion monte et embrase les yeux de tout le public d'un étonnement, d'une sidération qui saisira bientôt, au-delà de l'assemblée, l'incrédule professeur de piano lui-même, et peut-être lui le premier parce qu'il sera le seul vraiment qualifié, lui qu'on ne duperait pas si on tentait de lui mentir et qui ne s'y trompe pas dès les premières notes, non, le dubitatif professeur Cabanel est comme converti par un acte de pure magie, soudain incrédule, intimidé – est-il possible que cette gamine soit vraiment douée, qu'elle soit *aussi* douée ? est-il possible qu'ici, dans ce trou paumé, dans ce rien du tout, on puisse trouver dans les dix doigts trop courts d'une jeune cul-terreuse et bourgeoise à la fois, même pas si jolie et pourtant plus vraiment laide, autant de talent et de *musique* ?

Il en sera là encore quelques heures plus tard, ou peut-être sera-t-il encore plus sidéré de son propre excès de sincérité – comme si, en repassant le film de l'après-midi, c'est de s'entendre parler avec conviction qu'il aura été le plus surpris, épaté de découvrir en lui-même un enthousiasme dont il ne s'était jamais cru capable – car oui, son cynisme avait été comme tué d'un coup, coup de foudre ou de grâce –, pétrifié devant l'évidence d'un talent dont il avait compris en quelques minutes que lui-même n'en posséderait jamais le quart.

Qu'il n'avait qu'un talent relatif, il le savait depuis toujours, lui qui, orphelin à l'âge de six ans parce que ses parents avaient eu la mauvaise idée de se noyer tous les deux un dimanche dans la Marne, s'était retrouvé élevé par un oncle qui avait décidé de lui donner le goût des arts à coups de taloche et de ceinturon. L'enfant avait fini par connaître par cœur des poèmes de Victor Hugo et des sonnets de Ronsard, dont chaque vers résonnait à ses oreilles comme une paire de claques suivie de brimades, d'humiliations, de privations ; il avait connu la musique comme d'autres les corvées de patates et les champs de maïs ou le fond des mines. À dix ans, il connaissait ses classiques et rêvait de gloire pour s'enfuir de chez ce tonton trop artiste pour être humain. Il avait travaillé la musique, avait erré avec d'autres jeunes hommes égarés comme lui, tous plus ou moins accablés par le souci de l'art et de la beauté, s'amourachant de la bohème à défaut de se vautrer dans un confort bourgeois. Puis il avait rencontré Marie-Clarté et sa mère à un gala de bienfaisance, où il venait vendre son talent de pianiste à des femmes qui s'émerveillaient de ses doigts avec une gourmandise obscène ; bien vite, il avait été invité chez madame Redon.

Mais ici, quelque chose se produit. Ça arrive en quelques heures à peine, car voilà que le professeur s'emballe, il déclare que cette demoiselle a un talent fou, que c'est incroyable, que ce n'est pas possible, si jeune, et il demande à Marie-Ernestine plusieurs fois depuis quand elle a commencé le piano, combien d'heures elle travaille par semaine, quelle est donc la méthode de sa professeure, comment est-ce possible, est-il possible que la jeune personne ne lui dise pas tout, elle n'avait pas déjà joué, plus jeune, ou étudié la musique ? Et c'est à peine si Marie-Ernestine, presque effrayée de l'ardeur qu'elle a déclenchée et dont elle voit la flamme briller dans les

yeux trop clairs de ce bel homme, ose reconnaître qu'elle avait entendu jouer de l'orgue le curé de l'église Saint-Pierre à La Bassée, oui, plusieurs fois, à diverses occasions, mais non, c'est tout, je vous jure, rien de plus, je vous jure devant Dieu – et l'homme se met à rire, dévoilant une rangée de dents plus belles que tout un clavier de touches d'ivoire, dents d'un blanc dont la jeune Marie-Ernestine ne voit pas qu'elle reste devant comme hypnotisée, et soudain pétrifiée quand le professeur Cabanel lui propose de se retrouver deux jours plus tard, chez lui, pour parler musique et parce qu'il pense pouvoir l'aider à améliorer sa technique – je suis sûr que vous pourriez aller très loin. Je ne sais pas si vous aimez la musique, mais je vous assure qu'elle, déjà, a choisi de vous aimer beaucoup.

11

Pendant le reste des vacances de Pâques, à raison d'une fois tous les deux jours, on passe les après-midi à travailler, à déchiffrer des morceaux, à faire ce qu'on appellerait aujourd'hui une sorte de bilan de compétences, qui est à la fois un émerveillement pour Florentin et une épouvante pour Marie-Ernestine qui, à chaque question, à chaque pas, découvre l'étendue de son ignorance et de sa naïveté, et surtout celle de la route qu'il lui reste à parcourir.

Monsieur Cabanel lui répète qu'elle peut espérer tutoyer les sommets que lui n'a jamais fait qu'apercevoir, comme une montagne à gravir qu'il se contenterait toute sa vie de regarder d'en bas alors qu'elle, prétend-il, en travaillant beaucoup, en aimant beaucoup la musique, en lui sacrifiant davantage que son temps, pourrait y accéder pleinement. Pourtant, il suffit que Florentin se mette au piano pour que Marie-Ernestine soit submergée par un découragement à la mesure de l'émerveillement que lui procure son nouveau maître, elle est fascinée par sa vélocité et davantage encore par l'intensité qu'il met dans son jeu et qui lui semble inatteignable. Elle est incrédule quand il lui affirme sans rire qu'il lui a fallu une vie pour arriver à ce résultat médiocre, qu'elle surpassera haut la main en quelques mois d'un apprentissage sérieux si elle lui fait confiance et qu'elle y met toute sa volonté. Elle pourrait se sentir perdue devant le fanatisme de cet admirateur, mais elle a à ses côtés la femme et la belle-mère de Florentin, qui sont

toujours présentes ou jamais très loin du grand salon et qui, comme elle, sont des admiratrices du professeur de piano, mais des admiratrices dont le zèle va jusqu'à la colère lorsque Florentin se dénigre ou rabaisse l'étendue de son talent, comme il le fait souvent, l'air de rien, décochant une allusion désabusée de temps à autre entre deux compliments à son élève, compliments qui lui permettent de mieux réduire à rien son aptitude à lui, qui n'est à ses yeux qu'un simple savoir-faire sans grâce ni inspiration, juste le travail, rien que le travail d'un homme qu'on aurait sans peine qualifié de besogneux, ce qu'il ne va pas jusqu'à faire, non pour se protéger du jugement qu'il porte sur son propre talent mais par peur des cris que sa femme et sa belle-mère pourraient lui opposer. Les deux femmes, prenant à partie la jeune élève, le bon Dieu lui-même, la Vierge et tous les saints de la terre, se scandalisent lorsqu'il minimise son propre don et n'osent pas lui dire que, s'il peut bien dénigrer autant qu'il lui plaira sa façon de jouer, elles ne supportent pas que du coup il méprise leur façon à elles d'apprécier son art, comme si en se dépréciant lui-même il leur expliquait qu'elles se sont amourachées d'un tocard, ce qui prouverait qu'elles n'y connaissent rien en musique. Bien sûr il est prudent, ne va pas jusqu'à dévoiler la piètre opinion qu'il a de son propre talent, émettant juste suffisamment de doutes pour qu'on les mette sur le compte d'une trop grande et à vrai dire charmante modestie, sans doute un peu surjouée, une coquetterie d'artiste qui joue la carte de l'humilité pour mieux titiller ses admiratrices et les inciter à lui jeter des brassées de compliments. C'est ce à quoi il travaille, parce qu'il aurait été bien mal inspiré de leur ouvrir les yeux, il le sait. Il a acquis une place enviable qui lui paye ses costumes et ses parfums, son coiffeur et ses heures à lire les romans de contemporains à l'ombre des tilleuls ; tant que mère et fille voient en lui le génie qu'il n'est pas, il peut dormir sur ses deux oreilles, ne pas s'inquiéter de ses interprétations arides des classiques et continuer à maltraiter Chopin. Personne n'y entend rien et la tendre Marie-Clarté s'assoit sur le divan pour l'écouter religieusement, pendant que sa belle-mère boit du thé par petites gorgées ; on lui prépare des biscuits aux amandes, on le dorlote, et maintenant qu'il s'est pris de passion à l'idée de révéler le talent de la petite-nièce de la voisine, on veut l'accompagner, voir comment il s'y prend et jusqu'où il pourra emmener cette jeune pousse si prometteuse.

Mais déjà, quelques nuages ; des ombres, pas encore d'une profonde obscurité, mais quelques taches comme un ciel couvert sur le bel horizon : un jour – quelques jours avant la fin des vacances – Marie-Ernestine avait été surprise de se retrouver seule avec son maître, et plus surprise encore lorsque, ne jouant pas – on s'était arrêté pour analyser un passage difficile à déchiffrer –, on avait vu la porte qui séparait salon et cuisine s'ouvrir en grand. C'était comme si le silence du piano avait éveillé une panique impossible à contrôler pour la femme de Florentin, laquelle avait surgi, rouge d'émotion, suffocante, les yeux fous, l'air effarée par la peur ou par une colère incompréhensible ; elle avait titubé jusqu'au piano comme pour vérifier quelque chose de mystérieux, avait bafouillé, balbutié et retenu un cri, puis, ne trouvant rien à dire, s'était excusée, prétextant chercher le chat mais ne trouvant plus ce diablotin d'animal puis, trébuchant encore et pataugeant dans des excuses brouillonnes et invraisemblables, avait demandé où était le jardinier, si l'on avait vu ses ciseaux de couture, paniquant bientôt en laissant monter des larmes face au calme imperturbable de Florentin,

Mais non chérie pourquoi voulez-vous

Florentin qui avait parlé sans regarder sa femme et en lui décochant avec douceur,

Mais non chérie ni le chat ni le jardinier ni personne

Florentin souriant d'un sourire si doux qu'il avait pétrifié Marie-Ernestine, muette le temps de fixer Marie-Clarté et de se dire que cette femme avait l'air tellement désemparée et bouleversée que peut-être Florentin devrait interrompre le cours pour s'occuper de sa femme, au lieu de quoi

Ma chérie laissez-nous travailler

Marie-Ernestine avait hésité et peut-être qu'elle-même aurait dû suggérer qu'on en reste là pour aujourd'hui si Florentin, se détournant complètement de sa femme, n'avait laissé échapper un soupir d'exaspération et un mouvement de l'avant-bras et de la main comme pour lui ordonner de déguerpir, presque sans s'en rendre compte, comme si son exaspération même lui échappait, qu'elle n'était qu'un incident trop commun pour qu'on s'y attarde. Mais ce court moment avait été une déflagration pour Marie-Ernestine, saisie par la violence du geste ; elle s'était étonnée, avait compati avec l'épouse et s'était pourtant réjouie de la

voir tourner les talons, ne comprenant pas combien elle avait éprouvé, dans l'ironie d'un mouvement contradictoire, à la fois de la compassion pour elle et une forme de fierté et de joie sournoises – elle était l'élue et c'était l'ivresse du sentiment d'élection qui lui tournait la tête.

Quand la jeune pianiste retourne finir son année chez les sœurs, elle n'est plus tout à fait la même ; le monde est comme un miroir de travers, vacillant sur le clou qui le retient au mur, et elle ne comprend pas très bien ce qui lui arrive. Elle ne cherche pas vraiment, n'a pas besoin de chercher, de réfléchir, car désormais chaque fois qu'elle ferme les yeux c'est pour se retrouver dans le salon de monsieur Cabanel et pour entendre sa voix pleine d'enthousiasme et de foi en son talent à elle, c'est pour retrouver sa patience devant ses tâtonnements et sa bonne humeur, sa gaieté mais aussi, parfois, son exigence et sa sévérité quand il a l'impression que Marie-Ernestine n'est pas à la hauteur du talent qu'il a cru déceler en elle. C'est comme si, parfois, il avait peur de s'être trompé en voyant en elle une sorte de surdouée – elle se dit que pendant tout ce temps où ils ne travailleront pas ensemble, monsieur Cabanel va comprendre qu'il s'est laissé abuser par un talent qu'il avait davantage fantasmé que rencontré.

En retrouvant le visage gris et sec de madame Saint-Martin des Bois, Marie-Ernestine voit sa professeure de piano comme elle n'avait jamais pensé la voir un jour : une vieille dame hérissée par tout ce qui n'est pas centenaire, harassée par l'air qu'elle respire et âgée dans sa manière d'approcher le clavier comme si celui-ci était trop robuste pour ses doigts secs et fragiles. Mais, surtout, Marie-Ernestine se rend compte que son esprit est maintenant transformé par ces quelques jours à envisager le piano non plus seulement sérieusement, mais exclusivement. Elle est surprise de voir qu'elle accepte de ne pas s'arc-bouter pour obtenir les meilleurs résultats dans ces disciplines où elle a l'habitude de dominer ; jusqu'à la fin de l'année, il lui suffit de se laisser porter et de profiter de toutes les années d'efforts emmagasinées, de les faire fructifier pour que passe inaperçu un quasi-abandon de poste.

Et si la Mère Supérieure la convoque à la toute fin du mois de juin pour lui dire combien elle est surprise par la médiocrité de résultats auxquels elle ne s'attendait pas venant d'une élève si brillante, elle suppose que ce doit être la fatigue – Marie-Ernestine n'y est pour rien, c'est sûr –, la Mère

Supérieure lance ainsi des pistes et sourit d'un air entendu quand elle n'a pour réponse que des rougeurs et des balbutiements ; la Mère Supérieure comprend, elle-même n'a pas toujours été celle qu'elle est aujourd'hui – et Marie-Ernestine frémit, comme si on venait de lui faire une révélation presque obscène, elle rougit plus encore, ouvre grand les yeux avant de les baisser plus bas, sur la pointe de ses chaussures, se demandant ce que peut sous-entendre la Mère Supérieure qui, bien sûr, évoque tout de suite le confessionnal, la prière, le retrait et la lecture de la Bible pour se régénérer des impuretés qui s'insinuent dans les corps et les âmes des jeunes filles. Marie-Ernestine se demande si elle comprend bien ce dont on lui parle, et la Mère Supérieure, à voix de plus en plus susurrée, presque agonisante à force de murmures, ne va pas jusqu'à lâcher les épouvantails que sont le diable et la tentation, mais laisse entendre que parfois, la nuit, les rêves nous apportent des tendresses auxquelles il s'agit de savoir résister, comme il est bon de ne pas se laisser attendrir – la tendresse, à ses yeux, semble le premier pas vers le gouffre – par les manifestations empressées des jeunes hommes, et là Marie-Ernestine manque de s'étouffer car non, non, il ne s'agit pas du tout de ça, c'est que je suis fatiguée et que j'étudie le soir les partitions de musique – elle sent la Mère Supérieure dubitative, tiens, la musique, oui, péché véniel si vous n'y prêtez pas plus attention, très bien –, et elle sourit d'un sourire de pierre qui ne transmet aucune mansuétude ni chaleur, bien au contraire, plutôt une forme de lassitude du genre mais oui mais oui, c'est ça, la musique, une forme d'accablement résigné. Puis elle lâche, en égrenant les syllabes de façon à être bien entendue, sur un ton sans affection ni agressivité particulière, comme une information factuelle et sans importance, que, bien sûr, vous n'aurez pas le ruban vert pour ce dernier trimestre, mais je compte sur vous pour l'année prochaine.

Marie-Ernestine encaisse le coup, c'est la première fois en sept ans qu'elle n'a pas le ruban de la bonne conduite, première fois en sept ans que la Mère Supérieure lui parle avec cette condescendance qu'elle réserve habituellement aux mauvaises élèves, aux idiotes et aux inconséquentes.

Inconséquente, idiote, mauvaise élève, peu importe, car l'été 1903 est celui de ses dix-huit ans et de tous les bonheurs, de toutes les transformations, de toutes les révélations ; l'été 1903, c'est le printemps de la vie de Marie-Ernestine, elle le sait.

Quinze jours après Pâques, elle avait reçu de lui une longue lettre – quelle n'avait pas été sa frayeur en lisant au dos de l'enveloppe le nom de celui qu'elle s'était choisi pour professeur – quelle n'avait pas été sa stupeur et son inquiétude en ouvrant cette lettre qui était longue de deux pages pleines, d'une écriture si précieuse et fine – sa première pensée avait été, avant d'en commencer la lecture, que sa longueur déclinait forcément une liste de prétextes pour s'excuser de ne pas pouvoir continuer les leçons et pour reconnaître, mais sans se vouloir offensant, qu'il devait avouer s'être trompé sur ses capacités. Elle avait retardé le moment de lire la lettre parce qu'elle pouvait presque deviner les yeux fermés les mots du professeur écrivant qu'il était tellement désolé, mais que madame Saint-Martin des Bois, dont le talent et les qualités pédagogiques n'étaient plus à démontrer, serait une professeure tout à fait à la hauteur pour répondre aux besoins de la jeune pianiste. Avant d'avoir ouvert la lettre, elle avait imaginé – tout ça le temps d'une fulgurance qui lui avait déchiré le ventre – que monsieur Cabanel lui conseillerait de ne pas s'acharner sur le piano et de s'adonner à tous les plaisirs que la vie offre aux femmes de qualité, les travaux de couture, la cuisine et l'art de cultiver les fleurs, puisqu'on pouvait vivre et s'accommoder d'un peu de lecture ou de la présence d'un animal de compagnie.

Mais elle avait lu la lettre, les larmes lui étaient montées aux yeux, Florentin Cabanel n'avait rien écrit de ce qu'elle venait de s'infliger en pensée : au contraire, il lui redisait le bonheur qu'il avait eu à l'accompagner pendant les quelques jours si vite terminés des vacances de Pâques, il espérait qu'ils pourraient reprendre les leçons dès l'été, qu'il donnerait pour presque rien – ce ne serait pas une question d'argent entre eux –, il était trop heureux de faire plaisir à la grand-tante Caroline, honoré de participer à l'élévation d'un talent aussi sûr que celui de sa jeune surdouée, et puis, reconnaissait-il, elle lui rendrait des plus joyeux et des plus intéressants un été qui s'annonçait morose, car, à vrai dire, il n'y avait pas de présence à ses côtés aussi vive que la sienne, ils pourraient parler de livres, ce n'était pas une chose sur laquelle sa femme et lui pouvaient

s’accorder, et il ne doutait pas de s’entendre avec Marie-Ernestine sur ce terrain-là comme sur beaucoup d’autres, dont il laissait à l’avenir le soin de leur faire la surprise.

Il redisait aussi que cette joie il n’en profitait pas seul, que toute la maison en était éblouie, sa chère Marie-Clarté la première. Il parlait de sa femme, racontait comment elle lui demandait de saluer la jeune prodige dans sa lettre – qui n’était donc pas un mot secret –, et c’est pourquoi Marie-Ernestine s’était permis de lui parler de sa femme dans sa réponse, oui, lorsqu’elle lui avait écrit quelques jours plus tard – laissant s’écouler un temps assez long pour ne pas trahir son impatience, mais trop court pour organiser ses pensées, ses idées, pour les mettre en forme dans une lettre dont elle savait déjà qu’elle n’aurait pas les qualités de la sienne – elle savait écrire, mais pas s’exprimer ; elle savait penser, mais pas organiser ses réflexions ; elle savait ce qu’elle voulait dire, mais était incapable de le dire. Il lui avait fallu plus d’une semaine, des dizaines de brouillons pour finir par un remerciement presque froid pour ses encouragements ; un calme et une indifférence polie pour masquer le feu qui la brûlait, pour calmer l’impatience qu’elle avait d’être en été pour reprendre les leçons de piano.

Elle s’était étonnée elle-même du zèle et de l’empressement qu’elle avait eus à entourer Marie-Clarté de tous ses meilleurs sentiments, de ses vœux de rétablissement, de bonne santé. Elle avait tellement insisté de ce côté-là qu’il lui était venu à l’idée, après que son courrier avait été posté, qu’on aurait pu trouver son insistance suspecte, comme si, à vouloir tant de bien à madame Cabanel, on pouvait l’imaginer lui souhaitant le contraire – mais non, Marie-Ernestine ne souhaite de mal à personne, elle veut juste que l’été vienne, et l’été vient, laissant derrière lui, avec les pluies du printemps et les brouillards trop froids et la grisaille des petits matins, les ciels d’un blanc sale qui s’étirent toute la journée avant de sombrer dans le noir boueux de nuits sans étoiles. Surtout, l’été vient en laissant derrière lui les regards en coin des gamines qui jalousent Marie-Ernestine plus encore maintenant qu’elles sont en âge de se croire bonnes à marier ; les soupçons et les ragots, les ricanements hostiles sont pires que l’hiver, plus insidieux que l’humidité et la moisissure partout à l’œuvre dans une région trop arrosée par une pluie taciturne et molle mais toujours obstinée, qui s’éternise des semaines derrière les carreaux des fenêtres.

Très vite, à son retour, on soupçonne quelque chose ; on rêve de lui faire avouer qu'elle a rencontré un garçon, ou, disons, pourquoi pas, eu un rendez-vous secret, ou, pourquoi pas encore, une promesse de fiançailles. On se dit que la paysanne arrogante a encore une fois un train d'avance sur les autres, et, d'ailleurs, ce sont les rumeurs qui vont bon train, qui auront sans doute alerté la Mère Supérieure, rumeurs dont Marie-Ernestine n'aura pas vu qu'elle les avait elle-même nourries par l'étrangeté de son comportement et par son insolence involontaire, sa négligence en classe, cette rêverie flottant dans la couleur de ses yeux enfin moins ternes et, avec ses joues roses, ce sourire à ses lèvres, presque langoureux – cette façon d'oublier qu'on lui parle, de se révéler soudain *tête en l'air*, de passer les cours à regarder par la fenêtre comme si, pendant les vacances de Pâques, elle avait acquis la faculté de s'abstraire de la réalité et de se dissoudre sans laisser de trace, comme si l'ennui des heures et des cours n'avait plus prise sur elle et qu'elle était capable de s'absenter et de rejoindre un lieu secret et inavouable – ce qui ne plaisait pas, la médiocrité se vexe assez vite des élans de la joie pure.

C'est l'été et chaque jour est un éblouissement, tout le printemps auprès de ses condisciples est derrière elle, les murs du couvent s'éloignent ; le premier jour où elle vient chez les Redon prendre son cours de piano, elle est accompagnée par sa mère, et son père vient aussi. On retrouve la grand-tante Caroline, déjà présente, émoustillée à l'idée d'entendre la prodige, de voir ce charmant Cabanel nourrir le talent de la petite Boule d'Or de son neveu. Dans l'euphorie, c'est à peine si l'on s'aperçoit que Marie-Ernestine a osé – non pas se maquiller, Marie-Ernestine a en horreur ces coquetteries réservées à celles à qui pour rien au monde une femme respectable ne voudrait être comparée –, mais osé sortir de sa traditionnelle robe stricte pour porter une jupe mauve en corolle et un corsage orné de perles qu'elle tient de sa grand-mère. Comme si ni sa mère ni sa grand-tante ne s'apercevaient d'aucun changement, encore moins son père, personne ne semble repérer rien d'anormal chez elle comme la femme de Florentin et sa belle-mère ne semblent pas s'apercevoir non plus que ce dernier a particulièrement bien taillé sa moustache, qu'il est sans doute trop apprêté pour une journée d'été. Personne ne voit rien, personne ne se pose de question, tout le monde est de la même fête ; on est si heureux de le voir

heureux, oui, heureux comme un enfant de recevoir sa protégée, pressé de l'entendre se mettre à jouer ; on est heureux d'entendre la chère petite-nièce de notre délicieuse Caroline se mettre au piano, on attend ça depuis des semaines.

Tout se passe merveilleusement bien, il suffit d'imaginer comment la famille Proust – Firmin en tête, sa femme et Marie-Ernestine à sa suite – rentre chez elle en début de soirée, se racontant le long du trajet ce que tous ont vécu cet après-midi, refaisant le film, rejouant des passages, Firmin ne cachant pas son émotion, Firmin, oui, lui-même, qui ces dernières années a pris de l'embonpoint, est devenu plus taiseux que jamais, plus rouge et gras aussi, lui qui aura étreint sa fille devant tout le monde en lui souriant comme il ne l'avait pas fait depuis des années, assurant à chacun qu'il n'avait jamais douté que Dieu ne lui avait assuré la vie – à elle qui avait tant de fois failli la perdre – que parce qu'elle avait des talents précieux et qu'elle était une joie de la nature et d'abord la grande satisfaction de sa vie à lui.

Après l'avoir entendue jouer, il avait été ébranlé et avait franchement ri quand le professeur Cabanel avait dit, vous savez, après sa dernière année au couvent, ce qu'il faudrait c'est que Marie-Ernestine puisse entrer au Conservatoire de Paris. Impressionné, Firmin avait hoché la tête, visiblement convaincu par les arguments du professeur. Il s'était laissé amadouer par les discours et les mots de sa femme, les louanges de sa tante Caroline, par l'enthousiasme de Florentin et de sa tribu. Oui, le Conservatoire, drôle d'idée. Marie-Ernestine. Sa tendre, sa chère Boule d'Or. Elle est si douée ma petite Boule d'Or, se dit-il. Et il le voit bien, ce changement qui s'opère sous ses yeux à lui, oui, sa fillette adorée qui devient une femme. Firmin voit briller dans les yeux de sa fille une intensité et une vie si puissantes, si lumineuses que lui-même en a le cœur retourné. Et s'il ne répond rien sur l'avenir de sa fille et sur cette idée farfelue de Conservatoire, il n'oppose pas de refus non plus. Il se tait et sourit si largement qu'on pourrait presque trouver du charme à ses lèvres trop fines et à sa vilaine bouche édentée.

Les journées passent avec la vélocité des engrenages parfaits – tout roule. Le matin, Marie-Ernestine aide sa mère à la cuisine puis va se promener une heure parce qu'elle a besoin de solitude, le grand air et la marche l'apaisent, sans qu'elle sache vraiment de quelles émotions ni de quoi elle doit se tranquilliser, comme si une houle de mouvements sous-marins brassait des fonds inconnus dont elle n'avait même pas idée qu'ils étaient en train de s'agiter en elle.

Le matin, l'air est doux, presque frais, baigné par des parfums de fleurs sauvages et par ceux de l'herbe coupée des fossés, mais aussi par la rosée et la lumière dorée et timide qui caresse la surface des champs et des arbres ; l'air est pur – fouillis bleu et jaune grêlé d'abeilles et d'insectes –, tout vibre, ici elle respire, tout le contraire des murs austères du couvent. La jeune pianiste peut se retrouver seule et repenser à la journée précédente : elle sent comment le travail de la veille irrigue chaque doigt, comment elle se forge une mémoire à l'intérieur même de ses mains, indépendante de son propre savoir et de sa propre intelligence, et elle laisse ses mains flâner toutes seules, caressant ou plutôt pianotant sur le dos des bêtes qu'elle croise pendant sa promenade – chiens, chats, chevaux et ânes, vaches, chèvres.

Elle prend le temps de retrouver les ombres de son enfance, croise les vieilles qui l'ont bercée et lui ont appris les histoires de loups et d'ours dont elle a pu faire des cauchemars ; elle s'arrête devant chez les vieilles, les regarde qui parlent avec leurs poules en leur jetant à la volée des graines qu'elles vont chercher au fond de leur tablier, le dos toujours courbé à force de vivre à hauteur des volailles – Jeannette au dos qui forme un angle presque droit, de sorte qu'elle passe sa journée les yeux tournés vers la terre –, toutes ces femmes en noir aux visages craquelés, aux corps brisés, dont les maris ont disparu depuis tellement longtemps que Marie-Ernestine ne les a jamais connus autrement que dans les voix de leurs veuves. Elle a un peu peur d'elles, de leur ressembler un jour, et si elle aime leur compagnie, pour autant elle n'entre jamais chez elles et ressent une sorte de dégoût pour les maisonnettes puant le feu de bois et l'eau croupie des bassines, la nourriture rance et l'odeur des animaux qui vivent sur la terre battue.

Elle reprend sa route tous les matins, sachant qu'avant de se retrouver près de la forêt et du ruisseau il faudra croiser les hommes qui travaillent la

terre et ceux qui s'échinent sur les machines de la scierie que son père a fait construire il y a peu. Ça, elle n'aime pas trop, elle a tendance à accélérer le pas ; pendant quelques minutes elle sera la cible de la curiosité d'hommes jeunes, pour la plupart des garçons avec qui elle a joué lorsqu'elle était enfant et qui lui adressent la parole avec une familiarité qui la met mal à l'aise, car ils lui parlent comme s'ils pouvaient toujours soulever sa robe d'indienne et lui mordre les fesses en ricanant des coups de talons avec lesquels, gamine de sept ans, elle se rebiffait. Mais elle ne porte plus de robe en tissu d'indienne depuis longtemps et ne comprend pas qu'ils semblent ne pas s'en apercevoir. Il y a aussi le regard d'hommes plus âgés dont l'insistance – la fixité nette et tranchante – se pose sur elle en lui laissant une sensation pétrifiante qui lui fait hâter le pas mais bloque son cœur dans sa poitrine, surtout parce qu'elle redoute de croiser son père avec eux, car, alors, à chaque fois il faut s'arrêter et sourire à la concupiscence qui transpire de leur peau, remercier les ouvriers agricoles qui vous infligent des compliments aussi gênants que les yeux avides des plus vieux.

Un de ces matins de juillet, son père lui présente le type qu'il a mis à la tête de sa scierie, un gros type à moustaches, l'air renfrogné et aussi mal aimable que son père, un type un peu comme lui mais en plus jeune. Il a sans doute le même âge qu'elle, ou peut-être est-il un peu plus vieux, elle n'en sait rien et ne veut rien savoir. Elle n'aime pas le contact de sa main quand Firmin lui impose des présentations qui lui semblent interminables ; on se serre la main – sa main trop blanche à elle perdue dans sa main trop bronzée à lui, qui l'écrabouillerait d'un rien s'il le voulait. Le gros type n'a rien à dire, il regarde à peine la jeune fille et s'en désintéresse aussitôt la main relâchée ; il a ce défaut de chiquer et de cracher souvent – elle se dit qu'il pourrait tout de même donner le change pour respecter son père, s'il n'est pas capable de respecter une jeune fille. Mais, docile, elle attend que Firmin finisse les présentations et se vante qu'avec ce jeune homme-là notre scierie va rivaliser avec les plus grandes, c'est sûr, grâce à ce jeune homme on va devenir industriels nous aussi, pas de raisons de laisser ça à ces gens, d'autant qu'on a adossé une menuiserie à la scierie. Firmin rit comme si toutes ces prétentions étaient une blague ou un tour qu'il jouait au destin, le jeune homme trop gros rit aussi – sans doute pour faire plaisir à son patron –, ses moustaches se soulèvent et dévoilent des dents toutes petites,

dents d’enfant, gâtées comme celles des vieux, d’un jaune foncé comme des grains de maïs.

Marie-Ernestine acquiesce, sourit, ne répond rien ; elle n’a qu’un souhait, reprendre sa promenade dans les bois et près du ruisseau – seule. Elle ne manifeste pas son impatience, ne laisse rien paraître de son ennui ; elle sait prendre son mal en patience et attendre, puisque son père s’est enthousiasmé pour ça, que le jeune homme trop gros lui fasse visiter la scierie, lui explique les machines, lui détaille par le menu ce qu’on fait du bois, les grumes, le sciage, comment on écorce, comment on débite, comment on construit nous-mêmes des meubles et comment on vend à d’autres les planches et les poutres qui fabriqueront des bateaux, des calèches, des charpentes, toute la civilisation avec toutes ces lattes et ces bardeaux qui semblent sortir de nulle part. Elle acquiesce – oui, oui, dit-elle d’une voix doucereuse et polie – pour faire plaisir à son père qui regarde tout ça d’un œil amusé.

Elle sait que, désormais, tous les matins, au moment de passer devant la scierie, il se peut que des yeux guettent son passage. Chaque jour elle fait vite et décide de ne pas entendre que les machines de la scierie et les outils de la menuiserie – marteaux, scies, rabots, varlopes, ciseaux à bois – cessent leur vacarme au moment où elle passe devant la grande porte ouverte. Elle retient sa respiration quand le silence s’élève de la scierie, comme un regard collé à ses bottines, un silence qui semble traîner derrière ses pas et renifle son déhanchement et sa timidité ; puis elle disparaît dans le chemin qui descend vers la bruyère et le ruisseau, va s’enfoncer dans l’ombre du sous-bois, n’entendant pas que, dans son dos, les coups de marteau ont repris et que les scies ont recommencé leur travail.

Hégésippe vient chercher la demoiselle après le déjeuner, et on part sans attendre dans le coupé qu’utilise sa mère de temps en temps. Marie-Ernestine est toujours d’une humeur joyeuse, les quelques kilomètres qui nous séparent de chez Florentin Cabanel sont engloutis avec facilité, le cœur battant, car déjà la pianiste se concentre sur ce qu’elle va lui jouer. Tous les jours le piano l’absorbe totalement, fiévreusement, et si elle sent qu’elle progresse, si elle s’enchante de voir sa technique et sa musicalité se développer, si chaque jour elle a la sensation d’entrer mieux dans les

mystères de son art, elle trouve que c'est trop lentement par rapport à l'impatience de son désir, que ce n'est pas aussi flagrant que cela devrait l'être si elle avait le talent qu'on lui prête. Elle est inquiète de ne pas être à la hauteur des espérances qu'on a pour elle – comme si on la chargeait d'une mission qui la mettait en devoir de ne décevoir personne, même si elle sait que, si elle y consent, c'est peut-être d'abord qu'elle aime y croire, qu'elle veut y croire mais que c'est peut-être aussi en partie, hélas, une question d'orgueil mal placé, de la vanité – un péché, et la nuit elle se torture en reprenant tout ce qu'elle a interprété dans la journée, revisitant sans pitié chacune de ses faiblesses, reprenant chacun de ses mauvais réflexes en les condamnant sans appel, car, elle en est sûre, pendant la leçon elle a pu guetter sur le visage de son professeur des signes de déception ; chaque jour elle traque chez lui un pli de l'œil, un rictus qui trahira sa lassitude, son désarroi, son découragement et la fin de ses illusions. Elle interprète le moindre soulèvement de sourcil comme elle déchiffre la partition ; elle lit ou croit lire sur le visage de son professeur des phrases qu'elle n'a pas entendues et qu'il n'a jamais dites, mais elle les perçoit, les soupçonne et parfois les façonne comme elle redoute de les entendre, comme elle finit par rêver de les trouver, histoire de ne plus redouter de les voir venir – comme ces fous qui finissent par se jeter sous un train parce qu'ils craignent tellement la mort qu'ils préfèrent aller au-devant d'elle pour ne plus supporter l'idée qu'elle les prenne au dépourvu.

Elle attend le signal de sa débâcle à tel point qu'elle devient morose et s'arrête, épuisée, révoltée aussi que Florentin puisse la torturer encore en lui faisant croire par des encouragements qu'il n'est pas déjà revenu de son prétendu talent, et parfois elle va jusqu'à se convaincre de son cynisme et se raconte que Florentin surjoue son admiration et sa croyance en elle quand, en réalité, il trouve juste en sa compagnie une distraction pour sortir la tête d'un quotidien qui ne fait que l'enterrer vivant. C'est pourquoi, en pleine leçon, elle doit s'interrompre, parfois étouffer les cris de colère qui montent quand elle voudrait que Florentin avoue tout ce qu'elle croit percevoir derrière ses sourires trop parfaits et son incorrigible confiance en son talent. Elle a besoin de tout arrêter, de se montrer capricieuse et indocile pour que Florentin la rassure, que de lui-même il devine qu'elle a pris pour un signe d'agacement ou de déception une simple fatigue ou même, le plus souvent, rien du tout. Elle redevient la gamine soucieuse de perfection qu'elle était

lorsqu'à onze ans elle est entrée au couvent, mais cette fois, ce n'est pas que de la terreur dans son regard, ce n'est pas que l'exigence tyrannique envers elle-même et les autres, c'est une attente qui brille dans ses yeux quand elle regarde Florentin, une attente et un espoir effrayé, immense, trop grand pour elle qui alors s'emporte, pourquoi faut-il qu'il la torture avec ces partitions trop compliquées pour elle ? Pourquoi veut-il la rabaisser en lui faisant miroiter un avenir inaccessible pour elle ? Car elle sait bien que c'est impossible, elle lui crache un jour qu'il est cruel de la laisser entrevoir un avenir qu'elle ne mérite pas et qu'on ne lui donnera jamais ; elle provoque Florentin parce qu'elle a besoin d'entendre la voix si chère de son professeur lui rappeler combien il croit en elle, combien elle a progressé et combien il pense – il en est sûr – qu'elle va entrer au Conservatoire. Son sourire est doux, qui accompagne ses mots et ce mouvement qu'il a lorsqu'il se penche sur elle et que leurs fronts se touchent presque, que leurs mains se frôlent sur les touches du clavier – on joue parfois à quatre mains. Et c'est lui alors dont le regard devient immense et comme perdu, interrogatif, apeuré presque. Se peut-il qu'elle doute de lui, ou, pire, d'elle ? Il passe alors un temps fou à lui redire comment tout le monde croit en elle, il cherche pour les prendre à témoin sa femme et sa belle-mère, qui tournent autour d'eux comme des anges gardiens qui acquiescent – bien sûr qu'elles ont déjà un plan et que la grand-tante Caroline fera tout pour que la famille de Marie-Ernestine la laisse entrer au Conservatoire. Tout est déjà prêt, Caroline saura amadouer Firmin, dont elle sait qu'il a toujours eu un faible pour sa petite Boule d'Or.

Marie-Ernestine sourit et la confiance revient, elle reprend l'étude avec une joie qu'elle n'a jamais connue auparavant, comme si elle était portée par la grâce de l'instrument et par les progrès qu'elle fait déjà ; le piano s'inscrit en elle de telle manière que le son de ses touches semble tinter à ses oreilles des heures après qu'on a refermé le couvercle, la musique s'éternise en elle comme une coulée de joie, comme si l'écho des notes se prolongeait à la manière d'une voix secrète et uniquement jouée pour elle, dans une écoute qui vibre longtemps en elle, prolongeant ou même arrangeant le jeu qu'elle a produit, le lui restituant en le débarrassant de ses approximations et de ses scories, en le purifiant, en le sublimant de telle manière qu'elle entend dans sa tête, tous les jours, des concerts pour elle seule.

Chaque soir, elle tarde à s'endormir parce qu'elle se dit que demain elle fera mieux pour atteindre cette perfection qu'elle entend dans son oreille secrète, pour rejoindre cette musique qu'elle entend à l'intérieur d'elle-même. Demain, rien ne lui résistera, pas même ce sur quoi elle a trébuché si longtemps cet après-midi. Et, comme la musique est un parfum entêtant qui la poursuit dans la solitude de sa chambre, elle savoure aussi l'entêtant parfum de Florentin, qui s'immisce lui aussi dans sa chambre, en rêve, peut-être, oui, peut-être est-ce une forme de rêve, un parfum d'homme dont la suavité semble la poursuivre sans qu'elle s'en rende vraiment compte, jusque dans l'intimité de son lit et la profondeur de ses rêves.

14

Cette dernière année, elle la passera au couvent sous le regard médusé et satisfait de ses coreligionnaires, comme sous le regard consterné des sœurs et de la première d'entre elles, la Mère Supérieure, qui avait tant cru en cette enfant si appliquée qu'on ne pouvait que regretter d'avoir cru en elle, en s'en désolant mais en se rappelant aussi que ce n'était pas si étonnant qu'à la toute fin elle échoue – les chiens ne font pas des chats, la pauvre paysanne n'y est pour rien, chassez le naturel, etc. Malheureusement, mes sœurs, nous avons échoué, soufflait-elle la voix pétrie d'émotion quand, à son oreille,

J'ai échoué,

devait persifler une voix amère qui ne s'adressait qu'à elle.

Il est vrai que Marie-Ernestine, pour sa dernière année, semblait avoir relâché toute ambition et ne plus croire qu'en son piano, comme si tout le reste n'était qu'une souffrance ou du temps perdu, une fable pour faire passer le temps de jeunes filles qu'on enverrait bientôt servir le thé et repriser les chaussettes d'un mari trié sur le volet.

Tous les professeurs répétaient à la Mère Supérieure que Marie-Ernestine n'était visiblement plus des leurs, elle ne s'intéressait plus à rien, était comme possédée par une sorte d'effronterie, un aplomb, une arrogance même – oui, comme un air de défi et de provocation insupportable et, pour

tout dire, diabolique – et là, embarrassés – incommodés – coups d'œil par en dessous – airs de conspirateurs –, on baissait la voix pour évoquer les âmes perdues, les jeunes filles aux grossesses trop visibles qu'on avait dû éloigner, et, avec elles, jusqu'au souvenir de leur nom, de leur voix, de leur visage, toute trace de leur présence parmi nous, comme si elles n'avaient jamais mis les pieds au couvent, car il avait été primordial de préserver la réputation des familles en observant une discrétion absolue, comme il avait été de toute première importance de préserver l'intégrité morale de la maison.

Maintenant, on s'étonnait des transformations qui déformaient la vertu et l'abnégation de la jeune Marie-Ernestine Proust. On était déçu et inquiet pour elle, on hésitait à prévenir les parents – on se disait qu'il ne restait qu'une poignée de mois pendant lesquels on prendrait sur soi, il suffirait d'ignorer la jeune fille, de laisser l'ingrate au fond de la classe, ce serait tout ; on la laisserait devenir la dernière des dernières, oui, on s'y résignerait, même avec une pointe de regret. Au début de l'année, quand on avait constaté qu'elle continuait sur la même lancée qu'à la fin de l'année précédente, on avait hésité à prendre des mesures, on avait été en colère parce qu'on avait voulu la prévenir pour la sauver, on avait voulu la guérir d'un mal qui semblait la rendre plus lointaine chaque semaine. Mais on avait réprimé ce besoin de lui venir en aide, on avait gommé tout élan charitable, on avait fini par la convoquer pour l'avertir qu'elle risquait de terminer l'année tout en bas du classement ; elle qui avait tutoyé les hauteurs pendant sept ans, on ne comprenait pas comment sa dernière année pouvait être aussi calamiteuse, si ce n'est qu'on envisageait que des *choses* – oui, des *choses*, avait murmuré la Mère Supérieure d'un air énigmatique –, des *choses* avaient pu se produire dans la vie de la jeune fille qui l'auraient chamboulée au point de la rendre méconnaissable. Marie-Ernestine s'empourprait, se démenait pour dire combien elle n'avait rien à cacher et que rien à part le piano n'était survenu dans sa vie et que rien comme le piano ne la remplissait d'autant de joie et de ferveur, si ce n'est de reconnaître la main de Dieu dans sa vocation pour la musique. À chaque convocation chez la Mère Supérieure, la jeune fille répondait qu'elle allait très bien, qu'elle n'avait même jamais été aussi bien, puisqu'elle se sentait elle-même pour la première fois de sa vie, ce dont elle remerciait Dieu et ses bienfaitrices, sans qui elle n'aurait jamais trouvé sa voie.

Florentin Cabanel, pour suivre son élève, avait réussi à convaincre sa belle-famille de lui laisser donner des cours de piano assez près du couvent, pour que Marie-Ernestine puisse venir tous les samedis et, surtout, pour qu'il puisse donner des cours à toute la ville, car il fallait bien que Florentin gagne sa vie et rapporte de l'argent à la famille, d'autant que la santé de Marie-Clarté s'était détériorée.

On avait vu la femme de Florentin ébranlée par la chaleur et par une fatigue chaque jour plus difficile à supporter, se tenir de plus en plus difficilement debout, reprenant son souffle avec plus de peine lorsqu'elle parlait – haletante, suffocante comme si tout le sang lui montait au visage en injectant à ses yeux trop brillants des linéaments d'un rouge vermillon effrayant. Personne n'avait imaginé que le mois de septembre avait été aussi sinistre pour Marie-Clarté, qui n'avait sans doute jamais été aussi mal nommée qu'à ce moment où elle avait semblé dépérir comme une plante qu'on laisse crever dans son pot trop étroit, à l'ombre, sans l'alternance du soleil et de la pluie dont elle a besoin pour vivre – oui, comme si Marie-Clarté n'était pas même l'ombre d'elle-même, mais une ombre indifférenciée dans le gris des ombres communes. Sans le dire à personne ni même songer à le reprocher à la jeune pianiste, elle avait pris sur elle, en elle, et chaque jour elle avait tenu à être là, dans le salon, là où tout se jouait, oui, sa vie autant que de celles de Florentin et de la jeune pianiste, comme entre les notes des grandes partitions sur lesquelles on venait la crucifier en la rabaissant, en la ramenant à cette quantité négligeable qu'elle se sentait être dans le regard de son mari, ce à quoi chaque son produit l'avait toujours ramenée, surtout lorsque c'étaient les doigts trop graciles de la jeune fille qui frappaient le clavier, car toutes les notes, pendant l'été, avaient été pour elle comme des échardes qu'on lui aurait plantées dans le cœur.

Mais elle avait surtout été suppliciée par le plaisir que son mari avait pris à sourire à la jeune pianiste dont Marie-Clarté était sûre qu'elle ne se rendait compte de rien, non, bien sûr, comment une jeune fille élevée au couvent aurait-elle pu imaginer qu'un homme qui avait près de quinze ans de plus qu'elle passait son temps à la cajoler et à lui sourire uniquement dans le but de mortifier sa femme, celle qu'il avait épousée en lui jurant une fidélité et un amour qui n'avaient été qu'une parole aussi creuse et vaine

qu’avait été solide, rancunière et tenace sa haine envers elle et sa maladie, comme si sa maladie la pauvre épouse l’avait choisie, désirée dans le but secret de le contraindre, lui, à venir s’enterrer dans cette campagne éloignée de tout, comme si au fond il lui reprochait d’être tombée malade dans le seul but de le garder pour elle seule.

Elle avait été la seule, Marie-Clarté, à voir combien il avait souri chaque jour à la jeune fille pour mieux cracher au visage de sa femme ; la seule à voir qu’il avait à chaque occasion eu un mot doux pour les qualités de la pianiste afin de mieux supplicier son épouse incapable de rien, si ce n’est d’être amoureuse de lui, Florentin, de son ingratitude et de sa cruauté aussi bien que de sa bonne mine et de son teint si frais qu’il faisait offense, par sa vigueur, à l’air malade qui ne l’avait jamais quittée, elle. Marie-Clarté avait sans doute imaginé pouvoir se confier à une amie, une confidente, une domestique – Suzanne était là autant pour ça que pour veiller sur elle – au cas où vraiment elle n’aurait trouvé personne de confiance pour s’épancher, ou, pourquoi pas, à sa mère, ou même à son père. Mais son père restait des heures entières penché sur des mécanismes d’horlogerie qui requéraient toute son attention, et sa mère, pourtant si présente, ne voyait rien tant elle était éblouie par le talent de son gendre – dont il n’est pas interdit de penser qu’elle le trouvait plus à son goût qu’il aurait convenu à sa qualité de belle-mère. Mais il n’est pas impossible de penser qu’elle était aussi un peu lasse de la maladie de sa fille, puisqu’on lui devait d’être venus s’enterrer là.

Florentin, exaspéré par le tour que prenait la maladie de sa femme et par l’excessif besoin d’amour que celle-ci ne cessait de lui exprimer en réflexions amères – il préférait les doigts des bonnes sœurs, il préférait la voir mourir à petit feu plutôt que de lui consacrer du temps, il préférait, il préférait tout un tas de fadaises insupportables qui revenaient dans la bouche de sa femme pour l’empoisonner –, las d’encaisser sans broncher, se contentant de tourner les talons pour se plonger dans les livres qu’il commandait de Paris et qui lui coûtaient un bras, quand il craquait, rappelait à sa femme qu’il fallait bien qu’il travaille s’il voulait payer ses frais médicaux et cette pauvre Suzanne indispensable à Marie-Clarté, bien davantage qu’un mari ou que n’importe qui. Il déployait une rhétorique paradoxale, assénant qu’il ne disait rien au quotidien de ce qui lui pesait, répétant qu’il acceptait tout, et, en lui jetant ces reproches à la figure, il ne lui venait pas à l’esprit qu’en en parlant il se contredisait et mentait, mais

peu importe puisque sa femme ne répliquait rien et s'enfonçait dans un silence plus profond que le silence ; elle se taisait, si l'on peut dire, à l'intérieur du silence, à tel point que plus un mot ni aucune idée ne pouvaient refaire surface dans son cerveau, qui restait vide de toute idée, de tout début de formulation. Florentin abusait de l'avantage et haussait le ton pour lui rappeler comment il avait renoncé à tout pour elle et sa famille, comment il avait sacrifié une vie riche de promesses pour venir s'enterrer auprès d'une femme stupidement jalouse et puérile. Là, triomphant – victoire trop facile, triomphe sans gloire –, il pouvait lui jeter à la face son amertume et son mépris, avec une secrète jouissance dont il s'étourdissait en lâchant qu'elle le priverait des joies de la paternité et de la nécessité d'une descendance, parce que son ventre à elle n'en avait pas voulu. Il parlait calmement et froidement pour lui dire tout ce qu'elle n'était pas, ne lui donnait pas, ne lui donnerait jamais ni à lui ni à aucun homme, et il finissait par lui dire – coup de grâce – combien il la plaignait et ne la quitterait cependant jamais, car il n'avait pas le cœur à l'abandonner ; il n'était pas un monstre, non, et au fond de lui il savait bien – cette fois en prenant bien soin de garder cette vérité pour lui – qu'on ne quitte pas ceux qui ne tiendront pas longtemps : il suffit d'attendre que le cœur les abandonne pour jouir enfin des joies d'un veuvage et d'un héritage qui apparaissent alors pour ce qu'ils sont, le remboursement mérité du sacrifice de sa jeunesse.

15

Mais Florentin est heureux, pour subvenir aux besoins de sa femme et des siens, de devoir donner des cours dans une école du centre-ville – de la ville, une vraie, car si celle-ci n'a rien d'une capitale comme celle qu'il a quittée, c'est quand même une ville avec ses grands magasins, ses boulevards, son fleuve, ses brasseries, ses guinguettes, ses promeneurs et ses parcs, ses jeux d'eau et même son zoo, ses kiosques à musique. C'est la vie comme il rêve de la retrouver depuis qu'il s'est laissé enfermer dans leur prison campagnarde, là où tout en lui hurle qu'il ne pourra pas s'enfoncer davantage entre une malade qui demande trop et des beaux-parents tellement bienveillants qu'ils deviennent aussi étouffants que leur fille.

Aujourd'hui, enfin, il a l'impression que le temps est reparti de l'avant, qu'on est sorti de ce temps arrêté qui ressemblait trop à la mort – ou plutôt à une forme de mort, une longue et pétrifiante agonie. Dans la vieille école où il enseigne, loin de tous car il n'est pas attaché à l'établissement – il n'est là que grâce à des amis de ses beaux-parents qui lui prêtent des locaux pour qu'il donne des cours particuliers –, on a mis à sa disposition un piano droit mal accordé, une salle d'étude trop haute et ouverte à tous les vents, une chambre poussiéreuse qui mériterait quelques travaux et, attenant, un cabinet de toilette aux odeurs de fleurs fanées et de beurre rance. Tout lui convient parfaitement. Du mercredi au samedi après-midi, il donne des cours à des enfants qui se rêvent un destin de jeune Mozart et à de vieilles jeunes filles qui prennent des airs de prodiges incompris.

Il revit, Florentin. Dans sa chambre, il retrouve le jeune homme qu'il a été et s'étonne de lui ressembler encore autant, malgré le nombre d'années qui le séparent de lui. Il se promène le soir dans la ville et s'arrête aux terrasses des cafés, prend un verre ou deux, savoure la solitude en s'achetant des romans et en fumant sur des bancs, marche en faisant crisser longtemps ses souliers sur le gravier des jardins publics. Il se promène le long du fleuve et regarde la nuit tomber sur les tours de la cathédrale, il entend les calèches des bourgeois sur le pavé – il est seul, enfin seul, et il voudrait que cela dure toujours.

Le samedi, il retrouve sa chère élève, et dès la veille quelque chose palpite en lui d'une agitation qu'il essaie de contenir, une émotion volatile qui trouble son sommeil, une sorte d'envoûtement dont il refuse de comprendre de quoi il est le symptôme ou le nom. Il ne s'en rend pas vraiment compte, son agitation commence dès le vendredi après-midi, après son déjeuner. Tous les jours, excepté donc le vendredi, après avoir pris son repas dans une des brasseries de la rue Nationale, Florentin s'assoupit légèrement, il ressent le besoin d'une sieste à laquelle il doit renoncer – difficilement – lorsqu'il est avec ses élèves du début d'après-midi. Le vendredi, après le déjeuner, non seulement il n'éprouve aucun désir de sieste, mais il est toujours plein d'entrain et disposé à prendre son élève de 14 heures pour un génie, même si ce dernier est empoté comme pas deux. Du vendredi après-midi au samedi matin, c'est le même soulèvement intérieur, le même empressement, la même lumière qui nimbe curieusement le monde et tout l'horizon, comme si autour de lui quelque chose vibrait de son impatience et que cette dernière se mettait à faire vivre les objets et les gens, les transformant, les animant d'une vitalité et d'une couleur chatoyante qui leur était inconnue la veille encore. Florentin ne se pose pas de questions sur cette transformation, non, comme il ne s'étonne pas d'avoir du mal à trouver le sommeil le vendredi soir – sans doute un excès de vin et de boudin aux pommes, de gibier ou de charcuterie, puisque le vendredi soir il est pris d'une boulimie qui l'effraie lui-même –, non, tout lui semble naturel et évident.

Pour elle, c'est toujours deux heures. Parfois plus. Bien souvent les deux heures passent à trois, parfois virent à la matinée entière parce qu'on ne voit pas le temps passer, mais aussi parce que le travail devient plus difficile et que les partitions des grands compositeurs semblent rire des prétentions de la jeune fille, comme elles semblent rire aussi des ambitions du professeur à transmettre la perfection d'un art dont lui-même n'a pas reçu le don.

Pendant des semaines, pendant tout l'hiver, pendant tout le printemps qui suit, on n'a qu'une idée en tête, travailler dur pour préparer l'admission au Conservatoire de Paris, qui a lieu en automne. On sait que ce sera difficile, et que si les parents de Marie-Ernestine acceptent qu'elle tente le

concours, ce ne sera que la première étape sur un long chemin ; il faut que dès maintenant on livre un combat contre ces moments de relâchement ou de fatigue qui arrivent trop vite ; on travaille sans rechigner, mais parfois des sourires débordent, des doigts se frôlent qui les troublent tellement que c'est le cœur lui-même qui semble s'arrêter –

Bon, reprenons –

et tour à tour, l'un ou l'autre, l'un et l'autre, on sait comment ne pas voir les étonnements sur le visage qui évite notre regard comme on évite le sien, on sait comment ne pas rendre irréversibles les gestes troublés qu'on voudrait cacher, et on parle des uns,

Et comment vont vos parents ?

des autres,

Et comment va votre épouse ?

des uns et des autres qui reviennent inlassablement pour ne parler de rien et ne pas se regarder dans les yeux, pendant des semaines, pendant des mois, jusqu'à se mettre parfois, elle à pleurer la nuit sans trop savoir pourquoi, lui à rire bêtement ou à boire.

Après la stupeur des premières semaines, on avait, par-devers soi, développé ses stratégies pour ne pas laisser échapper un mouvement trahissant un allant dont chacun se gardait bien de croire qu'il en était victime – mais non, ce n'est rien, la musique est tellement importante pour nous, entre nous, elle est un tel lien qu'elle nous tourne la tête et nous fait croire à autre chose qu'à ce qu'elle nous donne en partage. On avait fini par dépasser cette timidité pour mieux se consacrer au piano, mais aussi pour enrichir nos conversations comme on n'avait pas pu le faire sous la présence des yeux inquisiteurs, quoique bienveillants, de Marie-Clarté et de sa mère. Tant qu'elles avaient été là, Florentin n'avait pas pu parler de son goût pour les livres, et c'est lors de l'un de ces premiers samedis qu'il avait demandé à Marie-Ernestine si elle avait le droit de lire d'autres livres que ceux prescrits par les religieuses. Elle avait souri, elle faisait bien ce qu'elle voulait et aimerait bien voir qu'on lui interdise de lire des romans qui, après tout, participeraient d'un apprentissage de la vie, même si c'était pour en contester le contenu et être dérangée ou choquée. Florentin lui avait demandé si elle accepterait de lire ce court livre étrange qu'il avait trouvé chez un libraire de la ville, un drôle de roman, peut-être que je ne devrais pas vous faire lire ça, mais on ne peut pas s'intéresser à la musique sans

s’intéresser à l’art et aux écrivains de notre temps, il y en a de fameux, tenez, celui qui est mort l’an dernier, certains disent assassiné, oui, un meurtre déguisé parce qu’il avait défendu Dreyfus, le militaire – l’affaire Dreyfus, vous connaissez l’affaire Dreyfus ?

Non.

Et lui, n’écoutant qu’à peine ou se réjouissant de cette ignorance, lui avait parlé de Zola et de l’affaire Dreyfus, de l’antisémitisme, puis il était revenu sur ce livre de Maupassant qu’il avait trouvé chez un libraire, *Le Horla.*

Déjà, en le feuilletant, Marie-Ernestine se demande si tout ça n’est pas un peu dérangeant, et lorsqu’il lui tend le volume de Maupassant, elle redoute que leurs mains s’approchent trop près l’une de l’autre ; elle touche la couverture en toile grise, elle sent qu’il ne faudrait pas, que ce livre fait peut-être partie de ceux dont, au couvent, on nous prévient qu’ils sont des objets plus pernicieux que des mauvais conseils et des mauvaises rencontres, car ces ouvrages se croient fondés à juger les turpitudes de nos contemporains alors qu’en vérité ils nous incitent à nous complaire dans les spectacles dégradants de la vie moderne. Pour autant, elle commence la lecture dès qu’elle s’installe dans le coupé qui l’attend sur le trottoir de la rue Montaigne. Elle n’entend pas les pavés sous les roues, pas le fouet qui claque ni la voix éraillée de ce bon vieil Hégésippe qui vient tous les samedis chercher la demoiselle au couvent pour l’emmener au cours de piano. Ce matin quand elle revient avec son premier livre dans la main, Hégésippe peut se raconter que la petite Boule d’Or de Firmin est décidément une élève bien studieuse, il peut s’imaginer qu’elle plonge ses yeux dans son missel et qu’elle lit les Évangiles avant de retrouver le couvent et les prie-Dieu, il peut accélérer la cadence parce qu’il pense que nous sommes en retard et que la leçon de piano a duré plus longtemps que d’habitude ; dans son dos, une jeune fille inoffensive est en train de mettre le feu au monde auquel elle a donné toute sa vie depuis bientôt huit ans.

En découvrant Maupassant, elle sent que quelque chose la terrifie et la subjugue – elle va devoir tricher et manigancer pour lire en cachette, elle n’ignore pas que les lectures interdites pourraient mener à son exclusion, mais bientôt les années du couvent seront un souvenir et c’est devant elle qu’elle veut regarder, que la vie se dessine, et peu importe si on lui inflige

l’humiliation de la déconsidérer comme tout le monde entreprend de le faire parmi les professeurs, les sœurs et, bien sûr, les élèves. Elle sait bloquer sa respiration. Vivre en apnée jusqu’au bord de l’évanouissement. Elle n’entend rien. Elle prie souvent. Elle prie beaucoup et croit que Jésus la comprend *personnellement* et qu’il interfère pour elle auprès de Dieu. Tout va bien se passer, elle a les meilleurs soutiens du monde. Et c’est à Jésus seulement qu’elle se confesse, dans le secret non pas du confessionnal mais de son âme, du fond de son lit, égrenant son chapelet, à Jésus seul qu’elle raconte que parfois, la nuit, elle ressent la présence du *Horla,* mais que celui-ci lui souffle dans les cheveux et que ses mains la caressent – c’est tendre et doux, tellement doux, elle s’abandonne au sommeil, elle rêve.

Plus tard elle lit un roman qui la trouble beaucoup, qu’elle rend presque avec dégoût à Florentin car elle n’a pas pu s’empêcher de se demander pourquoi il lui a donné cette histoire immonde, ce livre troublant jusqu’à l’écœurement : deux amants qui tuent le mari et sont poursuivis par son fantôme ; elle lui en veut parce qu’elle a rêvé, une nuit, que c’était Marie-Clarté qui tombait à l’eau et qui se noyait sous l’indifférence de Florentin et d’elle-même, eux qui la regardaient se noyer, crier, eux qui attendaient de la voir sombrer, guettant les dernières suffocations, jubilant – le combat perdu d’avance – les bras qui se débattent – la lutte – la défaite – le corps entier liquide à son tour qui s’enfonce et disparaît sous l’eau – et eux deux sur le canot qui bientôt se réjouissent d’entendre la dernière bulle d’air remontant du fond de la rivière. Elle a prié Jésus de lui pardonner ce cauchemar, elle aurait pu écrire à Marie-Clarté pour l’assurer de ses meilleures pensées et lui dire son inquiétude pour elle, et pour un peu elle aurait eu peur de Florentin – pourquoi lui avoir fait découvrir cette horreur de Zola ? – elle n’avait pas compris. Lorsqu’elle lui avait dit ne pas avoir aimé, il avait semblé déçu, oui, c’est vrai, ce n’est pas ce qu’on vous fait étudier dans le monde de Jésus, et elle avait entendu la pointe d’ironie – pointe qui s’était enfoncée en elle jusqu’au cœur.

Bientôt l’année se termine, elle va sortir du couvent et n’aura plus aucun mérite aux yeux de personne ; elle prie encore en secret, toujours elle murmure dans sa prière,

Le piano le piano le piano,

comme pour invoquer le seul dieu auquel elle croit vraiment, qui lui semble stable sur terre, et elle espère, elle veut croire que le piano est sa seule chance, oui, que bientôt le Conservatoire va lui ouvrir ses portes – dorées comme celles du Paradis dont elle rêvait quand elle avait dix ans.

16

Je ne sais pas pourquoi je l'avais oubliée, mais plutôt que de retrouver une Légion d'honneur que j'ai décidé de ne plus chercher, j'ai soudain repensé au grenier, et j'ai tout laissé tomber pour aller affronter les colonies de toiles d'araignées qui y prolifèrent depuis des décennies pour exhumer – et cette fois seulement guidé par la certitude que la mémoire ne me ferait pas défaut – une vieille caisse sans couvercle recouverte d'une bâche. Les ficelles qui la retenaient ont cédé sans peine à l'attaque d'un vieux cutter à la lame pourtant rouillée ; elles ont libéré une poussière épaisse, mélange de particules de plâtre et de sciure de bois qui a volé au-dessus de moi pour me retomber sur la tête. C'est là que, éclairé par la lampe de mon smartphone, posés les uns sur les autres, les volumes des *Rougon-Macquart* m'attendaient, qui dormaient là depuis tellement longtemps que j'avais oublié qu'à l'époque où j'étais enfant, et même encore adolescent, les volumes de la collection étaient alignés dans la bibliothèque peinte en vert pomme de la chambre d'amis et qu'elle – la collection – n'avait pas toujours été reléguée au silence et à la nuit du grenier.

Je crois que si on a fini par la retirer de cette chambre ou disons de la vue de tous, c'est sans doute parce que les livres étaient en mauvais état, que leur papier humide devait infester la pièce en répandant une odeur trop forte de moisissure, mais sans doute aussi – personne ne les ayant jamais lus – que tout le monde les trouvait encombrants et incongrus puisque chacun, à un moment ou à un autre, a dû s'étonner de leur présence. Chacun, même des amis de passage, se demandait ce que ces livres pouvaient faire ici, pourquoi on avait *tous* les *Rougon-Macquart* mais *rien que* les *Rougon-Macquart*. Nous savions juste que la collection avait appartenu à notre arrière-grand-mère, c'est tout, c'est-à-dire que c'était assez pour que personne n'ait jamais osé les jeter ni les donner à une bibliothèque ou à qui en aurait voulu, ni même ne se soit décidé à les

vendre sur un site de vente en ligne, alors que des bibliophiles auraient sans doute été intéressés et prêts à en donner un bon prix : la première édition en vingt et un volumes, lorsqu'elle est complète et que les couvertures des livres sont entières, vaut un prix non négligeable. Mais il semblerait que personne n'y ait songé, alors qu'il aurait seulement fallu laisser sécher chaque livre au soleil, les nettoyer avec un chiffon doux pour que ce soit possible ; la vérité, c'est qu'il était impossible de nous séparer de ce qui avait appartenu à Marie-Ernestine, c'était comme de garder le piano au milieu du salon – ce piano encombrant, pétrifié, cette vieille carcasse de mammouth pareille aux *Rougon-Macquart* dans la bibliothèque vert pomme de la chambre d'amis –, car tout objet ayant appartenu à Marie-Ernestine nous a été transmis avec l'idée qu'il était intouchable, et, sans même y penser ni en discuter, chacun avait jugé bon de garder ces volumes que pourtant personne ne voulait plus voir, lesquels, ce qui arrangeait tout le monde, ont fini au grenier afin d'éviter que quelqu'un s'inflige la besogne de les jeter à la benne – sacrilège que personne n'aurait assumé, aussi bien par respect des livres que par crainte de profaner un morceau d'histoire.

Mais d'où vient cette collection des *Rougon-Macquart* dans une famille où personne n'a jamais lu, à part, donc, l'arrière-grand-mère Marie-Ernestine ? Pourquoi cette collection ? Même si je n'ai jamais pu en être certain, pour moi c'est le cadeau d'un homme, et cet homme ne peut être que Florentin Cabanel.

Le jour où Marie-Ernestine, disons que c'est en avril ou en mai de l'année 1904, arrive à son cours de piano en rapportant le livre détesté – cette *Thérèse Raquin* à qui, malgré elle, Marie-Ernestine s'est identifiée, le livre dont le titre lui-même fait de cette amante diabolique une héroïne, est un jour singulier puisque c'est de ce moment que Florentin et son élève ont la preuve du partage secret qui les unit. Jusqu'à maintenant, chacun avait pu se faire croire qu'il était le seul à éprouver ce trouble, qu'il ne concernait que lui et que l'autre, en face, aurait été effaré d'en être soudain averti. Mais à partir de cet instant tout devient différent, car, pour la jeune fille surtout, il n'aura pas été possible, à la suite du rêve où elle se sera vue à la place de Thérèse Raquin, de croire que Florentin lui aurait prêté ce livre sans arrière-pensées ; non seulement ce livre, en l'obligeant à regarder ce qu'elle avait préféré ne pas savoir, lui a ouvert les yeux sur ses sentiments

ou sa relation avec son professeur, mais elle doit accepter qu'il est plus avancé qu'elle sur ce chemin, qu'il y est même suffisamment loin pour avoir sciemment décidé de lui prêter ce roman explicite, comme s'il avait voulu précipiter sa prise de conscience à elle, comme s'il avait voulu lui signifier qu'elle n'avait plus le choix et qu'elle était, elle aussi, déjà compromise – non pas aux yeux des autres, mais au moins aux leurs.

Pour autant, je n'imagine pas que Marie-Ernestine ait accusé Florentin d'un piège aussi gros, dans lequel plus d'une serait tombée en avouant s'être identifiée à Thérèse et en l'identifiant lui à Laurent, l'amant et complice, lui laissant tout loisir de la détromper – jouant l'ingénu, le timide, l'outré – ou au contraire lui offrant sur un plateau l'occasion d'avouer une passion qu'elle aurait préféré ne jamais connaître mais qu'elle ne pourrait plus jamais prétendre ignorer. Je ne crois pas Marie-Ernestine capable de tomber dans le panneau ; elle a tendu le livre à Florentin en rougissant et les yeux brillants de colère ou d'indignation. Elle n'aura pas pu aller jusqu'à y croire complètement, et, à la toute fin, elle se sera accusée d'avoir eu seule cette idée honteuse de jeter la femme de Florentin dans la rivière pour qu'elle s'y noie – et sait-elle, la jeune élève, que les parents de son professeur se sont, eux, bel et bien noyés dans la Marne sans aucun regard assassin pour les regarder mourir ? Elle aura toisé Florentin pour lui signifier que d'un point de vue littéraire, *Thérèse Raquin*, ça se discute ; elle aura rendu le livre à son propriétaire, qu'elle aura regardé fixement, oui, je la vois, elle se raidit et reprend sa respiration pour lui dire le plus calmement possible combien ce livre ne lui a pas plu ; elle se demande comment il serait possible qu'un couple, même illégitime, tombe aussi bas, comment un auteur comme ce fameux monsieur Zola pouvait inventer des histoires pareilles en se racontant que des lecteurs allaient y trouver de l'intérêt, sauf à considérer que les lecteurs sont avides de fouiller dans les poubelles de l'âme humaine, ce qui n'est pas son cas, et elle est surprise que Florentin ait pu penser le contraire. Elle avait été non pas vraiment choquée, contrairement à ce qu'il pourrait croire, mais elle reconnaissait avoir été pleine de mépris pour ces gens que le livre décrivait en y mettant une telle délectation dans le tableau de l'horreur que cela en frisait le ridicule.

Sans doute Florentin l'écoute sans rien dire, il n'essaie même pas de se défendre, même s'il entend bien que, en filigrane, c'est lui qu'elle rend coupable. Il s'incline devant ce qu'il considère comme une charmante et

naïve résistance à la crudité et à la violence du monde. Il se laisse faire, peut-être va-t-il même jusqu'à présenter des excuses pour s'être si totalement fourvoyé sur ce qui pourrait intéresser la jeune fille – et elle, estomaquée, lui répond qu'elle se demande bien encore pourquoi la culpabilité morbide de ces deux âmes perdues aurait pu l'intéresser et la toucher, quand rien ne pouvait lui parler de près ou de loin dans ce livre. J'entends la colère dans la voix, le ton qui monte – elle s'énerve toute seule, rougissante et prête à bondir – et Florentin alors prend doucement le livre qu'elle tient encore entre ses mains et va le ranger sans un mot, esquissant peut-être un sourire gêné pour mettre le livre coupable hors de la vue de la jeune fille, hors de sa portée, comme s'il voulait le mettre à l'abri de sa colère et de son incompréhension. C'est à son tour de se demander pourquoi il a eu l'idée de le faire lire à son élève, ce livre, pourquoi veut-il si obstinément élever cette jeune fille et se faire le Pygmalion d'une gamine qui n'est douée pour le piano que par accident ? Pourquoi s'est-il à ce point entiché de cette petite fille trop conformiste, pourquoi vouloir sauver d'elle-même cette gamine trop prude, trop rigide sous ses airs ouverts et intelligents, alors qu'il sait bien qu'elle n'est que le résultat reproductible à l'infini d'un profil de jeunes filles comme tous les établissements religieux et les normes paysannes les fabriquent ? Il le sait, comme il sait aussi qu'elle sait ce à quoi il pense à ce moment précis : elle sent combien il la méprise et pense qu'elle et lui ne pourront jamais partager ce Zola qu'il a l'air de tant apprécier. Elle craint d'avoir été blessante ou insultante et promet qu'elle essaiera de lire d'autres livres de cet auteur si célèbre, elle essaiera bientôt, une prochaine fois, elle le lui promet, soudain tellement confuse qu'elle ne l'entend pas lui dire qu'il a une chose très importante à lui apprendre et qu'il faut de toute urgence qu'ils se mettent au piano et qu'ils travaillent, c'est ça le plus urgent, répète-t-il, il faut qu'elle cesse avec ses excuses, laissons Zola où il est, et, alors qu'elle en est encore à reconnaître avoir lu avec trop de précautions, de crainte, et sans doute aussi avec la peur, peut-être, qu'on la surprenne un livre pareil entre les mains, une histoire pareille, comme la petite fille du couvent pétrie de bons sentiments qu'elle est, lui ne l'écoute plus et parle,

J'ai quelque chose de plus important
insiste et demande qu'elle se taise,
Écoutez-moi

assénant qu'elle doit l'écouter une bonne fois pour toutes. Il le répète à voix si forte et si impérative qu'elle arrête enfin de parler ou qu'elle bafouille encore un peu, ne voulant pas donner l'impression de céder trop facilement, perdant pied dans ces mots qui n'ont plus de sens et soudain s'effacent pendant que lui, assis au piano, la regarde et que son visage

Je crois que j'ai de bonnes nouvelles

s'éclaire pour dire à voix haute,

Votre père veut vous acheter un piano.

Et alors seulement elle ne dit plus rien. Elle croit qu'elle a rêvé. C'est comme si elle n'avait pas entendu. Elle n'a pas pu entendre. Ses oreilles bourdonnent. Elle respire comme si elle avait couru. Lui, il prend son temps maintenant, il veut qu'elle soit tout à son écoute. Le silence s'installe et puis, par petits groupes de mots lâchés très parcimonieusement,

Voilà, votre grand-tante Caroline a eu la visite de votre père,

Mon père ?

Il lui a posé beaucoup de questions sur vos progrès, sur votre désir de musique, et –

Mon père ?

Ne me coupez pas la parole –

Mon père ?

Votre père a demandé à la grand-tante Caroline combien coûte un bon piano. Il voulait savoir où il pourrait s'en procurer un. Vous comprenez ? Il veut acheter un piano, un très bon –

Mon père a demandé –

Oui. Votre père a demandé –

A demandé ? Mon père a demandé, vous êtes –

Sûr, oui, j'en suis sûr. Il a demandé à votre grand-tante Caroline où il pouvait acheter un piano. Il a demandé quel était votre niveau réel en piano, il a besoin de certitudes. Vous comprenez ce que ça veut dire ? S'il veut vous acheter un piano, s'il est prêt à mettre autant d'argent dans un piano ? Vous comprenez ?

Elle comprend. Elle croit qu'elle comprend. C'est plus fort qu'elle, les larmes montent, les joues rougissent tant qu'elle ne peut pas réprimer cette joie – ces larmes qui la débordent, son cœur qui craque,

Vous êtes sûr ? C’est vrai ? C’est vrai ? Mon père –

Oui.

Florentin, elle voudrait lui baiser les mains, lui baiser les joues, lui baiser le visage, lui baiser la bouche. Est-ce que ça veut dire que ce concours d’entrée au Conservatoire est possible – un piano ? Un piano pour elle ? Ce serait tellement beau qu’elle refuse d’y croire et que, séchant ses larmes, elle se met à laisser échapper des fous rires – purs éclats de joie – son visage rayonnant – ses yeux lumineux et fous, émerveillés, non, la vie, est-ce que cette vie-là est *vraiment possible* ?

17

Nous y voilà ; ces huit années sont terminées. C’est un samedi après-midi, Hégésippe vient, accompagné d’un jeune homme qui va prendre les quelques affaires de Marie-Ernestine, et elle va rentrer à la maison. Huit ans après la rencontre avec la Mère Supérieure, le couvent, les autres élèves – l’étude, la religion, la foi, la patience –, elle va rentrer chez elle.

De la bonne élève qu’elle était, à part l’opiniâtreté, l’entêtement à réussir ce qu’elle entreprend, il ne reste plus rien que ses rubans verts avec lesquels elle avait surclassé ses rivales, pu tenir *en respect* toutes les pimbêches pour lesquelles elle n’aura jamais eu la moindre tendresse ni la moindre bienveillance ; elles sont ses ennemies, elle le sait aussi intimement qu’elle sait tout devoir à son travail et à son obstination. Tant pis si elle finit en bas du classement et que ses rivales s’estiment vengées du mépris qu’elle a éprouvé si longtemps à leur égard, elle s’en fiche, dans sa tête elle est partie depuis déjà des mois. Elle sait aussi que c’est ici, au couvent, qu’elle a eu la chance de rencontrer la musique et que, même avec madame Saint-Martin des Bois pour professeure, qui ne pouvait pas grand-chose pour elle, elle aura découvert l’objet de sa passion et de sa vocation, la seule voie à laquelle elle est destinée, la seule par laquelle elle pourra se réaliser et accomplir sa vie.

Dans le coupé qui la ramène chez elle cet après-midi, c’est comme si elle faisait le bilan de l’extraordinaire chance qui a été la sienne. Quel bonheur, et surtout quel miracle qu’elle, si peu destinée à une telle vie, puisse aujourd’hui prétendre à la musique et se dire qu’elle va y consacrer

sa vie parce que Dieu, la chance, le hasard, le destin – peu importe le nom qu'on lui donnera – aura mis entre ses mains les instruments dont elle avait besoin. Elle a découvert la musique, et la musique l'a accueillie en la prédisposant au piano. Elle a découvert un professeur et un homme exceptionnel à travers Florentin Cabanel, et Florentin Cabanel a reconnu en elle le talent qu'il pourrait forger et construire pour donner, peut-être, un sens, ou du moins un but à son existence. Elle ne sent pas les cahots de la route, elle n'entend pas le jeune fils de paysans qui accompagne Hégésippe et qui parle en poussant un peu trop les chevaux ; elle n'entend que son cœur qui bat, la voix qui palpite en elle et lui raconte que peut-être son père lui a vraiment acheté un piano, qu'il a été assez fou pour ça – elle n'ose pas l'admettre, et pendant tout le trajet qui sépare le couvent de la maison quelque chose au fond d'elle s'obstine à ne pas croire qu'il lui aurait fait un cadeau comme celui-ci, hors de prix – ce serait trop beau – trop parfait – que ce soit possible, comme si le réel pouvait coïncider avec nos rêves et les épouser si naturellement et simplement que l'un et l'autre deviendraient la même réalité.

Et si on s'était trompé ? Si on lui avait non pas menti, mais que simplement on ait mal compris, mal répété ce qui avait été dit par la grand-tante Caroline ? Si, de piano, il n'avait jamais été question dans la bouche de Firmin ? Mais Florentin avait été affirmatif. Lui-même avait demandé et redemandé des confirmations qu'à la fin on avait refusé de lui donner tellement on était las de les lui répéter. Elle sait bien, Marie-Ernestine, que ce qui a été dit et entendu est vrai – tout est vrai. Seulement, elle sent qu'elle a aussi besoin de se faire peur comme pour conjurer le mauvais sort, comme pour vivre la possibilité d'une mauvaise nouvelle, d'une déception, oui, c'est ça, elle sent qu'elle a besoin de se raconter toutes les hypothèses et d'abord les plus effrayantes, les plus décevantes, pour mieux les balayer et faire éclater la joie de ce qui va arriver quand elle descendra du coupé et qu'elle arrivera dans la cour de la maison, que les chiens viendront vers elle en aboyant et en lui faisant la fête, les chiens qu'Hégésippe engueulera et auxquels il donnera des coups de pied en leur ordonnant de laisser mademoiselle ; elle le sait, elle sait tout ça, et alors sa mère surgira de la maison et dira mais faites-moi dégager les chiens, ils vont déchirer sa robe, avant de courir vers sa fille et de la prendre dans ses bras.

Cette fois, ce n’est pas un été comme les autres, pas un été de vacances entre deux années au couvent. Non, tout ça, c’est terminé. Pour un peu elle pourrait rester là, mais non – le Conservatoire – la pensée du concours d’entrée, dans quelques mois, est-ce qu’elle sera prête ? Est-ce qu’elle sera capable ? Est-ce qu’elle sera à la hauteur des espoirs qu’on a mis en elle ? Soudain elle pense que non et la peur la traverse. Est-ce qu’elle aurait fait tout ça pour ne pas être admise ? Est-ce qu’il serait possible qu’elle ne soit pas reçue – si elle décevait tout le monde ? Si après avoir convaincu son père elle finissait par le décevoir à cause de sa médiocrité, lui qui n’aura jamais accordé autant de confiance à ses enfants qu’à elle – elle essaie de s’imaginer entrant dans la salle où l’on reçoit les invités, elle essaie mais c’est impossible, l’image se brouille, elle peut percevoir la silhouette d’un piano, mais si elle tente de s’approcher tout de suite l’instrument s’évanouit, comme s’il n’avait jamais été là – il n’y est peut-être pas, après tout, et le doute revient, l’angoisse du doute la paralyse, elle voudrait que les chevaux avancent plus vite, qu’on avance plus vite, que la ligne de chemin de fer dont on parle et qui devrait desservir les petites villes jusqu’à La Bassée devienne bientôt une réalité – mais en attendant, non, il faut prendre son mal en patience, et c’est au moment où on arrive, où il faudrait comprendre que bientôt tout sera dit qu’elle se rétracte à l’intérieur d’elle-même, comme si elle pouvait se recroqueviller dans un lieu secret et invisible d’où toute crainte serait bannie – pour un peu elle préférerait qu’il reste encore des kilomètres à attendre et à rêvasser, à envisager des solutions contraires, car maintenant qu’on arrive il n’y a pas d’échappatoire : de réel, il n’y en a qu’un, et c’est celui avec lequel elle va devoir composer.

Au tout dernier moment, en arrivant dans la cour, elle voudrait crier qu’elle veut qu’on fasse demi-tour, qu’on reparte d’où l’on vient, qu’on s’enfuie parce qu’elle a encore besoin de temps, qu’elle n’est pas prête. Mais rien n’y fait et la voiture franchit les grilles. On entre et les chiens se précipitent et aboient, la voiture s’arrête – elle ne voit rien, elle entend seulement les aboiements et la voix d’Hégésippe et la voix de sa mère, l’emballement des femmes autour d’elle – mais qui sont ces femmes, ces voix qu’elle connaît, ces corps qu’elle connaît depuis toujours et qui lui semblent soudain inconnus et hostiles ou inquiétants – ces femmes qui viennent pour l’aider à descendre de la voiture, le cœur battant, le sang dans les tempes, un bruit dans sa tête comme le sang qui palpite trop fort, le

souffle qui manque ; elle est prête à défaillir et pourtant elle ne défaillira pas, non, elle le sait, elle tiendra debout comme si de rien n'était et même elle réussira à sourire et à prendre un air dégagé, donnant peut-être l'impression d'être épuisée par la chaleur excessive de cette fin de printemps et puis fatiguée, trop pâle, on se demandera, mais elle aura la force,

Non, non, tout va bien, je vais bien !

et s'étonnera de toutes ces femmes autour d'elle, sa mère si bien habillée, son large sourire et en même temps son visage bouleversé, sa mère qui l'embrasse et la prend dans ses bras plus longtemps que d'habitude, sa mère qui la regarde longtemps – tellement remuée à l'idée de la revoir – ma fille, ma fille est de retour et pourquoi faut-il qu'elle la serre encore et la colle contre sa poitrine, c'est un accueil si doux, c'est trop tout ça, Marie-Ernestine a envie de le dire et se retient de s'écrier que, quoi, enfin, elle ne rentre pas d'un voyage ou de si loin qu'on pourrait fêter son retour ; tout ça bien sûr l'émeut et elle se souviendra toujours de ce vertige, de ces corps – ces bras, ces pas de course, ces voix qui crient et donnent des ordres, exigent qu'on débarrasse ses affaires, qu'on éloigne les chiens et qu'enfin sa mère et elle entrent dans la maison, là où l'attendent, dans l'entrée, son père, qui lui aussi semble habillé comme s'il allait sortir pour un banquet, et des gens du village qu'elle reconnaît, du monde qui accompagne sa vie depuis toujours mais d'autres aussi, les hommes de la scierie, ceux des fermes, tous ceux dont elle a connu l'enfance et d'autres encore. Mais c'est surtout le visage de la grand-tante Caroline qui est là, dans l'encadrement de la porte du salon, derrière Firmin ; Caroline dont Marie-Ernestine a juste le temps de voir le visage radieux, la grand-tante triomphante, et, après les embrassades, les mots d'accueil que Marie-Ernestine trouve soudain emphatiques et exagérés – elle finit par en rire et

Mais enfin papa je ne reviens pas de la guerre !

son père voudrait la regarder avant de lui demander d'entrer dans le grand salon où, enfin, on lui laisse le passage pour qu'elle découvre, là où aujourd'hui encore il trône comme l'ombre de ce qu'il a été, de ce qu'il a dû être, celui que nous appelons le vieux mammouth et qui se dresse, ce jour-là, comme un mégalithe puissant et magnifique, le piano d'un noir lumineux, hautain, qui n'attend que Marie-Ernestine et donne au salon son air de fête ; c'est peut-être qu'autour de lui on a déposé des gerbes de fleurs

et des bouteilles de vin blanc, des plateaux d'argent avec des verres par dizaines, comme si Firmin avait décidé de convier tout le village et tous les amis de la famille. Pour un peu, elle ne serait pas surprise de découvrir ses deux frères parmi les invités, mais non, bien sûr ils ne sont pas là, ni l'un ni l'autre, comme Florentin, sa femme et ses beaux-parents ne sont pas là non plus. Elle y pense bien sûr, elle ne pense même qu'à lui, Florentin, elle aimerait qu'il voie ce magnifique instrument vers lequel maintenant son père l'accompagne en lui prenant le bras et en lui souriant, rougissant comme un gosse, les yeux qui pétillent de bonheur en lui disant, tu sais que ta grand-tante a bien manigancé pour te trouver le plus beau piano de toute la région et qui va nous coûter un bras pendant des années et –

Mais papa, papa, c'est, c'est

et elle approche encore et bien sûr, plus elle approche, plus derrière elle les conversations s'amenuisent, s'éteignent, on regarde, on veut la voir qui, tremblante et incrédule, effleure la ceinture du piano, le caresse et se tourne vers son père, rougissante, elle sourit, veut prendre son père dans les bras,

Pas si vite, pas si vite

et il la laisse s'installer et s'asseoir devant le piano mais elle éclate en sanglots et soudain se met à rire, non, elle ne peut pas, elle ne peut pas jouer maintenant, elle ne peut pas encore y toucher ni même poser ses doigts, elle le fera plus tard, tout à l'heure, quand elle sera remise de ses émotions ; et son père, oui ma chérie, viens, on va fêter ton retour en buvant un verre et puisque tout le monde m'a fait l'honneur et le plaisir de nous rejoindre pour ce jour important, alors buvons, trinquons, maintenant que ma chère petite Boule d'Or rentre à la maison, maintenant que chaque jour elle pourra nous faire profiter de son art – n'est-ce pas, tante Caroline ? – elle pourra tous les jours nous faire profiter de la grande musique puisqu'il paraît qu'elle est si douée – et alors je porte un toast – il prend un verre, le lève bien haut au-dessus de sa tête, sa vilaine bouche s'ouvre très grand, on voit ses dents, ses joues écarlates à cause du vin et on se doute qu'il a déjà bu un peu – quelques verres – et le voilà qui s'élance sur les joies de la vie, qu'il regarde sa fille en racontant à tous comment pendant son enfance on avait connu plusieurs fois de terribles nuits à craindre pour sa vie, et maintenant Dieu en a fait une grande musicienne pour réjouir nos vieux jours, car c'est ici qu'elle vivra aux côtés de nous et de ce cher Jules, si bon travailleur et si débrouillard, ce Jules, car Jules

Jules –

Tu vas épouser Jules,

dit-il après un temps, ajoutant d’un ton satisfait,

Tu vas l’épouser et tu seras bien heureuse, ma petite Boule d’Or, car que faut-il de plus à une femme intelligente qu’un mari débrouillard – que te faudrait-il donc de plus, à toi, pour être une femme heureuse ?

18

Quelques mots tombés des lèvres trop fines de son père pour que tout s’effondre.

Et peu importe les mots, aucun d’eux ne dira la réalité, aucun d’eux ni rien ne peut faire entendre l’incrédulité et la déréliction ni l’ébranlement intérieur, encore moins cet autre élan qui consiste à refuser d’entendre ce qu’on a entendu, comme si les mots ne faisaient que s’effilocher et se décomposer dans l’oreille, dans le cerveau, et que tout ce qui était sorti de la bouche de son père – sa grandiloquence et sa vanité déguisée en fierté –

tout s’est décomposé, tombé en cendres.

Mais il se peut, c’est possible, que Marie-Ernestine n’ait pas vraiment entendu. Parce que d’autres ont ri à ce moment-là, que d’autres encore ont éternué, ont murmuré n’importe quoi à un voisin, que certains plus distraits encore et n’écoutant rien se seront mis à bavarder avec un moulin à paroles – possible, donc, qu’elle n’ait pas vraiment entendu et que les mots aient été en partie recouverts par d’autres et par trop d’agitation – froissements de tissus, grincements de chaises – pour qu’elle puisse se rassurer en se disant qu’elle peut ne pas avoir entendu ce qu’elle croit avoir entendu, qu’elle croit que son père a jeté à la volée, comme si on pouvait l’annoncer à tous et à elle en passant, sans avoir pris soin de la prévenir avant, dans l’intimité familiale. Ça, elle ne le comprendra pas ; elle se redemandera dix, vingt, cent fois après que la chose sera avérée et répétée suffisamment pour qu’elle se la mette dans le crâne, comment il a pu prétendre lui annoncer qu’il allait la marier *en même temps* qu’il l’annonçait

à tous ceux-là qui la connaissaient à peine. Et pourquoi exhiber son étonnement, sa sidération, pourquoi la jeter devant tous ceux-là avec une telle impudeur, elle et sa réaction, comme si c'était *beau à voir* ?

Ça, non, elle ne le pardonnera jamais à son père mais pas davantage à sa mère – à lui de n'avoir pas pensé à prendre son avis en compte et à elle de ne pas avoir su résister à son mari, de n'avoir peut-être même pas essayé, ni même pensé qu'elle aurait pu. Elle ne pardonnera plus ce mouvement puéril et racoleur de son père qui consiste à se donner en spectacle devant tous ceux qui lui sont pourtant déjà soumis, ce mouvement qui l'oblige à les épater pour les soumettre toujours plus, mouvement qu'elle n'avait jamais aimé en lui mais qu'elle avait toujours regardé avec indulgence, et même avec une sorte de tendresse pour ce *vieux papa* qui l'aimait tant, qui lui avait tant de fois montré qu'il l'aimait tant, alors que là, abasourdie, trahie, elle ne pourra plus le voir avec la même indulgence ni la même tendresse, là, non, ce ne sera plus possible de se raconter ça, de se protéger derrière ça. De le protéger, *lui*, derrière ça. Sa voix à lui, féroce et triomphante, s'élançant devant son public et lâchant les projets qu'il avait pour sa vie et son avenir – et c'est presque ça qui deviendra le plus insupportable, même pas ses manigances, même pas ses tractations avec le jeune homme trop gros, non, pas même qu'il décide pour elle, car ça, c'était comme si depuis l'enfance elle savait qu'elle se plierait aux décisions de son père, parce que de tout temps les pères décident pour les filles – mais cette violence, jeter un avenir qu'elle ne veut pas à la tête de tout le hameau, du village, du canton, à des saisonniers ou des ouvriers agricoles qui ne la connaissent même pas, ne l'ont jamais vue, ça, oui, ça la choque, la détruit ; jeter à tous sa déréliction après la joie d'avoir reçu le piano – l'avoir jetée sans prendre soin d'elle, de ce qu'elle en penserait, comme si on était sûr que la question ne se posait pas, que la petite Boule d'Or n'oserait jamais contester son père devant ses gens ou même, simplement, qu'elle n'oserait pas renâcler et refuser l'obstacle comme l'aurait fait un cheval indocile – ça, oui, c'est insultant.

Pour l'instant, elle croira, elle espérera ne pas avoir entendu, elle se racontera encore qu'elle n'a rien entendu, comme elle ne verra pas le jeune homme trop gros approcher d'elle.

Non. Jules, elle ne le verra pas tout de suite. Elle n'aura d'ailleurs pas été certaine de vivre cette scène, de sentir les secondes qui ont suivi, elle restera longtemps entre l'impression d'une immersion dans un cauchemar et, en même temps, dans une zone molle et silencieuse, comme irréelle et déconnectée du temps, une scène saturée de signaux contradictoires qui ne racontent rien que l'exaspération et la saturation des gestes et des corps – une tension, un étirement lugubre des lumières et des ombres – le bord de l'évanouissement. Elle ne verra pas le jeune homme trop gros et les rires autour de lui, les claques dans le dos, les félicitations, son air empêché dans ses habits du dimanche, la grosse toile bistre de sa veste et son chapeau mou entre les mains ; elle ne le verra pas se détacher pour venir, un pas devant l'autre, hésitant, esquissant une marche intimidée vers elle et son futur beau-père. Elle ne le verra pas davantage lui sourire de ses moustaches trop épaisses et de sa taille trapue, de ses yeux noirs, de son visage trop mat – un visage déjà ridé par ce soleil que connaissent tous ceux qui passent leur vie aux champs. Elle ne verra rien, ou peut-être qu'elle cherchera d'abord le visage de sa mère pour y trouver une explication, un démenti, une atténuation, comme si à son expression elle allait pouvoir se rassurer et se dire que son père lui fait juste une mauvaise blague – une blague, oui, juste une blague à laquelle pendant quelques minutes elle se raccroche, tout ça est une blague, ça ne peut pas être vrai, tous les gens du village et du hameau le savent et vont rire, bientôt, tous ceux et celles qui sont là aujourd'hui n'y sont que pour rire de l'effet que produira cette blague sur son beau visage de jeune fille. Elle voit sa mère parmi eux tous qui fêtent son avenir sans voir que son présent s'effondre – elle perçoit le tranchant d'une vérité qui n'a pas l'air de réjouir sa mère mais à laquelle celle-ci semble résignée, comme si elle avait eu le temps de s'y soumettre en se racontant qu'elle était d'accord, que c'était une bonne chose et qu'elle ne désirait pas mieux ni davantage pour sa fille.

Marie-Ernestine a compris, en regardant les lèvres pincées de sa mère, son air renfrogné, entêté, ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites ; sa mère incline la tête, peut-être qu'elle a honte, elle doit soupirer et se taire, elle qui a si bien compris et depuis tellement longtemps qu'on ne conteste pas Firmin quand il a décidé pour eux tous. C'est au tour de Marie-Ernestine de comprendre que tout a été décidé depuis longtemps et qu'il n'y aura plus l'espace d'une feuille de papier à cigarettes pour contester et

refuser une voie déjà tracée et réglée – presque de l'histoire ancienne. À ce moment précis, en fixant sa mère, elle comprend ; elle a beau chercher de l'aide en passant de sa mère à son père, en bafouillant

Ce n'est pas –

à son père que

Ce n'est pas –

car lui est tellement ailleurs qu'il entend dans ce qu'elle dit

Ce n'est pas possible –

l'expression d'une joie trop grande, d'un bonheur trop parfait : on lui offre un piano et un mariage – elle pleure et soudain le noir du piano porte le deuil de son avenir – soudain la musique ressemble à une marche funèbre qu'elle ne veut pas entendre et encore moins jouer – elle recule, s'écarte de son père – et pendant que le jeune homme trop gros avance, Marie-Ernestine n'entend plus son père ni sa mère, les femmes qui servent les verres, les bouteilles qu'on ouvre, ça trinque, les verres, les mains – des tapes dans le dos – des rires – le jeune homme trop gros n'ose pas regarder du côté de Marie-Ernestine mais déjà elle le fixe et s'étonne, s'étouffe, sa gorge se serre et son cœur dans sa poitrine s'emballe, elle vacille, le souffle lui manque, sa respiration comme des coudées d'air malsain, poussiéreux, vicié, de la sciure de bois venant de la scierie maudite de son père et elle n'a pas même le temps de voir la mine déconfite – le visage de pierre, l'allure scandalisée dans le corps dressé droit, raide, de la grand-tante Caroline qui semble encore plus ébranlée qu'elle ne l'avait été à la mort de son mari, et qui soudain tourne les talons et s'en va sans dire un mot à personne, bien décidée à ne plus rien avoir à faire avec un pareil naufrage.

19

Naufrage encore – les heures, les journées, les nuits qui s'enchaînent sur une route qui ignore d'où elle part et où elle va, où le plus difficile est d'accepter de continuer dans les décombres, de marcher à tâtons, d'avancer dans un avenir qui se perd dans une contrée trop froide – et pourtant on est encore ici, on est encore en vie et cette vie va continuer, tout continue, tout doit continuer et il faut faire comme si c'était possible de vivre encore dans cette vie-là, dans ce monde-là, de vivre toujours et comme si rien ne s'était

effondré et que rien n’empêchait de faire des projets et de croire en l’avenir –

Peut-être que ce ne sont que quelques jours ?

Peut-être que déjà une ou deux semaines ont passé ?

Des ombres, des heures effilochées et distendues mais suffisamment longues pour que, très vite, Marie-Ernestine sache qu’elle a oublié des pans entiers de ce qui a suivi, car sa mémoire aura été comme perforée, oblitérée, et la jeune fille ne se souviendra plus vraiment ce qui se sera passé quelques heures après, ou seulement juste après, tout juste après, et plus rien de la soirée et du soir lui-même – la nuit elle aussi sombrant dans un oubli sans fond comme, plus tard, les premières heures du jour, tout le lendemain et les quelques jours et nuits suivants –, un gouffre où Marie-Ernestine aura laissé mourir ses illusions dans l’écho vaseux de la voix de son père.

Son arrivée si attendue, oui, ça, elle s’en souvient.

La route avec Hégésippe et le jeune fils de paysans qui pousse les chevaux, les cahots sur les routes, l’excitation et la peur, le soleil, les marronniers aux feuilles d’un vert tendre qui dansent sur les branches comme des flammèches, le bleu sans tache d’un ciel ouvert et comme nu – pourquoi n’y a-t-il pas un nuage ? –, toute cette fraîcheur, cette légèreté qui frissonne dans l’air, tout ça qui berçait son ivresse et son inquiétude à laquelle au fond elle ne croyait pas, comme elle ne croyait pas tout à fait à ce qu’elle avait pu se raconter en se demandant s’il était possible que son père lui ait acheté un piano alors qu’elle avait reçu tant d’assurances à ce sujet, tant de preuves, et tant elle était certaine que se raconter ces hypothèses effrayantes ou décevantes c’était seulement jouer à se faire peur pour mieux déjouer la malchance et la superstition.

Et quand elle y repense elle est prise de vertige – non, plutôt des nausées, l’envie de vomir – gerber toute sa stupide enfance – enfance, cette maladie persistante accrochée à ses dix-huit ans –, un lierre qui ne lâche pas et ne meurt pas alors qu’on en a arraché la racine depuis longtemps ; ça la retourne, la rend malade d’y penser – oui, de se répéter en boucles sinueuses ou plutôt lancinantes, comme vicieuses, acharnées, grinçantes

qu’elle avait été assez bête pour ne pas penser que son père aurait pu acheter un piano avec une autre idée que celle de l’aider à préparer le concours d’entrée au Conservatoire. C’est une pensée comme une remontée acide, une odeur de pourriture qui lui envahit la bouche ; c’est contre elle-même que Marie-Ernestine est folle de rage, contre sa crédulité, sa confiance aveugle – en quoi ? son destin ? son sentiment d’élection ? sa chance ? la bonté de son père ? Et elle appuie de toutes ses forces sur cette brûlure d’orgueil pour s’accabler davantage encore, avec cette idée qui revient maintenant depuis des jours – drôle de petite musique par laquelle elle se reproche sa naïveté et sa sottise,

Bête et entêtée comme une oie,

se répète-t-elle en se condamnant, oui, plutôt que d’attaquer la cruauté ou l’égoïsme de son père. Car c’est comme si Firmin, lui, n’avait rien à se reprocher. Comme si elle, oui, bien sûr que oui : coupable d’avoir cru, d’avoir fait confiance, coupable d’aveuglement. Elle en veut pour preuve tout ce temps qu’il lui avait fallu – elle se le rappelle en rougissant de honte et de colère contre elle-même –, tout ce temps pour comprendre qu’il ne lui avait pas offert le piano pour la récompenser de ses années d’études ni même pour l’aider à préparer son concours, mais simplement pour lui faire passer la pilule d’un mariage auquel il n’avait jamais songé à la préparer. Encore moins avec ce

Jules.

Chichery.

Elle allait s’appeler Chichery.

Marie-Ernestine Chichery.

Juste avant d’entendre ce nom, tout est d’une étrange netteté, d’une précision si absolue – les chiens qui aboient, Hégésippe qui gueule contre eux, le jeune homme qui descend ses valises, la cohue des femmes qui se précipitent avec sa mère, l’air ému de sa mère qui la tient trop longtemps serrée contre elle – maintenant, oui, ça, elle comprend pourquoi. Elle fait le recensement jusque tard dans la nuit, au fond de son lit, et toutes les nuits elle revoit le défilé des visages et des ombres, des sourires et des embrassades ; elle essaie de tout reprendre, convaincue qu’il lui manque

une clé pour ouvrir une porte dérobée révélant une vérité inconnue d'elle seule, ou une pièce mécanique autour de quoi toute une machinerie s'articulerait pour arriver jusqu'à ce moment où elle se sent au bord de l'évanouissement. À chaque tentative, tout sombre de nouveau avec l'apparition de son père, une fois que lui prend la parole – ou plutôt une fois que, la parole prise, adressée à l'assistance, aux gens devant eux, Firmin se hausse du col et laisse traîner des silences en surjouant la connivence, se vantant des talents de sa fille comme s'ils étaient les siens, puis joue l'émotion et la tendresse du père béni des dieux – elle se souvient comme il a semblé ému, Firmin, en rappelant que sa chère Boule d'Or avait bien failli perdre la vie pendant son enfance, elle qui était si belle et si fragile, son ange, oui, il n'a pas lésiné sur les cajoleries avant de tout détruire.

Après, c'est le noir. Rien.

Les heures d'errance dans sa propre tête avant qu'elle comprenne que le piano, les gens, le village entier sont là pour fêter son mariage. Toute velléité de concours, maintenant, quand l'idée lui revient, reste comme le spectre d'une prétention inouïe – une honte qui la fera rougir jusqu'à la fin de ses jours – comment a-t-elle pu penser *sérieusement* qu'elle pourrait entrer au Conservatoire de Paris ? Elle ? *Elle ?* Avec ses petites dents grises qui se chevauchent ? *Elle ?* Ses yeux ternes et ses seins maigrichons, ses fesses trop plates ? Avec ses doigts trop courts ? *Elle ?* Elle se regarde dans une glace et comprend que sa place est sans doute celle que son père lui assigne. Dans le miroir l'image s'embrume ; les larmes la voilent de son dégoût d'elle-même.

Après quelques jours – est-ce que ce sont déjà des semaines ? trois semaines déjà ? –, c'est comme s'il ne restait pas une image ni un mot de ce qui s'était passé lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec ses parents dans la maison déserte, sans plus aucun voisin ni ami, sans aucun témoin ni visage qui aurait pu la comprendre et la soutenir. Rien. Comme si tout avait été avalé, englouti. Comme si rien ni personne ne pourrait jamais faire remonter jusqu'à nous ces heures entre les deux parents et leur fille ; comme si, en essayant de les imaginer, on ne pouvait inscrire ces heures nulle part et, même si en forçant l'imagination on entend les couverts, les

bruits des chaises qui raclent les tomettes dans la cuisine ou le parquet de la salle à manger, la pendule, son tic-tac, on ne pouvait pas percevoir la vie vivante, son indifférence parce qu'à ce moment précis, devant Marie-Ernestine, la vie banale des jours s'immisce avec ces bruits de verre qu'on choque, ces assiettes qu'on lave, ces sols qu'on frotte à la brosse et aussi ces chiens qui aboient au loin, ces carrioles et ces chevaux qui hennissent plus loin encore, tout là-bas, quelque part, au début d'un autre canton peut-être ou de l'autre côté d'une rivière, avec les bruits si familiers de la ferme – de celle-ci ou d'une autre, toutes les autres, celles des voisins –, et tous ces bruits qu'on n'entend plus à force de vivre avec eux, d'en être tellement imprégné que c'est comme si on les produisait soi-même, comme des borborygmes et des rots, des flatulences qui viendraient de l'intérieur de nos corps pour nous tenir éveillés – froissements des feuilles, roues, fouets qui claquent sur le dos des chevaux, les pas des lavandières ou les battoirs au lavoir, des bidons de lait qui vibrent et se choquent sur les carrioles, les sabots de bois des paysans sur le pavé devant l'église, les cloches aussi – l'angélus déjà –, les voix des vieux ou des mioches qui chuchotent ou crient, toute une vie sans gêne ni pudeur qui s'exhibe et triomphe sans embarras ni respect face au deuil des illusions d'une jeune fille de dix-huit ans.

Comment voir et entendre les heures qu'elle passe à écouter, de sa chambre, les allées et venues de son père – ses bottes sur les tomettes dans le couloir, sur les lattes du parquet de la salle à manger et du salon, sa grosse voix plus lourde que son corps qui appelle sa femme ou n'importe qui dans la maison, mais jamais elle, comme s'il redoutait de venir lui parler et qu'il se contentait d'attendre qu'elle vienne à lui. Mais imaginer les repas qu'ils prennent tous les trois – les voir et les entendre, Firmin, sa femme et leur fille, dans la maison presque froide alors qu'il fait déjà si beau à l'extérieur, les imaginer, la mère parlant des derniers ragots et le père se contentant de remuer ses bajoues l'air de dire que les gens, tout de même, les gens, ah oui, les gens, alors que nous, et il évoque l'air de rien les travaux dans la grange ou la haie à tailler, et puis l'avancée du rail et le train qui contournera la voie municipale ; il parle, oui, mais jamais de chez lui, toujours de ce qui se passe dehors, comme si sa seule mission sur terre était de faire entrer la vie à l'intérieur de sa maison pour que son épouse et sa

fille puissent boire ses paroles et se rassasier de ce grand air qu'il apporte jusqu'à elles.

Marie-Ernestine, silencieuse, écoute. Elle a l'œil rivé à son assiette et l'oreille qui s'accroche aux bruits des fourchettes, à la mastication, au vin qui coule dans le verre du père, à sa déglutition. Elle ose parfois le regarder, quand il est caché derrière le cul de son verre qu'il a relevé pour boire, ou qu'il a la tête penchée sur son assiette parce qu'il se bat avec la découpe de sa viande ; de temps en temps elle ose des coups d'œil à sa mère, et ne peut pas réprimer un mouvement de mépris envers elle ou d'agacement, tant il lui semble que la préposée aux chaussettes à repriser et aux confitures n'en finit pas de rétrécir et de disparaître dans l'ombre du père, qui ose parfois faire comme si de rien n'était et prendre, d'un air bonhomme et désinvolte, des nouvelles de sa fille,

Alors, ce piano, tu pourrais nous jouer quelque chose après la tisane ?

quand il sait pourtant qu'elle va, comme la veille, comme demain, lui souffler

Non, pas ce soir, je suis fatiguée.

Le piano reste obstinément fermé pendant des semaines. Firmin aimerait que sa fille en joue un peu, qu'elle montre donc du plaisir à jouer, au moins pour elle ou pour sa mère – on lui a tant seriné qu'elle ne voulait que ça, la chère Boule d'Or. Pourquoi elle refuse de jouer, c'est un mystère. Pourquoi elle devient si pâle alors que c'est à peine l'été qui commence, pourquoi ses yeux redeviennent si ternes, elle qui avait semblé embellir ces derniers mois, pourquoi elle se tait, encore un mystère. Quelle est donc cette maladie que le docteur Larcher n'arrive pas à diagnostiquer autrement qu'en répétant mon cher Firmin cette enfant est juste épuisée, c'est tout, c'est tout, ça va passer, vous savez, les jeunes filles ont des humeurs qu'il ne nous appartient pas de comprendre, ça ira beaucoup mieux quand elle sera mariée. Et d'un air mutin, complice : j'en ai vu des dizaines dans son cas. Elles semblent prises d'une tristesse infinie, puis une fois mariées, des enfants viennent et elles deviennent bien plus puissantes que le plus puissant d'entre nous,

Oui, oui, sans doute,

répond Firmin. Mais il commence à trouver sa fille bien ingrate. Non seulement elle s'enfonce dans le silence et dans une fatigue chaque jour

plus grande, mais chaque jour elle refuse de voir Jules plus de dix minutes, pendant lesquels le jeune homme a un mal de chien à lui faire décrocher un sourire – et quant à lui arracher un mot, non, ça, on n'en parle pas. Firmin se dit que ces jeunes filles modernes ont des manies et des exigences bien difficiles à comprendre pour un homme de son âge.

20

Des premiers jours, Marie-Ernestine ne se souvient pas. Ou plutôt c'est comme si la présence du jeune homme trop gros ne s'imprimait pas en elle, qu'elle ne le voyait pas tout en le regardant, que les mots, les phrases, elle ne les entendait pas tout en les écoutant. Et à chaque fois pourtant, lui, imperturbable, presque indifférent aux réticences de cette promise dédaigneuse, revient à la charge, feignant de ne pas craindre le mépris de la jeune femme ; il revient tous les jours comme si devant son obstination elle allait finir par être éblouie de sa constance et accepter de le prendre pour vainqueur.

Il vient chaque soir à la même heure, après son travail, avec les mêmes sourires un peu forcés et presque douloureux, les mêmes bouquets de fleurs des champs qu'il cueille sur son chemin ou que sa mère lui prépare pendant qu'il travaille et qu'il va prendre chez elle en sortant de la scierie, avant de se changer et de faire un brin de toilette pour revenir chez son patron – tous les jours près de huit kilomètres de plus dans les jambes pour les beaux yeux d'une jeune femme avec qui il n'arrive pas à échanger trois mots. Tous les soirs il s'élance, avec dans la bouche les mêmes roucoulades dont il s'étonne de pouvoir les prononcer presque sans trembler. Mais elle ne répond rien, jamais, l'obligeant à reprendre la parole pour lui dire qu'il reviendra le lendemain ; il lui accorde le temps dont elle aura besoin pour accepter cette présence si nouvelle pour elle, ajoutant qu'il la comprend, car il comprend tout, Jules, et pour un peu il serait à deux doigts de la plaindre et de critiquer les hommes qui décident de l'avenir des femmes sans leur demander leur avis – feignant d'ignorer que c'est Firmin et lui qui ont arrangé ces noces un jour de belle entente, les pieds dans la sciure de bois, les voix recouvertes par la stridence des scies et les grincements des troncs déchirés.

Tous les jours, Marie-Ernestine se contente de l'accueillir, de lui sourire – sourire de pierre, froid et distant, qui se fige sur les lèvres de la jeune femme mais qui ne brille pas dans ses yeux et n'éclaire pas son visage. Tous les jours, imperturbable et bien élevée, elle se contente d'accepter les fleurs, d'en sentir les parfums et d'aller les arranger pendant qu'il lui parle, prétextant qu'elles ont besoin d'eau pour aller couper leurs tiges, les mettre dans un vase, faire ce qu'il faut – tellement pratique pour passer de la salle à manger à la cuisine et ne pas tenir en place ni s'asseoir face à lui, pour s'éloigner de lui en lui lançant de temps à autre ce sourire auquel il ne s'habituera jamais, mais auquel il consent parce qu'il sait qu'il doit d'abord faire preuve de patience s'il veut venir à bout de l'opposition de la jeune femme. Il sait qu'elle doit le détester ou le mépriser, et pourtant toutes ces heures il s'échine à jouer la comédie de la tendresse et de la prévenance, lui qui, dans la vie, est pourtant si éloigné de ces fioritures amoureuses, car il est un homme rude et sans chichis. Et c'est pour fendre la pierre de ce sourire glaçant qu'il ose lui faire la promesse que, sur un ordre d'elle, il peut tourner les talons et ne plus jamais revenir. S'il sent que quelque chose se réveille en elle lorsqu'il lui promet qu'il ne veut pas s'imposer contre sa volonté, il sait aussi que c'est par ce coup de bluff qu'il obtiendra sa reddition – et elle, alors, ce qu'il ne sait pas, c'est combien elle hésite à le prendre au mot mais qu'elle se retient parce qu'elle devine que le jeu n'est pas sérieux, puisque ensemble ils pourraient bien décider de ne plus jamais se revoir, cette décision n'appartient qu'à Firmin, leur maître à tous les deux : père et patron. Le jeune homme trop gros peut promettre de ne plus jamais se présenter devant elle, ce n'est pas lui à la fin qui décidera, car si son patron le veut alors il épousera sa fille. Ainsi, se dit la jeune femme, deux ou trois jours après sa promesse de ne jamais revenir, ravalant sa fierté, piteux, on le verrait se pointer devant elle l'air penaud, caché derrière un bouquet de fleurs plus gros que d'habitude, pour jurer de son amour et assurer qu'il n'avait pas pu se résoudre à renoncer à son élan du cœur.

Les premières semaines, donc, Marie-Ernestine est tellement assommée que rien ne lui parvient, ou alors de loin, comme un récit adressé à quelqu'un d'autre. Le plus souvent tout l'indiffère, rien ne la réveille de son

engourdissement malsain ; rien ne la sort de cette hébétude où elle croit qu'elle dormira cent ans. Mais un jour la torpeur cesse, en plein cœur de juillet. Un matin, ce n'est plus l'endormissement prolongé dans cet état de demi-somnolence s'éternisant dans un épuisement sans fin, c'est au contraire un lever transformé par la colère et l'écœurement, par le besoin d'en découdre, peut-être, avec son père. C'est avec la pleine conscience qu'on veut la marier avec un homme qu'on a choisi pour elle et surtout avec la pleine conscience qu'on veut la priver de son désir de musique qu'elle se lève, le cœur bondissant dans sa poitrine, la haine au cœur comme si elle venait de comprendre ce qui lui arrivait, comme si tout à coup elle se disait qu'elle ne pouvait pas renoncer à sa vie sans l'avoir défendue pied à pied, comme si elle sortait de sa tombe, dressée et prête à envoyer valdinguer la mort et les destins funestes, en se disant que, cette fois-ci, si jamais l'homme qui venait tous les soirs lui rendre des hommages dont elle n'avait rien à faire osait encore lui promettre de se retirer si elle lui en donnait l'ordre, elle le lui donnerait, et encore le donnerait en lui éclatant de rire au visage, en le giflant si l'occasion s'en présentait, en lui lançant à la figure que de toute façon il n'avait jamais été question pour elle de céder à quoi que ce soit et qu'elle attendait juste qu'il perçoive le ridicule de la situation et que de lui-même il décide que ça cesse, arrêtant tout simplement de se rendre odieux et stupide dans le regard de tous les gens des hameaux, qui devaient rire de lui avec ses fleurs des champs et son chapeau plein de sciure de bois, comme les rainures de sa veste en velours côtelé qu'il devait brosser chaque soir pour la rendre présentable – sans succès.

Ce matin-là, la jeune femme se réveille débarrassée du poids de la fatalité imposée par son père ; elle se voit traverser la ferme, se rendre jusqu'à la scierie ou dans une autre ferme, dans un champ, pour retrouver son père et le jeune homme trop gros et leur jeter à la face, à l'un et à l'autre, qu'ils peuvent rêver longtemps à ce mariage car il se fera sans elle, qui ne se donnera pas à cet homme avec qui elle n'a décidément rien à voir. Et si on insiste, alors elle leur dira combien il est insupportable pour elle de continuer à jouer la fille bien élevée qu'on a voulu faire d'elle ; elle dira combien il est pénible d'entendre la voix sirupeuse de cet homme si jeune qui pue la transpiration et le tabac froid, qui ne sait regarder que ses pieds et se tient courbé comme si son corps ployait déjà de trop d'années d'efforts, et elle lui reprochera – froide et sans pitié – humiliante – de faire des fautes

à chaque mot, de ne pas savoir prononcer une phrase banale sans se tromper, sans s'y reprendre à plusieurs fois, comme si c'était trop dur pour lui de soutenir une phrase, comme s'il lui fallait une force de géant pour soutenir l'architecture d'une phrase simple ; elle pourra lui dire son mépris et sa honte de se sentir désirée par un tel homme, cracher à son père son indignation, lui dire qu'elle se demande bien pourquoi on l'a obligée à tant d'années d'études et pourquoi on a dépensé autant d'argent pour sa précieuse éducation si c'est finalement pour la jeter dans les bras d'un homme aussi peu éduqué et qui ne ressemble à rien – ou plutôt à tout ce à quoi on lui a ordonné, à elle, de ne pas ressembler.

Ce jour de juillet, elle prend la décision d'agir – ou, non, ce n'est pas une décision, c'est comme si tout à coup, éclose, éclatante, la décision jaillissait d'elle, et après des semaines d'une léthargie éreintante elle se lève comme propulsée hors d'elle-même, se précipite pour prendre un petit déjeuner monstrueux et embrasser sa mère qui s'étonne et perçoit que quelque chose a changé ; elle voit se dessiner un sourire franc sur les lèvres de sa fille, pour un peu elle va croire que sa fille est devenue raisonnable et qu'elle accepte enfin la décision de son père ; elle lui lance qu'elle a l'air d'aller beaucoup mieux – oui, ça va beaucoup mieux, en effet, et sa fille lâche qu'elle doit demander au vieil Hégésippe d'atteler le coupé car il faut absolument qu'elle se rende chez la grand-tante Caroline, je dois parler à ma grand-tante, il faut absolument que je voie la grand-tante, c'est la seule qui peut faire que papa change d'avis, la seule qui peut m'aider, et sa mère alors entend dans la voix de sa fille une résolution inébranlable et cassante, que la chère préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser n'a pas la force de contester ; elle voudrait dire que cette colère est vaine, que toute tentative est vaine, qu'on ne peut rien y faire, mais sa fille ne l'écoutera pas et elle n'ose rien – elle reconnaît sa propre colère et sa honte, elle voudrait

Ma pauvre chérie,

lui dire

Ma pauvre petite chérie.

C’est comme une mouche qui s’épuise à lutter contre le verre d’une fenêtre et se cogne cent ou mille fois pour regagner le jardin, l’herbe, les arbres qui sont si près – tout est si près –, et la mouche pourtant se blesse, s’épuise, abandonne et meurt. C’est comme si elle aussi, Marie-Ernestine, devait se frapper sans cesse contre une vitre parce qu’elle n’a pas connaissance de l’existence du verre, comme si elle était condamnée à tenter de rejoindre un espace auquel elle croit avoir droit mais qui lui est refusé parce que quelque chose s’interpose qu’elle ne voit pas, ne comprend pas ; comme si cette réalité entre elle et son désir, elle en subissait la brutalité sans l’avoir jamais vue venir, sans même y avoir jamais été préparée.

Et c’est pourquoi, après l’abattement, sa colère semble plus pathétique et vouée à l’échec que ne le serait sa simple résignation. Mais avec sa colère et ses cris, sa rage ouvertement assumée, la jeune fille va jusqu’à faire douter de cette intelligence qu’on lui avait prêtée et qu’on avait jusqu’alors toujours pensée supérieure, suscitant soudain une incompréhension embarrassée devant un tel étalage et tant d’impudeur.

Marie-Ernestine devra attendre le retour d’Hégésippe pour qu’il l’emmène en coupé et c’est ainsi que, dans le salon de la grand-tante Caroline, à l’ombre derrière les volets fermés pour calmer les ardeurs de l’été, la grand-tante reçoit la chère petite avec un mélange de stupeur et de condescendance quand elle voit la jeune fille tremblante d’indignation et livide – la grand-tante se précipitant, s’inquiétant, posant des questions sans attendre les réponses, tu es malade, ta mère n’est pas venue avec toi, tu es si pâle, et s’étonnant alors sans arrière-pensées de voir la jeune femme l’air si troublée quand elle se met à parler – des mots minuscules et tronqués, hachés –, la vieille dame lui intimant l’ordre de se taire et de s’asseoir, de boire un grand verre d’eau et de manger pourquoi pas une part de gâteau, ça te fera du bien, un peu de sucre, reprendre des forces, et c’est la vieille dame qui s’agite, s’affole, grommelle que la mère de la jeune fille n’est décidément qu’une bonne à rien pour avoir pu la laisser partir toute seule sous un soleil pareil – Marie-Ernestine a beau répliquer qu’elle n’est pas venue seule puisque le vieil Hégésippe l’a amenée, ça ne calme pas la grand-tante, au contraire – ah oui, ce vieux bonhomme sous un soleil pareil, c’est une bonne idée ça aussi, est-ce qu’il a un chapeau au moins pour se

protéger, et si c’est lui qui fait un malaise en pleine campagne tu auras l’air de quoi ? La grand-tante s’efforce de garder son calme, elle prend ostensiblement sa respiration, essuie machinalement des miettes de gâteau sur sa large robe noire, tripote pour se donner une contenance ce collier de perles dont elle ne se sépare jamais et qui tient dans le creux de sa poitrine opulente et relevée très haut, comme un petit trésor dans un nid.

La grand-tante regarde la jeune femme et entend la voix de Marie-Ernestine qui s’élance et s’élève puis s’emporte – voix haut perchée, suraiguë souvent – et qui parfois retombe parce que la jeune femme se perd dans des pensées trop sombres, se laisse troubler par des images qui lui traversent la tête comme des météores, l’enflamment et s’évanouissent, oui, elle se laisse déborder – non pas émouvoir ou surprendre par le dégoût, mais par les larmes qui montent et menacent de couler, sans s’interrompre pourtant, Marie-Ernestine se tient droite comme un i et raconte à sa grand-tante, elle a besoin de tout dire, oui, dire combien elle est restée si longtemps à dormir pour ne pas voir ce qui était en train de lui arriver parce qu’elle n’aurait jamais pu imaginer que son père lui ferait un coup pareil, qu’on lui ferait un coup pareil, à elle qui s’était toujours crue protégée, qui avait été choyée plus que tout, et elle laisse échapper son incompréhension, pourquoi lui acheter un piano et l’entretenir dans ses rêves si c’était pour à la fin lui promettre qu’elle ne sortirait plus de sa maison et lui dire que sa maison serait sa prison et que sa prison serait sa tombe ; pourquoi avoir dépensé tant d’argent dans son éducation et dans un piano si c’est pour la réduire à vivre comme toutes les femmes d’ici et sans espoir de réaliser ce en quoi elle avait espéré. Et maintenant qu’on lui avait fait miroiter des rêves, c’est comme si on retirait l’échelle sous ses pieds et qu’on la regardait tomber de haut et s’écraser dans la boue, qu’on se mettait à rire d’elle, de sa maladresse, d’avoir eu la maladresse de tomber et surtout d’avoir eu la naïveté de croire qu’elle ne tomberait pas et continuerait à s’élever ; elle s’emporte pour dire que c’est ça qu’elle n’admet pas, qu’elle n’admettra jamais, comme elle n’admet pas l’hypocrisie et le silence, et cette fois c’est contre la grand-tante elle-même qu’elle s’emporte, sans vraiment voir qu’elle le fait, sans se rendre compte que par glissements elle finit par attaquer celle pour qui, dans sa famille, elle a le plus de respect et d’admiration – oui, tout le monde m’a fait croire que ce serait possible de rêver à la musique, de rêver au Conservatoire, alors que tout le monde

savait bien que non, tout le monde faisait semblant et s'est amusé à rêver pour moi un rêve qui ne coûtait rien à personne, et maintenant c'est moi seule qui dois me retrouver avec mon rêve dans les mains et en ramasser les débris et personne n'est plus là pour me dire qu'on va faire quelque chose pour tenter de raisonner mon père, lui faire comprendre que ce mariage n'est pas possible, que cette idée de mariage – et pendant ce temps on a servi du thé, la vieille dame a pu amadouer sa propre colère contre la jeune fille et faire comme si tout était très calme, très doux, très gentil entre elles, et les voilà qui prennent le thé – un nuage de lait, une pincée de sucre – encore un biscuit – et la porcelaine de Limoges, des reflets roses et bleus, des teintes irisées, couleur de paille, pourtours dorés, dehors un chien aboie et puis le silence, le souffle de la vieille dame qui aurait bien prolongé sa sieste plutôt que de recevoir la chère petite, qu'elle avait bien prévu d'aller visiter un de ces jours, mais pas forcément tout de suite – elles avaient bien le temps.

La grand-tante a fini par poser sa tasse de thé, par prendre sa voix la plus douce ou mielleuse – dont elle avait toujours su faire un instrument redoutable pour endormir ses adversaires, qu'ils se croient vainqueurs d'une si inoffensive vieille dame, pour mieux les prendre à revers, doucement mais fermement, et les étrangler à leur propre jeu. Et cette fois-ci, comme avec beaucoup d'autres avant, la grand-tante Caroline rejoue la même farce de la douceur et répète en le murmurant presque

Si tu savais comme je te comprends,

car bien sûr tout ça est insupportable et que bien sûr les hommes comme Firmin ne comprennent rien aux femmes et surtout ne savent se comporter qu'en brutes et

Si tu savais comme je te comprends, ils sont comme ça, les hommes, ils ne changeront jamais, on connaît l'histoire de la grenouille et du scorpion, n'est-ce pas ? Tu connais l'histoire de la grenouille et du scorpion, non ? Tu ne la connais pas ?

Et s'égarant voilà la grand-tante Caroline qui raconte comment le scorpion voulant traverser la rivière et rejoindre l'autre rive demande son aide à la grenouille, qui d'abord refuse de porter le scorpion sur son dos, prétextant qu'il va piquer – mais pour la première fois de sa vie Marie-Ernestine s'oppose à sa vénérée grand-tante, pour la première fois elle

repousse sa tasse sur la table basse, laisse échapper un soupir d'exaspération –, la grand-tante Caroline s'arrête d'un coup, elle se tait, se redresse, regarde la jeune femme dans les yeux comme pour lui demander ce qui est en train de se passer, comme si un tremblement de terre venait de ravager leur monde, que le monde autour d'elles venait de s'effondrer, oui, c'est un peu ça,

Arrête de me parler comme si j'étais encore une enfant,

la voix qui file droit pour

Je ne suis pas là pour qu'on me récite les fables de La Fontaine ni pour m'entendre dire –

et, l'interrompant à son tour en se relevant, la vieille dame laisse pointer dans sa voix trop douce et mielleuse une pincée de cynisme et d'agressivité, d'agacement, voilà qu'elle devient plus directe, plus franche aussi, sans doute, lorsqu'elle explique qu'il ne faut pas croire que ce qui arrive à la jeune femme est indifférent aux yeux de sa grand-tante et qu'il ne faut pas croire non plus qu'elle n'a rien fait pour l'aider, pour la sortir de ce mauvais pas, et même elle a passé une belle avoinée à cet entêté de Firmin, oui, le lendemain de toute cette histoire elle a fait venir Firmin chez elle, l'a fait convoquer comme elle l'aurait fait pour n'importe quel domestique, oui, lui, son cher neveu, elle l'a fait venir en lui ordonnant de débarquer le plus tôt possible, et elle doit dire que de ce point de vue elle a obtenu ce qu'elle avait voulu parce que Firmin était arrivé tôt le lendemain matin, encore ébloui et fier de son coup de théâtre, peut-être même encore éméché, mais elle ajoute avec une sorte de fierté dominatrice qu'il avait dû très vite en rabattre, vu l'accueil qu'il avait reçu.

Écoute-moi,

dit la grand-tante à chaque fois qu'elle veut reprendre son souffle,

Écoute-moi,

reprend la grand-tante qui ne peut pas laisser son intonation cacher tout à fait ce qu'elle ressent, son étonnement d'abord d'entendre la jeune fille réagir aussi violemment et avec une telle naïveté qu'elle se demande presque si elle a bien fait de lui prêter autant d'intelligence ou si, au contraire, elle n'a pas eu tort de croire que la petite Boule d'Or de son cher Firmin était supérieure à ses deux frères sous prétexte qu'eux étaient idiots. Mais cette pensée ne dure pas, non, bien sûr, elle aime trop cette enfant, elle sent remonter de très loin en elle une compassion et une compréhension

qu’elle n’avait plus ressenties pour personne depuis peut-être plusieurs décennies, comme un souvenir de jeunesse – un trésor caché bien loin mais qu’on redécouvre intact ou si peu terni qu’il semble comme neuf quand on le ressort à la lumière –, et c’est comme si Caroline s’étonnait de voir que son vieux cœur revenu de tout pouvait encore s’émouvoir, car pourtant elle s’émeut, pourtant elle voudrait tant

Écoute-moi,

que la jeune femme comprenne que tout dans la vie est plus compliqué ou entremêlé, de telle sorte que nul ne peut prétendre avoir à lui seul les clés de la vérité ou de la justice, du bien et du mal, elle voudrait tellement que la jeune femme comprenne que personne n’a triché avec elle, que tout le monde n’a jamais voulu que son bien malgré ces fichues apparences qui, évidemment, peuvent lui faire croire que tous se sont ligués contre elle, que tout se fait contre elle parce que tout se fait *sans elle*, mais il faut aussi que la jeune femme trop sensible comprenne que son père n’avait pas autant le choix qu’on pourrait le croire, que ce n’était pas pour lui une décision si facile à prendre – t’es-tu demandé, ma petite, pourquoi ton père veut te marier à ce garçon qui n’a presque pas de famille et ne possède quasiment rien ? Est-ce que tu es si sûre que c’est uniquement parce qu’il pense à lui qu’il te fait épouser un homme qui ne lui rapportera rien ? Tu es sûre que tu as tout compris ? Ce Jules, pourtant c’est avec lui que ton père veut te voir mariée alors, au lieu de monter sur tes grands chevaux tu ferais peut-être bien de demander à ton père ce qui le pousse à choisir cet homme-là plutôt qu’un autre, et pourquoi il tient tant à ce que vous vous mariiez si vite. Crois-moi. Tu juges ton père et tu n’as pas essayé de le comprendre et encore moins de l’écouter alors que –

Mais bientôt Marie-Ernestine n’écoute plus rien ; elle voit se refermer tout l’espoir qu’elle avait osé mettre dans l’intervention de sa grand-tante. Elle comprend que celle-ci ne fera rien pour elle et qu’elle essaiera au contraire de lui faire accepter ce mariage alors que quelques semaines auparavant elle aurait giflé son neveu, disait-elle, s’il n’accordait pas à Marie-Ernestine le droit d’aller étudier le piano. Marie-Ernestine décide que cette conversation ne mène à rien – la terre entière s’est retournée pour assister à sa débâcle. Elle part de chez sa grand-tante en se jurant qu’elle ne la reverra jamais – et pour la première fois de sa vie elle pense que la mort serait un cadeau plus grand que la vie. Elle croit entendre des rires dans les

froissements des feuilles des arbres, et, dans les caprices du vent, des murmures qui gloussent sur son passage et ricanent dans un froufrou indécent.

22

Elle pourra se demander plus tard si c’est le vent qui lui a soufflé cette pensée ou si c’est seulement que, poussée par la réaction de sa grand-tante, elle se sera laissé déborder par cette idée qui ne lui était pas encore venue ou qu’elle avait su se cacher dès le premier jour – car il est difficile de croire que pendant les quelques semaines qui séparent ce moment où elle sort de chez sa grand-tante et celui où elle a entendu pour la première fois, de la bouche de son père, le nom de celui qu’elle va épouser, que pas une seule fois elle n’ait imaginé trouver une solution grâce à lui, ou, au moins, un réconfort auprès de lui, son professeur, dont elle s’étonnera peut-être seulement en sortant de chez la grand-tante Caroline que pas une seule fois il n’ait franchi le seuil de sa porte pour prendre des nouvelles ; à moins que, plus d’une fois, dans le secret de sa tristesse, de son sentiment d’abandon, dans le refuge même du sommeil, elle y ait pensé et espéré son arrivée, rêvant pourquoi pas d’entendre du fond de son lit sa voix se confondant avec celles de son père et de sa mère, puis se détachant par la chaleur de ses intonations, reprenant son inflexion unique, sa douceur, son élégance, venant du rez-de-chaussée en remontant l’escalier jusqu’à sa chambre, grimpant la chercher là-haut, comme un parfum l’invitant à le rejoindre. Il se peut, oui, qu’elle en ait rêvé quelquefois, que parfois, plongée dans un sommeil trop lourd, elle ait été certaine de reconnaître cette voix si chère qu’elle se sera réveillée en sursaut dans son lit, se redressant sur ses coussins encrassés de mauvais rêves pour tendre l’oreille avant de comprendre que c’était seulement un rêve, encore un rêve.

Elle essaie de saisir ce qui vient de se dire avec la grand-tante, essaie de concentrer en deux ou trois moments significatifs l’intégralité de ce qu’elle vient de vivre, mais toujours elle finit par conclure que la vieille dame n’est qu’une hypocrite qui n’a jamais cru en elle comme elle ne le prétendait que

par vanité et pour s'attirer les bonnes grâces de monsieur Cabanel, lui dont maintenant elle n'avait même pas semblé se souvenir. Quand Marie-Ernestine lui avait rappelé qu'elle et lui avaient soutenu ensemble son talent, ses dons, Caroline n'avait répondu qu'avec un geste d'agacement et d'incrédulité, comme si elle n'avait pas aimé qu'on lui rappelle un désagrément – un simple inconfort plutôt – et avait évacué la question d'un simple

Un autre biscuit ?

sans y prêter plus d'attention, comme si le professeur de piano n'avait été qu'une illusion dont la vieille dame était revenue et dont elle avait fait le deuil.

Dans le coupé, alors que la voiture a rejoint la route pour rentrer à la maison, Marie-Ernestine comprend que plus jamais on ne lui parlera de Florentin Cabanel, que peut-être c'est lui qu'on accusera d'avoir trompé la jeune femme en lui faisant miroiter des rêves de vie qui n'existent pas et n'existeront jamais dans nos campagnes. Marie-Ernestine se laisse étourdir en se répétant que peut-être, oui, sous d'autres latitudes, on peut inventer des façons de vivre, et des rêves se bousculent dans sa tête, soudain même la violence de Zola lui paraît lumineuse, et saine sa sauvagerie – elle se prend à rêver que, comme Thérèse Raquin, elle infligera un jour à ce mari imposé une mort effrayante et pitoyable, ses yeux brûlent, son front brûle, elle se jure qu'elle n'en éprouvera aucun remords ni culpabilité ni honte, non, au contraire, elle en tirera une joie indicible, une forme d'épiphanie meurtrière. C'est pourquoi elle ordonne à Hégésippe de ne pas prendre le chemin de la maison mais de repasser devant chez la grand-tante, de longer sa maison et le lac – le fameux lac qui a été le lieu de tant de dimanches en famille quand elle était enfant – et d'aller jusqu'à la grande maison de monsieur Cabanel.

Quand la maison se découvre, noyée parmi les arbres et derrière les grands murs qui délimitent le parc, la jeune femme n'est plus tout à fait dans la même colère ni dans la même précipitation ; plus elle approche de chez Florentin, plus elle se dit qu'elle aura du mal à ne pas s'effondrer devant lui, à garder son sang-froid devant lui mais aussi devant sa femme – bien sûr, sa femme, comment va-t-elle, sa femme, oui, lui demander d'abord des nouvelles de sa femme, cette chère Marie-Clarté, peut-être lui

demander à elle directement, si elle peut encore tenir debout et se montrer en public, faire comme si c'était même d'abord pour prendre de ses nouvelles qu'on avait fait la route, concédant un détour par chez la grand-tante pour gagner quelques minutes sur le vide – je me suis dit que je n'étais pas loin.

Déjà elle se demande si elle aura la force de jouer la comédie assez longtemps, alors, oui, elle a bien la tentation de faire demi-tour et, pendant quelques minutes, lutte pour ne pas demander à Hégésippe de repartir dans l'autre sens ; elle essaie de taire en elle cette certitude que personne ne l'attend, que personne ne désire se rappeler ce qu'elle, Marie-Ernestine Proust, signifie d'échec pour chacun – la décision de son père est un échec ou un désaveu pour elle bien sûr, mais aussi pour les ambitions de sa grand-tante Caroline et pour celles que Florentin Cabanel et, dans une moindre mesure, pour celles que toute la famille Redon avait eues à travers elle ; toutes ces questions qui dessinent sur son visage cet air inquiet et pétrifié, Marie-Ernestine ne peut plus l'empêcher, c'est trop tard, ça y est, la voiture arrive dans la cour, sous les grands tilleuls – et, surprise, c'est comme si tout le monde était là à l'attendre depuis des heures, peut-être des jours, des semaines, ou alors comme si, à l'inverse, on avait oublié son existence et qu'on discutait tranquillement à l'ombre des grands arbres, autour d'une table de jardin, en buvant de la limonade et en mangeant des fruits rouges, parlant d'horticulture ou de cuisine.

Quand Marie-Ernestine descend du coupé, Florentin ne se précipite pas vers elle et reste assis, saisi, interdit comme le sont sa femme et sa belle-mère. C'est le beau-père de Florentin qui réagit en premier et se précipite, tout sourire, lui, ce bon monsieur Redon qui vit le nez dans ses fleurs quand il n'est pas perdu dans ses montres, lui qui l'aide à descendre et la tient par le bras pour l'emmener rejoindre les convives sous les grands arbres et leur accueillante fraîcheur. Hégésippe disparaît avec le cheval et le coupé de l'autre côté du jardin – on entend les sabots sur le gravier, le pas lourd et fatigué du vieil homme, on sait qu'il va bientôt disparaître entre le cellier, la remise et la grange.

Pendant longtemps – le restant de sa vie ? – elle revivra cette scène sans la comprendre, tant tout y avait été un supplice pour elle, jusqu'à ce

qu’enfin Florentin Cabanel la raccompagne ; mais avant il avait fallu supporter sa femme et sa belle-mère, leurs bavardages et leurs minauderies,

Voilà tellement longtemps !

On se demandait si vous ne nous faisiez pas la tête ?

s’étonner de la bonne mine de Marie-Clarté, qui n’avait jamais été aussi rayonnante ou vigoureuse, à tel point que Marie-Ernestine en était restée tremblante, quand elle, tout le monde avait eu l’air d’accord pour la trouver pâlotte ; on l’avait dorlotée, monsieur Redon était parti chercher une limonade, les femmes avaient demandé le nom du promis, elles s’étaient enhardies, avaient appris par la grand-tante

La bonne nouvelle !

et avaient insisté,

Racontez-nous !

Ce qui lui avait fait mal, à Marie-Ernestine, ça avait été le silence de Florentin, cette façon qu’il avait eue de tenir les mains dans les poches de sa veste comme si c’était par elles qu’il éprouvait la honte de son silence et se sentait coupable. Elle s’était laissé submerger par les voix des deux femmes, la mère et la fille à l’unisson avec trop d’évidence et de joie surjouées. Mais ce qui l’avait laissée exsangue, c’est d’abord qu’elle reconnaissait dans les mots et les gestes des deux femmes la même joie non feinte que chez sa grand-tante, comme si seul le mariage était vraiment sérieux, comme si c’était le seul espace habitable pour une fille comme elle. Marie-Ernestine avait senti la colère monter en elle et la surprendre par une virulence qui la dépasserait et qu’elle devrait contenir par des sourires idiots auxquels personne ne pourrait croire si l’on voulait les regarder avec attention ; mais voilà, personne ne l’avait regardée, personne n’avait osé soutenir l’intensité de ses yeux qui accrochaient tout sur leur passage – yeux d’animal enfoncés dans leurs orbites et ravagés par ses nuits tourmentées.

Heureusement, on a la visite de la cuisinière, venue demander ce qu’on faisait avec tous les invités, et c’est à ce moment que Marie-Ernestine se lève – d’un seul coup la vie de la maison reprend et la jeune pianiste n’existe plus pour personne. Marie-Clarté et ses parents se sont levés, on lui demande de les excuser, on l’embrasse,

Je vais y aller,
elle le dit,
Je vais y aller,
on la prend dans les bras – brave petite – surtout Marie-Clarté,
J'ai été tellement contente de vous voir !

et bien sûr Marie-Ernestine, les jambes flageolantes, les larmes et le mal fou pour les retenir et les embrassades interminables – l'impression que ça a duré des heures – mais non, et tandis que tous se sont éloignés dans l'ombre de la grande maison, Marie-Ernestine se retrouve seule avec Florentin. Pendant quelques secondes, on écoute les pépiements des Redon sur le perron de leur maison, les bribes de conversation, les mots *poularde, pomme, verveine* – la porte de la maison se ferme et Florentin, l'air grave et contrit, reste seul avec son ancienne élève.

Ils sont seuls tous les deux sous les grands arbres, personne ne les voit, personne ne les entend. Maintenant il pourrait lui dire qu'à la vérité il est horriblement déçu de ne plus la voir, de ne plus passer du temps auprès d'elle ; il pourrait lui dire qu'il a été désespéré quand il a appris la nouvelle du mariage de son élève – incrédule d'abord, ou incapable de croire cette histoire qu'on lui avait racontée sur un ton vaguement peiné mais guère plus, une sorte de *quel dommage* qu'on lui aurait lancé comme si c'était indifférent pour lui, comme si on ne lui parlait pas de son élève, de *cette élève*. Mais on lui avait dit – monsieur Redon, un soir, rentrant chez eux,

Vous ne savez pas, j'ai croisé la grand-tante de votre élève et figurez-vous, elle va se marier.

Il avait fallu quelques jours pour qu'il puisse ne pas montrer combien il vacillait à l'intérieur de lui-même ; du temps pour ne pas montrer combien il avait été ébranlé et incrédule – on ne peut pas lui faire ça, *à lui*, car c'est à lui qu'il avait pensé, non pas tant à elle mais à lui, en se disant qu'on lui retirait plus que la présence d'une élève dont il avait besoin pour que sa vie s'éclaire de cette étrange lumière dont il ignore le nom.

Au départ, l'image de la jeune femme à qui on refuse le Conservatoire le jette dans une mélancolie dont il pense qu'il ne se relèvera pas. Il a un tel sentiment d'injustice qu'il se sent nauséeux même si, bien sûr, il ne va pas

jusqu'à sauter un repas – il reste de bonne constitution. Il pense à elle très souvent et l'imagine, désemparée et vidée de tout espoir, égarée chez elle, attendant de se marier comme toutes les autres, se résignant peut-être déjà à vivre une vie sans vie.

Sa belle-mère un jour lui parle de Jules Chichery, on lui a affirmé qu'il est bel homme, peut-être un peu rustre – Florentin imagine bien ce que veut dire *bel homme* pour les paysans d'ici : carré, massif, fort, aussi peu doué de finesse qu'un taureau. S'il pense se rendre chez la grand-tante Caroline pour essayer de la convaincre d'intervenir auprès du père de Marie-Ernestine, il ne voit pas au nom de quoi il le ferait sans trahir une passion qui ne dit pas son nom, dont lui-même ne semble pas tout à fait conscient, comme si elle vivait en lui à son corps défendant ou comme ces maladies qui corrompent les corps et dont on ne se rend compte de la présence que lorsqu'il est trop tard et qu'elles ont tout dévasté. Pourtant, par instants, alors qu'il est calme, en train de lire sur un sofa ou dehors, qu'il discute en buvant le thé avec sa femme et sa belle-mère, il sent monter en lui une pointe de haine et, fou de jalousie, il voudrait défier ce Jules Chichery qui n'a l'air que d'un péquenaud qui n'apportera à son élève qu'ennui et déception, il en est certain, et il voudrait empêcher ce désastre. Mais il n'a rien empêché. Il aurait fallu prendre des risques et se mettre un peu trop *à jour* – à jour avec soi-même mais à jour comme on dit *à découvert* en s'exposant face aux autres. Alors les semaines ont passé, emportant avec elles l'image trop précise de la jeune pianiste, dont il n'est resté qu'un regret, un vague portrait, tout s'est dilué dans l'indifférence des jours.

Ainsi, quand elle débarque, c'est comme si elle venait de le foudroyer sur place ; il est atterré et ne peut que rester muet devant la jeune femme, de n'avoir pas montré son intérêt en allant lui rendre visite, redoutant les conséquences qu'un tel geste aurait eues – on aurait sans doute… imaginé, pensé, cru –, il avait jugé préférable de ne pas bouger de chez lui.

Alors, quand ils se retrouvent face à face, il lui parle du piano, de ce qui doit les tenir debout et vivants quand la vie n'est pas celle à laquelle on aspire. Il dit combien l'art ne sert pas toujours à grandir mais parfois simplement à ne pas mourir. Il le dit avec une telle insolence dans la voix qu'il voit bien qu'elle ne le croit pas, que c'est totalement prétentieux. En la

raccompagnant, il ne dit rien de ce qu'il devrait dire, qu'il aurait pu dire, il sourit du sourire le plus vide et le plus surfait dont il est capable, il est l'inutile et infatué *monsieur Cabanel*, et tout ce qu'elle attendait sans savoir vraiment ne viendra pas – ce qu'elle attendait, vibrante, fiévreuse, tendue vers quelques mots, une déclaration, un mot – un mot qui tremble, un mot qui change tout, entre eux –, non, ce mot ne viendra pas et l'ordre du monde écrase jusqu'à la moindre expression d'amour sur le visage de l'inutile et infatué *monsieur Cabanel*.

Voilà. Il dit que bien sûr il comprend la déception de son élève, mais qu'elle est une vraie pianiste, qu'elle en sera toujours une, qu'elle doit se consoler avec cette maigre pitance mais qu'elle doit quand même le savoir, elle est pianiste et on ne lui enlèvera jamais le fait de l'être. Maintenant que son destin est décidé, elle n'a le choix que de travailler pour elle seule le piano, de vivre avec le piano comme une vie secrète qu'elle ne partagera peut-être avec aucun public, ou avec seulement un paysan qui n'y entend rien et quelques ombres qu'elle aura captées parmi les voisins et les amis de la famille, c'est tout, mais elle devra trouver du plaisir et de quoi satisfaire sa vie de pianiste avec si peu. Elle écoute l'inutile et infatué *monsieur Cabanel* lui expliquer la vie d'un ton docte et creux, qui lui raconte comment le bonheur pour un artiste n'est pas le public, pas la gloire, pas l'art lui-même, mais le lieu intime de la relation qu'on crée avec cet art. Il l'accompagne jusqu'au coupé et dit que peut-être tout est mieux comme ça parce que, vous savez, c'est tellement dur la musique, le piano, tellement dur tout ça, ça rend tellement seul de se pencher tous les jours sur ces touches, vous avez la vie devant vous et la vie c'est le plus important, l'art, vous savez, tout le monde en rêve mais personne ne veut payer le prix pour cet enfer ; votre père vous a peut-être sauvée d'un choix dont vous ne mesurerez peut-être jamais combien il vous aurait coûté, peut-être que vous devriez le remercier – et Marie-Ernestine dit

Oui, sans doute oui,

et soudain elle le regarde et

Je suis heureuse de voir que votre épouse va mieux, c'est bien.

Il sent l'amertume qui flotte dans les mots. Lui ne répond rien. Il entend la douleur qui torture la jeune femme et donne à sa voix cette inflexion cruelle mais vaine, stupide. Ils savent tous les deux que les derniers mots sont le contraire de ceux qu'ils auraient dû être et la beauté, l'élan,

l’enthousiasme, tout se ternit et meurt dans la banalité d’un au revoir sans joie qu’elle pense être un adieu, car maintenant il n’est plus question de recroiser le chemin de *monsieur Cabanel* ; toute sa vie maintenant elle pensera qu’il est un homme faux et prétentieux, un vendeur de mirages qui se vante malgré ses airs de modestie. Elle veut apprendre à le détester très vite, elle veut, comme elle a fait avec les bonnes sœurs, comme elle a fait avec le couvent, apprendre avec méthode à le haïr, sans trembler ni faillir, sans lui donner la moindre chance de garder un peu d’éclat dans sa mémoire. C’est pourquoi, lorsqu’elle monte dans le coupé, elle ne se retourne même pas pour le saluer, non, qu’il reparte vers ce monde de la musique et de la beauté qu’elle n’a jamais rencontré que pour son malheur, qu’il disparaisse et s’évanouisse, car à ce moment ce ne sont pas la tristesse et l’amour qui parlent en elle, mais l’ivresse de la colère et du ressentiment.

Alors qu’on entend le coupé qui démarre, le cheval qui s’éloigne, elle ne voit pas, elle ne le sait pas et ne le saura jamais, mais Florentin Cabanel se retrouve seul avec lui-même et c’est lui, sans doute, qui mesure davantage le choix qu’il vient de faire et qui comprend aussi combien ce choix, probablement, il le regrettera toute sa vie.

23

Pendant tout le retour, ses pensées – ces pensées qui ne l’auront pas quittée sans qu’elle voie rien d’autre que les mêmes questions, les mêmes obsessions, les mêmes mots, tout le retour à ressasser ce que le professeur de piano avait dit de sa voix cette fois trop sucrée – douceâtre plutôt que douce –, car même le ton de sa voix et la lenteur de son débit avaient été faux, oui, et de ça elle avait été choquée pendant son retour, effarée, entendant à travers la tessiture de la voix de Florentin une vérité moins flatteuse pour lui que ce qu’elle avait eu l’habitude d’imaginer, et, même sans s’accrocher à la fausseté de la voix, il y avait eu ce mouvement involontaire de son esprit, d’être toujours ramenée aux mêmes questions – comment il avait pu la soutenir pendant des mois avec une telle foi si c’était pour l’abandonner aussi facilement, refusant de faire front avec elle, qui n’en revient toujours pas et reste comme annihilée, comment fait-il pour

jouer l’homme que rien n’éprouve, comme si tout ça n’était qu’un contretemps –

Et maintenant –

Maintenant elle rentre chez elle et en ouvrant la porte, elle le voit, Jules, qui s’approche pour l’accueillir ; il ose lui sourire ou tente un geste maladroit comme un hochement discret de tête auquel elle ne répond pas, fronçant les sourcils, serrant peut-être les dents, cachant son dépit comme elle peut en espérant que les rougeurs sur ses joues passeront pour un effet de la chaleur de l’après-midi. Mais dans sa tête, alors, il faut tout chasser ; il faut laisser refluer loin les pensées, tout ce qu’elle est encore en train d’essayer de dénouer et qui lui semble incompréhensible, ce qu’elle croit avoir compris aujourd’hui et depuis quelques semaines déjà, et tout ce qui s’est passé aujourd’hui de la fausseté partagée entre sa mère, la grand-tante et Florentin, les Redon, cette journée lui révélant une vérité sur les êtres qui lui aurait jusqu’alors totalement échappé, qu’on ne lui aurait jamais enseignée, ni chez les sœurs ni ailleurs : l’humanité entière ramenée à des proportions de minuscules poupées dont aucune éducation, religieuse ou non, n’oserait révéler la nature aux enfants, par peur de les écœurer à jamais d’appartenir à une telle espèce.

Maintenant, la voilà peut-être plus avertie sur le genre humain mais plus abîmée, plus isolée. Tout vacille en elle alors qu’elle pense que toute sa colère se solidifie.

Quand elle entre chez elle, dans ce qu’elle considère encore comme sa maison, dans l’ombre fraîche et odorante de la maison familiale – avec les fleurs en bouquet qui sentent presque trop fort, posées sur la table de la salle à manger, l’odeur de renfermé de la maison et peut-être celle du repas du soir, déjà, oui, peut-être qu’elle se sent affermie par la colère et les résolutions qu’elle croit prendre, avec l’assurance qu’elle se donne de ne rien céder à personne. Elle s’agrippe à des résolutions pour ne pas s’effondrer, elle s’accroche à l’intention de n’obtempérer à rien, de s’accrocher au refus de l’hypocrisie qu’elle voit dans les sourires et sous les mots – hypocrisie, sournoiserie, mensonge, duplicité –, toute cette saleté dont elle ne savait rien et dont elle découvre qu’elle gangrène tout, qu’elle

est partout et en chacun, qu'elle a mangé le cœur de tous les gens sur qui Marie-Ernestine avait cru pouvoir compter.

Jules est là, il est donc encore là, et elle est la seule qui en soit surprise et choquée, la seule qui aimerait lui poser la question de savoir pourquoi il vient perdre son temps entre ces murs qui ne lui ont rien demandé. Mais il est là comme tous les soirs, immuable comme un fantôme qui s'obstine à hanter la maison ; tout se cale maintenant sur la visite du jeune homme, en soirée, sachant que sa place n'est pas acquise au point de le laisser s'installer à la table familiale pour le dîner, pas encore, mais sa visite, c'est peu dire que tout le monde s'y est déjà habitué, comme si elle était acceptée par tous et surtout par la très convoitée jeune fille au piano, et que ce soit vrai ou non importe peu – la seule vérité qui tienne, ce n'est pas ce qu'éprouve une jeune femme qui n'a rien vécu, c'est que Jules puisse aller et venir dans la maison comme s'il était déjà chez lui. C'est vrai pour tout le monde, pas au point qu'il reste dîner, mais vrai au point qu'il puisse s'installer tous les soirs pour passer du temps avec elle, comme s'il était entendu qu'ils devaient passer du temps ensemble.

Marie-Ernestine ne s'y fait pas et, tous les jours, immanquablement elle oublie qu'il va revenir avec cet air timide et modeste qui a l'art de l'exaspérer, et c'est pour ne pas laisser paraître cette exaspération que chaque jour, à la même heure, elle va s'occuper d'arranger les fleurs dans leur vase ou de bricoler n'importe quoi qui pourrait attendre en cuisine. Tous les soirs, quand sa mère lui demande de descendre de sa chambre, elle est surprise de le voir planté là – ses fichues marguerites en boutonnière – son fichu chapeau mou à la main – son fichu air idiot, et elle regarde, hésitant entre mépris et agacement, cet imbécile qui attend comme une sorte d'absolution ou comme s'il espérait encore qu'un soir elle lui dise *oui*, un *oui* simple et généreux, qui engloberait tous les *oui* possibles, un *oui* qui serait la promesse d'une acceptation heureuse et non pas une résignation ni un renoncement.

Aujourd'hui, donc, en ouvrant la porte elle le voit, et celui-ci s'approche pour l'accueillir. Il ose lui sourire ou tente un mouvement de salut auquel elle ne répond pas, cachant son dépit et sa colère aussi, comme elle peut, en rougissant – mais cette fois ce n'est pas comme d'habitude, sa colère est

piquée au vif par la surprise de le voir ici à ce moment précis ; comme tous les soirs elle ne s'y attend pas, mais cette fois la présence du jeune homme trop gros est insupportable et elle ne peut pas retenir son dégoût comme elle le fait tous les soirs en dissimulant ce qu'elle éprouve sous une tonne de gestes anodins – des fleurs, des bouquets, des dîners à préparer, caresser un chien ou ravauder une courtepointe – mais aujourd'hui non, sa haine soudain lui échappe, ou plutôt sa haine et sa rage enfin se libèrent, elle ne va pas faire semblant, elle va faire exactement comme elle l'aurait dû depuis le début – refuser le mensonge et l'hypocrisie –, et si elle ne lui dit pas ses quatre vérités en face, à Jules, il va comprendre une bonne fois pour toutes parce que cette fois elle est bien décidée à ne plus faire l'effort de simuler la patience et la compréhension, à ne plus livrer ce combat que chaque soir elle mène contre ses convictions, ses désirs, son être tout entier, pour céder à ce qu'on veut d'elle, pour obtempérer aux désirs de son père et de sa mère. Cette fois elle pense qu'arrondir les angles n'a jamais fait que lui nuire, que l'effacer aux yeux des autres, la rendre servile et docile plutôt que souple et intelligente, alors elle n'arrondira pas les angles, non, elle n'arrondira rien du tout et, au lieu de ralentir le pas et de saluer Jules comme chaque jour elle avait accepté de le saluer et de l'accueillir, même avec froideur et distance – ce qui pouvait être pris pour de la pudeur ou de la timidité –, elle va accélérer le pas, passer devant lui – le frôler – le toiser peut-être, ou non, même pas, l'ignorer totalement, ne pas le regarder, ne pas répondre à son sourire ou à sa voix lorsqu'il lui dira

Bonjour

ou qu'il lui demandera si elle a passé une bonne journée,

Vous avez passé –

et elle, droite, raide, le tissu de sa robe le frôlant peut-être, elle passe devant lui et ne se détourne pas, ne répond rien et lui ne finit pas sa phrase, elle passe, la tête bien droite sur un cou planté comme un clou fiché dans une planche ; elle avance, elle marche, accélère et même n'en revient pas de la liberté qu'elle se donne et de la force que la haine et la colère lui offrent, elle traverse la salle à manger, le couloir – la violence de son geste la grise, l'étourdit, elle va rejoindre l'escalier qui monte à sa chambre, laissant derrière elle et son mépris le jeune homme trop gros, avec seulement sa sidération et sa déconvenue sur les bras, ruminant déjà l'humiliation qu'il vient de prendre de plein fouet, roulant son chapeau entre des doigts

boudinés gonflés par la chaleur, laissant peut-être échapper un soupir ou un râle de stupéfaction en avançant d'un ou deux pas dans la pièce, car il se dit sans doute quelques minutes que ce n'est pas grand-chose, il se raconte que ce n'est rien, qu'il n'a pas bien compris, que ça ne peut pas être ce qu'il croit et que le coup qu'il vient de prendre est exagéré, la jeune fille n'oserait pas, elle va revenir très vite, il faut qu'il refuse de croire à ce qui vient de se passer, elle n'a pas pu le laisser comme elle vient de le faire, sans doute elle était pressée de rentrer et sans doute elle a besoin d'un brin de toilette et sans doute elle n'aura pas voulu qu'il la voie comme ça – les femmes ont des lubies, c'est connu – les femmes ont des besoins, c'est connu – les femmes font des caprices, c'est connu – et toutes les idées sur les femmes, les lieux communs et les racontars l'aident à se faire croire, une poignée de minutes, que la jeune femme ne vient pas de faire ce qu'elle a fait – ce que dans son for intérieur il a pourtant très bien reconnu –, mais non, elle va redescendre et présenter des excuses, elle ne peut pas à ce point l'humilier et désavouer son père, ce n'est pas possible, il n'y a aucune raison qu'elle le fasse ce soir, se raconte-t-il, pendant que de ses mains maladroites et lourdes il roule le rebord de son chapeau mou, se disant soudain qu'il a envie de chiquer, peut-être même de boire de cette piquette noirâtre qu'on boit chez lui, le soir, avec sa mère et ses frères, pour se détendre d'une journée et d'un monde harassant.

24

Il va se vexer, Jules, et personne ne lui donnera tort dans la maison, surtout pas Firmin, qui arrive alors que déjà sa femme est en train de crier dans le couloir, d'une voix folle,

Comment ça, montée dans sa chambre ?

ne s'embarrassant pas des excuses que Jules tente de trouver à Marie-Ernestine, car presque tout de suite il veut minimiser l'incident parce qu'il comprend qu'il aurait mieux fait de se taire quand la mère s'est étonnée de ne pas voir sa fille avec lui, en le découvrant comme elle l'a trouvé, l'air tellement embarrassé et vexé qu'elle n'a pas pu s'empêcher de lui demander s'il était arrivé un malheur, quelque chose qui n'allait pas, ne le laissant pas

s’expliquer mais percevant, lorsqu’il a dit qu’il ne comprenait pas quelle mouche avait piqué Marie-Ernestine,

Mais elle est rentrée ?

qu’il est vexé, blessé, que quelque chose vient de se passer que lui ne comprend pas quand il marmonne,

Oui, rentrée,

ce qu’il redit à voix plus haute encore, il doit le répéter parce que celle qui sera bientôt sa belle-mère ne veut pas croire que ce qu’il dit est possible,

Mais elle est rentrée ?

et lui doit continuer,

Oui, rentrée –

Et vous dites ?

N’a même pas répondu quand –

et répéter à sa future belle-mère pour qu’elle l’entende enfin, elle qui reste plantée devant lui et déjà le houspille avec des gestes emphatiques et disproportionnés ; elle commence à crier dans la maison comme si c’était lui le responsable de tout ce désordre, comme si d’ailleurs le désordre ce n’était pas l’insulte qui lui était faite à lui, mais que c’était elle et elle seule qui était insultée par sa fille. Jules a beau essayer de tempérer, ça ne sert plus à rien, la préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser a décidé de donner de la voix et se croit dans son rôle parce que Firmin n’est pas encore arrivé, elle s’élance dans la jouissance d’une colère démonstrative et sait y faire, elle qui n’a jamais vraiment levé la voix tout à coup découvre combien il est bon de s’abandonner aux cris, aux reproches, aux gesticulations et sans doute elle n’ignore pas qu’en poussant si fort sa voix elle va se faire entendre de sa fille à l’étage, la voix monte

Après tout ce qu’on a fait pour elle !

et cherche à grimper plus haut encore

Tout ce que son père a fait !

pour dire combien sa fille doit entendre,

Une fortune pour un piano !

qu’elle entende, de là-haut,

Cette honte à nous qui lui avons tout donné, tout –

et prenant Jules à partie,

Un piano ! Une fortune !

Jules qui n’en revient pas de cette femme transfigurée – le visage cramoisi, les yeux exorbités, la voix suraiguë –, Jules soudain conscient qu’il vient de déclencher un cataclysme en accusant Marie-Ernestine d’avoir filé dans sa chambre sans un regard pour lui – car sans doute il n’avait pas mesuré l’ampleur du désaveu que ce geste de la fille impliquait pour les parents ; maintenant il voudrait faire marche arrière, excuser la jeune fille et dire à la mère qu’il ne faut pas prendre ça trop à cœur, il a fait tellement chaud aujourd’hui, elle sera allée se rafraîchir, c’est tout, et pendant que la mère

Descends ! Descends ici !

n’en démord pas, criant au pied de l’escalier,

Descends !

lui continue à répéter que ce n’est pas si grave, elle est allée se rafraîchir,

Ah oui ? Dans sa chambre ?

se prenant les réponses cinglantes de sa bientôt belle-mère, qui hausse les épaules en le toisant comme s’il était le dernier des idiots, oui, qui se laisse marcher dessus par une gamine,

Se rafraîchir ! et puis quoi encore ?

mais lui ne l’écoute plus et se répète qu’il aurait mieux fait de se taire, et quelque chose en lui ose croire que la jeune femme va redescendre de sa chambre, qu’elle n’est pas montée pour s’y cacher ni pour l’éviter ; il ose croire que si elle comprend qu’il vient de dénoncer son comportement, alors ce sont les semaines entières qu’il vient de passer à tenter de l’approcher, de la séduire, de lui montrer sa bonne foi, son amour peut-être, déjà, oui, qui vont s’effondrer, tout ce qu’il a patiemment construit va s’effondrer en quelques secondes si, en redescendant, se retrouvant face à lui et avec sa mère, elle comprend qu’il a trahi le peu de confiance qui existait entre eux, qu’il n’est pas avec elle mais avec ses parents, qu’il ne sera jamais avec elle, ce qui finira de détruire tout ce qu’il n’arrive pas à bâtir – un semblant de confiance, une voie pour leur mariage à venir. Il comprend qu’à cause de son imprudence ou de sa réaction il n’a pas su agir, il vient peut-être de tout détruire, bêtement, par orgueil, par inconséquence, il se sent idiot comme jamais, stupide plus que d’habitude, avec son chapeau dans les mains, ses marguerites en boutonnière – celles-ci qui commencent à faire la gueule, asséchées, il a fait si chaud et il voudrait

Ce n’est pas grave, pas si grave, elle avait peut-être quelque chose à chercher dans sa chambre –

la défendre, mais sa voix se fait inaudible, comme si tout était mou ou impossible dans sa bouche. Et à quoi bon puisqu’il sait que Marie-Ernestine n’aurait aucune envie de se savoir défendue par lui ? Elle n’a pas tort puisque, après tout, ce mariage, il se revoit en parler avec Firmin dans le concert des scies et des coups de marteau, il se voit négociant l’avenir de la jeune femme qu’il n’avait vue qu’une ou deux fois, devant un verre de rouge posé sur un tonneau à l’entrée de la grange, avec la chaîne trop lourde du vieux chien blanc qui râpait la terre dure comme du cuir tanné ; il revoit les airs entendus de Firmin lui expliquant que la petite Boule d’Or ne ferait pas d’histoires, parce que Firmin avait toujours décidé de tout et qu’il ne voyait pas qu’on lui ferait des histoires ou qu’on essaierait de lui en faire, comme lui n’avait jamais trouvé à y redire quand on l’avait marié sans lui demander son avis avec cette femme silencieuse et têtue qui n’était pas une beauté ni un foudre de guerre, certes, mais qu’il avait fini par aimer autant qu’on peut aimer, ce que c’est qu’aimer quand on n’a pas de temps pour ça.

Jules revoit comment Firmin lui serre la main pour toute signature de contrat ; comment Firmin lui dit et lui redit qu’il est fier de savoir qu’un jeune homme aussi sérieux que lui entrera bientôt dans sa famille. Il se sent rassuré, Firmin, et, grâce à Jules, il est confiant en l’avenir de sa famille, car quand il imagine ce que sera ce vingtième siècle il doit avouer qu’il a le vertige, le vingtième siècle sera celui de transformations dont on n’a pas idée, a-t-il dit, et il faudra quelqu’un pour tenir les rênes dans cette famille où mes fils,

Mes fils

laissant apparaître l’ombre de dépit sur son front quand il évoque les deux traîtres qui n’auront pas su tenir le rôle auquel ils étaient pourtant l’un et l’autre assignés,

Mes fils

et Jules revoit son futur beau-père trinquant en faisant se choquer les petits verres huileux et sales, jamais lavés, à peine rincés, il sent couler à travers sa gorge le rouge acide et vif d’une piquette au goût de fer,

Tu épouseras ma fille et tout ce qui m’appartient sera à toi.

Il se souvient, maintenant, Jules, qu'à ce moment il avait pensé que la jeune Marie-Ernestine s'offrirait à lui sans même y réfléchir, ou sans jamais s'autoriser à lui passer sous le nez pour regagner sa chambre comme elle vient de le faire ; il n'avait pas pensé que conquérir le cœur d'une jeune fille était un exploit plus ardu que de s'attirer les bonnes grâces de son père par son travail. Et c'est pourquoi, lorsque Firmin débarque dans la maison, Jules se sent pris au piège ou en faute – comme si c'était lui-même qui était défaillant –, comme si Firmin allait lui reprocher de ne pas avoir su séduire la jeune femme et d'avoir montré qu'il n'était qu'un incapable, et, sans doute pendant quelques secondes, il pense que Firmin va le jeter dehors et qu'il va se retrouver sans plus aucune promesse de mariage mais avec l'obligation de se chercher du travail.

Firmin débarque et on sent que la journée a été harassante ou pénible ; Jules connaît l'air soucieux et la colère rentrée de son patron. Il connaît cet air fermé qu'il prend quand il avance en baissant le menton comme s'il allait foncer dans le tas, il le sait et la femme de Firmin le sait aussi, qui soudain se tait, se calme,

Vous en faites des têtes tous les deux.

ne voulant pas

Qu'est-ce qui se passe ici ?

ne pouvant pas

Vous allez me dire ce qui se passe ?

raconter à Firmin que sa chère Boule d'or, et

Quoi ? Quoi alors ?

pourtant ils doivent parler, c'est elle qui y va, qui raconte et laisse percer dans sa voix sa colère et son mépris pour sa fille,

Un piano ! Voilà ce que c'est et maintenant,

dit-elle,

ta chère petite demoiselle est montée dans sa chambre sans dire un mot et en –

Maintenant les mots défilent et la préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser laisse sa voix raconter l'histoire et se répandre en réactions indignées, en demandes, en objurgations, intimant à son mari l'ordre d'intervenir car il est hors de question qu'il n'intervienne pas, et ça, elle le sait comme les deux hommes aussi le savent – sans le dire –, tous les trois savent que Firmin doit montrer qu'il est le chef, c'est pourquoi il garde

son ton grave et sentencieux d'abord, entrecoupé de silences lourds de sens, et puis prend une voix trop grave ou trop lente pour la colère et l'énervement qu'elle contient mais qu'il balance comme une menace définitive à qui voudra – on va voir qui décide dans cette maison –, et alors les deux autres s'écartent parce qu'ils sentent que l'énorme corps de Firmin se met en mouvement, son souffle lourd, un soupir d'exaspération et de rage muette, il s'élance et bientôt on le voit qui pose sa grosse main sur la boule de cuivre de la rampe de l'escalier, son immense corps se lance et les pieds foulent les marches deux à deux, comme si Firmin retrouvait là une énergie et une jeunesse qui s'étaient défilées depuis longtemps et qui revenait maintenant pour rétablir l'ordre des choses.

Derrière lui, les deux autres avancent, ils montent les marches l'un derrière l'autre, Firmin suivi de sa femme et celle-ci de Jules, mais lui n'osant qu'à peine leur emboîter le pas parce que personne ne l'y a autorisé. Pourtant il les suit, il en a le droit, après tout il en a le droit, il le sait, il n'est pas encore au milieu de l'escalier et amorce le virage qui monte à l'étage quand il entend son futur beau-père qui frappe trois coups à la porte de la chambre – Jules a le temps de penser qu'il n'est jamais venu jusqu'ici – il entend la voix de Firmin qui ordonne à sa fille de lui ouvrir et combien le silence derrière la porte dure une éternité, que trois autres coups plus puissants encore viennent de fracasser, le poing de Firmin, la voix de Firmin se fracasse elle aussi contre la porte de la chambre et lorsque Jules arrive derrière sa future belle-mère, il a à peine le temps de voir le corps énorme de Firmin forcer la porte et s'engouffrer dans la chambre, le temps d'entendre le cri de la mère, il arrive – les deux parents qui se précipitent sur leur fille – leur fille – lui ne voit que les jambes – les pieds – la robe – les ciseaux ensanglantés sur le plancher – le sang sur les vêtements par terre et le corps – la masse de Firmin penché sur sa fille et sa mère, les mains sur le visage, qui n'arrive pas à retenir un cri comme une bête qu'on égorge – Jules ne voit rien – la main de Marie-Ernestine, inerte, sur le plancher, et, enroulé à son poignet, un rosaire en filigrane d'argent poisseux de sang, dont le crucifix seul semble ne pas avoir été taché – on oserait dire, par miracle.

Sur le sol de la chambre de Marie-Ernestine, aujourd'hui – soit quelque chose comme, à l'heure où j'écris, disons cent dix-huit ans plus tard –, il ne reste presque rien des taches de sang qui s'étalent sur le parquet ce jour-là. Mais ce qui reste n'est malgré tout pas tout à fait négligeable, car on peut encore apercevoir, solidement incrustés dans la fibre des lattes de bois, des résidus d'écoulements qu'on peut imaginer de sang ou de cambouis, des traces d'un liquide noir répandu il y a trop longtemps pour être identifiable, mais suffisamment insistantes pour qu'on devine encore, sous la patine du temps qui semble huiler la couleur caramel du bois, quelques ombres, des formes grises ou brunes, quelques taches comme des gouttes éclatées qu'on pourrait lire comme les contours dentelés d'une géographie inconnue en plein milieu de la pièce ou légèrement plus proches de la fenêtre, là où l'on peut imaginer la présence d'une coiffeuse et d'une chaise, peut-être d'un tabouret.

Impossible de ne pas imaginer le corps d'une domestique s'éreintant à frotter à grande eau la partie salie du parquet, quitte à meurtrir le bois et à le laisser couvert d'autres blessures que celles dont on a prétendu le guérir. Ce qu'on voit surtout, c'est la tentative d'annuler ce qui s'est passé. Aujourd'hui encore on voit l'effort, l'acharnement à détruire toute trace d'une scène qu'on aura voulu passer sous silence ; on peut penser que plusieurs fois on aura essayé d'atténuer la présence, sinon le souvenir de l'événement qui est à l'origine de ces taches, mais on aura eu beau frotter, le bois a été abîmé définitivement et presque autant ou même davantage par les griffures de paille de fer ou de brosses qui ont voulu les désincruster que par les taches elles-mêmes.

Il aurait fallu agir alors que le sang n'avait pas encore séché, qu'il n'avait pas encore été aspiré par le bois et ne s'était pas incorporé à sa matière. Et, alors que le bois n'avait pas bu tout le sang répandu de la jeune femme – et que celui-ci continuait peut-être à couler, tachant non seulement ses vêtements mais aussi ceux de Firmin, les talons de ses bottes éparpillant à leur tour le liquide rouge vif sur le parquet –, on avait eu d'autres problèmes et personne n'y avait pensé quand il aurait fallu, l'urgence guidant les gestes de Firmin et ceux de sa femme, peut-être ceux de Jules, quand tous les trois s'étaient précipités dans la chambre, là où chacun avait

seulement cherché à être utile, négligeant de voir le parquet ou les ciseaux ensanglantés, la robe noyée et déjà poisseuse de sang, comme les draps le seront très vite, puisque tout de suite Firmin aura pris sa fille dans ses bras pour l'allonger sur le lit – le père choqué quand il trouve sa fille évanouie, les volants de robe retroussés et laissant apparaître – surgissement impudique d'un corps de femme à la place de celui de sa chère Boule d'Or – les jambes blanches et fermes, les genoux de sa fille – peut-être pense-t-il au regard de Jules qui arrive derrière lui – peut-être sa première réaction est-elle de préserver la pudeur de sa fille en la soustrayant au regard du prétendant, Firmin prend à pleins bras sa fille pour l'étendre sur son lit et, se retournant vers sa femme et vers Jules,

Qu'est-ce que vous attendez !

criant déjà qu'on apporte de l'eau chaude, des linges, et gueulant à Jules de courir chercher le médecin, de ne pas rester planté là et l'on dira longtemps après – jusqu'à moi, oui, jusqu'à mes frères et mes sœurs, à mes cousines – que dans son malheur Marie-Ernestine aura eu beaucoup de chance puisque le médecin était à deux maisons de chez nous, veillant à ce qu'un morveux quelconque supporte mieux qu'il ne le faisait d'avoir eu la jambe à moitié écrasée par la charrette qui lui avait roulé dessus avec son chargement de patates.

Il faut peut-être préciser : cette histoire-là, c'est l'ombre pâle de l'atavisme qu'on m'a dressé comme portrait de famille depuis l'enfance, et surtout depuis le suicide de mon père. Ce qui m'occupe l'esprit, ici, c'est comment ces histoires qui ont été obstinément tues ont pu traverser l'opacité du silence qu'on a voulu dresser entre elles et moi, pour arriver à se déposer dans ces lignes qui me donnent l'impression de les avoir menées à bon port et de pouvoir m'en libérer.

Car des secrets se répandent en nous comme s'ils avaient été énoncés depuis toujours par ceux-là mêmes qui précisément font d'eux des secrets. Ce n'est pas que ces derniers se trahissent et disent sans s'en rendre compte ce qu'ils veulent taire, non, c'est qu'ils ne sont pas seuls : ils ont des amis, des voisins, de la famille, des gens comme des ombres qu'ils ont chargés du devoir de dire, l'air de rien, ce qu'eux font profession de taire. Et c'est ainsi qu'un siècle plus tard les rumeurs virevoltent encore dans les plis des rideaux derrière les fenêtres des voisins, qui accumulent vos secrets de

famille et savent les colporter aux générations à qui on voulait les taire, comme le pollen se transporte dans l'air, essaimant au plus loin de son lieu d'origine. Les mots ont traversé le siècle avec les paroles des vieux, les intonations des vieux, comme si les vieux survivaient dans leurs enfants et petits-enfants et qu'ils nous parlaient à travers ces derniers pour nous raconter que dans cette famille on se donne la mort depuis longtemps, oui, ils disent, la mort dans le sang – j'étais pas né, toi non plus – personne ici –, quand la vieille pianiste elle-même avait essayé de se tuer alors qu'elle n'avait pas vingt ans. Et c'est vrai qu'elle ne réussit pas, la petite Boule d'Or, à mettre fin à ses jours. Soit qu'elle n'a pas eu la force d'enfoncer profondément les ciseaux dans la chair, soit qu'elle s'est évanouie avant d'aller au bout de son geste, effrayée de voir le sang se répandre avec une telle facilité – criant de rouge vif, son sang, oui, éclatant –, soit qu'elle n'a pas supporté la douleur ou qu'elle a soudain été arrêtée dans son élan par la voix de la Mère Supérieure, par celle de Jésus ou de ses saints qui lui auront rappelé qu'on ne peut pas reprendre ce que Dieu a donné, que notre vie n'appartient qu'à Dieu et que c'est Lui et Lui seul qui choisit l'heure de la reprendre, soit que Marie-Ernestine aura vu au-dessus d'elle, flottant autour des poutres de sa chambre, l'ombre d'un remords ou de la honte, ou que, bondissant hors de son cœur, l'amour de ses parents venait de lui apparaître et, avec lui, la certitude de ne pas pouvoir leur *faire ça*.

Marie-Ernestine, lorsqu'elle se réveillera dans une chambre qui n'est pas la sienne, entourée d'autres lits, devinant la présence surplombante d'une sœur et d'un crucifix, là, devant elle, sur un mur blanchi à la chaux, se demandera si elle n'est pas morte, si elle n'a pas dormi au couvent et si elle se réveille enfin d'un cauchemar qui aurait duré trop longtemps.

Mais son corps lui rappellera vite qu'elle n'a pas rêvé ; elle sentira sur elle le poids de la fatigue et bientôt celui d'un regard chargé de compassion et de douleur. Pendant quelques secondes elle ne le reconnaîtra pas, elle s'étonnera de sa laideur. Qui est donc ce gros jeune homme avec son bouquet de marguerites ? Pourquoi tient-il des marguerites dans ses mains comme s'il tenait accroché à leurs tiges pour éviter de tomber et de flancher en se levant ? Car le voilà qui se lève, ce gros jeune homme en habits du dimanche, velours noir côtelé, chemise blanche, les cheveux coiffés et les moustaches bien taillées. Marie-Ernestine voit le sourire du jeune homme

trop gros, elle voit qu'il a les larmes aux yeux et que son sourire est franc et timide. Elle se dit que cet homme n'est pas le pire qu'elle a connu dans sa vie, qu'il est peut-être celui que Dieu lui envoie. Pour la première fois elle répond à son sourire – discrètement, douloureusement – par ce qui ressemble à un sourire – un mouvement de lèvres chargé de honte et de sanglots.

Lentement la vie reprend dans ce qui doit être un hospice ou un couvent – l'image n'est pas claire – une salle immense – un plafond trop haut – et des râles de voix en lambeaux, des cris de hyènes avec des rires plus déchirants que des pleurs – pluies de murmures – prières chuchotées – souffles traînants – rideaux qu'on tire dans un grand bruit métallique – les anneaux de fer sur la barre d'acier glissant dans un cliquetis – des pas de femmes et des odeurs de ragoût – et puis des bonnes sœurs qui vont et viennent – l'infirmière en chef qui inspecte tous les matins et sonde le corps chétif et l'âme trop sombre de Marie-Ernestine. Celle-ci croit voir dans les yeux de l'infirmière en chef le reflet de son propre effarement, de sa propre peur – elle sait qu'on la juge et qu'on jugera toujours ce geste qu'elle a accompli non par désespoir, contrairement à ce que tout le monde veut lui faire dire,

Tu étais désespérée à ce point-là ?

et certainement pas pour embêter son père ou sa mère, non, mais parce qu'il y avait eu en elle un vide immense qui l'avait appelée et lui avait ordonné de le rejoindre ; il avait fallu, parce qu'il lui avait semblé qu'on l'attendait, qu'elle se reposerait, et, à vrai dire, toutes les fois où elle y repenserait dans les semaines et les années à venir, jusqu'à la fin de sa vie, ce serait pour se dire qu'elle n'avait voulu que dormir et se reposer, rien d'autre, pas la mort – pas en finir – pas offenser Dieu ni personne – non, elle n'avait pas pensé à la mort ni à Dieu ni à rien, pas même à sa colère contre ses parents. Marie-Ernestine sait qu'elle n'a pas projeté de prendre les ciseaux ni rien de ce genre, non, jamais elle n'aurait imaginé prendre les ciseaux – ouvrir les ciseaux – approcher la pointe – non – elle entend la voix de sa mère qui s'égosille en bas et, de dehors, les pépiements des oiseaux dans les arbres, le vent tiède du début de la soirée agite les feuilles et monte par la fenêtre ouverte en brassant une odeur de poussière, de

crottin, de terre aussi, elle s’enivre de presque rien et s’assied à sa coiffeuse et pourquoi elle prend les ciseaux,

Tu étais désespérée à ce point-là ?

la nuit s’ouvre et elle tombe dans ses bras en voyant le sang jaillir de son corps, comme si c’était sa vie elle-même qui s’échappait, cœur comme arrêté et souffle retenu dans la poitrine,

Non

un froissement, le rosaire à son poignet, le petit crucifix de fer si beau et si aimant, si –

Elle ne se souvient de rien.

Elle se réveille bordée par les râles des malades, des pauvres, des mourants ; elle croit qu’elle est au purgatoire ou directement en enfer, au milieu de moribonds qui vont geindre autour d’elle pendant des millénaires et qu’elle ralliera bientôt ; elle aussi se mettra à se lamenter d’un râle comme le souffle agonisant à l’infini de ceux qu’elle entend, avec ces sanglots qui s’élèvent jusqu’aux voûtes et dont l’écho se fracasse contre les poutres trop hautes avant de retomber, s’effilochant en échardes qui viennent se planter dans ses rêves, dans son âme, jusque dans la moelle de ses os. Les nuits sont interminables et opaques, elle se dit que plus personne ne viendra jamais à son secours, les portes de l’enfer l’attendront jusqu’à ce que ce cœur obstiné qui bat dans sa poitrine comprenne qu’il doit cesser de se recroqueviller jusqu’à se taire, et alors les portes de l’enfer s’ouvriront, il sera temps de prendre place dans le jaune acide du soufre ; la géhenne l’attend, bientôt il sera temps qu’elle rejoigne le monde promis aux suicidés.

C’est pourquoi elle trouve un réconfort dans le jaune miel des marguerites que Jules lui apporte.

Ce jaune miel, doux, onctueux comme un remède à l’enfer. La fragile et profonde blancheur des pétales lui fait oublier la laideur de ces pensées qu’elle aimerait oublier, cette voix qui lui répète en le murmurant si bas dans le secret de son cœur que cet homme-là est impossible pour elle, qu’il n’est pas un homme pour elle – tu as vu l’homme qu’il est, tu as vu l’homme que c’est, tu as vu, tu vois, tu ne pourras pas, tu ne le supporteras

pas, tout ce que tu n'aimes pas en lui – son allure – sa voix – ses sourires – ses mains trop épaisses – sa démarche lourde et ses fautes de français qui te hérissent et te portent à détourner les yeux quand il s'adresse à toi.

Il est trop éloigné de tout, même de ce qu'elle pourrait accepter avec un effort qui semble hors de portée ; aujourd'hui, elle sait qu'elle ne pourra pas être heureuse si on lui impose cet homme, et elle sait aussi qu'on va le lui imposer, qu'elle ne pourra rien faire contre. Alors elle s'étonne et se révolte contre la voix qui lui dit qu'elle est touchée que tous les jours il vienne, car quelque chose se passe en elle qui la trouble, l'émeut et la dérange. Tous les jours, donc, il vient la voir et elle doit concéder à son esprit de révolte, à son mépris même, qu'elle commence à éprouver une sorte de douceur à sa présence. Elle découvre comme le mouvement naissant d'une émotion qui la rassure, pas encore du plaisir, non, mais comme un vacillement face à lui quand son corps maladroit entre et qu'il reste empêché devant elle. Non pas qu'elle s'ingénie soudain à trouver en lui la beauté dont il est dépourvu, non, ni aucun des agréments d'intelligence, pas même de délicatesse qui le différencieraient des autres, non, rien de ce qu'elle avait cru que les femmes aimaient trouver chez les hommes pour se dire prêtes à les épouser. Mais elle sent pâlir sa colère et son mépris contre lui ; elle sent s'effondrer, à l'intérieur d'elle-même, la certitude de son rejet.

Elle le voit marcher vers elle, et ce corps qu'elle a perçu jusqu'à maintenant comme une insulte lui apporte presque un réconfort ou un apaisement. Car dans ce milieu où elle croit halluciner sa vie plus que la vivre, en le voyant marcher vers elle, elle sait qu'il avance sans tricherie ; il est rustre, oui, mais avec un cœur aussi pur que sa maladresse est simple. Tout est lisible et droit en lui, aussi franc que la platitude et la sincérité de ses sourires ; il se peut qu'elle trouve une sorte de bonhomie dans l'allure de Jules, de bienveillance, et son obstination à se planter devant elle chaque jour, entêté et maladroit mais indéfectible, la réjouit puisqu'elle découvre ce sentiment avec étonnement, incrédulité même, doutant d'abord qu'elle puisse prendre du plaisir à la présence de ce trop gros et insignifiant jeune homme. Mais, pourtant, de jour en jour, un élan monte en elle, près d'une heure avant son arrivée : le cœur qui s'affole ou quelque chose d'étrange, une excitation, les sens aux aguets, l'impression que soudain le temps passe trop lentement. Elle peut se rassurer en se disant que tout ça est normal et se raconte qu'elle pourrait aussi bien attendre tous les jours la visite d'une

vache ou d’un tas de bois mort, qu’elle finirait par l’espérer, qu’elle serait prête à supplier pour l’avoir, son tas de bois mort ou sa vache, si c’était sa seule visite et son seul moyen de fuir la laideur de ces murs, le silence entêté du Christ tordu sur sa croix, les odeurs de camphre et de désinfectant, sa seule échappatoire pour faire taire la légion d’éclopés dont elle croit parfois qu’ils se réunissent la nuit pour parler d’elle et rire avec obscénité de sa présence parmi eux. Elle échafaude toute une théorie pour mieux se dire que ce n’est pas un attachement naissant à Jules qui la pousse, en fin de journée, à s’égayer et à attendre, fébrile, son arrivée,

Non, je n’attends pas, je ne l’attends pas,

jusqu’au jour où elle doit avouer que oui, elle passe son temps à l’attendre, car il suffit d’une fois pour que ce soit évident et incontestable, cette fois où c’est lui-même, Jules, qui impose sans le savoir la vérité de cette attente : une fois où il arrive en retard pour une raison dont il s’excusera plusieurs soirs – ignorant qu’il révèle alors à la jeune femme sa dépendance à sa visite. Maintenant, elle doit comprendre qu’il la repose de beaucoup de questions et d’embarras, car elle s’en étonne mais c’est vrai, contrairement à sa mère et à la grand-tante, contrairement à tous les autres, à tous ceux qui sont venus accompagnés de leur mine d’enterrement et de leurs silences lourds de réprobation,

Tu étais désespérée à ce point-là ?

il est le seul à n’avoir rien demandé, à avoir baissé les yeux en lui répétant d’une voix tremblante qu’il aimerait tellement qu’elle lui fasse confiance, et elle en a été bouleversée. Pas un mot sur les ciseaux ni sur le sang. Il n’a pas jugé son geste, et, de ça, elle est submergée, mais surtout, voilà qu’elle éprouve pour lui un sentiment nouveau : une infinie reconnaissance.

26

Sa mère vient la voir, mais pas son père, pas une seule fois, pas même pour la ramener à la maison ; Hégésippe et sa mère s’en chargeront.

Sa mère, qui vient tous les trois ou quatre jours en début d’après-midi, s’attarde quelques heures, assise le plus souvent presque sans rien dire, interrompant le silence juste pour vérifier qu’on peut encore y faire

résonner quelques mots tièdes et incolores. Elle jette parfois des mots qui prennent la forme de questions – quelle heure il peut être ? quel temps il va faire demain ? – pour voir le trou qu'ils font dans le voile de silence qu'on tisse toutes les deux, mère et fille, avec obstination et patience, dans un calme entendu et connivent qui les réunit dans un semblant de paix. On parle avec des mots inoffensifs comme des animaux sauvages à qui on aurait limé les dents et les griffes ; ce sont des nouvelles des voisins ou d'un vieux chien malade, des mots indifférents qui rejouent des conversations répétées cent fois et mortes cent fois dans les cuisines où on a pu les entendre. Quelques questions dont les réponses n'ont pas d'importance, des questions auxquelles parfois Marie-Ernestine oublie de répondre, ou qu'elle n'entend même plus. Sa mère ne la relance pas car elle-même, une fois le point d'interrogation posé, n'est plus très sûre de ce qu'elle a demandé. Ce qui compte, c'est qu'elle soit là. C'est sa présence. Sa chaleur. Son soutien. Sa vigilance. Son devoir, aussi. Elle est là pour être aux côtés de sa fille ; juste pour la regarder et attendre avec elle que les heures passent. Pour tuer le temps avec elle, le tuer, oui, en attendant de revenir à la maison ; le tuer pour s'en débarrasser et oublier ce qu'on fait entre ces murs qu'on s'efforce de ne pas voir.

À sa première visite, elle feint d'oublier l'embarras qu'elle éprouve à devoir parler de sujets qu'elle voudrait éviter, même si elle sait qu'on va devoir les affronter au moins une fois. Alors, se jetant tête la première dans ce qu'elle voudrait taire, elle fonce, ou plutôt elle écarte d'un revers de main l'embarras qu'elle éprouve, se jette à l'eau histoire de dire ce qu'elle espère taire à jamais par la suite, car pour arriver à taire ce qu'on veut cacher, il faut d'abord donner l'impression qu'on en a tellement parlé que ce n'est plus la peine d'y revenir, on a épuisé le sujet, on l'a essoré, vidé de sa substance à tel point que maintenant on peut le taire même si pour ça, on le sait, on doit au moins une fois le dire à voix haute pour se convaincre qu'on n'a pas eu peur d'en parler et qu'on n'a plus à le faire. Alors, mimant des airs de maître de cérémonie regardant au ciel comme si de là-haut allait tomber une réponse inespérée, soupirant avec des airs de gravité en se montrant pleine de sagesse et de componction, avec des airs de croque-mort ou d'huissier fatigué, la préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser se lance et fait merveille, comme si elle avait attendu toute son existence pour jouer le grand rôle de sa vie. Elle dit,

Tu nous as fait tellement peur

elle le dit,

Tellement peur

le répète. Elle a tourné autour du pot, du mot, elle n'a pas prononcé le mot mais tout de même, elle a bien dit qu'elle avait eu peur,

Tu nous as fait tellement peur –

histoire de laisser entendre que tout ça est terminé, sans avoir à ajouter qu'il ne faudrait pas que Marie-Ernestine pense que ça change quoi que ce soit à ce qu'on a décidé, non, ça ne changera rien du tout, elle peut promettre à sa fille que celle-ci rentrera tout prochainement à la maison et que personne ne lui parlera jamais plus de son accident, car elle dit

Ton accident

comme si c'était par maladresse ou par un hasard malheureux que la lame des ciseaux l'avait entaillée si profondément – mais non, n'en parlons pas, à quoi bon s'attarder encore sur ce qui s'est passé, on ne va pas y passer cent sept ans ; elle dit cent sept ans en haussant les épaules et en ajoutant qu'à son âge Marie-Ernestine ne doit pas regarder derrière elle, elle a la vie devant elle et que c'est ce qui compte, avoir la vie devant soi ; elle le répète, le décline sur tous les tons en jouant la joie et l'enthousiasme, la conviction,

Comment une jeune femme comme toi pourrait-elle toujours vivre dans le passé ?

Elle baisse les yeux pour redire à sa fille qu'une jeune femme aussi sensible qu'elle, certes sans doute plus sensible que les autres, mais aussi plus forte, plus intelligente que les autres, une jeune fille comme elle, une jeune femme, même, puisque désormais elle est en âge de comprendre ce dont tout le monde lui parle, doit avoir la force de ne pas sombrer dans des états d'âme – qu'y a-t-il de pire que les *états d'âme* ? Marie-Ernestine entend *dames*, mesdames, les dames, *états dames* – et savoir ne pas se laisser enfermer dans des mélancolies de femmes qui n'ont rien d'autre à faire que de se créer des problèmes qui n'existent pas, des caprices, oui, des humeurs d'enfants chéries, des drames de vieilles filles, c'est ça, tout à fait ça – ses yeux s'illuminent soudain – sa voix monte – elle vient de trouver un angle d'attaque qui la réjouit,

Tu ne veux quand même pas rester vieille fille, ma chérie ?

elle dit

Vieille fille –

redit

Vieille fille –

en laissant résonner l'espace vide et blanc qui s'étend pour faire entendre qu'il n'y a pas d'autres solutions que le mariage, ce mariage-ci précisément, dressant l'épouvantail devant elle, insistant, menaçant, comme un tableau édifiant, l'horreur de ce mot qu'elle veut lui planter dans le cœur :

Vieille fille.

On en a connu quelques-unes, on s'en souvient, s'en souvient-elle ? Des vieilles dans l'attente d'un homme qui ne sera jamais venu, vieilles et aigries, carrées comme des paysans, oui, le plus souvent fortes comme des bœufs alors qu'elles étaient à peine sorties des jupes de leur mère, des femmes rudes dont les enfants des hameaux et des villages riaient mais dont ils évitaient les coups de canne et les cris ou les menaces parce qu'ils en avaient peur et pensaient que c'étaient des sorcières –

Tu ne veux pas devenir une sorcière, ma chérie ?

Si Marie-Ernestine s'obstine à refuser ce mariage, lui dit et redit sa mère, le risque qu'elle court, c'est que les hommes finiront par le savoir – ici tout se sait – et, bien sûr, partout on dira qu'elle n'est qu'une entêtée, peut-être une illuminée, les hommes le sauront et se détourneront d'elle. Est-ce qu'elle imagine vraiment la tristesse de ce que serait une vie sans homme ? Est-ce qu'elle l'imagine, est-ce qu'elle a fait l'effort d'y penser vraiment ? Ce que veut dire une vie sans homme, c'est dans le regard fiévreux des hommes qu'une femme seule l'apprend. Une femme seule ne sera jamais qu'une proie sur laquelle chaque homme aura le droit de se jeter quand bon lui semble ; les filles seules ne deviennent jamais des femmes, non, ce sont des *filles*, elles finissent tôt ou tard dans le lit d'hommes qui n'auront pas un regard pour elles une fois qu'ils auront obtenu le pire de ce qu'une femme peut se résoudre à donner, car ces hommes sont des vauriens qui quittent leur foyer le temps d'une heure ou deux, à la tombée de la nuit, pour s'encanailler chez ces filles perdues qui sont la honte parmi la honte des femmes ; ces hommes mariés et pères de famille s'en retournent, leur bestialité assouvie, chez eux, l'air sournois, puant l'eau de Cologne et les draps froissés, les liqueurs de porto, de genièvre, et ils ne se retournent pas

pour consoler la fille seule qu'ils laissent derrière eux, trop contents d'avoir posé sur un bout de table trois misérables sous pour mieux revenir un de ces soirs, entre chien et loup, quand ils savent que les vieilles ne seront plus derrière leurs rideaux pour observer leur petit manège.

Ça, oui, c'est comme ça que ces femmes sans homme deviennent des repoussoirs, même pour leur famille, même pour leurs parents qui le plus souvent les renient et les maudissent. Des filles dont chacun s'arrogera le droit de dire qu'elles méritaient leur solitude, car à la fin elles n'auront reçu que ce qui était à la portée de leur méchanceté ou de leur pingrerie – il n'y a pas de fumée sans feu. Et puis, sur elles tombe aussi – glaçant et coupant – impitoyable – le regard méprisant et méfiant des femmes mariées, le regard inquiet, jaloux et dominateur des femmes mariées, le regard triomphant des femmes mariées, et, de tous les regards odieux, c'est celui, peut-être, des enfants qu'elles n'auront jamais eus qui seront les pires à supporter ; ces regards ricaneurs des enfants qui oseront les montrer du doigt comme des lépreuses, comme ils font lorsqu'en gloussant ils désignent, de loin, les maisons hantées qui les fascinent et les inquiètent. Et puis, se complaît à demander la mère de Marie-Ernestine à sa fille, qu'est-ce que la vie d'une femme sans enfant ? Que sera sa vie de femme si son ventre n'engendre pas d'enfant ? Comment pourra-t-elle penser avoir réussi sa vie sans enfant ? Est-ce qu'un piano peut remplacer la joie et l'épanouissement qu'une femme éprouve dans l'enfantement ?

Elle parle avec une voix très douce,

Ma chérie, ma petite.

Les mots coulent de sa bouche mais assènent que sans un homme, c'est comme si aucune vie de femme ne valait rien ni ne pouvait rien. Sans les hommes, les femmes sont des ombres errantes et leurs voix se perdent dans la brume. Sans un homme pour lui montrer son chemin, la femme n'est qu'un spectre qui erre à la recherche de son foyer. Il faut bien que sa mère le lui explique, c'est son rôle, dit-elle. Qu'elle lui explique avec ses mots à elle, chétifs et maladroits, elle le reconnaît, mais sincères et vrais. Il faut qu'elle lui dise encore et encore que rien ne peut se dresser de pire devant une jeune femme que le spectre d'une vie sans homme. Même si, sans homme, tempère la mère de Marie-Ernestine d'un mouvement soudain

presque mielleux, oui, se faisant soudain douce et jouant la complicité – caressant le dos de la main de sa fille,

Parfois, bien sûr, on se dit qu'on ne serait pas beaucoup plus malheureuse.

Ainsi, la préposée aux confitures, aux chaussettes à repriser, aux repas, à la vie de la maison, à tout ce que personne ne voit mais sans quoi tout le monde aurait l'impression que la Terre vient de s'arrêter de tourner, la préposée ne s'en rend pas compte, certes, mais tout à coup elle se livre à sa fille comme elle ne l'a jamais fait et comme elle ne le fera qu'une autre fois, dans pas si longtemps, quand, après la mort de Firmin, elle avouera dans un lâcher-prise qui n'aura pas de suite, que son mari avait parfois des tendresses d'autant plus touchantes et mémorables qu'elles étaient rares. Elle baisse les yeux, tripote peut-être un mouchoir ; elle parle en murmurant presque, oui, la bestialité des hommes, sa fille la connaîtra, c'est la vie ; elle parle de ça comme si les hommes n'étaient jamais sortis de la grotte de Cro-Magnon et qu'elles, les femmes, n'y étaient jamais entrées, qu'elles étaient nées ainsi depuis la nuit des temps dans la dentelle et les tissus, attachées aux maisons qu'elles ont la tâche d'entretenir jusqu'à ce que, vieilles et rabougries, elles passent le flambeau à la génération suivante.

Elle ne veut pas s'attarder à discuter des bienfaits de la vie matrimoniale, et c'est à peine si elle revient, parce qu'elle le doit, sur ce pauvre monsieur Chichery que Marie-Ernestine a rendu si malheureux en lui tournant le dos, tout de même, pourquoi a-t-elle pu faire une chose pareille, pourquoi avoir mis tout le monde dans un tel embarras, lui, ce pauvre Jules qui est si gentil, si prévenant, qui fait tout ce qu'il peut depuis des semaines pour être agréable et gentil avec Marie-Ernestine,

Je sais

pour lui être agréable et pas seulement agréable, elle n'en trouvera pas tous les jours des comme ça,

Je sais

Tu t'en rends compte au moins ?

et Marie-Ernestine

Je sais

baisse les yeux et regarde ses doigts qui pianotent dans le vide – le piano, le piano, le piano –, elle se dit qu'il est bien loin son piano et qu'elle aimerait retourner chez elle maintenant ; peut-être que cette fois elle

jouerait quelque chose de joli et de simple qui pourrait plaire à Jules, parce qu'elle ne lui veut pas de mal, à Jules, elle ne veut rien, elle sait,

Je sais,

répète-t-elle à sa mère, qu'elle n'aurait pas dû se comporter si méchamment avec lui, elle s'en veut beaucoup, elle reconnaît qu'il est gentil avec elle, c'est vrai, et quand elle le dit dans le vide au-dessus des draps, ses doigts pianotent une musique tendre –

C'est vrai qu'il est gentil, ce Jules.

II

27

Ni la pluie ni le vent n’arrivent à décourager le cortège qui avance, tête baissée – oui, comme un seul homme, ou plutôt comme une bête tentaculaire et rampante, une nuée humaine qui avance du même pas et avec les mêmes gestes renfrognés sous le mauvais temps –, cortège discipliné avançant par rangs de deux, se muant avec lenteur, aussi poussif et essoufflé qu’un troupeau de bœufs mais avec détermination et comme éperonné par l’effet cinglant de la pluie, contraint à une certaine excitation derrière le cercueil et les deux chevaux de trait qui guident le groupe compact sur le chemin du cimetière.

Le froid s’insinue et glace jusqu’aux os des plus endurcis, les parapluies se retournent et cassent aux premiers coups de vent, l’eau dégouline sur les pèlerines et les capes, ruisselle sur des chapeaux inutiles, s’infiltre où elle peut ; après ça on va passer des heures près du feu pour ne pas attraper la mort, puisqu’il s’agit d’elle, encore, qui a pris tout le monde de court en obligeant chacun à suivre ce cortège un jour où on avait sûrement mieux à faire ; on soupire, c’est déjà suffisant de se voir rappeler son statut de mortel par l’enterrement d’un autre, alors, pour détourner la mort, on pense au vent qui vous rabat à la face des giclées d’eau glacée quand vous aviez cru pouvoir vous protéger de cette pluie encore battante en attendant ses premiers signes de faiblesse. Et si tout le monde pense à ça plutôt qu’à ce pour quoi il est là, c’est parce que la pluie commence à montrer des signes d’épuisement maintenant qu’on marche vers le cimetière, pas comme elle avait fait du petit matin jusqu’au moment d’entrer dans l’église, pour la cérémonie – comme si la pluie aussi avait voulu en être –, quand elle avait laissé éclater sa puissance sur les dalles du trottoir et sur les champs, dans les fossés, sur les toits d’ardoise luisants comme des sous neufs, en claquant sa mitraille dans les trous et en creusant des sillons, en élargissant les flaques de boue, les remuant comme une soupe couleur de tourbe, jaune sale, comme si la pluie n’avait eu qu’une idée en tête, empêcher les uns et les autres de se rendre à la cérémonie, ou recouvrir celle-ci en étouffant la voix du curé et le glas sous le tambourinage des trombes d’eau.

On s’était précipité sous le porche de l’église, masse d’hommes et de femmes vêtus de noir, corps indifférencié et mouvant de paysans et d’ouvriers, d’artisans et de saisonniers, de cols blancs, de notaires et d’huissiers – quelques banquiers et commerçants s’étaient joints à l’assemblée – cette fois tous réunis pour un dernier adieu à celui par qui chacun avait eu l’occasion de se faire engueuler au moins une fois mais tous étaient venus en oubliant rancunes et mauvais souvenirs, moins par amitié ou fidélité à la mémoire du mort que pour montrer qu’on faisait mieux que de ne pas lui reprocher sa dureté ou ses coups bas, et qu’on était même en très bons termes, puisqu’on venait l’accompagner en sa dernière demeure sans l’ombre d’une arrière-pensée ou d’un reste d’obséquiosité, non, bravant la pluie et le froid par pure charité et amour de son prochain, dont on avait appris le décès deux jours auparavant.

On était venu dès qu’on avait su, dès que les voisins avaient confirmé l’affaire.

On avait raconté qu’il était en train d’inspecter les champs chez un paysan avec qui il était en bisbille pour des raisons dont personne ne saurait jamais rien – peut-être pas même le principal intéressé –, et qu’il avançait d’un pas lourd dans une terre gluante en agitant les bras, grommelant des insultes ou des menaces contre les tas de fainéants dont il était entouré parce qu’ils étaient tous aussi mauvais paysans que mauvais payeurs ; on racontait qu’il avait marché loin dans le champ sans s’intéresser de savoir si son locataire le suivait ou pas, ignorant si ce dernier en avait eu assez de le suivre pour se prendre une avoinée que d’après lui il n’avait pas méritée, et, de fait, son locataire l’avait regardé partir au loin, avançant à toute vitesse, tête baissée, s’arrêtant de temps en temps, se penchant et s’accroupissant pour inspecter la terre, la soupesant, la humant, fouillant pour savoir si elle était pierreuse ou non ; et il frottait dans sa paume pour éprouver la qualité de la terre, de *sa terre*, motte après motte, et à chaque fois il se redressait en relâchant une boule noire et molle qui lui collait à la main et repartait d’un pas plus lourd mais rapide, toujours rapide.

Soudain, pourtant, il s’était figé – ça avait duré quelques secondes – une de trop, puis deux ou trois de trop –, avait porté sa main à son cœur – ça, oui, le paysan l’avait dit et répété, même de loin il l’avait vu, raide comme un piquet, les jambes écartées pour assurer son appui, sa main cramponnée

à son cœur avant de vaciller en fléchissant les genoux, vers lui – son locataire – comme pour lui demander non pas de l'aide ou du secours, non, certainement pas, mais tout simplement une explication sur ce qui était en train de lui arriver, ou pour partager sa stupéfaction et sa colère contre la mort qui était en train de le faucher en plein milieu d'un champ mal entretenu, les pieds dans la boue, alors qu'il avait bien autre chose à faire que de mourir. Tout le monde avait conclu qu'il avait dû être furieux de se faire cueillir comme ça, mais le corps était tombé comme un arbre qu'on abat – déjà mort – un grand fracas – sa face congestionnée et furieuse d'être ainsi prise en traître par la mort.

Dès qu'on avait su, disons plutôt le lendemain, les uns après les autres s'étaient présentés à la maison. Devant l'entrée, au-dessus de la porte, des draperies noires brodées de franges d'argent accueillaient les visiteurs, parmi lesquels personne ne s'était demandé comment on avait déjà eu le temps d'inscrire les initiales du grand défunt, parce que tout le monde avait été saisi par la beauté des draperies – on ne voyait pas ça tous les jours.

Dans la maison, la mort s'était invitée – on n'entendait plus le tic-tac de la pendule du salon ni de l'autre comtoise, celle du couloir de l'étage ; la bonne et les commis, les gens de la maison, tous marchaient comme des ombres, bougeaient dans un silence qui donnait à chacun de leurs gestes la beauté hiératique et froide de l'autre monde, l'intérieur de la maison était plongé dans une obscurité presque totale. On avait fermé les volets – qu'on ne rouvrirait pas avant le départ de la dépouille pour le cimetière – et chaque mouvement de vie, chaque éclat de lumière, jaune orangé, pâle, presque intimidé on aurait dit par la noirceur régnant et le silence à peine rompu par les craquements des pas sur le parquet et par le travail du bois dans le corps de la maison, ne tenait qu'au déplacement fragile d'une lampe à huile, au filet tremblotant d'une flamme grignotant la mèche d'une bougie ; tout semblait tamisé ou effacé, presque réduit à néant. Les miroirs étaient recouverts d'un linge blanc, aucun reflet, même sur les vitres, même sur la porcelaine de la vaisselle. Rien ne devait réfléchir les visages, personne ne devait avoir le luxe de se perdre dans sa propre contemplation, même pour une seconde – ce serait une seconde d'arrachée à l'éternité pour la salir de l'ombre fugace d'un moment de vanité inadmissible. Les chiens,

qui d’habitude gueulaient pour vous accueillir, avaient appris à se taire ; quelqu’un avait eu l’intelligence d’aller les enfermer plus loin.

Toutes et tous étaient venus, l’air sinistre et presque aussi mort que le mort, silencieux avant de s’asseoir à la table de la cuisine pour aider aux premiers apprêts mortuaires. On avait pleuré et gémi comme il fallait, murmurant les bons souvenirs et osant parfois rire à l’évocation de l’un d’eux, qu’on faisait revenir à la surface du temps comme on aurait repêché une machine rouillée et méconnaissable à force d’avoir passé trop d’années sous l’eau. On parlait du défunt à voix basse, l’auréolant d’une bonté dont on n’avait jamais perçu le moindre signe durant sa vie, avec des mots si bienveillants qu’il semblait soudain à tout le monde que le défunt qu’on nous offrait là était une pure invention, ou alors qu’il avait été si exceptionnel que ça avait dû nous crever les yeux et qu’ainsi on n’avait pas su s’en rendre compte de son vivant, et soudain c’était évident, il était la bonté même, il était l’intelligence même, il était la générosité même, il était la bienveillance même, un homme comme on n’en fera plus, oui, le moule est cassé, c’est fini, on murmurerait bientôt, à l’église, sur la route du cimetière, et après, pendant le repas que la famille donnerait pour évoquer une dernière fois celui qui nous a réunis ce jour-là, que ce sont décidément toujours les meilleurs qui partent en premier, comme si tous, un jour ou l’autre, n’étaient pas destinés à devenir le meilleur d’entre eux.

Dans la chambre mortuaire, le beau mort ne voulait contredire personne ; il était allongé, sa silhouette noire et imposante sur le drap blanc semblait dessinée avec la précision d’une encre de chine, ses mains jointes sur sa poitrine laissaient dépasser un chapelet – et comme si c’était sa première communion, les mains épaisses et raidies donnaient l’impression que les doigts comptaient les grains pendant que le mort récitait pour lui-même, dans le silence de sa nuit, un *Credo*, un *Pater* ou un *Ave*. Pendant deux jours tout le monde était passé visiter le mort pour lui rendre un dernier hommage. À l’aide d’un rameau béni, chacun avait ébauché un signe de croix sur sa poitrine – avec plus ou moins de ferveur ou de solennité, plus ou moins de conviction et d’ardeur, mais avec toujours la même application protocolaire, bien conscient que derrière soi, dans l’ombre du mur, veillaient la veuve du défunt, son gendre et sa fille – celle

qu’il avait tant aimée, que tout le monde plaignait tant qu’on avait presque oublié de plaindre l’épouse, veuve de Firmin Proust, mort subitement ce 14 décembre 1906 en nous laissant une fin d’année bien triste pour fêter Noël et le jour de l’an.

Maintenant, toujours aussi tenace et froide, la pluie semble s’être un peu adoucie ; elle joue les prolongations mais on se dit qu’elle s’arrêtera dans pas trop longtemps. À vrai dire, personne n’y fait plus vraiment attention, ou alors seulement le temps d’éviter d’enfoncer son pied dans la terre trop spongieuse et glissante ; on avance, on baisse la tête et on avance, c’est tout, ne pensant à rien d’autre que d’en finir au plus vite. C’est fastidieux, lent, mais c’est aussi très beau, imposant, quand on prend le temps de regarder les chevaux et leur plumet, leur drap de deuil, le corbillard avec, tout devant, qu’on observe avec déférence en y jetant un œil de temps à autre, qui ouvre la marche, le curé habillé en grande pompe avec son costume funèbre, suivi par les trois sacristains vêtus de blanc, dont le plus âgé – un vigneron qu’on connaît – est le porte-croix, une croix si haute qu’elle domine l’assemblée de plus d’un bon mètre pour se frayer une place au ciel près des anges et des chérubins, des saints et des saintes qui, de là où ils sont, regardent, sans doute avec bienveillance, la procession. Nous, d’en bas, on jette un œil sur la croix qui nous guide, et, derrière le curé et les sacristains, on devine les deux enfants de chœur, avec dans les mains du premier le cierge et dans celles du second l’eau bénite qu’il porte avec la crainte de la renverser, puis les deux bedeaux encore habillés en rouge, comme dans le temps, avec leur toque, et qui semblent tout droit sortis d’une peinture italienne du Moyen Âge.

On aperçoit le cimetière derrière la grisaille du rideau de pluie, là-bas, plus si loin, encore quelque cent ou deux cents mètres et on y sera. On préférait quand c’était en plein centre du hameau, c’était moins loin, c’est sûr, c’était même tout à côté, mais Firmin avait été d’accord pour qu’on déménage les morts, qui prenaient beaucoup de place au pied de la chapelle. On avait décidé de les loger tous, les morts d’hier, ceux d’avant-hier et ceux d’avant avant-hier – dont plus personne ne se souvenait –, dans un champ que Firmin avait mis à la disposition de la commune. À vrai dire, le père Proust, comme on l’appelait derrière son dos, n’en avait pas exactement fait don, non – pas tout à fait le genre – ou bien *don*, à la condition qu’on

enterre les siens en les exonérant de droits à payer, aucune concession à payer à aucun des membres de la famille qui rejoindrait le caveau familial, et à condition que les municipalités successives, jusque dans un futur inatteignable et incertain, entretiennent ledit caveau de famille, que Firmin avait fait bâtir par un véritable artiste qui avait œuvré à des sépultures d'hommes célèbres, en tout cas célébrés loin de chez nous, peut-être même jusqu'à Paris. C'était un spécialiste des marbres et des stucs, de la pierre taillée et de la symbolique mortuaire qui avait fait sortir de terre un caveau monumental d'où s'échappaient des angelots sculptés, des drapés mousseux et des feuilles de vigne ciselées dans de la dentelle de pierre, deux colonnes doriques, un chapiteau avec les noms gravés sur le fronton, le tout comme un modèle réduit de château, ou plutôt de l'antique Panthéon – ou encore plutôt du Parthénon – ou encore d'un autre nom, qui avait été évoqué d'un air entendu et que personne n'avait osé contester, car on était sûr que c'était du meilleur effet ; c'était très beau, très cher, très imposant. Firmin allait reposer dans la demeure sous laquelle il avait fait placer les restes bien aimés des parents de ses parents, les dépouilles de ses parents eux-mêmes, et celles de nombreux enfants qui auraient pu être des oncles et des tantes, ou même des frères ou des sœurs, et n'avaient été que des fantômes fauchés par une mort aveugle à la pitié et indifférente à la jeunesse ou à l'enfance – paix à leurs âmes. Bien sûr, couronnant l'ensemble, Firmin avait voulu une stèle dévouée au glorieux héros napoléonien, François Proust, sans qui les rêves de grandeur des uns et des autres, et de lui le premier, n'auraient jamais vu le jour.

Marie-Ernestine, avec sa mère, ouvre la marche derrière les officiants. Derrière elles, Jules – désormais son mari –, et ses deux frères, venus pour l'occasion. Ils sont là, les trois enfants de Firmin, les deux fils, peut-être réellement tristes et bouleversés, l'un dans ses atours de curé de campagne venu assister à l'enterrement de son père loin de son diocèse, et l'autre, vêtu d'un costume noir, brassard noir au bras comme tous les hommes proches de Firmin, se murant dans un mutisme qui ne lui ressemble pas, tant il avait toujours été connu pour ses cris d'orfraie et ses bavardages, son goût des déhanchements suspects – en tout cas aux yeux de la population locale, qui n'avait jamais aimé ce garçon et avait été soulagée de le voir rejoindre

l’anonymat des villes et le tourbillon des grands magasins, où l’on devait adorer ce *genre-là.*

Jules, c’est lui qui organise tout. Lui qui tient le rôle qu’aurait tenu Firmin si quelqu’un était mort à sa place ; Jules qui acceptera, au nom de toute la famille, tout à l’heure, les condoléances. Avant qu’on se sépare, c’est lui qui aura la charge de réunir les proches et la famille pour partager le repas de l’amitié, qu’on entamera dans un parfait silence, à peine écorné par les couverts dans les assiettes, les chocs métalliques, les verres – et c’est lui qui remerciera tout le monde d’être venu, parfois de si loin, oui, les fils de Firmin bien sûr, mais aussi les amis lointains et la grand-tante Caroline, malgré son âge et son arthrose. C’est lui encore qui demandera si, exceptionnellement, le fils aîné de Firmin, l’homme d’Église, pourrait remplacer monsieur le curé pour réciter la prière des morts, ce qui sera accordé par le curé ; c’est donc le fils aîné de Firmin qui dira la prière pendant qu’on versera du vin aux hommes présents – du vin rouge qu’on ne coupera pas avec de l’eau pour ne pas humilier les plus ombrageux d’entre eux. C’est lui encore, Jules, qui après le repas donnera une longue poignée de main avant que chacun reparte.

Le deuil aura commencé par séparer Marie-Ernestine des hommes – mari et frères – parce que dès le début il aura fallu s’occuper de sa mère, qu’elle n’aura pas quittée trois jours de suite, celle-ci semblant chercher refuge dans l’effondrement ou la sidération, comme si elle n’avait jamais pu imaginer que son mari – dont elle avait pour elle-même pensé parfois tant de mal – irait jusqu’à lui causer le tort de la laisser veuve. Elle n’aura pas été en état d’accueillir les proches, qui tous pourtant auraient aimé la saluer en l’assurant de leur soutien, comme si eux qui ne l’avaient jamais vue ou perçue que comme l’ombre de son mari, s’étaient souvenus de sa réalité, comme si soudain elle était devenue la part la plus tangible de l’homme des lieux et restait une émanation de Firmin au-delà de la mort, un bout oublié de Firmin resté du côté des vivants pour le retenir, lui, de ce côté de la vie ; on se demandait presque pourquoi elle était encore là, pourquoi on n’avait pas enterré son ombre avec Firmin.

Au moment où on lui avait annoncé sa mort, elle avait marqué un arrêt presque agacé en s’étonnant de ce contretemps, mais guère plus. Elle avait appelé sa fille dans la salle à manger et fait appeler son gendre, qui devait

travailler à la scierie ou ailleurs. Elle leur avait annoncé la mort de Firmin sans s'émouvoir au-delà du nécessaire, se demandant peut-être comment elle allait devoir s'habiller dans l'heure qui suivrait, et c'était seulement au moment où des hommes étaient venus avec une charrette à bras et qu'ils avaient déposé le corps dans leur maison que la femme de Firmin avait pâli et avait soudain, sans un mot, en tendant le bras vers sa fille, mais sans un regard pour elle ni pour personne, réclamé que cette dernière la soutienne. Marie-Ernestine s'était précipitée pour la retenir, aidée bientôt par la bonne et par Jules, allant l'accompagner jusqu'à la cuisine où on l'avait fait s'asseoir et boire un verre d'eau, qu'elle avait refusé en poussant le gémissement d'une voix qui aurait pu être celle d'un enfant et non d'une femme, voix sortie d'un fond inconnu d'eux tous et d'elle la première.

Marie-Ernestine n'aurait pas cru que sa mère puisse souffrir autant de la mort de son mari, non qu'elle n'imagine pas sa mère éprouvant un profond chagrin, mais il lui semblait qu'elles étaient tellement préparées à cette mort que, le moment venu, leur douleur en serait atténuée, comme adoucie par la préparation que le temps avait assurée. Car pendant trois jours, entre la veillée funèbre où elle avait tenté de tenir sa place et les heures qu'elle avait passées auprès de sa mère dans l'une des chambres du haut, où on l'avait installée, Marie-Ernestine n'avait été animée que d'une seule pensée, un seul souvenir : c'était il y a deux ans, et c'était elle qui était alitée et convalescente, et sa mère qui était à ses côtés – sa mère qui vient la voir, sa mère qui lui parle de son accident

Ton accident

et qui explique à sa fille l'offense qu'elle a faite à Jules en passant devant lui comme elle l'a fait ce jour d'été, mais aussi et surtout comment elle a offensé son père.

28

Pendant deux ans, ce à quoi elle avait repensé souvent, ce n'était pas à tous les mouvements qui l'avaient amenée à accepter la main de Jules. Ce

qui avait tout changé, ce n'était pas que Jules se soit montré d'une patience infinie avec elle, car, s'il avait montré à son égard une constance qui avait fini par payer, ce n'était pas du tout parce qu'il avait su séduire Marie-Ernestine, ni – encore moins – qu'il avait réussi à obtenir en retour de son obstination un amour mérité, mais pour une raison qui n'avait rien à voir avec ses efforts. Bien sûr, la honte

Ton accident

avait fait vaciller les certitudes de la récalcitrante Marie-Ernestine ; bien sûr, elle avait été sensible à la délicatesse dont Jules avait fait preuve en venant la voir chez les sœurs, lorsqu'elle était blême comme la mort et alitée, effrayante de tristesse et de désespoir, et qu'il se présentait tous les jours avec sa discrétion et ses bouquets de marguerites, ses sourires et sa bienveillance, tous ces jours où, malgré cette vilaine odeur de sciure de bois qu'il dégageait, elle avait fini par lui concéder des conversations, presque une intimité – imposée par l'ambiance qui exigeait le murmure près de l'oreille de la malade –, qu'il avait eu tôt fait de prendre pour les premiers signes d'une victoire. Elle avait fini par aimer lui sourire pour avoir le loisir de se reposer sans le froisser ni l'interrompre, comme elle ne détestait plus l'écouter quand il racontait son quotidien et sa famille, son amour pour les chiens et la chasse, ou qu'il se remémorait à voix haute son enfance et la mort de ce père dont il ne revoyait plus en y repensant que les épaisses moustaches brunes et des yeux gris. Tout cela avait compté, mais n'aurait jamais été suffisant pour que Marie-Ernestine finisse par se résoudre à épouser Jules.

Ce qui avait compté, c'était sa mère.

Et ce n'était pas seulement parce qu'elle était là, à attendre avec elle que les heures s'égrènent dans une lenteur infernale avant de rentrer, bientôt, à la maison ; pas seulement non plus parce qu'à force de lui parler de *son accident,* elle avait presque fini par convaincre Marie-Ernestine que ce qui l'avait conduite sous les soins des bonnes sœurs avait été *vraiment* un accident, qu'elle n'y avait été pour rien, et que si elle ne se souvenait de rien ce n'était pas parce qu'elle avait quelque chose à oublier dont sa mémoire aurait pu avoir honte ou peur, mais parce qu'elle avait été victime

d’un moment où, n’étant pas maîtresse d’elle-même, sans doute les ciseaux lui avaient glissé des mains.

D’ailleurs, c’est ce que le médecin avait expliqué à voix basse mais avec insistance pour que les sœurs acceptent d’accueillir la jeune blessée, car tout le monde savait qu’il n’aurait pas été concevable pour les sœurs d’accueillir la jeune femme si on avait soupçonné la nature de ses blessures. Il avait été dit que cette perte de mémoire était bien la preuve que la jeune femme n’avait pas eu toute sa tête quand son accident s’était produit ; on s’était raconté en se le répétant pour s’en convaincre que le soleil avait dû taper trop fort sur cette jeune tête de linotte, qui avait dû en être bouleversée au point qu’une fois dans sa chambre, prenant ses ciseaux pour des travaux de couture, elle s’était entaillée avec une telle violence qu’elle n’avait pas pu s’en rendre compte. Personne n’avait discuté cette version, même les sœurs qui refaisaient les pansements tous les jours, même l’infirmière en chef avec ses yeux étroits qui transperçaient le cœur de Marie-Ernestine pour lui arracher ses secrets et lui faire avouer des péchés que la jeune femme ne pouvait que confesser avoir oubliés. Mais une chose était sûre, c’est que sa mère avait réussi à alléger sa peine en la lui rendant moins honteuse, moins coupable ; ce n’était pas sa faute,

Ton accident

et le mot avait allégé la jeune femme de sa noirceur et du poids de sa mauvaise conscience, ouvrant l’univers entier à une possible respiration.

Au bout de trois ou quatre visites, la mère de Marie-Ernestine avait bien vu qu’elle n’arriverait à rien avec cette entêtée et avait fini par avouer ce qui devait devenir le seul argument pour que la jeune femme se résigne à épouser Jules.

Ce jour-là, la mère semble tourner autour du pot, elle a quelque chose à dire, c’est sûr ; elle s’y prend mal, tergiverse, contourne ce qu’elle veut dire et détourne ses mots, leur fait prendre des chemins qu’elle abandonne aussitôt, puis s’y reprend, exagérément timide et empêchée ; elle souffle qu’elle ne comprend pas la réaction de sa fille vis-à-vis de son père, et

quand elle voit que sa fille se raidit et que quelque chose refuse d'entendre, ou va bientôt refuser d'entendre, elle s'y prend autrement,

Tu sais que ton père t'a toujours aimée et n'a jamais voulu que ton bien, ton père ne veut que ton bien et toi – et bientôt elle accuse sa fille d'ingratitude envers lui et ose prétendre que la petite Boule d'Or de Firmin est la seule personne qu'il aura aimée sans réserve toute sa vie, ce qu'elle avoue non pas avec une pointe de jalousie envers sa fille, mais avec cette vieille griffure de dépit et de tristesse de savoir qu'elle n'aura jamais été aimée par cet homme autant que leur fille. Elle dit ne pas comprendre l'ingratitude de sa fille, comment elle a pu rejeter son père et refuser un mariage qu'il ne lui avait imposé que pour son bien à elle, et non pour satisfaire ses propres intérêts, comme la jeune femme l'avait cru, aveuglée par son égoïsme et par des ambitions dont des personnes inconscientes ou prétentieuses lui avaient farci le crâne en lui faisant croire à des *fariboles* – oui, un mot comme *fariboles*, mot nouveau dans sa bouche, un peu grotesque, Marie-Ernestine soudain piquée par ce mot dans la bouche de sa mère, Marie-Ernestine qui veut se défendre et se demande de quoi on l'accuse, elle voudrait se défendre mais sa gorge se noue, elle ne veut plus rien entendre mais pourtant elle entend jusqu'au bout sa mère qui lui raconte, comment as-tu pu croire que ton père a voulu t'imposer un mariage pour se faire plaisir à lui, comment as-tu pu croire qu'il allait te donner à un homme qu'il estime mais dont il sait qu'il n'a pas un traître sou, un homme qui ne pèse rien, n'a aucune fortune ni terre ni rien, qui n'a que sa valeur pour lui, comment n'as-tu pas réfléchi, pourquoi as-tu été si sotte et ingrate, pourquoi ne t'es-tu pas demandé pourquoi ton père a voulu que tu te maries si vite ? Tu ne t'es rien demandé ? Et alors la mère enfonce le clou en disant tu as préféré prendre ton père pour un homme méchant et moi pour l'idiote que je suis peut-être, mais ton père et moi n'avons pensé qu'à toi, qu'à te protéger, qu'à assurer ton avenir, car autant que tu le saches – et c'est là qu'elle lui annonce que son père, cette année, deux fois son cœur s'est arrêté avant de recommencer à battre dans sa poitrine, par deux fois des alertes l'ont prévenu, il a failli mourir deux fois, ils ont eu tellement peur et c'est pourquoi il a pensé que sa mort serait une catastrophe pour sa fille, oui, dit-elle, il n'a pensé qu'à sa fille, elle le murmure et son murmure a la dureté de la pierre, nous n'avons prévenu personne mais ton père sait qu'il ne vivra pas longtemps et c'est pourquoi il faut que tu te maries, il veut que

tu te maries, il veut qu'un homme garde notre maison, il faut un homme dans cette maison, un homme sûr pour notre maison ; la mère répète à la jeune pianiste, ton père se tue pour nous et toi tu ne penses qu'à ton piano et à tes bêtises, comment peux-tu ne pas voir que ton père fait ce qu'il a toujours fait pour nous protéger – tu n'as pas honte ? –, il veille sur toi et tu ne le vois même pas, tu penses qu'il est égoïste et aveugle alors que c'est toi qui es aveugle et ne penses qu'à toi, tu ne peux pas désobéir à ton père et l'insulter comme tu l'as fait – tu ne peux pas.

Et l'épouse de Firmin se tait.

Elle laisse vibrer le silence et l'émotion ; Marie-Ernestine entend le monde se retourner, elle saisit la main de sa mère et toutes les deux se mettent à prier. Bientôt elles se prendront dans les bras l'une de l'autre – le mariage est scellé, Marie-Ernestine se résout à tout.

Deux ans plus tard, mariée, son père mort d'une crise cardiaque en plein champ, elle repense à ce souvenir et se demande encore pourquoi elle a ce goût si amer dans la bouche, le fiel du ressentiment et de la colère qui la rongent et lui donnent ce vertige insensé de tristesse qui l'épuise jusqu'au fond de son cœur et de son âme.

29

Je ne connais rien à la réalité des successions au début du vingtième siècle, rien de ce que disaient le droit et les traditions en milieu rural à l'époque où meurt Firmin, en 1906. Je pourrais téléphoner à un notaire, fureter sur internet, éplucher toutes les sources de renseignement – discuter avec un spécialiste du Code civil. Je pourrais – ou devrais – mener une enquête pour savoir si, un siècle après le Code napoléonien, on en est encore là, ou si on a déjà glissé vers le vingtième siècle. À vrai dire, les articles que je découvre sont si pénibles à lire que je renonce à m'enfoncer dans l'obscurité du jargon juridique. Je ne jouerai pas la reconstitution d'un savoir qui au fond m'importe peu, qui n'a jamais importé dans ma famille,

car celle-ci, comme toutes les autres j'imagine, ne se laisse porter que par les nécessités du récit qu'elle veut entendre et certainement pas par la réalité, même historique ou administrative. Ce qui l'intéresse, c'est que les deux frères de Marie-Ernestine sont évincés au seul profit de Jules, et comment on en arrive ainsi au triomphe de la *pièce rapportée.*

On peut imaginer le notaire de Firmin et le voir dans son étude, assis derrière son bureau style Second Empire, pas très loin d'une vaste cheminée, notaire conforme à l'idée qu'on s'en fait, ronronnant dans son cliché, bedonnant et le souffle court, exsudant ses excès d'abats, de charcuterie, de sauces, de vins et de gibier. On peut du même mouvement voir la lumière tamisée par un abat-jour vert émeraude – mais non, l'électricité n'est pas encore arrivée ici, il lui faudra du temps pour s'installer dans nos campagnes, on s'éclaire encore à la lampe à huile ou à pétrole, ou avec des bougies, comme on le fait ce jour-là pour combattre l'obscurité d'un ciel charbonneux en plein après-midi.

On peut ressentir l'ambiance alourdie par l'odeur de la pipe et du tabac froid, et, sans trop de difficultés, imaginer les cinq silhouettes des membres de la famille Proust, leurs souffles suspendus, comme en arrêt, avec les interrogations presque visibles sur les lèvres gercées par l'hiver glacial de cette année, sur celles de la veuve de Firmin, d'abord, celles de ses trois enfants et enfin celles de Jules, seul conjoint, donc, tous attendant la lecture d'un testament redouté autant que fantasmé, testament que les doigts potelés et courts du notaire semblent incapables de décacheter puis d'ouvrir, comme si le notaire prenait plaisir à différer le moment de la révélation du contenu, ou comme s'il avait des regrets ou des scrupules à s'y coller ; dans quelques secondes, sa langue aura elle aussi du mal à lire les dernières dispositions de son client, ce à quoi le notaire finira par se résoudre d'une voix d'abord trop cérémonieuse puis trouvant son rythme, son ton poussif établissant devant toutes et tous la vérité d'un Firmin refaisant surface du fond de sa mort, rejaillissant en imposant ses quatre volontés comme il l'avait toujours fait de son vivant.

Il faut maintenant voir les corps assis, presque en cercle autour du bureau du notaire, sur des chaises de bois verni ; les corps vêtus de noir et austères, sans mouvements d'impatience, entièrement figés par l'attente et la résignation à ne rien laisser paraître d'une quelconque émotion, car

chacun pour lui-même veut se montrer insensible aux biens de ce monde et parce qu'aucun ne veut trahir sa faim de biens matériels, son avidité, sa tentation de céder au plaisir de la possession, et parce que surtout chacun veut enfouir le plus loin possible ces mauvaises pensées dont il pressent qu'elles ne lui font pas forcément honneur. C'est pourquoi, peut-être intimidé par la solennité du moment, chacun regarde la pointe de ses chaussures ou les lames du parquet en retenant son souffle, en bougeant le moins possible. On s'immobilise, on se fige autant qu'on peut à l'intérieur de soi, on esquisse des sourires douloureux de soutien vers la mère – car c'est à l'épouse et à elle seule que revient le privilège de faire étalage de la tristesse de tous.

Le verdict, quand il tombe, rappelle que Firmin était bien sain de corps et d'esprit lorsqu'il a rédigé son testament, c'est-à-dire qu'il était bien tel que tous l'avaient connu, redoutable et sûr de son fait. C'est pourquoi personne n'est surpris lorsqu'on apprend qu'il lègue, comme unique héritage à son fils aîné, son propre missel et son rosaire, dont il a écrit noir sur blanc qu'il les tenait de son propre père et que ce dernier les avait lui-même reçus du sien, qui lui-même, allez savoir, les avait peut-être reçus de François, le héros napoléonien, bien que ce ne soit peut-être qu'une légende. Le curé, Paul, fils aîné de Firmin, redresse sa tête de bon élève et fixe le notaire avec une fièvre dans le regard qu'on ne lui connaît pas : ses yeux s'étonnent, clignent, traduisent la surprise, puis l'effarement, puis le dégoût lorsqu'on apprend que parce qu'il avait choisi la Sainte Église plutôt que de s'occuper des affaires familiales et des fermes dont son père aurait voulu lui voir prendre la charge, c'était donc vers l'Église elle-même que Firmin choisissait de donner une partie de l'héritage qui aurait dû revenir à son fils aîné, qui ne s'en porterait pas plus mal puisqu'il avait renoncé aux biens matériels de ce monde, écrivait Firmin en deux mots tranchants, rappelant qu'il avait accepté le choix de son fils, en avait même tiré de la fierté, omettant de préciser qu'il avait seulement rêvé du profit qu'il aurait pu en tirer si son fils était devenu archevêque ou cardinal – rêverie dont il avait vite déchanté en comprenant que ce dernier ne serait jamais que le curé d'une paroisse pas plus grande qu'un dé à coudre –, choix qu'il comptait respecter à la lettre en assurant un don au diocèse de son aîné, qui devrait s'en tenir pour satisfait.

Quant au deuxième fils, Anatole, celui-ci n'espère sans doute pas davantage que son frère aîné, dont il voit que le supplice terminé le laisse sans force sur sa chaise, dévasté. Le deuxième fils redoute que ce père qui l'avait toujours effrayé continue, par-delà la mort, à le terroriser comme, enfant, lorsqu'il lui criait à trois centimètres du nez qu'il n'était qu'une poule mouillée ; oui, il redoute tellement ce qu'il va entendre que c'est maintenant en fermant les yeux – comme s'il refusait de revoir la face furibonde de son père l'insultant en lui postillonnant au visage –, en serrant les mâchoires, en essayant de toutes ses forces de retenir des larmes de colère, de frayeur, et en serrant peut-être les poings – mais discrètement, plantant ses ongles à l'intérieur de la paume – qu'il attend la sentence, car nul ne doute et certainement pas lui que ce sera une sentence que son père lui enverra de l'au-delà. Il s'y prépare physiquement, les muscles tendus, la gorge nouée, la respiration coupée net quand il entend la voix ridiculement sentencieuse du notaire lui annoncer que son père lui fait don d'un tiers de ses terres, de ses fermes, de ses louages, d'un tiers de tout ce qu'il possédait – suscitant chez chacun une surprise et presque un vent de panique si, en bout de phrase, la condition suspensive n'était tombée, ajoutant le cynisme à la cruauté en demandant que le jeune homme, cadet de ses fils, renonce à vivre comme il l'avait toujours fait et qu'il montre enfin sa capacité à gérer un domaine, à se comporter en homme, à se marier dans les plus brefs délais et à fonder une famille, sans quoi il n'aurait qu'à s'en retourner se prélasser dans ses parfums et ses tissus de femme, ses amitiés douteuses et sa vie de théâtre. Écoutant le verdict, rougissant, le jeune homme étouffe un rire rageur – tout le monde s'étonne de la secousse nerveuse qu'il réprime, et à son tour il les fixe les uns après les autres et veut hurler sa haine contre son père mais aussi contre eux tous, en qui il n'a jamais trouvé d'alliés. Il hausse les épaules et n'a qu'une envie, foutre le camp, fuir ce pays d'ignorants et de gens haineux, il a envie de vomir – il a honte et ne sait même pas si c'est de ne pas leur ressembler qui lui fait honte ou si, au contraire, c'est de leur ressembler malgré tout et de devoir accepter de vivre avec le même sang que le leur dans ses veines.

Maintenant, bien sûr, tous se tournent vers la petite Boule d'Or, la préférée du père, celle que ses frères ont toujours aimé détester et moquer. Si les deux frères fixent leurs yeux sur elle, c'est pour capter l'émotion qui ne manquera pas de trahir sa fausse modestie, son arrivisme, sa méchanceté

aussi, car, ils en sont sûrs, quand le notaire prendra sa voix la plus mielleuse pour faire allégeance aux nouveaux maîtres du canton, ce qu'ils verront se dessiner sur le visage de leur sœur, ce sera la vérité de sa nature, car elle ne pourra pas résister et le vernis craquera, le masque tombera, on verra que la petite Boule d'Or de son père ne pourra pas dissimuler plus longtemps la femme manipulatrice qu'elle est ; ils ne sont pas dupes, les deux frères s'échangent quelques coups d'œil du genre on vous l'avait bien dit ; ils traquent l'aveu de mesquinerie sur les traits de leur sœur mais rien ne vient, elle respire l'innocence et la tristesse avec une telle force que c'est à ne pas douter qu'elle est décidément la pire garce que la famille aura jamais engendrée.

Le notaire doit d'ailleurs le soupçonner, puisqu'il semble déjà la craindre comme il craignait leur père. C'est pourquoi il prend une voix plus solennelle et presque fière d'annoncer que, des trois enfants de Firmin, c'est elle et elle seule qui héritera de tout – en réalité d'absolument tout, les maisons et les champs, les rentes, fermages, loyers, des hectares de terres cultivables et très rentables, et des bêtes aussi, sans parler de la scierie et de la menuiserie, à quoi s'ajoutent le bois de la Coudrée et les deux étangs près de la vallée de la Morte-Pierre. Le notaire jette un œil interrogatif à Anatole pour savoir s'il veut étudier la proposition de son père d'accepter le tiers de ses biens en respectant les conditions que ce dernier a fixées, tout en sachant que le cadet ne se donnera même pas la peine d'évaluer la possibilité d'accepter, puisque tout ça n'est qu'une comédie pour l'humilier et l'enfoncer aux yeux des autres. Les deux frères regardent leur sœur, ils n'arrivent à pas décrocher mais découvrent soudain, au lieu de la prédatrice qu'ils s'attendaient à trouver, une autre femme : ils en sont saisis seulement maintenant, oui, c'est ça, Marie-Ernestine ressemble à s'y méprendre à sa mère, et pas seulement parce qu'elle est vêtue de noir comme elle et que, comme elle, son visage est empreint d'une gravité qui ressemble à la vieillesse, mais comme si elle était une émanation directe de leur mère, comme si la Marie-Ernestine qu'ils avaient connue avait été remplacée par une autre et qu'elle n'était que la copie, plus jeune, plus vigoureuse certes, mais seulement la copie de leur mère. Ils ont le temps de se dire que bientôt leur petite sœur deviendra une vieille femme aigrie et sombre comme leur mère – c'est en elle, c'est déjà là, ils voient les yeux ternes et les joues presque creuses, sa mine défaite et impassible ne tirant aucune gloire ni

semblant de victoire de ce que la voix du notaire commence à annoncer quand il la charge, elle, l'unique fille de son père, de prendre sur ses épaules le poids de la maison Proust, charge qu'elle accepte déjà en baissant les yeux et en soupirant – se peut-il qu'elle pense à autre chose ? Que ses yeux soient tournés ailleurs, vers d'autres désirs ? des regrets ? un autre monde ? d'autres idées ? Se peut-il qu'à ce moment elle pense que le monde vient de se refermer sur elle et qu'il n'y aura plus jamais d'autre issue que la soumission et l'obéissance à la mémoire de son père ? C'est possible, bien sûr, l'idée traverse l'esprit des deux frères, mais ils l'évacuent aussi vite car de toute façon personne ne pourrait le dire, personne, jamais, non, personne à part Dieu n'a accès aux ténèbres des âmes, et les deux frères pensent que personne ne pourrait avoir accès à un cerveau aussi sournois que celui de leur chère petite sœur, la petite Boule d'Or préférée de Firmin – la si chère petite aimée.

30

Mais tout posséder pour une femme – surtout pour une femme aussi jeune, au début du vingtième siècle –, c'est ne rien posséder du tout.

Celui qui possède tout, c'est Jules.

En les mariant, on a veillé à ce que les biens de Marie-Ernestine et ceux de Jules se diluent l'un en l'autre, la fortune possible de la femme devant s'incarner dans les décisions et la force de l'homme, seul capable de faire bon usage de tant de perspectives de dépenses, car personne ne serait assez idiot pour laisser à une femme le loisir de jeter par les fenêtres tout le bien amassé si laborieusement par des générations d'hommes ; Firmin, lui, en tout cas, n'aurait jamais laissé s'organiser une telle débâcle, et avant toute chose le mariage de sa fille avait été l'assurance de tout léguer à celui qui, n'étant pas son fils, aurait mérité de l'être plus qu'aucun autre.

S'il arrive que le fils prolonge le geste du père et que personne ne s'aperçoive de la transition, parfois c'est le contraire, la transmission ne se réalise pas, au grand regret des pères et à la désolation des fils, qui se sentent punis de ne pas savoir répondre au désir qui les a fait naître ; ce désaccord unit les fils et les pères dans un dépit commun au moins le temps d'un instant, avant de jeter les uns et les autres dans un sentiment

d’humiliation et de défaite nourrissant un secret ressentiment des générations entre elles. On se dit alors, pour se rassurer et donner un semblant de sens à tout ce qui n’en a aucun, que les vues de Dieu sont impénétrables, à moins que Dieu, dans Sa grandeur réconciliatrice et apaisante, voie le coup venir et, se sentant responsable, s’empresse de réparer Son erreur en offrant une fille à son serviteur. Ainsi, avec une fille, Firmin Proust avait acquis le droit de se choisir lui-même un fils, puisque sa fille ne serait là que pour laisser toute la place à son époux. Tout est donc comme Firmin a prévu. Avec sa mort vient le triomphe de Jules, gendre idéal peut-être mais surtout fils fantasmé, qui devient le maître du hameau et du canton. Dans l’esprit de tous, Jules se fond à celui qu’il a aimé et admiré comme un père, à vrai dire comme le père qui lui a fait défaut en tombant raide mort à un âge où en général les hommes ne pensent même pas encore à devenir vieux. Jules connaît le vertige de se retrouver en possession de tout ce qui revient à sa femme puisque, si tout est à elle, c’est à lui que revient le droit de gérer, de négocier, d’ordonner, de diriger, de signer les ordres, de vendre et d’acheter. C’est lui qui a tous les droits et à qui incombe en retour de tenir la maison et de subvenir aux besoins de sa femme et à ceux de sa belle-mère, car Firmin a précisé dans son testament que bien sûr son épouse aurait, avant de venir le rejoindre dans le caveau familial, le droit de jouir de sa maison comme elle l’avait toujours fait. Firmin avait insisté sur le devoir de Jules et de son épouse de tenir compagnie à sa femme, de satisfaire tous ses besoins et ses désirs – ce qui ne coûterait pas cher ni en temps ni en argent, puisque tout le monde savait que la préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser n’avait jamais rien coûté, s’excusant presque de prendre autant de place, se calant bien au fond d’un fauteuil près de la cheminée pour disparaître à l’angle d’un mur, ou se pelotonnant dans une couverture au fond de sa chambre comme si elle n’allait en ressortir que sous forme d’un minuscule tas de poussière ou de cendres. Elle ne serait un obstacle à rien, à aucune ambition, et même elle pourrait accueillir les enfants quand ceux-là naîtraient, car il était tout naturel pour des enfants d’avoir des grands-parents à la maison – Firmin avait passé son enfance avec ses propres grands-parents dans sa maison, la famille avait connu un temps le bonheur de voir plusieurs générations en son sein, ce qui n’avait pas duré, la mort remet toujours de l’ordre et il y a toujours un vieux pour vous le rappeler,

C’est la roue qui tourne.

Firmin Proust avait organisé la suite avec le regret de n’avoir jamais à connaître les enfants de sa chère petite Boule d’Or, bien qu’il ait espéré, en précipitant le mariage de Marie-Ernestine, avoir peut-être le privilège de voir naître un petit-fils, et pourquoi pas le bonheur de le voir grandir un peu, car, s’il n’avait pas douté que la mort viendrait le cueillir prématurément, il n’avait pas idée du temps que Dieu lui laisserait avant de le rappeler à Lui.

Sa joie avait été immense, alors, lorsque Marie-Ernestine était rentrée à la maison à la suite de ce terrible et ridicule accident, *son accident*, dont on ne parlerait jamais plus ; le jour de son retour de chez les sœurs, Firmin avait vu se dessiner sur les lèvres de sa femme un léger sourire de triomphe et, dans les yeux, il avait reconnu un autre sourire, de connivence cette fois, que le soir venu, dans leur chambre, elle lui avait confirmé en lui expliquant, sans trop entrer dans les détails, que tout était arrangé.

Les premières semaines après son retour, tout le monde avait été réjoui de trouver une Marie-Ernestine souriante et presque joyeuse, n’étaient ces longs moments qu’elle passait seule dans la salle à manger, où elle fermait les portes et demandait à ne pas être dérangée – ce qu’on lui accordait d’autant plus facilement que le sacrifice paraissait bien mince par rapport au changement d’humeur de la jeune femme ; on lui concédait son plaisir à se remettre à l’étude du piano – après tout on l’avait acheté pour ça, pour qu’elle puisse en jouer et laisse s’échapper de ses doigts, en musique, les belles années de sa vie et sa jeunesse entière, avec le moins de regrets possible et avec le sentiment d’accomplir ce pour quoi elle se sentait faite. Le mariage accepté, personne ne s’étonnait ou ne se choquait qu’elle préfère ne jamais l’évoquer, se contentant de sourire ou d’acquiescer quand on lui en parlait, qu’on évoquait son trousseau, sa robe de noces, les fiançailles, l’idée, étrange pour beaucoup, que, contrairement à la coutume, elle n’irait pas vivre chez son mari mais que c’est lui qui viendrait vivre sous son toit. Elle souriait, elle disait oui – le murmurait –, et vite, d’un bond léger, retournait se mettre à étudier le piano.

C’est à peine si on s’étonnait du contraste qu’on pressentait entre la douceur de son acceptation et la brutalité avec laquelle ses doigts s’attaquaient aux touches noires et blanches, car c’est là qu’elle mettait tout son cœur, son ardeur, son âme, un peu plus même, sa folie aussi semblait s’épanouir par les doigts, dans la pulpe des doigts ; on l’écoutait religieusement lorsqu’elle se mettait à parler de musique, on percevait dans sa voix une exaltation qui requérait l’attention de son auditoire, même si personne n’y comprenait rien. C’est la seule chose dont elle acceptait de vraiment parler – du piano, de comment le désir de musique venait de renaître en elle et de lui ouvrir un espace auquel elle avait cru qu’elle n’aurait jamais plus accès. Elle le disait devant sa mère et devant son père, mais aussi devant Jules, et tentait de leur expliquer combien la musique n’est pas qu’une distraction mais un engagement de tout l’être, et, lorsqu’elle sentait que les visages se fermaient ou ne laissaient paraître, dans un silence qui empuantissait l’air de son parfum de poussière et de cendre froide, qu’ennui ou perplexité, elle sautait d’un pas alerte pour ouvrir une fenêtre, pour respirer une grande goulée d’air frais et sortir tout le monde de l’engourdissement où ses discours les avaient jetés. Elle riait en levant la voix – une joie trop haute, une note un peu fausse pour rassurer et dire que ce n’était pas grave, ce qui comptait pour elle c’était le plaisir qu’elle prenait à retrouver les grands compositeurs – même si, et elle se gardait bien de le dire, elle se doutait que jamais elle n’atteindrait la perfection des pianistes renommés ni celle de son propre accomplissement, celui auquel elle aurait pu prétendre si on lui en avait donné les moyens. Et si elle en éprouvait un chagrin profond ou du dépit, elle n’en laissait rien paraître et se contentait de se récrier quand on lui demandait de jouer quelque chose de trop difficile pour son niveau ; elle refusait poliment, puis, résignée, se contentait de se mettre au piano, de saluer gentiment son auditoire avant de s’asseoir et de s’excuser par avance pour les lacunes de son jeu – dont tout le monde ici se moquait bien, car elle était la perfection pour eux qui se contentaient d’admirer la surdouée qu’ils s’étaient choisie.

Elle plaçait les doigts sur le clavier, respirait avant de s’élancer et éprouvait une joie immense à l’idée que tant qu’elle aurait un piano il y aurait pour elle comme une forteresse dans laquelle venir se protéger, son piano-forteresse pour laisser couler la vie sans trop d’encombres, sans avoir à s’attrister d’écouter les histoires de Jules – car sa petite musique à lui

serait terne et répétitive et pourtant il faudrait l'écouter chaque jour, feindre à chaque fois l'intérêt de l'entendre lui raconter, les yeux brouillés par l'émotion, la mort de son père et les jeux avec ses frères quand il était enfant, son amour de la chasse et toutes ces aventures avec ses chiens, oui, il faudrait tout entendre et réentendre jusqu'à la fin de sa vie, elle le savait, en éprouvait le vertige et l'effroi, mais le piano pourrait rendre tout ça supportable et presque indolore, elle le savait aussi, tout serait doux tant que le piano la protégerait.

Elle s'enfermait des après-midi entiers, laissant venir vers elle le jour de ses noces, qui avançait comme un bœuf énorme traînant derrière lui le soc qui fend la terre pour les semailles.

On a encore l'esprit farci de la voix du maître des lieux, que déjà on se tourne vers Marie-Ernestine et son mari.

On chuchote derrière les volets clos et le soir près du feu qu'il serait temps que la fille aux yeux ternes – elle a définitivement repris la pâleur de son enfance – et son mari confirment l'adage qui veut qu'à chaque mort réponde une naissance. Car même si on se réjouit de voir les femmes grossir et leurs corps prendre les rondeurs nécessaires au bon développement de l'enfant qu'elles portent, on se rembrunit toujours un peu, le temps d'y penser, car on sait qu'avec chaque naissance,

(la roue qui tourne)

se profile la silhouette hideuse et infiniment patiente de la mort. Une naissance et c'est une mort qui est promise, le cycle de la vie ; cette fois on surveillait, on attendait les signes avant-coureurs, mais Marie-Ernestine n'avait montré aucune soudaine envie de fraises ou de framboises, n'avait pas varié d'humeur, n'avait pas semblé différente depuis déjà plus d'un an et demi. Pas le moindre changement, pas de vomissements, de pâleurs excessives ni d'évanouissements, elle était toujours aussi maigre et lointaine, penchée sur son piano – ce piano noir que plus d'un, déjà, commençait à regarder avec soupçon, comme s'il fallait voir en lui le rival d'un mari. Quelques voix, mais si peu nombreuses qu'on les entend à peine, commencent à suggérer, avec un brin de reproche ou d'affliction, que

Firmin sera parti sans avoir eu le bonheur de connaître la joie d'être grand-père, sans même voir un descendant se profiler dans le ventre décidément aride de sa fille. Compatissant ou résigné, on se dit et se répète d'un air entendu que c'est bien dommage, oui, et bien étrange aussi, bien sûr, car elle est mariée depuis quand même plus de dix-huit mois, il est temps pour elle d'accomplir sa vie de femme et d'épouse, on commence à se demander ce que peut bien faire Jules pour que sa femme n'ait pas encore affiché la preuve de leur engagement marital, car le mariage n'a pas pour vocation de laisser à des jeunes mariés le loisir de se regarder dans le blanc de l'œil ou de se faire d'inutiles promesses d'amour – car toute promesse est vaine si elle ne se concrétise pas dans les langes et les braillements ; les nuits ne sont pas faites pour se livrer à des tendresses d'enfants de chœur, le mariage est là pour donner forme à une nouvelle génération de bouches à nourrir, c'est sa seule raison d'être, car – et on le dit sans rire – si Dieu a voulu que l'obscurité règne sur la nuit, s'il a plongé cette dernière dans les profondeurs des ombres, dans l'opacité bleue et noire, c'est pour que l'homme et la femme se livrent à des ébats dont la nécessité pour la continuité et la pérennité des noms exige qu'on s'y abandonne le temps de s'assurer une descendance.

Toutes et tous ont dû se poser des questions sur le pourquoi de l'aridité persistante du ventre de la mariée, et avant qu'on se l'explique par sa trop grande fragilité – on se souvenait qu'enfant elle avait été si souvent au bord de la mort qu'on pouvait se raconter que son ventre refuserait de se faire la matrice de la vie –, avant de commencer à spéculer sur les raisons de ce qui n'était pas encore un problème, on s'était contenté de compter les semaines, de jeter un œil pour mesurer les progrès ou les changements du corps de la jeune femme – oui, comme si son corps appartenait à tout le monde, le hameau entier avait eu l'air de soupeser le poids de ses seins, la largeur de ses hanches, comme si toutes et tous avaient le droit d'avoir un avis sur la question et que, guettant à travers le corps de la jeune femme, on s'intéressait à notre futur patron et non pas à sa mère, car, à travers ce ventre vers lequel tous les regards convergeaient, celui qu'on voyait, l'enfant qu'on attendait – nul doute que ce serait un garçon – ne serait pas n'importe quel enfant, non, mais le futur propriétaire des uns et des autres, la source future de leurs revenus et de leur continuité à toutes et à tous – et chacun avait dû se demander de quoi cette nuit de mariage vieille déjà de

plus de dix-huit mois avait pu être faite, à quelle étrange cérémonie nuptiale ces deux-là avaient pu s'adonner une fois livrés à eux-mêmes. On se le demandait encore, puisque, un an et demi après, aucun enfant n'était né. Aucune parole n'avait filtré de la maison Proust ; on se disait que sans doute personne ne le saurait jamais, à moins qu'un soir, chez l'un de ses frères ou chez un cousin, pris de boisson et soudain enclin à se dévoiler, Jules décide de raconter comment cette nuit de noces qui aurait dû les réunir, son épousée et lui, avait tourné au fiasco. Car Jules n'avait plus cet air joyeux qu'on lui avait vu au moment de l'annonce de ses noces, et certains lâchaient qu'il faisait moins le fier, Jules, lui qui nous avait fait comprendre comment il était plus malin que la moyenne, quand son patron l'avait pris à la bonne en lui refilant sa petite dernière à épouser.

Maintenant, les amis allaient entre eux dans les bistrots de La Bassée ou se retrouvaient dans les granges des uns et des autres, là où, autour d'une barrique puant le vieux bois et le vinaigre, buvant une piquette aigre et trop sombre, ils racontaient que Jules évitait de se promener près des chemins où autrefois il aimait s'arrêter deux minutes pour tailler une bavette. Désormais, il se faisait fuyant, notre Jules. Entre deux grimaces que leur arrachait le vin, laissant sur les lèvres et sur l'émail des dents des traces violettes, ses vieux amis se plaisaient à l'imaginer, lui, s'échinant comme un lapin sur une carpe – et même les femmes riaient sans honte d'entendre les verres que les hommes levaient à la santé de Jules en se moquant de lui –, tous alors se rappelant avoir déjà vu des lapins pendant le coït, le mâle grimpant si rapidement sa femelle qu'on en riait sans aucune retenue, déversant sur le mari de Marie-Ernestine toute la frustration qu'on avait ressentie lorsqu'on avait compris que, de tous les prétendants possibles, c'était lui et pas nous que Firmin avait élu, Jules qui prendrait la place du père Proust dans tout le hameau et dans tout le canton, mais qui, aussi, trouverait une place dans le lit de la fille du maître, ce qui n'était pas si bien passé, non, quelques glottes se bloquaient encore dans les gorges de jeunes hommes qui s'y seraient bien vus aussi, sûrs de leur capacité à apprendre à la pianiste un autre genre de musique que celle où elle excellait, sûrs qu'on était, aussi, de s'y prendre mieux que ne semblait savoir le faire cet empoté de Jules.

C'était pure médisance, personne n'avait la moindre information sur la vie amoureuse du couple, mais la formule collait bien, Jules incarnait le

lapin et sa jeune épouse avait tout de la carpe, muette et passive. On était heureux – sournois et heureux – de trouver matière à minimiser l'arrogant triomphe de celui qui, hier encore, était des nôtres, était même un peu au-dessous des nôtres, lui qu'on avait aimé plaindre, qu'on avait aimé soutenir et encourager du temps où la vie ne lui faisait pas de cadeaux, car c'était beau et noble de le voir en lutte pour un avenir meilleur. On avait aimé ça, comme on avait adoré nous voir tellement bienveillants à son égard que ça avait été comme une trahison de sa part quand il s'était mis à tous nous dépasser d'une tête. Maintenant, on était moins enclins à vouloir pour lui tout le bien dont on avait l'impression qu'il venait de nous déposséder, comme s'il avait été dit un jour que tout nous reviendrait. Jules était devenu l'ombre de son beau-père et on se doutait qu'une fois ce dernier mort et enterré, il en serait la continuité.

On n'avait rien à lui reprocher sur sa solidité au travail, même si c'était bien difficile de le voir prendre ses airs de propriétaire, de le voir jouer au maître, lui, affichant ces airs qui ne lui allaient pas du tout quand il se mettait à inspecter le travail des uns et des autres. Mais on savait bien qu'il ne fallait rien dire, et, comme seul lieu possible pour projeter tout le ressentiment engrangé, il ne nous restait que l'aridité du ventre de sa femme et l'impression que, depuis leur mariage, le couple n'avait jamais montré qu'une union de façade – des sourires au marché et des visites le dimanche à l'église, quelques invitations à un notable ou à un cousin, mais c'est tout. Le ventre de Marie-Ernestine donnait matière à se payer en toute bonne conscience de ce que chacun des amis de Jules avait secrètement vécu comme une humiliation, lorsque tous ces jeunes hommes s'étaient demandé sans oser affronter la question avec personne, pourquoi c'était lui, Jules, que Firmin avait choisi – lui, trop gros, pas plus malin qu'un autre, oui –, pourquoi lui et pas *moi*. Désormais, ses amis d'hier se réunissent sans lui et il pressent leurs sarcasmes dans son dos. Il est seul avec autour de lui des flatteurs qui le caressent dans le sens du poil parce qu'ils veulent obtenir un service ou un délai supplémentaire pour le paiement d'une dette ; il est seul et voit que soudain on le compare à Firmin, dont il n'est qu'une ombre encore un peu fluette malgré la corpulence de son gros corps maladroit ; il est seul dans une maison où tous les soirs il retrouve sa belle-mère qui s'acharne à s'effacer avec une opiniâtreté qui lui fait honneur, et une femme qui semble disparaître à son tour ou se rigidifier sur place, une femme qui

ne le regarde pas, qui ne l’aime pas et semble n’avoir pour lui que des pensées hostiles, comme si, depuis leur nuit de noces, elle n’avait jamais pu lui pardonner d’avoir essayé d’être un homme avec elle.

31

Car ces noces que Firmin avait voulues grandioses n’y étaient pas pour rien dans l’opposition silencieuse qui se jouait entre Marie-Ernestine et son mari. Et si le mariage avait été si beau et si fastueux, ce n’était pas seulement parce que c’était celui de la préférée de Firmin, mais parce que celui-ci avait compris qu’il devait prouver à tout le monde que, ce mariage, il n’était pas le seul à l’avoir voulu, c’était un mariage d’amour, et pas seulement cette improbable union de deux caractères aussi ostensiblement disjoints qui faisait jaser et ricaner – on ne saurait jamais qui le premier avait osé dire que c’était le mariage de la carpe et du lapin, comme on ne saurait pas davantage qui avait osé reprendre l’expression au vol pour la propager en jetant à chacun l’envie de la répandre avec une belle méchanceté et un fond de sournoiserie – pour autant tout le monde avait été très heureux d’être présent le jour des noces pour souhaiter une longue vie au couple ; tout le monde avait levé les bras pour dresser une haie d’honneur à la sortie de l’église et jeter du riz sur le passage des mariés ; on avait adoré la procession et les libations que Firmin avait imaginées – comme s’il avait été prêt à se ruiner pour la réussite de ce seul événement, comme si c’était lui-même qui devant sa propre épouse et ses deux fils aurait commis l’hérésie de se marier avec sa fille, affichant devant tous et sans honte sa préférence, avec éclat, provocation, sa chère Boule d’Or qu’il avait accompagnée avec la fierté d’un général d’Empire devant l’autel, sous la Sainte Croix et devant Dieu, ou comme si c’était lui qui épousait Jules – idée saugrenue qui l’aurait fait rire, lui comme tous les autres, hommes et femmes de leurs temps – bien qu’on l’ait vu regarder son gendre avec une émotion si forte et une fierté si grande au vu et au su de tout le monde. Il avait dépensé sans compter pour un orchestre somptueux qui donnerait un bal dans la cour de la maison, avait organisé sur la place de l’église un vin d’honneur où tous les citoyens du canton étaient les bienvenus. Et c’est là que, parmi une foule de curieux, de pique-assiettes et de vieux amis, pétrie

d’une étrange émotion qu’on avait interprétée comme l’expression des premières joies du mariage, Marie-Ernestine avait revu le toujours très beau Florentin Cabanel, très chic, encore plus parfumé et élégant que dans son souvenir, accompagné par sa femme et flanqué de ses beaux-parents.

La femme de Florentin avait l’air tout à fait guérie et en pleine forme. Elle avait grossi, ou plutôt s’était épaissie – comme on disait ici : *remplumée* –, et tenait dans ses bras un beau bébé aux yeux bleus dont elle était ravie de dire qu’il était le portrait de son père. Elle l’avait dit en souriant à Marie-Ernestine avec un tel triomphe dans la voix que c’est la jeune mariée qui, lorsqu’on lui avait collé l’enfant dans les bras, avait dû camoufler sa gêne ou sa déconvenue, son trouble, par un moment de stupeur ; elle avait souri bêtement – stupéfaite – effrayée –, elle qui n’avait pas revu Florentin depuis tellement longtemps et ne s’attendait pas à le revoir aujourd’hui, car elle s’était raconté qu’il n’oserait pas paraître devant elle, tout en laissant le doute s’insinuer et en se demandant pourquoi il n’oserait pas venir – pourquoi donc n’oserait-il pas ? de quoi se sentirait-il coupable ? Car elle avait redouté qu’il vienne évoquer avec elle *le bon vieux temps*, même si lui avait été rangé parmi les reliques d’un passé qu’on n’avait pas aimé ; le silence dont on entourait son existence avait pris la matité d’un tabou, d’une honte, laissant transparaître l’idée qu’on l’avait considéré comme une influence néfaste pour Marie-Ernestine, pour son esprit et son repos, et que c’est pour ne pas agiter des souvenirs qu’on pressentait douloureux qu’on avait choisi de ne plus parler de lui. Alors, bien sûr, personne d’ici ne l’avait invité, non – à moins que la grand-tante Caroline ait eu la mauvaise idée de lui proposer de se joindre à ce moment réservé aux étrangers ?

Il était là, parmi des inconnus et des visages que Marie-Ernestine côtoyait depuis son enfance, et sa présence troublait la jeune mariée sans qu’elle puisse le cacher – qui l’a invité ? – pourquoi est-ce qu’il est venu ? – pourquoi ? – de quoi ses jours sont-ils faits ? – et l’enfant ? – et est-ce qu’il joue toujours du piano ? – a-t-il d’autres élèves ? – quels élèves ? – des jeunes filles ? – une *autre* jeune fille ? et les questions lui perforaient le cœur avec une violence qui la surprenait elle-même. Tout ça, ce tourbillon de questions et d’émotions, elle avait pu le contenir en prétendant ne pas savoir comment s’y prendre avec un bébé de quelques semaines, et, presque suffocante, aux bords d’une émotion qui la condamnerait encore aux larmes

si on ne faisait rien, elle avait poussé un léger cri de panique, avait ri bêtement avant de se reprendre – mais comment prend-on un enfant dans ses bras, elle ne savait pas, n'avait jamais su, il est si petit, elle ne voudrait pas lui faire mal, le faire tomber ; il était pourtant si lourd dans ses bras et si pesant sur sa poitrine, si encombrant, elle avait tellement peur de mal faire qu'elle cherchait de l'aide dans le regard des autres qui, au milieu de la place de l'église, sous les grands châtaigniers et les ombres mauves de leurs branchages qui filtraient le soleil trop pur de ce début d'après-midi, s'étaient mis à rire et pour certains à applaudir, il faudrait bien qu'elle s'habitue, bientôt ce serait à son tour d'ouvrir une pouponnière. Tout le monde avait accueilli l'idée en s'en amusant, l'air doux lui-même avait semblé sourire, les oiseaux dans les arbres, le soleil au-dessus des toits où tout vibrait délicieusement – ce mois de juin est beau – samedi 17 juin 1905 – météo radieuse – ciel limpide au bleu clair infini – promesses légères de joie, bonheur, longue vie – des fleurs d'oranger dans les cheveux – corbeille – bouquets – banquet – robe longue ajustée, manches mi-longues en voile de coton ornée en broderie anglaise et incrustations de guipure, tulle jacquard, une mariée magnifique au teint rose pâle qu'on a fardée pour raviver ce regard si terne qui gâchait un peu la fête.

Jules avait regardé la scène de sa toute fraîche épousée avec un bébé dans les bras ; il avait vu son visage alarmé, cette émotion qu'elle avait essayé de dissimuler en faisant des risettes à un bébé repu qui n'avait que l'envie de dormir. Il avait vu sa jeune épouse face aux Cabanel, avait senti qu'un nuage passait quelque part au-dessus de sa tête, alors il s'était approché d'elle et, après avoir salué tout le monde et avoir reçu les félicitations de chacun, s'était approché de son épouse, lui avait passé la main et le bras dans le dos, très doucement, s'attardant sur la taille, l'air de rien, avec des manières de propriétaire qui veut montrer qu'on ne s'approche pas d'une *chasse gardée* ; mais il avait éprouvé une sensation désagréable, comme si sa femme, d'un mouvement presque imperceptible pour eux tous, s'était raidie. Il avait reconnu sous ses doigts la réticence – le dos se contractant comme sous l'aiguillon la vache entêtée ou récalcitrante –, et personne n'avait rien vu, sauf lui, Jules, qui avait cru apercevoir le regard perdu ou noyé de sa femme sur le professeur, ce type

pâle aux mains trop fines dont elle lui avait si souvent parlé et, le plus souvent, avec une émotion dans la voix qui frisait l'impudeur.

Ce drôle de type, il ne l'avait pas trouvé sympathique du tout, avec cette façon qu'il avait de se tenir droit et le menton relevé comme s'il vous regardait de loin. Ce type – musicien – les mains trop blanches – les doigts trop fins – trop longs – mains de femme –, ce type dont le regard sur sa femme avait quelque chose de provocateur – elle était *sa femme* depuis quelques minutes seulement et déjà Jules éprouvait le sentiment de sa propriété sur elle, oui, mais à peine il avait pu prononcer cette vérité incroyable, *ma femme*, que déjà il sentait son bien menacé, dans l'air comme une résistance qu'on lui opposait, à lui et à son bonheur, et tout ça ne venait que de ce type et de sa façon de regarder la jeune mariée ; mais le regard que sa femme posait longuement sur le professeur de piano lui racontait qu'elle ne trouvait certainement pas qu'il avait l'air d'un pauvre type, et Jules pressentait comme un continent souterrain dans le silence des regards, un concert muet et insistant, des intentions dans le brillant trop fixe des yeux, un secret qui virevolte dans l'air au mépris de tout le monde – le jour même où Marie-Ernestine se mariait – un affront déjà –, tout ce que Jules avait fait taire d'un mouvement brusque, d'une voix faussement enjouée, presque tremblante, rappelant la jeune mariée à ses obligations si nombreuses,

Elle a tellement de monde à saluer, vous l'excuserez.

Tout ça, je le raconte vite, je l'invente mais je sais que tout se déroule aussi vite dans la réalité d'hier ou d'aujourd'hui, et j'imagine comment la journée passe pour Jules et Marie-Ernestine, pour tous les autres, pour Firmin et sa femme. Tout se noie dans le vin rouge, le blanc, le mousseux – du champagne ? On ne sait pas, peut-être que oui. Disons oui. Il y a du champagne et des toasts, des discours, celui bien sûr de Firmin, debout, son verre levé, prononçant, solennel comme un ministre, des vœux de bonheur relayés par ceux d'un parrain, d'une marraine, par le maire qui veut en rajouter sur les qualités des mariés et sur la promesse d'avenir qu'ils portent l'un et l'autre, presque à leur corps défendant. C'est un repas de noces comme on n'en a pas vu depuis des lustres qui s'étire pendant des heures dans la grande cour de la maison, sur des planches et des tréteaux. On se dit que le ventre va exploser à force de cochonnailles, de pâtés, de rillettes, de

volailles, de vin, et, de temps en temps, on va se dégourdir en passant d'une table à l'autre, en allant jeter un œil sur cette table à l'écart où on a déposé les cadeaux que chacun aura apportés. On cherche celui qu'on a soi-même déposé, on ne peut s'empêcher de le comparer aux autres, de se demander si on a bien fait ou si c'est trop peu ; et puis on s'arrête un instant sur celui-ci qui attire l'attention parce qu'il semble incongru et qu'on se demande bien qui a pu l'offrir – oui, c'est l'autre, le musicien et sa femme, ceux dont on ne tardera pas à relever qu'ils ne sont pas restés très longtemps au vin d'honneur, où ils auraient encore mieux fait de ne pas mettre les pieds du tout. C'est pourquoi on regarde avec curiosité le cadeau qu'ils ont apporté et qui est un peu n'importe quoi, franchement, est-ce qu'un couple qui monte son ménage a besoin de l'intégrale des *Rougon-Macquart* ? même dans une édition reliée ? Qui peut bien avoir *besoin* des romans de Zola quand il se marie ? La question resterait, pour beaucoup, l'énigme la plus saugrenue du jour.

L'intégrale des *Rougon-Macquart* n'a jamais quitté la maison depuis le jour où elle y est entrée, jour du mariage de mon arrière-grand-mère. C'est ce qu'on sait, qu'on croit savoir, comme on croit savoir que c'est ce jour-là, sans doute déjà un peu ivre après l'interminable déjeuner qui avait suivi le vin d'honneur, que Jules avait eu l'idée de planter un arbre pour marquer son entrée dans la maison. Il avait choisi un cerisier noir, en arguant de sa longévité et de sa générosité en fruits. Tout le monde avait souri et acquiescé – public conquis d'avance – lorsqu'il avait promis que d'ici deux ou trois générations on n'aurait même pas à sortir de son lit pour cueillir des brassées de ces grosses cerises noires et juteuses, oui, on les cueillerait directement au-dessus de son édredon.

J'aime imaginer Jules, mon arrière-grand-père, remontant ses manches et ses bas de pantalon, s'accroupissant devant tout le monde avec son beau costume de mariage pour creuser directement dans la terre avec une bêche ou peut-être même à mains nues, pour placer avec patience et douceur – avec une certaine solennité – transformant un acte simple en pure cérémonie – un plant de cerisier, une branche à peine plus épaisse qu'un bâton et pas plus haute que ces cuillères en bois dont on se sert pour touiller les confitures dans des bassines de cuivre. J'aime l'idée de ce brin de bois fragile comme les pattes d'un agneau ou d'un veau à la naissance,

s’épanouissant et se fortifiant d’année en année, tout occupé à grandir et à venir jusqu’à aujourd’hui, nous qui ne le voyons plus que pour en dévorer les fruits ou pour nous inquiéter de ces griffes qui cherchent à entrer par la fenêtre et strient les volets, la nuit, quand il y a trop de vent. J’aime aussi imaginer Jules plantant son arbre en se racontant qu’il s’adresse à des générations futures dont il se raconte qu’il les croisera dans un avenir lointain, car en plantant un arbre c’est ce genre de pensées qu’on doit aimer éprouver – je suppose.

Nous, nous pouvons faire le chemin inverse et remonter vers ce bruissement lointain des applaudissements autour de Jules quand il regarde, à ses genoux, ce brin d’arbuste se dressant sur ses trente centimètres et qu’il a pris soin, en prévision de sa croissance, de planter à une distance suffisante de la maison. Je vois Jules revenant près de son épouse, passant sa jambe par-dessus le banc pour s’asseoir à la table. La journée file comme auréolée d’une blancheur ravivée par la photographie que j’ai retrouvée sans connaître aucun visage et où on les voit tous endimanchés, y compris les enfants se roulant au pied des vieux assis sur des chaises minuscules, avec les deux mariés rayonnant de leur jeunesse qui éclate devant tous les autres, Firmin, sa femme, la mère de Jules et ses frères, toutes ces figures en arrière-plan qui se diluent dans la grisaille d’une image dont plus personne n’est capable de me dire qui est qui ; mais *qui est qui*, bien sûr, importe peu pour nous, et je continue, j’invente comme un archéologue invente sa trouvaille. On peut se dire que la photographie a été prise entre le vin d’honneur et le déjeuner, le photographe a dû installer son barda avant que tout le monde passe à table. Sur cette photographie je peux reconnaître le mur de la maison assez loin derrière, un pan sur la gauche, et l’espace de la cour qui n’a pas tant changé, il me semble, mais qui paraît curieusement vide.

De toutes les choses qui restent de cette journée du 17 juin 1905, il y a des traces qui se sont imprimées dans l’histoire familiale et dont les conséquences sont là, remontées elles aussi jusqu’à nous, ou au moins peut-être jusqu’au suicide de mon père. Ce que je crois, c’est que celui-ci, en 1983, se suicide aussi – pas seulement ni exclusivement, mais *aussi*, à cause d’un mariage de 1905. Je crois que ce qui s’est passé là est une mécanique

précise et invisible d'enchaînements que rien n'aurait pu arrêter, comme un mécanisme meurtrier. Ce qui se joue là, ce ne sont pas seulement les cris et les danses, les jeux, les rires d'une noce, c'est le nom même de ce qu'autrefois on appelait la *fatalité*, le nom du déterminisme social, comme on l'appellerait aujourd'hui, le nom de l'histoire – l'histoire et les histoires qui pivotent sur elles-mêmes et glissent, vacillent, emmêlées les unes aux autres et de si loin dans le temps que personne ne peut plus en démêler l'écheveau. Et pourtant je m'obstine à croire qu'on peut lire à travers l'épaisseur des siècles des signes qui nous dessinent et nous façonnent en partie – une partie non négligeable de ce que nous pensons être *nous-mêmes.*

C'est pour cette raison que la nuit de noces de Marie-Ernestine est importante ; tout depuis son enfance semble mener la petite Boule d'Or vers cette chambre ; et c'est de cette chambre que d'une certaine manière naîtront avec Marguerite les silences, les incompréhensions, la violence, la mort.

Lorsque les deux jeunes mariés se retrouvent dans la chambre de leur première nuit d'époux, dans la chambre de leur nuit de noces, il importe en réalité bien peu de savoir si cette chambre est connue ou pas des invités, si même ces derniers viendront réveiller les mariés au lever du jour et les tirer du lit pour leur faire manger une soupe à l'oignon. Ce qui importe pour nous, c'est ce moment où les deux époux sont trop grisés et épuisés – lui comme elle, écrasés par les émotions et les états de tension et les efforts incessants pour être disponibles et joyeux avec tous –, parce qu'ils ont bu trop de vin, qu'ils ont trop parlé et entendu parler, que leurs oreilles bourdonnent et que les têtes tournent après avoir monté les marches qui mènent à la chambre. Ce qui compte, c'est qu'ils prennent conscience que les jambes qui les portent sont à cet instant tremblantes et molles et qu'elles ne savent plus très bien comment on fait pour poser un pied devant l'autre.

Jules et Marie-Ernestine sont là, dans la même pièce, la porte se referme sur eux.

Un instant ils se taisent, ils ont trop conscience de la solennité du moment ; l'un et l'autre vivent dans un temps suspendu qui les retient dans la même peur de la découverte qu'impose la nuit de noces, la nuit qui

avance maintenant comme une promesse ou une menace dont ils pressentent qu'elle les dépasse de beaucoup. Mais tout ça ne sombre pas dans le ridicule d'une gravité trop solennelle – tout ce qui est grave *est* ridicule, ils le savent tous les deux –, et, plutôt que de se faire écraser par le poids du jour *le plus beau de leur vie* – comme ils l'entendent depuis le matin –, il faut qu'ils se délestent de cette pression, qu'ils se libèrent de cet étouffement qui a duré la journée entière. Tous les deux en éprouvent de la gêne, alors ils restent muets pour l'instant – ou mutiques plutôt –, jusqu'à ce qu'enfin, par chance, tout cesse ou éclate au moment où l'un des deux – pas forcément le plus ivre ni le plus tendu, pas forcément le plus fragile – se heurte à l'angle d'une commode et

Merde !

permettant à chacun de retrouver l'autre, le temps de rire, oui, *aux éclats.*

Tous les deux maintenant rient de *bon cœur*, Marie-Ernestine peut-être encore plus fort que Jules, et c'est peut-être à ce moment-là qu'elle se laisse glisser ou plutôt tomber de tout son long sur le lit – le matelas rebondit –, Marie-Ernestine qui vient de conclure ce rire monumental – depuis quand n'avait-elle pas ri comme ça ? – en lâchant un immense soupir qui devient des rires suivis par une rafale de hoquets qui la font rire plus fort encore et finissent par faire rire Jules à son tour. Tous les deux se délectent de ce qui les unit et les protège l'un de l'autre ; on rit, oui, une lampe à pétrole avec un verre en cristal de Bohême jette sa lumière chaude sur une table de toilette où attendent un broc et sa cuvette en faïence de Saint-Amand. Juste au-dessus du lit, un beau crucifix en bois de Coromandel veille sur un mur tapissé d'une toile de Jouy rose seringa, où des chiens et des chats s'ébattent dans la nature – et c'est tout pour le décor.

32

Les rires, par soubresauts, ricochets, viennent finir de s'éteindre ou de se dissiper dans un silence léger et accueillant qui commandera aux deux époux de baisser les yeux, de se taire et de cesser de rire. On voudra garder sur son visage l'empreinte de cette joie partagée, que quelque chose perdure, alors on étire un peu la durée d'un sourire, on essaie de le retenir

avant qu'il ne dissimule plus tout à fait la gêne qui s'installe, qu'on veut tenir encore un instant éloignée, le temps de s'asseoir l'un à côté de l'autre sur le rebord du lit, gentiment, très calmes soudain, comme si les rires avaient fait retomber toute l'excitation et l'agitation de l'alcool et de la noce.

On est assis comme deux amis prêts à partager un secret, mais, au lieu de parler, Marie-Ernestine va sourire un peu douloureusement, réprimant une grimace, taisant que sa tête tourne et qu'elle n'a jamais bu de sa vie, qu'elle ignore tout du bonheur que peut prodiguer le vin ; elle n'en sait pas davantage sur cette sensation de vitesse et de précipitation des sensations, sur l'échauffement des idées et les brûlures mentales que procure l'alcool, qui désormais la submerge. Ses joues sont en feu, ses yeux brûlants. Elle se contrôle, elle maîtrise un haut-le-cœur en se redressant – elle rit une dernière fois pour ne pas dire qu'elle a peur d'être malade. Mais bientôt elle s'y résout et le dit d'une voix presque coupable. Sans lui répondre, Jules l'écoute et la regarde : elle est assise très près de lui, mais ni son épaule ni son bras ne le frôle, c'est comme si elle ne se rendait pas compte qu'ils étaient aussi proches l'un de l'autre. Quand lui est tout à cette émotion et à ce trouble, elle semble concentrée uniquement sur sa peur d'être malade, elle dont les pieds flottent à une vingtaine de centimètres au-dessus de cette descente de lit qu'elle regarde avec une attention soutenue, comme si elle voulait découvrir dans le vide, au-dessous de ses chaussures, une vérité qui pourrait l'éloigner de ce moment qui arrive et s'adresse directement à eux.

Jules pense depuis si longtemps à ce moment qu'il a du mal à croire que c'est *maintenant*.

Il attend depuis tellement de temps ce moment où il sera seul avec *sa femme*, dans leur première chambre d'amour, qu'il a soudain du mal à éprouver la réalité de cet instant. Depuis des mois il est traversé d'interrogations sans fin – comment ont donc fait tous les hommes avant lui ? –, mais aussi d'une impatience et d'une joie profondes, car il aime cette femme qui ne ressemble à personne et qu'il voit toujours, lorsqu'il pense à elle, assise à son piano, lui tournant le dos et s'adressant à lui comme s'il n'était pas là ; il entasse dans un coin de son cerveau les moments douloureux qu'il lui doit, elle ne fait pas exprès, et même son *accident*, elle n'a pas fait exprès, il veut croire que c'était une suite de malentendus, toujours, lorsqu'elle passait à côté de lui sans le voir et qu'elle

refusait de lui parler en lui infligeant un sourire si froid qu'elle n'aurait pas fait pire en le giflant. Toutes ses blessures dorment en lui, tapies comme des ogres prêts à surgir, mais qu'il avait su tenir enfermés avec ses mauvaises pensées – si nombreuses, si vives, ses mauvaises pensées, si tortueuses, si multiples… Il éprouve avec honte cette voix haineuse qui tient sa future épouse à distance et la met parfois plus bas que terre pour tous les regards méprisants qu'elle lui a adressés – et alors cette voix lui promet que lorsqu'elle sera sa femme il saura faire passer le goût de le mépriser à cette bourgeoise qui ne vaut pas mieux que lui et qui croit que tout lui est dû ; il s'entend jurant des choses horribles contre elle et tire de ces pensées ignobles une sorte de compensation ou d'apaisement ; oui, ça arrive, il déverse des mots dont il éprouve et ressent le bien qu'ils lui font quand il se dit qu'il la mettra *au pas*, qu'elle lui obéira et le respectera et se soumettra, qu'elle en *rabattra*, oui, elle cessera de lui sourire avec indifférence et mépris, arrêtera de le regarder comme l'employé de son père – comme son domestique, son valet, son palefrenier ou son garçon de ferme –, et comme un crétin aussi, parce qu'il n'entend rien à la musique et n'a pas fait d'études. Quelquefois cette voix lui redonne la dignité qu'il croit avoir perdue dans le regard qu'elle porte sur lui et rêve de l'entendre lui demander pardon, et, alors, ces mauvaises pensées cèdent la place à un autre type de pensées, mauvaises et sales cette fois, dont pourtant il aime aussi qu'elles le submergent en le laissant pantelant et les lèvres sèches – mauvaises pensées qui reviennent de plus en plus souvent maintenant que le mariage approche –, des fantasmes, oui, ou plutôt *des idées qu'il se fait* sur le corps des femmes. Depuis l'annonce de son mariage, les rêves sont devenus récurrents et obscènes – de seins et de hanches, de sexe de femme ; des images où ce n'est jamais Marie-Ernestine qui est cette femme et ce corps qui ondule sous ses doigts ou se tord sur un lit – parfois dans la nature, dans des paysages qu'il ne connaît pas –, ou alors sur une chaise ou une table. Non, à chaque fois, ce n'est pas la nudité de Marie-Ernestine ni de celle d'aucune femme qu'il aurait connue, jamais, il ne sait pas de qui pourrait être ce corps lascif ni même quel visage lui donner. Dans ces rêves, lui-même n'apparaît pas, ou, lorsqu'il apparaît, il n'est pas ce gros jeune homme maladroit avec les femmes, non, il est comme au travail avec les autres hommes quand il les dirige – vif, dominateur, exigeant, parfois brutal. Dans ses rêves, son visage est celui d'un autre et son corps

s’émancipe de sa graisse et de sa mollesse, il s’impose dans son triomphe, svelte, nu et conquérant. C’est peut-être de ce corps qu’il rêve le plus, ce corps athlétique et jeune qui aurait pu être le sien et qu’il croit présent en lui mais endormi sous cette apparence molle et bonhomme qu’on lui connaît. Le plus souvent, lorsqu’il rêve de Marie-Ernestine ou lorsqu’il pense à elle, il ne voit pas son corps, elle n’a pour elle que cette silhouette longiligne et austère pour laquelle il a un grand respect et dont émane une autorité puissante et naturelle, qui l’intimide beaucoup et devant quoi il redoute, depuis le jour de l’annonce de leur mariage, de devoir se présenter le soir de leur noce.

Et ce soir espéré et redouté, nous y voilà.

Jules regarde celle qui est son épouse et lui sourit d’un sourire doux, complice, oui,

Nous y sommes,

a-t-il l’air de dire, mais bien sûr il ne le dit pas. Elle ne dit rien non plus, elle sait qu’il doit faire le premier geste – il approche ses lèvres contre les siennes – c’est très lent, les souffles des jeunes mariés sont si lents qu’on dirait qu’ils restent bloqués dans leur poitrine – mais il faut avancer, on doit avancer, ils le savent, et comme Jules n’ose pas vraiment ou qu’il recule au moment où leurs lèvres se frôlent, c’est elle qui se redresse et descend du lit en disant

Mes chaussures, j’ai trop mal,

et lui bien sûr

Oui les chaussures, il faut enlever les –

et les voici tous les deux qui se déchaussent et elle commence à s’agiter, il le sent parce qu’il a essayé, au moment où il l’a aidée à retirer sa bottine, de lui tenir la cheville, de caresser la cheville, de remonter légèrement cette caresse jusqu’à la hauteur du genou mais elle

Attends,

a rabattu sa robe, est passée dans la pièce d’à côté. Il n’a rien dit, n’a pas pu, fou d’excitation et de peur – l’alcool cogne dans sa tête, il déglutit et a mal à la gorge, le désir monte en lui – il sait qu’il ne pourra retenir ce désir et cette voix qui lui répète que désormais il est le mari de Marie-Ernestine, que ce désir n’est pas seulement légitime et normal, il est la raison même

pour laquelle on laisse les mariés partir les premiers de leur propre mariage, il est le temps qu'on leur laisse pour se délester d'un désir dont on leur a trop longtemps interdit l'accomplissement, pendant que dehors le bal continue, oui, des enfants qui se poursuivent en criant, le père de la mariée qui fait danser la mère du marié – cette pauvre veuve dont Firmin avait accepté de baisser le loyer de moitié pour seule dot de sa fille, comme si la veuve avait été en capacité d'exiger quoi que ce soit –, tout le monde se met à tourner, le bal, la musique, les têtes, les étoiles dans la nuit, comme des bouquets et des vagues d'un bleu profond – tout danse, les époux sont livrés à eux-mêmes et c'est pourquoi tous les autres recouvrent par plus de bruits, plus de danse, de bouteilles ouvertes, de chansons toutes les heures de la nuit alors que dans certains coins sombres on tente des approches, c'est l'heure où les ouvriers et les maçons, les paysans et les boulangers se sentent pousser des ailes,

Vous dansez mademoiselle ?

près des bancs où attendent des groupes de jeunettes qui rêvent de trouver elles aussi chaussure à leur pied, comme on dit, comme la fille de Firmin a trouvé Jules, comme la fille de Firmin qui est si belle dans sa robe de mariée, ce mariage si beau qui éclaire la nuit de sa splendeur pendant que dans une chambre, pas si lointaine mais isolée, maintenant, Jules et son épouse se retrouvent dans le lit où pour la première fois ils vont s'approcher, se toucher – essayer de se toucher – parce que Marie-Ernestine ferme les yeux en se répétant que ce jour est un jour sacré parmi les jours sacrés de sa vie, *le plus beau jour de sa vie*, tous les jours depuis qu'elle est née on lui parle de ce jour en lui disant qu'il sera le plus beau de sa vie, c'est pourquoi elle est impatiente et pourtant apeurée de savoir ce que veut dire *faire l'amour*, de découvrir ce délicieux péché dont elle n'a jamais su pourquoi il avait l'air de devenir si beau lorsqu'il était accompli selon le rite du mariage et si affreux le reste du temps.

On ne les voit plus ni l'un ni l'autre, avalés par l'obscurité de la chambre ; ils ont soufflé la lampe.

Ils sont tous les deux en chemise de nuit, allongés sous un unique drap blanc. La chambre est fraîche, les nuits sont douces. Tous les deux sont intimidés et se mettent à rire encore une fois, il n'y a aucune raison que tout ne se passe pas bien, et, maintenant, peut-être parce que le silence qui s'installe entre eux devient trop lourd, Jules éprouve le besoin

Je t’ai toujours aimée

de lui dire

Je t’ai toujours aimée

le besoin de se livrer comme jamais il n’a osé avec elle, peut-être parce que l’obscurité et l’alcool lui donnent la force et la légèreté – la liberté – qu’il faut pour reconnaître, à voix douce, lente, qu’il aime cette femme et n’en aimera jamais d’autre ; surtout, il veut qu’elle comprenne qu’elle ne doit pas croire qu’il l’épouse parce que c’était le désir de Firmin, peut-être croit-il à ce moment-là qu’elle va lui répondre, dire qu’elle le comprend, qu’elle saura l’aimer, lui donner des enfants et partager sa vie. Mais non, il n’entend que son souffle et le tissu de sa chemise de nuit qui frotte celui du drap lorsque sa poitrine se soulève à cause de sa respiration forte et irrégulière. Elle ne dit rien, et pour lui c’est sans doute pire que si elle lui disait qu’elle ne l’aimerait jamais.

À cet instant Jules ne peut pas supporter ce silence alors il se tourne vers elle, qui reste allongée sur le dos. Il s’approche et s’installe sur le côté et pose sa joue contre l’oreiller, tout près de son oreille à elle, qui fixe le plafond dans l’obscurité, et, de sa bouche à l’oreille il murmure, d’abord hésitant, puis bientôt intarissable pour dire combien il a souffert de l’attendre et souffert aussi de son indifférence ; il s’empresse d’ajouter qu’il est tellement heureux et ému que sa voix tremble, chuchotant à son oreille ; sa voix est très basse, presque inaudible parce qu’il articule mal. Il murmure si bas, ses mots mêlés à son souffle puant l’alcool, il s’approche plus près encore du visage de sa femme et se redresse, bientôt il bascule vers elle et son mouvement est si puissant que tout le corps de Marie-Ernestine se rétracte ; maintenant son corps à lui est au-dessus du sien, il le tient soulevé par la force de ses bras tendus, ses mains bien à plat sur le matelas, les jambes contre les siennes ; son visage plane au-dessus du sien qui le regarde dans la nuit, silhouette noire au-dessus d’elle se détachant sur la grisaille du plafond. Elle voit son visage qui approche, maintenant il plie les bras pour se rapprocher d’elle, il plie les bras de plus en plus, bientôt son corps entier est sur le sien, ses deux bras l’encerclent et elle sent le poids de Jules sur elle – c’est le visage surtout qui l’effraie, jamais elle n’a vu un visage d’aussi près, encore moins un visage d’homme, là, tout près, face au sien, si près maintenant que le bout de son nez touche le bout de son nez à elle,

Je t’aime, je t’ai toujours –

il glisse vers sa joue, sa bouche vers la joue de sa femme, les lèvres, les poils de moustache, elle entend à peine sa voix et ses

Je t'aime, je t'ai –

car elle n'entend que le sang qui tape dans ses tempes, que l'écho des voix qu'elle a entendues toute la journée et sa propre voix disant

Oui

devant le maire et

Oui

devant le curé et

Oui

voulez-vous prendre pour époux et

Oui

elle a dit oui et son sang se glace dans ses veines quand elle entend encore et encore

Oui

les mots et les embrassades et les rires et les félicitations et elle ne sait pas si tout ce bruit qui l'a enroulée, étouffée, mangée, avalée et comme absorbée,

Oui

elle ne sait pas si tout ça elle l'a rêvé et si elle a vraiment prononcé de sa bouche ce

Oui

qui semble venu d'ailleurs, qu'elle a entendu comme si ce n'était pas sa voix ni sa bouche qui l'avait dit, et tout son corps et sa tête, à cet instant, ressentent les effets de l'alcool et les relents nauséeux et l'impression folle de vitesse, de vertige, oui, elle ne peut plus rien, emmurée sous le corps de son mari, elle ferme les yeux pour ne pas voir cette tête d'homme face à elle – elle a trop bu, son crâne explose, sa tête tourne si vite et si loin, si fort qu'elle voudrait se redresser dans le lit mais ne peut pas, son corps bloqué sous celui de l'homme qu'elle ne reconnaît même plus à cet instant, une masse noire au-dessus d'elle, une odeur d'animal et de forêt – elle pense à la soue, les cochons – la boue – les vaches et les taureaux – le vêlage – l'odeur de vin et de sueur mêlés, la sciure de bois et le tabac – il a fumé – chiqué peut-être – elle ne respire plus, elle s'éteint à elle-même et se bloque, apnée, silence, l'intériorité même de son corps cherche à se taire et à se refermer dans une pétrification impossible qu'elle n'atteindra pas, elle

le sait. Alors elle ferme les yeux pour ne pas le voir, lui, quand ses doigts commencent à tâtonner sur elle, ses doigts qui cherchent à toucher ce corps de femme qu'il désespère de rencontrer, de s'approprier depuis si longtemps – elle, sans voix, assiste à la scène comme si elle voyait tout se jouer à quelques mètres d'elle, mais non, c'est bien elle qui est là, bien à elle que ça arrive, les mains épaisses de son mari qu'il pose sur son ventre et remonte vers ses seins – il continue et susurre comme on pourrait le faire en se confessant,

Depuis toujours –

elle n'entend plus rien maintenant, cette haleine lourde d'homme qui a bu, qui a fumé, sur elle le poids de son corps à lui qui lentement s'impose à chacun de ses membres, l'immobilisant, l'écrasant, puis tout son corps est prisonnier et elle se demande s'il ne va pas l'étouffer, un instant elle a peur de mourir alors elle repense à la Mère Supérieure et se dit qu'elle n'aurait jamais dû quitter le couvent, que seul l'amour de Jésus lui avait semblé véritable, sans honte ni tache – pourquoi n'avait-elle pas entendu, pourquoi n'avait-elle pas écouté ? –, un amour qui ne prend rien, ne demande rien en retour, et puis l'amour du piano – le piano noir fermé pour ce soir – le piano dont le silence maintenant lui bourdonne aux oreilles – la peur monte et son corps semble écrasé par le poids de Jules – ses mains maladroites, agressives presque, opiniâtres, ses doigts qui veulent toucher ses seins et commencent à les caresser à travers la chemise de nuit trop rêche qui lui brûle la peau, et, comme elle ne réagit pas, comme elle reste sans bouger, peut-être se dit-il que c'est parce qu'elle aime ce qu'il lui fait ou du moins qu'elle consent à ce qu'il le fasse, et il le fait, appuie, malaxe, il n'a jamais touché une femme de sa vie comme un homme qui désire une femme et veut lui donner du plaisir, prendre du plaisir, il ne sait pas, ne sait pas s'il faut s'y prendre comme il le fait et ses mains tremblent de peur, jamais il n'a connu ce plaisir de chair qui est pour lui comme la révélation d'une jouissance si folle qu'il s'aperçoit combien il en éprouvait le manque, oui, il était en manque d'un plaisir auquel il n'avait jamais goûté – il découvre combien son plaisir est immense et c'est pourquoi il lâche un râle qui le surprend lui-même par sa tessiture – il s'abat sur le corps de Marie-Ernestine et ses lèvres cherchent ses lèvres, elles trouvent sa bouche, forcent le passage, Marie-Ernestine n'ouvre pas la bouche et ne desserre pas les dents, l'envie de vomir monte et la peur quand le sexe de son mari

cherche à écarter ses cuisses qui se resserrent, se contractent, mais Jules relève sa chemise à lui puis la sienne, à elle, qui ne bouge pas et n'arrive pas à crier, à comprendre, elle est pétrifiée et ne doit rien faire, il est normal de ne rien faire, alors que tout son être ne veut que crier, fuir, elle s'entend penser que ce qui est en train d'arriver est un mariage comme celui que tous les hommes et les femmes doivent connaître, elle ne songe pas à repousser son mari, elle ferme les yeux et retient ses larmes, ou non, ne les retient plus, soupire

Marie, Jésus,

Marie, Jésus,

et cette invocation Jules veut l'entendre comme un encouragement

Marie, Jésus,

parce qu'il est tout près de tutoyer les étoiles il pense que comme lui sa femme est au bord de toucher le ciel, mais ni la Vierge ni Jésus ne viendront l'aider, elle le sait, et quand le sexe de son mari la pénètre elle crie d'un cri qui pourrait le retenir ou l'effrayer mais qu'il n'entend pas, non, plus rien, il reste sans bouger d'abord puis lentement, ahanant, suffocant et tremblant il commence un douloureux va-et-vient en elle qui serre les poings et les mâchoires à s'en briser les dents, les yeux grands ouverts dans la nuit, elle veut juste que s'arrête la perforation – ce mot, quel mot, quel serait le mot – pas de mot – et le poids trop lourd continuant sur elle – en elle – en finir avec l'amour si c'est ce qu'on appelle amour – le dégoût – le bébé de Florentin Cabanel, le sourire de Florentin Cabanel, la femme de Florentin Cabanel, le vin et le champagne dans sa tête et Jules qui s'effondre sur elle.

33

Lentement, indiciblement, par petites touches sournoises et infiniment discrètes à l'œil nu, Marie-Ernestine glisse de la jeune femme qu'elle était au jour de son mariage vers une autre femme ; c'est cette dernière que découvrent ses frères quand ils reviennent un an et demi après son mariage, à l'enterrement de leur père.

Pour eux seuls, sans doute, le changement sera perceptible, car pour ceux qui côtoient Marie-Ernestine au quotidien rien ne change. Les deux frères auront le temps de voir, eux, les premiers effets d'une lente

mutation – comme un glissement de terrain qu'on ne voit pas agir pendant de longues années et qui va provoquer l'effondrement d'une maison ou précipiter une falaise dans la mer en la laissant s'échouer par blocs entiers, cisaillés d'un coup sec. Les deux frères seront les premiers à se dire que *quelque chose a changé* en elle, sans savoir tout à fait le nommer, ni comment décrire ce qui ressemblera à un vieillissement prématuré, un affaiblissement peut-être, ou, au contraire, à l'évolution normale et saine d'un corps de jeune fille vers celui de son accomplissement de femme en épouse. Bientôt, comme leur mère, sans doute elle s'effacera dans l'ombre de son époux qui lui, depuis ces noces, semble avoir grossi, mais pas seulement ; sa voix a pris de l'assurance, maintenant, ici, il est chez lui. Tout a changé et les deux frères, au moment de la mort de leur père, sont surpris de trouver en Jules un homme hanté par ce domaine sur lequel il règne, par l'agitation et l'exaltation de son propre pouvoir, un homme sûr des gestes qu'il a acquis en même temps que le pouvoir. Mais les deux frères ignorent que depuis qu'il est un homme riche ses amis lui ont tourné le dos parce qu'ils lui trouvent des airs de patron et la suffisance des grands bourgeois. Ses deux beaux-frères seraient loin d'imaginer cette blessure que Jules ressent de se savoir méprisé – les silences quand il débarque là où un groupe s'est formé, ces regards de travers ou obséquieux sur son passage, ces voix craintives quand on s'adresse à lui, et, lorsque le dimanche il va boire un verre, ces regards sur lui et ces sourires appuyés, ces *monsieur* teintés d'ironie qu'on lui adresse avec une déférence humiliante, non, c'est sûr, ses deux beaux-frères ne peuvent pas savoir combien tout ça est irritant et si nouveau que Jules réagit peut-être mal en répondant aussi durement aux ouvriers, aux paysans, aux artisans, aux saisonniers, aux commis, à tous ceux qui de près ou de loin entrent sous ses ordres – oui, c'est sur eux que retombent la colère et le ressentiment qui s'accumulent à cause d'une situation que tout le monde lui envie et dont il goûte chaque jour la désillusion.

Ce que ses beaux-frères ne savent pas, ne sauront pas, eux qui vont repartir si vite, dès que le notaire en aura terminé avec la succession de Firmin, c'est d'abord combien Jules se jette dans le travail pour oublier qu'il est un homme mal marié et pas aimé, pour oublier l'humiliation qui recommence chaque soir lorsqu'il regagne sa chambre – toujours vide quand il y entre. Car même s'il y attend chaque soir, que chaque soir il

essaie de ne pas céder tout de suite au sommeil, chaque soir pourtant lorsqu'il s'endort sa femme n'est pas encore montée le rejoindre ; elle travaille, elle dit qu'elle travaille et si, bien sûr, elle n'est pas penchée sur son clavier pour ne pas réveiller toute la maison ou pour l'empêcher, lui, de dormir, elle prétend qu'elle étudie des partitions – ces grands recueils bleus que Jules a pris en horreur. Mais, plutôt que de céder à son envie d'exiger de sa femme qu'elle monte le rejoindre sous la froideur blanche et rêche des draps, il la laisse déchiffrer ses partitions et s'y noyer, comme lui c'est son cœur qu'il laisse se consumer de déception, car il n'est pas idiot au point de ne pas voir que sa femme évite de se retrouver seule avec lui, qu'elle fait tout pour ne pas l'offenser mais qu'elle fait davantage encore pour partager le moins d'intimité possible avec lui. Il n'est pas dupe, comment pourrait-il ne pas le voir, car il sait combien, les quelques fois – une poignée en un an et demi –, où ils se sont retrouvés dans un lit pour autre chose que dormir, elle a manifesté son effroi lorsqu'il avait mis la main sur elle, et il sait combien était immense dans son regard la peur qu'il lui inspire, de ça, il a été choqué et blessé mais elle a passé tellement de temps au couvent, c'est une enfant, se dit-il, presque une fillette ; il en veut à l'éducation qu'elle a reçue, mais à elle aussi de ne pas lui faire confiance, de ne pas l'aimer assez malgré ce temps qu'il prend pour ne pas l'effrayer, la rassurer – même en acceptant de garder la juste distance ; il lui en veut de ses réticences et de ses excès de pruderie, ces bondieuseries que lui n'a jamais supportées car il ne croit pas en Dieu, même s'il n'en parle jamais pour ne pas s'attirer les foudres des uns et des autres, ça n'en vaut pas la peine. Il met sur le compte de son éducation religieuse toute la crainte qu'il inspire à sa femme, le dégoût qu'elle exprime et réprime dans le même mouvement, comme si elle pensait qu'il ne serait pas assez malin pour se rendre compte de ce double mouvement qui l'humilie d'autant plus qu'elle prétend le lui cacher. Tout ça devient douloureux et honteux, ce mépris, ces soupirs qu'elle ne peut retenir et son corps comme suspendu au-dessus du vide ou à l'arrêt lorsqu'il s'approche et se penche sur elle.

Ça, les deux frères de Marie-Ernestine ne le sauront pas, comme ils ne savent pas non plus que leur sœur est résolue à suivre sa vie en réglant son pas sur celui des saisons et la monotonie des jours ; elle joue le rôle qu'on lui a attribué, constante et docile, même si désormais tous les jours seront la même journée recommencée ; elle se terre dans sa propre vie avec la

rigueur qu'exige l'art de la musique, et se fabrique une vie précise et régulière, ordonnée et calme – la promenade d'une heure à pied dans la campagne le matin, deux heures de piano, la sieste après le déjeuner, la lecture d'une heure en début d'après-midi puis deux heures encore à jouer, mais aussi la messe et l'aide à la préparation des repas, le temps passé avec sa mère à jouer aux cartes dans le petit salon bleu aménagé où l'on joue tout l'hiver et où l'on prend le thé, où elle prend le thé seule ou en compagnie de voisines avec qui on organise des discussions, des dégustations ; s'il fait beau alors tout ça, identique, immuable, se joue dehors, ou dans le grand salon s'il y a trop d'invitées. Marie-Ernestine se met à l'art de la pâtisserie, de la broderie, on lui recommande les travaux pour dames et elle s'y plie en souriant aux recommandations ; elle confectionne des châles et des courtepointes et brode ainsi ses journées et ses mois en essayant de ne pas regarder plus loin que ses aiguilles à tricoter.

Le soir, pendant l'heure du repas, tous les quatre se retrouvent autour de la table : Firmin et sa femme, Jules et sa femme. Ce sont les deux hommes qui parlent pendant que la bonne les sert, oui, une gibelotte, bonne idée, un civet, très bien, un bœuf mode, pourquoi pas. Les deux hommes parlent entre eux le plus souvent comme s'ils étaient seuls et les femmes les écoutent, attentives et silencieuses, même si parfois la mère intervient, sa langue sèche et précise décochant

Qui paie ses dettes s'enrichit

une vérité morale que tout le monde écoute comme un oracle sur lequel les hommes régleront les lois qu'ils feront appliquer dès le lendemain, car s'il aime commander et être obéi, Firmin demande toujours à sa femme ce qu'il doit penser et elle, toujours,

Pas de fumée sans feu

lui explique de quoi il doit se méfier, de qui il doit exiger des paiements et ce qu'il conviendra de faire avec tel ou tel. Car si elle ne s'occupe pas des affaires de Firmin et de la maison, en réalité la préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser les conduit en sous-main, sans même s'en rendre compte, jamais prête à s'émouvoir devant les difficultés financières et passagères de ceux qui doivent un loyer à la famille, mais compréhensive et toujours chaleureuse avec les bons payeurs et les voisins honnêtes. Elle est impitoyable autant que discrète et soumise à son mari, et Marie-Ernestine

l’envie un peu de ce savoir si particulier qui consiste à rester dans l’ombre d’un homme, à s’effacer pour mieux lui laisser la place, et, dans le même temps, le voir, lui, comme un enfant perdu sans elle et à l’affût de ses idées et de tout ce qui, venant d’elle, devient des ordres auxquels il se soumet sans chercher à résister. Le plus souvent, pendant le dîner, les deux femmes ne parlent que des saisons et des fruits qu’on aura bientôt, des visites qu’on a eues, des naissances à venir et des ragots qu’on entretient en les colportant tout en prétendant les dénoncer, et, d’un air toujours contrit, on parle des malades qu’on visite ou des mauvaises récoltes. Ainsi les mois passent et l’ennui, comme la nourriture trop riche, arrondit les formes de Marie-Ernestine ; son visage s’alourdit, mais il n’est pas question d’enfant, tout le monde a l’air de saisir que la jeune femme n’est pas prête ni disposée à l’enfantement.

Bientôt – ce que les frères de Marie-Ernestine ne pourront pas savoir non plus – les dîners ne seront plus tout à fait les mêmes : sans Firmin, sa veuve, enfoncée dans son corset et sa robe noire, ses yeux éteints au milieu de son visage trop sévère, n’aura plus à prodiguer à son gendre aucun des bons conseils qu’elle distribuait à son mari. La chaise de Firmin restera vide et tous attendront que quelqu’un vienne s’y asseoir ; c’était la place de Firmin et bientôt on pensera que ce devrait être celle d’un enfant, de l’avenir, d’un lendemain pour eux tous, et les regards de sa mère et de son mari se tourneront, silencieux et inquisiteurs, vers Marie-Ernestine, on attendra d’elle qu’enfin son ventre se remplisse et qu’elle s’intéresse aux affaires de la maison, à celles de son mari ; désormais sa mère ne sait plus quoi dire qui pourrait répondre aux questions de son gendre, elle n’a pas d’ordre ni de conseils à lui donner, non, elle regarde sa fille et son œil est cassant comme du verre. Comment Marie-Ernestine peut-elle ne pas comprendre qu’on exige d’elle qu’elle quitte les derniers lambeaux de son enfance ? Maintenant que son père est mort c’est à elle de devenir l’épouse de son mari, à elle de lui prodiguer les conseils et le savoir des femmes sans quoi les hommes ne sont que des machines sans cervelle. Elle doit

Pas de fumée sans feu

reprendre les vérités éternelles et les asséner. Elle doit

Qui paie ses dettes s’enrichit

porter les exigences de sa maison. Et lentement, doucement, mois après mois, Marie-Ernestine l’ignore mais lentement se reconfigure : elle devient

l’ombre de sa mère et enfin commence
Qui paie ses dettes s’enrichit
à expliquer à Jules comment il devrait agir et tenir leur maison.

34

Rien qu’un silence, un tiret.

Huit ans que l’arbre généalogique de la famille escamote sans s’en étonner : mariage de Marie-Ernestine Proust et Jules Chichery le 17 juin 1905 – décès de Firmin Proust le 14 décembre 1906 – naissance de Marguerite le 17 avril 1913.

Difficile de ne pas imaginer de quoi sont faites ces huit années – difficile de ne pas se figurer la vie du couple Chichery, avec ses silences qui ressemblent à une paix armée, comme il est difficile de ne pas se laisser aller à entendre les rumeurs sur le marché, la place de l’église, dans les bistrots ; on peut presque distinguer les supputations des mauvaises langues, les persiflages des jaloux et des envieux, les hypothèses et statistiques des simples curieux. À la mort de Firmin, on commence à raconter, comme si c’était une vérité connue de tous, que Marie-Ernestine se refuse à son mari, que celui-ci n’est pas capable de se faire respecter par sa femme alors qu’à tous il donne des ordres et prend des airs de patron devant ses anciens amis. On n’aurait jamais vu ça du temps de Firmin, Jules ne lui arrive décidément pas à la cheville, on commence à rire de lui – ou plutôt non, on continue, mais c’est que le rire enfle comme une vague qui grossit et va tout dévaster sur son passage, et c’est peut-être elle, cette vague, qui vient frapper la mère de Marie-Ernestine parce qu’elle en a entendu parler, c’est sûr, nul doute que les ragots sont venus jusqu’à elle et qu’alors elle décide d’intervenir non pas pour sauver les apparences ni même la réputation de sa fille, mais pour que ne soit pas dévalorisé le crédit du nouveau chef de la maison. Que la jeune femme ne puisse pas avoir d’enfant pour une raison médicale, personne ne l’envisage, comme on n’envisagerait qu’avec la plus parfaite incrédulité et un haussement d’épaules que ce soit Jules le responsable de cette infertilité ; non, ce que tout le monde pense, c’est que la femme se

refuse au mari et que le mari n'est pas capable d'imposer la loi chez lui, ainsi la mère de Marie-Ernestine, quelques semaines après l'enterrement de Firmin, alors qu'elles sont toutes les deux dans la cuisine – un jour de pluie ou de grisaille, où la nuit s'éternise dans un semblant de jour qui colle à l'obscurité – ainsi, donc, sa mère entreprend de parler à la pianiste ; tout en prétextant évoquer Firmin, la voilà qui parle d'elle, de sa vie avec cet homme, se montrant presque impudique au moment d'évoquer son couple – sa fille voudrait qu'elle se taise parce qu'il y a des choses qu'on ne veut pas savoir de la vie intime de ses parents, et pourtant sa mère prend le temps pour ne pas la brusquer, lui dit que ce n'était pas toujours facile la vie avec Firmin car les hommes ont des *besoins*, Firmin avait des *besoins*, on ne peut pas toujours se refuser à notre homme, même si c'est parfois une corvée on ne peut pas toujours se refuser à eux, le pire étant que pour ne pas avoir d'enfant, Dieu sait ce que Firmin m'obligeait –

Ces gosses-là ne mangent pas de pain –

disait Firmin quand il la forçait ; à voix très basse mais sans baisser les yeux la mère de Marie-Ernestine raconte à sa fille que pour repousser le risque d'une progéniture dont il ne voulait pas, Firmin l'avait forcée bien souvent à des pratiques dont chaque jour elle priait Dieu de la pardonner ; et si elle n'en avait jamais rien dit à personne, pas même à son confesseur et ami, c'est qu'elle était dévastée par la honte, oui, mais qu'elle devait aussi assumer parce que c'est le rôle d'une femme que de complaire au plaisir de son mari. Pour que sa fille ait un bon époux, il fallait qu'elle accepte de satisfaire ces appétits d'homme, que Jules ne devait pas manquer d'avoir lui non plus, car il était robuste et en pleine force de l'âge ; ce n'était pas possible que chaque soir Marie-Ernestine se refuse à lui en prétextant des devoirs qu'elle n'avait pas et qui finiraient par l'humilier tant qu'un jour Jules se détournerait de sa femme et alors Dieu seul sait quel malheur entrera dans notre maison, avait dit la mère de Marie-Ernestine, la voix harassée de tant de sincérité.

Marie-Ernestine avait écouté sa mère sans lui répondre, acquiesçant à tout, comprenant tout, assurant vouloir se conformer aux usages, répétant que bien sûr elle aimait son mari et n'attendait que de devenir mère, puisque c'était le rôle d'une épouse, et qu'elle n'imaginait pas avoir envie d'échapper à ce pour quoi elle était faite.

Quelques jours après elle était tombée malade, le médecin lui avait conseillé le repos et le grand air – peut-être. Elle avait bu des litres de bouillon et de camomille, avait posé son métier à dentelle – le piano était resté fermé. Elle se reposait la journée dans la minuscule chambre au papier peint jaune, elle passait sa journée à se demander si elle trouverait un jour la force d'en sortir, et pendant quelques semaines s'était mise à penser que maintenant elle ressemblait à la femme de Florentin Cabanel avant qu'elle soit mère – elle devait avoir le même genre de maladie, celle-ci finirait bien par passer. Aimant, patient comme au premier jour, son mari venait la voir et lui promettait à voix basse que bientôt il l'emmènerait à la ville pour la distraire et visiter les grands magasins.

Au printemps de l'année 1909, la grand-tante Caroline meurt sans prévenir, un matin, entourée de lilas, de jasmins et de seringas ; elle part baignée dans un fouillis de fleurs et de parfums, nimbée de la grâce mauve et bleue de nymphéas façon Monet – dont elle ignorait le nom, l'art et l'existence. Elle laisse un don conséquent à l'Église, offre quelques bibelots aux gens qui ont été à son service pendant longtemps et à qui elle était attachée comme une marraine sévère mais toujours – elle aimait à se le raconter – bienveillante. Le reste, tout le reste, elle le lègue à sa chère petite-nièce ; Marie-Ernestine hérite ainsi une nouvelle fois et voit sa fortune grossir encore – des hectares de terres cultivables et des fermes, du bétail, des vaches et des cochons, des chevaux aussi, et puis le lac auprès duquel on marchait le dimanche lorsqu'elle était enfant. La fortune sourit à Jules, décidément, qui devient alors deux fois plus riche que ne l'aura jamais été Firmin ; il devient si riche que lui-même a du mal à y croire et à faire face, sombrant dans la panique et l'inquiétude de se faire déborder par tout ce qu'il doit faire et par l'inquiétude de se faire rouler d'une façon ou d'une autre ; depuis qu'il *possède*, il découvre la peur de *perdre*. Il lui faut maintenant un temps fou, à cheval, pour faire le tour de ses biens ; le nombre de ses débiteurs est si important qu'il a besoin de voir ses comptables souvent pour ne pas en oublier quelques-uns, et pour traquer les mauvais payeurs, les grugeurs et les pique-assiettes. Désormais, c'est comme si la même vie allait se vivre en plus grand, en plus brutal aussi, car Jules n'a plus une minute à lui et ne rentre le soir que pour se mettre à table et demander conseil à sa femme, sous l'œil inquisiteur de sa belle-mère.

Qui paie ses dettes s’enrichit,

dit Marie-Ernestine qui reprend les mots de sa mère, ceux que sa mère avait elle aussi repris d’on ne sait qui, des mots solides et patinés comme les marches du porche de l’église. D’ailleurs, si l’on n’y prêtait pas attention, on penserait que c’est la mère de Marie-Ernestine qui parle, car sa fille s’adresse maintenant à son mari avec la même intonation et la même austérité dans la voix que celle de sa mère, et c’est comme si cette voix n’était ni la sienne ni celle de sa mère mais la voix du temps lui-même, quand Marie-Ernestine répète à son mari ce que sa mère lui a appris, oui,

Pas de fumée sans feu

chaque jour prodiguant quelques conseils en croyant les inventer ou les découvrir ; pourtant elle se fixe des modèles qu’elle s’ordonne de suivre sans sourciller, pour que sa vie devienne exemplaire et droite : la Mère Supérieure est son premier modèle, c’est sûr, mais un modèle couplé avec celui de sa mère, qui est là, toujours, comme pour humaniser et adoucir le premier. La jeune pianiste, comme sa mère, prend le temps de s’occuper de la maison, oui, maintenant à son tour elle reprise les chaussettes de son mari et parfois prépare des confitures. Elle sait que depuis la mort de son père et maintenant celle de sa grand-tante – à qui elle avait gardé longtemps rancune d’une trahison dont elle ne se souvient plus très bien – elle portera toute sa vie l’habit noir des veuves, car elle sent qu’elle porte le deuil d’une vie qu’elle ignore et dont elle sait qu’elle l’ignorera toujours, surtout lorsque maintenant, le soir, il arrive que Jules se couche plus tard qu’elle et entre dans la chambre légèrement ivre, marmonnant contre tel ou tel fainéant, tel ou tel voleur, tel ou tel vaurien, tel ou tel lâche, tel ou tel faux ami, tel ou tel hypocrite. Pendant qu’il laisse traîner dans sa voix son ressentiment, elle entend la violence qui monte dans ses gestes et sait qu’il voudra la prendre et la prendra avec rudesse, oubliant le jeune homme trop gros qu’il avait été et qui avait encore quelques égards pour elle ; ces égards désormais s’éloignent et, souvent, dans ces moments où la fièvre semble lui sortir des yeux pour lui manger tout le visage comme s’il exigeait réparation, ou qu’on le paie enfin de ce qu’il avait fourni d’efforts et subi d’humiliation, c’est sur elle qu’il se rembourse, exigeant qu’elle se déshabille – il veut la voir nue, les jambes écartées, ce que maintenant elle ne refuse plus – une, deux, trois fois elle avait refusé, mais il avait si bien serré les doigts autour de son cou qu’elle avait vu dans ses yeux la folie et

la mort ; une autre fois, il l'avait menacée d'un poing énorme qui aurait pu terrasser un homme.

Maintenant Marie-Ernestine se soumet en fermant les yeux et en se chantant à elle-même des valses ; elle s'accroche encore au piano – son piano noir – son tombeau dans lequel elle va jeter toutes ses enfances et ses vies rêvées, toutes ses évasions impossibles et ses vies multiples, mais petit à petit l'enfance se tarit en elle, tout ça ne peut plus durer très longtemps, ses doigts deviennent plus raides et rigides, elle a plus de mal à se tenir droite sur son tabouret, et pourtant Dieu sait qu'elle lutte pour ne pas lâcher le piano, qui lui-même semble s'éloigner et ne plus lui répondre aussi favorablement qu'autrefois.

Et puis ce jour de 1912 approche qu'elle ne voit pas venir. Un jour comme un autre, en train de jouer un impromptu de son cher Schubert, et ses doigts sont engourdis, impossible de les délier. Soudain un spasme la prend, une nausée lui remonte du ventre, elle vomit. On l'allonge sur un sofa, on s'inquiète, on se demande et puis cette fois ça y est : elle est enceinte.

L'enfant naît au mois d'avril, le 17 de l'année 1913. C'est Jules qui décide du prénom, Marguerite, parce que, dit-il en souriant, ému aux larmes,

Quand je venais te faire la cour, j'avais toujours une ou deux marguerites en boutonnière.

Marie-Ernestine sourit, oui, c'est vrai, elle se souvient des boutonnières – elle se souvient du mépris qu'elle éprouvait. Mais elle est touchée de le voir si ému, elle pense qu'il sera avec sa fille comme son père était avec elle. C'est lui et non pas eux, encore moins elle, qui vient d'avoir un enfant. C'est lui, ce n'est pas elle. Marie-Ernestine ne se sent traversée par rien, par aucun bonheur irradiant, aucune révélation ni épiphanie ; elle s'étonne de se sentir aussi peu *mère.* Elle pensait qu'avec la naissance de l'enfant, ce serait sa naissance à elle en tant que *mère*, mais non, et comme on vient avec l'enfant dans la chambre – la bonne le porte dans ses bras, couvert de langes, elle est accompagnée par la mère de Marie-Ernestine et

toutes les deux sourient ; elles lui donnent l’enfant et les deux femmes s’enhardissent, oui,

C’est le portrait de son père,

disent-elles toutes les deux, le répétant deux ou trois fois, comme si c’était la plus belle nouvelle du monde. Marie-Ernestine scrute la peau rougeâtre et les yeux gonflés de l’enfant ; elle pense à la souffrance de l’accouchement, à Jules et à sa joie, elle pense qu’en effet le bébé lui ressemble, à lui ; elle regarde l’enfant avec une dureté qui la surprend elle-même – maintenant la guerre peut commencer.

III

35

Ça commence comme une fête – du moins c'est ce qu'on aime entendre depuis plus d'un siècle, histoire de mieux savourer l'ironie tragique qui s'élance la fleur au fusil quand elle va jeter en enfer plus de trois millions d'hommes partis chasser l'agresseur en chantant

Tous à Berlin !

Oui, c'est comme ça qu'on nous raconte le 1er août de cette année où la France va entrer en guerre : un jour de soleil, quasiment jour de liesse et de fête, d'absinthe et de verres levés dans les bistrots, de brassées de coquelicots que des jeunes filles en fleurs offrent à nos futurs héros, et qu'accompagnent, presque douces à force de bienveillance, des bourrades venant d'antiques aînés qui pour certains ont gardé dans leur mémoire, vieille de plus de quarante ans, la violence du corps-à-corps avec ces Prussiens redoutables qui leur ont arraché l'Alsace et la Lorraine.

Ce samedi, virevoltent sur le passage des jeunes soldats les baisers et les sourires de femmes aux joues brûlantes – baisers et effusions qui dissimulent avec difficulté – si on les regardait – si on s'attardait à les regarder – les tremblements des amoureuses déjà inquiètes derrière les cris d'encouragement, ceux des mères dont les larmes d'émotion camouflent avec peine qu'elles sont aussi les larmes d'une tristesse et d'une peur mal contenues, comme la résignation de ces vieilles qui ont trop de mémoire pour croire en la fable d'une guerre sans massacres ni douleurs.

C'est un jour où le temps est radieux et d'un bleu parfait, où tout est embelli pour cacher, sous les traits de visages barrés par les moustaches de conscrits de vingt ans, les questions et les inquiétudes informulées, les doutes et les craintes germant déjà dans leurs cerveaux – pourquoi la guerre ? quoi la guerre ? faut-il la guerre ? – on ne sait pas, on ne suit pas toujours très bien ce qui se passe ailleurs ; vu d'ici, tout semble perdu derrière la ligne d'horizon, dans la brume qui s'éternise après les bois et les champs. Nous qui n'avons pas suivi les actualités et ne savons même pas encore qu'on a assassiné Jaurès la veille, on est loin d'imaginer ce qui se passera aujourd'hui, on ne sait pas vraiment – non, on ne sait rien, ou si peu que ça revient à rien, des pays qui nous entourent, des dirigeants de ces

pays, des gens qui vivent dans ces pays ; on se dit qu'on n'est pas sûrs qu'on y comprendrait quelque chose si on nous l'avait expliqué du temps où nous gambadions jeunots – bien plus attirés que nous étions par nos pièges à lapins et nos lance-pierres que par le contexte géopolitique du monde des ronds-de-cuir et des messieurs à monocle. On se répète, en haussant les épaules, en crânant aussi pour ne pas montrer que notre ignorance nous irrite tout de même et que nous en avons un peu honte, qu'on ne sait rien de ce qui se tient éloigné de nos champs, de nos maisons, de nos murs, de nos ruelles, rien de ce qui échappe à la réalité de nos actions et de nos vies, au-delà des bois où l'on chasse, des rivières où l'on pêche, des lits où l'on dort et où l'on couche avec nos femmes, où nos enfants naissent, où l'on est né soi-même et où l'on espère bien mourir un jour, si possible dans longtemps. Nous, toujours on chique notre tabac, on crache dans la sciure au comptoir *Chez Marcel*, on parle de tout et de rien, on boit notre vin rouge en disant du mal des uns ou des autres – on les plaint quand leurs femmes les trompent et qu'ils sont les seuls à ne pas le savoir, parce qu'on redoute secrètement d'être un jour à leur place. On se dit que ces histoires qui se décident à Paris dans les ministères, les cabinets ou les chancelleries – peu importe comment on les appelle – qu'est-ce que c'est une *chancellerie* ? –, que tout ça n'est qu'un charabia d'imbéciles ou des racontars pour faire peur dans les familles et salir d'encre noire le papier des journaux : des dorures, du stuc, de la pourpre et des tapis, des messieurs bedonnants et bardés de médailles qui décident pour nous autres à voix basse ou tonitruante, se rengorgeant derrière des pupitres ou sur des estrades devant un public endormi ; et ces messieurs à barbiches et bajoues bombent le torse en se redressant,

Oui, oui, messieurs les députés !

pour désigner des coupables,

Messieurs les ministres !

dénoncer des responsables, et, dodelinant, ils se congratulent après que pour la forme ils se sont invectivés, puis se rendorment sur leur banc.

Mais, loin des cabinets où l'avenir de nos vies se dessine, vu d'ici, aujourd'hui, ce 1er août est d'abord un jour très chaud sous lequel pèse une poisse étouffante où la poussière brouille la vue et assèche la bouche ; c'est la moisson énorme, éreintante, qui exige tout notre temps et nos forces. On

imagine Jules quelque part dans ses champs, supervisant ses journaliers et ses paysans, suant à grosses gouttes sous son chapeau, son front luisant, ses joues rougies par la chaleur et le quart de vin bu pendant le déjeuner.

Nous sommes le 1er août 1914, donc, et dans nos champs on a encore un peu de répit ; une heure, deux ou trois dans les endroits les plus reculés, peut-être davantage encore pour certains, dont les fermes sont cachées dans les montagnes ou enclavées derrière des rivières et des forêts trop denses, là où les paysans seront réveillés pendant la nuit par les gendarmes qui viendront directement frapper chez eux – quelques heures gagnées, une éternité si l'on compare à Paris ou aux grandes villes, là où les foules incrédules et ahuries s'agglutinent depuis seize heures sur les places des mairies pour lire et crier à tous l'appel à la mobilisation et où tout le monde

Botter le cul des boches !
s'encourage,
Ça prendra trois mois !
s'égosille,
Je te dis trois semaines !
Tous à Berlin !
Même pas trois semaines !
alors qu'ici,
Tous à Berlin !
chez nous, dans les villages,
À Berlin !
à La Bassée et dans les hameaux tout autour, on ne sait toujours rien.

Ici, sans s'en rendre compte, on préserve le monde ancien une ou deux heures de plus, gagnées sur l'effondrement à venir, quelques minutes précieuses préservées avant que le tocsin des églises des villages vienne secouer la torpeur des vieux et l'indolence des vaches, en proclamant la grande nouvelle. Mais du hameau, les cloches, à cause du vent, selon le côté vers lequel il se dirige, selon ses caprices et sa force, parfois on ne les entend pas du tout. Les églises sont éloignées des champs et puis la batteuse fait du bruit, les chevaux hennissent, frappent la terre de leurs sabots et nous parfois on gueule si fort, on éructe, on halète sous la chaleur, on n'entend rien, les oreilles bourdonnent, le souffle est épais comme les râles des bestiaux et parfois on parle tout seul ou à plusieurs, pour ne rien dire, pour le plaisir de gueuler et alors les cloches, on ne les entend pas, non, mais

c’est aussi qu’à les entendre tous les jours l’habitude nous rend sourds – et puis il fait une chaleur à crever, on a hâte de finir la journée et d’abattre le plus de travail possible d’ici là.

C’est pourquoi, maintenant, on s’étonne quand c’est le tambour du garde champêtre qui vient rameuter le hameau, et davantage encore quand on voit les gosses et les femmes qui courent en contrebas, à travers champs, soulevant leurs jupes comme si elles avaient vu le diable – leurs cris et ceux des gosses montent vers nous comme les sifflements des martinets quand ils font du rase-mottes avant que le temps vire à la pluie ou à l’orage ; le garde champêtre se précipite pour annoncer la nouvelle, on met un temps fou à réagir, il est dix-sept heures vingt-cinq et tout le monde se fige dans la lumière jaune paille des champs ; en contrebas toujours, à mi-chemin, les femmes et les gosses devancent le garde champêtre sur son vélo, qui monte lui aussi, mais péniblement, avec son tambour dans le dos, les jambes écartées sur son pédalier, le buste penché sur son guidon ; il monte après avoir tapé comme un sourd sur son tambour près de la fontaine devant chez les Martineau, comme si, sans le savoir, il voulait nous préparer au tonnerre des bombes et des obus ; on les voit, tous, se faisant la guerre pour savoir qui arriveront les premiers des femmes, des enfants ou du garde champêtre.

Maintenant les hommes se tiennent droits, jambes écartées, les mains en visière pour certains et les autres sur les hanches, tous interdits et incrédules quand ils entendent les femmes et les enfants qui arrivent vers eux et des syllabes – des cris – morceaux de mots – mots éclatés – suffoqués dans la chaleur – mots qu’ils ont du mal à entendre d’abord puis à comprendre et à faire remonter dans leur cerveau abruti par le soleil

Mobilisation !
et la chaleur,
La mobilisation ?
Mobilisation ?
Mobilisation.
Qu’est-ce que c’est que ça, *mobilisation* ?
T’as jamais entendu ça ?
Mobilisation ?
Ce mot ?
Jamais.
C’est quoi ?

La guerre, Ducon !

Quoi la guerre ?

C’est la guerre, ça veut dire la guerre !

La guerre ?

La guerre !

Faut être deux –

Qui veux-tu, Ducon ? Les Allemands !

Quoi les Allemands ?

Les Boches, Ducon ! C’est la guerre avec les Boches !

Jules reste incrédule pendant quelques minutes. Il se tait, devient livide. Se renfrogne. Serre les dents, ferme les yeux. Les rouvre et inspire longuement, serre les poings. Il accuse le coup, son cœur bat plus vite, il a du mal à se ressaisir,

La guerre !

mais lui, la guerre, sa guerre, pour l’instant, c’est de finir le travail qu’ils ont commencé : le chantier des moissons est énorme, il en reste pour des semaines, alors pour l’instant Jules refuse d’entendre que tout devrait s’arrêter, non, c’est impossible de tout laisser en plan, que va-t-il faire s’il n’a plus les bras de ses hommes, on ne peut pas laisser les champs ni les moissons pourrir sur place, le temps va virer à l’orage, il faut finir avant, c’est impossible de tout laisser,

Mobilisation !

il se ressaisit en criant

Au travail !

mais sa voix se perd dans la sidération des hommes qui maintenant se tournent les uns vers les autres pendant que lui, plus fort, gueulant,

On finit le travail !

comme pour lui-même

Le travail !

parce qu’il entend sa voix qui n’est plus si sûre d’elle,

On laisse pas le –

le cœur n’y est plus, quelque chose vient de se transformer et il flotte un parfum d’incertitude qui est comme un vent non pas de panique mais simplement d’incrédulité et d’interrogation, on ne sait pas ce qu’on doit faire, on reste comme indécis avant de quitter les champs et d’aller

rejoindre le garde champêtre essoufflé, rouge comme jamais, les yeux exorbités par ce qu'il a à dire et par sa course – lui qui est parti depuis une heure et demie prévenir les hommes des hameaux, dans les champs, tout le canton, quel bordel, sous ce soleil de plomb, merde, lui aussi est mobilisé, demain il partira et tous doivent rejoindre leur caserne au plus vite.

Jules fait la gueule, mais pour l'instant il ne pense pas aux Allemands ni à personne. Il prend sa tête des mauvais jours et tout pour lui bascule, il a à peine le temps de gueuler qu'il faut toujours qu'on vienne l'emmerder quand il a du travail par-dessus la tête – et comment on va faire si les hommes doivent partir ? Comment on va faire si je dois partir ? Comment on va faire s'ils se mettent à réquisitionner les chevaux et les voitures ? Comment c'est possible de nous foutre dans un merdier pareil ? Le gouvernement va nous rafler tous les hommes capables de tenir les fermes, de finir les moissons – et qu'est-ce que c'est de déclarer une guerre un samedi, en plein été ? En pleines moissons ? Ils ont quoi dans la tête, les gens qui décident ça ? –, il n'en revient pas et ne veut pas y croire, ne peut pas, et autour de lui maintenant les hommes s'agitent et laissent les outils mais lui

On finit le travail !

serait prêt à se battre pour interdire aux hommes de quitter le champ, même si bientôt il comprend qu'il n'a pas le choix, qu'il doit s'y résoudre, c'est fini pour aujourd'hui : on vient de basculer dans une vie nouvelle et imprévisible.

Bientôt tous les champs sont vides.

Bientôt tous les hameaux se vident.

Bientôt tout le monde se retrouve devant la mairie de La Bassée pour lire et relire l'affiche blanche avec ses drapeaux tricolores entrecroisés, l'avis de mobilisation et, pour commenter, s'interroger à voix haute, trouver du courage et du réconfort pour se donner du cœur et se convaincre que

Tous à Berlin !

on se raconte que c'est une histoire de quelques semaines, c'est sûr, les plus pessimistes – on les connaît, avec leur mine défaite et fatiguée

d’avance, grise, molle – se contentent d’annoncer que ce sera fini non pas dans quelques semaines, mais dans quelques mois. On peut pinailler pour savoir si c’est pour la fin de l’été, l’automne ou l’hiver, mais au moins on est certain de ça : on sera rentré pour fêter Noël en famille.

36

Dans la maison, comme sans doute partout en France, personne n’aura dormi vraiment. La soirée aura passé dans un silence têtu pour Marie-Ernestine, qui n’aura rien dit pendant que Jules et sa belle-mère auront remué toutes les possibilités pour tenir la ferme ; la femme de Jules aurait bien voulu dire quelque chose mais tout est resté bloqué en elle, tout lui paraissait stupide et vain, aucun mot, aucune phrase, aucune idée n’aura eu assez de force et d’intérêt, et c’est à peine si Jules remarquera que les yeux de sa femme étaient restés toute la soirée collés sur lui, grands ouverts et hagards, ahuris presque, effrayés ou sidérés pendant qu’elle, muette totalement, aura pâli plus que d’habitude, les gestes ralentis et mous trahissant davantage son émotion, comme si elle était incapable de mouvement, se contentant, dans un effort énorme, de regarder sa mère et surtout son mari en s’étonnant de leur réactivité, de leur colère, de leur force.

Elle a laissé Jules à son inquiétude et à ses ressassements – comment on va faire si les hommes ne sont plus là ? Comment on va faire s’ils réquisitionnent les chevaux et les voitures ? Si moi non plus je ne suis plus là ? – et peut-être qu’elle aura accompagné les questions de son mari en dodelinant de la tête pour acquiescer, buvant un verre d’eau et mangeant à peine – personne d’ailleurs n’aura pensé à dîner et encore moins à s’occuper du repas. Marie-Ernestine se sera couchée tard par crainte de se retrouver seule face à ses interrogations et sa peur ; Jules ne lui parlera pas lorsqu’ils auront rejoint la chambre, où chacun ira chercher un lieu à lui pour se pelotonner dans son silence. Comme sa mère, malgré tout elle finira par se laisser emporter par un sommeil mauvais, plein de rêves et de somnolences, de demi-réveils. Jules, alors qu’il était pourtant le plus écrasé par la fatigue, par le travail aux champs, et plus encore par l’inquiétude, sera celui qui trouvera le moins le repos dans sa maison. Le corps ne saura

pas se soulager par un sommeil profond, non, il aura laissé place à toutes les questions que sa colère avait, un temps, masquées, et tout ça l'aura tenu dressé dans son lit, incapable de faire mieux que de ressasser ces images – les roulements de tambour, les piaillements des gosses dans les jupes des femmes – les bleuets et les coquelicots – l'absinthe aussi, dont l'odeur flottait dans les rues près des cafés. Jules restera assis dans son lit à regarder par la fenêtre la nuit pleine d'étoiles vert citron mouchetant un ciel d'un bleu profond presque noir, dans un silence de tombe. C'est à peine si, vers les trois heures du matin, il piquera du nez pour se laisser aller au sommeil et s'endormir enfin.

Maintenant, au petit jour, il ne pense pas à la guerre ni à son propre départ, mais au sale coup qu'on lui a fait en le privant de ses moissons, comme si c'était lui qu'on attaquait en déclarant la guerre à l'Allemagne. La guerre semble encore lointaine, ou peut-être qu'il n'y croit pas encore, parce que les Ardennes ou la Moselle sont trop loin de chez nous. Ce sont les femmes qui vont devoir accomplir le travail – pourquoi pas, oui, se dit-il, avec l'aide des gosses – parmi eux certains ont presque l'âge de partir au combat –, avec l'aide de ces vieux qui sont encore capables de travailler pour peu qu'on les laisse souffler de temps en temps. Mais, tout de même, pense-t-il, les femmes décidant à la place des hommes, comme les hommes… cette idée-là lui semble impossible – impossible de se figurer ces femmes commandant dans les champs et dirigeant la menuiserie, la scierie – impossible, c'est impossible à concevoir – il n'arrive pas à concevoir que la vie de tous les jours – le travail, le quotidien – puisse continuer sans la présence des hommes, comme si on venait de lui lancer l'idée que les hommes – et lui parmi eux – n'étaient pas indispensables, car même s'il sait bien que les femmes sont aussi vaillantes que les hommes et connaissent le battage et le fléau autant qu'eux, il pense qu'elles n'ont pas la force physique des hommes et qu'elles ne sont pas rompues aux travaux trop rudes auxquels les hommes sont astreints. Jules ne voit pas comment des gosses et des vieillards pourraient les aider à venir à bout d'une tâche que des hommes en pleine force de l'âge ont déjà du mal à assumer, comme il ne voit pas, lorsqu'il pense à toutes ces femmes, comment la sienne, l'aride et secrète Marie-Ernestine, pourrait venir aux champs et commander

en son nom celles pour qui elle n’a que mépris et indifférence, comme tout ce qui touche à la terre, comment saurait-elle montrer l’exemple en usant ses mains blanches sur le manche d’un outil et salir ses doigts de pianiste au contact du blé, de la terre, de la caillasse ?

Il a juste envie de se réveiller en se disant que c’est un cauchemar, tout ça n’a pas eu lieu et il va se réveiller, tous pourront continuer leur vie et faire ce qu’ils doivent – chacun à sa place –, le charron dans son atelier derrière son établi, le bourrelier entouré de ses lanières de cuir, de ses harnais et de ses licols, le maréchal-ferrant près de sa forge et de son enclume et le garçon de café près de sa terrasse et de ses bouteilles, le paysan dans ses champs à l’heure de la moisson. La vérité, c’est que chacun doit être sur le lieu de son travail la journée et entouré des siens le soir, autour de la table, sans avoir à se retrouver déguisé dans la peau d’un troufion en pantalon rouge face à la frontière allemande. Pour Jules, quelque chose dans tout ça – la soudaineté de l’annonce, son exécution immédiate, ce bouleversement – lui paraît irréel et il pourrait croire à une farce si ce n’était pas la réalité qui se déroulait sous ses yeux – ses yeux irrités par la poussière et le soleil, par la fatigue de la nuit que le lendemain matin sa femme et sa belle-mère remarqueront sans le dire – ou peut-être entre elles dès qu’elles seront seules – lorsqu’il partira de bonne heure à La Bassée.

Car dès l’aube, sa décision est prise : il veut voir le maire et le capitaine de la gendarmerie. Il veut pouvoir leur dire ce qu’il avait à leur dire hier soir déjà, qu’il n’avait pas pu dire quand il avait réussi à les trouver, car ç’avait été impossible d’échanger trois phrases audibles et d’attendre d’eux des réponses que, de toute façon, ils n’avaient probablement pas, trop heureux ou soulagés qu’ils avaient dû être de les savoir recouvertes par la parole puissante, vindicative, de la foule qui se bousculait autour d’eux pour qu’on explique à chacun de quoi les prochaines semaines seraient faites et aussi, peut-être d’abord, pour présenter ses doléances, non pour esquiver la mobilisation ni par manque de patriotisme,

N’allez pas croire ça monsieur le maire,

mais pour qu’on les entende expliquer leur difficulté à rejoindre la caserne aussi vite parce que chacun

Dans mon cas,

disait l’un

Dans mon cas,

disait l'autre,

Il faudrait un délai d'un jour ou deux –

Vous comprenez, monsieur le maire, parce que –

Alors, quand un gamin plus hardi que les autres avait grimpé sur la statue du grand homme sur la place et qu'un autre, l'accompagnant en se hissant derrière lui, avait gueulé, très vite repris,

Vive la France !

pendant qu'un autre encore,

Tous à Berlin !

ç'avait été comme une libération pour eux tous, une explosion, ou plutôt une tempête se levant, noyant le maire et le capitaine de gendarmerie qui n'avaient plus été accessibles du tout ; Jules les avait vus s'éloigner à cause de cette folie qui s'était déployée mieux qu'un jour de kermesse ou de marché sur toutes les places et dans les rues, dans les cafés, comme un soir de 14 Juillet, avec la même fièvre patriotique et les mêmes mots, presque, folie qui s'était emparée des plus jeunes aux plus vieux, des plus belliqueux aux plus pacifistes – on avait même vu des syndicalistes et des ouvriers qui gueulaient pour aller en découdre alors que trois mois plutôt ils menaçaient d'une grève générale pour s'opposer à la guerre – la confusion des mots concassés d'où pourtant on parvenait à entendre le ralliement à la Nation : on allait embrocher les Boches jusqu'au dernier – si c'est ça qu'ils veulent, ils ne seront pas déçus du voyage.

Alors, le soir même, Jules était reparti troublé par ce désordre dont il ne voyait qu'un empêchement pour lui – et ça, il n'en était pas question.

Il est donc tôt quand il arrive et va devoir attendre un peu. Il décide d'aller boire un café, et quand il entre *Chez Marcel*, il retrouve Anthime, déjà affalé sur le comptoir, comme s'il avait passé la nuit perché sur son tabouret ou qu'il était là depuis l'aube à siroter ces fameux ballons de blanc qu'il affectionne un peu trop. Avec lui, Jules a fait son service militaire – ils sont de la classe 1900. Ça crée des liens, des amitiés solides, faites de compréhension sur des réalités qu'on se croit seuls à connaître, aux dépens des autres, plus ignorants que nous sur le véritable fond de la nature humaine. À l'époque, ils avaient vingt ans tous les deux, eux qui aujourd'hui en ont trente-quatre et sont réservistes, c'est-à-dire mobilisés

comme les autres. Ils ont vécu beaucoup d'histoires, et les histoires, ce matin, Anthime en a déjà quelques-unes à raconter, vaguement décourageantes, qu'il a apprises de la bouche de celles qui les ont vécues et s'en sont vantées sur le pas de leur porte, quand il les a croisées en venant vider son premier verre. Des histoires que lui a trouvées pathétiques, mais qui les font rire, Jules et lui, au moment où il les raconte – rire, oui, parce qu'Anthime ne peut pas les raconter sans rire ni Jules les entendre sans éclater de ce même rire jaune et méchant que les deux hommes partagent et qui les surprend eux-mêmes parce que tout est ridicule et minable dans ce genre d'histoires – imagine-toi, raconte Anthime, des grands gaillards de vingt ans qui ont peur de partir et que leur maman va chercher dans les bois en pleine nuit pour les ramener en leur tirant l'oreille et en leur bottant le cul ! Comme s'ils voulaient faire l'école buissonnière ! Des mioches ! Ils auront cru pouvoir se cacher pour échapper à leur sort, les idiots, et ça, ça leur coûtera le poteau si le goût de foutre le camp ne leur passe pas ! Et moi, d'entendre leurs mères qui me racontent ça sur le pas de leur porte, poussées par la colère à dégueuler sur un fils qu'elles pleureront peut-être dans quinze jours, je trouve ça encore plus pathétique ; elles feraient mieux de se taire au lieu de gueuler. Et il ne continue pas, Anthime, pas besoin. Jules comprend : les mêmes mères que celles qui n'y sont pas allées de main morte avec leur fils seront peut-être celles qui, comme on dit, se mordront les doigts – oui, ces mêmes doigts que ceux avec lesquels elles les auront giflés en les traitant de lâches. Dans quelques semaines ou dans quelques mois, en voyant le facteur s'arrêter à leur porte ou les gendarmes, elles pourraient bien se repentir de ne pas avoir aidé leur gosse à essayer de se cacher, mais, pour l'heure, puisqu'on vous le dit, les Boches, on va en faire de la purée, on va les renvoyer chez eux en moins de deux.

Quand il raconte ça, le camarade de Jules reprend son verre sur le comptoir, le regarde comme s'il regardait le sang du Christ – putain, j'ai pas envie de rejoindre la caserne, lâche-t-il. À vrai dire, Jules non plus. Personne n'a envie. Tout le monde a autre chose à faire que d'aller embrocher des gars qui ont sans doute, comme eux, des projets, une vie, peut-être des moissons, un toit à réparer, une boulangerie à faire tourner ou une femme à aimer, des gosses à élever – mais il semblerait que de l'autre côté du Rhin aussi, comme chez nous, on ne demande pas son avis à la chair à canon.

37

Jules est parti le matin du 4 août et a laissé derrière lui un vide si grand que toute la maison a semblé encore le ressentir plusieurs jours après, comme si on avait vidé tous les meubles, débarrassé toute la maison de ses buffets et de ses armoires, comme si elle avait été vidée entièrement et que maintenant elle résonnait comme une maison abandonnée ou désertée – non pas ouverte à tous les vents, non pas comme une ruine, mais plutôt impressionnante et nue comme une sorte d'église, de cathédrale, comme si l'espace s'y était exagérément agrandi et que c'était la sensation de cet élargissement qui devait paralyser et surprendre ceux – ou plutôt celles – qui y étaient restés.

Pour la première fois, aucun pas d'homme ne foulerait les tomettes, le carrelage, les parquets de la maison ; pour la première fois depuis son édification, aucune voix d'homme ne donnerait d'ordres dans cette maison ni ne résonnerait entre ses murs ; aucune volonté d'homme ne s'imposerait aux femmes de cette maison mais pas davantage à la maison elle-même, car celle-ci était le domaine des femmes depuis toujours, et depuis toujours, lorsqu'ils y entraient, c'était comme si les hommes le faisaient par effraction, presque contre la maison, lui faisant violence en imposant entre les murs de chaque pièce une dissonance, une espèce de brutalité ou de déséquilibre lié aux dehors rugueux des fermes et des champs, là où la maison, apprêtée, assujettie aux femmes et aux chats, semblait réclamer la douceur du thé, la lenteur du temps pour les travaux de couture près du feu ou pour que des plats mijotent dans la cuisine pendant des heures, dans le seul but que l'appétit des hommes s'en satisfasse avant qu'ils rejoignent le vent, la pluie ou le soleil, le monde des saisons et des intempéries, celui du grand air – leur domaine.

Confinées, sous cloche, les femmes entretenaient le monde souverain mais clos de leur royaume, un royaume calfeutré derrière les volets et les rideaux de dentelle, les papiers peints pastel aux figures pastorales ; elles vivaient dans un monde engourdi par les odeurs de soupes et de ragoûts, de confitures, de bouquets, mais où régnait un entre-soi cotonneux et hors du temps, protégé des aléas et des à-coups de la trivialité du dehors, que les

hommes rapportaient avec indifférence pour les tapis sous leurs souliers crottés et avec leurs joues rouges, leurs ongles noirs, laissant proliférer autour d'eux les odeurs des bêtes et des relents de purin. Mais pour l'instant, sans effusion, avec résignation, les hommes ont quitté les champs, les hameaux, les villages, et ont rejoint leur garnison, laissant derrière eux un paysage saturé de leur absence, comme si celle-ci éclatait sous le soleil d'été, laissant apparaître un monde nouveau, post-apocalyptique. Les hommes, on les retrouve en groupes, sur les quais et dans les troisièmes classes des trains partant pour le Nord et dans les casernes. Parfois, dans les gares, on a organisé des défilés pour les encourager, musique en tête des régiments, sous les acclamations d'une foule plus résignée que réellement enthousiaste ; sur les wagons, à la craie, des mains trop sûres d'elles ont écrit

Mort à Guillaume !

pendant que d'autres,

Tous à Berlin !

tout aussi sûres,

À mort les Boches !

pendant que d'autres encore ont offert du vin, jeté des fleurs, des fleurs encore, et les soldats ont plaisanté – on a cherché à oublier la peur qui monte, la tristesse et l'amertume de devoir quitter notre quotidien pour un ailleurs incertain qui nous paraît si lointain qu'on n'est pas sûrs de devoir y aller, mais

Tous à Berlin !

ont répété les voix ; on a lu cent fois son livret militaire, la feuille de route qui donne à chacun sa date d'appel – le nombre de jours après la mobilisation générale – un titre de transport pour rejoindre son lieu de dépôt – tout le monde l'a lu, relu, un peu éberlué, un peu résigné, un peu navré ou excité, car ce qu'on en pense on le garde pour soi parce que ça ne change rien à ce fait qu'on doive obéir à la puissance de ces quelques mots écrits à l'encre noire sur une feuille de papier qui tient dans la poche et fait pourtant peser un poids inouï sur nos vies.

Comme toutes les épouses des soldats et comme toutes celles qui savent lire et ont peut-être dû déchiffrer les mots à voix haute pour leur mari ou pour leur fils, pour leur frère, comme toutes ces femmes qui auront essayé de garder un ton neutre pour prononcer les mots, sans trahir leur émotion,

leur peur, leur tristesse et leur désarroi, Marie-Ernestine a lu et relu le livret de Jules. Si elle n'a rien dit en le lisant, elle a obéi aux conseils donnés, et, sage et scolaire, soumise à l'ordre militaire, sans trahir la moindre émotion, elle est allée chercher dans l'armoire deux chemises et un caleçon de rechange, deux mouchoirs pliés et repassés ; elle a trouvé une bonne paire de chaussures du côté du chai, qui tiennent bien le pied et la cheville. Le matin du 3 août, alors qu'il faisait encore un peu frais dans la cour, c'est elle qui a coupé les cheveux de Jules pas très loin de son cerisier, qui en neuf ans a déjà bien grandi ; elle a coupé ses cheveux très court cette fois, plus que d'habitude. Les deux époux n'ont pas parlé pendant qu'elle s'attelait à sa tâche, non, unis dans un silence tranquille qui ressemblait à un recueillement ou à une sorte de prière dont ni l'un ni l'autre n'aurait vraiment eu conscience du temps et de la profondeur qu'ils lui accordaient, lui se regardant dans le petit miroir qu'il tenait sur ses genoux pendant qu'elle s'appliquait – lente, obstinée à bien faire – en coupant les cheveux très noirs et touffus de son mari. Pourtant, avant le pépiement des moineaux et le vent dans les arbres, tous les deux ont d'abord été saisis par le bruit sec et métallique des ciseaux, des lames qui se croisent, et c'était comme si seule cette friction des lames pouvait interrompre l'entente qui les unissait à cet instant-là. Parfois, une touffe épaisse de cheveux résistait aux lames mal aiguisées, Marie-Ernestine devait alors s'y reprendre à deux fois et, tout en se pinçant les lèvres, elle retenait son souffle – son agacement peut-être ou sa colère – puis reprenait son travail en plissant les yeux, en hésitant, essayant de ne pas tirer sur les cheveux puis en coupant, coupant encore, d'un coup sec, avant de prendre du recul pour vérifier qu'elle coupait bien ; d'un coup de brosse, elle balayait ensuite les cheveux sur la serviette qu'elle avait posée autour du cou, et les cheveux tombaient par mèches épaisses à ses pieds, dans l'herbe jaune et la terre battue.

Elle a coupé les cheveux de son mari comme elle les coupe tous les mois, mais cette fois le geste a été plus tremblant peut-être, plus hésitant que d'habitude. Peut-être aurait-elle voulu lui dire quelque chose, en profiter pour lui parler et prendre ce temps pour évoquer son désir de le voir revenir vite, mais non, elle n'a rien dit et Jules de toute façon se serait bien demandé ce qu'elle aurait eu à lui dire, et peut-être que c'est lui qui aurait voulu

Si jamais je ne revenais pas,

mais non, il n’a rien dit, tout a été étouffé par le silence et le bruit des ciseaux – quoi dire de plus qui ne retombe pas dans un silence plus pesant encore, et, à son tour, elle se serait bien demandé ce qu’il aurait pu lui dire qu’elle ne sache déjà ou dont elle n’aurait jamais eu l’idée.

Puis ça a été fini, il s’est regardé dans la glace et

Ça ira,

ce à quoi elle n’a pas répondu, se contentant de lui retirer la serviette autour du cou, de lui redonner un coup de brosse pour chasser les courts cheveux tombés sur les épaules,

Voilà.

Elle a ensuite, toujours conformément aux conseils inscrits sur le livret militaire de son mari, rempli sa musette de vivres pour quelques jours, du saucisson et des pâtés, du pain, du vin dans un bidon et de l’eau dans un autre.

Bien sûr, on ne sait rien de ce qui a pu se dire ni se vivre dans la famille de Jules comme dans celles des centaines de milliers d’hommes partis sur le champ de bataille ces jours-là. On ne saura jamais comment Jules a pu ou non étreindre sa femme, ni si l’un ou l’autre aura pleuré, s’ils auront pleuré ensemble, s’ils auront su ou pu inventer, avant le temps de leur séparation, une tendresse et un amour qui leur aura le plus souvent fait défaut le temps de leur union. On ne saura pas qui, des deux, aura le plus souhaité de courage à l’autre, de la chance, de la force, ni qui aura juré de faire de son mieux, que ce soit pour la France ou pour la maison. On ne sait rien de l’intimité qui chuchote dans les couloirs de l’histoire, on ne le saura jamais, on peut juste imaginer que, pour certains, le départ aura été l’un des événements les plus cruels de la guerre, que pour d’autres il aura peut-être été au contraire une forme de libération ou même de soulagement, et que, pour d’autres encore, il n’aura rien été du tout, juste un moment à passer, pas forcément agréable mais pas non plus si douloureux.

Même si on imagine mal les effusions, tendresses et caresses venant d’eux, on peut en revanche sans trop de mal les imaginer tous les trois, non pas tous les deux avec leur fille mais tous les deux avec sa mère à elle, la belle-mère de Jules, à discuter de l’avenir autour de la table de la cuisine. Notre préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser, du haut de ses

cinquante-quatre ans, maintenant, sans même être sûre que c'est de ça qu'il s'agit, peut encore se raconter que la guerre n'est qu'une question de semaines, mais, pourtant, elle pressent quelque chose dont elle se méfie ; elle n'ose pas encore se dire qu'elle pense que la guerre pourrait durer plus longtemps que prévu, que la guerre pourrait être plus mortelle que prévu, elle n'ose pas fouiller dans les poubelles de sa mémoire, là où elle pourrait retrouver les stigmates de la guerre contre les Prussiens quand elle avait dix ans – époque où elle avait entendu des mots si puissants et violents que pendant des années elle n'avait pas pu en fermer l'œil ; alors elle sent comment l'odeur nauséabonde des souvenirs d'enfance remonte de loin, des mots comme charogne et carcasse traversant sa tête d'enfant pour venir se replanter dans son crâne et hanter sa vieille tête d'aujourd'hui. Elle voit aussi le cauchemar de Firmin se réaliser – lui qui avait marié sa fille pour que la maison ne soit jamais sans un homme, c'est raté.

On peut les voir menant tous les trois leur conseil de guerre dans la clarté d'un soir qui dure après un jour très chaud, un soir finissant de s'épuiser en coulant lentement dans la nuit. Je reconnais la cuisine de la maison, sa lumière orangée des soirs d'été, je peux sentir l'odeur de terre et l'humidité des géraniums et des hortensias bleus qu'on a arrosés – voir leurs silhouettes, oui, tous les trois assis à la table de la cuisine sur des chaises en paille semblables à celles qui y sont encore aujourd'hui. Je les vois penchés comme des joueurs de cartes – lui au milieu d'elles deux, sa femme et sa belle-mère.

Des trois, c'est lui qui commente les événements – pas tant l'assassinat de François-Ferdinand qui aurait, dit-on, précipité la guerre et l'aurait rendue inévitable – pas tant non plus l'assassinat de Jaurès qui aurait précipité le ralliement de la gauche à l'Union sacrée autour des chefs de la nation – non, rien de tout ça. Jules n'aura pas un mot pour tout ce qu'il pense de la situation politique du pays, non pas que ça ne l'intéresse pas ou l'indiffère, mais c'est que l'urgence est ailleurs, et aussi qu'il en veut aux chefs de la nation d'avoir déclenché une guerre à un moment aussi peu propice. Il préfère ne pas en parler, d'ailleurs il n'aime pas évoquer des situations qui se passent bien de son avis, ou pour lesquelles son avis ne changera rien ; il faut partir, pas la peine de revenir là-dessus, et il faut imaginer ce que sera demain, comment les femmes devront faire, seules ou

presque. Jules ne peut parler que de ce qui l'intéresse et les intéresse tous les trois : leur maison.

S'il parle de l'armée et de la guerre, c'est peut-être uniquement pour évoquer la réquisition des chevaux, des voitures et des harnais aux *compléments des armées*, comme il est écrit sur l'ordre de mobilisation. Cette fois, Jules laisse son sens de l'organisation reprendre le dessus et il redevient chef de famille mais aussi, à sa façon, le chef d'entreprise qu'il est, et, avec une rigueur quasi militaire, il esquisse des pistes pour imaginer ce que sera la vie sans lui, sans les hommes ni les chevaux. Il essaie de penser à voix haute à comment les femmes pourront organiser la vie dans les champs avec des enfants et des vieillards, et avec, pour animaux de trait, des chevaux à peine bons pour l'abattoir et des bœufs moribonds à moitié aveugles.

Ce soir-là, on est allé se coucher comme d'habitude, on a soufflé les bougies en faisant le tour de chaque pièce, en se souhaitant bonne nuit et en se disant à demain.

Ça a été aussi simple que ça.

Puis le lendemain est venu et Jules est parti, laissant dans son sillage, comme marqués sur tous les murs de la maison, dans l'air qu'on y respirerait encore pendant des années, sa présence et ses mots, tous les conseils et les ordres qu'il a su imposer aux femmes de la maison en commençant par la sienne, oui, à sa femme d'abord, bien sûr, puis à sa belle-mère, mais aussi à la bonne et même à sa chère petite Marguerite, qui, âgée de seize mois, s'est entendu dire – elle qui ne savait que babiller et ne voyait dans son père que le gros monsieur chéri qui la prenait dans ses bras et la faisait rire – qu'elle devrait se montrer digne de lui en son absence, qu'il la prendrait bientôt dans ses bras et qu'elle était toute la joie de son cœur et que c'est pour elle, d'abord, qu'il devait aller sauver la France.

38

Dès les premiers jours après la mobilisation, sans même se donner un délai minimum de pudeur, dès le lendemain du départ de son mari, le 5 août, on s'étonnera – sans le dire à voix haute – que la femme de Jules

ne se soit pas encore retroussé les manches, comme sa mère elle-même l'a déjà fait pour prendre les opérations en main et organiser la suite des moissons.

Les femmes se sont retenues d'en parler mais se sont regardées – petits sourires, lèvres pincées –, puis foudroiement du regard, nez ou menton en avant comme un doigt accusateur vers les fenêtres de la grande maison que la femme de Jules ne quittait jamais que pour des flâneries qui ne ressemblaient en rien à ce qui les obligeait, elles, à se retrouver dehors. Et puis on avait commencé, d'abord l'air de rien, en passant, en prenant des airs d'ingénues, à faire semblant de s'étonner, puis on avait affiché un soupçon de reproche ou d'ironie puisque, bon, Marie-Ernestine n'était pas sortie rejoindre les autres femmes aux champs ou dans les fermes le premier jour, mais pas davantage le deuxième ni le troisième ; elle n'avait pas cru bon de soutenir sa mère, et ça, on n'avait pas osé le dire mais c'était comme si tout le monde l'avait entendu, se l'était répété en se regardant d'un air qui avait tout de la conspiration et d'une audace qu'on se régale d'autant plus de partager qu'on ne la nomme pas.

Sa mère, cette petite femme qui venait de démontrer à chacun avec un éclat redoutable qu'elle avait assurément dans le cerveau une puissance qui n'était pas donnée à tout le monde, pour se tenir comme elle le faisait, droite et combative, mais l'air buté si on lui parlait de sa fille, cette femme qui en avait tant vu avec son mari et n'était pas née de la dernière pluie, devait bien se douter que tout le monde, et pas seulement des envieuses et des aigries, mais aussi des femmes courageuses, des gosses et des vieux sans histoires, n'en pensaient pas moins et qu'ils avaient les yeux tournés vers chez elle, qui devait se résoudre à penser que sous ces crânes si différents les uns des autres, les mêmes questions devaient grouiller comme les gardons dans la rivière du bois aux Chênes ; on avait de quoi parler, c'est sûr, car maintenant qu'on avait vu les chevaux partir avec leurs voitures, les uns après les autres réquisitionnés, maintenant que d'un œil attristé et découragé on avait vu les vieux bœufs reprendre du service sous le poids de leur joug, on avait encore de quoi s'étonner, parce que le plus surprenant, ç'avait été de voir la femme de Firmin se mettre au travail, seulement vêtue d'une chemise et d'un jupon court – elle si pudique, si discrète et effacée, elle qui avait eu tant de mal à quitter sa coiffe de rubans noirs à la mort de son mari et son habit de deuil, on l'avait vue avancer,

décidée à en découdre avec les moissons comme si elle avait été prête à se battre contre un ennemi plus fort qu'elle, et résolue à se comporter en cheffe de famille, en cheffe de tribu ; pendant une journée elle avait su qu'on tairait ce à quoi tout le monde avait pensé, le fait que sa fille n'était pas avec eux dans les champs, sachant que les lèvres leur brûlaient de lui demander pourquoi Marie-Ernestine n'était pas venue, parce que chacun avait vu qu'elle était restée murée derrière ses volets ou ses rideaux, comme pour se protéger de la chaleur de l'été, des odeurs du foin, de la poussière blanche et sèche qui faisait tousser, du bruit des batteuses. Sa mère savait que tous auraient voulu lui demander pourquoi la pianiste s'était calfeutrée comme elle l'avait toujours fait, été comme hiver, en se protégeant autant des femmes qu'elle regardait de haut que des rayons du soleil qui cuivraient la peau des gens de la campagne d'un bronze qu'elle regardait avec horreur.

Dès le lendemain du départ de Jules, Marie-Ernestine s'était occupée comme elle l'avait toujours fait depuis qu'elle avait reçu de son père son fichu piano – mécanique autrichienne, aime-t-on se répéter – et comme elle avait continué à le faire jusqu'à la mobilisation. Elle avait cessé peut-être deux ou trois jours, le lendemain et le surlendemain de l'appel à la mobilisation, et maintenant, voilà, c'était reparti comme si de rien n'était, comme si elle n'avait qu'à se remettre à son piano et jouer jusqu'à la fin des temps des sonates compliquées et des mélodies à fendre l'âme, incapable, on aurait dit, de rien faire d'autre de ses dix doigts que, de dehors, on a continué – stupéfaits – à entendre courir sur le clavier. Bien sûr, personne n'a remarqué que sous ses mains la femme de Jules, à sa manière effacée et entêtée, s'est jetée dans un combat patriotique sans concession, car, sans le dire, sans se vanter ni vouloir s'en prévaloir, du jour au lendemain elle a renoncé à Bach, Mozart, Beethoven, Schubert et Brahms, à peut-être tout ce qu'elle préfère comme musique, elle a quitté la musique allemande et autrichienne comme elle aurait quitté le grand amour de sa vie. Désormais elle s'adonne à la musique française ou britannique ; on ne dit rien, on s'étrangle un peu en réfléchissant à l'indifférence supposée de la jeune femme, son mépris envers nous tous ; on tousse beaucoup pour étouffer ce qu'on pourrait dire mais on n'en pense pas moins, surtout les femmes, qui vont se colleter avec le travail rugueux de leurs hommes –

Comment c'est possible ?

La princesse joue du piano pendant que sa mère va se crever aux champs ?

Pas une seule fois elle va bouger son cul, la princesse ?

Elle a honte de rien, la princesse ?

Le silence ne dure pas longtemps, en quelques jours quelque chose change. Avec le départ des hommes, avec celui de Jules surtout, c'est comme si les femmes du hameau s'apercevaient qu'elles étaient maîtresses de leurs paroles, qu'elles avaient le droit pour elles, ou le nombre pour elles et n'avaient pas à redouter de représailles, comme leurs familles en avaient redouté du temps de Firmin mais aussi de Jules ; maintenant, les femmes se réveillent un matin en se disant que plus personne ne les tient, ni elles ni leurs familles, et qu'elles ont pour elles la morale d'un temps de guerre, qui remet en cause toutes les catégories et les certitudes sociales, mettant en avant que certaines attitudes ne sont pas acceptables et qu'il faut un moment que ce soit dit, que ce ne soit pas toujours les mêmes qui subissent tout, toujours ; on ne va pas se laisser faire ni se taire, non, et si on trouve que la femme de Jules exagère en nous prenant de haut, plus personne ne nous retiendra de le dire, car on ne voit pas qui augmentera nos loyers en nous menaçant d'expulsion, qui exigera plus de nous et nous fera sentir qu'il est le patron ; on voit mal la belle-mère de Jules entrer dans ce jeu-là, elle a besoin de toutes les femmes, de tout le monde, des grands-pères et des gosses pour éviter la ruine de sa maison, alors soudain les mots se libèrent, les femmes se disent entre elles ce qu'elles n'auraient jamais cru pouvoir lâcher quelques semaines seulement auparavant – au départ elles parlent avec prudence, en lançant quelques remarques interrogatives plus que désobligeantes, juste pour savoir si on peut se permettre d'aller plus loin, oui, ça marche, ça prend, et alors bientôt on dit franchement et sans plus de détours tout le mal qu'on pense de Marie-Ernestine depuis déjà suffisamment d'années – disons son mariage – non, depuis bien avant le mariage – disons sa jeunesse – son enfance – disons depuis *toujours*.

Du ressentiment, des humiliations recuites et de la jalousie, un vieux fond de mépris pour cette fille à papa qui les a toujours prises de haut et qui, on le sait bien, n'est qu'une snobe et une fainéante – une de ce genre qui regarde les femmes comme elles, qui travaillent en salissant leurs mains, avec condescendance et en se croyant supérieure parce qu'elle est née avec

une cuillère en argent dans la bouche, elle qui n'a jamais rien fait de ses dix doigts à part jouer, oui, parce que même si c'est un art, comme ils disent, c'est quand même un jeu, elle *joue* de la musique alors qu'aucune des filles de ferme ou des bonnes ne *joue* aux champs et aux travaux des fermes, aucune ne *joue* à la bonniche, on ne *joue* pas à la servante, aucune n'a le temps de *jouer*, et toutes ont du mépris et sont effarées que, pendant que les hommes sont partis se faire trouer la peau pour que la princesse continue sa vie de conte de fées, on la laisse faire, que sa mère tolère ça, cette indignité, oui, comment elle peut tolérer que la femme de Jules ose encore jouer, le cul sur son tabouret, pendant qu'elles toutes, d'une certaine manière, sont là pour sauver la France, pas comme ceux qui sont au front mais on sait que finir les moissons c'est nourrir les soldats, c'est participer à l'effort de guerre – cuire sous le soleil, s'arracher la peau des doigts, avaler la poussière et se brûler les yeux – alors se dire que l'autre reste à l'abri de ses volets et qu'elle joue ses sonates et sa musique de chambre pour Dieu sait qui, on en reste médusées, et, pour tout dire, totalement ulcérées.

Ulcérées, elles le seraient davantage encore si elles avaient connaissance de ce qui arrive le 5 août, quand la mère de Marie-Ernestine passe chez elle pour déjeuner et ne trouve personne à la cuisine – la servante partie Dieu sait où, les portes ouvertes aux quatre vents. La préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser doit se contenter de tartines de fromage blanc et d'un reste froid de patates bouillies mais ça, encore, ce n'est rien, car ce qui la laisse pantelante c'est, en entrant dans la maison, d'entendre la petite Marguerite pleurer à l'étage pendant qu'en bas, du salon, le piano indifférent joue – une pièce pour clavier du Britannique Elgar pour faire la nique à Bach –, comme si rien n'était plus important.

Lorsqu'elle entre dans le salon, elle voit sa fille de dos, penchée sur son clavier, ne l'entendant même pas entrer, ne percevant pas le parquet grinçant sous ses pas, non, rien, et lorsqu'elle l'interrompt

Tu n'entends pas que ta fille pleure ?

la pianiste cesse de jouer et se retourne, le visage marquant seulement la surprise d'avoir été sortie de sa rêverie,

Ta fille pleure et tu n'entends pas ?

Quoi ?

Ta fille pleure, redit la mère.

39

Ce soir, elle voudrait dire à Marie-Ernestine que sa proposition est ridicule parce que personne n'ignore que la jeune femme n'aime pas les enfants et qu'elle leur a toujours préféré son clavier ou la messe, ou même la compagnie des chats, et c'est pourquoi la mère hésite à ne pas lui répondre et à l'ignorer franchement ; mais il faut bien donner le change à un semblant de conversation car sa fille la regarde en lui expliquant très solennellement son projet, comme si elle avait préparé son laïus dès le jour de la mobilisation, avec sa voix fluette et pourtant décidée, droite, déroulant son argumentaire comme pour démontrer qu'elle y avait réfléchi longuement et ne lançait aucun de ses mots à la légère ; au contraire, elle mesurait parfaitement ce qu'elle disait, comme si c'était une évidence qu'il s'agissait d'imposer car elle était convaincue de son bien-fondé. Mais le mot qui revient n'est pourtant pas très précis, presque inconsistant, il se faufile dans l'air confiné de la cuisine et revient, oui, Marie-Ernestine veut faire *quelque chose* et ce mot, cette formule de *quelque chose* qui contient tout et rien revient en boucle comme pour relancer son discours dès que celui-ci semble douter de lui-même, Marie-Ernestine veut faire *quelque chose* de là d'où elle est, elle veut participer à l'effort de guerre comme les femmes et les enfants, comme les estropiés le font aussi, les vieillards et ces jeunes filles à peine sorties du couvent. Elle aussi, à sa manière, veut se jeter dans la bataille. Elle veut accompagner l'Union sacrée et aider les soldats avec ses propres moyens, ses moyens ridicules, car, elle l'avoue, ce qu'elle pourrait est dérisoire et il y a si peu de choses qu'elle pourrait faire que ce serait presque pareil si elle se contentait de rester chez elle, les bras tendus vers son piano, les doigts collés au clavier, ou si elle se contentait d'attendre, dans l'ombre bleue du jardin, sous les marronniers, dans la somnolence d'une sieste, seulement dérangée par le bourdonnement d'une mouche ou d'une abeille et par l'odeur du jasmin. Mais il faut qu'elle tente *quelque chose*, alors elle doit redire qu'elle a bien conscience de ses faiblesses, et ainsi elle se lance dans une litanie qu'elle veut objective et détaillée de ses incapacités et des tares qui la rendent inutile et vaine à ses propres yeux ; elle revient à la fragilité de son corps, à son enfance, et se

rappelle comment ses parents – mais surtout son père – depuis toujours s'étaient inquiétés de la voir courir dehors, transpirer sous le soleil,

Tu vas attraper la mort

sauter dans les flaques,

Tu vas attraper la mort

ou, pire encore, se joindre aux jeux dangereux des enfants du hameau ; c'est comme si toute sa vie elle avait entendu derrière son épaule la voix rocailleuse et grondante de Firmin,

Ma petite Boule d'or !

mais aussi celle de sa mère, moins tendre peut-être mais toujours aussi inquiète pour elle

Tu vas attraper la –

et les mots s'enfuyaient, s'effaçaient, s'éteignaient parce que l'enfant qu'elle était n'écoutait pas la fin, jamais, car elle connaissait sur le bout des doigts les phrases et les recommandations, les ordres, les intimidations, les supplications,

Écoute ton père –

par cœur,

Écoute ton père –

tout ça par cœur, les mots de sa mère et de son père qui s'étaient imprimés en elle de manière si indélébile qu'aujourd'hui elle en tient la liste comme la preuve de son incapacité à rejoindre les femmes aux champs, cette liste qu'elle énonce, impassible, toutes ces vérités qu'elle n'a jamais oubliées – je ne peux pas – travailler dans les champs je ne peux pas – le soleil va me tuer – le soleil – me tuer – je ne peux pas – os fragiles – vie fragile – la mort, on me l'a tellement dit, oui –, on lui a tellement dit que la mort la guettait, et, pourtant, les yeux grands ouverts et presque fiévreux, dissimulant mal son exaltation :

Je pourrais garder les enfants.

La mère hausse les sourcils comme elle a toujours fait pour faire taire les importuns et les démarcheurs de commerce ; c'est comme si, après avoir tant parlé, il fallait entendre le silence que sa mère impose. Mais elle s'accroche, Marie-Ernestine, et

Je pourrais garder les enfants des femmes qui partent aux champs, les petits et même des plus grands, ceux qui ne sont pas en âge d'aider. Je

pourrais aider les vieilles qui gardent les enfants, je pourrais –

Oui, elle pourrait. Elle pourra. Elle peut.

La mère finit par le concéder. La mère abandonne la partie, se levant en lançant devant elle un geste des mains qui cache mal l'agacement,

Si tu veux, si tu veux

mais ne lâche pas tout à fait la partie, elle se lève et repousse sa chaise, les pieds de la chaise raclent les tomettes, elle fait deux pas et puis finalement revient vers sa fille et

Écoute-moi, écoute-moi bien,

comme si Marie-Ernestine n'avait jamais écouté sa mère, comme si celle-ci pouvait se plaindre de n'avoir jamais été écoutée par sa fille, comme si Marie-Ernestine n'avait pas fait que ça, écouter cette mère qui, se ravisant, vient encore plus théâtralement se rasseoir en replaçant sa chaise sous la table et en pliant les genoux, penchée en avant, les coudes bien fichés sur la table,

Écoute-moi bien, moi je veux bien, mais je te parle de femme à femme et –

Et de femme à femme elle lui balance combien elle est choquée depuis le premier jour, choquée, oui, de voir comment Marie-Ernestine ne s'occupe pas de Marguerite ; elle lui avoue combien il lui coûte de devoir lui en parler mais qu'elle va le faire, puisqu'il le faut, qu'elle le doit et lui rappelle, comme une preuve indiscutable parce que trop fraîche dans la mémoire, l'incident de l'après-midi, quand elle était arrivée et que de la cour elle avait entendu le piano qui égrenait avec indifférence à tout le reste ses notes implacables pendant qu'à l'étage Marguerite était seule et qu'elle pleurait – comment est-ce possible, est-ce possible d'être aussi indifférente à sa fille et de vouloir s'occuper des enfants des autres ?

La mère de Marie-Ernestine redit comment, lorsqu'elle était entrée à la maison pour le déjeuner et qu'elle avait entendu conjointement les pleurs de l'enfant et le piano, c'est sur la servante qu'elle aurait voulu passer sa colère en lui donnant ses huit jours et qu'on n'en parle plus ; mais non, elle savait bien que la servante avait trop à faire parce qu'elle devait s'acquitter du travail dont plus aucune femme ne pouvait se charger et qu'elle s'occupait du ménage, du linge, de la cuisine, et qu'aussi bien elle aidait les voisines et quelques vieillards, ayant elle-même un père malade et une mère, elle revient vers Marie-Ernestine et ce qu'elle veut savoir c'est

pourquoi sa fille voudrait s'occuper des enfants des autres alors qu'elle n'est pas capable de s'occuper de sa propre fille, comment elle peut lui montrer aussi peu d'intérêt, comment elle peut, oui, c'est un mystère, comment sa propre fille devenue mère peut rejeter cette fillette si gentille, comment peut-on,

Comment peux-tu ? comment veux-tu qu'on croie que tu veuilles t'occuper des enfants des autres si déjà tu ne sais pas entendre ta fille quand elle pleure ?

demande-t-elle d'une voix qui n'est pas menaçante mais qui cache mal un fond de mépris et de colère contenus ; comme une tache noire au fond du crâne qui lui bouche toute perspective, elle ne comprend pas et commence à parler de ce qu'est pour elle *l'instinct maternel*, elle évoque ce don de Dieu à toutes les femmes et, pour un peu, elle comparerait les femmes en général et elles deux pareillement aux vaches, aux chiennes, aux bestiaux dont les instincts sont si sûrs, dit-elle, elle qui aurait bien aimé ne jamais avoir à dire le fond de sa pensée et s'y résigne parce que sa fille ne lui laisse pas le choix, c'est tout.

Elle dit : tu pourras t'occuper des enfants des autres si tu veux, mais moi, dès sa première heure j'ai vu comment tu as regardé ta fille avec je ne sais quelle douleur interdite aux mères, j'ai vu que tu ne voulais pas la prendre dans tes bras, ta propre fille.

Et elle énumère les souvenirs ; tout de suite elle avait vu le dégoût s'écrire sur la bouche de sa fille, elle n'en avait pas été sûre et avait refusé de le croire, elle avait préféré voir la joie immense de Jules et son bonheur d'être enfin père ; elle avait pris du temps avant de se résoudre à voir sa fille incapable de s'occuper de son enfant, la délaissant sans s'en rendre compte – Marie-Ernestine répugnant à laver l'enfant, à la prendre dans ses bras, la repoussant toujours un peu loin d'elle. Combien de fois l'enfant avait pleuré dans sa chambre et fini par ne plus pleurer du tout parce que personne ne venait la chercher ? Combien de fois elle-même ou la servante avait été obligée de jouer avec l'enfant, de la promener, l'habiller, l'écouter babiller, de la changer, de vivre avec elle pendant que sa mère restait assise comme une bête farouche à son piano, difforme, monstrueuse, les doigts plantés sur les touches de son piano ? Combien de fois c'était arrivé, tout ça, sans qu'elle dise jamais rien de la honte et de l'effarement qui lui

donnaient le vertige, non, estimant que ce n'était pas son rôle d'intervenir devant l'indifférence de sa fille pour cette enfant ?

Elle le répète, comme si cette vérité allait convaincre sa fille : comment peut-on être indifférente à la beauté de cette Marguerite qui ressemble à Jules avec ses yeux très noirs, et ce quelque chose qui reflète l'entêtement de son père et sa volonté ; oui, comment une femme pourrait ne pas aimer l'enfant qui est le portrait de l'homme qu'elle a épousé ? Est-ce que c'est possible, est-ce qu'on a déjà vu ça ? Et lorsqu'elle pose la question à sa fille, elle voit bien que celle-ci ne répondra pas et que son visage se ferme – ses yeux se sont éteints, c'est la nuit sur ce visage –, Marie-Ernestine regarde sa mère avec la même dureté que si elle regardait sa fille, on croit percevoir au fond des yeux de la pianiste l'éclat sauvage d'un animal effrayé.

40

Quand la première lettre de Jules arrive, Marie-Ernestine lui répond presque dans l'heure. Bien sûr, si aucune n'est parvenue jusqu'à nous, il n'est pas difficile d'imaginer le sort de ces réponses, le plus souvent postées le jour même – sort semblable à celui des dizaines ou des centaines de milliers de mots écrits par des mères, des amantes, des épouses, des promises, des sœurs, des marraines : toutes ces lettres englouties dans la boue et comme ingurgitées dans la macération de rouille et d'oxydation des pièces métalliques entremêlées à la putréfaction des cadavres et les lambeaux d'arbres déchiquetés ou d'animaux calcinés, ou bien brûlées et perforées par les éclats des obus et de la mitraille, dans le cas de celles de Marie-Ernestine, de la cote 304, en Argonne, là où Jules a trouvé la mort le 18 mai 1916.

Ce qui est étrange, c'est de penser le chassé-croisé des lettres d'hommes morts qui défient les années et l'oubli, pour ainsi dire comme à l'abri de la guerre dont elles proviennent, alors que les lettres de leurs femmes ont fini par pourrir déchiquetées et broyées dans les besaces de leurs hommes. Étrange chassé-croisé qui ne laisse pas d'autre choix que d'imaginer de quoi étaient faites les lettres de Marie-Ernestine ; pas d'autres choix que d'écrire le pendant des lettres de Jules en l'imaginant les lisant dans

l’obscurité du fond d’un boyau, sous le ciel gris cendre de Vermelles et les pieds dans l’eau limoneuse et froide, couleur mastic, trouvant de la chaleur et du réconfort à lire et relire les lettres de Marie-Ernestine, dont il ne reste rien que l’idée que nous pouvons nous en faire, que je peux, moi, m’en faire, ici et maintenant, courbé sur mon clavier d’ordinateur comme la pianiste aura pris le temps de se courber un bon siècle plus tôt, non pas comme sur son piano mais assise, peut-être les jambes croisées et penchée sur sa coiffeuse ou installée devant la table de la salle à manger, le front baissé sur son papier à lettres pour décrire le quotidien de la maison et du hameau, de la vie de La Bassée.

On peut imaginer la jeune femme écrivant d’un seul jet, d’une écriture précise et rapide, mais en prenant son temps, posant chaque idée, pesant chaque réflexion, mesurant chaque phrase à laquelle elle aura accordé plusieurs minutes afin d’en éprouver la justesse ; on peut la voir glissant vers la commode où elle prendra le papier à lettres avant de se mettre à table pour écrire, dans une calligraphie soignée et presque trop délicate pour les mots qu’elle contient – mots qui parlent de choses simples, le toit de la remise qui recommence à fuir, des avaries liées à une machine-outil, la mort d’un chien aimé –, une lettre dans une écriture assez aérée et souple pour être bien comprise par un homme peu au fait de la lecture et de l’art épistolaire. On peut l’imaginer lui racontant comment elle avait mis à l’écart les partitions des compositeurs allemands qu’un réflexe patriotique lui avait interdit de jouer – s’imaginer Marie-Ernestine traitant ses idoles chéries, Bach, Beethoven, Mozart, de vieux boches –, car on peut imaginer que si elle n’avait raconté à personne son geste héroïque, elle en avait fait la confession à son mari pour lui dire qu’elle aussi voulait en finir avec le Kaiser et ses troupes, que même avec sa façon dérisoire elle voulait porter l’estocade à la présence allemande sur les terres de France. Sans doute elle avait dû confesser que cette décision était inutile, mais qu’il avait été important pour elle de s’y plier, et, depuis ce jour, de s’y tenir. Elle avait dû écrire ces mots avec une telle sincérité qu’elle n’aura pas perçu comment pour lui, sur le front, son geste avait dû lui sembler puéril, certes, mais moins que ce besoin de le lui raconter, qui lui avait peut-être semblé légèrement présomptueux.

Mais on peut surtout imaginer Marie-Ernestine, au fur et à mesure des semaines et des mois qui passent, racontant comment elle a fini par lâcher

son piano pour s’occuper des enfants de toutes ces femmes qui triment dans les champs et pour certaines à la scierie et à la menuiserie, expliquant qu’elle fait l’école aux plus petits parce que l’instituteur était allé se faire tuer dans les Ardennes, le tout pour lui dire que c’était une grande joie d’accompagner l’effort de guerre à sa modeste manière, avec ce qu’elle savait faire ; on peut l’imaginer s’attardant à décrire les menus gestes des enfants, leurs jeux, les occupations dont il fallait sans relâche les bombarder pour obtenir d’eux un peu de concentration et d’efficacité, couvrant des feuillets entiers de descriptions d’enfants, et, bien sûr, davantage pour lui faire plaisir que parce que le geste lui venait spontanément, on peut imaginer qu’elle concluait ses descriptifs par la présence de Marguerite, minuscule au milieu de ces géants de cinq à douze ans, même si on peut aussi supposer qu’elle lui taisait que Marguerite, ce n’était pas elle qui s’en occupait, mais plutôt la servante ou une femme de passage, une tante, une cousine, ou parfois même des adolescentes rêvant de jouer les institutrices ou les mamans. Peu importe qu’elle ne l’ait pas raconté ou qu’elle ait arrangé des détails, qu’elle ait même menti à l’occasion sur la vie sans lui ; peu importe, les feuillets perdus dans la boue des champs de bataille peuvent dormir tranquilles, Marie-Ernestine aura fait vivre un monde que son mari aura été surpris de découvrir, remarquant chez sa femme des qualités dont il l’avait toujours crue dénuée, comme si la guerre avait au moins eu le mérite de rendre son épouse utile pas seulement aux autres mais d’abord à elle-même, tournée enfin vers la vie plutôt que se cabrant sur ce fichu piano que lui n’avait jamais aimé, car en cette machine infernale il avait toujours vu, plutôt qu’un rival, un outil pour échapper au monde et à ses réalités que Marie-Ernestine avait toujours fait mine de mépriser.

Les mots de Marie-Ernestine, ces mots qui ont été les siens et n’ont appartenu qu’à elle, il faut bien prendre le risque de les inventer, travestis peut-être mais peut-être pas moins vrais qu’ils ne l’auront été, avec la même application qui lui ressemble tant, avec toujours les mêmes

Mon cher époux,
ou toujours un
Mon cher mari,
ou bien, plus intimement,
Cher Jules,

mais jamais rien de plus, chaque lettre ne commençant jamais par une apostrophe trop familière pas plus que par un mot doux, un surnom, rien d'une ambivalence érotique malvenue, pas de complicité incongrue, non, de ça je suis certain, et je vois les grosses mains abîmées de Jules ouvrant les lettres avec un tremblement et une émotion dont il ne sait s'ils sont dus à la joie de lire des mots de cette femme qu'il a tant aimée et qu'il aime encore, ou bien à celle d'avoir des nouvelles de ses terres, de ses vaches, de sa fille, de sa maison.

Chaque lettre qu'elle lui envoie répond à celle qu'elle a reçue de lui et s'ouvre sur un commentaire des faits et gestes qu'il lui a rapportés de *sa guerre*. Elle est heureuse de lire les lettres qu'il lui écrit, fière de les lire devant sa mère et surtout devant leur fille ; en retour, elle veut qu'il soit heureux de ce moment de lecture en commun, elle ne lui fait pas le grief de ne jamais prendre le temps de lui dire qu'il l'aime, qu'il aimerait la revoir, la serrer contre lui, la tenir dans ses bras, comme pourtant il prend à chaque lettre le temps d'un paragraphe pour rêver de voir grandir leur fille. Il pose beaucoup de questions sur ce qui se passe à la maison, sur les travaux, les finances, les projets, mais à chaque fois, s'il pose un baiser tendre sur le front de sa fille, s'il souhaite tout le meilleur et le bon courage à sa belle-mère, il entoure son épouse d'un silence qu'elle a fini par ne plus remarquer, car elle connaît la joie secrète qu'elle éprouve de son absence, qu'elle ressent chaque soir au moment d'entrer dans une chambre dont la porte restera heureusement close tous les soirs, une chambre dont toutes les odeurs des hommes semblent avoir disparu sans qu'elle en regrette jamais la présence. Ça, bien sûr, elle ne le dit pas, ne l'écrit pas, et c'est à peine si elle ose se l'avouer – ou parfois le matin, se coiffant, lorsqu'elle se regarde dans la glace où elle capte, dans le pli des yeux ou sur celui des lèvres, comme le sourire retenu d'un bien-être retrouvé – comme une liberté qui la décharge d'un poids dont elle ignorait avant le départ de son mari à quel point il était lourd pour elle. Mais on aurait tort de se raconter qu'elle se serait contentée d'un

Bon débarras

ni qu'elle se serait réjouie de voir son mari aller se faire tuer pour ses beaux yeux ou pour ceux de leur fillette, pas plus que pour la banque de France ou la frontière belge. On aurait tort de croire que, des sentiments qu'elle éprouve pour Jules, rien n'existe que le ressentiment et la haine ; les

années ont élimé la force de la colère et de la rancœur et ont façonné une forme d'attachement entre les époux, attachement ténu mais réel, lié à la communauté de destins que la vie leur a imposée. Et c'est pourquoi on se tromperait en se racontant que Marie-Ernestine n'aura pas eu peur pour lui ni qu'elle n'aura pas souhaité son retour, qu'elle n'aura pas éprouvé, à chaque retard de lettre, une inquiétude se cristallisant en crainte au bout de quelques jours puis, de plus en plus précise, en une peur réelle et lourde, tenace, l'étouffant presque, la réveillant la nuit avant de céder à l'angoisse après quelques semaines et puis, enfin, au soulagement en recevant la lettre tant attendue. Il serait injuste de la croire indifférente face à celui qui, étant son mari et le père de son enfant, était aussi un soldat dont elle espérait comme pour tous les autres qu'il reviendrait de la guerre, car son retour voudrait dire qu'alors tout reprendrait sa place, ce que tout le monde – à part les fous furieux galonnés des deux côtés du Rhin qui commandaient aux destinées de chacun – désirait ardemment.

Tous les jours, le matin, elle venait se mettre à genoux sur un prie-Dieu dans une pièce à l'étage qui avait été transformée en salle de prière, avec son crucifix planté en plein milieu d'un mur de pierre flanqué de deux cierges, accompagnée de la petite Marguerite qu'elle laissait seule devant un Christ dont la gamine ignorait tout, pour prier au retour de Jules et pour lui souhaiter la bénédiction de Dieu et la chance de passer entre les balles.

41

Marguerite, il ne lui faudra pas longtemps pour croire que son papa, à lui tout seul, allait sauver la France. Non pas qu'on lui mente, qu'on lui raconte des histoires, il ferait bien partie des héros et aurait sa part dans le récit de la Grande Guerre, mais tout de même on lui en racontait un peu, des histoires, car même sans le vouloir, par facilité, vantardise, sottise, par espoir que les mots fassent advenir une réalité ardemment souhaitée, à l'arrière – et pas seulement dans la maison de Marguerite – on enjolivait les batailles, on agrandissait les victoires en leur donnant des airs d'apothéose, on bricolait des triomphes avec la reconquête d'un carré grand comme un mouchoir de poche, on enrobait les reculs sur le terrain en expliquant tous nos malheurs par des causes extérieures à nos soldats – des trahisons – les

juifs et les francs-maçons – une météo défavorable – des planqués dans les bureaux des ministères – des empotés qui nuisaient à l'avancement du conflit et à cause de qui tout s'enlisait.

En attendant que la déroute des Boches arrive, on comblait le vide, l'ignorance, l'attente des lettres qui ne venaient pas, on colmatait les brèches de nos angoisses en transformant les Allemands en bêtes sauvages et en faisant de nos soldats d'infatigables dresseurs d'ours qui n'avaient peur de rien et certainement pas des casques à pointe. On parlait d'héroïsme, de courage, de gloire, d'honneur, on bombait le torse en levant la voix et en défiant l'horizon, surtout pour contredire les aigris de 1870 qui racontaient leurs histoires d'humiliés – histoires auxquelles plus personne ne voulait prêter la moindre attention car, par superstition et lassitude, on refusait d'entendre parler d'une armée en déroute, on y entendait trop l'hypothèse d'une dérouillée pour les nôtres comme celle d'il y avait plus de quarante ans, alors non, on ne voulait plus entendre ces loques humaines qui garderaient toujours dans un coin de leur cerveau le souvenir de leurs pieds en sang ou gelés dans ces chiffons qui leur avaient servi de chaussures, et pour qui le nom de Bourbaki résonnait encore comme l'incarnation de la honte et de l'humiliation. Alors, plutôt que de les écouter radoter on les laissait moisir avec leurs histoires et on en racontait d'autres, des histoires arrangées, des faits d'armes colportés pour plaire aux enfants comme la presse et les politiciens en inventaient pour satisfaire aux exigences d'adultes dont, trop souvent, il fallait raviver l'ardeur et le patriotisme mollissant. Pour certains, une belle histoire de paix prochaine pouvait amadouer un sens critique envahissant et démoralisant, oui, une belle histoire mieux que n'importe quel appel aux armes, et pour les autres on parlait de la patience des anciens, on invoquait Vercingétorix et Jeanne d'Arc, la guerre de Cent Ans, la Révolution et la prise de la Bastille, l'héroïsme des sans-culottes noyant Paris sous le drapeau tricolore et puis Iéna, Arcole, l'artillerie lourde des symboles, on ressortait les peintures d'histoire qui somnolaient dans les musées et d'où surgissaient la gloriole empanachée à cheval, les crinières ondulantes comme des chevelures de femme, l'œil fou des bêtes devant la gueule des canons, les drapeaux au vent et les clairons sonnant la charge, les tambours, la boue et la fierté d'une armée aux boutons de culotte impeccables, un Napoléon minuscule face à

l’immensité des pyramides mais tutoyant la grande histoire comme s’ils se connaissaient depuis l’enfance.

Pour ce qui était de raconter des histoires, tout le monde s’y mettait ; Jules lui-même, dans ses lettres, racontait une vérité dont il devait gommer certains aspects pour ne pas affoler celles qui guettaient son retour, ou pour embellir certains détails qu’il devait juger trop déprimants. Pourtant, il voulait être exact et ne pas mentir sur sa vie à l’armée. Le mensonge, l’édulcoration s’imposeraient d’eux-mêmes un peu plus tard, quand le réel en ferait décidément trop, comme aurait dit Anthime.

Dans les premières lettres, Jules avait raconté avec une sorte de colère et de stupéfaction son arrivée au dépôt du régiment territorial, une caserne installée dans un ancien couvent des Ursulines. Il avait raconté la cohue de soldats à qui on avait fait endosser des loques rapiécées et pouilleuses en ne leur donnant quasiment rien à manger, ce qui fait qu’au bout de trois jours la fortune des hôteliers et des restaurateurs du coin était assurée et que les soldats avaient déjà presque tous été délestés de leur maigre pécule. À l’époque, ils portaient encore les glorieux pantalons rouges de leurs ancêtres, qui désormais faisaient d’eux des cibles idéales pour les tireurs allemands ; on voyait le rouge des pantalons grouillant autour des gargotes et des filles à soldats, et eux, puant déjà la sueur et le mauvais sommeil, comme des meutes de chiens fous en mal d’action. Dans ses premières lettres, Jules ne comprenait pas pourquoi on rameutait tout le monde en même temps alors qu’il s’agissait d’envoyer au front régiment par régiment. Les lettres se faisaient pourtant laconiques, les critiques n’affleuraient que de loin, car, pas fou, Jules pressentait que ses courriers auraient pu être lus, qu’ils l’étaient peut-être, et on peut imaginer qu’il n’avait pas eu envie de s’épancher et se contentait de poser des questions – pourquoi tous ces soldats en ville en même temps ? – ou alors on peut penser que ce n’est pas que Jules ait été spécialement prudent ou méfiant, non, on peut même se dire qu’il ne se méfie pas de l’armée, qu’il est tout ce qu’il y a de plus légaliste et même un brin suiveur, peut-être, pas obséquieux ni servile, non, mais il n’est pas inenvisageable que même lui – un homme qui a pris l’habitude qu’on le regarde comme un maître plutôt que comme un égal ou un subordonné –, que même lui retrouve des réflexes de soumission quand c’est la République qui lui donne des ordres et lui impose d’agir. C’est peut-être par réflexe d’obéissance qu’il n’écrit pas à sa femme tout ce qu’il pense

de mal, ou peut-être que l'idée ne lui vient pas d'écrire ses mauvaises pensées, ou qu'il n'en éprouve pas le besoin.

Jules sera bientôt sergent dans le 268e régiment d'infanterie. Pour l'instant, ceux de son âge ne partent pas au front, ils sont de la territoriale et rejoignent la caserne. Le front, ça viendra, mais il faudra attendre le 8 novembre pour que Jules arrive en Artois et que ses lettres raccourcissent et finissent probablement par mentir, car les lettres doivent mentir si elles veulent préserver celles et ceux à qui elles sont destinées et qu'il est inutile d'affliger par un quotidien qu'ils ne peuvent pas comprendre, car tous les soldats savent que l'expérience qu'ils vivent ne se partage qu'entre ceux du front, et que tous les autres, à l'arrière, embusqués ou pas, n'y comprendront jamais rien. Les lettres sont là pour dire qu'on n'est pas mort et que si le quotidien n'est pas facile, quand même on vit, on va revenir, on veut savoir ce qui se passe au village. Les lettres, on les écrit aussi pour se distraire, elles ne servent certainement pas à geindre du sort qui est le nôtre et qui mériterait pourtant tellement qu'on s'en plaigne – mais qui, sans y être, pourrait croire ou supporter de penser qu'on vit harcelés pas seulement par des Boches assoiffés de sang, mais d'abord et surtout par des hordes de poux et de puces qui usent jusqu'aux plus solides d'entre nous ? Qui pourrait supporter d'imaginer qu'on voit des copains avec qui on jouait à la manille dix minutes plus tôt finir dans une rivière de sang et de boyaux, d'os écrasés, la bouche figée en un rictus où se lit la défiguration du sourire qu'ils portaient triomphalement quelques secondes avant sur les lèvres, parce qu'ils étaient sûrs de remporter la partie ? et puis, sous le ciel crasseux, verdâtre, qui pourrait supporter de voir leurs carcasses comme des morceaux de porcs se faire déchiqueter par des dizaines de rats ? pourquoi raconter la pluie cinglante comme des échardes, les shrapnels, le froid qui vous mord comme une bête – tout ce qu'on sait – la guerre – non, personne ne voudrait savoir et c'est pour ça que personne ne peut *tout dire*, ne pourrait *tout dire*, on parle de ce qui arrive, on dit la guerre mais on ne dit pas toute la guerre, toute, non, on ne pourrait pas ; dire la peur, la merde, on ne pourrait pas, on n'aurait pas le courage de revivre ça en l'écrivant car on écrit aussi des lettres pour fuir cette réalité ; tous, du fond de leurs tranchées, se doutent qu'ils doivent garder pour eux ce que derrière les volets clos et la soupe au lard sur la table, le cul sur les

chaises, les femmes et les enfants ne pourraient entendre ou percevoir qu'au prix d'un effort d'imagination qui leur coûterait un trop grand découragement. C'est pourquoi c'est seulement au début que Jules se veut scrupuleux en écrivant à sa femme, alors qu'il ne connaît pas encore le front et la réalité qui s'avance.

Pendant les premières semaines, il raconte sa vie d'embusqué – ce qu'il est grâce à son âge avancé pour un combattant – et le mot d'embusqué n'est pas encore ce qu'il deviendra bientôt, un symbole de lâcheté. Au début, Jules est de la territoriale, c'est son âge, voilà, il raconte la réalité de ce travail dont il est chargé, les longs exercices au champ de tir, la garde des munitions et surtout les services à la gare – cour des miracles dont le spectacle l'aura ébloui au début avec son ballet de réfugiés, de wagons de matériel, de chevaux, ces parades de zouaves et l'impressionnant bataillon algérien, ces milliers d'inscriptions frivoles et insensées sur les trains où l'inconséquence belliqueuse s'en donne à cœur joie, l'enfance de la guerre, insouciante jusqu'au jour de l'arrivée des premiers blessés qu'une foule délirante vient accueillir les bras ouverts et le sourire aux lèvres,

Nos héros !

s'arrachant le privilège de porter les brancards quelques minutes sous les applaudissements et les larmes – oui, ce premier jour où l'on pousse, trépigne, on veut voir et on est prêt à bousculer le cordon de sécurité que Jules et les autres militaires sont chargés de maintenir. Le premier jour, seuls les infirmiers ont le droit d'aller accueillir les blessés ; la foule est une bonne fille qui applaudit les notables et les hauts fonctionnaires s'improvisant brancardiers, car pour cette fois les volontaires viennent des cabinets du préfet et des hôtels particuliers, un privilège et une gloire facile qui va durer jusqu'à la nuit, très tard, comme si chacun voulait son blessé, son martyr, son héros, comme si chacun aurait refusé de partir sans avoir touché les plaies de son Christ personnel, alors qu'au bout de quelques jours, les flots de blessés ne tarissant pas, au contraire, sur les quais de la gare et dans les hôpitaux, les volontaires de la première heure tourneront les talons et que la foule – la foule si bonne, si empressée, si enthousiaste – finira elle-même par s'amaigrir et, au bout de quelques jours, au bord des quais, achèvera de s'effilocher, de disparaître, se disloquant par groupes de vingt à trente personnes, puis par paquets de sept ou huit attardés, pour finir enfin par ne laisser traîner que quelques égarés sur les quais ; du cœur de ce

qui composait l'âme de la foule, son cœur battant et vif, chacun aura fini par retourner à sa vie en laissant son angoisse grandir dans l'intimité de son esprit, au fur et à mesure que les journées se seront voilées, grises et sales comme un jour de pluie, appesanties d'un lot de blessés plus nombreux et plus affreux que ce qu'on attendait ou qu'on avait imaginé, car tous ces blessés encombrants et sanguinolents, puant la mort avec leur regard hébété, leur mine scandaleusement défaite et leurs gueules de traviole, portaient comme le message d'un désastre que personne n'avait envie de voir : on s'enfonçait dans la guerre comme dans un limon saumâtre et sans fond, gluant, visqueux, on pressentait que ce ne serait pas une histoire de quelques semaines.

Quand elle recevait ses lettres, Marie-Ernestine ne s'y trompait pas. Elle comprenait parce que, de là où elle était, à l'arrière, sans même que personne s'aperçoive du glissement toxique que chaque journée opérait dans le cœur et l'esprit de chacun, tout avait changé. La femme de Jules avait elle aussi renoncé à tout dire dans les lettres qu'elle envoyait au front, car elle non plus ne voulait pas décourager son mari, et, bien sûr, si elle agrémentait sa lettre d'un paquet avec du saucisson et du chocolat, des confitures, c'était peut-être aussi pour assumer d'escamoter les vérités qui la dérangeaient ; elle non plus ne voulait pas revivre en les écrivant des événements qui lui avaient été douloureux, à elle comme à tous ceux qui étaient restés ici.

Elle aurait pu dire quand ça avait commencé, par quoi : ce jour de la fin août où la guerre avait explosé dans leur vie, entre leurs murs, par le cri sauvage et fou de la fille Perrotin. Oui, ce cri quand les gendarmes étaient apparus chez ses parents, ce cri fou et impossible qui avait terrorisé les enfants et glacé le sang des plus vieux, bouleversant tout sur son passage, arrachant tous les mensonges et les faux-semblants du patriotisme et la vanité guerrière ; ce cri, tout le monde l'avait entendu, et avec lui la réalité avait surgi comme une bête folle et effrayante. Depuis, on avait vu errer la fille Perrotin avec sa tête carrée et ses bras robustes, traînant ses sabots et ses cheveux attachés, le visage fermé comme une bûche, vêtue de noir, ses formes rondes et ouvertes à la vie soudain enterrées dans la nuit du deuil ; chacun l'avait plainte et avait fini par la craindre, comme si elle allait nous porter la poisse, comme si son œil sombre c'était le mauvais œil sur nous

tous. Mais, porté par le devoir, on était allé embrasser celle-là avec compassion, sans s'attarder près d'elle, comme on évite les contagieux, et on l'avait laissée avec sa solitude, elle qui ne se marierait pas avec son Émile, qui ne rêverait plus de la vie avec son Émile, ne porterait jamais l'enfant de son Émile, le grand gars qu'elle aimait.

Avec la disparition de son fiancé, c'était le grand bal des messes aux morts qui s'était ouvert. Dès le dimanche suivant, et pour des années encore, l'église s'était remplie de visages tuméfiés par la peur et la compassion, car toutes les femmes pressentaient que la fille Perrotin ne serait que la première et que bientôt fleuriraient sur les routes les robes noires du deuil des promises et des épouses en âge de tout perdre. Ça, non, Marie-Ernestine n'avait jamais voulu l'écrire à Jules, comme aucune sans doute n'avait voulu l'écrire à un mari, un frère ou un père, sans doute pour conjurer le sort – comme si ne pas écrire la mort allait la tenir à distance – même si toutes voyaient que rien n'y faisait : chaque jour, sur les routes, on croisait les gendarmes et le facteur comme la faucheuse elle-même.

42

Quelle étrange idée et quel détour, a-t-il dû penser, Jules, quand sur les cartes de ce Nord qu'il n'avait jamais vu et dont il ne connaissait rien il avait lu le nom d'une ville qui était le même que chez nous : La Bassée.

Il s'était étonné de voir que le nom s'écrivait pareil, exactement. Il avait demandé, on lui avait expliqué l'origine, le pourquoi de ce nom : la terre basse, la terre inondable. Il avait souri en l'apprenant, avait écrit aussi qu'il avait souri et que ça lui avait plu de l'apprendre, car chez nous aussi la terre est basse et inondable. Il avait également écrit à Marie-Ernestine que ce nom, La Bassée, à lui seul, avait été douloureux à entendre parce qu'il l'avait rapproché de chez eux tout en lui faisant violemment ressentir l'éloignement qui les séparait. Et pourtant, un jour, la distance s'annulerait, le temps d'une permission accordée avec tellement de retard qu'elle lui tomberait dessus presque par surprise, alors qu'il avait fini de se désespérer de l'attendre.

Une fois, donc – une seule, parce que quatre mois et onze jours plus tard la mort le rattraperait –, il avait eu le droit d'annuler la distance et de rentrer

chez lui. C'était un soir du début de l'année 1916, le 7 janvier. On lui avait ordonné de se préparer à partir en permission dans la nuit ; la nouvelle tant attendue était tombée à un moment où il avait presque renoncé à l'attendre, bien après avoir espéré puis désespéré d'y croire, et ce soir-là c'est comme si elle avait réussi à le prendre par surprise ; il était resté muet et la bouche ouverte, sans même un mot au bord des lèvres, non, rien, pas un mot en suspens, mais il s'était laissé submerger par des images qui très vite avaient envahi et brouillé ses yeux et son cerveau ; très sombres, profondes comme la nuit dans les sous-bois, il percevait, au loin, comme éclairées par un feu de bois autour duquel elles s'agglutinaient, que des figures humaines se tenaient serrées les unes contre les autres, debout, blotties, des gens qui l'attendaient et dont il reconnaissait les silhouettes – toutes comme alourdies par les poses idiotes et trop conscientes d'elles-mêmes qu'on a sur les photographies, ou comme si elles attendaient autour d'une table avant que le maître de maison les invite à s'y asseoir. Les visages ne souriaient pas et surgissaient de l'ombre près de ce feu orange et rouge autour duquel ils avaient l'air de se réchauffer, les visages devenaient plus nets au fur et à mesure : tous étaient là, oui, tous les siens, sa femme, sa fille – sa fille surtout, qui avait tellement changé mais qu'il reconnaissait même avec dix-sept mois de plus que lorsqu'il l'avait serrée dans ses bras la dernière fois – et sa mère, ses frères, et même son père mort, et même, aussi, quelques visages de gens qu'il n'avait qu'à peine connus autrefois et dont il savait bien qu'ils étaient morts depuis longtemps. Toutes et tous étaient vêtus de l'habit du dimanche, en noir, comme si le feu autour duquel ils se réchauffaient était une fosse, sa propre tombe – l'image l'avait soudain traversé comme un pieu dans le cœur. Pour un peu, il aurait vu Firmin sortir de la nuit pour lui ouvrir les bras et l'accueillir en héros ou comme son propre fils. Des visages, donc, au début quatre ou cinq, puis d'autres s'agglutinant aux premiers, et enfin une marée de visages familiers dont il comprenait qu'il avait commencé de les oublier ou de les confondre les uns avec les autres et qui tous, tout à coup, revenaient comme des masques luminescents baignant dans des ombres brunâtres, terreuses, visages aux traits tremblants, comme vacillants devant la flamme flageolante d'une bougie posée près d'une fenêtre ouverte, visages qui, au fur et à mesure, revenaient s'inscrire dans son cerveau comme si chacun l'avait sagement

attendu, tapi au fond de sa mémoire, guettant le moment opportun pour revenir à lui.

Tout lui avait semblé à ce point irréel que, ce soir où on lui avait officiellement annoncé son départ en permission, il n'avait pas pu souper et s'était préparé en tremblotant, presque fiévreux, la tête embrumée, au bord du vertige, alors que c'était un feu de joie qui brûlait en lui, une émotion proche de la douleur à force de le pressuriser par la réapparition des images de son village, de sa mère, de la scierie, des champs ; il n'en revenait pas que ce qu'il avait espéré tant de fois et vu s'éloigner aussi souvent finisse enfin par se présenter comme une certitude qu'il suffisait d'attendre encore quelques heures pour qu'elle se réalise. La perspective de rentrer chez lui le laissait aussi vacillant qu'il avait pu l'être quand il revenait d'une attaque où il avait frôlé la mort et l'avait vue, elle, avec sa folie ravageuse et son visage d'acier tordu, se détourner de lui au tout dernier moment.

Bien sûr, il le savait, ce serait court : dans six jours il faudrait quitter de nouveau celles et ceux que pendant dix-sept mois il avait compté revoir puis avait fini par ne plus attendre de revoir, car espérer ces quelques jours de permission avait été douloureux au point que se résoudre à ne plus y croire avait été plus doux que la déception et la désillusion toujours recommencées.

À deux heures du matin, avec une douzaine d'autres permissionnaires, il avait fait huit kilomètres jusqu'à la gare d'Auxi-le-Château, puis le lendemain il arrivait près d'Orléans, Les Aubrais, puis plus bas Tours, puis plus bas – l'air froid et glacial du pays natal, plus doux qu'ailleurs pourtant, sous un ciel passé au noir charbon, noir de nuit encore, quinze kilomètres dans les jambes pour atteindre La Bassée, la sienne, minuscule et invisible dans l'ordre du monde, pour laquelle personne ne ferait jamais la guerre. Il avait envoyé un télégramme pour prévenir de son arrivée, et, surtout, il avait passé beaucoup de temps à les imaginer réunis pour l'occasion, tressaillant au moindre bruit, à la moindre silhouette apparue à l'angle du chemin de la Croix-Verte, au moindre aboiement au loin. Il les imaginait le souffle presque arrêté dans la cuisine, s'interdisant de parler, levant le doigt au ciel au premier coup de vent à l'extérieur pour qu'on tende l'oreille, s'autorisant parfois à chuchoter pour faire passer le temps interminable,

épuisant, mais faisant tout pour ne pas se priver d'entendre ses pas dans le gravier, chacun se demandant pour lui-même quel homme on allait trouver quand il ouvrirait la porte et qu'il apparaîtrait, car toutes et tous savaient qu'il ne serait pas tout à fait celui qui les avait quittés près d'un an et demi plus tôt.

Lui non plus n'était pas sans savoir qu'en dix-sept mois il avait changé, que tout avait changé. Sa physionomie, bien sûr, lui qui avait tant maigri que son reflet – lorsqu'il lui arrivait de le croiser dans les miroirs ou les vitres qu'on rencontrait dans les villages où parfois on s'arrêtait plusieurs jours – lui renvoyait l'image d'un homme fantôme qui n'était pas lui et le regardait avec le même air effaré et presque scandalisé que lui devant son image, sa physionomie donc, mais aussi quelque chose de noir, de profondément *calciné* qui était remonté à la surface et l'avait affublé de cet air de rancœur et de colère qui avait modifié ses traits, sa voix, sa démarche, comme s'il était tout à la fois le même Jules Chichery qu'autrefois mais aussi un autre, à la fois nouveau car surgi de *seulement* dix-sept mois de combats, d'une vie de guerre, mais aussi comme remonté de la nuit des temps, comme s'il était l'incarnation d'une autre histoire que la sienne, de l'histoire tout court, celles des hommes, des morts, des vieux, des éclopés, des effrayés, des humiliés, des sans-nom, des ancêtres noyés dans l'oubli, d'autres choses encore qui revenaient de plus loin, comme l'enfance animale de l'homme, et il se sentait comme un revenant qui devrait cacher à ses proches tout ce qu'il avait vu d'horreur et tout ce à quoi, désormais, il se savait appartenir – sa vie de mort en sursis comme sont sursitaires tous les soldats que, chaque jour, indifféremment, la mort dédaigne ou s'approprie, par caprice ou par désinvolture.

On peut l'imaginer hésitant presque à franchir les derniers mètres qui le séparent de chez lui. On peut l'imaginer alourdi par tant d'images muettes incrustées désormais dans sa chair, si profondément qu'elles font corps avec elle, qu'elles sont sa chair, qu'elles sont sa vie, cette barbe à poux, ignoble, qu'il avait portée pendant quinze jours parce qu'il en avait marre d'être privé d'eau pour la couper et marre de se faire la barbe au vin rouge, comme il l'avait fait plusieurs fois, suscitant la colère de ses copains qui trouvaient que c'était du gâchis,

Pas fait pour ça, le pinard !

et qu’il avait laissé tomber parce qu’il avait fini écœuré de cette mousse violette dégueulasse – toutes les images qui remontaient et dont il savait qu’il ne pourrait jamais parler vraiment et dont il redoutait qu’on les devine ou les lise dans ses yeux, sur son visage, comme s’il possédait des secrets inavouables – pourquoi avoir honte d’avoir désiré les femmes qui leur avaient envoyé, à lui et aux autres, quelques jours à peine avant sa permission, le 2 du même mois de janvier, des sourires enjôleurs sous une pluie battante et froide, lors de la traversée du pays minier – toutes ces images en lui, les corons, les crassiers, les puits, Saint-Pol, Frévent, les bistrots accueillants et les boutiques, l’amertume collant au cœur de savoir ce monde-là réservé aux embusqués et à la clique pullulant à l’arrière – est-ce qu’on verrait sur son visage le dégoût, le ressentiment, la lassitude des heures passées à chasser les milliers de poux – des blancs, des gris, des noirs gros comme des grains de blé – grouillant dans les plis et le long des coutures, les revers des habits, qu’on chassait en se frictionnant avec du pétrole, de l’essence, avec des sachets de camphre, en se poudrant d’insecticides ? Est-ce qu’on verrait dans ses yeux la suffocation d’avoir passé six ou sept heures dans l’eau, à moitié mort de fatigue, capable de dormir dans un abri exigu, tous emmêlés les uns aux autres et puant la sueur, la merde, crottés de la tête aux pieds – il se rappelait la première fois, quand lui aussi avait découvert sur la route des gars revenant des tranchées – l’effroi qu’il en avait éprouvé – des zombies – des morts vivants – quoi d’autre, des bêtes abruties couvertes d’une boue jaunâtre de leurs souliers à la calotte du képi, une boue visqueuse jusque dans les poils des moustaches, dans les cils, les cheveux ; il se souvient, maintenant qu’il va rentrer chez lui, de l’effroi qu’il avait éprouvé devant ces gars qui étaient devenus ses amis, avec qui il avait fallu attaquer, patrouiller, travailler, marcher, se coucher des heures le nez écrasé dans la terre, en bouffant toujours les mêmes boîtes de singe, les mêmes rations, et sous les pluies drues et quotidiennes le poids des godillots sur les cailloux, le cliquetis des bidons, jurons étouffés, soupirs, les capotes qui battent les mollets, le gros rouge aussi, le soir, chez l’habitant, pour s’assommer et finir la tête vidée de tout, le temps de ramper jusqu’à la paille fermentée à l’odeur de pissat parce que souvent on dort avec les cochons – et les premiers bombardements, les batteries de 75, les mitrailleuses, les corvées et *Rosalie*, la baïonnette, le Lebel sur l’épaule à chouchouter mieux qu’une femme –

toutes ces images contre lesquelles il se débat maintenant, non pour les oublier, mais qu'il s'essaie à circonscrire dans un coin de sa tête, le plus loin possible, parce qu'il veut se concentrer sur sa joie du retour et sur tout ce qu'il aura à demander sur la vie aux champs, comment la vie continue chez nous et aussi, mais confusément, presque à son corps défendant, parce qu'il veut donner l'impression de la plus grande dignité possible ; il ne veut pas que dans son regard on perçoive l'homme qui s'est affalé dans des tranchées qui avaient été tellement minables avant qu'on comprenne comment les Allemands les faisaient dix fois mieux que nous… alors qu'on en était encore à se planquer dans des ruisseaux sans parapets ni créneaux, sans banquette de tir, sans fils de fer barbelés – non, il ne veut pas que son corps le trahisse, les escarres, les ampoules gonflées de pus et les chaussettes qu'on n'a pas ôtées depuis un mois… Il veut garder sa guerre pour lui, la gale et l'odeur des morts – il voudrait tout garder dans le silence de sa tête.

Quand il arrive, la nuit et le froid recouvrent tout, comme si tout était resté là à l'attendre depuis qu'il était parti. C'est comme si rien n'avait changé et pourtant tout était retourné cul par-dessus tête, car le jour où il avait pris la route était un matin d'été lumineux et l'air y sentait bon, la lumière nimbait le paysage de bien-être – le bourdonnement des abeilles et des mouches, les croassements des rainettes dans la rivière, et, le long des berges et des barques, les libellules.

Le contraste est si violent que cette image d'été lui semble irréelle, alors qu'il reconnaît ce froid bien de chez nous ; déjà, c'est beau, le froid est sec et il ne pleut pas. Maintenant Jules avance, épuisé, à vrai dire il ne sait pas ce qui le réjouit le plus, si c'est de revoir les siens ou simplement de dormir à l'intérieur d'une maison. Peut-être qu'il ne pense même pas à l'idée de dormir près d'une femme, de *sa femme*, mais qu'il rêve seulement de se délester de sa capote bleu horizon délavée et qu'il ne pense à rien d'autre qu'à la faim et à l'idée de plonger ses lèvres dans une soupe au lard épaisse, grasse, chaude, dans laquelle il pourra plonger du pain et du fromage ? Peut-être qu'il ne pense qu'au plaisir de libérer ses pieds du froid et de se pelotonner sous une couverture devant le feu de la cheminée ? Peut-être qu'il ne pense à rien, à personne, qu'il s'étonne d'arriver enfin et de tout reconnaître, même de nuit, de voir se dessiner sous ses yeux les silhouettes

des maisons et certains arbres qu'il connaît par cœur – ce fameux calvaire en pierre mangé par le salpêtre –, et enfin la maison de sa femme, *sa maison*, qui semble si inamovible dans la nuit qu'il se demande si elle ne le nargue pas un peu, comme en lui mettant sous le nez sa fragilité à lui, qui ne sera jamais que de passage, même s'il ne bougeait plus d'ici jusqu'à sa mort.

La maison se dresse, il faut entrer.

Il n'ose pas, quelque chose le retient. Ce n'est pas la peur, ce n'est pas la joie, ce n'est rien de ce qu'il connaît ; il attend que cesse ce frissonnement qui le transperce, l'agitation de tout son corps ; il attend que son cœur se calme, il attend de pouvoir se concentrer pour reprendre une marche normale,

Tu as tout ton temps, du calme

et c'est seulement

Pas de Boches ici, personne ne te court après, tu as le temps, tu as le temps

quand la porte de la maison s'ouvre et qu'il entend qu'on se précipite qu'il sort de sa torpeur, comme si tout à coup la vie revenait en lui, comme s'il pouvait enfin se dire qu'il était arrivé, car, devant la maison, des silhouettes apparaissent, qui se dessinent, quelques-unes qu'il reconnaît déjà, sa femme, sa femme qui avance la première, une lampe devant elle ; elle essaie de le voir, il entend cette voix qu'il avait presque oubliée, inquiète et folle de peur, de trouble, presque un cri,

Jules ? Jules ?

voix à laquelle il ne peut pas répondre,

Jules ? C'est toi ? C'est toi, Jules ?

43

Imaginez : plutôt non, laissons-les à leur émotion et à la timidité, ou peut-être à l'effusion des retrouvailles. Laissons ce que nous pouvons à peine concevoir, cette scène banale rejouée des milliers de fois par des milliers d'hommes et de femmes à chaque guerre mais qui d'aujourd'hui

me semble tellement lointaine et auréolée d'un tel mystère qu'elle me paraît impossible à esquisser ; ici, pour moi la main tremble, l'esprit se ferme, les images disparaissent, les voix s'éteignent, rien n'apparaît.

On peut bien sûr se raconter les embrassades, les larmes des uns ou la retenue excessive des autres, et les questions, les regards, les silences et peut-être les sanglots changés en rire ou dissimulés derrière de gros éclats de voix ; on peut se convaincre qu'on approche cette réalité tant qu'on voudra mais, en écrivant, je ne vois que la béance d'un intouchable moment de vie, car ces retrouvailles, ni la fiction ni le recours à des témoignages ne pourraient m'en ouvrir les portes, ce moment où Jules, dans la nuit de l'hiver, rentre enfin et retrouve sa femme et sa fille, sa belle-mère, mais aussi sa mère et ses frères. Ça, ce moment d'une réunion familiale remise à plus tard depuis plus d'un an d'angoisses et d'espoirs déçus, ce moment-là où tous ses proches sont venus l'attendre sous le toit de sa femme, où toutes et tous se tiennent les uns contre les autres dans la cuisine ou devant le feu de la cheminée dans la salle à manger, ce moment me résiste, plus qu'aucun autre il se refuse, comme une main se referme et devient un poing pour protéger le secret qu'il veut préserver dans l'intimité de sa paume ; cette résistance, ce refus, je ne le perçois pas comme une faillite ou un échec dans ce que je voudrais appréhender, non, simplement comme une limite qu'il s'agit de reconnaître et dont il serait inutile de forcer le passage ; il ne me reste que la possibilité de glisser sur le côté, oui, c'est ça, et détourner le regard : maintenant, nous resterons dehors, devant la silhouette imposante de la maison qui se détache comme une ombre chinoise sur le fond bleu-gris de l'obscurité, nous contentant du scintillement des lumières orange et jaunes dans les carrés des fenêtres du rez-de-chaussée ; le soir du retour de Jules se refermera sur lui-même, définitivement clos sur une porte verrouillée dans la nuit.

Pourtant, si j'accepte d'oublier le soir, la nuit, si j'accepte de faire l'impasse sur ce moment d'émotions trop vives et que je consens à regarder un peu plus loin, alors la journée du lendemain s'ouvre à moi dans une lumière d'un gris bleuté ou presque blanche, très pâle, sans ombre, où tout semble tenir dans une pâleur irisée de clarté argentée.

Ainsi nous entrons dans ce 9 janvier 1916 comme si cette journée attendait qu'on vienne la délivrer de son oubli, et je peux les voir tous les trois, Jules, sa femme et leur fille allant saluer les uns et les autres, visitant les fermes, les étables, les bêtes, puis la scierie, la menuiserie, leurs maisons et leurs locataires, marchant d'un pas solennel sur leurs terres, évitant les grosses flaques d'eau et les chemins boueux ; ils marchent tous les trois comme les notables qu'ils sont, paysans et propriétaires bien habillés pour ce dimanche, sûrs de leur droit et de leur présence ici, se tenant par le bras comme on le ferait lors d'un après-midi de comice agricole ou d'une journée quelconque – bien que ce jour-là soit un dimanche et que le dimanche ne soit jamais tout à fait comme les autres jours. Ce que j'imagine – ce que je vois, dont je suis intimement certain –, c'est que Jules n'est plus vêtu en militaire et qu'il tient sa fille dans ses bras parce qu'il aime plonger son nez dans le cou de Marguerite, enfouir ses lèvres dans les plis replets de sa peau laiteuse et qu'il aime sentir son odeur de savon. Mais il est difficile de voir ces images qu'on voudrait heureuses d'une famille et de ses retrouvailles, un jour où probablement le soleil est caché par la grisaille des nuages, peut-être par la pluie ou une bruine insidieuse et mauvaise, là où l'on aurait aimé la douceur d'un après-midi de printemps pour se conformer à l'image convenue et moelleuse, blanche et rose, d'un bonheur de carte postale.

Il se peut que la fillette ne soit pas tout à fait à l'aise avec ce monsieur qu'elle ne reconnaît pas et qui se dit son père ; il se peut qu'elle s'inquiète de son insistance à la prendre dans ses bras comme en général personne ne le fait chez elle, comme sa mère en tout cas ne le fait pas, et l'enfant est peut-être plus étonnée et dérangée de ne pas connaître l'affection qu'il veut lui manifester que par l'idée de se laisser amadouer par un quasi-inconnu. Lui, il se contente de hocher la tête quand sa femme lui raconte tout ce qui s'est passé ici, oui, parce que d'abord il se surprend à regarder la croix de bois qui a été plantée devant chez les Berthier,

Tu te rappelles, le grand rouquin, René –

oui, il se souvient, un mouvement de la tête, et puis plus loin, à peine quelques maisons pourtant,

Le fils aîné –

oui, il se souvient aussi,

Jean, le tonnelier,

dit-il et puis, plus loin une autre croix, et une autre encore, un défilé de noms et de visages qui lui reviennent en tête, des gamins un peu bourrus dont il revoit passer devant ses yeux les oreilles décollées, des cheveux avec un épi sur le haut du front, des taches de rousseur et des joues roses et un duvet jaune paille en guise de moustache : l'enfance elle-même, brutale et insouciante, arrimée à des jeunes gens dont Jules savait pour certains déjà la mort, parce qu'ils étaient au front pas très loin de lui, et d'autres dont il l'ignorait, s'étonnant, sans le demander à Marie-Ernestine, de pourquoi ni sa mère ni personne, mais surtout pas elle, sa femme, ne l'en avaient prévenu, comme si lui qui dormait épaule contre épaule avec les cadavres de ses frères d'armes n'en avait pas vu assez et qu'il aurait pu être trop bouleversé d'apprendre la mort de jeunes gens qui, pour être des connaissances, n'avaient pour autant jamais été des amis.

Il aurait pu soupirer en haussant les épaules,

Un de plus, un de moins

aurait pu lancer,

Pour ce que ça change

et, amer, presque cynique ou seulement désabusé, aurait aussi bien pu demander comment la guerre pourrait le surprendre davantage, lui qui avait déjà remarqué dans les villages du Nord des croix de bois devant d'austères maisons de briques rouges, semblables à celles que Marie-Ernestine lui désignait comme s'il n'y avait qu'ici qu'il aurait pu voir ça – des croix ingrates et bricolées pour signaler aux passants le tribut que la famille venait de payer à la guerre.

Jules n'a rien dit, et pas seulement parce que tout mot lui semblait impossible, mais d'abord parce que chacun lui aurait demandé trop d'effort, comme lorsqu'il fallait mâchonner des morceaux de viande qu'on gardait en bouche pour faire passer dans le même mouvement la faim, la peur et le temps. Il n'a pas envie de se fatiguer à parler, d'autant plus qu'il est surpris de voir comment sa femme, dont il garde le souvenir d'un visage épuisant de solitude et de silence entêté, enfermé dans son monde, s'ouvre maintenant à lui de manière presque bavarde. Depuis qu'ils sont partis marcher tous les trois, pas une seconde Marie-Ernestine n'a cessé de parler ; Jules n'ose pas lui dire qu'elle parle trop vite, se perd dans des détails, dans des descriptions inutiles, s'épuise dans des anecdotes puis revient à sa première idée sans se soucier de ce que son mari a entendu ou pas ; il

remarque qu'elle n'ose pas le regarder en lui parlant, ce dont il pourrait s'inquiéter, mais non, il comprend, il peut comprendre, voilà trop longtemps qu'ils ne se sont pas vus et maintenant il regarde ce petit corps sec, sa femme, c'est sa femme, il se le répète comme si lui-même en doutait, et il lui semble que cette femme qu'il a tant désirée, Marie-Ernestine, est totalement incongrue dans un monde en guerre, qu'elle est comme une sorte d'égarée, la distorsion incarnée de deux réalités contraires ; plus il l'écoute, plus il pense qu'elle est innocente ou bienheureuse, presque sotte de naïveté, d'ignorance, une matière inflammable dont on fait les saintes et les démentes. Il réprime un mouvement de condescendance ou peut-être de mépris à son égard – il n'aurait jamais cru que ce soit possible – et maintenant elle lui semble tellement intimidée par lui qu'il en est désarçonné – ça non plus, il n'aurait jamais cru que ce soit possible.

Elle ne dit pas autre chose quand elle parle de sa fierté de se promener avec lui ; Jules le voit à la façon qu'elle a d'esquiver ses regards, de rougir quand il lui parle et se penche sur elle, non pas en amoureuse mais plutôt en femme flattée et presque vaniteuse de se montrer à son bras. Il se demande bien de quoi elle peut se sentir honorée ou fière, pourquoi tout à coup sa femme se mettrait à le regarder comme elle ne l'avait jamais fait auparavant, avec autant d'admiration pour lui alors qu'il n'a pour seul mérite que d'avoir eu la chance de passer entre les balles et les éclats d'obus – ce qui n'est pas dû à sa supériorité de combattant sur les malheureux qui ont eu moins de chance que lui, ni à sa force de guerrier ni à son intelligence de stratège, il le sait bien, comme il sait mieux que personne que les autres n'étaient pas des lâches ni des faibles et que, parmi tous ceux qui sont morts avant lui, beaucoup valaient autant et pour certains bien davantage que lui. S'il est en vie, c'est seulement que l'arbitraire de la guerre et la fantaisie tatillonne de la mort en ont décidé ainsi. Mais il comprend ; il le comprend lorsqu'on approche de la maison des uns ou des autres, car, à ces moments-là, Jules croit deviner que sa femme redresse un peu le menton, qu'elle guette pour voir si on va venir vers eux ; il lui semble bien, à Jules, qu'elle veut se montrer au bras de son mari comme s'il s'agissait presque de l'exhiber, oui, elle éprouve une sorte de fierté lorsqu'elle voit venir à eux les paysans, les employés, tous les gens qu'ils connaissent depuis si longtemps et qui ont tous, un jour ou l'autre, travaillé pour eux et qui étalent encore aujourd'hui, dans la manière qu'ils ont de les

saluer, de leur sourire, de flatter la pitchoune Marguerite, un je-ne-sais-quoi d'obséquieux et de soumis – même amicalement, même sincèrement.

Ainsi, quand ils se retrouvent dans l'exiguïté sombre de la maison des Thirard, Jules comprend : depuis qu'il a été nommé sergent, dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast, après l'offensive du 25 septembre, pour le seul mérite de ne pas avoir croisé la trajectoire d'un obus qui avait décimé une partie de ses compagnons, il a gagné auprès d'eux tous, chez eux, une forme de prestige qui lui paraît aussi surfaite que malvenue. Marie-Ernestine parle de lui comme s'il n'était pas là, comme d'un héros ; le père Thirard leur propose de boire un verre, mais ils ne veulent pas, ils ont beaucoup de monde à voir. Le père Thirard insiste, ce n'est pas tous les jours qu'on a un sergent à la maison et il frappe l'épaule de Jules d'une bonne pogne franche et rugueuse, son sourire perdu dans ses grosses moustaches de paysan. Il ne demande pas comment ça se passe sur le front, où on en est de la guerre, tant il est sûr d'être informé mieux que Jules ; il affirme que dans trois mois ce sera fini, les Boches sont au bout du rouleau et les Américains vont débarquer. Jules écoute, il ne dit rien, estomaqué de cette assurance et de cette confiance, surtout quand l'autre lui raconte qu'il y a des rumeurs, oui, de la sous-préfecture, des choses qui fuitent du ministère, bientôt finie, la guerre, et ce sera la déroute pour les Boches, une question de mois, oui, peut-être, accorde Jules, il n'en sait rien, il comprend juste qu'on est fier de lui et voudrait presque s'insurger, dire que pour l'instant par milliers on crève, c'est tout, comme des rats – non, les rats s'en sortent mieux que nous – les rats font bombance sur nos charognes et nos illusions – il n'en croit pas un mot de cette victoire de planqués, ce délire de l'arrière, et surtout, même si c'était vrai, personne ne pourrait en tirer la moindre gloire, les Boches comme les Poilus ont perdu leur jeunesse et toute confiance en l'humanité, merde, il sourit, regarde sa femme et la trouve étrange avec cette fierté consternante qui brille dans ses yeux – se peut-il qu'elle croie vraiment, comme les autres, comme Thirard, que ce grade de sergent qu'on lui a donné pour le remercier de ne pas être mort, est-ce qu'elle croit *réellement* qu'il l'a mérité et que c'est un honneur pour lui, pour *elle* ?

Il en est là de ses réflexions et c'est à peine s'il voit, sur une chaise près de la cheminée, dans l'ombre, à l'angle, fossilisé comme le squelette d'un être préhistorique, le grand-père Thirard, vieux salopard qui n'a jamais eu la

sympathie de personne et n’a jamais rien fait pour la mériter, qui se met soudain à s’agiter, à se retourner vers eux pour lâcher à son fils,

Chez les Proust, quand on revient de la guerre, au moins on revient sergent

et puis,

Va savoir, sera peut-être général avant la fin de l’année ?

Mais la guerre sera terminée avant la fin de l’année !

répond son fils, ce père Thirard soudain blessé, visiblement ému, agressé par son propre père,

La guerre sera finie !

insiste-t-il. Et le vieux dinosaure se relève péniblement de sa chaise,

Oui, finie… la guerre, finie…

et il ironise entre ses chicots noirâtres, et, pris d’un rire méchant pendant que son fils reprend,

Elle sera finie je te dis !

mais le vieux n’entend pas, il continue à rire, mollement maintenant, fatigué de rire ; il laisse parler son fils déjà trop abîmé pour la guerre, après tout c’est son fils, mais il le laisse, manière de cause toujours, tout occupé qu’il est à se lever, faisant craquer ses os, sa carcasse antédiluvienne ; puis de ses yeux humides, aux paupières roses et tombantes, il fixe Jules,

Dans la famille de Firmin Proust… commence-t-il. Il s’arrête.

Ah oui, chez Firmin…

Il sourit à Marie-Ernestine… Puis reprend, de sa langue trop humide, lourde, mais avec une voix sûre et cassante,

Chez nous… chez nous… une tripotée de pisseuses et le seul gars que tu as eu, le seul, mon pauvre couillon, va… les Boches en ont fait qu’une bouchée.

L’autre ne regarde pas Jules ni Marie-Ernestine, sa gorge se serre, il lance juste un

Pfff

qui est souffle, mépris, dégoût et consternation, la même honte encore, un crachat retenu qui ressemble à une supplique, mais le grand-père, triomphant comme après une blague qu’il retenait depuis longtemps, la tête en avant comme une atroce tortue s’échappant de sa carapace, comme s’il allait soudain foncer,

Ton fils…

droit devant,

Ton fils, ah, mon petit-fils, oui, même pas été foutu de mourir caporal.

44

En janvier, la nuit descend à la vitesse de la marée, elle recouvre tout très vite ; le soleil est déjà bas lorsqu'ils se décident à rentrer. C'est pourtant encore l'après-midi, et déjà Marguerite a faim ; si elle ne dit rien c'est qu'elle mâche – ou plutôt qu'elle suçote, jusqu'à en faire une boule flasque et pelucheuse qui s'effiloche entre ses doigts, le gros quignon de pain que Simone Barbier lui a donné tout en lui glissant trois berlingots dans la poche,

Tu ne diras rien

pendant qu'elle jette un coup d'œil complice et amusé à Jules et à Marie-Ernestine.

Jules, dans quelques heures, se rappellera qu'entre deux phrases la boulangère aux yeux mica et à la peau d'une blancheur presque translucide, à la coiffe bleu layette, aux doigts potelés et aux airs de chérubin aura eu le temps de dire que c'est bien difficile pour deux sœurs de tenir une boulangerie sans un homme pour pétrir le pain et le distribuer dans les fermes et les hameaux, mais qu'on y arrive parce qu'il y a les tout jeunes pour assurer une partie des tournées, et les anciens pleins de bonne volonté, oui, tout le monde s'y met comme il peut, à sa façon, sans plus de manières, car dès le départ des hommes il a bien fallu inventer

À la guerre comme à la guerre !

de nouveaux rôles pour chacun,

Et parfois, bon, ça a fait des histoires.

Elle a raconté tout ça sans en dire plus – comprenne qui peut – mais en haussant ses épaules rondes et minuscules – on dirait un corps d'enfant. Jules a le temps de se dire qu'il avait oublié ces corps replets et fermes des femmes de son pays. Maintenant, ce qu'il va retenir de cette visite, c'est d'avoir entendu Simone regretter qu'il ne porte pas son uniforme,

C'est bien dommage,

sourit-elle en s’essuyant les mains trop longtemps dans un torchon humide, elle aurait bien aimé voir les galons,

Des chevrons ? Pour les sergents, c’est quoi comme insigne ?

oui, elle aurait bien aimé parce qu’ici, la guerre, il faut bien reconnaître que nous en avons plus entendu parler qu’on ne l’a vue en vrai – pas entendu le moindre coup de feu – pas de couvre-feu ni bombardement ni effondrement, rien, ce qui n’est pas plus mal bien sûr, et soyons clairs, elle ne veut pas dire que – mais lui, pourtant, il perçoit comme l’expression d’une curiosité inassouvie, un léger regret peut-être, presque une déception. La jeune femme le regarde sans un coup d’œil pour Marie-Ernestine, elle l’observe d’un air admiratif et presque gourmand, avec la même lumière fiévreuse dans les yeux que celle de Marguerite quand elle lui avait tendu les trois berlingots. Lui s’étonne, comme si sergent c’était le fin du fin dans la hiérarchie militaire – il voudrait rire – il sourit – elle ne perçoit pas cette consternation qui passe sur son visage mais Jules a tellement changé que de toute façon personne ne sait plus le voir qu’avec le masque d’un revenant, amaigri et sombre, la peau terreuse, les yeux cernés de bagues noirâtres. Aujourd’hui, personne ne voit rien que ce prestige dont on l’auréole d’être revenu grandi par un grade dont tout le monde se sent propriétaire sans même s’en rendre compte. À la vérité, c’est que Jules est l’un des leurs, qu’il est redevenu l’un des leurs, même si depuis plusieurs années il ne l’était plus – non, depuis longtemps il était devenu celui qui commandait à leur destinée, leur patron – mais tout s’est effacé, évanoui, il est redevenu *un* parmi les autres, même si c’est lui seul qui revient avec ses galons de sergent.

Mais de tous ceux qu’il rencontre ce premier jour, personne ne lui demande ce qu’il a vu à la guerre, ni ce qu’il y a fait. Personne ne veut entendre de récits du front, sans doute on fuit les vérités qu’on redoute, car même par les mots on veut se tenir à distance des boyaux sans fins, de la terreur des explosions et des trous d’obus ; sans doute on pressent qu’il vaut mieux ne pas supporter les récits de corbeaux qui se nourrissent des lèvres charnues et des yeux qu’on trouvait si beaux de ceux qu’hier encore on aurait embrassés avec désir – non, ne pas se dire qu’on a convoité les mêmes bouches que celles qui ont fini dans les becs des charognards –, on préfère se réfugier dans les rumeurs que colporte la presse, qui n’est pas avare en pronostics encourageants ni en pressentiments de victoire. Ici, tout

le monde veut assurer à Jules qu'il reviendra bientôt, et tout le monde – le moindre cul-terreux, ouvrier, maçon, vieillard ou gosse croisé sur un chemin plein de gadoue, s'en venant ou retournant chez lui, comme il le fait des dizaines de fois par jour, résumant le monde à ce courant alternatif d'un aller et retour sur le même bout de terre noire – tout le monde veut l'informer qu'il reviendra bientôt chez lui, oui, comme tous les autres il reviendra et la vie reprendra pour lui comme pour tous les autres : la presse le dit, les rumeurs le disent, les Allemands reculent, c'est bientôt fini.

Jules va entendre les mots que le hasard des rencontres lui offrira, la même histoire après les salutations et les sourires, et cet optimisme forcené et écœurant lui poinçonne le cœur – à chaque fois c'est le même pincement qui lui tord le cœur et le ventre, le fait vaciller sur les jambes, et en se tenant droit et presque au garde-à-vous comme le militaire qu'il est, il reste dubitatif et sidéré d'entendre les mêmes mots lénifiants dans des bouches si différentes – comment peuvent-ils savoir ce qu'ils prétendent connaître avec une telle assurance, il se demande si tous ne veulent pas seulement le rassurer quand ils lui disent qu'il va revenir bientôt, parce qu'ils sont incapables de rien lui dire de sincère et qu'ils parlent pour masquer leur embarras de ne pas connaître eux-mêmes la vérité des armes. Peut-être. Oui, quelque chose comme ça. Peut-être. Ou peut-être pas. Peu importe. Il écoute sans broncher tous ces gens de l'arrière qui parlent sans savoir ou se contentent de croire ce que la presse et les politiques racontent parce que c'est ce qu'ils veulent entendre. Lui, pour ne pas perdre la face devant eux, ne pas leur éclabousser à la gueule un rire plein de rancœur et de mépris, de colère, pour seule contestation, leur balance des questions sur ce qui a changé et sur ce qui n'a pas changé pour eux, sur les travaux, la vie, *leur vie*.

Il ne le dit pas – ça, il pense qu'il vaut mieux le garder pour lui – mais il a remarqué que les femmes qui sont vêtues de noir, désormais, ne sont plus forcément ou plus uniquement les seules vieilles femmes voûtées et traînassant sur les chemins, près des fossés, s'attardant les mains dans le dos à la porte d'une voisine ; il voit aussi, comme surgissant de nulle part, des visages de femmes à peine sorties de l'enfance et déjà tristes comme des tombes, avec des yeux éteints, oui, on peut voir des processions de femmes jeunes se tenant bras dessus bras dessous sur le chemin du cimetière, parties honorer des corps qu'on ne leur a pourtant jamais

rapportés ; elles vont changer des fleurs et prier sur des croix sans noms et remâcher leur malheur, et ce spectacle lui ferait leur demander à tous pourquoi ils s'acharnent à croire que le cauchemar va se terminer bientôt, quand il irrigue la vie de chacun jusque dans la paix mortifère et silencieuse du cimetière.

Dès qu'il se retrouve dans la rue, seul avec sa fille dans ses bras et Marie-Ernestine à ses côtés, celle-ci s'accroche à son bras pour lui raconter à voix basse, rougissante,

Tu sais qu'ici il s'en passe de belles en vérité,

et elle déballe des histoires qu'on colporte de maison en maison, elle sait que ce n'est pas bien, qu'elle ne devrait pas,

Je ne devrais pas

mais pourtant elle propage toutes ces rumeurs, ces ragots pétris de ressentiment et de vengeance,

Je ne devrais pas

et s'accroche plus fort au bras de son mari, comme s'il y avait du vent. Elle s'approche de lui et veut prendre un ton mi-dégoûté, mi-amusé, presque indifférent ou suffisamment distancié pour ne pas donner l'air de s'y compromettre – car surtout elle veut se placer hors d'atteinte des histoires qu'elle veut raconter et qui lui brûlent la bouche. Elle ébruite les rumeurs comme on casserait une coquille de noix en la fracassant sur une pierre, en faisant attention de ne pas broyer le fruit à l'intérieur ; elle se lance sur les deux sœurs – la boulangerie, justement, oui, Simone peut bien raconter qu'elles se débrouillent bien avec sa sœur, tu parles, dès que leurs frères sont partis on leur a trouvé un soldat auxiliaire pour s'occuper du pain – et Marie-Ernestine a ri soudain d'un rire méchant et blessant pour ces hommes enrôlés dans une armée qui n'aura voulu d'eux que pour servir d'ombres à ceux partis au front, et pour occuper des postes qui laissaient éclater au grand jour la vérité de leur fragilité. Mais il a bien fallu qu'elle raconte que tout souffreteux ou trop malingres qu'ils étaient pour partir à la guerre, ça n'a pas empêché les deux sœurs de se crêper le chignon pour un type qui avait bien vingt ans de plus qu'elles et la taille d'un vermisseau, mais une petite moustache bien taillée et des yeux noirs comme un puits sans fond ; il a suffi de ça pour que l'une et l'autre se déclarent la guerre comme deux chiennes affamées alors que tout le monde savait que le type n'avait qu'une envie, et que son envie c'était de réunir les deux femmes

dans son lit, oui, en même temps, il aurait voulu les deux sœurs en même temps pour le satisfaire – ce à quoi il aurait pu réussir si toutes les deux n'avaient pas été assez sottes pour exiger d'être la préférée, comme il leur avait promis dans le secret, à l'une et à l'autre, qu'elle l'était. Quand le pot aux roses avait été découvert, il avait bien fallu rompre avec lui ; du jour au lendemain, le type avait disparu, évaporé, mais n'avait pas oublié de récupérer chacune des bagues dont il avait fait cadeau à l'une et l'autre des deux sœurs, comme gage de sa fidélité. L'histoire aurait pu faire sourire Jules – il en a vu d'autres – mais son souffle au contraire s'est fait plus lourd, plus lent, son pas a ralenti. Plus il a ralenti plus les doigts de Marie-Ernestine se sont accrochés à son bras, elle n'a pas supporté qu'il ne réponde rien et n'a pas pu faire autrement que continuer à soulever ces vagues de ragots en les laissant retomber sur eux dans un grand fracas de pourriture et de boue, ces nuées de mauvaisetés qui planaient au-dessus des maisons et des femmes seules, dont on disait qu'elles ne supportaient plus la solitude d'un lit froid.

Marie-Ernestine, sans s'en rendre compte, sème à la volée, comme pour essayer de se rattraper, les on-dit et les cancans, elle s'enfonce dans la vase des commérages et de la méchanceté – ma mère a été obligée de donner congé à la locataire de la Croix-Verte parce qu'elle a été surprise avec son propre fils, un propre à rien de quatorze ans avec qui elle a fini par – une mère, tu entends, avec son fils – parce qu'elle a avoué ne plus pouvoir dormir seule – quelle honte – quelle honte aussi ces vieux bonshommes âgés comme la pierre et soudain ragaillardis parce que des filles perdues viennent se consoler dans leurs bras de l'absence d'un mari parti depuis trop longtemps – et on les entend, ces vieux lubriques, qui viennent se vanter dès qu'ils ont un coup dans le nez, sans aucune pudeur, sans plus rien de décent, des exploits dont ils sont encore capables avec des femmes de trente ou quarante ans leurs cadettes, la guerre les rend tous fous et –

Elle comprend soudain qu'elle devrait ne plus parler,

Des choses atroces, je ne devrais pas

et attendre qu'il réagisse

Comme des animaux, des animaux – je ne devrais pas – mais où donc est passé Dieu pour que des choses pareilles soient possibles ? Tu comprends, dit-elle, c'est ça qui me terrifie, que ce soit possible et que Dieu nous ait tous abandonnés.

Lui ne répond rien ; il passe ses doigts dans ses moustaches et repose l'enfant. Marguerite s'insurge un peu, elle grogne, elle était bien au chaud dans les bras de l'homme qui la tenait si fort, puis elle laisse tomber le reliquat de pain rempli de bave et va s'attaquer au premier berlingot dans sa poche. C'est à peine si elle a remarqué que ses parents se sont arrêtés et que son père, d'un air sévère, dévisage sa mère : il lui demande pourquoi elle lui raconte des histoires comme ça, il n'a pas besoin d'entendre ça. Tous les jours, au front, il parle avec des gars qui attendent des lettres de femmes qui se font de plus en plus rares, et puis un jour ils apprennent qu'elles se sont fiancées avec des culs-terreux qui avaient la chance d'avoir les pieds plats ou un ami à la préfecture, et ce sont des gars qu'on voit se jeter parfois au-devant des mitrailleuses ennemies ou alors dans les bras de la première poule qui leur prendra leurs sous en leur refilant la syphilis pour les remercier. Il dit : on sait bien que tout ça arrive, même au front on le sait. On en entend des rumeurs sur nos femmes à l'arrière, dit-il, pourquoi tu me racontes ces saloperies ? Tu as quelque chose à me dire ?

Elle ne sait pas lui répondre, elle voudrait mais elle ne sait pas, elle a peur du silence entre eux, elle voudrait juste dire qu'elle ne supporte pas l'idée de ce silence entre eux qui les enchaîne et qu'elle est prête à rompre en disant n'importe quoi, tout ce qui lui passe par la tête. Mais elle ne dit rien, elle demande pardon, bien sûr qu'elle n'a rien à dire, qu'elle n'insinue rien pour elle, que –

Ils se taisent.

Ils savent l'un et l'autre que toutes ces histoires-là ne les concernent pas. Il ne se pose pas la question, Jules, de savoir si sa femme l'a trompé ou pas, il ne doute pas de sa fidélité, ou plutôt de son absence de désir pour aucun des hommes qu'elle aurait pu rencontrer – il est convaincu que ce n'est pas lui qu'elle n'a jamais désiré mais les hommes, tous, sans exception. Pourtant, sans savoir pourquoi, voilà que soudain il a besoin de raconter qu'il a souvent des nouvelles d'ici, parce qu'il croise parfois, d'un bataillon à l'autre, d'une escouade à l'autre, des gens de chez nous. Sa voix soudain se fait persifleuse quand il ajoute qu'il avait beaucoup pensé à Marie-Ernestine lorsqu'ils étaient passés à Verquin… Verquin, oui, ce nom-là, et pas seulement parce qu'ils avaient entendu une canonnade dont on avait prétendu que c'étaient des trains blindés anglais qui pilonnaient Liévin et La Bassée, non… il savait juste, pour l'avoir croisé quelques jours plus

tôt, que le bataillon de Florentin Cabanel était parti combattre dans cette zone. Il n'avait pas voulu la prévenir quand il avait rencontré son ancien professeur de piano – à quoi bon l'inquiéter, il s'était bien demandé –, et c'est pourquoi il n'avait pas voulu lui écrire qu'il l'avait rencontré un soir, ce Florentin Cabanel qu'il avait presque oublié et qui avait surgi devant lui avec deux autres gars de chez nous comme un pantin sortant de sa boîte, déguisé en capote bleue délavée et crottée, avec son harnachement, son casque, son fusil, sa baïonnette et son bidon, sa musette, lui qui était devenu caporal et que Jules devait reconnaître avoir mal jugé autrefois, parce qu'en se retrouvant ils avaient sympathisé comme il n'aurait pourtant jamais cru que ce soit possible. Mais c'est vrai, la guerre transforme tout, tout le monde fait des choses dont il se serait cru incapable la veille encore. Quand on rencontre des visages qu'on a connus autrefois, même des gens qu'on n'aimait pas ou qui nous étaient le plus souvent indifférents, tous prennent des airs de vieux amis et ceux-là comme les autres, on a envie de les prendre dans nos bras, de parler du pays avec eux, de se remémorer des souvenirs, on voudrait trinquer et rire avec eux et on s'aperçoit soudain, à la proximité et à la chaleur de leur présence, qu'on est capable d'amitiés avec des gens qu'on avait jusqu'alors toujours eus dans le nez.

À sa façon, Jules vient d'écraser toute question de la part de sa femme. Il s'aperçoit qu'elle blêmit, elle le regarde avec un grand vide dans le cœur, comme si toute son âme s'était envolée avec le souffle de buée froide qui sort de sa bouche –

Il faudrait y aller,

dit-elle.

Oui, y aller. Et c'est elle, Marie-Ernestine, qui s'élance en saisissant brusquement la main de son enfant – rapidement, sans un mot d'abord, elle tire sur le bras de l'enfant, comme si la fillette avait fait une bêtise ou dit un mot de travers, elle lui tire violemment le bras puis

Viens

le berlingot tombe,

Viens

l'enfant pleure,

Viens. Il fait froid.

45

Six jours. Six jours et pas un de plus. Une volée d'heures que rien ne retient entre nos murs ; au contraire, c'est presque comme si le temps passait plus vite ici que sur le front, alors qu'ici la vie s'est organisée sans Jules, malgré son absence ou plutôt autour d'elle, comme si son absence était le nœud noir autour de quoi tout gravitait et comme si lui pouvait jouir de sa propre absence et reprendre des forces – puisque tout tourne sans lui, la ferme, la scierie et la menuiserie, les élevages, les champs.

Mais, à part le premier soir où un sommeil de plomb l'écrase, tout l'empêche de dormir plus de quelques heures, car dans sa tête un mécanisme est enclenché – six jours – un compte à rebours – six minuscules journées – le temps qu'il lui a fallu pour se laver jusqu'à ce que sa peau soit décrassée jusqu'au sang de l'odeur de boue et de mort, le temps pour qu'on frotte et reprenne ses vêtements – qu'on frotte tout comme si on allait lui retourner la peau et les os – décrassé enfin de la puanteur des trains bondés de soldats, de cette odeur fétide de la fatigue collée aux yeux et dans la bouche – le temps de refaire de lui un homme présentable qui peut tenir debout parce qu'il a figure humaine, un homme propre et rassasié jusqu'à avoir mal au ventre d'avoir plongé trop vite, comme un affamé, dans des repas obscènes de salaisons et de cochonnailles, de soupes poisseuses et de pain épais – un homme rasé de près. Oui, le temps qu'il a fallu pour qu'il puisse retrouver des forces et dorme la première nuit treize heures de rang, affalé sur le dos, lourd et ronflant la bouche ouverte, exhalant une haleine fétide, les bras grands ouverts, en croix.

Les six jours s'amenuisent et semblent se disloquer dans un temps hors du temps, sans que Jules ait besoin de rien faire, comme si ce temps qui consistait juste à arriver allait finir par compter davantage que le temps de sa présence réelle chez lui, où il pourrait être entièrement voué aux siens et à sa maison.

En deux ou trois jours, il a le temps de retrouver les odeurs familières du parquet ciré mais aussi, du côté de l'étable, des soues à cochons, de l'écurie des chevaux, de l'autre côté du chemin, l'odeur du fumier et des vaches, celle des fientes des poules et le bruit de fond de leurs caquètements idiots, la puanteur si forte de la pourriture et de l'humus après la pluie

quand la terre est lourde de la flotte qu'elle drainera jusqu'à la rivière ; une odeur de tourbe et de bouses, de vase, de limon, et le ciel empuanti de l'âcreté du feu de bois qui vient des remises minuscules accolées aux maisonnettes qu'on laisse aux saisonniers ou aux plus pauvres, là où des marmites noirâtres laissent mitonner du lard et des patates pendant des jours dans un bouillon épais – mais il a le temps, surtout, de rendre visite à tous ceux qu'il connaît depuis toujours, et trouve même le temps de s'inventer la joie de retrouver des visages qu'il méprisait dix-sept mois plus tôt, et d'autres encore, encore moins aimés et qui soudain lui tombent dans les bras sans qu'il en éprouve la moindre gêne et se surprenant même à en être heureux – oui, heureux de les voir, même ceux-là, sincèrement ému de les voir, de les retrouver avec les mêmes gueules de faux jetons et leurs mêmes têtes à claques à peine vieillies par les derniers mois d'inquiétude, car, soudain, tout ce qu'il détestait chez tel ou tel est métamorphosé, tout lui semble chaleureux et émouvant, même leurs mots faux et creux, tout lui donnerait envie de prendre dans ses bras jusqu'à la dernière des crapules et la pire des langues de vipère qu'il avait connues, pourvu qu'ils aient partagé ensemble des souvenirs du temps de paix.

Il voit ainsi sa vie d'avant défiler à travers les regards des uns et des autres – les vieux et les jeunes qu'il connaissait depuis l'enfance bien sûr, même si leur présence est comme ponctuée par les absents qu'elle fait surgir dans le vide d'une famille – et il revoit parfaitement ce jeune homme un peu trapu qui se tiendrait là, sévère ou souriant, selon son humeur ou son caractère, portrait craché de son père et fumant son brûle-gueule accoudé sur le linteau de la cheminée, et dont l'absence explose dans l'ombre de la pièce principale comme un éclat d'obus. Il manque des noms à l'appel et de ceux-là on ne parle pas ; des grands vides bruissent dans les maisons, comme des larmes retenues ou des brassées de feuilles mortes, toutes ces maisons qu'il connaît par cœur – de femmes et d'enfants, de vieillards –, toutes ces maisons dont Jules est parfois le propriétaire ou seulement un voisin, un ami, toutes ces maisons où on l'attend mais où se sont perdus les éclats des voix et les rires sonores des gars avec qui il levait le coude autrefois, au-dessus d'un tonneau en buvant du rouge presque aussi noir que la terre dans des petits verres crasseux de lie de vin. Ceux-là ont laissé leur chaise vide, ils ont laissé le silence crier à leur place, l'air froid de l'hiver

dans le regard de ceux qui attendent leur retour ; il sait qu'en l'accueillant, c'est aussi eux qu'on embrasse et qu'on étreint.

Les heures tournoient – six jours – quelques heures emboîtées et empilées les unes contre les autres, comme écrasées dans des journées trop courtes ou trop peu nombreuses pour pouvoir s'y étaler et prendre *leur temps* ; quelques heures en tout – le temps pour Jules de fixer dans ses yeux et sa mémoire le visage rond et rose de Marguerite qui le regarde avec un étonnement amusé et provocateur, ses doigts écartés et tendus, barbouillés de mie de pain, le temps de fixer l'empreinte des doigts de sa femme sur son bras – combien de fois s'est-elle collée à son bras avant ce jour, combien de fois l'a-t-elle regardé avec cette admiration et cette retenue, cette crainte dans les yeux et autant de mots déplacés dans la bouche ? Tout ça bourdonne dans sa tête, ce besoin qu'elle a eu de lui raconter les médisances auxquelles elle ne croyait peut-être même pas mais parce qu'elle avait eu peur de le regarder sans rien dire ; ça bourdonne, oui, comme vibre de toute sa cruauté le sourire odieux et stupide du grand-père Thirard et la face déconfite de son fils – ce pauvre Thirard qui n'a pas même le droit de pleurer le fils que la guerre lui a arraché sous prétexte qu'il n'était qu'un troufion et pas un morveux de sous-officier. Et les sales histoires reviennent, s'imprègnent plus que le reste – pourquoi elle lui a parlé de ça, à lui, comme si lui allait devoir… en souffrir ? s'en inquiéter ? se sentir menacé ? – pourquoi… une menace ? Un aveu ? pourquoi… dire quoi… lui dire quoi… ces yeux brillants qu'elle avait… sa voix tremblotante… ses joues rouges… pas que le froid glacial de janvier, non, le rouge aux joues… sa colère à lui… pourquoi raconter la vie de ces vieux lubriques obsédés par la joie de posséder des femmes à des âges qui, en temps de paix et face à la concurrence d'hommes jeunes, ne leur auraient jamais laissé que le rêve pour se satisfaire ? Il n'en saura rien, mais tout ça s'agite dans sa tête comme un essaim de mouches grouillant dans les ventres ouverts des mules et des chevaux qu'il avait vus raides et obscènes au bord des routes du Nord. Il se dit parfois que s'il ferme les yeux il deviendra fou, lui, avec son corps usé qui grince, crisse, se bloque dans des vêtements de velours qui lui donnent ces airs de bourgeois satisfait de lui, avec son gilet et sa montre à gousset, même si maintenant, dans ces vêtements cossus où son corps flotte comme une coque de noix à la dérive dans un bassin d'eau de pluie, son corps, dur comme de la caillasse, éraflé

et blessé de partout, son corps a mal, tout lui fait mal et blesse sa peau avec presque rien ; lui, si *dur au mal*, si solide, les draps rêches et d'un blanc trop parfait lui brûlent la peau et l'irritent jusqu'au sang, et même la maison où rien n'a bougé, ce piano noir laqué dans lequel se reflète l'obscurité du silence et du temps passé – c'est à peine s'il s'étonne que pas une seule fois Marie-Ernestine ne vienne s'asseoir à son clavier et n'oublie sa présence pour commencer à jouer, il n'est même pas sensible à l'attention qu'elle veut lui porter en lui consacrant tout son temps – peu importe car même les images du bonheur sont douloureuses ; la chaleur est froide, et s'il approche plus près du feu, dans la cheminée, le bois qui craque, les flammèches qui s'élèvent, les braises qui crépitent comme des postillons de lave, et en face les accoudoirs lustrés du fauteuil, les poils de chat et le vertige des heures et des jours qui vont trop vite et le précipitent déjà, en pensée, vers le train du retour – tout est douloureux. Oui, même la douceur de son foyer lui brûle cette peau durcie et rêche qui est la sienne désormais, et, à l'intérieur de lui, parfois son souffle s'arrête dans sa poitrine, les larmes montent, qu'il doit retenir en lâchant un râle de colère contre lui-même et ce laisser-aller, comme s'il faillait à son devoir d'homme ou de soldat, de père ou de mari, de patron ou de chef de famille – il n'en sait rien, juste il doit réprimer ce qui monte et ne pas le laisser paraître, pour lui-même ou pour les autres.

C'est que dans sa tête des idées étranges et des sensations nouvelles se querellent quand il repense à ces fameux soldats auxiliaires qui travaillent dans les fermes, à la menuiserie et à la scierie – des amputés, des canards boiteux, des types chétifs ou trop petits et dont il voit au premier coup d'œil qu'ils n'auraient pas été des combattants possibles au front. Jules ne les méprise pas, c'est le genre d'embusqués qu'il veut bien supporter et même plaindre un peu, car ceux-là n'ont pas été lâches, la vie s'est juste chargée de les balancer sur le côté, et c'est déjà beau qu'avec la guerre ils trouvent un usage adapté à leurs mains. Mais quelque chose a changé qu'il refuse de voir tout d'abord, ou qu'il ne comprend pas, dont il ne mesure pas tout de suite ni l'importance ni combien la trace s'en imprime profondément en lui. Il a beau se répéter qu'il doit se réjouir,

Quelqu'un tient la maison

il a beau se répéter qu'il est étonné de voir comment ici on a su se relever, comment les femmes ont toutes réussi à tenir les fermes, quelque chose en lui résiste à la joie, et le soulagement de voir que son monde tient

toujours debout, ce soulagement qu'il éprouve ne compense pas tout à fait, ou ne réussit pas à compenser tout à fait ni à recouvrir cette angoisse sourde, cet abattement qui s'approfondit chaque jour davantage et qu'il a vite fait de vouloir relier à la fin toujours trop proche de la permission. La vérité, c'est qu'il comprend très vite que pour ces hommes, ici, il n'y a qu'un chef, et que ce chef n'est pas lui. Mais ça, s'il le comprend, au départ il ne s'en désole pas, il trouve ça dans l'ordre des choses, il pense même ne pas y prêter attention, non, car ce qu'il ne comprend pas, ou plutôt ce qu'il ne mesure pas, c'est que ce dont pourtant au départ il a toutes les raisons de se réjouir,

Quelqu'un tient la maison

et qui lui transperce le cœur à un point qu'il ne pourrait pas soupçonner, parce qu'il n'avait même pas imaginé que ça puisse arriver, dans son monde à lui, qu'il soit possible de voir s'effacer sa propre vie au profit d'une femme. Et, de fait, la mère de Marie-Ernestine s'est levée comme un arbre qui n'attendait que la guerre et l'absence des hommes pour croître, prendre le soleil et mettre la maison, les terres, les biens de Jules à l'ombre de sa puissance maternelle et protectrice, comme une sorte de déesse païenne et ancestrale, une géante bienveillante et inattendue. D'abord il est surpris, Jules, de les entendre

La Patronne

l'appeler avec cette déférence qu'ils n'auront pas une seconde pour lui – comme si lui ils ne le regarderaient jamais qu'avec une sorte de respect et de circonspection de circonstance, une politesse lointaine, presque indifférente. C'est qu'ils savent bien, eux aussi, que six jours – six jours – ce n'est rien, du vent, et que dans six jours il sera reparti et ne reviendra pas avant longtemps – s'il doit revenir un jour. Ils savent que la vraie vie va reprendre sans lui, qui aura passé comme une ombre lorsqu'il sera venu les voir et que c'est elle,

La Patronne,

qui préside à leur vie, ici et maintenant.

Quand il le constate, au début Jules en est impressionné et rassuré. Il sourit de l'entendre lui faire le tour du propriétaire, car jamais, il le sait, du temps de Firmin ni même quand il avait pris la relève, il ne l'aurait vue s'imposer avec une telle évidence et un tel naturel ; maintenant c'est elle, cette belle-mère qu'il avait connue effacée derrière son mari et soumise et

presque muette mais qu'il aimait pour cette abnégation même, elle dont il n'aurait jamais soupçonné qu'elle puisse se tenir aussi droit et marcher devant lui pour lui expliquer tous les aménagements qu'il avait bien fallu faire et les décisions qu'il avait fallu prendre en son absence, c'est elle qui mène la barque sans trembler. Il n'en revient pas de la voir s'adressant aux hommes en tenant la voix si haut et si ferme, les yeux ouverts, droits comme autrefois elle n'aurait jamais pu les montrer – tiens, il se dit, ses yeux sont verts.

Même sa façon de lui parler à lui semble différente. Non pas qu'elle veuille asseoir son autorité sur lui, ni rien lui imposer, elle lui pose même des questions pour savoir s'il pense qu'elle a bien fait d'agir ainsi et multiplie les exemples des décisions qu'elle a dû prendre, elle parle avec facilité des uns et des autres, expliquant que beaucoup de maisons vont se retrouver vides de locataires – dès que les hommes meurent, les femmes sont prises de panique et les voilà qui déguerpissent pour aller s'entasser dans les faubourgs des villes et vendre leur talent de cuisinières et de femme de ménage à des notaires et à des chefs de bureau. Elle le dit avec une once de mépris dans la voix,

Les rats quittent le navire

les maisons se retrouvent vides, qu'on n'arrive pas à relouer ; il va falloir songer à les vendre, c'est un manque à gagner et elle ne veut pas l'inquiéter – elle fronce les sourcils –, les temps sont durs, des acheteurs j'en ai deux ou trois, qui seraient prêts à reprendre plusieurs des maisons, ce serait moins de soucis que de devoir renvoyer les locataires qui ne peuvent plus payer le loyer. Et sur le même pied elle explique que quand les bêtes meurent on n'a pas toujours les moyens de les remplacer. Lui, au début, avait été impressionné de découvrir les tracteurs et les machines-outils équipés de moteurs, tout cet argent dépensé mais dont il comprenait maintenant, alors qu'il avait été plutôt contre, que c'était l'avenir, le progrès, qu'on avancerait plus vite avec les machines et qu'on serait moins tributaires des hommes. Alors oui, on avait investi dans ces machines, et c'est elle, sa belle-mère, qui lui avait expliqué jusqu'au soir l'étendue des chantiers qu'elle avait entrepris, et ceux qui restaient dont elle voulait lui parler car c'était lui qui déciderait à la toute fin, elle tenait à le rassurer, surtout lorsqu'elle lui avait dit qu'aujourd'hui la vraie question était de

vendre ou de ne pas vendre la scierie et la menuiserie – un gouffre pour eux, et des industriels en proposent un prix qui nous aiderait.

Jules hoche la tête, il veut réfléchir. Sa belle-mère regarde sa fille, toutes les deux ont l'air d'accord et Jules perçoit leur complicité, le pli connivent de l'œil, la commissure des lèvres, il entend la conversation qu'elles ont dû tenir vingt fois sans lui avant qu'il arrive,

Il ne faudra pas le brusquer

et il fait comme s'il ne comprenait pas, comme si vraiment c'était lui qui prendrait la décision alors qu'il se contentera de ne pas s'opposer à une option déjà validée. Même Marie-Ernestine lui semble aujourd'hui plus solide que jamais quand c'est elle, le soir, à la table du salon, qui lui montre le livre de comptes, celui-là même qu'autrefois seul Firmin avait le droit de toucher, parce qu'il prétendait que les femmes n'étaient bonnes qu'à dépenser l'argent et qu'il fallait les en tenir éloignées tant qu'on le pouvait. Jules voit que Marie-Ernestine les tient au contraire avec une rigueur plus grande que la sienne et s'étonne, quand ils marchent ensemble, de voir que tous les enfants la connaissent et viennent l'embrasser, qu'elle parle à tout le monde, qu'elle sourit à des gens que lui connaît à peine – six jours – six jours où tout se télescope comme dans le fracas cosmique d'un univers contre un autre – il ne comprend rien et d'ailleurs il ne dit rien lorsque le jour de partir arrive, il s'éloigne et sa femme et sa fille vont l'accompagner jusqu'au train – ce sera l'heure des bousculades dans la gare, des au revoir sans larmes ni effusions mais avec toujours la même obsession de s'encourager au travail, à la rigueur, à tenir le front – de la guerre ou de la maison –, chacun doit tenir, et lorsqu'il monte sur le marchepied du wagon et rejoint la cohorte des soldats qui remontent vers le Nord, il ne se retourne pas, il emmène avec lui tout ce fatras d'images et de sons, d'odeurs, de sentiments, il ne se retourne pas et s'enfonce dans le wagon ; nous sommes à la mi-janvier 1916 et Jules vient de voir sa femme et sa fille pour la dernière fois de sa vie – car à l'autre bout du trajet, avec des milliers d'autres, sans lui offrir le privilège d'un sourire particulier, la mort attend patiemment qu'il termine son voyage.

IV

46

Si on cherche à trouver le monument aux morts de La Bassée, on se dirigera naturellement vers le centre-bourg, guidé de loin par la flèche de l'église qui dépasse très largement les toits des plus hautes maisons de la ville – aucune ne faisant jamais plus de trois étages, même au plus près du centre.

On se dira que comme presque partout ce sera là, entre son église romane du onzième siècle et son hôtel de ville du dix-neuvième, sur la place principale qui était autrefois un parking et n'est aujourd'hui qu'une dalle quasi morte agrémentée de jardinières en béton blanc et gravillons sablés – où l'on trouve mégots écrasés et canettes froissées en lieu et place des fleurs censées colorer la place –, qu'on devrait trouver un monument pareil à ceux que toutes les communes de France ont inaugurés dès la fin de la Première Guerre mondiale ; ce devrait être non loin de la boulangerie et des deux brasseries qui cernent la place, à côté de la supérette et du tabac-presse que surplombe et signale une carotte rouge lumineuse, comme, un peu plus loin, presque en écho et en rythme, la luminosité électrique de sa croix verte désigne la pharmacie, qu'on devrait se retrouver pas seulement nez à nez avec la statue repeinte mille fois de l'illustre grand homme né à deux pas d'ici, mais avec ce fameux monument érigé à la gloire des *enfants de La Bassée tombés pour la France.*

Mais cet imposant monument n'est pas sur la place de la mairie ; à La Bassée, comme dans beaucoup d'autres communes, c'est dans le cimetière qu'on a choisi de l'ériger, planté à l'intersection de quatre allées d'un gravier rosâtre qui craque sous les semelles comme des noix entre les dents, sur la droite quand vous aurez passé le grand portail écaillé et tacheté d'étoiles de boue – ça résiste, vous devrez pousser un peu fort, un grincement d'outre-tombe – la grille s'ouvre difficilement – ça y est, vous y êtes. Le monument, même s'il domine l'ensemble des stèles et des quelques caveaux – celui de la famille Proust étant le plus visible mais aussi, peut-être, le plus altéré par les infiltrations –, semble perdu au milieu de nulle part. Il apparaît loin de l'entrée, là où étaient cachés aux regards des bons chrétiens les indigents, les mécréants et les enfants non baptisés – je me

rappelle l'effroi que suscitait le récit de ma mère sur ces âmes enfantines censées patauger dans les limbes à la recherche d'un lieu où elles pourraient trouver le repos et demander pardon de ne pas avoir vécu assez longtemps pour être baptisées, et, ainsi, avoir droit à leur ticket d'entrée pour la maison de Dieu. Je me souviens de leurs tombes, renflements de sable dur comme de la pierre pour marquer leur présence, quelques fleurs en plastique délavé, et l'absence de crucifix.

Le monument aux morts, je le revois très nettement, comme je me souviens de la configuration du cimetière, pas parce que j'aurais pris l'habitude de venir m'y recueillir sur la tombe de mon père – habitude qu'on rechigne à prendre à l'adolescence, âge auquel on fait autant la gueule à la mort qu'on la faisait de son vivant à son père. Si je me souviens de la configuration du cimetière, c'est sans doute d'abord parce que dans mon enfance je suis venu très régulièrement assister, impressionné à chaque fois par la gravité des adultes et les déformations rougeaudes, ridicules ou déchirantes de leurs visages congestionnés par le froid et la douleur d'avoir perdu un être cher, aux nombreux enterrements de la famille de ma mère. Car les enterrements auxquels j'assistais enfant étaient toujours liés à la famille du côté de ma mère – jamais de mon père, qui semblait n'avoir ni famille ni amis, comme si l'opprobre et la honte qui avaient été la marque de sa mère, Marguerite, avaient tout dévasté après elle. J'avais assisté aux funérailles de mes grands-parents du côté maternel, puis à celles de grands-oncles et de grands-tantes d'un autre siècle, puis à la mise en terre de cousins lointains – des coiffeurs, un notaire, des ouvriers – puis à d'autres encore, toujours plus inconnus. Mais, le temps passant, les enterrements se sont aussi faits de plus en plus douloureux, réels et cruels, enterrements de proches qu'on croyait immortels comme la jeunesse elle-même, enfants de mon âge avec qui j'étais allé à l'école et avec qui –

mais passons.

Ce vieux cimetière et cette Grande Guerre, j'y étais malgré moi rattaché, puisqu'à ma naissance, en 1967, la *der des ders* n'était terminée que depuis quarante-neuf ans – à peine un demi-siècle – ce qui n'est rien à l'échelle de l'histoire, contrairement à ce que l'enfant que j'étais pouvait encore imaginer. Mais il est vrai que, enfants, mes sœurs, mes frères et moi, nous nous croyions passés à une autre époque que celle d'un monde sépia,

couleurs d’antan ; ce monde ancien était aussi séparé de nous que les guerres napoléoniennes, nous qui étions des produits des Trente Glorieuses, inconscients de l’être, vivant heureux dans des zones pavillonnaires toutes fraîches, avec des pères travaillant dans des usines de métallurgie neuves et florissantes, tous promis à un avenir radieux – et l’on voyait même des femmes, dont notre mère, s’aventurant à passer leur permis de conduire. On filait vers le progrès et les supermarchés naissants, on ignorait encore que la moitié de nos voisins périraient de cancers dus à l’amiante – et ceux-là, morts pour l’industrie et des clopinettes, attendent toujours leur monument aux morts et la reconnaissance de la patrie.

Si je me souviens très bien de la topographie des lieux, c’est que de la maternelle jusqu’à mon entrée en sixième, pendant ces années liées à l’école primaire, nous, les enfants, allions tous les 11 Novembre célébrer les héros tombés pour la France. C’était un jour férié mais toute l’école se retrouvait le matin devant la mairie. De grandes tablées – planches et tréteaux – étaient installées, où l’on servait des viennoiseries et du jus d’orange sur des nappes en papier ; il fallait entendre le discours du maire qui portait son écharpe tricolore et un costume bleu pâle ou gris sous une parka qui lui donnait des faux airs de principal de collège ; notre maître d’école, avec sa barbe épaisse et très brune, nous réunissait et nous faisait nous aligner en rang par deux avant de nous mettre en route. Je n’ai aucune image de nous, élèves du quartier, marchant sur le trottoir et rejoignant le cimetière, mais, comme par un *cut* cinématographique magique, une ellipse dans la reconstitution, je nous revois encerclant le monument aux morts à une distance raisonnable, non pas du monument lui-même, mais des anciens combattants qui s’interposaient entre le monument et nous. On écoutait presque sans rire, car des gloussements, des ricanements qu’on étouffait en se pinçant le nez, en rougissant, en baissant la tête, survenaient malgré nous – mais, soit par peur des représailles, soit parce qu’on prenait au sérieux cette affaire de commémoration, on retrouvait notre sang-froid et l’on regardait les hommes aux joues rouges et aux poitrines couvertes de médailles, on observait leur air grave, les bajoues, les teints jaunâtres, les yeux humides et les peaux froissées et surtout l’émotion qu’on pressentait dans leurs gestes et leurs voix fortes ; on aimait les képis, le décorum militaire, le porte-drapeau, les couleurs et le clairon et, surtout, la minute de silence, que venait perturber le croassement d’un corbeau ou les

ronflements d’un camion ou d’une mobylette sur l’avenue – à l’époque rue Nationale.

Je me revois écouter le silence et le trouver long et incongru, obscène aussi, en regardant les bedaines et les joues qui trahissaient un goût de la chère qui me laissait soupçonner comme un double-fond dans la vie de ces hommes-là, comme s’il y avait en eux plusieurs couches de vie superposées mais réfractaires les unes aux autres, et c’est pourquoi, confus et troublé, je m’attachais à regarder le monument et à lire et relire les noms des morts de 14-18, non seulement parce que je savais que j’y lirais le nom de mon arrière-grand-père Jules Chichery et tout le laïus qu’on repeignait à la peinture dorée pour l’occasion, mais parce que j’y lirais aussi des noms qui étaient vivants pour nous – les Garand, les Ondet, les Bergogne, les Bergerault, les Favreau, les Philipponneau, les Sauvageon, les Rousseau, les Boisgard, les Rabut, les Angelliaume, les Prouteau et les Grateau, les Trillard, les Maignan, les Trochet, et les Drault, tous ces noms qui virevoltaient dans la bouche de nos parents lorsqu’ils parlaient de voisins, de collègues d’usine, ou que nous entendions parce qu’ils étaient ceux des enfants avec qui nous partagions l’école ; ces noms qu’on lisait sur les plaques sont venus jusqu’à nous parmi les enfants de dix ans que je peux retrouver sur mes photos de CM1 ou CM2 – je revois les visages des quatre Laurent qui partageaient ma classe, des gamins et des gamines dont les noms avaient accompagné nos parents, nos grands-parents et nos arrière-grands-parents.

Ce monument aux morts, ce n’était pas rien pour mes frères, mes sœurs et moi, parce que depuis toujours nous avions entendu les mêmes mots rabâchés et sortis de tout contexte, comme s’ils valaient pour eux-mêmes, validés par le temps et le nombre de gens qui les avaient entendus sans jamais les contester ; et c’est sans doute parce que le récit avait fait la preuve de son efficacité que personne n’aurait eu l’idée parmi nous de le remettre en question : le Poilu qui avait servi de modèle au monument ne pouvait être que Jules, notre arrière-grand-père, comme je l’avais toujours entendu dire, et comme on nous le répétait à voix basse pour nous mettre dans une confidence qui nous honorait et nous gratifiait du statut enviable de *personne de confiance* ; il fallait bien sûr garder tout ça pour soi, parce que le monde était rempli d’esprits mesquins et jaloux qui nous

reprocheraient de nous vanter si nous avions l'idée de nous prévaloir d'un aïeul si prestigieux.

En consultant quelques sources sur internet – des informations qui résonnent avec des souvenirs de choses entendues il y a une éternité –, j'ai souri en lisant comment les communes avaient eu l'idée d'ériger des monuments aux morts de la Grande Guerre, en retrouvant cette France ronchonne et chipoteuse qui se noie dans des détails et s'écharpe pour n'importe quoi pourvu qu'on finisse au troquet pour se réconcilier. J'ai souri, oui, comme on sourit à une grand-mère mal embouchée et pour qui on a presque malgré soi de l'affection, en me disant,

Tiens, je la reconnais bien là.

Ainsi, j'ai lu que pour savoir si, dans les années vingt, une commune était plutôt marquée à gauche de l'échiquier politique ou à droite, il suffisait – presque à coup sûr – de se plier à un principe d'observation basique : trouver l'emplacement du monument aux morts. Si celui-ci se situe sur la place du village, dans un espace public non loin de la mairie, c'est que nous avions sans doute des élus de gauche au moment de l'édification du monument ; nul doute, dans ce cas, qu'on privilégiera la statue sans référence religieuse, louant les valeurs humanistes du courage et de la paix sur terre et vantant la gloire des travailleurs de bonne volonté. Si, en revanche, le monument a été érigé au sein du cimetière, c'est qu'on aura eu affaire à une assemblée communale ancrée à droite, qui aura voulu marquer son attachement à la chrétienté ; on aura voulu insister sur les valeurs de grandeur de la nation, sur le patriotisme, et l'on verra fleurir les croix au-dessus des obélisques, des feuilles de palme, des branches de laurier, des mères patries aux poitrines opulentes accueillant sur leurs genoux des ribambelles d'enfants d'orphelins, faisant fi de tous ces athées, musulmans, juifs et autres obscurs venus mourir pour plus grand qu'eux. Mais comment se peut-il qu'on trouve ici, à La Bassée, un monument dont les valeurs seraient plutôt celles de gauche – pas de croix sur le monument, pas de déclaration patriotique enflammée, plutôt un hymne à la paix et aux valeurs du peuple, mais dans un cimetière et non sur la place de la mairie ? Sans doute les raisons existent – je veux dire, raisons objectives, mais j'entends plutôt déjà la voix

Patronne

de la veuve de Firmin, qui sait exiger quand c'est elle qui est prête à payer pour l'édification du monument, d'autant plus, rappelons-nous, que c'est dans un champ cédé par Firmin Proust qu'on avait construit le cimetière. On peut imaginer qu'il est question d'un monument dès la fin de la guerre et que, si on s'accorde sur le principe comme partout, tout au bonheur de la paix retrouvée, les choses se compliquent en quelques semaines : dès 1919 on se pose des questions sur le financement du monument, son emplacement, son message. Il faut attendre trois ans pour que l'inauguration soit possible, le 11 novembre 1922, jour qui devient officiellement férié à la mémoire des héros morts pour la France ; on peut imaginer les circonvolutions pour mettre enfin tout le monde d'accord, du radical-socialiste au plus fervent catholique, tout ça pour arriver à ce banal et très commun

Aux enfants de La Bassée tombés pour la France

qui ne fâche ni n'enthousiasme personne, mais a le mérite de la discrétion – on trouve le même à peu près partout. Trois ans de négociations et de messes basses pour qu'on se décide enfin sur l'emplacement du monument tout en acceptant qu'on renonce à la grande croix, à l'éloge patriotique, au message biblique. Chacun avait gagné, discours laïc *mais* emplacement religieux, et il me plaît de croire que c'est surtout la femme de Jules et la belle-mère de ce dernier qui ont gagné, elles qui ont trouvé la plus grande partie des fonds pour faire construire le monument en finissant de vendre une parcelle à laquelle elles tenaient mais qui avait réglé une partie des sommes dont on avait besoin, elles qui se sont ainsi arrogé des droits sur ce que serait le monument en mettant dans la balance une somme si importante qu'elle aurait fait taire n'importe quel récalcitrant, elles qui se sont acharnées pendant des mois à soulever ciel et terre pour convaincre certaines résistances qui prétendaient que Jules avait beau avoir été héroïque, il n'était pas le seul. Elles avaient tenu bon, Jules n'était peut-être pas le seul, mais si le visage de la statue lui ressemblait eh bien ce serait au nom de tous les autres, oui, tous vivraient à travers lui, et d'ailleurs lui aurait en plus – c'étaient les deux donatrices qui l'exigeaient – une plaque de marbre un peu à l'écart pour faire état de son héroïsme, car les deux femmes expliquaient à qui voulaient les entendre qu'à lui il fallait une forme d'hommage particulier, car, aimaient-elles à répéter, il avait été dit par le préfet que Jules avait péri dans un contexte particulièrement héroïque

et d’une rare *grandeur*, avait insisté le préfet, de celles dont toutes les forces vives de la patrie feraient mieux de s’inspirer. *Jules Chichery, né à Bournan en 1880, mort pour la France en 1916, a tenu l’ennemi en respect pendant quarante-huit heures, avec cinquante autres héros, permettant aux troupes françaises de sauver une position stratégique pour la Défense de Notre Souveraineté*.

On avait élevé ce monument – assez moche à vrai dire, à la base carrée lourde, avec ces chaînes et ses obus peints en noir servant de plots – à partir de son image : il était ce soldat sculpté et peint au-dessus des noms gravés de ceux qu’il avait connus et aux côtés de qui il avait peut-être combattu. Tout ça nous impressionnait beaucoup les matins de ces 11 Novembre où s’éteignaient partout autour de nous, dans le cimetière, les dépouilles des chrysanthèmes avec leur jaune et leur rouge opulent et presque criard qui surnageaient encore dans la grisaille de novembre, après qu’on était venu fleurir les tombes des morts une dizaine de jours plus tôt ; pour moi, c’était aussi, les nuits de cauchemars et d’insomnie, outre la lumière dans le couloir pour trouver le sommeil, l’image de ce soldat debout – ou plutôt sa silhouette géante et noire surplombant tout dans le silence du cimetière et se détachant comme un spectre marchant dans la nuit des morts.

Je ne sais pas comment Marguerite, âgée de neuf ans le jour de l’inauguration de la statue et de la première commémoration officielle du 11 Novembre, en 1922, avait vu se dégager le visage de son père dans le bloc de pierre sculpté à gros traits par un spécialiste des monuments funéraires ; je ne le sais pas, mais pourtant je peux voir que sa mère lui tient fermement la main et la pousse devant elle ; elle veut la mettre en avant mais la petite rechigne car sans doute elle craint de venir au-devant de la scène ; Marie-Ernestine se tient maintenant derrière elle et referme ses deux mains sur les épaules de la fillette, puis la pousse en lui murmurant

Voilà, c’est ton père qui est là

d’un murmure dur comme la pierre dans laquelle on a taillé la silhouette et le visage du soldat. La mère parle d’une voix sans chaleur ni tristesse, avec une forme de fatalisme un peu vaniteux et maladroit. Autour d’elle et de la grand-mère de Marguerite se tournent tous les visages graves et comme sculptés eux aussi dans la pierre, ou issus de moulages qu’on aurait reproduits à la chaîne tant c’est la même expression de douleur et

d’accablement qui apparaît, mais aussi de solennité : tous regardent les trois générations de femmes en se disant

Quel courage –

et derrière les visages il y a de l’admiration ou peut-être aussi de la jalousie ; on les admire un moment, c’est sûr, nul ne sait ce que pense Marie-Ernestine ni sa mère, sans doute on les regarde avec respect et peut-être aussi en se disant qu’elles semblent bien fières toutes les deux, vêtues de deuil et portant sur le visage une gravité qui étonne venant de la pianiste, dont tout le monde avait gardé le souvenir qu’elle n’avait pas connu un mariage aussi heureux que sa grande dignité filiforme et austère voudrait le leur faire croire, oui, une dignité froide arc-boutée sur la fierté d’une famille qui a l’habitude qu’on se découvre en baissant légèrement la tête sur son passage. Pendant que tout le monde les observe à la dérobée, peut-être qu’il y en a un – ou une – pour voir le visage de la petite Marguerite et remarquer combien elle ressemble à son père et paraît perdue ; seule la fillette semble émue, elle essaie de scruter le visage en pierre de ce monsieur dont sa mère lui dit qu’il est son père, elle essaie de voir *au travers*, mais ne se rappelle pas son père ; elle croit se souvenir que ses moustaches lui griffaient les joues quand il l’embrassait, qu’elle avait trop chaud entre ses gros bras quand il la serrait fort et qu’il avait des yeux noirs et très brillants, que l’insistance de ses regards lui faisait peur ; mais elle ne reconnaît pas ce bonhomme en pierre qui lui paraît immense et n’a presque rien d’humain – elle trouve le rose de ses joues peintes un peu ridicule, on dirait la peau d’un cochon.

47

En 1922, donc, puisque nous y sommes, Marie-Ernestine a retrouvé ses amours d’outre-Rhin ; elle a fini par ressortir de leur purgatoire les partitions bleues et grises, elle a abandonné la censure et s’est réconciliée avec Bach, Schubert, Brahms et tous les autres, comme si rien ne les avait jamais séparés. La vie est revenue après la Grande Guerre comme si celle-ci n’avait été qu’un mauvais rêve qu’il s’agissait maintenant d’oublier ou d’enterrer le plus loin possible dans la fosse aux souvenirs.

Entre la permission de Jules en janvier 1916 et le mois de novembre 1922, le temps a passé comme une eau saumâtre qui semblait endormie et qui pourtant s'est écoulée, et Marie-Ernestine a vu sa fille grandir, ou plutôt l'a regardée pousser comme une mauvaise herbe qu'on hésite à arracher entre deux pierres – vivace ingrate obstinée à s'élancer à travers le brouillard pour chercher sa part de soleil –, plante aux visées tentaculaires dont sa mère a observé les efforts de croissance avec étonnement et presque embarras, comme si c'était une anomalie de voir une enfant se développer aussi vite, aussi bien, comme si c'était une incongruité de voir ce corps petit et rond, robuste et déjà lourd s'épanouir et accomplir ce pour quoi il était fait. À vrai dire, c'est la vie elle-même que pendant toutes ces années Marie-Ernestine a regardée avec circonspection et presque défiance, c'est la vie, *sa vie* à elle aussi, ou plutôt sa vie d'abord, marécageuse et lente à s'écouler, qu'elle a vue se dérouler devant ses yeux, sans tout à fait croire que cette vie était la sienne, parce qu'elle l'avait vue du coin de l'œil sans y prêter plus d'attention, avancer jour après jour dans cette brume noirâtre de la guerre, puis dans la brume à peine plus lumineuse – ce gris mat et sans épaisseur, fatigué et laiteux – de la paix retrouvée.

Après son départ, elle s'était souvenue chaque jour de la permission de Jules. Et il n'y aura pas un jour jusqu'à la fin de sa vie – en 1949 –, où, même pour quelques secondes, elle ne verra se dessiner le visage de Jules quand il était revenu pour cette visite qui lui avait semblé irréelle et impossible à force d'avoir été attendue car, à peine commencés, les jours de permission avaient porté en eux l'annonce de leur fin et avaient été contaminés par un malaise qui ne l'avait pas quittée, l'obligeant à des simagrées où elle s'était vue agir de façon incompréhensible à ses propres yeux, mais aussi à ceux de Jules, s'accrochant à lui comme une gamine, folle, presque midinette, se pendant au cou de son militaire en lui racontant tout et n'importe quoi et en noyant le silence sous un excès de mots pour combler sa peur de voir le temps leur couler entre les doigts.

Six jours. Pas un de plus.

Et six jours après son arrivée, quand il l'avait embrassée à la gare avant de reprendre son train pour le front – et la mort –, Jules l'avait prise dans ses bras, l'avait serrée peut-être un peu trop fort puis s'était écarté en la tenant longtemps par les épaules pour mieux la regarder. Elle, redressant la

tête, avait fixé les dents abîmées de son mari, leur irrégularité dans sa bouche, dont la lèvre supérieure était en partie recouverte par les poils recourbés et rebelles des moustaches. Pendant qu'elle l'avait regardé, ses lèvres à lui, son souffle à lui, sa voix avaient formé des mots qui lui répétaient qu'on se reverrait bientôt, qu'il en était sûr et qu'il ne pourrait pas en être autrement. Et ainsi, jusqu'à la fin de ses jours elle avait pu vérifier qu'il avait dit vrai ; en effet, tous les jours ils se revoyaient car, obstinément, patiemment il revenait se planter devant elle, avec ses moustaches et ses joues creuses et blêmes, sa colère ou sa sidération de se répéter qu'il était possible d'être mort, en attendant qu'elle réponde quelque chose qu'il aurait toujours attendu et dont elle n'aurait jamais su ce que ça pouvait être.

Chaque jour, à n'importe quel moment de la journée, sans raison apparente, la présence de son défunt mari se jette sur elle et s'impose – que ce soit pendant qu'elle est à son piano, qu'elle se lave et s'habille ou se coiffe, qu'elle prépare à manger ou simplement reste assise à l'ombre des tilleuls en parlant avec une voisine, peu importe, quelque chose de fulgurant, secret, intime, l'éloigne des autres – de tous les autres – et la réquisitionne le temps que son mari, sans la moindre pudeur, même en présence d'autrui et indifférent à eux, vienne et s'impose à elle. Tous les jours – toujours par surprise – une image lui brûle la rétine et s'attache à son cerveau – pas même besoin d'attendre la nuit ni le sommeil – le visage de Jules – les mains de Jules – ses yeux – sa voix dont la tonalité et le timbre s'émiettent et se perdent chaque jour davantage et finissent au bout de quelques années par sombrer dans l'oubli – sa maigreur et son regard fiévreux – les fils tournicotant de tabac Caporal dans ses moustaches – son sourire – ses silences – tout peut apparaître à n'importe quel moment, sans décence ni discrétion, pour lui traverser l'esprit et la laisser seule même en plein marché, même le jour où elle s'est remariée. Et si au fur et à mesure des années Jules s'évanouit dans l'ombre, que son visage se dilue, que sa voix s'efface, malgré tout ce n'est jamais jusqu'à sa disparition totale ; la seule question que Marie-Ernestine peut se poser en se levant, c'est de savoir à quel moment une image s'imposera de ces jours qui avaient été les derniers avec lui, ou peut-être pas vraiment avec lui mais à côté, car même dans l'intimité retrouvée de la chambre elle avait été à côté plutôt qu'avec

lui – comme en face d'un animal qui fascine mais dont on se méfie et qu'on ne peut voir qu'à travers les grilles d'un zoo.

Elle se souvient de ce torse nu quand elle l'avait revu la première fois ; ce torse qui n'était plus celui de Jules mais celui d'un autre – maigre, osseux, dont la peau était comme parcheminée de taches, de tavelures, d'ecchymoses et de zébrures fines et brunes, comme des coups de griffes ou des morsures. Elle n'avait rien demandé et s'était tue – s'arrêtant en plein milieu d'une phrase sans queue ni tête qui ne servait qu'à masquer sa peur – car lui n'avait pas compris qu'il lui dévoilait un corps qu'elle ne pouvait pas reconnaître ; il ne savait pas à quel point la guerre l'avait transformé, ni à quel point ce corps pas encore décharné offrait à sa femme un homme comme débarrassé de celui d'avant, comme s'il était devenu celui dont il avait rêvé quand il était plus jeune. En découvrant ce corps qui s'était affiné et délesté de sa mollesse, elle avait dû baisser les yeux pour ne pas lui montrer le trouble dans lequel ce changement l'avait laissée – comme si c'était un autre homme qui lui était revenu à la place de Jules, un homme nouveau. Lorsque son visage disparaissait dans l'ombre – son visage lui-même avait quelque chose de transfiguré – elle voyait des traits affûtés et durs, mais troublants de fragilité et de douceur contrariées – oui, c'était un homme blessé et qui ne ressemblait pas à son mari.

Pour autant, ce n'est pas parce qu'elle s'était trouvée face à un homme façonné par la guerre et peaufiné par elle qu'elle avait voulu se donner à lui, mais parce qu'il avait dans le visage une expression et une maigreur douloureuse qui lui avait fait peur et qui surtout lui avait fait mal – une empathie, une forme de compassion entachée de culpabilité, car elle savait que ce qu'il vivait elle n'y aurait jamais accès, que cet enfer-là lui serait à jamais interdit parce qu'elle était une femme, et elle s'était sentie redevable car c'est lui qui affrontait la mort dans la pourriture des tranchées, enterré vivant dans les boyaux du front ; alors c'est en simple femme française – en Française zélée et redevable –, qu'elle avait voulu se donner à lui, non pas tant pour le satisfaire sexuellement que pour le réconforter ou l'apaiser ; c'était comme une mission, un rôle – disons devoir – qui s'était imposé sans qu'elle y réfléchisse ; personne ne lui avait demandé d'agir par amour ou pour satisfaire son propre désir. Non, pour elle, c'était juste ce qu'elle avait à faire, ce à quoi elle se soumettait en toute conscience : le deuxième soir, donc, alors qu'ils étaient dans leur chambre et qu'ils restaient éloignés l'un

de l’autre, elle en chemise de nuit, lui en maillot de corps et n’ayant pas encore retiré son pantalon, elle s’était approchée de son mari, silencieuse et solennelle, grave jusqu’au ridicule ; elle avait pris les immenses mains de Jules entre ses doigts – il avait été surpris, avait esquissé un geste de recul puis s’était laissé guider – et, avec une volonté qu’il ne lui avait jamais connue, elle avait posé ses mains sur ses seins – essayant de lui sourire en n’y parvenant pas tout à fait, ou alors seulement pour cacher son embarras surtout quand, sans un mot, elle l’avait invité à appuyer ses paumes contre le tissu épais et blanc de sa chemise de nuit, l’invitant à malaxer ses seins, ce à quoi il s’était livré avec étonnement et sans réel plaisir, non, presque mécaniquement, fronçant les sourcils parce qu’il était gêné, se figeant soudain comme s’il avait eu envie de pleurer et de lui dire

C’est trop tard

ou qu’il ne comprenait pas

Trop tard

parce que maintenant les seules femmes à qui il faisait l’amour il les trouvait dans les fermes, sur la route de la guerre, et les payait pour ce plaisir qu’elles donnaient aux soldats qui avaient besoin d’oubli et de repos. S’il était resté longtemps à regarder ses propres mains sur la poitrine de sa femme, il s’était étonné de ne pouvoir en demander plus et avait regardé les yeux paniqués de Marie-Ernestine, sa terreur dans la noirceur de l’iris et ce qu’il lisait dans ses yeux, il le savait depuis toujours – non, elle n’avait aucun désir pour lui, ni à ce moment ni à aucun autre. Lui, alors, avait retiré ses mains : ils n’avaient plus le temps de jouer une comédie à laquelle ils ne croyaient ni l’un ni l’autre.

Il se peut que pendant des années – toutes ses années ? toute sa vie ? – elle s’en soit voulu de ne pas avoir aimé cet homme. Si elle avait su l’aimer, c’est sûr, sa vie aurait été adoucie, elle aurait été transformée et tout se serait envolé de son amertume et de son ressentiment. Car c’était l’amertume et le ressentiment envers ses parents qui avaient prévalu lorsqu’elle avait appris la mort de son mari ; oui, l’amertume et le ressentiment envers son père – paix à son âme – avait-elle dû se répéter en le maudissant sans même savoir qu’elle le maudissait, parce qu’il craignait qu’elle se retrouve incapable sans un homme dans cette grande baraque à

mener contre vents et marées. Bien sûr, elle maudissait aussi sa mère d'avoir été la complice de ce calcul idiot qui faisait que, dix ans après son mariage, le bec dans l'eau, elle était veuve ; le jour où avaient débarqué les gendarmes avec leur gueule de croque-mort et leur cul serré dans un uniforme qui n'inspirait plus que mépris pour cette bande d'embusqués, elle avait eu envie de leur rire au nez, de rire au nez de sa mère, qui avait eu besoin de s'asseoir pour accuser le coup,

Mort – Jules

livide, au bord de l'évanouissement mais exigeant déjà d'en savoir plus, parce qu'elle ne comprenait pas ce qu'elle pourrait pourtant voir clairement sur le visage de sa fille – et les gendarmes, eux, décidant de déguerpir au plus vite –, non, elle ne voyait pas que sa fille la regardait avec un air de triomphe méchant et accusateur, l'air de dire,

Votre beau calcul !

et maintenant il n'y avait plus d'homme dans cette maison, plus un seul, le vœu de Firmin avait sombré avec Jules, comme son rêve de musique à elle, et Marie-Ernestine aurait pu en rire, se dire que c'était l'ironie du sort.

Depuis ce jour l'amertume et le ressentiment éclatent dans chaque trait de son visage, elle ne sera jamais pianiste et les années ont glissé entre ses doigts en lui marquant des rides sévères aux plis des yeux, de la bouche, du nez, mais surtout en lui laissant, comme une ombre de malheur, la présence d'une fillette qu'elle répugne à toucher. Dans ce grand salon d'apparat où plus personne ne vient, l'immense piano brille d'un vernis qui recouvre toutes ses illusions et ses rêves de musique – un grand bateau qui coule. La voilà, en 1916, ressassant l'échec du projet de Firmin, et elle se dit que, plutôt que de se complaire dans son ressentiment et son amertume, elle ferait mieux d'accueillir la vie comme elle vient, sans attendre de compensation ni une justice qu'elle ne trouvera – peut-être – que dans l'au-delà. Elle se dit que la paix, à son mari, elle la lui doit, qu'il a fait le sacrifice de sa vie et qu'il n'avait pas été un si mauvais homme – il ne l'avait pas si souvent battue – sans doute moins que Firmin sa mère – il ne l'avait pas si souvent forcée à faire l'amour – pas si souvent – non – il l'avait aimée à sa manière, non pas comme elle aurait voulu, mais comme lui avait pu. À défaut d'avoir aimé son mari, Marie-Ernestine acceptera de lui concéder toute la gloire, tout le mérite qu'une épouse comblée peut offrir à son homme. À défaut d'amour, il reste le devoir. Elle décide que la

seule chose qu'elle peut c'est d'éduquer sa fille avec le sens de l'abnégation ; il faut que sa fille comprenne pourquoi son père est mort, qu'elle marche dans ses pas à lui, et à lui seulement ; il lui faut le silence et la prière, que la fillette comprenne que cet homme qu'elle n'aura pas connu était un homme important et qu'ainsi sa vie d'enfant ne sert à rien d'autre qu'à honorer la mémoire vivante de son père.

48

C'est simple. Très simple, expliquait Marguerite.

Une montagne pelée sur laquelle il y avait eu une forêt touffue de hêtres, de charmes, de bouleaux peut-être, et qui n'était plus qu'un amoncellement de bois mort, de troncs éclatés et éparpillés, dévastés, et puis des trous perforant le corps de la montagne en la tavelant d'anfractuosités et de crevasses, de ravins et de plaies purulentes d'où suintaient des mares de boue et de vase, des corps putréfiés de bêtes sauvages et d'oiseaux déchiquetés, des cadavres d'hommes dans leur uniforme de guerre et leurs entrailles ouvertes, secouées comme d'un rire méchant par les rafales de vent, des éclats de ferraille déjà rongés par la rouille – c'était ça, le décor, à peu de chose près, mais c'était ce qu'elle ne voyait pas, ce dont elle n'imaginait rien car pour elle, ce qui était si simple, ce n'était pas *ça* – qu'elle ne voyait pas et à quoi elle n'avait jamais voulu penser – mais le récit de la mort de son père qu'elle avait entendu de sa grand-mère.

Seul le récit existait, qu'elle avait entendu sous l'œil méfiant et presque hostile de sa mère, comme si celle-ci avait craint qu'on confie à la fillette des histoires qu'elle n'avait pas à connaître. Ce qui était simple, donc, pour l'enfance de Marguerite, c'était la voix de sa grand-mère et celles des visiteurs qui avaient employé les mêmes mots pour figer une bonne fois pour toutes dans le marbre la gloire d'un récit fait pour ne plus jamais vaciller de son piédestal. C'est simple, racontait-elle, pour que les cinq mille soldats allemands qui voulaient envahir tout l'Est de la France puissent le faire, ils n'avaient pas d'autres solutions que de passer par cette montagne. Toutes les compagnies françaises, les bataillons et les escouades avaient été décimés et on avait laissé ici une cinquantaine d'hommes avec

des mitrailleuses et des fusils, peut-être quelques canons, elle n'en était pas trop sûre. Mais elle savait qu'ils étaient seulement une cinquantaine d'hommes pour tenir la place et empêcher les Allemands d'avancer, c'est tout, des hommes que le hasard ou le destin avait jetés sur cette cote 304 vouée à la malédiction, sans qu'ils sachent comment ni pourquoi c'étaient eux qui se retrouvaient là, acculés à un ennemi qui allait les piétiner et les massacrer tôt ou tard. En attendant les renforts, ils savaient qu'ils étaient là pour contenir l'avancée allemande ; leur seul mérite, ce serait de retarder ce moment de se faire tuer, et tous savaient qu'en vivant les dernières ils vivaient les plus grandes heures de leur vie, et que dans des années on en parlerait encore – ou alors ils n'y pensaient pas du tout parce qu'ils étaient trop occupés à rester en vie sous la mitraille qui pleuvait sur eux comme un torrent de feu, le déluge, la fin des temps ou quelque chose de beau et de tragique comme dans les récits bibliques.

Elle racontait ça, Marguerite, en pensant à la fin des temps : avant de mourir, ils savaient que s'ils passaient la montagne les Allemands se déverseraient sur le *flanc est* du front – et pour Marguerite, qui aimait tordre une mèche de ses cheveux longs en débitant des mots d'adultes trop grands pour elle mais qu'elle savait par cœur, parler du *flanc est* était une litote pour ne pas dire qu'ils auraient pu alors se répandre sur toute la France, comme un poison, une nuée mauvaise, un mal dont la France ne sortirait pas vivante ; et quand elle racontait cette histoire à d'autres gamins qui avaient assez peur d'elle pour ne pas lui dire qu'ils ne la croyaient pas – cinquante péquins contre cinq mille soldats ? –, ou pour lui dire qu'elle n'était qu'une vantarde, c'était presque pour dire que son père, avec ces cinquante gaillards à son image, avait sauvé la France entière, qui s'en était sortie cette fois-ci parce qu'il y avait eu des hommes comme lui et comme le général Pétain. Ce qu'elle taisait, surtout, c'était combien elle aimait imaginer que son père avait été présent, comme sa grand-mère le lui avait raconté aussi, le jour où ce fameux Pétain dont elle n'avait pas la moindre idée de qui il était, avait reçu la grand-croix de la Légion d'honneur des mains du généralissime Joffre lui-même. Elle aimait imaginer que quinze jours avant sa mort son père avait été en présence des héros de Verdun, et elle imaginait son père avec ces cinquante hommes, eux qui n'étaient pas là pour se faire tuer et finir dans la fange de cette montagne défigurée mais pour le mettre en gloire, lui, Jules, comme si de toute éternité tout était écrit

comme ça, à la virgule près, pour que Jules reste seul debout sur son Golgotha des temps modernes, lui, sacrifié et martyr dont la fille, âgée de neuf ans pendant ce 11 novembre 1922, se raconte qu'il avance debout, comme la statue, exactement comme la statue, en gloire, avec son fusil et sa baïonnette pointée vers l'ennemi en lui jurant, la rage au cœur, qu'il ne passera pas, qu'il n'avancera pas davantage parce que c'est par lui et par les cinquante bonshommes qui ne sont que des ombres dans son esprit d'enfant que le destin va s'accomplir.

Personne n'aurait osé la contredire ni même lui dire qu'elle n'y était pas et racontait bien ce qu'elle voulait, non, personne n'aurait osé parce que dans sa voix et dans l'expression de son visage il y avait comme l'espoir de porter une vérité qui n'avait été vue et dite par personne et qu'elle voulait dire, elle, car il lui arrivait très souvent de la rêver, cette mort de son père, comme un rêve de gloire qui la laissait le matin à la fois exaltée et troublée. Parfois, au contraire, elle sentait monter une sorte de bonheur triste et profond, une douceur qui lui faisait mal et elle aurait voulu pleurer, mais son père n'avait pas pleuré face à son destin, c'est pourquoi elle préférait se mordre la lèvre ou la langue – ou simplement se rendormir. Maintenant qu'elle avait neuf ans, qu'il y avait eu l'hommage et la statue qu'on verrait dès qu'on viendrait au cimetière, elle savait que chaque fois elle pourrait tout confier à l'âme silencieuse et droite de ce grand bonhomme en bleu horizon peint sur la pierre sculptée, comme elle savait que chaque soir elle pourrait penser à la statue pour retrouver l'image de son père ; elle gardait sa présence secrète et attendait la prière pour lui parler seulement en prononçant les mots dans sa tête, et le

Notre Père

prenait une couleur étrange dans cette voix qu'elle ne disait qu'à l'intérieur d'elle-même. De cet homme qu'elle n'avait presque pas connu, elle était certaine de tout connaître, de le connaître mieux que ceux avec qui il avait partagé sa vie, mieux que sa mère elle-même. Avec lui, Marguerite savait qu'elle pouvait parler, qu'il l'entendait, qu'il l'écoutait ; en priant, il était plus facile de retrouver son père – une sensation de chaleur qu'elle reconnaissait des émanations d'un passé trop lointain pour qu'il se fixe, une sensation qui remontait d'elle ne savait pas où mais qui avait le mordant de l'hiver et la scansion de la marche ; elle se sentait mise en mouvement et ressentait la force des bras de son père et son souffle sur ses joues – une

odeur de tabac – de laine – de vin et de soupe – comme elle ne pouvait en revanche jamais entrer directement en contact avec sa mère, en tout cas jamais pour parler de lui, car à chaque fois que Marguerite avait essayé elle avait vu glisser une ombre sur les traits de sa mère, un clignement d'yeux, les épaules qui fléchissent ou au contraire se redressent et semblent cabrer tout le corps, les lèvres qui marquent un pli sévère à sa bouche – pli ingrat qui enlaidissait la pianiste et que la petite avait appris à reconnaître –, dont elle avait appris à se méfier, car elle savait que ce mouvement de la bouche de sa mère annonçait l'agacement ou l'impatience qui se traduisait toujours de la même façon : bientôt elle irait se réchauffer devant la cheminée en tendant ses mains presque au-dessus des flammes, elle les frotterait avant de masser chaque doigt et de retrouver son piano. De la cuisine ou du couloir, des chambres du haut, on entendrait des notes douces, lentes, à la fois très belles et très lointaines, qui viendraient dire qu'elle n'était pas disposée à être dérangée.

Parler de son père, Marguerite le faisait avec sa grand-mère, souvent dans la cuisine, pendant qu'on déplumait une poule ou qu'on écossait des pois ; oui, avec sa grand-mère, elle pouvait parler, et parler voulait dire poser des questions sur son père, sur l'homme qu'il était et sur la vie qu'il avait menée ; mais toujours on revenait à l'épisode de sa mort, même si sa grand-mère avait fini par jurer qu'elle n'en dirait plus un mot, qu'elle n'en savait pas davantage que ce qu'elle avait déjà raconté mille fois – et non, non, disait la grand-mère, je te répète qu'il repose avec ses camarades parce que la terre a été tellement brassée par les explosions et les bottes des Allemands qui ont marché pour rejoindre l'autre côté de la montagne, qu'on n'a jamais pu retrouver les corps. La grand-mère baisse d'un ton et regarde par la porte de la cuisine, elle a peur que Marie-Ernestine entre et que celle-ci lui reproche de monter la tête de Marguerite avec des histoires qui ne sont pas faites pour les enfants – aucun enfant ne devrait entendre des histoires comme celles-là – de morts – de guerre – de boucherie – de bombardements – mais, surtout, Marie-Ernestine n'aime pas la complicité de sa mère avec sa fille, quand cette complicité se fait à son détriment, pense-t-elle, c'est-à-dire quand elle se fait autour de la mémoire de Jules, de la vie de Jules, de la mort de Jules, de l'omniprésence de Jules, comme si au

fil des années il avait réussi à grandir à tel point que Firmin lui-même s'était éclipsé et était devenu minuscule aux yeux même de sa femme.

49

Notre Père qui êtes aux Cieux
Que votre nom soit sanctifié
Que votre règne vienne

disent les mots qui s'éternisent et roulent dans la bouche de Marguerite, un missel vert choux, poisseux à force de patine, serré entre ses mains rondelettes pendant que les yeux, face au Christ de cuivre adossé à sa croix de bois de rose, ne décollent pas du mur de pierre où il est fixé.

Quand Marguerite repensera à son enfance de prières et de génuflexions, elle sentira monter en elle l'odeur des bougies et verra la pâleur d'une flamme longiligne qui s'achève par une fumée noire et fine ; elle sentira la douleur de ses genoux et les marques de la paille tressée du prie-Dieu contre sa peau ; elle entendra derrière elle le souffle de sa mère et la voix sèche comme des brindilles qui craquent dans la cheminée sous l'attaque du feu lui demander de baisser la tête plus bas encore, presque jusqu'à ce que la pointe du menton vienne rencontrer la base du cou, et de fermer les yeux pour aller chercher en elle tout le mal qu'elle y cache, jusqu'à ouvrir son regard intérieur qui, seul, saura l'aider à se purifier bientôt, au confessionnal, et pour ouvrir son esprit à la pensée de Dieu

Qui te voit
et à son père,
Qui te voit

eux dont les noms se confondent comme si on pouvait les intervertir sans que personne n'y entende aucun blasphème envers le Très-Haut, ce qu'on aurait pu objecter à Marie-Ernestine parce que, tout auréolé de gloire et de sa Légion d'honneur et de sa Croix de guerre qu'il était, Jules n'avait pour autant pas été canonisé. Mais, dans la chaleur de la maison, sous le toit de Marie-Ernestine, c'était comme si le père de Marguerite avait été sacrifié à l'image du Christ et que l'enfant devait le vénérer comme tel, ce à quoi la fillette se soumettait avec cœur et passion, sans mettre en cause la parole de sa mère, car celle-ci lui avait donné un accès sacré et mystique pour

approcher son père, parce qu'elle ne parlait de lui à sa fille qu'à l'heure de la messe ou celle de la prière du soir, et jamais pour lui raconter un moment qui aurait pu cristalliser dans la tête de l'enfant l'image d'un homme qui les aurait réunis tous les trois.

Marie-Ernestine n'aura parlé de son mari que comme elle aurait parlé de Jeanne d'Arc ou de n'importe quelle figure d'une histoire de France que l'enfant ne connaissait que par des cartes postales et des livres d'images, puis par cette école publique des filles de La Bassée, d'où la mère de Marie-Ernestine, en 1923, aurait voulu la retirer pour l'envoyer chez les sœurs, à cinquante kilomètres d'ici, ce que Marie-Ernestine avait refusé sans discussion – non, sa fille n'aurait pas droit au parquet poli comme un miroir, au craquement des pas sur le bois, au reflet des pieds de chaises, aux lourds meubles de bois sombre, pas droit non plus à la Mère Supérieure, à ces fameux *tableaux d'honneur* dont feu la grand-tante Caroline avait parlé avec des trémolos dans la voix. Hors de question que sa propre fille subisse ces jeunes filles qui n'avaient pas à être acceptées par Dieu parce que Dieu et toute la Sainte Famille avaient leur rond de serviette chez elles ; hors de question qu'on recommence les sornettes dont on avait abusé avec elle, et elle avait levé la voix face à sa mère en lui disant à quoi bon faire croire à une enfant qu'elle va pouvoir apprendre si elle n'a pas d'autres choix à la fin qu'épouser celui que ses parents auront désigné pour elle. Nous n'allons pas lui faire croire qu'elle aura l'éducation d'une jeune fille qui pourra animer la vie des amis de son mari si par malheur la vie nous oblige à la marier à un fermier aussi ignare et grossier que les fermiers d'ici – et elle le dit avec un mépris qui remonte de si loin en elle qu'elle-même en est foudroyée et a presque envie de ravaler ce qu'elle vient de dire, comme si elle découvrait la crudité de sa pensée, car elle sait ce qu'elle vient de dire de l'homme qu'on lui a donné comme mari ; elles savent toutes les deux, mère et fille, l'une rougissant en parlant et l'autre blêmissant en l'écoutant, qu'elle vient de jeter une pierre dans le jardin de sa mère – oui, à quoi bon élever une enfant comme une duchesse si à la fin on lui brise les ailes en la collant dans les bras d'un homme qu'elle aurait été censée ignorer ou embaucher pour tailler ses haies et ramasser les feuilles mortes de son jardin ?

Marguerite irait à l'école publique de La Bassée, ce serait bien suffisant –

Bien suffisant

elle s’entend le dire et comprend que sa pensée vient de glisser encore, oui, bien suffisant pour la fille de Jules, qui lui n’a connu qu’un niveau d’instruction minimum – alors puisque sa fille sera comme lui, qu’elle est déjà comme lui, Marie-Ernestine le sait, l’école publique sera bien suffisante puisque c’est ce qu’aurait voulu Jules, dit-elle d’une voix ferme comme pour se justifier à ses propres yeux, comme pour honorer sa simplicité paysanne et son humilité d’homme de la terre. Elle s’étonne, Marie-Ernestine, de choisir pour sa fille de ne pas l’envoyer chez les sœurs, parce qu’elle aurait pu trouver là un bon moyen de l’éloigner d’elle – mais non, au contraire, elle avait choisi de la garder près d’elle parce qu’elle avait considéré que cette éducation dont la grand-mère avait parlé et qu’elle-même avait reçue, sa fille n’en était pas digne et que ce serait bien suffisant pour la fille de Jules de connaître l’école publique avec les enfants des palefreniers, des saisonniers, des paysans, des ouvriers.

Peut-être que Marguerite, adulte, sans l’amour de sa grand-mère, n’aurait conservé de son enfance que la voix de sa mère et l’exigence aigrie que celle-ci portait lorsqu’elle s’adressait à elle, lui interdisant de crier dans la cour ou de courir comme un garçon, ou encore de marcher pieds nus comme une bohémienne. Il aurait été possible que, de son enfance, Marguerite ne garde que l’élan stoppé net de sa vitalité et de sa joie, de l’enfance elle-même, et qu’elle ne conserve comme souvenir que celui de son buste fléchi devant la croix sur le prie-Dieu avec pour fond sonore les rappels à l’ordre de la voix exaspérée de sa mère, car celle-ci exigeait d’elle une perfection qui semblait aussi impossible à atteindre à la fillette que la sainteté ou la pureté des anges. Mais cette perfection à laquelle sa mère semblait vouloir la contraindre se dressait devant elle et interdisait à Marguerite tout débordement, toute échappée ; sa mère était là pour la voir se tenir droite et docile dans l’étude et dans la crainte de Dieu, dans l’amour de Jésus-Christ, lui rappelant à chaque fois que c’était pour son père qu’elle devait être exemplaire, car ce n’était pas pour une fofolle qu’il avait consenti au sacrifice suprême ; et puis, la voix brisée par la fatigue, Marie-Ernestine disait volontiers qu’elle ne voulait plus entendre de bruit à la maison ; les pas de l’enfant lui étaient une souffrance et elle en était agacée jusqu’aux nerfs : depuis que la guerre était finie, pour elle, la paix n’était pas revenue et ne reviendrait peut-être jamais. Marie-Ernestine voulait bien

que l’enfant marche au-dessus de sa tête, dans sa chambre ou le couloir ; cependant l’enfance était là, insatiable, incorrigible, agitée et mouvante comme un reflux marin, et Marie-Ernestine devait retenir sa colère, son visage pâlissait, ses lèvres formaient un arc de cercle tombant qui enlaidissait ses traits et les marquait comme du bois taillé au burin, ce qui n’échappait jamais à Marguerite. Pourtant, la fillette n’en voulait pas à sa mère, non, au contraire, elle comprenait ce que sa mère lui avait redit des centaines de fois sur son père, dont elle devait prendre le chemin parce qu’elle lui ressemblait et qu’il avait toujours voulu qu’elle soit une jeune fille exemplaire : c’était son devoir, et quand sa mère le lui répétait, la dureté de ton qui lui appartenait, loin de déplaire à Marguerite, la rassurait, lui ouvrait un chemin qu’elle était décidée à suivre parce qu’au moins, quand sa mère lui parlait de son père pour lui fixer une façon de se tenir dignement, elle était heureuse, oui, parce que pendant ce temps c’était de lui que sa mère parlait – il avait enfin une présence dans la bouche de sa mère, comme si ses mots si rares, parce qu’ils étaient rares, avaient été la preuve d’un grand amour entre ses parents.

Elle n’en voulait pas à sa mère, et puis sa grand-mère était là qui lui racontait l’homme qu’il avait été, comme le lui racontaient tout un tas d’autres qui l’avaient connu, les frères de papa et sa mère, bien sûr – qu’on voyait de temps en temps même si finalement c’était rarement, parce que maman ne le voulait pas. Maman ne voulait rien ; elle voulait rester seule et jouer dans le grand salon tous les matins et parfois l’après-midi. Marguerite n’en voulait plus à sa mère que celle-ci refuse qu’elle vienne l’écouter jouer. Très petite, elle avait voulu l’entendre, avait tapé à la porte, insisté, supplié ; mais sa mère n’avait jamais cédé et toujours quelqu’un était venu pour éloigner l’enfant qui voyait la porte grise et or se refermer, avant que la musique commence. L’enfant s’était résignée et enfin avait accepté que cet espace soit réservé à sa mère ; elle avait fini par le comprendre, car ce que sa mère jouait était très beau et un peu effrayant, et parfois elle écoutait en cachette, couchée sur son plancher dans sa chambre, la joue plaquée contre les lattes du parquet, pendant qu’elle se bouchait l’autre oreille en y glissant l’index le plus loin possible pour obturer le conduit auditif, car il fallait faire le moins de bruit possible et s’interdire presque de respirer. Alors, par miracle, comme étouffées mais parfois presque comme si on y était, les notes du piano traversaient le plafond et le plancher et remontaient

dans son corps, et Marguerite en était bouleversée ; elle se disait que sa mère avait un pouvoir suprême dans les doigts, que c'était quelque chose comme de la magie et que c'était sans doute pour cette raison qu'elle ne devait pas être vue quand elle jouait ; Marguerite s'était raconté qu'elle ne devait pas voir jouer sa mère, parce qu'elle aurait sans doute pu tout détruire à cause de la bêtise de son regard d'enfant ; à huit ans, elle pensait qu'il était normal qu'on lui interdise le partage des heures de piano de sa mère, vu qu'elle n'était digne de rien, ni de sa mère ni de son père. Marguerite regardait sa mère avec admiration et crainte, chaque soir, quand celle-ci exigeait qu'elle lui lise lentement quelques passages de la Bible, en articulant avec précision, perfection et intelligence, des psaumes auxquels l'enfant ne comprenait rien.

Peut-être que dans sa vie d'adulte Marguerite se sera souvenue de certaines engueulades qu'on pouvait entendre – surtout en été, quand tout était ouvert et qu'on aimait flemmarder après la sieste en laissant traîner nos oreilles aux rebords des fenêtres –, quand sa mère et sa grand-mère s'écharpaient parce que l'enfant revenait d'une de ses virées dans les bois, les mains pleines de boue et de feuilles coupées, le tout tachant ses vêtements du vert dru des feuilles humides, ou qu'elle revenait les poches pleines de ces cailloux aux empreintes fossilisées d'animaux préhistoriques qu'on trouvait au bord du ruisseau et dans les trous, des ammonites, des céphalopodes, des dents de dinosaures, des silex aux formes de hache, de couteau, d'outils divers, toutes ces formes qu'elle voulait collectionner mais qui toujours étaient l'occasion d'une dispute avec sa mère

Où est-ce que tu es encore allée traîner ?

et toujours l'occasion pour la grand-mère de la défendre

Mais qu'est-ce qu'elle t'a encore fait ?

contre les haussements d'épaules et cris de Marie-Ernestine,

Elle va me rendre folle !

et les deux femmes s'en prenaient l'une à l'autre et ignoraient l'enfant qui s'enfuyait cacher ses trésors dans sa chambre, pour laisser passer la foudre quand c'est dans l'air, au-dessus des maisons et des champs, que l'orage explosait en laissant éclater les cris de Marie-Ernestine et de sa mère, l'une reprochant à l'autre de passer tous les caprices de sa petite-fille sous prétexte qu'elle avait aimé Jules comme son fils et sans doute plus et

mieux que les siens, eux qui avaient choisi de foutre le camp et de ne jamais revenir, n'allant pas jusqu'à dire qu'elle aussi, si elle avait pu, aurait dû en faire autant et ne jamais revenir ici où, pour son malheur, on l'avait enterrée vivante, se retenant et laissant ces mots-là comme une menace qu'elle n'aurait jamais eu la force de lancer sur sa mère, alors qu'elle lui criait qu'elle élevait sa fille comme elle l'entendait – elle ne voulait pas en faire une souillon, une moins que rien, une romanichelle – et à chaque fois : tu crois que papa serait heureux de voir ça, une bonne à rien crottée de la tête aux pieds ?

Toujours elle prenait son père à témoin, sachant que l'évocation de Firmin pourrait blesser sa mère, quand celle-ci prenait le fantôme de Jules comme un autre témoin, et c'était comme si les fantômes des deux hommes allaient les départager une bonne fois pour toutes, plantés dans leur tribunal céleste de carton-pâte, et dire qui des deux femmes avait raison sur ce qu'il conviendrait de faire avec cette enfant. Chacune voulait montrer à tous qu'elle s'intéressait à Marguerite plus que n'importe qui, parce que Marguerite n'était pas qu'une enfant, elle était l'héritage de toute la maison – alors qu'importe si à chaque dispute avec sa mère c'est dans la cuisine de sa grand-mère que le plus souvent la gamine trouvait refuge ; qu'importe si c'est avec elle qu'elle restait des heures pour sécher ses larmes ; souffle coupé, joues cramoisies, l'enfant allait se réfugier auprès de sa grand-mère, qui la consolait avec des chocolats et des gâteaux secs, une limonade, une grosse tranche de pain avec du fromage blanc et une caresse dans les cheveux accompagnée par une insidieuse vacherie à l'encontre de Marie-Ernestine,

Ta mère n'est pas patiente pour deux sous –

Pour autant, la grand-mère ne tirait pas de bénéfices à prendre parti pour l'enfant ; au fond de Marguerite, quelque chose répétait que sa mère avait raison contre sa grand-mère et que, si cette dernière se montrait capable d'une si grande tendresse avec elle et parfois d'une si grande colère envers sa mère c'est que, pensait Marguerite, l'amour de sa grand-mère était la preuve d'une forme de sa faiblesse, comme si, déjà gâteuse, elle n'était pas capable de voir que Marguerite méritait les cris de sa mère.

C'était sa mère qui avait raison – oui, souillon, fofolle, inconséquente, voilà ce qu'était Marguerite ; quand parfois elle les rencontrait dans la glace, ses yeux noirs lui disaient qu'elle était une menteuse, et elle

pressentait un gouffre immense de vide et d'imposture en elle. Plus elle le pressentait, plus tout en elle essayait de le démentir et elle s'acharnait pour marcher dans les pas de ses parents et être réellement et devant tous les regards – à l'église le dimanche, au catéchisme et à l'école – le digne fruit de l'amour de ses parents ; elle en était sûre, leur amour avait été un exemple pour tout le monde, ici et jusque bien après le canton ; Marguerite imaginait ses parents comme deux amoureux nimbés d'une aura dont tout le monde devait s'étourdir, même s'ils devaient susciter chez les plus mesquins et les plus méchants envie et admiration, jalousie, perfidie, ragots, médisances. Elle en était certaine : il avait bien fallu que le talent de pianiste de sa mère confère à celle-ci un prestige qu'on devait admirer, comme il avait fallu que son père laisse échapper, avec l'humilité des saints et des grands hommes, dans sa démarche, dans sa force d'homme, dans sa voix peut-être ou dans la puissance de persuasion de son regard, quelque chose du héros qu'il était destiné à devenir.

Ainsi Marguerite, dès son enfance, invente le miracle d'une mère aimante et merveilleuse et d'un père qui ne l'aurait pas été moins s'il avait vécu ; ici, ce père a pour sa fille un amour sans limite, pur et cristallin comme le bleu du ciel en été, un amour qu'elle lui rend aussi naturellement qu'il le lui donne. Si ce père qu'elle imagine lui est autant dévoué et attaché avec une telle évidence, il l'est d'autant plus solidement qu'il reste inaccessible, auréolé de la beauté tragique de son absence et de sa mort. Marguerite invente son père, l'intimité qu'elle n'a pas connue avec lui ; elle invente sa voix, sa tendresse, son amour pour elle et ces manies qu'il a de la prendre dans ses bras, de lui passer tous ses caprices, car ce père-là est vivant comme aucun autre ; tous les deux partent le dimanche après-midi sur les sentiers avec leur vieux chien aux poils crasseux couleur de terre, en mai ils vont pêcher sous les grands saules des poissons qui meurent en frétillant et dont elle ne connaît pas le nom, mais dont elle s'éblouit des éclats irisés de la peau argentée sur les reflets de l'eau. Ce père, dont elle regarde parfois le portrait en médaillon ou dans l'album des photos de famille, comme pour se convaincre qu'il a bien existé et qu'elle a raison de le rêver, elle l'invente aussi dans ces images qu'on a de lui, qu'elle interprète à sa façon, laissant son esprit se convaincre que, lorsqu'il fixe

l’objectif parmi une foule d’invités – pour son mariage – ou lorsqu’il pose seul dans sa capote bleu horizon, ce n’est pas le photographe ni même l’objectif de l’appareil qu’il regarde mais elle, seulement elle, à travers le temps ; oui, elle invente sans se soucier de vraisemblance le miracle que c’est à elle seule, sa fille, que le regard au sourire trop discret du héros Jules Chichery s’adresse, au-delà des années qui les séparent l’un de l’autre et au-delà de la mort, comme s’il avait toujours su que la faucheuse le ravirait à sa fille avant même qu’il la connaisse et puisse vivre un peu avec elle. C’est à elle, Marguerite, qu’il parle en silence sur les photographies. Sur chaque image elle *voit* comment c’est à elle qu’il sourit en enjambant le temps, comme s’il avait toujours su qu’ils n’auraient que trois années à vivre en commun, et encore, séparés par la guerre et des centaines de kilomètres ; c’est comme si sur les quelques photographies où on le voit poser, droit comme un i, il s’adressait déjà à elle et comme si les photos sur lesquelles elle aimait le regarder étaient l’unique lieu qui les tenait reliés, lui se sachant condamné au passé et elle se tenant déjà dans l’entrebâillement d’un avenir auquel il n’aura pas droit.

Marguerite s’invente une vie qu’elle ne vit pas, et dans laquelle sa mère aussi est transfigurée ; l’indifférence ou l’agacement de cette dernière face à sa fille disparaît et Marguerite oublie comment elle se sent épiée par sa mère et toujours jugée d’avance, condamnée d’avance, vouée à la médiocrité qu’elle essaie pourtant de fuir, toujours rabaissée dans ce regard sans pitié que sa mère pose sur elle. Elle oublie, ou plutôt ne le voit plus, tout disparaît, tout ça ne compte plus et n’a jamais compté. Marguerite ne se plaint pas, le monde glisse sur elle, il n’a pas prise sur ces épiphanies qu’elle renouvelle toutes les nuits, à sa mesure. Le rêve remodèle en permanence ses images, ses désirs, cette réalité dans laquelle un père peut être mort tout en étant présent et totalement vivant, comme une mère peut être la même que dans la vraie vie mais débarrassée des regards assassins qu’elle pose sur sa fille. Oui, l’agacement et les remarques acerbes de sa mère, tout ça, il est vrai, par la magie de la nuit et de ses yeux retournés vers leur monde intérieur, Marguerite l’efface. L’enfance en elle a conçu une vie où, de sa mère, seule éclate la beauté de la musique, où tout en elle rayonne de cette beauté, se transforme en bonté ; Marguerite pense – elle croit qu’elle le *sait* – que le talent de sa mère pour la musique lui adresse un message à elle seule. En toute ignorance, sa mère envoie à Marguerite des

messages de mélancolie et d'amour blessé, car la musique monte vers Marguerite comme un chant qu'elle croit être la seule à savoir entendre. La musique lui parle même lorsque sa mère croit s'enfermer et éloigner sa fille, et c'est peut-être même en l'éloignant que sa mère s'approche au plus près de l'intimité de sa fille ; oui, dans l'esprit de l'enfant, la musique vient pour lui dire une parole que sa mère ne peut pas porter par les mots ni par les gestes ; la musique vient jusqu'à elle pour la bercer, la cajoler, la consoler, l'aimer, lui parler, lui murmurer un langage en deçà des mots ; la douceur et la tendresse maternelle dont sa mère la prive viennent à elle à travers les poutres du grand salon, ils lui traversent le corps lorsqu'elle écoute, allongée sur le parquet, les doigts qui courent sur le clavier et la musique qui monte et imbibe l'air de la maison, et la maison elle-même, dans le corps même de ses murs et de ses fondations.

50

Le bois grince sous les mouvements de Marguerite quand elle vient s'asseoir ; elle se racle la gorge pour manifester sa présence et hésite à bouger, tout résonne et en craquant dénonce sa présence et sa gêne, comme si elle avait *vraiment* des choses à cacher et qu'elle avait honte d'être ici, au confessionnal. Elle reste assise, raide dans cette robe verte dans laquelle elle se sent à l'étroit, le plus immobile possible, la gorge sèche à cause des odeurs d'encens et de poussière mêlées à celles de l'encaustique et des siècles confinés entre les murs de l'église et sous la nef en bois qui ressemble à la coque retournée d'un bateau.

Faute avouée,

dit-on,

À moitié pardonnée

même si le curé n'a pas l'air de l'entendre de cette oreille, non, bien sûr que non – ou alors

À moitié

c'est qu'il pense

À moitié seulement

et c'est le *seulement* qui siffle à l'oreille de la fillette, qui entend *l'autre moitié*, celle qui ne pardonne pas ; le *seulement* résonne dans son esprit, il

ne suffit pas d'avoir le courage de vouloir faire contrition, encore faut-il aller au bout de l'aveu pour purger l'âme, se repentir jusqu'au fond de son cœur et que tout dire dans le secret du confessionnal ne soit pas une simple façon de vider ses ordures à la tête de Dieu, pour mieux ressortir dédouané avant de replonger, insouciant comme un nouveau-né, dans les vices dont on vient de s'alléger à bon compte. Il faut travailler corps et âme à ce que la confession marque un cheminement vers Dieu et qu'elle soit – cette confession – le début d'une remise en question intime et profonde.

Aujourd'hui, au moment de se retrouver dans l'étrange intimité distante que crée le confessionnal, Marguerite, du haut de ses onze ans, se retrouve isolée avec ce curé qui possède une grande autorité sur ses ouailles et sur les enfants qu'il guide sur la voie de Dieu. Pour Marguerite, comme pour chacun des gosses du coin, c'est de monsieur le curé en premier, avant l'instituteur ou le médecin, qu'il faut apprendre à ne plus avoir peur. Il ne faut plus être impressionnée par ses doigts secs et blancs qui n'ont jamais connu le travail aux champs et sont des doigts comme aucun homme du pays n'en possède – eux dont les mains épaisses et rêches sont noircies par le soleil et le grand air, et dont les ongles sont bruns ou jaunes de tabac. Le curé, derrière le panneau qu'il tire sur une grille de bois ouverte sur le visage de la pénitente, attend maintenant de Marguerite des mots, des phrases, en caressant soigneusement sa maigrelette cuisse droite à travers sa soutane, tout en baissant les yeux sur ses doigts exsangues qu'il s'attarde à considérer comme une horde de mille-pattes ou d'araignées qu'il regarde vivre leur vie de bêtes et lisser les plis de son habit d'homme de Dieu. L'enfant connaît le curé pour le voir plusieurs fois par semaine, elle connaît sa voix même si, en l'entendant aujourd'hui, Marguerite est troublée par la tournure sirupeuse que celle-ci prend, car son timbre devient tout le contraire de cette voix forte qu'il prend pour s'adresser à tous le dimanche à la messe.

Maintenant, dans le secret du confessionnal, sa voix se noie dans une onctuosité qui cajole Marguerite avec une obséquiosité d'une laideur qui la force à baisser les yeux et à rougir. Si elle pouvait, si elle osait, elle mettrait les mains à plat sur ses oreilles pour ne pas entendre le curé, car à ce moment elle a honte pour lui, elle ne croit pas deux secondes à son empathie, tout lui semble surjoué ; elle se creuse la tête quand le curé lui demande ce qui peut bien la tourmenter dans le secret de son âme, car,

voyons, il n’est pas possible que rien ne la tourmente, comme il n’est pas possible de ne pas avoir affaire avec le mal ni avec la tentation, que son esprit n’ait pas été gangrené par des péchés – même véniels –, car les péchés sont le lot de tous et de toutes, à tout âge, c’est pourquoi se délivrer par la parole est un devoir qui s’impose à tout chrétien, surtout à une fillette comme Marguerite, dont on a bien connu le père et le grand-père, des hommes si méritants, qui, de là-haut, ne doivent pas manquer de la regarder dans l’intimité même où elle se croit préservée d’un regard qui la juge. C’est pourquoi elle doit avoir le courage de tout dire, oui, *tout* – il le répète – *tout*, mais sans appuyer, c’est presque flûté, un son glissant, coulant, elle doit tout dire car elle doit savoir en son for intérieur ce qui est mal en elle, elle doit en éprouver la souffrance et la honte.

Quand elle se lance, elle sait qu’elle ne dira pas tout, parce qu’il y a les règles que la politesse et le respect imposent. Même lui dire qu’elle ne pourra pas tout dire, elle ne le dira pas ; elle ne dira pas – comment pourrait-elle ? – combien son curé la répugne parce qu’il sent l’ail et le vin de messe, que ses doigts trop maigres lui font peur, que son crâne dégarni et ses joues taillées à la serpe sont atroces, comme elle ne peut pas lui avouer que sa voix et son visage lui semblent hideux parce qu’ils dégagent – voix et visage – une soumission qui essaie de se donner des airs d’homme de loi derrière les Évangiles. Elle voudrait lui dire ça, à lui, derrière son croisillon, mais elle préfère se taire par respect, même si elle sait que se taire est aussi un péché. Elle sent le vide sous elle, dans son corps le tremblement, elle est comme aux abois, une proie, son cœur bat trop vite et vite elle commence, d’une voix hachée et fébrile – elle racle sa gorge plusieurs fois et se reprend – recommence – s’arrête – puis sans réfléchir raconte comment depuis toujours elle garde sa colère en elle quand elle explique à d’autres enfants – elle ne dira pas les noms – la mort héroïque de son père – les cinquante hommes plantés sur leur bout de montagne pelée face à des milliers d’Allemands qui arrivent pour les tailler en pièces – et qu’elle fait tout pour ne pas entendre les voix des gamins qui

Cinquante… contre cinq mille ?

s’époumonent,

Et pourquoi pas contre dix mille ?

et rient en se donnant des coups de coude, s’envoyant des clins d’œil et riant sous cape parce qu’il faut bien que Marguerite soit folle ou idiote pour

croire à des histoires pareilles. Elle explique comment elle est prise d'un mépris si fort qu'elle serait capable de frapper même les plus jeunes pour peu qu'ils esquissent un sourire de doute quand elle raconte la mort de son père. Le dimanche, après la messe, ou tous les 11 Novembre, ou pour la fête des morts, à la Toussaint, oui, elle sait que tout le monde l'observe, flanquée de sa mère et de sa grand-mère, baissant la tête toutes les trois, s'inclinant en fermant les yeux et en accompagnant leur prière par un signe de croix face à la statue de leur grand homme. Et, à chaque fois, ce moment solennel est troublé par les regards qu'elle sent peser sur elles trois, à chaque fois elle interrompt sa prière et se le reproche beaucoup, elle doit lever les yeux d'un coup pour que les enfants et les adultes qui les dévisagent toutes les trois – trois saintes ou trois démones, des Parques ou même seulement des sorcières – sachent qu'elle retient chacun de leur visage. Elle raconte au curé qu'à ce moment-là elle voudrait que tous ces gens meurent ou qu'ils viennent s'excuser de la regarder comme si elle était un monstre, car elle se doute que des trois, bien sûr, c'est elle qu'on juge le plus durement – une enfant portant grand deuil avec un bandeau dans les cheveux qui forme une sorte de papillon noir prêt à s'envoler, enfant à la mine rébarbative dont le visage est empreint d'une telle gravité que les vieillards eux-mêmes s'étonnent ; elle se dit qu'on la juge mais surtout qu'on est jaloux, que tout le monde reste stupéfait de sa monstruosité – oui, monstruosité, difformité, elle sait ce qu'ils se racontent et ne peut pas se concentrer sur sa prière, elle regarde par en dessous les gens qui passent dans le cimetière et lui jettent des coups d'œil en se disant qu'elle est une atroce petite adulte enfermée dans le corps d'une fillette, parce qu'elle a toujours eu l'austérité d'une vieille femme dans le visage d'une enfant.

Les gosses lui jettent parfois que leurs pères aussi sont des héros, ce à quoi elle ne répond rien, se contentant d'un mouvement à peine perceptible d'un sourcil qui se redresse et forme un accent circonflexe au-dessus de son œil rond. Quand elle le raconte au curé, ce n'est pas pour confesser son orgueil d'avoir conscience de son rang, ce n'est pas pour s'attrister de ce que dans le regard des autres enfants elle est prétentieuse et méprisante envers leurs banales histoires familiales, car elle se sent *hors de portée* des autres, nageant au-dessus de leurs enfances idiotes, mais c'est pour avouer qu'elle serait à deux doigts de céder à la violence parce que tous ces enfants de journaliers et de paysans, d'artisans, refusent de comprendre que mourir

au champ d'honneur comme leurs pères l'ont fait est peut-être respectable, mais qu'on ne peut pas comparer le don de leur vie à celui de son père, car ce à quoi lui a renoncé pour la France, peu, ou presque personne ne l'aura accompli avec un tel sens du sacrifice – son père ne s'est pas contenté de se faire déchiqueter au hasard par une mitrailleuse, non, sa mort à lui est unique car il y a consenti en allant au-devant d'elle.

Marguerite doit avouer qu'une voix voudrait qu'elle ne s'isole pas des fillettes de son âge ni des petits paysans qui gravitent autour de chez elle. Mais si elle cédait, on pourrait penser qu'elle n'est pas digne de la mémoire de son père, c'est de ça qu'elle voudrait parler à son confesseur, lui dire qu'elle a honte de vouloir jouer avec les autres parce que ceux-ci sont souvent les enfants de *nos locataires* – est-ce que l'homme d'Église s'étonne qu'elle dise *nos locataires*, comme si elle avait l'âge de gérer un patrimoine immobilier ? Elle n'ose pas dire au curé – mais peut-être parce qu'elle n'en a pas pleinement conscience – qu'elle déteste les enfants pour la liberté qu'ils ont de vivre leur enfance, pour l'insouciance qu'ils ont à être eux-mêmes. Elle parle de son impatience contre eux, elle sent que ce mépris qu'elle éprouve est miné par la jalousie et ce mal qu'elle ressent à les voir toutes et tous, comme une nuée d'étourneaux pépiant jusqu'à ce que la nuée se dissolve dans le ciel du soir, et que chacun retrouve le silence des maisons et la chaleur des repas de famille.

Elle dit : et puis je n'obéis pas à maman quand elle m'interdit de l'écouter jouer du piano.

Elle dit comment, quand sa mère commence à jouer, elle grimpe l'escalier tout en prenant garde de se faire aussi légère que les moutons de laine qui courent sous le lit ou dans les recoins de la chambre – juste un souffle qui file, soulevant à peine le peu de poussière qui flotte dans l'air. Elle va dans sa chambre et se couche en collant la joue contre le parquet, juste pour que son oreille soit bien plaquée contre les lattes et puisse entendre ce qui monte de la pièce du dessous ; elle appuie la paume sur l'autre oreille, suffisamment fort pour que l'air ne passe pas et que le son du piano – même étouffé, un peu lointain ou comme enveloppé de brume – monte vers elle et l'envahisse d'une joie si intense qu'elle a presque du mal à l'évoquer. Soudain elle bégaie, les mots trébuchent, l'émotion gagne ; lorsque Marguerite entend le piano, sachant qu'elle ne devrait pas écouter la musique comme elle le fait, en voleuse, en espionne, à l'insu de sa mère,

non seulement elle n'éprouve pas de remords – tout juste un soupçon d'embarras qui se dilue dans le rose qui colore ses joues pendant quelques minutes –, elle se laisse envelopper par ce qui ressemble au début à une légère griserie puis à une forme d'ivresse ou de plaisir presque voluptueux – son cœur bat plus vite, elle doit calmer les palpitations qui la feraient presque suffoquer en s'obligeant à respirer plus lentement pour que cesse la tempête dans sa poitrine.

Ce jour-là, elle reconnaît devant Dieu – et surtout devant son blafard intercesseur sur terre –, d'une voix timide où déjà la culpabilité se mêle à la crainte de la réaction du curé – va-t-il la punir, la vouer à l'Enfer, la condamner définitivement devant Dieu ? –, qu'au fond elle devait aimer épier sa mère et reconnaître aussi que, parfois, lorsqu'elle savait que personne ne monterait à l'étage ou qu'elle était seule à la maison, elle aimait rejoindre la chambre de sa mère, même si pendant longtemps, explique-t-elle au curé, comme pour lui suggérer de la pardonner d'avance, elle avait résisté à la tentation. Mais un matin, oui, presque sans s'en rendre compte, comme si après avoir lutté trop longtemps contre cette voix intérieure qui lui commandait d'entrer dans le monde secret de sa mère, il avait fallu se résoudre à céder : sa mère et sa grand-mère étaient parties au marché et elle était entrée dans la chambre, *chez sa mère*, comme avec la conviction d'une profanation ou d'un sacrilège, mais aussi avec la certitude d'être au centre de tout ce qui lui tenait à cœur. Elle s'était libérée et cette libération avait déclenché chez elle une envie de rire – un rire fou, une joie intérieure si complète qu'elle en avait eu les larmes aux yeux ; elle avait été saisie par sa propre imprudence, par la joie de l'interdit, l'excitation du défi, comme si un monde nouveau, terrifiant, s'ouvrait à elle.

Maintenant, depuis quelque temps – des semaines ? des mois ? – elle se rend régulièrement dans la chambre de sa mère. Marguerite le reconnaît, dans la douceur ouatée et cruelle de sa confession, sous l'oreille attentive du curé ; en vérité, elle n'ignore pas que violer l'intimité de la chambre de sa mère est grave comme une trahison, un vol, aussi grave, peut-être, que si elle avait décidé un jour de caresser les touches du piano, d'esquisser l'envie de jouer, comme de parodier sa mère – comme de la singer. Elle sait tout ça, et, honteuse, piteuse plutôt, elle doit avouer que si elle cède à sa curiosité c'est que chaque fois est un moment inoubliable – quand elle saisit le bouton de la porte, tout en se retournant pour vérifier que personne ne

vient. En un instant, tout bascule ; Marguerite est saisie par la tapisserie lilas à rayures verticales qui donne cette impression de douceur à la chambre ; un couvre-lit fait de divers bouts de tissus assortis – des roses, des violets – irradie la chambre d'une dominante joyeuse qu'elle aime regarder et toucher alors qu'elle n'ose pas approcher les objets sur la table de chevet – une brosse, un peigne, un pot de crème. Sur un guéridon, un napperon fait au crochet. Là, une carafe et un verre d'eau attendent.

Et puis il y a l'armoire normande dont l'enfant s'approche toujours avec crainte et déférence, qu'elle ouvre avec circonspection et une sorte d'appréhension surjouée – Marguerite redoute le grincement de la porte à double battant, les bruits qui dénonceront sa présence. Avant d'ouvrir le meuble, elle détourne son regard sur la gauche, rencontre la psyché en contre-jour près de la fenêtre. Elle gagne du temps, le grand miroir ovale lui renvoie l'image d'une enfant qu'elle croit ne pas reconnaître. Bientôt, derrière les portes de l'armoire, s'ouvre à Marguerite encore un autre monde : des cintres, un peu de mousseline et de batiste, des cols de dentelle, mais surtout les robes d'un bleu sombre que porte sa mère tous les jours et dont l'enfant connaît bien l'existence, même si les voir suspendues sur leur cintre les revêt d'une aura étrange. Marguerite approche et renifle les manches de l'une ou l'autre robe, les effleure du bout des doigts, les caresse avec timidité et une infinie tendresse. Elle ne s'attarde pas sur les fichus ni les châles, qu'elle voit plus souvent sur les épaules de sa mère. Elle regarde avec insistance dans le bas du meuble les chaussures, qui sont rembourrées avec du papier journal pour qu'elles ne se déforment pas.

L'enfant le sait, elle attend ce moment et le retarde le plus qu'elle peut. Elle le laisse venir dès cet instant où elle s'attarde sur les chaussures de sa mère, qu'elle observe, ou qu'elle feint d'observer, car en glissant vers la gauche son regard va basculer vers celles de son père – une paire de chaussures de ville brillantes comme si elles n'avaient jamais servi, puis une autre, des godillots épais et abîmés par la vie terreuse et caillouteuse du pays. Marguerite fixe ces deux paires de chaussures, l'odeur de cuir la saisit, alors parfois elle prend l'une des paires et la soupèse, l'observe sous toutes les coutures avant de la remettre à sa place. Son regard remonte lentement et ses yeux trouvent l'autre côté de l'armoire, où pendent, comme des fantômes, le costume de mariage de son père, à moins que ce soit seulement l'habit du dimanche – costume noir de velours élimé aux

manches qui lui donne l'idée de la taille réelle de Jules, et puis des chemises blanches boutonnées jusqu'au col qui sentent le renfermé, et des bretelles, un chapeau mou qu'une seule fois elle a osé essayer. Ça, tout ça, elle peut encore le raconter à son confesseur ; le curé écoute, sa respiration est forte, lente, l'odeur d'ail et de vin de messe vient jusqu'à Marguerite, mais celle-ci ne se trouble plus pour si peu ; ce qui la trouble, maintenant, c'est l'hésitation qui l'agite, la retenue qui monte en elle – elle ne veut pas parler des lettres.

Encore, elle pourrait, en partie. Elle pourrait si… enfin, elle raconte le tiroir qui ferme mal ; là, une montre à gousset, une chevalière en or et une pipe mâchonnée qui sent encore le tabac froid et la cendre.

Et puis les lettres, enfin.

51

Les lettres, séparées en deux liasses distinctes. La première, plus épaisse, Marguerite peut en parler au curé – même si elle répugne à le faire entrer dans ce monde qu'elle voudrait garder pour elle, car à chaque fois qu'elle relit les lettres que son père avait envoyées à sa mère, elle éprouve la même impression que c'est pour elle seule qu'elles ont été écrites, pour sa seule connaissance à elle, Marguerite, comme si sa mère n'avait été qu'une destinataire par défaut, en attendant de toucher celle à qui, véritablement, les lettres s'adressaient. Elle peut reconnaître qu'elle a cette prétention et qu'on pourrait lui opposer que c'est à sa mère que son père écrivait, et, d'ailleurs, dans chaque lettre un paragraphe lui était exclusivement destiné, ce qui prouve, s'il en était besoin, que le reste du courrier n'avait pas été écrit à son attention. Marguerite le sait très bien, mais avoue qu'elle ne parle que de ce qu'elle sent et que personne ne peut

À part Dieu,

suggère le curé, lui contester. Mais ça, elle peut le dire. Et même, elle s'accroche à cette idée des lettres de son père, dont elle serait la seule vraie destinataire, oui, elle s'accroche à cette idée et reconnaît sa présomption, son idiotie, sa vanité, tout ce qu'on voudra, parce que pendant que le curé lui parle du péché d'orgueil, elle voit qu'elle peut dissimuler quelque chose qui l'agite plus profondément et qu'elle ne peut pas évoquer parce qu'alors,

quelque chose en elle sombrerait – de ça, non, elle ne peut pas, ne pourra jamais parler : cet autre paquet de lettres, dont les premières lectures l'avaient abasourdie suffisamment pour qu'elle puisse croire s'être trompée.

Elle les avait lues, avait bien vu que ces lettres étaient adressées à sa mère ; des lettres d'un homme qui n'était pas son père, moins nombreuses que celles de son père – quatre seulement –, mais très longues, dans lesquelles l'homme parlait de la guerre et de la peur, de la lâcheté, de l'ignominie des gradés qui envoyaient les hommes se faire tailler en pièces pour des combats perdus d'avance. L'enfant avait ressenti une telle violence en les lisant qu'elle aurait voulu comprendre qui était cet homme pour écrire des choses aussi horribles et mensongères, des lettres pleines de ressentiment et de haine contre Pétain, Foch, Joffre, les grandes figures qu'elle admirait alors que lui, dans ses lettres, suggérait que l'armée française n'était qu'un amas de généraux planqués, des lâches et des assassins écrasant sous leurs caprices une armée d'hommes soumis qui n'étaient rien que des crevards apeurés, ravagés par les poux et les puces plus encore que par les géants venus de l'Est ; et lui, qui s'épanchait dans ses lettres, tout à coup changeait de sujet ou plutôt, parlant de l'effroi qu'il vivait, disait comment la guerre lui rappelait l'urgence de vivre tout, l'urgence à vivre heureux, et il écrivait que chaque jour sous les bombes il regrettait les jours perdus, les erreurs qu'il avait commises par excès de délicatesse et de conformisme. Marguerite avait lu et relu ces mots où l'homme revenait sur les heures de piano partagées, les regrets qu'il avait d'avoir gâché sa vie – ah oui, écrivait-il, leur vie… leur vie à tous les deux gâchée par sa seule faute à lui.

Et de ça, bien sûr, Marguerite ne peut pas parler, c'est un secret à l'intérieur de son secret ; elle peut reconnaître qu'elle vient dans la chambre de sa mère et que parfois elle s'assied à sa coiffeuse, et même, oui, elle peut avouer qu'elle lit les lettres de son père, mais pas davantage ; parler des lettres de l'autre homme, de leur présence dans l'intimité de l'armoire, elle ne peut pas.

Bien sûr, des mots restent énigmatiques et silencieux ; l'enfant lit avec une lenteur si laborieuse qu'elle s'épuise et que ses yeux se brouillent mais, pourtant, elle les lit, elle arrive à les lire. Et malgré les difficultés, les chausse-trapes, elle comprend ce qu'elle lit et la lumière se fait – elle

entend une réalité à travers les mots, dans la matière des sons que sa bouche articule avec difficulté parfois, comme on mâche une viande trop cuite, longtemps, âprement, pour finir par l'avaler.

Ce jour-là, au curé qui l'écoute, elle ne peut pas parler du trouble dans lequel les deux paquets de lettres – si bien rangés l'un et l'autre mais séparés comme deux membres écartelés d'un même corps – ont pu la jeter, car elle ne pourra pas dire comment elle avait été troublée par la séparation en deux tas distincts, ni comment elle avait été naïve au point d'avoir envie de les réunir et d'en faire un seul paquet, comme si sa mère les avait séparés par erreur, car lorsqu'elle avait vu les deux tas d'enveloppes rectangulaires, chacun entouré par un ruban satiné bleu ciel, disposés de part et d'autre d'une pile de mouchoirs,

Tiens ?

Marguerite avait pensé que les deux liasses venaient de son père, uniquement de son père car il était le seul horizon possible pour elle et

Pourquoi elles ne sont pas ensemble, ces lettres ?

avant que, à la deuxième lecture, puis plus encore à la troisième, la fillette finisse d'accueillir en elle des pensées plus tortueuses, et sente s'ouvrir un gouffre que chaque lecture élargirait encore, en ouvrant les questions et en agrandissant les doutes, renforçant encore l'impression de ne plus rien comprendre ou celle d'avoir ouvert une porte sur un monde infini, et c'est pourquoi – et parce que ce monde lui inspirait de l'horreur et de la colère –, elle avait besoin de relire les lettres de l'homme comme si elle allait pouvoir les *démagnétiser*, leur arracher cette puissance et cette force d'attraction qu'elles avaient eue sur elle, comme si elles allaient se dissoudre dans la répétition et perdre leur force corrosive, leur nocivité, et qu'elles allaient s'effacer jusqu'à ce que Marguerite puisse se raconter qu'elles n'avaient jamais existé.

Dès qu'elle le pouvait – les jambes tremblantes, les mains moites, le cœur à la renverse –, l'enfant revenait dans la chambre de sa mère relire ces lettres, parfois de la première à la dernière, entièrement, jusqu'au dégoût, ou elle se contentait de survoler les derniers feuillets mais en s'obstinant à aller au bout, ou, au contraire, il lui suffisait de grappiller un passage dans l'une ou l'autre et de leur arracher les phrases dont elle avait le plus horreur ; elle réussissait à se convaincre d'en prendre une ou deux comme si c'était par hasard qu'elle était entrée dans la chambre de sa mère, et par hasard qu'elle

y retournait, comme un fantôme venant hanter les lieux où il aurait perdu la vie. Avec la même obstination, la même témérité, Marguerite relisait : oui, relire les mots pour les épuiser, les dépecer, les écraser, les compresser jusqu'à les détruire tous, eux dont elle finissait par se dire qu'elle les avait rêvés parce que personne n'avait pu écrire *ça*, pas plus cet homme qu'un autre, car pour Marguerite aucun Poilu n'avait pu écrire ces mots où il insultait l'armée française et tous les hommes comme son père et comme ceux avec qui il avait partagé l'horreur mais surtout la gloire des tranchées – aucun n'aurait pu, et lui pas davantage : il était l'un des leurs.

Plusieurs fois, surtout, elle avait eu besoin de relire les mêmes phrases pour continuer à s'en indigner et à s'indigner surtout de ce que sa mère avait pu les garder, les protéger, oui – sa mère avait gardé les lettres de cet homme-là – pourquoi elle les avait gardées ? pourquoi avoir gardé ces mots qu'elle n'aurait pas supporté d'entendre dans la bouche de n'importe qui – des mots de trahison, d'insulte, de blasphème pour elles – mère et fille forcément d'accord – alors pourquoi – pourquoi, se demandait l'enfant, car non seulement sa mère les avait gardées mais elle les avait entourées d'une prévention coupable – pourquoi les avoir conservées, entourées de ce même ruban bleu ciel satiné que celui qu'elle avait utilisé pour les lettres de Jules ? Ce crime-là était peut-être plus insupportable et douloureux que l'ignominie des mots de cet homme dont Marguerite ne savait rien et qu'elle méprisait sans trop savoir qui il était, même si elle avait pu comprendre, puisqu'il parlait souvent de la musique et du piano, de leurs longues heures d'études, de leur complicité et de leur amour partagé pour Debussy, le rôle qu'il avait joué dans la vie de sa mère. Ce trouble et cette colère, les questions que les lettres posaient, plusieurs fois Marguerite était revenue les trouver en ouvrant l'armoire ; là, toujours, l'attendaient les deux paquets séparés par une pile de mouchoirs à carreaux pliés en quatre et repassés, comme dormant sous une odeur flottante de poussière et un parfum de femme, somnolant là depuis 1916 – sept ou huit ans déjà.

Marguerite, depuis des semaines ou des mois qu'elle avait découvert ces lettres, avait essayé de capter dans le regard de sa mère un signe qui trahirait leur présence en elle ; Marguerite avait essayé de déchiffrer une vérité cachée sur ce visage qu'elle avait cru connaître et qui lui paraissait, depuis la découverte des courriers, totalement énigmatique et faux, factice et sournois, impossible à comprendre ou à lire. C'est pourquoi elle étudiait

sa mère, les yeux fixés sur elle – espionner, scruter, dévisager – oui, littéralement *dévisager* – comme si elle voulait démonter ou démasquer ou défaire le visage de sa mère pour lire tout ce qu'il cachait derrière ses traits et la fugacité d'expressions le plus souvent austères, mais qui parfois s'ouvraient sur un sourire parce que le chat était venu se frotter à elle, ou parce qu'un moineau ou une mésange venait de se poser sur le rebord de la fenêtre.

C'était surtout le soir, pendant le dîner, que Marguerite pouvait prendre le temps de regarder sa mère – même si parfois c'était au petit matin ou le dimanche pendant la messe, où elle pouvait observer longuement le visage concentré et sec de la pianiste, de profil ou de trois quarts, pendant les chants ou la lecture du missel. Mais le plus souvent, donc, c'était surtout pendant le dîner, parce que c'était le moment où les trois femmes se retrouvaient autour de la table suffisamment longtemps pour les obliger à dépasser les politesses ou les silences pesants qu'on réservait pour les après-midi avant la sieste. Pendant le dîner, on travaillait à vivre un peu plus ensemble que le reste du temps – car ce temps était dévolu au partage et à la conversation. Mais de toutes ces heures passées à l'observer, rien n'avait trahi sa mère, Marguerite n'avait rien vu de tel – rien dans ses traits – son visage – son regard, rien, et maintenant pour elle sa mère n'était que le masque d'un mensonge impossible à percer à jour, car le visage de sa mère était une porte close que rien ne semblait pouvoir fracturer ou ouvrir pour que se dévoile une parole vraie, un mot sur une autre vérité que l'austère posture dans laquelle Marie-Ernestine se tenait comme enfermée en elle-même. Marguerite attendait le jour où sa mère laisserait entrevoir un autre espace que ce quotidien où rien ne transparaissait jamais ni ne disait rien d'elle, et c'est précisément ce jour où Marguerite se livre à cette confession qui la répugne qu'elle va obtenir ce qu'elle veut – voir s'ouvrir la faille qui lézarde le cœur de sa mère, précisément ce jour où elle est en train de se dire qu'elle ne racontera rien des lettres au curé – non pas pour protéger sa mère, encore moins l'homme en question, mais pour se protéger elle.

Ça arrive ce jour-là, où elle ressort de l'église titubante et comme groggy de tout ce qu'elle a dit, surprise et presque insultée de la piètre punition qu'on lui inflige – quelques *Pater*, quelques *Ave* – comme si tout ce qu'elle avait confessé et qui lui avait coûté si cher à raconter valait aussi peu que quelques prières. Elle ressort de l'église encore bousculée par ces

sensations contradictoires – à la fois soulagée de ce que le curé ne lui a parlé que du péché d'orgueil, et vexée ou blessée de ce qu'il avait eu l'air finalement d'accueillir tout ça avec une certaine bonhomie dévalorisante, presque humiliante, et c'est pourquoi, sur le parvis de l'église, Marguerite reste un instant sans être bien sûre de ce qu'elle a vécu, de ce que le curé lui a dit, ni même de ce qu'elle éprouve ou qu'elle devrait éprouver, car elle ne se sent en rien soulagée d'avoir avoué une faute ou un péché, elle est juste déboussolée et bientôt agacée aussi contre sa mère qui devait l'attendre ici, sur le parvis, pour la ramener à la maison.

En quittant la fraîcheur maladive et poussiéreuse de l'église, Marguerite est accueillie dehors par le vent frais d'un printemps poussif mais ensoleillé ; un soleil froid et blanc se découpe dans le bleu du ciel, brûlant les yeux des malheureux qui le regardent trop longtemps, comme le fait Marguerite en sortant de l'église, sans s'en rendre compte, oublieuse de tout, levant les yeux au ciel et se prenant la brûlure froide du soleil qui s'imprime sur sa rétine pendant que dans sa tête dansent encore les mots qu'elle a tus avec une anxiété grandissante au fur et à mesure qu'elle comprenait qu'elle ne parlerait pas de cet homme ni de ces lettres, de ce qu'elle avait pu penser de sa mère qui les avait gardées, quand elle aurait dû les jeter ; l'enfant avait eu peur que le curé s'aperçoive de son trouble, qu'il sente qu'elle lui cachait quelque chose, elle avait redouté l'intervention de Dieu, oui, que Dieu lui-même intervienne pour signifier à son intermédiaire sur terre qu'il était en train de se faire manipuler par une gamine de onze ans qui était en train de lui mentir ou de cacher ce qu'elle aurait dû dire. Sur le parvis de l'église, elle est encore tremblante d'avoir pu cacher au curé un secret plus énorme que tout ce qu'elle avait raconté, un secret dont elle avait eu peur qu'il soit visible sur son visage comme le nez au milieu de la figure, comme ses joues rosies par le mensonge, par l'omission, comme ses yeux baissés et son souffle traînant qui auraient pu la trahir et dire au curé tout ce qu'elle avait voulu taire ; mais non, il n'avait rien vu, rien compris, rien entendu de ce qu'elle avait caché, et au lieu du Dieu omniscient et terrifiant qu'elle avait redouté, elle n'avait eu affaire qu'à un vilain et puant curé de campagne qui, tout comme elle, était bien heureux d'en avoir fini avec ces confessions qui n'avaient été pour lui qu'une corvée dont il avait voulu se débarrasser au plus vite.

52

Mais de ce jour-là, des années après, Marguerite repensera à son vacillement intérieur quand un instant elle avait cru que sa mère avait oublié de venir la chercher – ce moment de panique qui avait été près de la submerger – et si sa mère ne venait pas du tout ? Si on avait juste décidé de la laisser en plan ? Des années après, oui, il restera toujours, comme cloués à la mémoire de Marguerite, déchirant le tissu de son enfance, le visage et la silhouette mutilés d'un homme qui tente de sourire pour cacher la honte qu'il éprouve devant la fillette et sa mère ; il restera le bruissement des feuilles à peine écloses d'un marronnier et l'écho d'une discussion d'un petit groupe d'hommes attablés à la terrasse de *L'Escargot d'Or* au sujet de la voiture de Citroën – *la petite Citron* – qu'on a vue traverser La Bassée à toute vitesse – une conversation sur l'électricité qui sera bientôt partout, même chez nous, jusque dans les hameaux et les fermes les plus reculées ; oui, toutes ces voix, comme un bruit de fond pour tapisser ses souvenirs, car Marguerite se souviendra de ces mots dans un brouillard épais alors que se détachera avec toute la précision d'un dessin à la pointe sèche cet homme qui lui avait paru monstrueusement grand et comme surgi d'un cauchemar éveillé. Mais d'abord, c'est la voix de sa mère comme elle ne l'avait jamais entendue auparavant dont elle se souviendra, la voix qui la surprend sur le parvis,

Marguerite !

sa mère qui l'appelle sans crier mais hausse la voix pour l'inviter à la rejoindre,

Marguerite !

pendant qu'elle reste encore, un temps incertain, avec la peur de rester plantée là et d'être contrainte de retourner vers l'église et le visage poussiéreux du curé.

Sa mère était arrivée plus tôt que prévu et le hasard avait fait le reste – mais pourquoi diable ce hasard avait voulu que lui doive se rendre à la mairie pour des papiers qui auraient pu attendre le lendemain, c'est une autre histoire, insoluble, comme de savoir pourquoi il avait fallu que Marie-

Ernestine attende sa fille un peu trop tôt ce jour-là et à cette heure-ci ; peu importe, il a juste fallu qu'au moment où il sortait de la mairie elle attende avec son cabriolet pour qu'ils se retrouvent face à face, coincés, affolés, sans pouvoir s'enfuir ni faire semblant de ne pas s'être vus. Lui aurait pu, peut-être, au début, dans les premières secondes, mais il avait été tétanisé – et peut-être que son immobilisme avait traduit ce qu'inconsciemment son cœur avait désiré malgré lui depuis des années : la revoir, bien qu'il lui eût écrit la dernière lettre pour lui signifier le contraire.

Donc, pendant ces quelques secondes où il aurait pu encore l'éviter, parce qu'il savait d'expérience que les gens ne le reconnaissaient jamais tout de suite lorsqu'ils se trouvaient face à lui, qu'il leur fallait un temps d'adaptation, de confrontation entre le souvenir qu'ils avaient gardé de lui et la réalité présente de son visage, il savait qu'elle ne pourrait pas associer ce visage défoncé et cireux, informe presque, à celui de l'homme qu'elle avait connu autrefois, et c'est pourquoi il n'avait pas fui quand il l'aurait pu, avant qu'elle réagisse et comprenne. Il avait été obligé de contourner l'attelage et avait dû grommeler et elle avait remarqué cette silhouette qui fonçait tête baissée devant elle – avec cette habitude qu'il avait prise d'avancer en regardant ses pieds plutôt que devant lui, marchant à toute allure pour éviter le regard des gens, et elle avait eu peur devant la précipitation de l'homme qui soudain avait été là, devant son cheval ; quand il avait été à sa hauteur, elle avait vu sous le chapeau aux larges bords non pas le visage mais l'œil de verre fixe, clair et sans expression, et la cicatrice presque marron qui zébrait le visage du front à la bouche – et il n'avait pas pu feindre de ne pas la reconnaître, n'avait pas pu ne pas s'arrêter. Après cette poignée de secondes jetées dans le vide, c'est elle qui avait fini par le voir derrière ce visage à moitié mort et

C'est vous ?

elle qui avait osé le premier mot, n'attirant pas de lui une réponse mais un mouvement comme un sursaut, comme s'il avait été frappé par la foudre ou un coup de feu et qu'il allait s'affaler là, raide mort, tué d'un coup par la puissance d'un mot,

Vous ?

Alors la comédie avait commencé, lentement au départ, pour faire taire l'agitation dans les crânes et dans les corps, dans les cœurs, pour calmer ou cacher le désordre des âmes et retenir l'envie de crier ou de pleurer ou de refuser la rencontre, pour ne pas céder à la tentation qu'ils auront eue l'un et l'autre de s'enfuir, lui en cachant son visage défiguré et elle en cachant qu'elle ne pouvait pas en supporter la vue. Ils étaient restés quelques secondes pendant lesquelles il y avait eu ce silence limoneux comme une eau sale, une odeur de vase, de boue ; la stupéfaction qui vous casse les jambes et fait remonter l'envie de vomir ou vous fait monter les larmes aux yeux en les arrêtant juste avant qu'elles coulent sur les joues, même si Marie-Ernestine avait dû passer des doigts nerveux sur ses paupières comme pour échapper une seconde à la vision qu'elle avait, ou pour l'effacer ou prétexter une escarbille dans l'œil, des pollens, puis à la fin cachant son émotion en rabrouant son cheval comme s'il était en train de s'agiter – alors que l'animal n'avait pas henni ni claqué un sabot contre le pavé –, puis, se reprenant soudain,

C'est vous ?

avant que l'un et l'autre, devant la gêne et l'absurdité de la situation, se mettent à jouer la décontraction ; on s'était excusé platement, lui, de lui avoir fait peur – il était désolé, il ne sortait quasiment jamais de chez lui mais comme un fait exprès aujourd'hui il n'avait pas eu le choix, des papiers à signer de sa main à la mairie, l'administration, la paperasse, vous savez, et elle, couvrant bientôt sa voix à lui et ne s'apercevant même pas qu'elle parle en même temps que lui, qui continue à rabâcher les mots qu'elle n'écoute plus, non, car avant qu'il en termine elle s'était mise à s'excuser de prendre toute la place avec son cabriolet, elle était confuse, tellement,

C'est bientôt la communion de ma fille, elle est à confesse –

Votre fille… Oui, déjà la communion ?

Oui, la communion, déjà.

Il s'était excusé encore d'avoir effrayé le cheval et la conductrice de la voiture mais, se répétant en mâchonnant les mêmes excuses, c'est qu'il fallait qu'il se dépêche, on l'attendait plus loin, il devait rentrer et d'ailleurs depuis la fin de la guerre il ne sortait plus parce que vous imaginez bien – et c'est alors que, détournant le visage vers l'église, elle avait vu Marguerite devant le parvis, et cette fois elle avait vu sa fille comme seule

échappatoire. Elle l'avait appelée et d'un mouvement de la main qui ressemblait à un appel au secours,

Marguerite !

l'avait hélée, et l'enfant l'avait rejointe parce qu'elle avait été rassurée d'entendre la voix de sa mère ; elle s'était dépêchée, même si, en marchant, elle avait ralenti à la vue de la silhouette de l'homme puis, lentement cette fois, circonspecte d'abord puis inquiète, elle avait fixé sa mère – l'enfant avait été happée par la folie et la peur qu'elle avait lues dans les yeux de sa mère – des yeux de chat, deux fentes et des boules de feu étrécies – et puis elle avait regardé l'homme, mais est-ce un homme, encore, cette silhouette qui se tient comme un funambule en costume noir, se tenant comme un épouvantail auquel on met de la paille en guise de cheveux sous un chapeau déchiré et sale ? Elle gardera cette image-là parce qu'elle n'aurait pas cru que ce soit possible, un tel visage, comme un masque cireux zébré par une cicatrice partant du coin de la lèvre en l'étirant comme un élastique grotesque, puis remontant sur la joue gauche, la cisaillant avec de chaque côté de la ligne qui entaillait la chair des pointes régulières et brunes qui marquaient les coutures, comme les surpiqûres de deux tissus joints grossièrement par une mauvaise couturière, jusqu'au crâne – traversant la cavité de l'œil – un œil de verre sans expression qui regarde au-dessous d'une arcade qui n'existe plus, ou si peu, fendue en son milieu et remontant vers un front démoli qui, au lieu d'être bombé au-dessus du sourcil, donne l'impression d'une masse molle – un trou sous la peau jaunâtre – une sorte de trou, comme si l'os avait été en partie broyé ou qu'on en avait extrait quelques centimètres – et puis la cicatrice qui repart en zigzag et va se perdre sous les cheveux qu'un chapeau mou cache aux regards de l'enfant et de sa mère.

À ce moment-là, Marguerite ne sait pas qui est l'homme et ne se pose pas encore la question, tant elle trouve sa mère plus inquiétante que cette silhouette – l'homme est juste une bizarrerie, dont le principal attrait est de poser la question de savoir comment sa mère peut le connaître, cet homme ou ce qu'il en reste –, et même l'embarras dans lequel tous les trois sont coincés, entre le bas des marches de la place de l'église, la rue et le café de *L'Escargot d'Or*, là où les voix des ouvriers à la terrasse réussissent à colmater les brèches d'un silence trop pesant, ne lui pose pas tant de questions, non, car l'embarras qu'ils éprouvent tous les trois, au moins ils le

partagent, et elle le prend comme le vent glacé du soir qui en tombant l'obligerait à enfoncer son cou jusqu'au menton dans son cache-col. En revanche, ce qui lui pose question c'est, balayant le reste, la sidération qu'elle découvre sur le visage de sa mère et qu'elle n'a jamais vue – sa mère, oui, cette fois, c'est bien elle dont le visage n'arrive plus à cacher ses émotions et son effroi, qui transparaissent non seulement par son sourire crispé et cette façon qu'elle a de répondre en hochant bêtement la tête, mécaniquement, comme par réflexe, mais aussi par la lividité des joues, du front ; la gamine gardera le visage de sa mère dans sa mémoire, avec l'effondrement qu'elle y lit et qu'elle n'a jamais vu, quand jamais elle n'avait cru pouvoir y lire autre chose que la maîtrise et l'art de la distance conjugué à celui du mépris ou de la colère froide et hautaine. Mais là, non. Pas de colère. Dans le silence même, dans la retenue, dans la bouche close et les mâchoires serrées, un cri, un éclatement de terreur que la fillette croit entendre comme si sa mère le lâchait dans un flot de larmes et de jurons, ou qu'elle allait s'enfuir en courant, alors qu'elle se tient droite et rigide comme jamais, les lèvres résolument closes et les mâchoires serrées.

53

Quand elle présente sa fille à l'homme, Marie-Ernestine essaie de jouer la comédie sinon de la légèreté, disons celle de la simplicité, oublieuse d'un passé qu'elle feint de négliger comme s'il n'avait été qu'un moment anodin de sa vie, allant jusqu'à simuler une forme d'indifférence polie et courtoise, lisse, presque mondaine. Pourtant, elle ne peut pas jouer cette comédie jusqu'au bout, elle ne sait pas la jouer, tout s'épuise trop vite – c'est perdu d'avance, un naufrage que tout dénonce, la pâleur, la voix tremblante comme la posture guindée sur le siège du cabriolet.

Malgré les efforts de Marie-Ernestine, rien de la tension qui la traverse n'échappe à Marguerite. Depuis des mois, des semaines – peu importe –, Marguerite avait vu sa mère transfigurée par un mystère, parce que les lettres lui avaient conféré une opacité que tout, dans son comportement quotidien, n'avait fait que souligner ; l'enfant aurait voulu comprendre ce à quoi Marie-Ernestine pouvait penser lorsque, seule dans sa chambre, il lui arrivait peut-être de relire les lettres de son mari, mais aussi celles du

professeur de piano. Marguerite, depuis des semaines, voyait chaque geste et chaque mot de sa mère comme un langage avec sa syntaxe biscornue et son vocabulaire inconnu : sa mère était pour elle une langue étrangère, avec ses règles particulières et uniques, une langue qui n'a plus de natal que le nom. Et maintenant, tout se révèle ; la crispation sous le sourire, la violence d'un cri refoulé sous la douceur d'un visage éteint, la peur sous la décontraction, l'effarement sous l'assurance ; malgré l'énergie folle qu'elle y met, sa mère ne peut pas donner l'impression de joie à laquelle elle voudrait faire croire.

Marguerite n'entend pas le nom que dit sa mère ; l'homme tend sa main – elle n'entend rien, Marguerite, un sifflement assourdit les sons et elle ne comprend rien, aveuglée par la vision qu'elle a de sa mère d'abord, mais aussi celle qu'elle a de l'homme au visage détruit qui lui tend, dans la manche d'une veste pelucheuse et noire, une main qui ressemble un peu trop à celle du curé – fine et blanche. Elle hésite. Elle attend – un peu, juste un peu. Quelques secondes trop longues qui dénoncent son hésitation. Ce geste la répugne – lui rendra-t-il sa main, ses doigts – va-t-il serrer trop fort – va-t-il lui transmettre la noirceur de ses pensées ou va-t-il voir en elle et deviner qu'elle a lu ses lettres, qu'elle sait tout de ce qu'il a écrit ? Va-t-il comprendre qu'elle le hait, non seulement parce qu'elle a peur de lui et de son visage, mais d'abord parce qu'elle a du mépris pour lui, de la haine pour tout ce qu'il a écrit dans ces pages obscènes envoyées à sa mère ? Marguerite redoute qu'il lise tout ça dans ses yeux, ou à travers le sang qui circule dans les veines de ses doigts, même si elle se doute qu'il n'a pas ce pouvoir ; elle ne veut pas qu'il lui transmette une pensée par le contact de la pulpe de ses doigts, elle ne veut rien savoir de lui et, le temps d'une seconde, elle regrette presque l'obscurité de l'église et l'espace confiné du confessionnal ; elle répugne à saisir cette main qu'elle se surprend à trouver douce et presque féminine quand le contact se fait – un contact lent et précautionneux d'un côté comme de l'autre, comme si l'homme avait les mêmes préventions contre elle qu'elle contre lui, comme s'il avait autant peur d'elle qu'elle de lui, et comme si l'enfant comprenait que le dégoût que cet homme lui inspire, elle le lui inspire pareillement.

C'est seulement sur le chemin du retour, pendant que sa mère conduira le cabriolet en fouettant le cheval pour l'inciter à aller plus vite – comme

s’il fallait rentrer à toute allure et se mettre à l’abri de cette journée, fuir l’incendie que l’homme avait allumé en chacune d’elles – que Marguerite se résoudra à comprendre à qui elle avait serré la main, et qu’elle pourra repenser à ces lettres écrites de cette même main, et surtout la dernière, oui, celle du Val-de-Grâce, car la quatrième lettre n’avait pas été écrite au front mais après des mois d’une hospitalisation à l’abri des bombes et de la guerre – ou plutôt non, pas à l’abri de la guerre, personne n’était à l’abri de la guerre parmi les moribonds et les blessés ; et sur les lits, dans les couloirs, à l’ombre des blouses blanches des infirmières, la guerre imposait sa présence comme une persistance pestilentielle et méphitique, même à des kilomètres de la ligne de front, avec ses odeurs de putréfaction et de décomposition à travers ces charognes vivantes se tordant et râlant en attendant que la faucheuse les libère de souffrances interminables mais aussi des cauchemars, des souvenirs, des voix de copains morts qui criaient du lointain d’une mémoire définitivement abîmée, des rafales de mitrailleuse, des odeurs et des feuillées honteuses – des gaillards aux regards vides qui chient dans des boîtes de conserve ou se soulagent dans des linges souillés, le goût infâme et trop salé des boîtes de singe, le souffle noir de l’air, les yeux vitreux des morts, les côtes blanchies qui transpercent les chairs des cadavres et déchirent les capotes, les pluies de terre et de caillasses projetées par les tonnerres d’explosion que rien ne fera plus oublier, donc, à part une hypothétique mort libératrice.

Dans cette lettre du Val-de-Grâce, il disait ça ; sans fard, sans tricherie, sans rien pour édulcorer, non pour choquer mais par souci d’exactitude et de sincérité. Il racontait tout, le poids des caissons et des attelages de munitions à traîner sur les côtes et les collines, le poids des obus, les fusants, les contrebatteries, le bois d’Avocourt ; il racontait comment il était arrivé dans cet autre enfer, ayant quitté Esnes et son château en ruines. Il décrivait le 5e bataillon, le 268e RI, des visages, des noms, et enfin ce jeudi 18 mai 1916 où Jules avait laissé sa vie et où lui laisserait la sienne sans qu’on le remercie ou le gratifie pour ça, puisque la vie continuerait à ronger sa carcasse de mort en permission, ce qui était assez impardonnable pour qu’on ne le remercie que du bout des lèvres de ne pas s’être fait embrocher complètement.

Dans le cabriolet qui avance plus vite qu'il ne devrait – et, de fait, les sabots claquent sur les pavés, sur les chemins puis sur la terre empoussiérée de pollen devant chez elles –, on avance, mais surtout on s'applique à ne rien se dire, mère et fille chacune pour elle-même accaparée par les images, les pensées, les idées et les mots qui ne sont pas tout à fait les leurs mais le sont devenus depuis qu'elles les ont lus – images et idées arrivées jusqu'à elles par la main tremblante d'un homme détruit par la guerre. Elles gardent conjointement, mère et fille, le fait que la graphie de cette lettre-là est aussi blessée que l'homme qui porte ces mots, avec le tremblement des mots raturés et l'empâtement brusque, les déliés sacrifiés, les pattes vacillantes des p, les s comme des nœuds, comme si chaque mot était le brouillon saccagé de lui-même et que l'homme n'avait pas pu réécrire, y ayant renoncé par la force des choses – ou plutôt par l'excès de sa faiblesse. Cette lettre, la dernière de toutes, sans doute qu'elles y pensent toutes les deux en rentrant, se laissant frotter les joues par la pâleur un peu froide d'un soleil de printemps. Si Marie-Ernestine ne regarde pas sa fille, c'est qu'elle devine que Marguerite la fixe avec une intensité si inquisitrice qu'elle ne sait pas comment la fuir, elle veut esquiver les questions de l'enfant, ces questions qu'elle se refuse à elle-même ; elle les pressent dans l'insistance accusatrice de sa fille, elle les sent toutes proches, là, en embuscade. Alors elle se fait un devoir d'éviter Marguerite pour ne pas sombrer dans des aveux qu'elle ne se fera jamais à elle non plus, non, elle ne peut pas, elle se contente de regarder devant, la nuque raide, pendant que l'enfant, pour feindre de ne penser à rien, entreprend de déchirer les bouts de peau blanche et sèche aux bords de ses ongles, en laissant son esprit vagabonder jusqu'aux lettres de l'homme, pour relire surtout cette quatrième lettre où il expliquait l'explosion qui lui avait arraché la moitié du visage et comment il s'était réveillé bien plus tard à Paris, au Val-de-Grâce – il avait raconté comment il n'avait rien vu de l'hôpital de campagne, qu'à un moment le monde entier s'était enfourné au fond de sa gueule cassée et sous ses cheveux où grouillait une bouillie de sang, de morceaux de peau, d'os, de cartilages, d'œil, de terre, d'acier ; il ne s'était réveillé que quelques semaines plus tard et avait écrit en lettres majuscules *HÉLAS*, oui, écrivait-il en ajoutant que c'était sans amertume mais pas sans vérité qu'il écrivait *HÉLAS*, ce *HÉLAS* contenant la désolation et le cri retenu de milliers de couillons comme lui, qui allaient se survivre et traîner comme des fantômes

dans un corps qui leur faisait honte et n'était qu'une carcasse, une chose morte, une épave ; *HÉLAS*, oui, dix fois *HÉLAS*, car eux, ces survivants qui n'avaient même pas réussi à rencontrer leur mort, n'avaient pas eu la chance de rester au fond de la terre enlacés avec des débris d'obus, de merde et de boue, comme tant d'autres, leurs frères d'armes, l'avaient fait. Il écrivait *HÉLAS* aussi parce que désormais il faudrait ne pas raconter la surprise que ça avait été, en revenant chez les vivants, d'entendre les récits qu'on faisait de leur virée sur la ligne de front, les récits merveilleux d'hommes surhumains qui pour un peu auraient terrassé l'hydre allemande à la force d'une pichenette. Et si, dans la lettre, il s'excusait de ce qu'il allait dire, il le disait quand même, l'écrivait sans réserve, nous étions tous des héros et tous des lâches, nous étions tous braves, courageux, autant qu'indignes et pleutres, nous étions tous fidèles à nos femmes et tous en rangs d'oignons dans les cours des fermes pour aller souiller les cuisses des fermières qui s'improvisaient putains, et il concluait que les gueules cassées, dès qu'ils étaient revenus chez les leurs, avaient dû endurer des insultes que personne ne leur adressait frontalement mais qui revenaient par ricochets, au détour d'une allusion, d'un récit –

Ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers.

Il avait écrit avec beaucoup de prudence et de délicatesse, de prévenance, chère Marie-Ernestine, j'ai eu l'honneur de mieux rencontrer votre mari quelques mois avant le 18 mai, j'ai découvert derrière cet homme que j'aimais haïr à cause de ce qui nous rapprochait un homme très différent de celui dont je m'étais fait une image peu flatteuse. Au lieu du chef obtus d'une scierie et d'une menuiserie, d'un propriétaire terrien qui régnait comme un seigneur imbu de lui-même, je suis tombé sur un homme qui avait pour seule ivresse la passion de la justice, le goût immodéré de la justice, et j'ai vu mon sentiment pour lui croître chaque jour en me disant qu'il était bien normal que son cœur trouve en le vôtre l'écrin dont il avait besoin pour s'épanouir. Je laisserai raconter l'histoire saugrenue qu'on nous a inventée des cinquante soldats retenant cinq mille Boches sur une colline, cinquante braves menés par votre valeureux mari et condamnés dès le départ ; je les laisserai dire, je ne contesterai rien, simplement pour lui, dont la probité seule mériterait déjà sa statue. Mais je veux que vous sachiez la vérité, parce que la vérité, je l'ai vue sous mes yeux du temps où ils étaient

encore en moi, avec toute ma tête, et je peux vous assurer que personne n'a laissé cinquante bonshommes se faire tuer pour garder une place qui était déjà perdue ; non, tout le monde avait déjà fui, à part les cadavres et des blessés qui râlaient pour qu'on les achève sur place, non, tout le monde a détalé parce qu'un soldat mort est un bon à rien pour la suite des événements. Tous nous avons abandonné le poste qui était déjà pris par les Allemands, et s'il a fallu trouver cette histoire d'héroïsme c'est que quelques galonnés comme cette vache de Pétain et d'autres ont eu besoin de cajoler l'arrière-pays dans le sens du poil, et tant mieux si les femmes sont moins malheureuses de savoir que leurs fils et leurs hommes meurent comme on meurt dans les livres d'histoire, mais la vérité c'est qu'ils sont morts comme des chiens, votre Jules comme les autres, que j'ai vu tomber la face la première, dans un creux d'obus, planté dans le dos par une baïonnette, peu importe, je vous le dis parce que je sais aujourd'hui que nous ne nous rencontrerons plus jamais, car il ne faut plus jamais que nous puissions nous reparler, vous le comprendrez, vous, car comme tous les gens de ma sorte, avec ce que nous sommes devenus, si nos familles veulent bien encore de la force de nos bras et de nos pensions, de nos breloques, j'ai peur qu'elles refusent nos bouches à nourrir et le déshonneur de ne pas être totalement tombés, comme seuls les vrais héros sont tombés, les seuls qu'il faut honorer, puisqu'ils ne reviendront pas. Gardez de moi l'image du jeune dandy prétentieux ainsi que du professeur médiocre que j'étais, ce dont je ne suis pas fier, du pianiste pitoyable qui ne vous arrivait pas à la cheville et qui a été si admiratif de votre talent, ce dont je garde en revanche une immense fierté ; et c'est au nom de cette fierté plus que de l'épreuve de honte de ce que je suis devenu que j'exige qu'à aucun prix vous ne puissiez avoir la malchance de me croiser en ville ou ailleurs. Je veillerai à ce que cela n'arrive pas, et vous, ma très chère amie, recevez ces mots de moi comme les derniers de Florentin Cabanel, qui vous doit plus que vous ne lui devrez jamais.

54

Quand on était arrivé à la maison, c'est comme si Marie-Ernestine s'était volatilisée – furtive et grise comme un animal dans l'ombre, un

serpent, un mulot qui se faufile, un lézard disparaissant dans la fissure d'un mur ; oiseau de nuit arraché en plein jour à sa somnolence, comme foudroyé par une lumière trop vive – non, arrêtons, Marie-Ernestine n'est pas un oiseau de nuit et n'a pas été foudroyée par une lumière trop forte, l'homme qu'elle a revu ne l'a pas aveuglée comme l'auraient fait de nos jours des phares éblouissant en pleine nuit les yeux d'automobilistes en panne sur une bande d'arrêt d'urgence. À peine entrée dans la maison, comme piquée au vif par un spectre ou un fantôme bien vivant, Marie-Ernestine s'était précipitée devant l'enfant en la dépassant, sans un regard pour elle, presque en courant, sans aucun intérêt pour tout ce qui pouvait se passer autour de son champ de vision mais surtout pour fuir sa fille, qui s'était arrêtée pour comprendre et voir cet empressement de sa mère, sa panique, sa terreur, comme si elle, l'enfant, allait prendre le risque de demander à sa pianiste de mère quelle mouche l'avait piquée pour qu'elle détale aussi vite, pourquoi elle était si livide depuis qu'on avait croisé cet homme, pourquoi on était rentrées si rapidement – à tel point que la voiture aurait pu verser dans le fossé et qu'il s'en était fallu de peu qu'on aie un accident. Mais si toutes ces questions l'avaient traversée, aucune n'avait franchi ses lèvres ; Marguerite avait suivi la course de sa mère sans un mot, juste le temps d'apercevoir la grand-mère campée les jambes écartées, solides, sur le seuil de la porte de la cuisine, les manches retroussées au-dessus des coudes et les mains rouges à cause des betteraves qu'elle préparait pour le dîner, s'essuyant les doigts dans un torchon aussi rose que des joues de jeunes filles devant un troupeau de prétendants.

Marguerite a pu voir que sa grand-mère a pris son air renfrogné des grands jours pour marquer son étonnement devant tout ce charivari, regardant sa fille comme si c'était elle qui avait onze ans et non pas Marguerite à qui, d'un coup d'œil au contraire interrogatif et sérieux, comme entre adultes on s'interroge sur la bizarrerie d'un enfant, elle impose de donner une explication

Ta mère a vu le diable ?

avant de se tourner vers Marie-Ernestine pour lui reposer la même question,

Tu as vu le diable ou quoi ?

mais avec un ton de reproche qui aurait voulu arrêter sa fille dans sa marche – mais non, rien n'y a fait, Marie-Ernestine a continué jusqu'à

l’escalier, elle a juste tourné la tête vers sa mère, ralenti peut-être un peu sa cadence, très légèrement sa marche, son souffle, pour lâcher qu’elle ne se sentait pas bien et qu’il fallait absolument qu’elle aille se coucher, mal à la tête, des vertiges, et, aussitôt, n’attendant aucune réponse, ne laissant aucune place à sa mère pour penser un mot ou un conseil à lui donner, la voilà déjà en haut des marches quand la grand-mère de Marguerite en est encore à lui demander ce qui lui arrive, sa voix retombant cette fois sans ironie ni force, dans le vide, aplatie avec ses questions

Est-ce que tu as besoin –

alors que Marie-Ernestine a déjà presque atteint sa chambre et que, même si sa mère essaie de la suivre jusqu’aux premières marches,

Tu veux de l’eau chaude ? tu veux –

la grand-mère n’entend pour réponse qu’une porte qui se ferme et seulement une voix poussive et exténuée,

Qu’on me laisse seule – seule, je veux être seule, je veux qu’on me laisse seule.

Et voilà que ce sont la grand-mère et la petite-fille qui sont seules toutes les deux et ensemble, ou, plutôt que seules, encombrées par la présence, au milieu d’elles, des fantômes d’une Marie-Ernestine jeune fille et d’un professeur de piano trop parfumé et délicat pour un homme. Toutes les deux se regardent et c’est comme si le visage de la grand-mère exigeait de Marguerite des explications, comme si elle avait été complice de sa mère, accusation que confirme ce geste brutal et inattendu, lorsque l’enfant sent se serrer sur son poignet les doigts fermes de sa grand-mère, comme si celle-ci avait oublié les taches de betteraves sur ses mains ou que soudain elle se fichait de salir les manches de l’enfant, se contentant de la serrer fort et de l’entraîner dans la cuisine sans rien lui demander, ne posant aucune question ni ne faisant aucun reproche mais l’entraînant, la collant contre le vaisselier et la retournant face à elle, sans oublier de revenir sur ses pas pour fermer la porte de la cuisine avant de revenir à la charge, laissant à peine à la fillette le temps de voir sur la table les betteraves en morceaux carrés dégoulinants de jus violet et celles, rondes, charnues, à la peau toujours épaisse et noirâtre, encore intactes sur leur planche. Mais ni l’enfant ni la grand-mère ne se laissent une seconde étourdir par les odeurs du sang d’un lapin écorché qui finit de couler dans une bassine de cuivre,

l’odeur d’ail et les senteurs de persil, rien n’y fait, le visage de la grand-mère requiert toute l’attention de Marguerite ; celle-ci veille à ne pas se trahir lorsqu’elle se met à parler – elle ignore comment ça lui vient, le mensonge, l’omission, la duplicité, mais ça lui vient avec une facilité déconcertante et presque jouissive, elle peut dire tout ce qui est vrai sans sourciller – l’attente sur le parvis, l’impression que sa mère l’avait oubliée, puis le trottoir, la voiture et sa mère qui l’appelle, et enfin l’homme au chapeau noir qui attend debout à côté du cabriolet et parle à sa mère, une affreuse gueule cassée avec un chapeau vissé sur la tête pour cacher son œil de verre, son crâne défoncé, sa bouche raccommodée comme un mauvais patchwork.

Jusque-là, elle ne ment pas, ne cache rien ; elle dit tout et les mots n’ont aucune raison de trembler dans sa bouche.

Mais quand pour répondre à la grand-mère elle s’entend expliquer que sa mère lui a présenté l’homme comme son ancien professeur de piano, et quand elle voit sur le visage de la vieille femme une expression perplexe et amère, elle comprend qu’il lui sera facile et presque doux de jouer avec la réalité, de laisser rouler les mots dans sa bouche avec affront et les yeux fixés bien droit sur ceux de sa grand-mère, c’est si facile, et agréable, presque amusant, de faire comme si elle ne savait pas qui il était, cet homme, cette carcasse, cette épave, ce spectre errant chez les vivants, un bien drôle de clown sinistre, elle hausse les épaules pour en rire – même si elle voit qu’il ne faut pas se moquer des gueules cassées, que sa grand-mère ne le supportera pas – alors elle réfrène le mouvement, juste un haussement de sourcils, mais elle continue encore, joueuse et sournoise comme elle ne se connaît pas encore, à parler de cet homme et de sa mère comme si elle n’avait jamais eu connaissance des lettres cachées dans l’armoire de la chambre ; elle se dit, parce qu’elle en prend conscience juste à l’instant, qu’elle en sait sans aucun doute davantage que n’en saura jamais sa grand-mère, et cette idée lui dessine sur le bas du visage, au-dessous des lèvres, un rictus de méchanceté que sa grand-mère découvre avec stupeur et qui lui fait demander

Qu’est-ce que tu trouves de drôle à ça ?

effaçant d’un coup la grimace sur le visage de la gamine qui retrouve ses deux yeux très noirs qui sont ceux de son père, avec la candeur de ceux à qui l’on donnerait le bon Dieu sans confession – comme on dit – ou

disait –, l’enfant se contentant d’obéir à son aïeule quand celle-ci lui demande de l’aider à préparer le repas.

Et les voilà qui dînent toutes les deux avec, entre elles, la chaise vide de Marie-Ernestine ; toutes les deux qui s’emmurent dans un silence fait de mastications, de bruits de couverts, d’eau qui coule d’un pichet à un verre. Parfois on se demande si, là-haut, dans sa chambre, Marie-Ernestine ne voudrait pas un peu de bouillon ou du pain avec du fromage, quelque chose, n’importe quoi, pour lui coller au ventre. On suppose que peut-être elle dort déjà, qu’elle n’a pas faim, que cette rencontre avec cet homme a été perturbante ; la grand-mère se sent obligée d’expliquer à la gamine que le professeur de piano avait été pour sa mère comme un mentor, mais qu’il avait fallu mettre le holà quand il s’était mêlé de son avenir et lui avait collé des fariboles dans la tête, comme de faire le Conservatoire ou je ne sais plus quelle ânerie qui avait mis Firmin dans un état de furie comme on ne l’avait jamais vu, ça non, et en racontant comment ça avait fait des histoires avec la grand-tante Caroline qui avait pris fait et cause pour le professeur de piano. La grand-mère prépare un plateau sur lequel elle pose un bol de bouillon de volaille, un peu de pain et de fromage blanc dans un ramequin de porcelaine vieux comme l’enfance de Firmin, et puis, changeant de conversation en adoucissant sa voix,

Tiens, Marguerite, va porter ça à ta mère.

L’enfant ne dit pas non, ne rechigne pas, elle obéit avec joie, trop contente de finir de comprendre ce qu’elle savait déjà quand la vieille dame croyait lui apprendre toute une histoire. L’enfant ne dit pas non plus que si elle accepte d’apporter une collation à sa mère, ce n’est pas tant pour lui être agréable ni parce que cette dernière pourrait en avoir envie que parce que l’occasion est trop belle – offerte sur son plateau de vieux bois aux poignées d’argent – de monter à l’étage, de frapper à la porte et d’entrer dans la chambre de sa mère, qu’elle imagine perdue sous ses draps comme une petite noyée engloutie sous les eaux. Elle se lève et monte avec le plateau en prenant les airs compassés qu’on attend d’elle – que ne ferait-elle pour sa mère ? – et sent son cœur qui bat dans sa poitrine avec la férocité d’un fauve au moment de se lever, de se saisir du plateau, de marcher en faisant bien attention de regarder danser le bouillon dans son bol, en prenant garde de ne pas trébucher en montant jusqu’à l’étage, où, après avoir frappé brièvement, elle ouvre maladroitement la porte de la chambre, dans un

silence presque religieux, l'air grave, les yeux baissés, les mains accrochées aux poignées du plateau comme si elle risquait de le lâcher.

Je ne t'ai pas dit d'entrer.

La voix de sa mère la fait sursauter, mais Marguerite se reprend, garde son sang-froid,

Non. Pardon.

Tu peux repartir avec ton plateau, je veux qu'on me laisse seule.

L'enfant regarde sa mère assise dans le lit, aussi raide contre son oreiller qu'elle l'était sur le siège de la voiture quand elle voulait obliger le cheval à avancer toujours plus vite, mais là, elle est figée comme une morte, ne veut rien que cette obscurité qui peine à descendre dans l'espace de sa fenêtre. L'enfant lui demande si elle veut qu'on lui ferme le volet, mais sa mère répond que non, elle ne demande que le silence et qu'on la laisse. L'enfant incline la tête, modestement, soumise ; elle se pince les lèvres et peut-être laisse-t-elle

Bien

échapper un *bien* résigné et docile, les yeux plongés sur le plateau et son bouillon, son pain, son fromage. Elle hésite, demande si elle doit laisser le plateau sur un coin de table,

Pour plus tard ?

mais la mère la chasse d'un revers de la main et lui ordonne avec une lassitude théâtrale de rapporter tout ça à la cuisine – horreur de l'odeur du bouillon froid. Marguerite alors s'éclipse, et c'est toute une affaire : tenir un plateau, ouvrir et refermer la porte. Elle se retrouve dans le couloir, essaie de ne pas glisser, le bouillon danse dans le bol et frôle dangereusement le bord ; il pourrait déborder, mais non, Marguerite se raffermit sur ses jambes, elle imagine la réaction de sa grand-mère si elle renversait la soupe – je voudrais bien vous y voir.

55

Et c'est ainsi que, la nuit durant, Marguerite ne fermera pas l'œil, comme aimantée par tout ce qui viendra de la chambre de sa mère. Au départ, pourtant : rien. Juste la certitude que celle-ci guette, assise dans son lit, exactement dans la même position que celle dans laquelle Marguerite

l’avait laissée au moment de sortir de la chambre avec son plateau et sa maladresse, déclenchant la colère de sa grand-mère, qui lui a parlé avec ce ton sec qu’elle réservait le plus souvent à des saisonniers qui travaillaient mal. Ce soir-là, c’est à Marguerite que la grand-mère a parlé sur ce ton, comme si l’enfant avait déclenché la foudre en évoquant l’homme au chapeau – un instant Marguerite avait cru que c’était pour s’être moquée des gueules cassées qu’elle avait subi l’irritation de sa grand-mère, mais non, la fillette avait fini par comprendre que c’était le professeur de piano, sa simple existence, son retour dans le monde réel qui avait déclenché ce ton vexé, et elle s’était demandé pourquoi ce type au visage rapiécé pouvait mériter tant de colère, car il était inenvisageable que la grand-mère ait pu lire les lettres que celui-ci avait envoyées à Marie-Ernestine. Alors, c’était comme si, par la voix, la figure fermée, par la colère rentrée, fulminante, prête à exploser, sa grand-mère avait révélé à l’enfant qu’il y avait eu une histoire avant son histoire, avant l’histoire vernissée et parfaite de ses parents : quelque chose qui pourrait être une bonne nouvelle mais ne l’est pas, le monde est plus vaste que ce que nous en voyions, et sans aller jusqu’à croire les mots de la dernière lettre de l’homme – quand il prétend que son père, Jules, est tombé raide mort dans un trou d’obus, tué par une baïonnette dans le dos, que l’armée française n’aurait de surcroît jamais commis l’ineptie de laisser cinquante épouvantails se faire massacrer par cinq mille soldats du Kaiser pour le plaisir de garder quarante-huit heures de plus le contrôle d’un terrain pelé comme un œuf – même sans lui accorder de crédit, sans vouloir accepter sa mauvaise foi et son antipatriotisme, c’était comme un vide immense qui s’ouvrait entre les lattes du plancher, comme si à chaque pas on marchait au-dessus d’un gouffre.

Cette nuit, le sommeil ne vient pas ; Marguerite refait le film de la journée – reprend bien sûr la présence désagréable du curé et l’odeur du bois presque noir du confessionnal, elle reprend tout ce qu’elle a pu dire et repense à ce qu’elle a pu taire, elle fait attention à n’avoir rien dit qu’elle s’était juré de ne pas révéler – elle a bien tenu, au moins rassurée de ce côté –, puis elle pense à sa sortie de l’église et au soleil froid de l’après-midi, aux feuilles vert tendre des arbres, au vent qui les agite comme des chiffons pour nettoyer les fenêtres, et puis soudain la voix de sa mère jusqu’à ce moment, où, du fond de son lit, elle entend le tic-tac métallique

de son réveil qui fait passer les secondes et les minutes avec le vacarme d'un char d'assaut, mais aussi comme si rien ne bougeait, que le temps faisait du surplace ; pourtant elle sait bien que la nuit est tombée – elle a entendu le hululement de la chouette, comme presque toutes les nuits, et puis, après s'être laissé croire qu'elle avait peut-être dormi deux ou trois heures, elle a ouvert les yeux pour constater, découragée, que trois quarts d'heure seulement étaient passés.

Il n'est pas encore minuit et elle sait pourquoi elle ne peut pas dormir – un bruit, ce bruit inaccoutumé pour elle, qui s'endort toujours la première et ne se pose jamais la question d'entendre ce qui gargouille du grenier à la cave, dans l'épaisseur de la charpente, de la toiture, dans le joint qui unit les pierres. Des sons s'éveillent, s'ébrouent, s'élancent puis se rendorment ; tout ça vit comme un corps avec ses borborygmes et ses flatulences, ses rots, ses mouvements, d'un bout à l'autre du couloir, de la chambre de Marguerite à celle de sa mère, tout au fond. La grand-mère dort en bas et n'a jamais voulu d'autre chambre, même si celles du haut sont plus vastes, plus chaudes en hiver parce que la chaleur monte, et plus fraîches en été parce que les fenêtres s'ouvrent directement sur la nuit. Ce qui fait que mère et fille ne dorment que toutes les deux à l'étage, chacune à un bout de la maison, séparées par un long couloir qui est celui que Marguerite aime franchir quand, le jour, elle ose pénétrer dans la chambre de sa mère. Un bruit qui ressemble à un chuintement, un froissement, un rhume peut-être, mais qui persiste trop longtemps, se fait trop discret et lourd en même temps et qui ne finit pas, se pose, reprend, hausse jusqu'à devenir franchement audible puis semble s'atténuer à travers les cloisons qu'il infiltre et longe ; pendant un instant très long, Marguerite ne veut pas l'entendre, elle se tourne et se retourne dans son lit, enfonce la tête dans l'épaisseur de son oreiller, mais enfin elle se résigne à l'accepter et imagine que quelque part, dans une pièce ou dans le couloir, une souris ou un animal grignote une pièce de tissu ou de pain qu'on aurait oublié là. Puis elle laisse tomber cette idée et, hésitante d'abord, se lève de son lit, passe sa robe de chambre et allume sa lampe à pétrole avec une infinie précaution pour ne pas faire de bruit. Elle sort de sa chambre, et, pas à pas, fixe la fenêtre à l'autre bout du couloir. Elle avance lentement vers la chambre de sa mère ; des halos de nuit bleutés et verdâtres rayonnent sur les branches des arbres et donnent des reflets de cuivre à la vitre qui rencontre le reflet de sa

lampe ; elle ralentit, au fur et à mesure qu'elle approche de la porte de sa mère et que le son se précise, se fait plus net, plus sûr : plus rien, bientôt, ne peut cacher la réalité de ce qu'il recouvre. Marguerite ralentit ; sous la porte, sur le parquet, entre les lattes, coule et vibre un rai de lumière orangé. L'enfant sait que sa mère doit être dans la même position que plus tôt, assise, raide, immobile ; la seule différence c'est que maintenant, se croyant seule, sa mère laisse dévaler sur ses joues un chagrin vieux comme le monde.

Marguerite reste là, suffoquée et surprise – sa mère pleure – elle pleure – sa mère pleure comme Marguerite ne l'a jamais entendue pleurer – comme elle ne l'a jamais imaginée pleurer. Dans la bouche et l'esprit de Marguerite roule ce simple verbe, *pleurer*, qui a soudain la magie d'une épiphanie, car les pleurs de sa mère sont entrecoupés de raclements de gorge, de souffles haletants, suffocants – ils ont l'épaisseur du réel et de la nature, de la terre et des bêtes quand elles meurent ou copulent, et c'est l'une des choses les plus étranges que Marguerite découvre cette nuit-là, ce gouffre qui est une plénitude et que pourtant chacun de nous camoufle comme le plus grand de ses secrets, celui qui échappe à tout, puisque c'est précisément cette fragilité que le monde veut cacher de sa propre nature. Ici, cette nuit, Marguerite apprend que sa mère possède cette part de glaires et de terre, de sang et de tremblements qui agitent les humains : sa mère *sait* pleurer, sa mère pleure avec des larmes qui la relient à cette musique si bouleversante qu'elle joue d'habitude avec détachement et maîtrise, avec calme et presque comme si rien en elle n'en était jamais affecté.

Le temps de le comprendre, Marguerite se laisse inonder par une émotion si puissante qu'elle retourne dans sa chambre et retire sa robe de chambre, éteint sa lampe et glisse dans son lit. Là, elle attendra le sommeil comme on s'accroche à une idée apaisante, mais que contrarient les idées sombres et les pensées obsédantes.

Pourtant, tout à coup, ça surgit dans la chambre de toute sa force : la lumière du jour.

C'est le matin, non pas le matin timoré de l'aube, non, mais un matin dont la lumière brûle presque les yeux de Marguerite ; un soleil jeune et vif

la surprend dans le cadre de sa fenêtre. Alors elle se lève d'un coup, vite, comme si elle devait se précipiter.

Elle passe sa robe de chambre sans prendre le temps d'attacher sa ceinture qui court ou rampe derrière elle qui avance, buste en avant, vers la chambre de sa mère – elle va sans même refermer la porte derrière elle, puis, au milieu du couloir, sans y réfléchir non plus, peut-être déjà écrasée par le silence qui s'impose à l'autre bout, devant la porte de la chambre de sa mère, elle ralentit. Elle est là, debout, inerte devant le silence de la porte fermée. Elle reste un instant sans bouger ; elle hésite, prend le temps d'attacher sa ceinture et la serre très fort puis recule, se retourne et descend – lentement, prenant le temps de réfléchir cette fois, ou bien laissant le temps à des tonnes de questions de lui envahir l'esprit – mais soudain tout se tait en elle.

Marguerite a fini de descendre l'escalier et, sans s'en rendre compte, sans savoir tout à fait comment elle y a atterri, la voici dans la cuisine où sa grand-mère la toise en plissant les yeux et va la sortir de sa songerie,

Les yeux vont te pourrir dans la tête à te lever à des heures pareilles !

en l'accueillant par une moquerie que l'enfant entend depuis toujours et à laquelle elle répond depuis toujours en haussant les épaules – la même blague à chaque grasse matinée. Marguerite s'installe à la table où l'on va lui servir son pain, son lait, son fromage, son miel ou sa confiture, mais aussi – et surtout – les mots qu'elle attend avec plus de faim et d'impatience que tout le reste. Car dans quelques minutes, après avoir pris un temps considérable sans un mot à sortir le bol de son placard, à couper le pain, à sortir le miel et le lait, posant sur la table chaque objet, sa grand-mère lui parlera de Marie-Ernestine – les mots dits à voix basse et lente, presque grave, caverneuse, comme s'il ne fallait être entendue par personne. C'est comme une nécessité exigée par ce qu'on va dire plus que par le risque réel d'être entendues par des oreilles indiscrètes : il faut le silence des messes basses et le ton sentencieux des discussions d'adultes pour expliquer à Marguerite que sa mère restera au lit et qu'elle n'a pas faim, qu'elle ne veut pas voir le médecin ni personne. Elle a juste besoin de dormir ; il faut la laisser se reposer, elle dit que ça va passer – oui, ça va passer, la grand-mère en convient avec un mouvement d'épaules presque moqueur, ou d'agacement, comme si tout ça ce n'était que des enfantillages, c'est sûr, elle ne va pas se rendre malade pour des histoires de – elle ne finit pas sa

phrase, la chute brille dans les yeux trop noirs de la fillette, se transforme en question, en insinuation que la grand-mère comprend et qui la fait vaciller quelques secondes. La voix se reprend pour expliquer que c'est très choquant pour ceux qui ont connu les gueules cassées *avant*, très dur, insoutenable souvent, de les découvrir dans l'état où ils sont aujourd'hui quand on a connu les beaux jeunes hommes qu'ils étaient, tous promis à une belle vie et qui se voient terrés comme les lépreux des anciens temps.

C'est ça la guerre,

dit-elle, et elle explique qu'il n'y a rien de pire que la guerre, que ça ne doit jamais recommencer, qu'on doit tout faire pour que la guerre ne recommence pas, tout, absolument tout, quand on pense à tous ces gens qui ont perdu la vie comme ton père et toutes ces femmes leurs maris, ces hommes défigurés –

mais l'enfant refuse d'en entendre plus. Marguerite se lève d'un bond de sa chaise, les mains sur les oreilles, elle s'enfuit sans avoir touché son petit déjeuner, laissant la grand-mère muette. Elle comprend que l'enfant a dû être secouée devant le visage de cet homme qui a l'âge d'être son père ; elle imagine que pour Marguerite cette image d'un homme monstrueux a dû la choquer peut-être, peut-être qu'elle en a fait des cauchemars – quoi d'anormal à ça ? comment dormir avec des images pareilles dans la tête, à son âge ? – c'est pourquoi elle se rassoit et ne suit pas l'enfant pour exiger qu'elle finisse son petit déjeuner, elle laisse ses bras retomber sur ses cuisses et sent dans sa gorge une boule qui se serre – tous ces malheurs accumulés depuis tant d'années qui n'en finissent pas de revenir pour quelques secondes ou plusieurs heures, comme s'ils avaient définitivement élu domicile en nous et que, la plupart du temps, ils consentaient à se laisser oublier et à faire une place à l'espoir d'un présent sans passé – mais pas longtemps, comme pour mieux avoir le plaisir de vous le faire revenir au cœur comme un coup de hache, parce que vous aviez commis l'erreur de l'oublier trop longtemps.

Marguerite a beau remonter dans sa chambre, claquer la porte et se jeter sur son lit, plonger son visage dans son oreiller, elle a beau laisser déborder ce mélange de colère et de peine, elle ne sait pas pourquoi ni pour qui elle pleure, si c'est par dégoût, tristesse pour sa mère ou pour quoi d'autre encore, peut-être pour tous les soldats, qu'ils soient français ou même allemands, tous ces pauvres bougres, ou contre l'absurdité de la guerre elle-

même ? Aucune idée. Dans sa tête, un brouillard d'images et d'idées luttant contre des idées contraires, ou peut-être même pas des idées mais des images, des mots, des écorchures, des épluchures d'idées qui se mêlent et dansent ou se fracassent comme des rocs, allez savoir, à son âge, ce qui se passe dans sa tête quand des idées et des mots compliqués d'adultes sont répétés si souvent qu'ils se déchirent les uns les autres comme des lambeaux de papier et se mêlent dans une confusion de confettis ? Elle revoit le visage de l'homme et pense que pas une seule fois elle n'aura vu sa mère pleurer avec le même abandon pour son père, ni sa grand-mère plaindre son gendre comme elle s'est mise à plaindre les gueules cassées. Elle ne peut pas réprimer ce mouvement de haine contre ceux-là qui se sont fait démolir par les Allemands et seront revenus la queue entre les jambes, la tête basse ; elle a honte d'eux, et cette honte devient de la colère contre ceux qui les pleurent et les plaignent – sa mère, sa grand-mère. Elle a honte qu'on puisse pleurer pour des hommes qui ont fui, qui sont partis en critiquant les décisions de Pétain et des généraux, qui ont abandonné le terrain à l'ennemi et imaginer que ce sont eux qu'on plaindra davantage encore que les héros qui sont morts pour l'honneur de la France – elle pense à son père, à tous ceux qui n'en sont pas revenus, qui sont restés figés la gueule ouverte dans un cri, et c'est l'image de la statue du cimetière qui s'impose, elle voudrait aller là-bas et lui porter un bouquet de fleurs sauvages – des marguerites mais aussi des coquelicots et des bleuets – pour lui dire qu'elle ne pleurera jamais pour les hommes qui ont pu écrire, dans des lettres d'embusqués, bien au chaud dans les hôpitaux, que les soldats étaient aussi des lâches et des peureux, que tous avaient envie de fuir et d'en finir avec la guerre en critiquant les décisions des généraux et des héros de la France ; elle voudrait lui dire qu'elle sera toujours du côté de ceux qui portent fièrement le sacrifice de leur vie pour leur pays, pour leurs enfants, non pas comme ceux qu'on pleure parce qu'ils sont revenus rafistolés comme des poupées atroces qui débitent des discours, et tout en ressassant ces idées générales qu'elle n'est pas si sûre de comprendre elle-même, elle sent son cœur se serrer lorsqu'elle pense aux pleurs et à la solitude de sa mère dans la nuit.

Lentement aussi – peut-être plus lentement encore – assise sur le bord du lit, elle semble réfléchir et peser une décision grave. Elle aspire longtemps, relâche son souffle : elle se lève et cette fois, calme, déterminée,

sans vitesse ou lenteur excessive mais dans un mouvement régulier et net, elle sort de sa chambre et longe le couloir qui mène vers la chambre de sa mère ; elle regarde la fenêtre tout au bout et la fixe, celle-ci semble s'agrandir dans son œil : elle voit au travers des vitres les formes des feuilles qui découpent le bleu d'un ciel déjà pur et les reflets dans les vitres où s'accrochent des bandelettes roses de papier peint et une frise de feuillus pastel, et puis, en arrivant juste devant la fenêtre, elle s'arrête, oblique d'un quart de tour sur la droite, devant la porte de la chambre.

Cette fois elle pose sa main sur le bouton de la porte ; elle tourne la poignée et entre.

Ici, il ne fait pas vraiment sombre, même si le volet est fermé. Les formes se dessinent dans un flou brunâtre où tous les objets semblent n'en faire qu'un seul, ramifié, biscornu, se prolongeant tout le tour de la pièce. L'enfant reconnaît la chambre, même si la semi-obscurité lui donne cette sorte d'homogénéité confuse, comme si tous les objets se diluaient les uns dans les autres ; Marguerite s'arrête près de l'entrée, elle vient de refermer la porte. Sur la gauche, le lit de sa mère, qui dort allongée sur le côté mais le visage tourné vers la porte, vers sa fille, ainsi presque de face. La pianiste dort le bras gauche le long de son corps, la main descend jusqu'à la cuisse, au-dessus du drap et de la couverture. La tête repose sur le haut du bras droit qui s'étend, abandonné, relâché, perpendiculaire à l'autre bras et au corps ; il longe la largeur du lit jusqu'à sa moitié, en suivant le traversin. La mère ne bouge pas du tout, un souffle léger soulève sa poitrine, la bouche est légèrement ouverte. Marguerite se dit que c'est peut-être la première fois de sa vie qu'elle regarde dormir sa mère ; elle essaie de retenir son souffle pour passer le plus inaperçue possible. Ses yeux s'accoutument à la semi-obscurité, et bientôt se dessine le visage de sa mère – les sourcils, les yeux, le bord des dents entre les lèvres.

Insensiblement, avec une infinie lenteur et douceur, Marguerite approche du lit puis, plus doucement encore, pose ses mains à plat sur le matelas, monte sur le bord du lit ; le matelas se creuse légèrement et le corps de Marie-Ernestine penche en avant, vers sa fille, mais ce n'est presque rien, elle ne s'en aperçoit pas dans son sommeil. Marguerite, elle, qui perçoit le mouvement, prend peur et n'ose plus bouger : elle regarde sa mère, étonnée par la tranquillité de son visage, par son air reposé, ses paupières fermées. Elle regarde l'épaule, longe le bras qui vient presque

jusqu'à elle, et puis la paume de la main qui est toute proche, qu'elle pourrait toucher. Elle regarde les doigts, l'intérieur de la main – une partie du miracle de la pianiste se tient ici et dort, pour l'instant, comme un géant fatigué. L'enfant voudrait voir chaque pli de peau comme si elle allait apprendre quelque chose ; elle sait que c'est absurde et son regard remonte vers l'avant-bras. Là, pourtant, quelque chose se produit ; elle connaît cette cicatrice pour l'avoir vue des dizaines de fois. S'il se peut que, petite, elle ait demandé à sa mère d'où venaient ces boursouflures qui suivaient le poignet et remontaient sur six ou sept centimètres sur l'avant-bras, elle n'avait jamais obtenu de réponse, ou ne se souvenait pas d'en avoir obtenu, pas davantage d'ailleurs lorsqu'elle avait posé la même question à sa grand-mère. Elle avait arrêté de demander et maintenant, lentement, doucement, elle approche pour voir plus nettement le dessin de la cicatrice, les coutures – oui, ici on a recousu la peau, mais c'est assez grossier, Marguerite comprend pourquoi sa mère porte toujours des manches très longues ou des bracelets ou n'importe quoi pour cacher cette peau abîmée – et soudain l'envie folle et obscène lui vient d'approcher la main, un doigt, l'index, pour effleurer la cicatrice.

L'image du visage du professeur la traverse – c'est une fulgurance aussi vite éteinte car soudain la main de sa mère se referme, le bras se rétracte, se replie d'un mouvement vif, apeuré ; la tête s'est soulevée et les yeux effrayés de Marie-Ernestine fixent l'enfant – Marguerite d'un bond saute du lit pendant que sa mère se redresse avec des yeux pleins d'une telle colère que sa fille n'a pas le temps de la voir, elle a déjà fui et à travers le couloir n'entend pas le cri apeuré et haineux –

Je veux qu'on me laisse seule – j'ai dit seule !

V

56

La France – ce qu'il en reste – en éclats – une carte de France comme celle qui trônait derrière l'estrade et le bureau du maître à l'école primaire des filles et qu'on aurait découpée en timbres, en morceaux de la taille d'une pièce d'un franc, en confettis, en éclaboussures de France partout sur les routes avec ses colonnes de réfugiés – des routes enjambant des ponts de pierre minuscules et des voitures abandonnées dans les fossés faute de carburant, le bourdonnement des avions ennemis qui mitraillent à tout va dans le bleu de l'été – leurs ombres d'oiseaux gris-noir flottant au-dessus des champs de pâquerettes, de moutarde sauvage et de colza et sur les routes où avancent péniblement des cohortes d'hommes et de femmes tous plus ou moins mal fagotés, cachés sous des chapeaux et des fichus, les mains accrochées au guidon des vélos comme pour un tour de France revisité – oui, ces masses de badauds, de touristes égarés, de voyageurs qui n'auraient pas imaginé il y a encore quelques semaines qu'ils se retrouveraient recrachés à des centaines de kilomètres de ce lopin de terre auquel leur vie était attachée depuis toujours – ces baraques, ces fermes que même pendant la Grande Guerre les anciens n'avaient pas quittées, mais incarnant désormais ces hordes, non, pas même des hordes, troupeaux plutôt, avançant à l'aveugle, se calant dans les pas de celui qui marche devant, à côté d'un chien mort de soif tirant la langue, ou d'un âne, d'une vache, chacun ayant laissé derrière lui une part de son nom se diluer dans cette coulée sombre et sinistre, car avec tous les autres ils désertent les lieux qui sont le cœur de la vie de leurs anciens et d'eux-mêmes – ces villes, villages, terres, maisons, ruisseaux, forêts défendus pied à pied trop de fois par des jeunes gars morts pour rien et humiliés par les Prussiens en 70 et les Boches en 14 ; et cette fois c'est pire encore, un troupeau de vaches ou de moutons à la dérive qu'on mènerait à l'abattoir – ou écoulements, flux d'une transhumance retardée par des paralytiques dans leur chaise, par les gosses dans des caisses en bois, par des vélos aux roues voilées qui grincent et freinent en frottant les garde-boue, sans s'apercevoir qu'elles bloquent toute la colonne dans une lenteur qui rend la route plus longue et plus dure encore – riches et pauvres, jeunes et vieux, femmes et hommes confondus

dans la même mélasse terrorisée descendant du Nord vers un Sud dont ni les uns ni les autres ne savent rien – à part peut-être les plus riches, qui connaissent la Côte d'Azur et le bleu de la Méditerranée que les pauvres ont vus seulement sur des cartes postales en noir et blanc – cette France soudain décapitée – sans queue ni tête – ni haut, ni bas – comme une poule ou un canard qui court en rond, hystérique, la tête coupée, avant d'aller se vautrer dans un fossé et finir de vider en quelques spasmes son sang sur le jaune des boutons d'or, le violet des bleuets et le rouge presque diaphane des coquelicots, l'herbe drue d'un été si beau qu'on croit que les coups de feu qu'on entend au loin ou le pépiement des mitrailleuses ne sont que des leurres, des chants d'oiseau, l'ouverture de la chasse ; tout ça se retrouve au croisement de routes dont les noms se confondent et se perdent dans la nuit des temps, des bornes kilométriques avec des directions qui mènent vers le même nulle part tous ceux-là qui fuient, têtes baissées, la nuque rougie par les brûlures des coups de soleil, le visage cramé, la faim au ventre, et croisent les visages taiseux ou trop bavards de ceux du centre de la France – ceux-là qui les regardent passer, attentistes et curieux, assis depuis des siècles sur des chaises tressées de paille, à l'ombre d'un platane, d'un peuplier ou d'un saule.

Sans doute, depuis des siècles aussi, ceux-là observent la Loire et ses bancs de sable, sa beauté sauvage ou assoupie – sans doute aussi aujourd'hui ils la regardent comme le dernier rempart de la France tout entière contre l'envahisseur – oui, c'est ce qui se raconte encore – et c'est pourquoi ils voient avec méfiance débouler des masses compactes et grises de poussière et de fatigue, auxquelles ils demandent des nouvelles de ce fameux Nord et de ce fameux Est où nos hommes sont allés se faire tuer il y a vingt-cinq ans – comme si certaines plaies de l'histoire allaient se rouvrir encore, purulentes et grasses, recrachant leurs morts et des fantômes qui voudraient bien qu'on leur foute enfin la paix ; les gens du Nord qui dégringolent vers le Sud ce n'est jamais bon, semblent dire les mâchoires serrées des vieilles, car tous ces gens viennent de villes dont les noms puent le souvenir de la mort, des relents de guerre habitent dans les noms des villages de l'Est et du Nord, des noms qui résonnent presque comme celui de la guerre elle-même ; ceux des bords de Loire ne les voient pas forcément arriver d'un très bon œil, on se dit qu'avec eux c'est la guerre qui revient, la guerre, mais ils ne disent rien, ceux des bords de Loire, ou plutôt,

si, ils ont une chose à demander qui leur brûle les lèvres, qu'à tout prix ils voudraient savoir – est-ce que Paris est tombé ? Est-ce que Paris va tomber ? Est-ce que Paris peut tomber aux mains des Allemands ? Est-ce que c'est possible ? Paris, comme on dit pudiquement, *ville ouverte* ? –

Oui ? Bientôt ? Possible ?

Et ils s'étonnent encore, malgré ce qu'ils entendent à la radio, de voir venir à eux ces visages harassés par la fatigue et la peur qui traversent tous les corps, même les plus épais, les plus robustes, ceux de mastards qu'on trouve faibles comme des gosses traînant des charrettes avec des ballots remplis de chiffons et de vieux paletots, des vêtements en boules et des objets idiots, inutiles, de dentelles et de miroirs, de lampes de chevet et des cartons brinquebalants et défoncés avec de la vaisselle du dimanche à moitié cassée, vibrante comme les dents déchaussées dans la bouche des vieillards qui essaient de suivre à l'arrière des cortèges, sur la banquette arrière d'une carriole conduite par un âne qui avance avec sa pelade et ses yeux piquetés de mouches, comme une machine au ralenti. Toute cette quincaillerie, cette brocante se meut, danse en soulevant des nuages de poussière grise et jaune, fine comme du pollen ; toutes et tous avancent dans un silence de mort, voilà longtemps que l'envie ou le besoin de parler des plus bavards a fini par se tarir ; ils avancent, c'est tout, et le font sans s'en rendre compte, avec la monstruosité d'un dinosaure ou la maladresse d'un jeune éléphant, et, de tout ce bric-à-brac qui crisse, claque, tintinnabule, on voit dépasser, parfois, un oreiller, un coussin, un cadre avec la photo de deux vieux l'un à côté de l'autre, la vieille avec son fichu et le vieux ses moustaches, la photo dans son cadre qui tient sur une tour branlante de chaises, un tabouret, sous un fatras de vieilleries – les trésors de famille dont on ne se séparerait pour rien au monde et qu'on laissera pourtant tomber au fur et à mesure, se délestant de tout sur les bords des routes, dans les fossés et dans les trous, dans les rivières, toutes ces reliques qu'on balancera et qui feront le bonheur d'un paysan ou d'un chevrier à tête d'Ugolin, béret enfoncé sur le crâne, œil bovin et sourire idiot, oui, un de ces jours, tout ce qu'on laisse ou qu'on ne voit même pas tomber tant on est épuisé et qu'on ne voit plus rien, vidé de toutes ses forces, de toutes ses idées, avec comme seul mot de ralliement *fuir*, entasser le plus de choses et *fuir*, entasser le plus possible sur les carrioles, dans les voitures, tout entasser jusqu'au ridicule et puis tout abandonner derrière soi de ce qu'on

avait accumulé, nous et nos parents, nos vieux, depuis des lustres – des vaches, des cochons, des tracteurs et même des camions qui sans carburant ne sont plus rien que des carcasses qui attendront la pluie pour rouiller. Mais sans renoncer, tous se traînent encore sur le bord des routes avec dans le dos les décombres des trésors de famille, qu'on va perdre dans l'herbe épaisse et folle des fossés, même sans s'en apercevoir, égrenant des souvenirs qui de toute façon nous pesaient et nous tenaient les pieds dans la merde jusqu'au cou, les cages vides d'un oiseau mort depuis longtemps, des godillots, un miroir grêlé de taches noirâtres, une machine à coudre, un portemanteau et des parapluies aux baleines cassées – ah oui, heureusement que ma mère ne verra pas ça, se dit Marie-Ernestine lorsqu'on lui raconte l'effondrement en cours.

Sa mère, elle ne pourrait pas y croire.

Pas croire que vingt ans après une victoire en trompe-l'œil, on finisse par se dire que nos héros sont tués une seconde fois par ceux qu'ils ont cru vaincre, alors qu'à la fin ce sont les Boches qui viendront chez nous comme si tout ce qui nous appartenait leur était dû et qu'il leur avait suffi d'enjamber la Belgique pour venir se servir, comme s'ils pouvaient entrer en France en se torchant avec la ligne Maginot et la Belgique, comme si tous ceux qui les avaient repoussés ne l'avaient fait pour rien, ou pour le temps d'un répit, d'une illusion, c'est tout, et que tous ces pauvres bougres dont on avait pleuré la disparition s'étaient fait massacrer pour si peu qu'on pourrait en rire et que même notre consolation – la seule qu'on avait de les avoir perdus, qui était de se dire que tout ça avait au moins servi à vaincre le Kaiser – n'avait en réalité été qu'un répit offert au monstre allemand pour qu'il reprenne des forces et revienne nous rappeler l'humiliation de ceux de nos vieillards qu'on n'avait plus voulu écouter et qui étaient morts en ravalant leur salive et la débâcle de 71.

Alors y croire ? Non. Même devant l'évidence, devant les faits, devant la réalité elle-même, Marie-Ernestine, si on ne lui racontait pas ce qui était en train d'arriver avec des détails impossibles à inventer, aurait le réflexe de dire qu'elle refuse d'y croire, bien que pourtant elle finisse par s'y résigner car, quand ce sont des gens de confiance qui le racontent, avec un air si sombre et si atterré, personne ne pourrait le mettre en doute. Elle se résout à accepter – ce serait pourtant facile de croire que ce n'est pas vrai, puisque de chez nous on n'a quasiment rien vu de tout ça ou à peu près rien. Les

lieux-dits, les hameaux, certains villages sont encore protégés par leur insignifiance et leur invisibilité dans les affaires du monde, et tout ça parce qu'ils ont le bonheur – la chance, pour une fois – de n'être rattachés qu'à des routes mineures de poussière, de sable. Oui, cette fois, c'est plutôt bienvenu de n'avoir même pas un train qui s'arrête en gare de La Bassée – des marchandises – des rails déjà rouillés à peine on les avait construits, tout le monde bien content de savoir que cette machine infernale, le train, passe à côté, avec ses citadines à voilettes mauves et parme et ses messieurs à gants en peau de chèvre et que grand bien leur fasse.

Au moins, à l'abri de l'histoire, même si Marie-Ernestine a du mal à croire que ce qu'on lui raconte est vrai, elle pense avec soulagement à sa mère et se dit : heureusement que maman n'aura pas vu ça.

Ce que Marie-Ernestine revoit nettement, en revanche, comme si c'était hier, c'est la longue agonie de sa mère pendant le printemps 1933, à soixante-treize ans.

Elle revoit cette force et cette résolution, cet entêtement que sa mère avait gardés même en sachant la partie perdue, parce que la maladie lui était tombée dessus si vite qu'il aurait fallu la force d'un hercule pour qu'elle ait une chance de s'en sortir. Elle avait su qu'une fois dans son lit elle ne s'en relèverait pas, qu'elle irait de plus en plus mal chaque jour, chaque heure, jusqu'à la fin. Elle avait lutté avec obstination mais sans panique, non pas résignée mais calme, sachant la partie truquée, donnant quelques conseils à sa fille sur ce qu'il faudrait faire *après* – mais elle étouffait, sa gorge se serrait, interdisant à l'air de passer, le raréfiant jusqu'à l'extinction, et c'était à l'intérieur de son corps comme si sa poitrine se refermait ; elle n'avait plus la force de parler, n'aurait bientôt plus celle d'aller prendre l'air au-dehors – inspirant à peine – le minimum – un filet d'air – arrachant au bord de ses lèvres le peu qui suffisait pour repousser encore une fois la mort ; mais ça ne servirait à rien, elle l'avait su tout de suite et pourtant avait lutté, avait refusé de s'avouer vaincue presque par habitude, ne sachant pas faire autrement que de lutter en jetant ses forces jusqu'à vous crever les tympans pour arracher une dernière bouffée d'air à la chambre, dont on avait ouvert en grand la fenêtre. Se redressant d'un coup, de toute

sa puissance, les yeux gorgés de sang, elle était retombée en accrochant ses doigts autour de sa gorge comme si elle s'étranglait elle-même, exsangue, livide – morte.

Se battre, l'obstination, l'entêtement muet, jusqu'au-boutiste, elle avait fait ça toute sa vie et avait continué jusqu'à la fin ; souvent mine de rien, avec une grande discrétion mais sans jamais rien lâcher, elle avait tenu toute une vie avec un homme comme Firmin, dans le silence et l'obéissance, elle qui n'avait été que la préposée aux confitures et aux chaussettes à repriser pendant des décennies, effacée derrière un mari ombrageux, respecté ou plutôt craint, admiré sans doute mais aimé par personne – peut-être seulement par elle et par sa fille – par Jules ? –, une maison, des enfants, des travaux de couture et des conversations secrètes avec son homme sur les investissements à envisager et les engagements à tenir, tout en veillant à lui donner l'impression qu'à la fin c'était lui qui prenait les décisions et non pas elle, qui pourtant, souvent, les lui avait suggérées avec assez de jugeote et de conviction pour qu'il se les approprie ; cette femme avait tenu jusqu'à la mort, en lui disant non à elle aussi, la mort, comme si la mort – avec sa faux, sa cape noire, sa capuche et tout le folklore – ne saurait pas plus lui résister qu'en son temps Firmin ne l'avait fait.

Après tout, après la mort de Firmin, pendant la Grande Guerre, cette veuve que personne n'attendait avait fait preuve d'une force dont elle ne se serait jamais crue capable à l'époque – dont personne ne l'aurait crue capable –, et s'était délestée des confitures et des chaussettes à repriser pour sortir de l'ombre de son grand homme et prendre toute la lumière, celle des champs et d'un combat auquel elle n'aurait pas imaginé devoir faire face – elle qui était devenue la patronne,

Patronne

disaient-ils tous et toutes,

Patronne

quand, pendant la guerre et des années après, elle avait dirigé d'une main de fer – comme on dit – et sans la cacher sous la fausse douceur d'un gant de velours, les fermages, les champs, tous les employés, la gestion de la scierie et de la menuiserie, les loyers à encaisser. Elle avait tout tenu et avait rabattu quelques-unes de ces grandes gueules d'hommes, de ceux-là qui avaient voulu croire en la crédulité des femmes, tous ces hommes qui avaient essayé de gratter un morceau de terre, un lopin de cailloux, un coin

d’eau, un champ, une maison, pour la moitié de son prix sous prétexte que des femmes n’arriveraient pas à leur tenir tête ; mais la patronne, puisqu’elle l’était devenue, avait su les moucher en les renvoyant dans les jupes de leurs mégères, leur expliquant qu’elle n’avait rien à vendre – elle qui se tenait droite dans ses bottes, à suivre la route tracée par son mari puis par son gendre. Quand ç’avait été à elle de suivre ce chemin, pas la peine de la baratiner ni de lui faire des offres dont le seul intérêt pour elle était de la faire rire, en lui montrant combien on la prenait pour une idiote parce qu’elle était une femme.

C’est donc cette femme si forte et modeste, humble et soumise à son mari, docile en apparence, qui avait montré sa capacité à soulever des montagnes sans se faire remarquer, ou en se faisant remarquer et craindre juste quand il le fallait ; c’est cette femme-là, donc, que tous et toutes avaient crue immortelle à force d’imaginer que leur monde tournait seulement par la magie de ses décisions et de sa force, qui rejoindra Firmin dans la nuit de son caveau, et dont chacun pourra s’étonner de lire, gravé dans la pierre comme une révélation pour eux tous, qu’elle avait eu un nom et un prénom *à elle*, un patronyme de naissance qui avait été celui transmis par son père, certes, mais un prénom auquel personne n’avait jamais pensé à faire usage pour la nommer, comme si tout son être n’avait été que fonctions, rôles, attributions, et que c’est seulement par la magie de sa mort qu’apparaissait, à travers son prénom et son nom, la réalité de son existence :

Jeanne-Marie Florabelle,
Épouse Proust
1860 – 1933

57

Aujourd’hui, Marie-Ernestine se demande bien ce qu’elle dirait, sa mère, et si elle penserait que Pétain avait bien fait ou non, avec son cœur serré et ses trémolos dans sa voix de vieux patriarche, de demander à chacun de laisser les Allemands engloutir la France comme, il y a vingt ans,

ces derniers n'avaient pas réussi à le faire. Est-ce qu'elle lui ferait confiance et penserait comme beaucoup que le vieux héros avait eu raison d'obtempérer face aux Allemands pour éviter de sacrifier nos jeunes, comme en 14-18 ? Est-ce qu'il avait eu raison devant l'écrasante supériorité allemande – certains en avaient remercié la Vierge parce que grâce à l'armistice, la vie de leur fils serait épargnée, on arrêterait cette folie avant qu'elle décime notre jeunesse et certains avaient pensé que le maréchal avait fait preuve de sagesse quand d'autres – des va-t-en-guerre et des ignorants – des juifs – des communistes – avaient pleuré et continué des combats sporadiques, perdus d'avance – pauvres gamins de l'École de cavalerie de Saumur, tentant de sauver l'honneur et de stopper l'avance de la Wehrmacht –, faisant sauter les ponts par où les gens fuyaient, prétendant retarder l'avancée des Allemands – que pourtant chaque jour confirmait : Poitiers, Clermont-Ferrand, Cholet, etc. – quand leurs seules actions, à ceux-là qui n'étaient pas encore des résistants et n'avaient rejoint aucun maquis mais étaient le plus souvent jeunes et inconscients des risques qu'ils prenaient et faisaient prendre aux autres, c'était de bousiller la France et ses constructions nouvelles, ses ponts, ses architectures métalliques, avec des bombes artisanales.

Mais il faut dire que depuis le 16 juin, après la démission de Paul Reynaud – qui se souvient de ce président fantôme ? –, la France est un coquelet sans tête ; Pétain est nommé chef du gouvernement et le 17 il inonde les ondes avec son cœur serré et, surtout, en trucidant celui des millions de Français qui avaient vu en lui un sauveur et comprennent qu'il vient de les lâcher, pendant que le général de Gaulle gagne Londres et se prépare à lancer son appel, de la BBC, dès le lendemain, le 18, chacun mettant en place les deux idées qui allaient s'opposer sans merci jusqu'en 45. Pour autant, personne n'avait idée de ce qui se passerait dans un mois ou dans un an, et c'est pourquoi Marie-Ernestine, hésitante, se demandait comment sa mère aurait perçu la décision du maréchal – comme, quelques années plus tôt, elle avait dû se demander ce qu'aurait pensé sa mère du Front populaire et de Léon Blum, car, à l'époque, si Marie-Ernestine avait senti se lever l'idée d'une justice sociale pour les plus pauvres, elle savait – pendant le Front populaire, sa mère était morte depuis trois ans – que sa mère n'aimait pas qu'on donne ce qu'elle appelait des idées de paresseux aux employés ; des congés, oui, si l'on veut, admettons,

pourquoi pas, mais des congés *payés*, ça, non, elle n'aurait sans doute pas accepté, comme elle se serait méfiée de Blum parce qu'il était juif, et qu'elle avait été antidreyfusarde. De ça, elles n'avaient jamais parlé, ou du moins Marie-Ernestine n'avait jamais relevé quand ses parents en avaient parlé devant elle, d'un air entendu, comme si Dreyfus ne pouvait être que coupable. Marie-Ernestine avait laissé dire, elle n'aurait pas osé répliquer que son professeur de piano, qui avait beaucoup lu monsieur Zola, pensait exactement le contraire.

C'est pourquoi, aujourd'hui, s'il était assez facile pour Marie-Ernestine de deviner ce que ses parents auraient pensé du Front populaire et de Blum en particulier, il était plus difficile d'imaginer si sa mère aurait trouvé que Pétain avait eu raison de céder à l'Allemagne ou si elle en aurait été choquée ; Marie-Ernestine n'en était pas sûre parce que depuis des mois, entre les Soviétiques, les Allemands, les Américains, les Italiens, les Anglais, les Espagnols, les Japonais, le monde avait repris un air d'asile de fous avec ces vieux cinglés agités qui remuent les bras et la tête en bombant le torse comme des gorilles et en pépiant comme des moineaux sans cervelles, les uns et les autres jonglant de tractations en contre-tractations internationales pendant que chez nous, bavards comme des pies, les bonshommes s'y mettaient tous – ouvriers, artisans, fermiers, journaliers – et restaient des heures durant devant leurs canons de rouge – artillerie lourde pour certains gueulant à qui voulait les entendre que les ennemis c'étaient les Bolcheviks et que Hitler n'oserait jamais attaquer. Ça vociférait, ça spéculait, ça pariait dans les troquets et dans les fermes, ça conjecturait et déjà la guerre – le mot – revenait sur les lèvres des plus inquiets, puis très vite il avait trouvé sa place dans la bouche des autres, ceux qui n'avaient jamais été inquiets de rien, et même les plus optimistes avaient fini par la voir venir, avec la gueule de Hitler et son déjà terrifiant III^{e} Reich.

C'est l'été 39, le soleil tape, le 1er septembre la mobilisation générale est décrétée et le 3 septembre la France entre en guerre contre l'Allemagne, il est 17 heures.

La Grande-Bretagne l'a précédée le matin même, vers 11 heures.

Une fois encore, Marie-Ernestine allait remiser ses partitions allemandes mais, cette fois, elle s'était juré de ne plus jamais les ressortir – même après la guerre. D'ailleurs, elle les avait non pas remisées comme vingt ans plus tôt, mais jetées aux ordures après la déclaration de Pétain – se demandant non pas si elle faisait bien de s'en débarrasser, ni même si Bach ou Brahms auraient eu leur mot à dire dans ces histoires dont les siècles et la mort les tenaient éloignés, comme à jamais innocentés de toute implication belliqueuse, car la question n'était pas pour la pianiste de savoir ce qu'eux en auraient pensé, mais ce que sa mère en aurait dit : elle craignait que sa mère n'ait été d'accord avec le maréchal, et c'est cette idée-là, d'abord, qui l'avait poussée à réagir, car elle s'était imaginée dissertant avec sa mère pendant des heures sur la différence entre la paix et la capitulation ; tant pis si sa mère était morte depuis sept ans, si en sept ans Dieu seul savait comment elle aurait pu appréhender les bouleversements, car tout avait tellement changé qu'il était difficile de se prononcer sur ce que Jeanne-Marie aurait pensé.

Marie-Ernestine se souvient comment sa mère était devenue une femme d'un autre temps, fossilisée autour de ses soixante-cinq ans. Même encore autoritaire, à partir de cet âge la Patronne ne l'avait plus vraiment été, comme elle n'était plus bonne à repriser les chaussettes ni à s'occuper de confiture, et comme elle n'était plus tout à fait capable d'assumer son rôle de grand-mère auprès de Marguerite, qu'elle n'avait pas vue changer, comme si son cerveau était resté bloqué sur l'image d'une fillette de onze ans ; on aurait presque pu imaginer que c'est par le refus de voir grandir sa petite-fille que ça avait commencé.

À onze ans, l'enfant avait eu ses règles et sa grand-mère lui avait expliqué que désormais elle était entrée dans le monde des femmes, sans doute un peu tôt mais en tout cas elle n'était plus tout à fait une enfant, et pourtant, alors que c'est elle qui avait expliqué le fonctionnement et le pourquoi des règles à Marguerite, leur périodicité, leur rôle régulateur, alors qu'elle lui avait appris comment pour certaines femmes les règles pouvaient être douloureuses, c'est elle, et non sa mère – qui avait seulement acquiescé mais sans en faire plus –, elle, la grand-mère, qui avait semblé refuser de voir grandir sa petite-fille, de voir comment, de mois en mois, son corps

s’était transformé et avait laissé place à une jeune fille qu’elle n’aurait même pas reconnue ; *sa* Marguerite – éternelle fille de son père et vouée, comme lui, à rester figée dans le marbre du temps. Pour Marie-Ernestine aussi, à partir des onze ans de sa fille, ça avait été la même surprise : la voir se muer en une sorte de grande personne dont les formes et les traits, aussi bien ceux de son physique que ceux de son caractère, allaient s’imposant avec une détermination discrète, comme si c’était sa vraie nature qui était en train d’émerger, celle d’une jeune fille qui, à treize ou quatorze ans s’affinait, s’affirmait ; Marguerite devenait jolie, ressemblait moins à son père qu’autrefois, ce dont Marie-Ernestine aurait pu se réjouir et qui aurait pu l’incliner à vouloir l’aider à s’améliorer, à se vêtir avec goût, à se coiffer, à devenir une jolie jeune femme, mais, au contraire, Marie-Ernestine s’était sentie agressée par l’évolution de sa fille, non par jalousie ni envie, non pas parce que la voir devenir une jeune fille l’aurait vieillie ou aurait signifié une forme de concurrence à sa propre féminité – une banale rivalité de mère à fille, comme si son épanouissement signifiait le déclin de sa mère – mais parce que Marie-Ernestine n’aimait pas cette forme d’assurance qui confinait au mépris ou à l’arrogance, qu’elle pressentait chez sa fille, sans trop savoir pourquoi.

Elle aurait pu en parler avec sa propre mère, mais elle avait compris que, pour la grand-mère de Marguerite, celle-ci ne grandissait pas, et c’est à peine si la vieille dame avait remarqué la naissance des seins de la jeune fille – elle parlait à Marguerite de l’école et de la Noël comme si elle avait encore huit ans, ce qui amusait autant la jeune fille que ça agaçait sa mère, car désormais elle seule devait s’occuper de Marguerite. C’est sans doute parce qu’elle aimait sa mère et qu’elle n’avait pas voulu la déloger du confort où la vieillesse venait de l’installer, dans un temps qui n’avançait plus et où les petites filles étaient vouées à rester des fillettes pour l’éternité, pour ça, donc, pour la protéger ou pour ne pas la déranger dans ce confort régressif que Marie-Ernestine avait renoncé à dire à sa mère combien elle était inquiète pour Marguerite, non seulement parce que ses résultats à l’école s’étaient effondrés et qu’on lui reprochait son insolence à l’égard de ses professeurs, de l’institution et bien entendu des autres élèves pour qui elle semblait n’éprouver que dédain ou indifférence, mais aussi parce qu’elle soupçonnait Marguerite d’avoir lu les lettres de Florentin, d’avoir fouillé et appris des choses qu’elle n’avait pas à savoir. Marie-Ernestine

n’avait pas voulu raconter à sa mère que *leur* Marguerite avait disparu sous les jupes d’une jeune fille qui lui désobéissait en la fixant sans jamais s’énerver, impavide, glaciale, en lui jetant autant de haine dans le regard et de froideur qu’elle le pouvait – quand elle se contentait pour répondre aux ordres de sa mère de tourner les talons et de sortir de la maison, ce qui laissait Marie-Ernestine folle de rage et d’impuissance.

58

Pendant les vacances et les dimanches, Marguerite disparaissait sans dire ce qu’elle faisait ni où elle allait, sa mère s’en inquiétait mais ne pouvait pas le dire – la grand-mère ne s’en apercevait même pas –, et si par malheur il prenait à Marie-Ernestine l’envie de mettre sa fille en garde contre les hommes qui finiraient tôt ou tard par lui tourner autour, celle-ci se contentait de répondre qu’elle savait se débrouiller, que ce n’est pas sa mère qui lui ferait la leçon *là-dessus* – et à chaque fois, ce *là-dessus* laissait sa mère sidérée et muette, coupable soudain d’elle ne savait trop quoi.

Si Marguerite, la grand-mère et Marie-Ernestine allaient encore à la messe toutes les trois le dimanche, il n’avait pas échappé à la pianiste que sa fille le faisait sans conviction, qu’elle regardait le curé avec dégoût ou indifférence, le crucifix et Jésus avec défiance et que ses yeux se tournaient presque sans s’en rendre compte du côté des hommes, comme si elle voulait y trouver quelqu’un – un moment Marie-Ernestine avait pensé que sa fille était amoureuse, avant de comprendre qu’elle était seulement attirée par les hommes, comme fascinée et aimantée par eux. Si Marie-Ernestine avait remarqué que sa fille n’était plus une enfant – rien d’extraordinaire – en revanche, elle ne voyait pas qui était cette jeune fille secrète jusqu’au mutisme, qui était devenue très mauvaise à l’école et avait l’air de s’en désintéresser comme si elle était sûre que ça n’avait aucune importance pour elle d’obtenir son certificat d’études, bientôt elle serait une femme, elle n’aurait jamais besoin de rien d’autre que d’elle-même ; et il est vrai que, comme toutes les femmes des années quarante, Marguerite devrait compter sur elle-même et apprendre l’art de jouer la beauté *avec presque rien* ; un style vestimentaire qui s’inspire de celui des hommes – blouses aux épaules carrées, couleurs kaki ou bleu marine en référence, sans les

nommer, aux forces armées ; le ticket de rationnement en main, après avoir fait la queue parfois des heures durant devant des magasins où autrefois on entrait et ressortait en un quart d'heure, Marguerite choisirait plus souvent des vêtements que du pain,

Chez nous on ne meurt pas de faim,

répéterait-elle avec fierté – comme si elle y était pour quelque chose –, pas comme dans les grandes villes.

Tout changera quand le temps de la guerre reviendra, et Marguerite comme les autres s'achètera des chapeaux, rien ne vous habille mieux et ne détourne mieux le regard des manquements d'une jupe, d'un accroc raccommodé avec du mauvais fil, d'un tailleur trop grand à reprendre ou d'une robe déjà désuète, et, faute de soie et de laine, en lisant *Marie-Claire* – avec un trait d'union à l'époque – Marguerite découvrira qu'avec du thé on peut imiter la soie et se dessiner des bas au crayon noir, ou se confectionner des vêtements avec des rideaux. Plus rien à voir, donc, avec les années vingt-cinq, trente, durant lesquelles elle avait été apprentie puis vendeuse dans la boutique des Vêtements Claude, au cœur même de La Bassée, là où elle avait acheté ses premières robes et ses premières jupes, son premier tailleur et ses premiers bas – sa fierté de dépenser son premier salaire.

Les Vêtements Claude, du nom de leur propriétaire, c'étaient un peu les grands magasins parisiens à la dimension d'un canton, d'une ville minuscule, La Bassée n'étant à l'époque plus tout à fait un village mais pas encore une ville. Avec ces satellites de fermes et de hameaux qui venaient s'y ravitailler – comme les corbeaux, disaient les mauvaises langues –, et ce canton qui gravitait autour de son centre et même, précisément, de ce carrefour de la rue du Commerce avec la rue Nationale, La Bassée voyait une population assez dense tout le long de la semaine pour que l'emplacement y soit idéal, surtout pour une boutique qui prétendait, modestement mais pas sans ambition, s'inspirer des grands magasins et de la mode parisienne.

Ce qui donne, donc, dans le cas des Vêtements Claude, un rez-de-chaussée tenu par madame, où l'on trouve tout pour habiller les femmes et les enfants, et, à l'étage, tenu par monsieur, de quoi vêtir les hommes aussi

bien en ville qu'en tenue de travail, avec ce qu'il convient d'accessoires : ceintures, bretelles, chaussures, etc., monsieur gérant tout sauf les tissus et les sacs à main, les foulards, la dentelle et la lingerie fine – au rez-de-chaussée –, rayon de madame parce que certains tissus, vous comprenez, seules des mains de femme sont habilitées à les manier – trop explosifs pour les doigts grossiers et maladroits des hommes –, d'autant qu'il est impossible de laisser dériver les regards équivoques de ces messieurs, et que seules les femmes semblent comprendre les tissus, car, que ce soit pour se confectionner une robe, une jupe ou un rideau, il faut être une femme pour saisir le sens et la beauté d'un *tombé*, d'un *froissé*, d'un *pli*, ce dont monsieur Claude ne disconvenait pas, alors que pour lui c'était le coton et la laine, les ceintures, les chaussures et le cuir odorant et solide, le cuir de vache, qui parlaient le mieux aux hommes. Monsieur Claude et sa femme étaient à l'unisson pour la répartition des tâches et la répétition sans fin des clichés genrés de leur époque.

Malgré ses résultats et sa réputation – déjà mauvaise à l'époque –, celle qu'on soupçonnait d'être une prétentieuse – elle a treize ans – avait été embauchée tout de suite, et tant pis si le bruit courait comme un vent mauvais qu'elle ne s'en remettait pas d'être la fille d'un héros de Verdun et d'une – paraît-il – grande musicienne, comme si les qualités de ses parents lui en avaient conféré qu'on ne pouvait pas manquer de retrouver chez elle, même si Marguerite avait raté le certificat d'études, ce qui la mettait plutôt dans le cas de la majorité des enfants d'ici, ceux qui l'obtenaient et entreraient dans le secondaire n'étant pas légion, et même si aucune fille de son âge ne lui accordait sa sympathie parce qu'elle avait créé autour d'elle une sorte de cordon sanitaire qui la maintenait isolée dans sa prétention de *fille de* ; malgré cette réputation déjà mauvaise, car il était entendu que Marguerite était prétentieuse et entêtée, malgré tout ça, donc, elle avait été embauchée comme apprentie chez les Vêtements Claude, ce dont elle avait tiré une grande fierté parce que, contrairement à ce que tout le monde disait d'elle, Marguerite se sentait l'humilité d'une enfant dont les parents ont des qualités qu'elle n'aurait jamais.

Si elle était fière d'eux jusqu'à la prétention, c'était aussi en mesurant le vide de sa propre ambition, en considérant l'absence de talent en elle. Ce qui avait fait d'elle cette jeune fille hautaine, ce n'était pas qu'elle était sûre des prédispositions que chacun l'imaginait s'attribuer, non, c'est qu'elle

s’était fixé comme devoir de mépriser au nom de son père toute cette engeance de lâches qui grouillait autour d’elle, elle qui voyait depuis son enfance des enfants qui répétaient ce que disaient chez eux leurs parents – des paroles acides de lâches, jaloux et aigris, mesquins, qu’elle détestait quand ils se prenaient pour des malins à qui on ne la faisait pas, eux qui juraient que si Jules avait obtenu sa statue c’est que *ses deux bonnes femmes* avaient payé et que la mairie s’était couchée devant elles. Marguerite savait que tout le monde pensait qu’on avait menti au sujet de Jules parce qu’il était le plus riche, le seul riche ou à peu près parmi les propriétaires terriens, ce pourquoi on le méprisait, et pourquoi on la jalousait, elle, d’être sa fille ; ils en bégayaient tous de rancœur et elle, dès l’enfance, était devenue folle de mépris, d’autant qu’elle savait sa mère aussi lâche qu’eux, et que si cette dernière avait voulu une statue pour son mari et qu’on respecte son nom en public, il n’en était pas moins vrai que dans le secret de sa chambre il était écrit noir sur blanc par un homme qui n’était pas le sien, dans des lettres qu’elle avait entourées du même ruban bleu ciel que celui avec lequel elle avait enrubanné les lettres de son mari, des mots qui prétendaient que Jules n’avait pas mérité sa statue plus qu’un autre, ce que sa mère acceptait de croire en ne détruisant pas les lettres de son professeur de piano – d’un homme à qui elle avait pensé au-delà de ce qui lui était permis.

Et maintenant, à force d’avoir ressassé tout ça, Marguerite ne croyait pas plus sa mère que les autres, l’avait définitivement classée parmi les menteurs et s’était éloignée d’elle.

Pourtant, cette fois, Marguerite avait bien dû reconnaître qu’il fallait la remercier, car c’était bien sa mère qui avait tout fait pour lui trouver ce travail – inespéré – chez les Vêtements Claude. Peut-être l’avait-elle fait pour éloigner sa fille, pour lui dire qu’elle ne voulait plus la voir, mais peu importe, Marguerite ne rêvait que de gagner *son* argent et vivre loin, et finalement c’est grâce à cette mère méprisée que son espoir venait de se réaliser, puisque Marie-Ernestine avait su faire valoir qu’elle était une bonne cliente, comme d’ailleurs sa propre mère et toute la famille l’avaient toujours été, qui avait participé aux belles heures du commerce de monsieur et madame Claude, ce à quoi ces derniers avaient acquiescé jusqu’à la plus infâme obséquiosité et le renoncement à toute dignité, eux qui avaient offert le thé dans leur salon – fait rare et pour tout dire exceptionnel quand il s’agissait de recevoir avec ses parents une candidate à l’apprentissage. Ils

avaient fait semblant d'ignorer que la veuve de Jules Chichery était venue habillée d'une robe qu'on lui avait vendue la saison dernière, un très beau modèle qui valait un bras et que la mère de Marguerite avait eu l'idée d'enfiler ce jour-là, calculant sereinement que le message subliminal ferait son affaire, ce qui n'avait pas manqué. Marie-Ernestine avait vu qu'on se mettait en quatre pour la recevoir, que le ton de circonstance, mielleux et mieux que bienveillant en réponse à la candidature de Marguerite, pouvait laisser espérer que Marie-Ernestine avait réussi à convaincre monsieur et madame Claude de prendre sa fille à l'essai comme apprentie, rien qu'en franchissant le seuil du magasin. Très vite, le couple avait dit qu'on verrait comment la petite se débrouillerait, ajoutant que, pourquoi pas, on a toujours besoin d'une bonne vendeuse, n'est-ce pas, c'est si rare, surtout si elle est jolie comme votre Marguerite et qu'elle a le courage de sa famille. Le visage de Marie-Ernestine s'était illuminé d'une joie certaine à l'idée que non seulement Marguerite serait en apprentissage toute la semaine, mais qu'elle serait nourrie logée blanchie moyennant un loyer de rien du tout, et ne rentrerait chez elle que le week-end – c'est-à-dire le dimanche à partir de treize heures – finie la messe toutes les trois – jusqu'au lundi soir, car, avait insisté le couple, dans le commerce, le samedi est un jour sacré et il n'est pas question de fermeture ce jour-là, c'est celui où nous travaillons le plus, comme l'avait expliqué monsieur Claude à Marguerite et à sa mère, ainsi que le dimanche matin, voyez-vous, car c'est jour de marché – le plus dense de la semaine, les gens viennent se réfugier chez nous tellement les rues sont impraticables et en conséquence ce serait trop bête de fermer avant treize heures. Mais nous sommes humains et il faut bien nous reposer nous aussi, alors c'est le dimanche après-midi que nous prenons ce temps.

Puis monsieur Claude avait expliqué, entrant dans les détails, le fonctionnement de leur grand magasin, et que si ce dernier restait fermé le lundi ce n'était pas pour ne rien faire mais pour s'occuper de la comptabilité et de l'accueil des livraisons, du réassort, oui, dès le lundi matin la semaine reprenait, et pour ça il y avait Paulette, notre vendeuse, qui nous est fidèle depuis des années. À vrai dire, avait failli ajouter monsieur Claude, avant de se taire parce qu'il avait vu le regard réprobateur de sa femme se poser sur lui, il allait dire que le magasin n'avait pas du tout besoin de Marguerite ni d'aucune apprentie, il faut toujours être derrière elles pour tout leur

expliquer, mais non, il s’était repris à temps, sa femme lui coupant promptement la parole,

Chère madame, vous reprendrez bien un peu de thé ?

59

Paulette, l’employée du magasin, s’échine, se courbe, se plie en quatre pour satisfaire les désirs de ses patrons ; elle navigue d’un étage à l’autre, toujours sur le qui-vive, passant une bonne partie de la journée entre les deux étages, dans l’escalier, courant à la réserve chercher tel ou tel article et répondant en criant qu’elle revient tout de suite à celui qui n’a pas encore fait appel à ses services, avant que l’autre reprenne.

Paulette a vingt-huit ans quand Marguerite entre au service du couple Claude – couple sans enfants, pas le temps, tout le temps disponible est consacré au magasin et à quelques à-côtés qu’on appellera distraction, c’est-à-dire une vie sociale au service du magasin, dépensée en invitations à quelques bons clients et à se faire des amitiés avec les gens comme il faut, pour asseoir sa réputation, rien de plus éreintant et vain que recevoir *du monde*, surtout qu’il s’agit de recevoir en triant sur le volet, seulement l’élite et tout ce qui lui ressemble, sans oublier de montrer qu’on est débordé – décidément, non, pas une seconde à soi. Pas d’enfant, donc, et c’est peut-être en partie pour ça qu’on reçoit Marguerite comme la fillette qu’on n’a pas eue, c’est ce que la fille de Marie-Ernestine aimerait croire, du moins au début ; elle comprendra vite que tout ça n’a rien à voir, éclairée par Paulette.

Toutes les deux quittent le magasin vers 19 h 30 et se retrouvent dans la maisonnette du 17 de la rue Rotrou, qui appartient à leurs patrons. Dans une grande ville, elles savent qu’on les logerait dans des chambres de bonnes au sixième ou au septième étage, et elles sont bien heureuses de vivre dans une si petite ville, c’est la garantie d’avoir un espace à soi, un luxe presque, cette maison grise et mal chauffée avec ses fenêtres qui s’ouvrent et se ferment tout aussi mal, mais surtout avec sa cuisine-salon au rez-de-chaussée qui sent le graillon et le feu de bois, car à moins de faire des courants d’air toute la journée – porte grande ouverte – impossible de

chasser l’odeur d’huile et de beurre frits. Tant pis, on s’y fait, c’est embêtant pour les vêtements et Paulette apprend vite à Marguerite comment il vaut mieux tenir la porte de sa chambre fermée et sa fenêtre minuscule ouverte, quitte à crever de froid, si elle ne veut pas que ses tissus s’imprègnent d’odeurs qui ne les quitteront plus – et puis mieux vaut manger presque exclusivement des nouilles, car outre que c’est nourrissant et pas cher, ça ne produit pas d’odeurs, vous n’êtes pas obligée de vous tremper dans l’eau de Cologne pour tromper le nez de la mère Claude, qui est intransigeante sur les odeurs et n’est jamais dupe de celles qu’on s’acharne à lui cacher – à croire qu’elle a un sixième sens pour ça.

À l’étage, les deux jeunes femmes ont chacune une chambre, l’une en face de l’autre ; au-dessus d’elles, un grenier. On trouve en bas une cave et une sorte de cagibi, une courette dans laquelle des hortensias gris-bleu passent leur temps entre ombre et soleil à l’abri de canisses moisies qui protègent la maison du vent et du regard concupiscent des hommes qui, rentrant le soir du bistrot, louchent vers les fenêtres pour voir s’ils n’apercevraient pas un bout de femme dans la lumière jaunâtre d’une des premières ampoules électriques de la ville ; on regarde, on s’attarde, Paulette est une attraction pour les hommes qui sortent des bistrots tard le soir, elle attire les hommes comme les pièces de monnaie le chanceux ou les embûches le malchanceux ; Paulette est blonde, elle se maquille, met du rouge à ses lèvres, porte ses cheveux en chignon et, elle qui n’est pas grande, en impose pourtant aux hommes par sa taille impressionnante, des hanches, des fesses, des jambes, des seins et des épaules – oui, on pourrait dire la beauté de Paulette, sa beauté charnelle, l’incarnation du corps charnel et obsédant, rond jusqu’à l’ivresse, débordant de tout et dont les hommes étaient tentés de se moquer tout en sentant la salive bouillir dans leur bouche. Alors, non, pas *réduire* le corps de Paulette à une question d’opulence ou d’embonpoint, les mots ne diraient pas sa beauté, on passerait à côté de sa vivacité, de la fermeté de son corps, de cette magnificence qui impressionnait tant les hommes qu’aucun d’eux ne se serait jamais permis la moindre familiarité ou geste déplacé envers elle, d’abord par respect pour son charisme mais aussi parce qu’on redoutait de se prendre une bonne paire de claques ou un éclat de rire et une vacherie si impitoyable que, quelques années après, elle pourrait revenir de loin en

loin, par la bouche de témoins encore tordus de rire à l'évocation du souvenir de ce jour où,

Elle t'a bien mouché, la Paulette.

Paulette est une femme *forte*, dans tous les sens du terme, et sa beauté est sans appel, comme tout ce qu'elle décide et fait. On pourrait imaginer que, d'une certaine manière, cette femme jeune et bien en chair correspond aux goûts des hommes des années vingt et que les canons de l'époque ne lui laisseraient pas la moindre chance de séduire un homme un siècle plus tard. Ce en quoi on commettrait une erreur, car à n'en pas douter le succès de Paulette tenait à Paulette elle-même, quelque chose émanait d'elle qui n'avait pas d'équivalent – grâce, charme, ce *je-ne-sais-quoi* qui se fout des canons de beauté et des époques, qu'on dirait de l'*éternel féminin* si l'expression n'était pas aussi méprisante envers les femmes, car non, pas d'*éternel féminin* chez Paulette, du féminin, oui, mais d'abord un être unique comme nous le sommes toutes et tous, une femme d'une douceur déconcertante quand elle donnait l'impression de n'être que brusquerie, à commencer par sa voix gutturale, son rire vertigineux comme une boisson forte, quelque chose de sculptural dans le corps mais donc aussi dans la voix qui se pose là, comme une présence, un objet au milieu d'une pièce, énorme et incontournable. Marguerite, comme tout le monde, est d'abord surprise par cette nouvelle compagnie qu'elle va, du jour au lendemain, voir du matin au soir, car Paulette aura dans sa vie un rôle prépondérant et sonnera peut-être comme le début de sa route vers l'enfer – allez savoir.

Maintenant, Marguerite va comprendre que ce qu'elle croyait être l'exception est la règle, et que comme avec toute règle il y a une méthode à suivre : on doit vendre du rêve, apprendre à faire croire à des laiderons que telles robes ou jupes feront d'elles les femmes que leur miroir leur affirme toujours qu'elles ne seront jamais ; ainsi va l'arrangement avec la réalité et le désir d'être autre, c'est-à-dire d'être soi, ce *soi* en devenir et qu'on attend de trouver, révélé comme une épiphanie par la magie d'une robe ou la couleur d'un tissu. C'est la première leçon que lui enseigne madame Claude, qui prend en charge l'apprentie toute la journée au rez-de-chaussée du magasin. Ce qui importe, c'est de savoir *pour* et surtout *avant* la cliente ce qu'elle-même ignore désirer ; c'est de savoir l'aider à trouver son désir plutôt que ce qu'elle croit chercher dans l'offre qui dépasse largement ce

pour quoi elle se croyait venue, même si, en entrant dans le magasin, une femme sait bien – même si elle fait semblant de l'ignorer et s'évertue à se le cacher – qu'elle vient s'offrir plus que ce que sa raison lui demandait de venir acheter, et c'est pourquoi une bonne vendeuse donnera à la cliente à voir d'elle-même une image que la réalité s'entête à lui refuser. Pendant quelques minutes, le temps d'un essayage, la cliente va penser accéder à une version améliorée d'elle-même à laquelle elle n'aurait jamais osé croire ; mais soudain elle est là, cette femme rêvée, dans le miroir du magasin et dans le sourire de la vendeuse, dans l'air de contentement de la vendeuse, dans sa satisfaction épanouie,

Elle vous va à ravir

et quand elle part, la cliente est heureuse et c'est la raison peut-être unique pour laquelle elle est venue : chercher de quoi repartir heureuse, peu importe ce que durera ce bonheur avec soi-même, peu importe que la vendeuse ait forcé le trait ou pas, car on ne ment pas à la cliente, insiste madame Claude, on lui vend ce qu'elle vient chercher et qu'elle ignore chercher, d'autant qu'il ne servirait à rien de lui refourguer une robe qui sur elle aurait tout d'un sac à patates, non ma petite, on ne fait pas ça, ce serait contre-productif de laisser sortir une dame qui vient de lâcher chez nous un gros billet et qui s'en va tout heureuse et fière, si, passé le coin de la rue, elle voyait dans le regard des gens qu'on avait abusé de sa crédulité, qu'on s'était moqué d'elle, et si, en rentrant chez elle, elle ne trouvait qu'un mari renfrogné et des gosses hilares ou narquois – autant dire que celle-ci serait une cliente perdue. Tout notre art, répète madame Claude, c'est de rendre essentiel aux yeux de la cliente un article dont elle n'a pas besoin. Cette idée-là, Marguerite la comprend bien, tout lui semble évident et elle accepte ses leçons avec une sagesse qu'elle ne se connaissait plus depuis longtemps, une humilité soudaine qui la stupéfie. Sa condescendance envers ses contemporaines s'accommode très bien de l'idée qu'on puisse refourguer à des saintes nitouches des robes qui leur vont à peine mais dont elles seront ravies de s'attifer pour jouer les cocottes auprès de Dieu sait qui. Parfois, Marguerite apprend à ses dépens qu'il faut simuler jusqu'à l'obséquiosité avec des clientes non seulement pour qui on n'a aucun respect, mais en face de qui on aurait envie de crier ou de rire, surtout quand il arrive que déboule dans le magasin une femme prétentieuse et laide – ce qui ne serait rien si elle n'était flanquée de cette saloperie d'Émilienne, que Marguerite avait

tant snobée à l'école ; or, il faut la fermer, se mordre la langue, sourire à Émilienne qui ne perd pas une miette de sa revanche et boude, tergiverse, essaie une robe puis une autre, puis une autre encore, obligeant l'apprentie à s'abaisser jusqu'à ce que, sa nullité avérée, ce soit Paulette ou madame Claude elle-même qui vienne prendre en charge cette jeune cliente exigeante et sa mère, renvoyant Marguerite d'un discret revers de main, mortifiant et humiliant, ce dont Marguerite ne dit rien ; elle prend le coup en souriant – on lui a aussi appris qu'en toutes circonstances, dans le commerce, on sourit. Tu verras, lui a répété Paulette, le nombre de fois où il faut garder sur son visage un rire taillé au couteau, tu n'en reviendras pas, et ce n'est même pas le plus difficile.

Marguerite, d'ailleurs, est souvent effarée de voir comment madame Claude et Paulette sourient aussi largement et avec autant de compliments à la femme d'un artisan qu'elles débineront dès que celle-ci aura tourné les talons ; elle verra ça plusieurs fois, entendra même une fois qu'on critique une femme à peine sortie devant une autre, toujours présente en magasin, attendant son tour et qu'on néglige tant on est emportés par nos ragots, laissant plantée la femme qu'on avait décidé d'oublier parce qu'on savait que celle-ci viendrait acheter un tissu sans valeur ou une simple nippe d'ouvrière – celles-ci représentant pourtant la majorité de la clientèle –, c'est-à-dire qu'elle viendrait dépenser trois fois rien et qu'on ne la reverrait pas avant l'an prochain ou à l'occasion d'un mariage ou d'une communion, peu importe, Marguerite avait vu que dans le regard de Paulette et de sa patronne l'ouvrière n'existait pas, elle représentait un pécule si faible qu'il paraissait transparent, l'ouvrière s'évanouissait derrière l'insignifiance de son budget ; on pouvait glousser en parlant de la femme de l'artisan qui, elle, venait régulièrement acheter n'importe quelle cochonnerie pourvu qu'on lui dise,

Vous êtes à ravir

qu'on lui répète

À ravir

tous les mois, ce petit vice, son petit plaisir,

Vous êtes à ravir

s'entendre dire qu'elle est à ravir avec ce nouveau chapeau, avec ce tailleur bleu marine, avec ces gants, cette ombrelle, cette dentelle ; Marguerite n'avait pas été choquée par tout ce qu'elle découvrait, mais

avait été étonnée qu'ici l'arrangement ou la médisance se portent aussi ouvertement au cœur des usages, car il est vrai que la plupart du temps, vendre c'était écouter les histoires de femmes qui se regardaient en parlant de leurs proches, en demandant conseil, en se croyant souvent passionnantes – ce en quoi on ne les démentait jamais – et en revenant parfois juste pour en rajouter sur une rumeur, et, la tête bouillonnante de toutes ces salades – celles qu'on entendait et celles qu'on racontait – Marguerite interrogeait Paulette tous les soirs sur la vérité des rapports humains – est-ce qu'il est possible que tout ne soit que fausseté et mensonge ?

Paulette la laissait dire et puis, ça tombait dans un rire mâtiné de lassitude,

Ah… ma Poupinette, si tu savais… t'es mignonne, mais ce que t'es gourdasse. Je te jure. Tu n'as encore rien vu.

60

Paulette ne parlait pas en l'air ; elle qui connaissait tout ce qu'il y avait à voir avait dit à Marguerite qu'elle était encore gourdasse pour lui montrer que son initiation à la vie ne faisait que commencer, l'oiseau tombé du nid allait perdre de sa superbe, mais en ressortirait plus fort et surtout moins naïf, elle n'aurait pas à attendre, ça viendrait bien vite, qu'elle ne se fasse pas d'illusions et ne pense pas qu'elle pourrait garder cet air hautain sans devoir en rabattre,

Mais de quoi tu parles ?

et Marguerite ne comprenait pas le sourire de connivence de Paulette, comme si cette dernière voyait très clair dans le jeu de Marguerite mais que celle-ci en ignorait tout, comme si elle jouait un jeu dont elle ignorait les règles et qu'elle y jouait presque indépendamment de sa volonté. Paulette semblait avoir compris que Marguerite n'était pas la naïve petite prétentieuse et *fille de* qu'elle se contentait d'afficher aux yeux de tous ; Paulette pensait ou savait ou s'imaginait que cet air qu'elle se donnait, Marguerite le faisait pour en retirer des avantages qu'elle ne se savait pas encore désirer ; Paulette tombait des nues à chaque fois qu'elle devait se résigner à comprendre que cet air supérieur de Marguerite ne cachait

aucune stratégie ni aucun but, mais qu'il était au contraire l'aveu de sa naïveté, une forme de chasteté et presque de pureté, oui, la gosse croyait vraiment à ces histoires et à ce piédestal sur lequel la nature et la supériorité de ses parents l'auraient installée ; elle y croyait, la pauvrette, à faire pitié, Paulette en était agacée ou navrée, peut-être elle aurait seulement voulu lui ouvrir les yeux, mais avait dû se rendre compte que cet air hautain et ce silence dédaigneux de Marguerite n'étaient que des enfantillages ; la preuve en avait été donnée à Paulette ce soir où il avait plu un crachin affreux, froid et interminable, quand avait débarqué pendant le dîner, trempé comme une soupe malgré son parapluie, monsieur Claude, avec un sac de patates et des briquettes pour chauffer les lits

Cadeaux mesdemoiselles !

et surtout deux bouteilles de mousseux dont on allait boire la première pas plus tard que maintenant, histoire de se réchauffer et de se rappeler qu'il n'y a pas que le travail dans la vie.

Quand Marguerite avait dit qu'elle ne buvait pas, qu'elle n'avait jamais bu, qu'elle n'aimait pas ça, elle avait vu sourire monsieur Claude et Paulette – Paulette qui avait transformé en sourire compatissant ce rire épais qui s'était formé en elle et qui, si elle ne s'était retenue, aurait soulevé d'un mouvement puissant sa poitrine ; mais elle avait réussi à retenir son élan, l'avait réprimé et pour plus de sécurité avait caché son tressaillement en posant sa main sur sa gorge, pour être certaine de réfréner ce rire excessif auquel pour rien au monde elle n'aurait voulu se laisser aller, parce qu'elle ne voulait pas blesser Marguerite – elle aime beaucoup sa Margot, sa gentille *gourdasse* – mais dire combien elle trouvait ça drôle,

Ma Poupinette !

ça, elle n'avait pas pu s'en empêcher, car bien sûr que sa Poupinette boirait un verre de mousseux et qu'elle y prendrait goût, elle ne sait pas encore,

Poupinette !

mais on ne peut pas refuser quand c'est offert si gentiment par son patron, voyons, on ne peut pas, ça ne se peut pas, ça ne s'est jamais pu ni vu, et c'est ainsi que, pour la première fois de sa vie, Marguerite avait vu un homme qui aurait pu être son père, voire son grand-père, lui servir un verre

de mousseux – non pas dans un verre en cristal de belle qualité, mais dans un verre de cuisine un peu sale, peu importe,

À la guerre comme à la guerre,

avait dit monsieur Claude avec son menton légèrement en galoche et sa calvitie bien visible au travers des cheveux qui sillonnaient son crâne ; dans les verres, le vin blanc – jaune paille presque – avait moussé dans un bruit joyeux de fête, la mousse comme du savon ou de l'eau chaude avait semblé bouillir et gonfler dans le verre, avait débordé comme le ferait aujourd'hui une vitamine C effervescente, qu'à cela ne tienne, pour sa part Paulette connaissait la technique et avait léché ses doigts et le rebord du verre en lâchant des

Oh !

gourmands et en répétant que c'était trop bon pour en laisser perdre, suscitant le rire et l'air entendu de monsieur Claude,

Oui, Paulette, vous avez bien raison,

et on avait trinqué assis à la table près du poêle à bois, les deux filles se perdant en remerciements – on ne remercie jamais assez monsieur Claude pour sa gentillesse – les patates, le vin, on en avait de la chance – coqs en pâte –, comme des princesses, et pendant que Marguerite buvait par lichettes, Paulette et monsieur Claude s'envoyaient des lampées de mousseux à faire rougir les poivrots des bistrots de la place de la mairie. On avait ri en buvant, monsieur Claude avait osé une allusion, oui, il devait faire bien froid dans leurs lits minuscules, alors les briquettes chaudes c'était déjà mieux que rien, et comme les deux filles n'avaient pas relevé, monsieur Claude s'était consolé sur le dos de vieux clients et avait balancé quelques vacheries sur des vieilles qui faisaient l'unanimité contre elles. Il faut dire qu'à son étage monsieur Claude ne s'ennuyait pas non plus, les vêtements des hommes étant le plus souvent achetés par leur femme ; chacun son travail, vous comprenez, les messieurs on ne les voit pas si souvent, ils travaillent. Donc, toute la journée, monsieur Claude se faisait un plaisir de répondre aux demandes de ces dames plus souvent qu'à celles de leurs maris, qu'il ne connaissait pour ainsi dire pas. Il avait raconté tout ça avec une voix presque chantante et guillerette qui avait surpris Marguerite, mais c'était la première fois qu'elle le voyait sans sa femme, il avait l'air bien plus détendu, ou bien était-il un peu pompette, comme Marguerite ne manquait pas de l'être déjà, car dès que ses lèvres avaient

touché le premier verre – ou plutôt le premier verre à peine effleuré –, elle avait eu peur d'elle-même, si elle se soûlait que dirait son patron, et, surtout, est-ce qu'elle serait encore capable de ne pas dire trop d'âneries et de se tenir bien, de rester digne ? Elle avait bu et senti son cœur battre fort dans sa poitrine, s'était sentie rougir et avait reconnu l'effervescence du vin mousseux sur sa langue, comme si c'était une sensation qui n'était pas nouvelle alors qu'elle était certaine de n'avoir jamais bu – ah, si, peut-être le jour de sa communion solennelle, avec le fils du cousin de son père, Antonin, à la fin du repas, après le dessert, avec ce type bizarre, roux et très maigre, qu'on ne voyait qu'une fois par an et qui lui avait servi deux doigts de champagne, ou peut-être davantage – c'était possible – possible qu'au mariage de Julienne et René aussi elle ait fini par boire un verre en attendant de rentrer et qu'elle ait gardé en elle la saveur étrange du vin mousseux – et tout à coup il avait fallu revenir avec eux, Paulette et monsieur Claude, ne pas se laisser emporter par le flot des souvenirs, déliquescent comme le vin, s'évanouissant aussi vite dans l'air ; elle avait dû faire un effort pour revenir avec eux dans la maisonnette, puis entendre que Paulette et son patron riaient franchement en parlant d'un ouvrier du chantier d'à côté, un gars qu'ils connaissaient tous les deux. Marguerite avait haussé la voix en riant à son tour pour montrer qu'elle suivait ce qui se disait, oui, mais le monde s'accélérait et les paroles de monsieur Claude devenaient trop rapides, les rires de Paulette trop forts ; c'est pourquoi il lui avait fallu un peu de temps avant de comprendre – la première bouteille vidée trônant sur la table de la cuisine – que monsieur Claude avait demandé à Paulette d'aller jusqu'à *Chez Marcel* chercher une autre bouteille – elles ne seraient pas trop de trois – et surtout qu'elle prenne son temps, bien sûr.

Il avait souri, avait sorti de l'argent, des pièces – sonnantes et trébuchantes autant qu'allait trébucher Marguerite sur ses certitudes et son assurance, car tout à coup l'alcool en elle s'était évaporé, elle avait pris peur – trois bouteilles – vous allez boire trois bouteilles ? – elle ne voulait pas boire *encore*, elle ne savait pas comment elle pourrait refuser un verre de plus, avait peur qu'on la juge si elle refusait de boire davantage, et sa peur, c'était de ne pas savoir résister et de boire un deuxième verre, parce qu'elle craignait de se perdre totalement dans les effluves de l'alcool ; la peur l'avait dégrisée lorsqu'elle avait vu Paulette enfiler son manteau et ne

plus rire du tout, puis, l'air peut-être vexée, inquiète, contrariée, sortir ou presque fuir de la maison en ne disant plus un mot – ou en essayant un

Soyez sage tous les deux !

qui trahissait son désarroi et laissait apparaître à Marguerite le vertige de ce que pouvait vouloir dire

T'as encore rien vu !

car elle s'était à peine dit qu'en effet elle n'avait rien vu et qu'elle était vraiment gourdasse, que monsieur Claude s'était déjà assis près d'elle, lui souriant en posant sa main sur ses genoux et en tapotant chacune de ses mains sur ses cuisses, comme on ferait devant un chien ou un chat pour lui suggérer de venir s'asseoir sur ses genoux,

Mais viens donc t'asseoir

laissant Marguerite suffocante

Mais de quoi as-tu peur ?

Marguerite qui ne bouge pas, saisie,

Viens t'asseoir, on sera mieux pour causer tous les deux

Marguerite qui bredouille,

Oui… je vous écoute, je suis pas loin

et lui qui rit presque, tapote le plat de ses mains sur ses cuisses,

Je ne vais pas te manger, tu aimes ça, le mousseux ?

Elle répond que finalement elle aime bien ça, oui, mais elle ne regarde pas monsieur Claude, elle fixe la porte d'entrée. Elle supplie dans sa tête Paulette de revenir, mais la porte reste fermée et toute la maison est muette ; c'est la maison de monsieur Claude, tout appartient à monsieur Claude et Marguerite comprend qu'il veut qu'elle lui appartienne aussi ; il tapote ses deux mains sur chacune de ses cuisses avec un peu plus de force et d'impatience, alors, vacillante, perdant son mépris et sa suffisance, se délestant de sa superbe, sa supériorité tant vantée et moquée, se dénudant de sa prétention et de ses airs bravaches, c'est une gamine d'à peine quatorze ans – elle les aura dans quelques semaines – qui pose le bout de ses fesses sur les genoux de son patron, à qui elle fait semblant de sourire en s'asseyant, mais le seul réconfort maintenant c'est de ne plus avoir à le regarder dans les yeux, de lui tourner le dos et de rester ainsi face à la porte d'entrée – bon Dieu, quand est-ce que celle-ci va s'ouvrir ? – mais la porte est un mur et la maison se referme sur Marguerite comme les deux mains de

monsieur Claude autour de sa taille, ou plutôt d'abord se rejoignent, puis enserrent la taille et se referment sur elle, qui bloque sa respiration,

Dis-moi, tu es contente de travailler chez nous ?

et l'adolescente essaie de trouver la force de répondre, elle va chercher loin en elle,

Oh oui

et il reprend

Oui, bien sûr, tu es bien traitée, elle est gentille madame Claude avec toi ?

Oui, très.

Ces mots-là font rire franchement monsieur Claude, et il explique que lui aussi peut être très gentil, presque sans limite, et pendant que sa voix court à toute vitesse, pendant que ses mains maintenant se libèrent l'une de l'autre et que chacune remonte doucement vers les seins de Marguerite qui se cabre et sent monter les larmes dans sa poitrine, c'est comme si les choses se faisaient sans être guidées par personne. Voilà, les doigts de monsieur Claude, ses mains bientôt enserrent la coupe de chacun des seins de son apprentie à travers le tissu ; il commence à lui caresser les seins – une, deux, quelques secondes, elle est tétanisée puis, soudain, comme une vague qui la soulève, Marguerite se relève brutalement et

Non

sa voix s'étrangle en même temps qu'elle se redresse, bondit et s'éloigne – alors monsieur Claude prend un air penaud, il ne faisait rien de

Non ? elle a dit non ?

il ne faisait rien de mal, c'est quoi ce *non*, il est bien déçu, qu'est-ce qu'elle a cru, il ne l'a pas mordue, il ne veut que son amitié, elle ne veut pas être son amie ?

Entre nous quand nous sommes tous les deux on pourrait se dire tu ?

il est bien normal qu'il essaie de lui dire qu'il l'aime bien, elle ne trouve pas ça normal ? Elle ne veut pas qu'il l'aime bien ? Mais, il ne comprend pas, si elle aime travailler dans son magasin, pourquoi elle ne l'aimerait pas bien, son patron ? Ou alors peut-être n'aime-t-elle pas tant travailler dans son magasin, peut-être qu'elle préférerait arrêter ou qu'elle aimerait faire autre chose dans sa vie ? Il ne sait pas, il pourrait en parler avec sa mère, qu'est-ce qu'elle en pense, Marguerite ? Marguerite – ce qu'elle en pense, c'est qu'elle écraserait bien cette face de rat à coups de talon ou de pelle,

comme elle a vu des paysans tuer les rats chez elle, dans les granges ou les remises. Elle reste face à lui, figée, rouge de honte et de colère ; elle voudrait lui dire que les dégueulasses comme lui elle voudrait leur cracher à la gueule et qu'elle ne veut pas qu'il –

Mais lui se lève déjà – tout sourire et faussement dépité ou bien embêté – il sait bien qu'elle cédera tôt ou tard – il espère bientôt – et dit d'un air désolé qu'il doit rentrer. Il se fait tard, il faudra embrasser Paulette de sa part car Paulette, elle, au moins, elle l'aime vraiment bien son patron, et depuis toujours, il se souvient même du jour de ses treize ans et du cadeau qu'il lui avait offert. Elles n'auront qu'à en parler toutes les deux, elle verra bien, Marguerite. Et c'est à peine si les mots sont venus aux oreilles de Marguerite que cette fois elle voit la porte d'entrée qui s'ouvre, mais ce n'est pas parce que Paulette vient de revenir, non, c'est que la silhouette légèrement voûtée de monsieur Claude vient de s'engouffrer dehors, dans la nuit, et qu'il a déjà refermé la porte derrière lui sans plus un regard pour son apprentie.

61

Quand elle est rentrée, il ne s'est pas passé cinq minutes, peut-être moins, et Paulette a trouvé Marguerite debout, figée contre le poêle, livide ; Paulette a fermé la porte

Ma Poupinette !

et a couru vers

Poupinette

et elle a eu le temps de raconter que de *Chez Marcel* elle avait vu passer sur le trottoir d'en face l'autre blaireau qui rentrait chez sa dondon, tout courbé avec son parapluie en avant sous la brouillasse. Alors vite, aussi vite qu'elle a pu,

Pauvre Poupinette je sais bien –

elle est rentrée sans parapluie, avec seulement son manteau qu'elle a tenu au-dessus de sa tête et malgré ça maintenant sa coiffure ne ressemble plus à rien, merde –

Dis-moi qu'il t'a pas fait mal ? il t'a –

Pourquoi tu m’as laissée toute seule avec lui ? Pourquoi, si tu savais ce qu’il voulait ?

Marguerite avance vers Paulette et sa voix

T’es dégueulasse de m’avoir laissée avec lui

monte entre colère et injure,

Pourquoi tu m’as laissée ?

non pas pour lui dire ce qu’elle va dire mais pour dire qu’elle a eu tellement peur, tellement, elle ne voulait pas pleurer, pas lui faire ce cadeau, pas montrer qu’elle avait peur et qu’elle aurait tellement voulu, tellement – c’est la seule chose qu’elle voulait, ardemment, de tout son cœur – que Paulette revienne et la sauve et au lieu de raconter ça, ce qui s’est réellement passé dans sa tête, elle crie,

Dégueulasse de m’avoir laissée –

et pourtant elle pleure en criant sa haine, qui s’adresse à Paulette avant de se retourner contre monsieur Claude,

T’es dégueulasse –

parce que Paulette l’a trahie, Paulette avant tout et lorsque celle-ci, confuse, douce, lui dit

Excuse-moi Poupinette

Arrête de m’appeler Poupinette, je suis la Poupinette de personne

J’avais pas le choix

Le choix ? Le choix, tu me parles de choix ?

Je l’avais pas

On l’a toujours –

Pas toujours

Si

Tu crois ça –

Bien sûr que si

Tu crois ça parce que –

Toi tu l’avais. Tu savais très bien qu’il allait –

Et là, tout à coup, quelque chose change dans la réaction de Paulette ; elle cesse de subir, de prendre les coups. Elle ordonne à Marguerite de s’asseoir et de la fermer. Elle le lui ordonne avec une telle force que Marguerite n’y trouve rien à redire et que, saisie, elle est presque obligée d’obéir – mécaniquement obligée – elle s’assied et se retrouve bientôt avec un verre devant son nez et l’autre lui verse du mousseux qui déborde, la

mousse dégouline du verre et vient éclater sur la table en laissant des taches blanchâtres qui disparaissent les unes après les autres, mais Paulette et Marguerite s'en fichent, Paulette se verse aussi un verre et c'est ça que toutes les deux regardent, le verre de Paulette se remplir ; elles écoutent le chuintement de la mousse et leurs souffles trop rapides à toutes les deux ; deux jeunes femmes et leur sauvagerie dans la façon de ne pas se regarder mais de se tenir ensemble autour des verres ; Paulette pose la bouteille entre elles deux, d'un geste brutal, assez laid aussi, parce qu'elle a tenu le haut de la bouteille en la posant comme une bûcheronne son morceau de bois avant de le fendre sans ménagement, et maintenant elle s'assied en face de Marguerite et fait tinter son verre sur celui de sa cadette en lui ordonnant de boire,

Détends-toi maintenant

et, la regardant bien fixement dans les yeux,

Écoute-moi bien, je te rappelle que pour l'instant tu n'es qu'une pisseuse qui n'as rien fait de ta vie, alors tu vas m'écouter parce que moi j'ai le double de ton âge et je suis arrivée chez ce vieux salaud et sa connasse j'avais douze ans – douze ans – à l'époque ils avaient une vieille vendeuse qu'était méchante comme une teigne – combien de temps tu crois qu'il a mis avant de me mettre dans son lit ? tu crois qu'il a attendu que j'aie treize ans ? Non, il m'a forcée de douze à quinze ans à raison d'une fois par semaine – alors tu vas pas me la raconter – tu vas pas me faire pleurer – et tu vas m'écouter – en vrai tu as deux solutions – pas trois, pas quatre – deux : soit tu retournes chez ta mère dès demain matin et tu t'en sors avec une paire de gifles et tu pleures dans ta chambre en attendant qu'elle te trouve un autre salaud qui vaudra pas mieux que celui-là, soit tu fais ce que je te dis, tout ce que je te dis, et tu comprends comment ça marche pour une fille qui n'a pas le choix – parce qu'à douze ans si on m'avait renvoyée chez moi non seulement le vieux m'aurait tuée à coups de ceinturon, mais je crois que je me serais foutue à l'eau toute seule plutôt que de retourner chez moi, sans personne pour venir me repêcher, avec des grosses pierres cousues dans mes poches de blouse – c'est ça, ce qui se serait passé – allez, trinque – tu verras, le vin c'est comme le bon Dieu – c'est mieux que le bon Dieu – ça aide à oublier – et même tout ce que je vais te dire de faire, tu vas le faire et avec un coup dans le nez tu trouveras ça facile, et même tu verras combien tu es plus forte que tous les salauds de

la terre grâce au pinard, et quand tu auras compris que tu t'en fous qu'il te baise, lui ou un autre, lui et tous les autres, toute cette vermine, tu comprendras que tu peux tout sur eux, qu'ils sont des minables, des pauvres types – l'autre, tu crois que sa connasse le suce et qu'il lui fout sa bite de temps en temps ? Tu rêves ?

Et les voilà toutes les deux qui soudain se mettent à rire – l'idée, les images – leur grossièreté jubilatoire – imaginer monsieur et madame Claude dans leur lit en train de faire l'amour comme une seule et informe bête maladroite – eux ? forniquer ? copuler ? baiser ? s'accoupler ? L'idée est tellement saugrenue, tout ça paraît tellement impossible, les râles, les gémissements, que son comique les fait rire toutes les deux, timidement d'abord, puis on en rajoute, on rigole, on imite et on exagère et on se met à trinquer pour se réconcilier – elles pleurent aussi –

Ma Poupinette, crois-moi, fais ce que je te dis, sa connasse est jalouse et méchante comme la peste, et lui a peur d'elle parce qu'il a peur tout court ; il sent bien que les femmes peuvent le mener par le bout du nez – tu as quoi de si précieux dans ta culotte qui t'empêcherait d'avoir ce que tu veux ? Tu vois où je veux en venir ? T'es pas bête, toi : pour pas se laisser faire, parfois faut se laisser faire. Les laisser faire et leur faire croire que c'est eux qui décident alors qu'en vrai c'est toi, tu décides quand tu veux, ce que tu veux – tiens, tu sais ce que tu vas faire dès demain, non ? Tu vas aller le voir et tu vas lui dire que c'était bien gentil cette soirée, surtout quand vous étiez tous les deux –

Non, jamais je dirai ça

Si –

Plutôt crever

Tu vas le dire et tu vas même dire qu'il a eu raison de donner des briquettes parce qu'on se caille toute seule dans un lit,

Non –

et tu vas lui dire qu'à force que ça caille tu attrapes froid et que tu aimerais bien qu'on te réchauffe de temps en temps et puis ce foulard jaune qui est en vitrine mais que tu n'auras jamais les moyens de t'acheter –

Je veux pas que ce salaud me touche.

Alors me fais pas perdre mon temps et retourne chez ta mère.

J'y retournerai pas non plus.

Alors tu vas faire quoi ? Tu sais bien qu'un jour ou l'autre il faudra qu'un homme te passe dessus –

Je suis pas pressée –

Et tu veux le choisir ? Madame veut choisir ? tu crois que tu peux choisir ? Qu'on va te laisser choisir ? T'es idiote ou quoi ?

Oui je veux le choisir.

Ah, ça, c'est pourtant vrai que t'es gourde ! Beau ou moche, jeune ou vieux, si c'est ça qui te fait peur, crois-moi, les trois quarts des hommes savent pas se servir de ce qu'ils ont entre les jambes – l'amour, y'a qu'entre les femmes qu'elles peuvent trouver ça bien.

Je veux rien de tout ça. Je veux qu'on me laisse.

On va te laisser, t'inquiète pas. Mais si tu lui dis pas un mot gentil ou si tu lui fais pas comprendre qu'il te faut un peu de temps mais que tu dis pas non, si tu fais pas ça… il va pas réfléchir six mois. Dans trois semaines on trouvera des billets dans ton sac, on dira que tu as volé ou que tu as fait des erreurs, on préviendra ta mère, tout le monde sera au courant –

Tu essaies de me faire peur –

Tout le monde dira que t'es qu'une voleuse –

T'es de son côté, c'est ça ? Il t'a demandé de me faire peur pour me faire céder ?

Mais tu comprends donc rien ?

Y a rien à comprendre.

Si tu lui promets que tu vas céder, tu feras de lui ce que tu veux.

Non.

Alors dans trois semaines –

Je veux pas –

Tu vas comprendre ou t'es vraiment gourdasse ? Merde, il me semblait que t'étais intelligente, non, je me goure ?

Je suis intelligente et personne me dit ce que je fais.

Ça, la prétention, c'est pas malin. Dis-lui que t'es pas prête, tu es une femme et il te faut du temps, de la prévenance, de la douceur, tout le baratin, dis-lui que tu aimes ce petit foulard jaune qu'ils ont au rez-de-chaussée… Tu l'aimes tellement ce foulard jaune, il te manque, tu y penses tous les jours, tous les jours tu vas le caresser dans sa vitrine, tu lui dis et moi je te promets, je lui donne trois jours avant de le piquer dans le rayon

de sa bonne femme qui gueulera encore contre ces salopes de paysannes, toutes des voleuses –

Non.

Il te donnera le foulard et toi tu l'embrasseras sur la joue, comme une bonne fifille à son papa. Il sera heureux comme un pape, flatté, ça lui fera pousser des ailes et il essaiera d'avoir plus, ils veulent toujours plus, mais là, tu le repousseras gentiment, tu es une femme, attention, douceur, mon vieux, douceur, prévenance, tu lui diras que tu n'es pas prête mais que tu réfléchis, que oui, tu commences à trouver qu'il est chic avec toi… fais-le traîner, demande-lui du rouge à lèvres, des boucles d'oreilles, et puis fais-le tourner en bourrique, souris-lui devant sa connasse, montre-lui que si tu veux la connasse pourrait s'imaginer des choses et c'est lui qui va avoir peur –

Mais je peux pas faire ça.

Si. Et coucher aussi tu le feras. Je peux même te dire qu'à un moment il voudra qu'on couche tous les trois ensemble, parce que les hommes c'est tous des tordus et ils ont des idées comme ça, avoir deux bonnes femmes à satisfaire alors qu'ils sont à peine bons à se soulager eux-mêmes ; non, mais on s'en fout, tu verras, entre nous ce sera comme deux copines, t'auras peur de rien, il t'arrivera rien de mal et lui, par contre, crois-moi, moi ça j'ai mis du temps à comprendre parce qu'il a fallu le comprendre toute seule et que je suis pas aussi intelligente que toi, mais quand j'ai compris, je peux dire qu'il m'est arrivé de me laisser sucer et baiser par lui et par d'autres en regardant le plafond, en fumant des cigarettes dégueulasses pendant l'amour et même en mangeant des bonbons à la menthe une fois – t'inquiète, que tu t'emmerdes, ils s'en foutent autant que toi de leur plaisir, alors prends-en si tu peux, du plaisir, parfois il y en a des pas mal, qui savent un peu te donner un bon coup – c'est rare – ça arrive – mais surtout le petit cadeau, de l'argent bien sûr, ou du parfum, des sous-vêtements, mais jamais pour rien, on ne fait jamais ça pour rien – enfin, si, nous deux, si tu veux, on le fera pour se faire plaisir, entre copines, et encore toi ce sera pas pour rien, va bien falloir que quelqu'un t'apprenne les rudiments – je te dis ça –, personne ne connaît mieux les femmes que les femmes, et moi je vais te faire voir, tranquillement, comme tous ces cons-là tu vas les faire manger dans ta main et prendre du plaisir dans la mienne.

Cette conversation-là aura changé la vie de Marguerite – en mal ou en bien – en mal et en bien. Il ne lui restera pas si longtemps pour s'en souvenir, puisque Marguerite ne connaîtra pas les cheveux blancs, la fatigue, les rides, l'arthrose, l'indifférence des hommes ; la vieillesse. Elle n'aura jamais la chance ou la déchéance de devenir une vieille femme, elle en connaîtra une autre, de déchéance, peut-être plus cruelle encore, qui ne sera pas celle de l'âge car la mort la cueillera à quarante et un ans – quarante et un et quelques mois, quelques semaines et une poignée de jours de plus.

Ce week-end-là, il faudra rentrer chez soi comme si le monde n'avait pas été bouleversé de fond en comble, ravagé, comme si Marguerite revenait chez elle après une semaine où elle avait été l'apprentie appliquée et très fière qu'elle avait été jusque-là, comme s'il lui restait encore un brin d'enfance à offrir dans un sourire, alors que dès ce soir où il était venu, monsieur Claude avait tout bouleversé avec ses briquettes, son parapluie, son menton en galoche et son sourire fuyant, sa peau presque bleue le soir à cause de la barbe qui repousse, et puis aussi et surtout ces bouteilles de mousseux dont elle avait bu au début seulement une esquisse de verre et puis, après, lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec Paulette, un verre entier et un autre, un troisième encore pour ne plus écouter ce que lui disait la vendeuse qui était sa cheffe mais aussi son amie, son mentor, et le dimanche soir, dans le lit de sa maison, dans son hameau, suffisamment loin de La Bassée, elle écouterait le silence et les bruits de la nuit de chez elle, elle en serait heureuse, rassurée, et presque elle aurait envie de dire à sa mère que plus jamais elle ne retournerait chez les Vêtements Claude, que tous ces gens sont indignes et surtout la perverse de vendeuse, Paulette, qu'elle avait cru être son amie et qui, l'ayant fait boire, avait été obligée de l'aider à monter dans sa chambre, de la déshabiller pour la mettre au lit – et toute la nuit elle repenserait à cette colère contre Paulette qui avait profité de la situation mais aussi, et surtout, ce qu'elle tairait, c'était ce trouble délicieux quand elle avait senti son corps en coton ou comme une sorte de liquide fondre en elle, se réchauffer en elle, s'embraser en elle quand elle s'était retrouvée presque nue ou complètement nue et recouverte par le corps ou les draps, les vêtements, la robe de Paulette, et qu'elle avait suffoqué de

plaisir et de déplaisir en même temps, de révoltes du corps alternant avec l'abandon total de celui-ci, dans des soupirs et des râles, les yeux mi-clos quand Paulette, douce, onctueuse, savante et lente, experte et tendre, avait caressé les joues, les épaules, les seins de la jeune fille, et puis avait embrassé ses lèvres, avait cherché sa langue, l'avait mordue en riant, et folles, toutes les deux folles avaient ri, et, même, c'est Marguerite qui avait enlacé Paulette et Paulette qui avait fait glisser sa main entre les cuisses de la jeune fille – qui avait resserré ses jambes sans même s'en rendre compte même si pourtant les doigts de son aînée étaient venus là, tout en haut, parmi les ombres grises, chercher à ouvrir un chemin qu'ils avaient fini par trouver et ouvrir lentement, obstinément, sans renoncer une seconde, laissant pétrifiée la jeune Marguerite – je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie –

Et elles avaient éclaté de rire ensemble et Marguerite se souviendrait, du fond de son lit de petite fille, chez elle, qu'elle avait ressenti l'ivresse de l'alcool et qu'elle avait trouvé ça bon, mêlé à l'odeur laiteuse et chaude, parfumée, d'une Paulette transfigurée qui n'était que souffle, caresse et légèreté.

62

Ce dimanche-là, la pluie avait cessé en laissant un sol tellement boueux qu'il était impossible de sortir.

Si on avait fait allumer la cheminée de sa chambre pour elle le matin même, ce n'était pas parce qu'il avait fait ce temps épouvantable ni parce que Marguerite voulait contempler l'âtre et les braises pendant des heures, ou simplement se réchauffer, c'est que, depuis qu'elle avait commencé son apprentissage, chaque dimanche elle préférait rester l'après-midi dans sa chambre afin de profiter de l'unique moment de sa semaine où elle pouvait rester seule et sans un bruit – c'est-à-dire sans la voix de personne, sans rien d'autre que le murmure des bruits de la campagne et d'une vieille maison qui craque, d'un lit dont les draps se froissent et semblent chuchoter pour eux-mêmes des vérités vieilles comme le temps, dans un langage inconnu des humains. Alors, oui, tous les dimanches elle avait besoin de ce temps pendant lequel elle ne dormirait pas, ou, tout au contraire, trop longtemps,

une sieste d’un après-midi entier, seulement recouverte d’une couverture car toujours elle faisait comme si elle ne dormirait qu’une demi-heure et retournerait très vite en bas retrouver sa grand-mère et sa mère.

Or, elle restait dans la chaleur de sa chambre ; elle adorait ce temps arrêté, l’odeur de ses draps, qu’elle ne trouvait pas dans la chambre de la rue Rotrou. Sa grand-mère connaissait les habitudes de sa petite-fille, qui, en général, était tellement épuisée en arrivant qu’elle ne répondait qu’à peine aux questions – si elle avait vu du monde, si le magasin marchait bien, si elle avait vu cette amie qui avait promis de passer jeudi dernier pour acheter des fichus, si les patrons étaient toujours aussi gentils et si la compagnie de cette affreuse vendeuse n’était pas pernicieuse – je ne dis pas qu’elle n’est pas gentille, remarque, je n’en sais rien, disait sa grand-mère, ce n’est pas parce qu’elle est grosse qu’elle n’est pas gentille, mais je ne sais pas, je lui trouve un côté dévergondé et vulgaire, vous ne trouvez pas ? – et il faudrait attendre le soir pour avoir ou pas des réponses, car en arrivant Marguerite bâillait à s’en décrocher la mâchoire ; on la laissait filer dans sa chambre tout en sachant qu’on ne la reverrait que pour l’heure du souper. Mais on attendait ce moment avec impatience, sa grand-mère, mais aussi sa mère ; oui, même Marie-Ernestine s’était mise à attendre sa fille pour le repas du dimanche soir, car ce serait un moment où Marguerite pourrait raconter des anecdotes qui ne seront pas venues jusqu’aux hameaux. Ici, on ne voit rien ni personne et Marguerite, après avoir récupéré quelques heures, se lançait dans des discours, des explications, elle était fière de ce qu’elle faisait et des gens qu’elle côtoyait, et, même si ce n’était pas aussi passionnant que ce qu’elle s’était imaginé au départ, l’entendre était pour sa mère et sa grand-mère un ravissement – Marie-Ernestine elle-même se félicitait du changement de sa fille, de sa maturité naissante, de son intelligence, et se surprenait à être fière de ce qu’elle entendait, de l’assurance qu’elle sentait naître chez Marguerite. Et puis c’était distrayant, au moins assez pour nous changer du crépitement des flammes de la cheminée, du caquetage des poules et des commérages des voisins, pour nous apporter un peu d’air, de jeunesse et de vie.

Sauf que ce soir, Marguerite n’a pas envie de parler, pas envie de raconter cette semaine horrible qu’elle a passée depuis la venue de son patron dans la maison, et ce vendredi où, pétrifiée, malade à cause du vin qu’elle avait bu, elle n’avait pas pu aller travailler – Paulette avait dû

prétendre à sa patronne que c'était à cause de règles douloureuses, tout en avouant entre deux portes à son patron qu'elles avaient fini la deuxième bouteille de mousseux à cause d'elle – elle le reconnaissait –, mais il faut dire, elle se permettait, que vraiment monsieur Claude n'avait pas été raisonnable avec la petite, elle était toute effarouchée quand Paulette était rentrée de *Chez Marcel.* Il avait bien fallu la détendre et lui dire que ce n'était pas grave, disons qu'elle avait été surprise, c'est encore une gamine,

Oui, bon, ce n'est rien.

Non, ce n'est rien.

N'en parlons plus.

J'ai dit à votre dame qu'elle avait ses règles et que demain tout rentrerait dans l'ordre.

Il vaudrait mieux.

Mais oui.

Et le lendemain, Marguerite avait retrouvé son poste, madame, monsieur Claude, les clientes, gentilles et attentionnées ou infectes et méprisables, toutes là, comme si rien ne s'était passé, comme si le monde ne s'était pas effondré, et d'ailleurs il n'avait rien dû se passer parce que le dimanche soir Marguerite s'était retrouvée à table avec sa mère et sa grand-mère et se désespérait d'attendre le moment où on allait lui demander ce qui s'était passé cette semaine, comme tous les dimanches soir. La seule différence, c'est qu'elle était rentrée après la fermeture du magasin, ce dimanche vers 13 h 30, avec la peur de ne pas savoir comment mentir ; elle avait eu peur de se trahir en laissant paraître son malaise ou de rougir comme une idiote, de manquer d'assurance et qu'alors on la pousse à en dire plus qu'elle ne le voudrait, car, bien sûr, dans ce cas-là elle savait qu'elle ne dirait pas un mot de ce qui s'était passé – rien – jamais – à personne – qu'elle ne pourrait pas, même si elle le voulait, et elle s'épuisait rien qu'en y pensant, à la fatigue que ce serait – comme en magasin – de sourire et d'arrondir les angles, de multiplier les rires et les sourires de façade – l'effort que ça lui coûtait – parler de tout et de rien était toujours difficile – sauf que cette fois il faudrait le faire en ayant quelque chose à taire, qui lui pesait si fort sur la poitrine qu'elle avait cru un moment, en arrivant à la maison, avant même de monter se reposer dans sa chambre, qu'elle allait exploser en larmes.

Elle n’avait rien mangé du tout, prétextant qu’elle ne se sentait pas bien – ce qui était vrai – à cause de ses règles – ce qui était faux – et sa mère et sa grand-mère l’avaient trouvée en effet pâle et l’air fatiguée. Elle s’était allongée et n’avait pas eu à attendre longtemps avant que les larmes coulent, des larmes tranquilles et presque douces, pas de larmes de colère ou de crise, non, rien, des larmes aussi calmes que la résignation et l’évidence de comprendre ce qu’elle n’avait pas voulu voir pendant des années. Dans sa tête elle entend la voix de Paulette qui lui lance en plein cœur la vérité de qui elle est, de ce qu’elle refuse de voir depuis toujours ; oui, pendant toute son enfance elle s’est protégée en s’aveuglant d’admiration pour ses parents parce que tous les deux, à leur façon, avaient des raisons d’être admirés, sa mère comme son père, et elle avait été si fière d’eux qu’elle n’avait même pas vu comment les rires sur son passage étaient justifiés

Une pisseuse qui n’as rien fait de ta vie

car elle savait qu’elle n’avait aucun talent pour rien, aucun amour pour rien, aucun courage pour rien, qu’elle n’aurait ni la force combattante de son père ni la sensibilité musicale de sa mère, qu’elle ne serait sans doute jamais rien parce qu’elle n’était déjà rien – une fille comme celles qu’elle avait prises de haut pendant des années – gourdasse, oui, elle avait raison Paulette, ce n’était pas la peine de se la ramener pour des partitions qu’elle n’avait pas jouées ni pour des positions qu’elle n’avait pas défendues, et si elle était la fille d’une femme et d’un homme d’exception ça ne faisait pas d’elle un être d’exception, non, au contraire, sa banalité, sa nullité rejaillissaient d’autant plus au milieu de tous ces médiocres qui avaient fait d’elle leur mouton noir parce qu’ils avaient vu qu’elle les méprisait – trop riche aussi, peut-être – sans avoir de quoi se vanter, rien pour elle, et quand elle s’était demandé pourquoi on l’avait mise à la communale avec les gamines du coin et pas, comme les autres gosses de riches, loin, à la ville, comme on l’avait fait pour sa mère, si elle n’avait pas compris pendant longtemps, maintenant elle comprenait, ça lui éclatait au cerveau comme une évidence, sa mère et sa grand-mère avaient bien vu qu’il n’y avait rien à attendre d’elle qui mérite qu’on gaspille de l’argent dans une éducation qui ne lui servirait à rien, parce qu’elle la gâcherait avec son manque de délicatesse et de grâce, oui, Paulette était bien plus belle et attirante qu’elle ne le serait jamais, ça, elle en était sûre. Pendant que les larmes coulaient

elle sentait dans son cœur une douleur oppressante et douce en même temps – car il est doux de reconnaître ce qui nous blesse et nous torture mais que nous savons être notre vérité –, ce mal qu'on se cache avec tant d'effort toutes les heures de la vie, il est bon et presque délicieux de le laisser remonter et parfois nous envahir ; oui, Marguerite, tu es une fille sans intérêt, pas vraiment laide ni idiote, pas vraiment nulle, juste l'ombre de tes parents. Enfin tu mesures l'écart qui te sépare d'eux. Tu es peut-être la seule chose qu'ils auront ratée de leur vie et la seule dont ils auraient raison d'avoir honte – ce dont ta mère ne se prive pas, tu as eu assez d'occasions de t'en apercevoir et même, tu peux te dire qu'il est heureux que ton père soit mort lorsque tu étais si petite ; lui, au moins, tu n'auras pas eu le temps de le décevoir.

Ce dimanche après-midi, elle ne trouvera pas le sommeil mais fera comme si et restera enfermée dans sa chambre en tournant et retournant dans sa tête tous ces mois derniers, toutes ces années passées, mesurant combien elle avait été sotte et prétentieuse, combien elle voyait maintenant pourquoi sa mère l'avait tenue à l'écart lorsqu'elle jouait du piano, car, sûrement, sa mère ne voulait pas que Mozart ou Debussy ou Ravel ou qui que ce soit de ces génies soient souillés par sa présence dans la pièce où l'on pourrait les entendre. Depuis ce vendredi où elle était restée seule rue Rotrou en redoutant toute la journée que monsieur Claude prenne le prétexte de s'enquérir de sa santé pour se retrouver avec elle – qui du coup avait sursauté au moindre coup de vent, avait pourtant eu le temps de réfléchir –, elle s'était autorisée à s'apitoyer sur son sort et en même temps refusait de se voir en victime ; elle dirait non, lui dirait non, elle ferait un scandale dans le magasin, ou même elle irait se plaindre à madame Claude en lui disant votre mari n'est qu'un sale porc, est-ce que vous savez que c'est un sale porc – et puis tout retombait, elle savait bien qu'elle ne ferait rien de tout ça, elle se disait que c'était elle qui avait rendu ça possible – après tout c'est elle qui essayait de plaire, d'obéir, de se soumettre, de faire tout ce qu'on lui demandait, et peut-être que c'était le sort des femmes de ne pas choisir l'homme avec qui elles devaient connaître l'amour – est-ce qu'elle était si sûre que sa mère avait choisi son père – elle qui ne s'était jamais posé la question la voyait soudain devant elle, immense et atroce – oui, se pouvait-il que sa mère se soit elle aussi trouvée dans une situation où on lui aurait imposé un homme qu'elle n'aurait pas désiré ni choisi –

Et tu veux le choisir ? Madame veut choisir ? tu crois que tu peux choisir ? Qu'on va te laisser choisir ? T'es idiote ou quoi ?

Marguerite avait laissé passer le dimanche après-midi, et, enfin, avait su qu'il fallait qu'elle descende rejoindre sa mère et sa grand-mère. Elle cherchait déjà à parfaire son excuse, sa tête des mauvais jours, les règles, oui, très douloureuses, mais pas seulement, une migraine, la fatigue, elle trouverait ; mais il faudrait surtout trouver quoi raconter en donnant un soupçon d'enthousiasme à ce qu'elle dirait, ce qui lui faisait comprendre pour la première fois que, les dimanches précédents, elle avait exagéré son enthousiasme et s'était vantée car elle avait voulu se montrer épanouie et heureuse bien au-delà de ce qu'elle était en réalité. Désormais elle le comprenait parce que, maintenant que ce bonheur était particulièrement faux, elle voyait bien que ça l'était à chaque fois, même si désormais il lui serait presque insupportable d'y faire croire sans se trahir ni montrer des signes d'abattement ou de déception.

Mais ce soir, à sa grande surprise, c'est à peine si on lui demande des nouvelles, si on lui demande comment s'était passée la semaine pour elle, à La Bassée, dans son travail ou dans sa cohabitation avec cette locataire que décidément la grand-mère n'apprécie pas – peut-être parce qu'elle avait connu les parents de Paulette, la mère qui était morte à force d'accoucher tous les ans, le père qui n'était qu'une brute – bûcheron peut-être ou maquignon elle ne savait plus trop –, mais se souvenait qu'il avait la réputation d'avoir la main lourde sur ses quatorze ou quinze gosses – bref, comme par enchantement, ce soir on ne demande rien à Marguerite ou seulement pour la forme,

Tu n'as pas eu trop froid ?

Tu as bien mangé ?

mais rien de plus, suscitant chez l'apprentie d'abord une immense surprise et un soulagement au moins aussi grand, laissant naître autour de ses lèvres une sorte de sourire, puis, après s'être réjouie, un étonnement, une suspicion, comme si le fait de ne rien lui demander cachait quelque chose – et soudain une sorte d'appréhension ; un moment son regard était resté figé sur le visage de sa mère, puis sur celui de sa grand-mère, les trouvant l'une et l'autre excitées ou nerveuses, comme s'il y avait plus

important ce dimanche de février de l’année 1927 – quoi, vous ne savez pas ?

Une fraction de seconde, il vient à l’esprit de Marguerite que tout ce qu’elle a vécu cette semaine, les deux femmes le savent, et qu’elle n’est plus apprentie chez les Vêtements Claude, parce qu’on l’aura simplement renvoyée et que mère et grand-mère sont au courant avant elle. Mais non. Ce n’est pas ça. Elle voit bien que ce n’est pas ça. Elle comprend parce que sa grand-mère lui dit que, pour une fois, ce sont elles qui ont des choses à raconter, eh oui, il s’en passe aussi chez nous, ma petite chérie, figure-toi que demain nous avons des invités, et pas n’importe qui, non, ça non, car il se prépare une nouvelle qui, si elle se confirme, n’est-ce pas, est une nouvelle – comment dire –, Jeanne-Marie n’en dit pas davantage, elle tourne autour du pot, la nouvelle est si importante que pour l’instant elle consiste juste à annoncer que ce lundi nous aurons deux invités à déjeuner et que, comme il ne s’agit pas de n’importe qui, ces deux-là auront droit à un lièvre à la royale – pas donné à tout le monde, le lièvre à la royale. La nouvelle éclipse totalement ce que, d’habitude, sa grand-mère aurait perçu tout de suite – peut-être pas Marie-Ernestine, mais Jeanne-Marie assurément, la fatigue et la pâleur de Marguerite, ses cernes sous les yeux, son air défait et l’expression d’un abattement qu’on ne lui avait jamais vu depuis qu’elle était entrée chez les Vêtements Claude.

63

Voilà, pas la peine de jouer le suspense, il n’y en a aucun : Marie-Ernestine va se remarier.

Ce remariage est une sorte de non-événement dont la première étape, pour Marguerite, commence précisément ce dimanche où elle est soulagée de ne pas avoir à parler. Ce qu’on va lui dire, elle y repensera un peu dans la nuit, comme à une surprise peut-être, mais une surprise assez lointaine encore dans le temps – on parlait de plusieurs mois avant qu’elle se concrétise. Ce soir-là, si Marguerite s’endormait en pensant à cette idée de remariage, ce serait avec légèreté, presque sans y croire, sans lui donner une grande probabilité d’advenir, en la voyant plutôt comme l’expression d’une

lubie de sa grand-mère, guère plus. Marguerite était trop heureuse de n'être vue ni entendue par personne, parce qu'on avait trop à dire – ou que sa grand-mère avait trop à dire – et Marguerite avait écouté en laissant la fatigue s'emparer d'elle, tout en faisant attention de garder les yeux ouverts et de ne pas montrer une attention vacillante.

Marie-Ernestine avait baissé les yeux dans son assiette ou regardé sa fille de temps en temps en lui souriant comme si on parlait de quelqu'un d'autre, comme si cette femme dont Jeanne-Marie parlait n'était pas elle, car la grand-mère parlait d'elle à sa petite-fille comme si Marie-Ernestine n'était pas avec elles deux ou n'était qu'une ombre, une absente, un meuble ou plutôt un animal de compagnie – et de compagnie, justement, elle avait parlé de ça, la grand-mère, en insistant sur le fait que bien sûr elle-même n'était plus toute jeune, elle avait quand même soixante-sept ans et vivre avec une vieille bique comme elle ne devait pas être facile tous les jours, d'autant que le petit oiseau de la famille, n'est-ce pas, avait l'air de prendre son envol, qui sait si Marguerite reviendrait vivre un jour ici, non, seul le bon Dieu pourrait le dire, en tout cas Marie-Ernestine ne pourrait pas rester éternellement seule ici, bientôt quarante-deux ans, ce n'est pas si vieux, et être veuve depuis déjà plus de dix ans c'est déjà tellement – c'est différent, pour moi qui suis vieille, mais rester veuve quand on est encore aussi jeune que ta mère, avait raconté Jeanne-Marie avec un air de compassion et presque d'aveu – et puis, c'est vrai, il faut dire, il y avait tellement à faire chez nous, dans la maison mais surtout avec toutes ces terres à entretenir, la forêt, le lac, les champs à perte de vue et les fermes en location et toujours cette menuiserie et cette scierie qu'on n'avait jamais pu se résoudre à vendre – à tort, elle en était bien certaine – et qui nous coûtaient du temps et de l'argent, non, bientôt Jeanne-Marie ne pourrait plus s'occuper de tout ça, déjà elle en faisait moins, les régisseurs, les locataires, tout le monde faisait ce qu'il avait à faire mais elle savait bien qu'il faudrait quelqu'un derrière ce joli monde quand elle ne serait plus là pour donner les coups de pied au cul pour sortir les fainéants de leur torpeur, et, elle savait bien, tout le monde le savait, ce n'est pas notre chère pianiste qui s'y collerait ; elle n'avait jamais pu ni su – oui, faire les comptes, ça oui, elle était instruite, et puis pendant la guerre elle s'était occupée des enfants et leur avait fait l'école ; il ne s'agissait pas de critiquer mais c'est ainsi, ma fille est pianiste et rien à faire, ce n'est pas elle qui prendra ma suite et je ne crois pas du

tout que ce soit toi, ma petite Marguerite, qui le feras non plus. Marguerite avait sursauté quand elle avait été interpellée, peut-être qu'elle avait rougi, en effet, sûr que non, ce n'est pas elle qui resterait moisir ici, ça non, elle pensait bien que les Vêtements Claude n'étaient qu'une étape, elle irait dans une ville plus grande, elle aurait de beaux vêtements et une vie de femme comme celles des magazines et ne resterait pas à se morfondre dans un monde entouré de champs de patates et de touffes d'herbes, mais ça, bien sûr, elle ne le dit pas et continue à écouter sa grand-mère et à regarder sa mère qui se met à servir le potage sans un mot, comme si elle était la servante de la maison – mais où est donc passée Guilberte – chez sa sœur, elle l'aide, sa sœurette est en couches, tu ne savais pas ? – et bien sûr que Marguerite l'avait su et s'était empressée de l'oublier, qu'est-ce que ça peut lui faire ? Guilberte sera là demain pour le lièvre à la royale, c'est ce qui compte, personne ne le cuisine aussi bien qu'elle, et Marguerite regarde sa mère qui les sert lentement et avec une attention exagérée ; Marguerite écoute la vieille femme qui parle de l'avenir de Marie-Ernestine sans un regard pour elle – Marguerite a soudain un mouvement de rejet envers sa grand-mère, mais qui se retourne vite contre sa mère – enfin, c'est à sa mère qu'elle a envie de demander mais toi, toi, toi ? Tu en penses quoi ? Tu penses bien quelque chose ? Tu as bien ton avis, arrête de nous faire croire en servant ta soupe que tu n'entends rien ou que tu ne ressens rien ou que tu n'en penses rien, c'est impossible que tu n'en penses rien – et pourtant elle ne demande rien à sa mère, ni ce qu'elle en pense ni si elle est d'accord, ni même si elle est heureuse à la perspective de se remarier et puis à la fin de qui on parle ? C'est qui, cet homme ? Et pourquoi on dit *les invités*, ils seront combien ?

Elle ne comprend pas, maman ne va pas se marier deux fois ni avec deux hommes, ou alors elle ne va pas choisir entre deux rivaux, qu'est-ce que c'est que cette histoire – Elle fait une tête, soudain sa grand-mère se met à rire,

Voilà : c'est un monsieur très bien qui est veuf et qui viendra avec son fils – un fils un peu plus vieux que toi, dix-neuf ans je crois, un jeune homme tout ce qu'il y a de convenable qui veut s'engager dans l'armée ou faire des études de droit, je ne sais plus.

Elle avait passé la soirée à raconter comment les choses s'étaient agencées presque avec évidence, en expliquant que tout avait commencé par hasard et qu'ensuite, en le trafiquant un peu, le hasard, disons en le convoquant l'air de rien, on l'avait fait avancer, on l'avait transformé en idée et on s'était ouvert plus directement au monsieur en question, histoire de lui clouer le bec, au hasard, ou aux aléas que celui-ci aurait pu entraîner. Les choses s'étaient précisées et précipitées au-delà de toutes espérances – et Jeanne-Marie le disait en en riant encore, comme si elle avait fait une bonne blague à Marie-Ernestine, oui, c'est ça, on peut dire que ça avait été au départ comme une blague, parce qu'elle avait lancé l'idée sans trop croire à sa possibilité de succès, mais cette vague idée lui était venue – ou plutôt revenue de loin, un jour où elle pensait à Firmin et à ses dernières volontés qui avaient été comme sabotées par la guerre mais qui, même contrariées, devaient bien finir par se réaliser, même dix ans plus tard, car, après tout, leur bien-fondé n'avait pas changé. Au départ, elle n'avait rien dit – pas un mot à Marie-Ernestine –, car elle avait eu besoin de voir comment l'homme sur qui elle avait jeté son dévolu prenait à l'hameçon, et, voyant qu'il y mordait avec bon appétit, plutôt fort, mon Dieu, elle avait tranquillement échafaudé son plan, sans panique, méthodiquement, se disant qu'elle en parlerait à la principale intéressée le moment venu, c'est-à-dire lorsqu'elle serait certaine du succès de l'opération. Il s'était agi de faire venir le notaire pour évaluer un bien qu'on avait décidé de vendre parce que les locataires quittaient les fermes pour s'installer en ville, et on trouvait de moins en moins de gens travailleurs et sérieux qui payaient leur loyer. On avait un acheteur potentiel, ça nous ferait rentrer un peu d'argent ; le notaire était venu pour évaluer le bien en question, bien loin de Marie-Ernestine qui en avait seulement entendu parler pendant le repas – tiens, avait dit sa mère, le notaire est venu pour la maison des Fouché, il dit qu'avec deux ou trois travaux on pourrait en tirer un prix pas négligeable, je ne sais pas pourquoi je ne le connaissais pas ce notaire, il m'a dit qu'il était installé là depuis bientôt deux ans, enfin, bref, un grand gaillard, genre monsieur, oui, qui doit avoir la cinquantaine, bien conservé, assez bel homme – et la conversation s'était arrêtée là. En réalité, il n'y avait pas eu de conversation, Jeanne-Marie avait parlé de maître Douet et sa fille l'avait écoutée distraitement et n'avait pas répondu, elle ne s'était jamais intéressée à ces questions de placements et de ventes, et rien n'exaspérait plus sa mère, car

elle savait que le moment venu sa fille serait sa seule héritière et qu'il faudrait bien qu'un jour elle se décide à s'y intéresser, n'est-ce pas, car ce ne sont pas ses deux frères, tous les deux perdus, quelque part en Auvergne dans un monastère pour le premier, et l'autre en région parisienne, dans une banlieue qui avait autant l'air mal famée et surpeuplée que le premier avait l'air de prêcher dans le désert, qui finiraient par s'en occuper. Ça lui faisait de la peine, à Jeanne-Marie, elle se demandait souvent comment ils étaient maintenant, elle aurait voulu les voir, peut-être les embrasser, c'étaient tout de même ses fils, mais c'était leur volonté comme il avait été de la volonté de leur père de ne rien leur céder dans son testament, de leur montrer combien il avait été déçu par eux et qu'il ne le leur pardonnerait pas ; eux, fidèles à leur père d'une certaine manière, se montraient aussi intransigeants que lui : ils avaient promis de ne pas revenir et ne revenaient plus.

Ce soir où elle avait évoqué l'idée de ce mariage, Jeanne-Marie avait parlé de ses fils comme elle ne l'avait pas fait depuis des années ; elle avait remâché sa peine et son ressentiment – contre Firmin sans doute davantage que contre eux – et était restée seule avec cette rancune toute la soirée. Marie-Ernestine l'avait laissée avec l'image lointaine de ces deux frères dont elle ne savait même pas à quoi ils devaient ressembler aujourd'hui ; elle n'avait rien à ajouter car depuis longtemps elle avait compris qu'on ne les reverrait ni l'un ni l'autre. Alors, discrètement, elle avait quitté la table pour se servir une tisane dans le salon, sans plus se préoccuper de sa mère ni de l'évocation de ses frères et de leur père, de ce moment affreux de la lecture du testament chez le notaire – sans penser que ce notaire était mort depuis des années et que maintenant son cabinet était occupé par un homme dont Jeanne-Marie venait de s'enticher, inventant ou reprenant à son compte l'idée d'un mariage qu'on imposerait à sa fille – et Marie-Ernestine avait repensé à ce jour – le piano, la fin de l'école chez les sœurs – mon Dieu – est-ce que c'était vraiment ça qui lui était arrivé ? Jules qui traverse la salle avec ses marguerites en boutonnière et se présente devant elle, et la blague – cette blague ou cette tonalité dans la voix de Firmin : voilà l'homme que tu vas épouser, tu lui joueras de ton piano le soir quand il rentrera du travail, tes petites sérénades ou *Plaisir d'amour* – c'est bien, ça, *Plaisir d'amour*.

Elle avait mis des années à oublier, ou plutôt à rejeter ces images, ces mots, sa rancœur et son vertige au fond de sa mémoire, dans un lieu tapissé de bile et d'amertume aussi, et ce soir où sa mère lui avait refait le même

coup, sa main avait juste tremblé au moment de prendre la tasse pour l'amener à ses lèvres – il lui semblait qu'elle était troublée, juste troublée, à vrai dire pour elle-même elle n'avait jamais pensé à la question du remariage, cette idée lui était tellement incongrue ou farfelue qu'elle ne l'avait pas prise au sérieux. Elle avait bu sa tisane puis était allée se coucher. Mais c'était sans compter sur l'opiniâtreté de la femme de Firmin, de la Patronne, de la mère et de l'entrepreneuse, qui ne laisserait pas derrière elle une affaire aussi importante partir à vau-l'eau, non, hors de question, et la blague avait tourné à l'idée fixe : elle allait remarier Marie-Ernestine, il y aurait un homme dans cette maison – guerre ou pas guerre, c'est ce qu'avait voulu Firmin : il était temps de revenir aux fondamentaux.

64

Un beau lièvre avec ses abats, son sang, du vin rouge, des gousses d'ail et des échalotes, du foie gras et des truffes, le tout en galantine, qu'on mangera en buvant un Aloxe-Corton, – non, ça ne plaisante pas, le lièvre à la royale.

Les deux hommes, un père et son fils entourés par ces trois femmes qu'ils ne connaissent pas, se retrouvent devant un accueil qui les surprend, ils n'en méritent pas tant, se disent-ils, mais ils se laissent porter, après tout ce n'est pas désagréable, même s'ils ignorent la réalité : une grand-mère à la manœuvre, une intéressée désintéressée ou résignée, et une dernière, une jeunette qui entend dans les mots de sa grand-mère

Tant que les hommes ont l'impression de porter la culotte, tout va bien pour les femmes –

comme un écho à ceux de sa colocataire. Marguerite ne dira rien pendant tout le repas, ou presque, s'évertuant à prendre des notes sur la façon dont on doit mener ses affaires dans la vie, l'air de rien, mais avec détermination.

Les trois femmes avaient été surprises, quand il était arrivé en auto Citroën avec son fils, de trouver qu'un homme de plus de cinquante ans, un notaire – un notable qui avait connu des tables bien plus prestigieuses que la leur, de sous-préfets et de docteurs, de messieurs de l'Académie – allez savoir – puisse se montrer à ce point intimidé et presque maladroit face à

elles, dès qu'il avait franchi le seuil. Elles l'avaient regardé avec stupeur, de la petite-fille à la grand-mère en passant par Marie-Ernestine, avec une certaine condescendance mais en notant, sans même se le dire, qu'il était curieux que cet homme si sûr de lui lorsqu'il parlait affaires se révèle soudain si délicat et presque puéril devant trois femmes, même si, reconnaissaient-elles chacune par-devers soi, il n'est pas évident de se présenter comme prétendant quand on n'a pas encore obtenu l'accord de l'intéressée, n'étant même pas tout à fait sûr qu'elle soit au courant, et qu'on veut donner bonne impression alors qu'on se sent épié, jugé, jaugé, mesuré de la tête aux pieds à chaque mot ou phrase comme si on allait vous compter les boutons de veste et vous inspecter le col de chemise, vous faire passer un test et traquer tous ces signes de mauvais goût qui pourraient vous disqualifier, vous ou votre fils, car on détaille le fils pour y surprendre les bienfaits ou les torts de l'éducation du père – ses turpitudes ou ses vices cachés, selon que le jeune homme pose ou pas les coudes sur la table et se tient le dos droit, la nuque raide, ou qu'au contraire il bâfre sans souci de propreté ni de son maintien.

On pouvait concéder qu'il n'était pas facile de venir jouer le prétendant auprès d'une veuve qui avait deux fois vingt ans, quand soi-même on n'avait plus vingt ans depuis au moins trente ans et que, veuf, on l'était également, mais pas depuis aussi longtemps que la dame convoitée – quatre ans *seulement*. On pouvait imaginer les questions morales : faudrait-il évoquer la femme perdue ou, au contraire, ne jamais parler d'elle, ni même évoquer son nom, son existence, ou seulement pour parler de *la mère de son fils*, en s'interdisant de se laisser entraîner dans une rivalité post-mortem en imposant dans la discussion celle qui ne reviendrait pas, face à la vivante que l'éclat de sa santé, insolent, mettait dans une valeur culpabilisante vis-à-vis de la morte, à qui l'homme avait autrefois juré fidélité jusqu'à ce que la mort les sépare. Cette formalité réglée, restait le dilemme – choix cornélien ou pure délicatesse et courtoisie – faudrait-il venir avec des fleurs ou non ? Et si oui, de quel genre ? Quel protocole à respecter ? Fleurs colorées ? Fleurs pâles ? Trop vives ou pas assez ? Modeste bouquet ? Composition florale présomptueuse ? Attaque déclarative par démonstration bigarrée ? Impossible de savoir. Pour cela, il aurait fallu prendre rendez-vous chez le fleuriste, ce à quoi le notaire avait renoncé par peur de lancer lui-même des rumeurs sur son compte, déclenchant par maladresse une

suite sans fin de qu'en-dira-t-on qui pourrait venir aux oreilles de l'élue, ou, disons, de la pressentie, et lui déplaire à tel point qu'elle décide – susceptible ou sensible au-delà du raisonnable – de mettre fin à la démarche engagée.

S'il ne connaissait pas Marie-Ernestine parce qu'il ne lui avait jamais parlé, le notaire l'avait croisée à plusieurs occasions, à la messe du dimanche matin mais aussi à celle de minuit à la Noël, et dans d'autres circonstances dont il n'était plus certain. Il l'avait remarquée pour son élégance qui allait à l'encontre de la rusticité commune ; sans savoir par qui, il avait appris qu'elle avait la réputation d'avoir été une très bonne pianiste, mais que sa carrière avait été stoppée lorsque ses parents lui avaient imposé un mariage plus conforme à leur désir qu'à l'émancipation d'une jeune fille, dont on ne sait trop où l'aventure pianistique l'aurait menée. Le notaire était d'accord, les parents avaient bien fait. Il trouvait à la veuve Chichery une grande élégance au fait d'avoir attendu aussi longtemps avant d'évoquer l'idée de se remarier – du moins pour ce qu'il en savait, car pas une seule fois il n'avait entendu parler d'une tentative qui aurait échoué, non, la femme était restée discrète, héroïque pendant la guerre en donnant la classe aux enfants des paysannes qui travaillaient aux champs à la place des hommes, et le notaire devait avouer que, lorsqu'il avait rencontré sa mère, madame Proust, l'idée lui était venue assez vite de profiter de l'occasion pour rencontrer la veuve du héros de guerre, sans imaginer la moindre forme d'avances, mais simplement pour faire la connaissance d'une femme de qualité comme elles étaient, hélas, si rares dans nos campagnes – non que nos campagnardes ne soient pas de braves femmes, mais rares étaient celles qui ressemblaient à l'idée qu'un homme de son milieu se faisait des femmes, pas seulement parce qu'elles éructaient trois mots plus qu'elles ne parlaient une langue dotée d'une syntaxe et d'une grammaire précises, non, ni parce que toutes étaient vêtues de noir et qu'elles étaient le plus souvent sales et puaient le feu de bois, mais parce que tout dans leur vie, leur allure, leurs pensées, leurs gestes et même l'ineffable maintien de l'*éternel féminin* comme il le concevait, les tenait éloignées de l'idée de féminité – toutes portaient sur le visage et dans leurs gestes la brutalité des hommes durs à la tâche –, et aucune n'aurait pu capter son regard. C'est pourquoi, en allant évaluer cette maison sur le terrain de madame Proust, il s'était raconté qu'il serait ravi de rencontrer cette belle veuve de quarante-deux ans ; son ami

René, avec qui il jouait au rami le dimanche, lui avait dit cent fois, avec une certaine gourmandise ou concupiscence,

Mon vieux, des femmes comme ça, je te le dis, ça se trouve pas sous le sabot d'un cheval.

Jeanne-Marie avait mené la conversation tambour battant, étalant à l'hectare près la valeur de la maison et l'intérêt qu'on pouvait lui porter ; en répondant, maître Douet s'était évertué à féliciter les propriétaires de la force qu'il leur fallait pour maintenir une si grande activité – sous-entendant, *pour des femmes* – et porter avec une telle réussite une si énorme responsabilité ; en retour, on lui avait posé des questions, Marie-Ernestine s'était fendu – par politesse – de questions sur le garçon, qui s'appelait du beau prénom de Rubens – oui, comme le peintre – c'est rare – oui, comme mon fils est lui aussi d'une grande rareté, s'était vanté le père en faisant rougir le jeune homme d'une fausse modestie qu'avait trahie un léger sourire de complaisance, et, comme l'ambiance avait fini par se détendre, c'est maître Douet lui-même qui avait demandé à ces dames – après son troisième verre – de l'appeler Lucien, car au diable maître Douet ; ici, il venait en ami, un ami qui espérait que le temps nous laisserait tout loisir de faire plus ample connaissance. Si son regard avait été peut-être un peu insistant sur Marie-Ernestine, celle-ci avait en retour excessivement réagi en rosissant et en baissant les yeux un peu tôt, du moins c'est ce qu'avait pensé sa mère – diable, on n'est plus des enfants et toutes ces minauderies sont bien utiles, j'en conviens, mais il ne faudrait pas qu'elles s'éternisent, avait-elle pensé.

Et si nous allions faire un tour ?

avait suggéré Jeanne-Marie pour abréger,

Ma foi,

avait répondu d'un air satisfait le notaire.

Pas une seule fois on n'avait parlé mariage, ni de ce qui avait motivé ce déjeuner, à moins, avait pensé Marguerite, qu'en réalité on n'ait parlé que de ça – elle voyait Paulette lui rire au nez,

Fais comme je te dis, ma gourdasse –

car c'était bien comme elle disait, et pas autrement que s'y étaient pris le notaire et les femmes de sa propre maison, sa mère et sa grand-mère ;

pendant trois à quatre heures on avait parlé de la vie de notaire – non pas de façon générale, ou alors en mode d'introduction, afin que, mine de rien, maître Lucien Douet puisse poser sur la table la réalité de son jeu : des maisons dont il était propriétaire – une dizaine – des viagers – trois ou quatre – pas seulement à La Bassée, mais parsemés dans tout le département, car il devait reconnaître que la profession bénéficiait d'un corporatisme qui permettait d'être au courant des bonnes affaires bien avant le commun des mortels et que, comme il en faisait profiter ses confrères, ceux-là lui avaient souvent donné l'occasion de profiter en retour, à des prix défiant toute concurrence, d'opportunités sur des terrains, des fermes, des forêts, tant de biens qui lui assuraient un train de vie dont il jouissait pleinement et dont il était heureux de savoir que son fils hériterait, car, bien entendu, nous faisons tout ça, avait-il affirmé, amasser des maisons et des gains, des terrains, des lacs, des forêts, que sais-je, pour assurer l'avenir et le bon plaisir de nos enfants – laissant entendre que, s'il n'y avait que lui, le modeste maître Lucien Douet se contenterait de sa bicoque de centre-ville, située à une rue de son cabinet, et, pour tout dire, presque en face des Vêtements Claude.

Ainsi, matin pour aller travailler, midi pour aller déjeuner et quinze heures pour revenir au cabinet, puis vingt heures ou parfois plus tard encore pour rentrer chez lui, il passait de l'autre côté de la rue du magasin de vêtements, et, été comme hiver, par un mouvement devenu si habituel qu'il n'y prêtait plus la moindre attention, ses yeux se posaient sur la boutique, avec ses quelques marches à carreaux façon Art nouveau qu'il n'aimait pas du tout, ces lumières qui brûlaient pour rien toute la journée en vitrine, ces mannequins qu'il jugeait parfois trop dévêtues, comme si on se retrouvait dans les rues d'Amsterdam ou dans les quartiers mal famés des villes nordiques. Mais ça, bien sûr, il ne l'avait pas dit à Marie-Ernestine Chichery et encore moins à sa fille Marguerite, non, et même, les jours qui avaient suivi le déjeuner, il avait fait ce qu'il n'avait jamais envisagé de faire pendant trente ans : il avait traversé la rue.

Désormais, chaque matin pour aller travailler, chaque midi pour rentrer déjeuner et dans l'autre sens, à quinze heures, pour retourner travailler, il s'était mis à longer lentement la vitrine, à l'ausculter presque, et non

seulement il s'était mis à trouver les mannequins intéressants et assez beaux les articles féminins qu'ils portaient, mais il en profitait pour jeter un coup d'œil derrière la vitrine, qu'il avait vu un matin changer du tout au tout par la grosse vendeuse trop maquillée – une véritable tempête cette femme-là – et par la jeune Marguerite. Il avait remarqué un très joli foulard jaune dans cette vitrine, et une idée lui avait traversé l'esprit : pourquoi, afin d'attendrir la mère, n'offrirait-il pas ce cadeau à l'adolescente ? Il suffisait d'acheter le foulard, un paquet-cadeau, le tour serait joué : il attendrait la gamine, lui offrirait le foulard en lui disant de passer le bonjour à sa mère. Se présenter déjà comme une sorte de beau-père idéal s'inquiétant de ce que la *petite* de sa future épouse ne prenne pas froid dans ces rues glacées, était somme toute une idée de séduction détournée, qui, hélas, n'avait pas abouti ; lorsqu'il s'était présenté à l'ouverture du magasin, il était tombé sur madame Claude qui, après avoir souri en reconnaissant le notaire, avait dû en rabattre en écoutant sa demande, car, hélas, mille fois hélas, cher maître Douet, figurez-vous que ce si joli foulard jaune – comme je vous comprends –, il se trouve qu'on nous l'a ni plus ni moins dérobé – oui, comme je vous le dis –, quelqu'un a eu l'audace d'entrer non seulement dans le magasin mais d'enjamber la rambarde de la vitrine, d'aller retirer au mannequin le foulard jaune et de partir avec sans passer par la caisse.

Elle avait fini son récit rouge pivoine, prête à crier, et bien sûr les gendarmes ne pourraient rien, c'était encore une des voleuses des hameaux, ces souillons, ces paysannes, de celles qui viennent chiper des bonbons à côté, on les connaît, je vous jure –

Oui, avait conclu maître Douet, c'est bien dommage.

Il était ressorti vexé et dépité, mais avait oublié l'incident dès qu'il avait retrouvé le monde austère et gris de ses dossiers.

65

Mais quel ne sera pas son trouble – malaise – interrogation – lorsque, quinze jours plus tard, invité une nouvelle fois à déjeuner chez les Proust-Chichery, mais cette fois le dimanche, le notaire maître Lucien Douet se retrouve nez à nez avec Marguerite et qu'il découvre, flambant neuf autour du cou de la jeune fille, d'un jaune poussin éclatant, ce foulard dont la

patronne lui avait assuré qu'il avait été dérobé. Ce foulard, auquel il n'avait pas repensé depuis quinze jours, vient de lui éclater au visage comme si, de poussin presque orangé qu'il était jusqu'alors, son jaune venait d'éclater en un citron acide, et que cette forme et cette couleur lui rapportaient à l'intérieur de l'oreille –

Les voleuses des hameaux

les mots de madame Claude, puis, soudain, l'associant au mannequin de la vitrine, la présence de Marguerite, cette apprentie qui est aussi la fille de la femme qu'il convoite ; tout se mélange en un tourbillon fou, quelques secondes à peine, dans un jaune brûlant ou immatériel, incandescent, flottant dans la lumière pure mais n'ayant rien à voir avec celle du ciel ni des anges, plutôt du côté des feux follets et du diable – oui, jaune aussi, comme le cœur de la fleur dont la fille de Marie-Ernestine porte le nom – ce jaune si profond – Marguerite – les abeilles – l'air virevoltant dans le printemps un peu frais, il voit le foulard autour du cou très fin et blanc de la jeune fille – on dirait d'albâtre s'il n'avait, au-delà de la transparence de la pierre, cette souplesse et ce rose presque invisible mais palpitant de la chair d'une jeune femme, et, justement, le notaire reste pantois, essayant de trier ses idées comme il le fait des dossiers sur son bureau, mais en une fraction de seconde il voit la jeune fille comme il ne l'avait jamais vue, souriante mais hautaine face à lui, comme si elle lui tenait tête et pourtant il se dit qu'elle n'aurait pas pu voler ce foulard, quelqu'un le lui aura pris ou alors il y en avait d'autres en magasin et on le lui aura acheté, mais en aucun cas elle ne peut l'avoir volé et même –

Toutes ces idées un peu folles et dérisoires en même temps se chevauchent dans sa tête, il a l'impression que la gamine, en face de lui, lui souriant avec une sorte de morgue ou de facilité arrogante ou vulgaire, provocatrice, veut lui dire qu'elle lit mot à mot tout ce qu'il se raconte et qu'elle articule ses mots, ou plutôt les désarticule à force de les décrypter, comme un enfant pervers arrachant les ailes d'une mouche, oui, comme si elle lisait dans la tête du notaire et que tout ce qu'il pensait et se disait la faisait rire, oui – que très ouvertement elle se riait de lui, ce pour quoi la stupeur de maître Douet n'avait fait que s'accroître,

Votre mère… votre mère est ici ?

Ce trouble, ce doute, les mois qui viendront n'arriveront pas à les dissiper et quelque chose les renforcera qui ne viendra pas de lui mais de Marie-Ernestine elle-même, quand elle finira par se confier à celui que désormais elle appellera Lucien – plus de maître Douet entre eux, donc – à chaque fin de repas, désormais tous les dimanches mais aussi les lundis, une fois chez l'un, une fois chez l'autre.

Les choses ont avancé vite, malgré d'âpres négociations, de longues discussions – l'air de rien, à pas feutrés mais décidés dans une démarche dont le mariage était un moyen plus qu'une finalité, qui restait tue, mais que chacun connaissait et dont chaque partie mesurait l'avantage qu'il aurait à en tirer : la multiplication de sa fortune, à une échelle qui donnait le vertige. Mais à chaque repas il fallait trouver une conversation qui puisse entraîner non seulement le futur couple, mais le fils de Lucien – Rubens, qui par chance ne venait pas si souvent car il se consacrait à son droit avec ferveur et ne se présentait qu'une fois par mois environ, et, heureusement, il y avait peu de monde à contenter du côté de maître Douet – avantage d'avoir dépassé les cinquante ans, si l'on ose dire, car, à part son fils, les parents de Lucien n'étant plus de ce monde, ce dernier n'avait de comptes à rendre qu'à un vieux labrador, un canari et une domestique à moitié aveugle, bigote plus encore que bigleuse, mais au service de Lucien depuis tellement longtemps qu'il n'aurait jamais pensé qu'elle puisse désirer finir sa vie ailleurs que chez lui. De l'autre côté, il fallait parler et parler encore avec les trois femmes, de la grand-mère Proust qui ne lâchait rien sur l'avancée de ses projets et qui à chaque fois entrait un peu plus dans la matière qui les réunissait, non pas le mariage, mais la vérité sur la fortune immobilière du notaire et tous ces bons du trésor et autres, histoire d'être certaine qu'à part le fils on ne nous cachait pas d'autres héritiers ni prétendantes ni rien qui puisse jeter un discrédit sur Lucien, dont le mariage avec Marie-Ernestine ne se relèverait pas en cas d'oubli – volontaire ou non. Jeanne-Marie menait son enquête en faisant servir ses meilleurs vins au notaire, en lui décochant des sourires qui devaient la tuer intérieurement tant elle détestait toutes ces fourberies auxquelles elle s'astreignait parce qu'un jour Firmin avait décidé qu'il fallait un homme ici, et aussi parce qu'elle avait compris depuis longtemps qu'il fallait s'enrichir encore – une guerre est si vite arrivée.

Et puis, bien sûr, pendant les déjeuners il y avait Marguerite, autour de qui tout le monde tournait pour parler de sujets qui n'en étaient pas, taisant l'essentiel de ce que tout le monde avait remarqué et qui leur brûlait les yeux et l'imagination : Marguerite, en quelques mois, avait glissé vers 1928 en s'épanouissant physiquement et en s'affermissant dans sa parole et ses exigences de jeune femme ; elle parlait du commerce avec déjà une certaine expérience, des gens avec une certaine connaissance en épinglant leurs travers d'un trait trop bien senti pour qu'il lui soit venu à l'instant à l'esprit – ou qu'elle ne soit pas en train de répéter le bon mot venu d'un autre –, des clients dont elle se moquait avec une facilité que les Claude lui avaient transmise, comme ils lui avaient transmis, outre l'art de la médisance, un art de la conversation de surface – art de remplir le vide par des propos inconsistants mais compacts, tournoyants, occupant tout le terrain et laissant le client estourbi comme un porc qu'on assomme avant de lui donner le coup fatal – un art de parler pour ne rien dire touchant presque à une forme subtile et nouvelle d'abstraction. Pour autant, d'une certaine manière, Marguerite était devenue entre Marie-Ernestine et Lucien un vrai sujet de conversation, car Marie-Ernestine, d'un dimanche à l'autre, d'un lundi à l'autre, aimait se plaindre des transformations qu'elle constatait chez sa fille, allant jusqu'à se demander si elle n'allait pas devoir la retirer de son apprentissage, d'autant qu'on parlait déjà de l'embaucher comme vendeuse, ce qui, vu la tournure que prenait la jeune fille, n'enchantait pas sa mère ; et c'est à Lucien, lors de leurs longues promenades digestives dans la campagne, qu'elle s'ouvrait au sujet des difficultés qu'elle avait connues avec cette enfant qui n'avait pas eu la poigne ni l'autorité d'un père pour fixer quelques limites, que sa mère et elle-même n'avaient naturellement par réussi à imposer, n'étant que femmes, mère et grand-mère, car, comme on le sait, un homme dans une maison, pour l'éducation des enfants, ça change tout.

Lucien écoutait d'un air grave, partageait le lieu commun sur les bienfaits du patriarcat et regrettait d'arriver trop tard dans l'éducation de la jeune fille, et si, par prudence plus que par délicatesse, il n'avait pas évoqué l'épisode du foulard jaune – qui aurait trahi son art de la séduction auprès de l'intéressée –, il n'avait pas pu cacher qu'en effet, plus le temps passait plus la jeune fille semblait – non pas insolente ou arrogante, il n'aurait jamais pris le risque de le dire franchement à celle qui, comme toutes les

mères, aurait défendu sa fille, ne serait-ce que par amour pour l'adolescente ou par orgueil –, mais il avait dû reconnaître que Marguerite s'était depuis plusieurs semaines émancipée d'une manière qui pourrait donner l'impression d'une jeune personne peu soucieuse de sa réputation. Il avait été surpris le jour où, pour la première fois, il avait vu Marguerite avec du rouge sur les lèvres, de la poudre sur le visage et du noir sur les cils – il n'y connaissait rien mais avouait s'être demandé s'il était de bon ton pour une jeune fille de son âge de –

Marie-Ernestine s'était cabrée, elle lui avait certes demandé son avis et conseil mais n'avait pas apprécié qu'il porte un jugement et que, presque ouvertement, il suggère que sa fille se maquillait comme une –

Elle en avait été blessée et il l'avait senti. Voulant faire marche arrière, il avait accusé la vendeuse, cette grosse jeune femme blonde assez vulgaire, elle doit avoir une mauvaise influence, après tout elles partageaient la même maison, qu'elles louaient à un prix certes dérisoire à leurs patrons, mais ne vaudrait-il pas mieux en changer et que Marguerite puisse avoir de meilleures fréquentations ? Marie-Ernestine avait écouté Lucien en marchant, elle avait bien remarqué que cette conversation le mettait mal à l'aise et elle avait voulu le rassurer en lui disant qu'il n'y était pour rien, le long du chemin qui traversait le bois du Cheval-Blanc où les promeneurs se croisaient tous les week-ends et se saluaient avec une déférence polie et discrète – Marie-Ernestine et Lucien souriant poliment puis reprenant leur conversation, en couple qui avait l'air si avancé dans son officialisation qu'il ne faisait pas l'effort de se montrer plus discret, car il arrivait que Lucien prenne la veuve de Jules par le bras – à peine deux doigts pour supporter le coude – ce à quoi elle consentait en laissant planer un long silence qu'elle avait, un de ces derniers dimanches, brisé net, car elle avait voulu parler franchement avec lui, d'abord s'épanchant sur sa fille, avouant qu'elle n'avait jamais désiré cet enfant et que, tout bêtement, très injustement sans doute, il lui avait toujours été douloureux de retrouver le regard de Jules à travers celui de Marguerite, et que même s'il était idiot de le reprocher à cette petite, ça avait été comme ça depuis le début, oui, elle devait reconnaître que sans doute elle n'avait pas été une bonne mère parce qu'elle n'avait pas été une épouse très aimante, oui, c'est ça, presque par un simple principe de cause à effet, puis elle avait sans doute trop souvent laissé sa propre mère agir à sa place ; au fond, elle n'avait pas à se plaindre

des mauvais plis que prenait sa fille, de ceux que la vie était en train d'imprimer dans son comportement, car tout était en partie sa faute, elle le savait et avait voulu que Lucien le sache aussi.

Il avait répondu qu'il était inutile de se flageller, tous les parents commettent des erreurs, ne soyez pas aussi sévère avec vous-même, répétait-il, chaque enfant a sa personnalité, vous avez fait ce que vous avez pu ou cru juste de faire, et comme une bonne mère vous êtes en train de vouloir délester votre fille de ses errances ou de son comportement en le prenant à votre charge – ce qui prouve que vous êtes une mère aimante, car les torts de votre fille ne sont pas les vôtres, mais les siens uniquement. Écoutez, avait repris Lucien après un temps de silence, je dois vous avouer quelque chose dont j'ai été témoin déjà plusieurs fois – et là, même s'il pense au foulard ou que lui brûle les lèvres d'évoquer la possibilité que Marguerite l'ait volé elle-même, non, il n'ira pas aussi loin, n'ayant pas de preuve et l'épisode datant déjà de plusieurs mois, mais il se lance – vous savez, il m'arrive de sortir de mon cabinet assez tard le soir, et, je ne pense pas que Marguerite vous en ait fait l'aveu, mais de temps en temps je la vois dans l'un des cafés près de la mairie avec sa collègue – pardon de ma franchise – enfin, plusieurs fois je les ai vues toutes les deux attablées et buvant des verres de vin et trinquant et riant avec une nuée d'ouvriers autour d'elles, je regrette de vous parler de ça, je n'ai rien vu de plus, vous comprenez, j'ai vu ça trois ou quatre fois de la vitre du café, je ne suis pas entré et au contraire je me suis précipité chez moi, me torturant à l'idée de vous en informer ou non, ce que je regrette de faire, mais comment garder cela sans trahir la mère que vous êtes et la femme que j'espère avoir la chance d'épouser ?

Marie-Ernestine s'était figée, la canopée de la forêt avait semblé se refermer sur elle, les branches grises, noires s'emmêlant au-dessus de sa tête pour l'enfermer sous le chant lugubre des corbeaux ; elle avait pâli, avait serré les mâchoires et d'un ton sec mais totalement détaché, avait déclaré à maître Lucien Douet, je vous remercie cher Lucien, j'imagine qu'il est difficile pour vous de me raconter tout ça et votre franchise vous honore.

Et puis elle avait abordé le sujet qu'il attendait.

Je déteste les petits secrets et les cachotteries, et c'est pourquoi à mon tour je dois vous dire que ma décision est prise et qu'elle nécessitera votre

réflexion ; je veux être parfaitement honnête avec vous et vous dire combien j'apprécie votre présence, votre bienveillance et votre bonne volonté. Je dois vous avouer que je n'ai pas eu l'idée ni l'envie de ce mariage, mais que je ne m'y opposerai pas, pour toutes les qualités que je vous trouve et que je vous ai dites. Mais je vous laisse réfléchir parce que, pour autant, j'ai deux conditions à poser qui ne sont pas négociables et ne vous seront pas agréables, je le crains, et qui pourraient vous pousser à renoncer à cette union – ne dites rien, attendez d'entendre, ce n'est pas facile à dire et ne le sera pas davantage à écouter. La première de ces conditions, c'est que je ne veux à aucun prix quitter ma maison, mon piano, mon salon, mon jardin ; vous comprenez, c'est ma vie, ce serait renoncer à trop malgré la grande sympathie que j'ai pour vous. Et puis la maison est très grande, alors, excusez-moi d'avance pour ma brutalité, mais c'est sans discussion pour moi, voilà, soit nous vivons ici, soit ce mariage ne se fera pas. Cela me permet de vous poser cette deuxième condition, qui est sans doute la plus douloureuse et la plus délicate, étant la plus intime ; vous aurez votre chambre, votre fils aura la sienne, mais jamais, malgré toute l'affection que je vous porte, cher Lucien, vous n'entrerez dans ma chambre ni moi dans la vôtre – ne m'en veuillez pas et, je vous en supplie, ne me demandez rien. Je sais que les hommes attendent des femmes qu'elles remplissent des devoirs conjugaux qui sont leurs devoirs d'épouse depuis que le mariage existe, mais je préfère vous dire la vérité tout de suite, je ne remplirai aucun de ces devoirs conjugaux avec personne, j'en suis désolée pour vous mais c'est totalement impossible pour moi, je m'en suis fait la promesse et je vous conjure de m'aider à la respecter.

66

Ce coup-là, il ne l'avait pas vu venir. En tout cas pas comme ça, ni, surtout, à ce moment-là. Il avait fait semblant de ne pas en être incommodé, comme s'il n'avait pas pensé que son mariage lui ouvrirait officiellement les portes de la chambre de sa femme, comme si l'idée de posséder une femme lui était indifférente, et il s'était dépêtré de l'affaire en disant que de son côté les plaisirs charnels étaient morts avec sa première épouse, qu'ils s'en étaient allés lorsqu'elle s'était brutalement amaigrie, décharnée, pour

tout dire quand elle avait fini quasiment *désincarnée* avant d'être rappelée à Dieu et de disparaître sous terre. Il lui avait été facile de s'en tirer avec ces mots cachant la réalité plus douloureuse de sa propre vie intime – car, comme d'autres veufs, honteux et mortifié, il avait recours aux maisons closes qu'on trouvait dans d'autres villes, ou, plus honteux encore, il lui arrivait de se soulager lui-même, ce qu'il faisait rarement et toujours avec gravité car il redoutait que, du Ciel, du Paradis ou de ce qu'on voudra, sa défunte épouse se consterne et le condamne en l'observant grimaçant d'un plaisir malsain quand il palpait ce membre trop vivant entre ses jambes.

Cependant, la réflexion avait été de courte durée – à peine quelques jours – et on avait décidé d'une date pour le mariage : le samedi 9 juin 1928.

En attendant, après leur conversation au sujet de Marguerite, Marie-Ernestine avait pris rendez-vous avec monsieur et madame Claude, qui, trop flattés de la recevoir, n'avaient pas imaginé que ce puisse être pour une accusation ou pour exercer sur eux une sorte de menace ou de quelque chose d'aussi désagréable, d'autant qu'on savait qu'il était question de mariage avec le notaire – on espérait être invités au vin d'honneur –, et on avait vu cette dame aux grands airs, qui ce jour-là était vêtue d'une robe d'un violet très sombre qui convenait plutôt mal à une future mariée mais rappelait qu'elle était veuve, et annonçait aussi peut-être qu'elle débarquait encombrée d'une âme tourmentée, prête à lâcher ses foudres ; on ne savait pas, et, en effet, très vite le couple avait été effrayé en entendant la voix presque rugueuse, sans la moindre douceur ni onctuosité, de la femme qui était venue présenter il n'y a pas si longtemps sa fille pour qu'on la prenne comme apprentie, mais cette fois sur le ton d'une patronne qui vient remettre au pas des domestiques qui avaient déjà envie de rentrer leurs têtes dans les épaules rien qu'à regarder les yeux accusateurs qu'elle jetait sur eux ; les coups allaient pleuvoir, et, en effet, drus, violents, ils étaient tombés, c'était tombé, Marie-Ernestine prétextant en être désolée, mais parfois il faut intervenir quand les choses ne vont pas ou qu'elles ont besoin d'éclaircissements. Marie-Ernestine était venue pour ça et repartirait aussitôt, sans même toucher au thé qu'on lui avait versé fumant dans sa tasse et qui aurait tout le temps de refroidir lorsqu'elle aurait tourné les talons, ce ne serait pas forcément long – les choses étant dites, elle

disparaîtrait comme elle était arrivée. Mais avant, elle tenait à signaler qu'elle avait appris sur la foi de témoins de confiance, avait-elle commencé, qu'on laissait sa fille sortir le soir dans les cafés de la place de la mairie, et pas seulement à des heures indues, ni en mauvaise compagnie, mais, ce qui était plus grave, on lui avait donné le goût du vin – elle qui avait toujours détesté l'alcool. De cela, elle rendait responsable la vendeuse du magasin, cette Paulette, mais de cette dernière elle ne voulait rien dire, ce n'était pas à elle qu'elle avait des comptes à demander mais à ses patrons, votre vendeuse fait bien ce qu'elle veut et je ne compte pas vous dire ce qu'il conviendrait de faire d'elle, mais je vous ai confié ma fille pour son apprentissage et non pour qu'elle se laisse dévergonder par une personne dont la mauvaise réputation n'est plus à démontrer, ni étourdir de vin et du beau discours des ouvriers, sachant – elle en frémissait d'horreur – qu'il y avait parmi eux des Espagnols, des Portugais, des Italiens qui avaient tous – oui – tous – deux ou trois fois son âge, et qui bien sûr se moquaient de connaître le sien ou faisaient semblant d'ignorer qu'elle puisse avoir celui de leur fille, si quelques-uns parmi eux en avaient une. En conséquence, avait-elle ordonné en laissant croire au couple qu'elle leur en laissait la responsabilité, je vous prie de prendre les mesures qui s'imposent, sans quoi Marguerite rentrera à la maison dès la semaine prochaine, ce qui sera du plus mauvais effet pour vos affaires comme pour les miennes, et d'abord pour celles de ma fille à qui, vous le pensez bien, il faudra qu'un jour je trouve un mari respectable.

Madame Claude, mortifiée jusqu'à la moelle, avait accusé son mari de tous les maux, car mon Dieu c'est lui qui avait la charge du personnel, lui qui avait juré de s'occuper de Paulette depuis toujours, et, s'il n'y avait jamais eu de problème jusqu'à maintenant, pourquoi diable fallait-il que ça commence ? Mais s'il est vrai que tout le monde se fichait de ce que Paulette pouvait faire de ses soirées et qu'aucun membre de sa famille ne se serait posé la question du déshonneur de la jeune femme, ce n'était pas le cas avec la famille de Marguerite, dont les exigences ne pouvaient pas être les mêmes que celles de la famille de Paulette, qui n'en avait d'ailleurs aucune, trop heureuse qu'on la débarrasse de cette bouche à nourrir et de son féroce appétit. Maintenant, avec Marguerite, tout devenait différent. Madame Claude avait pleuré toute la nuit et imaginé qu'on exhibait ses

vendeuses à moitié ivres, maquillées, se faisant courtiser par une meute d'ouvriers ou de paysans dans les cafés, et se lamentait, alors que son mari dormait du sommeil du juste – mon Dieu, c'est sur les Vêtements Claude, sur sa maison tout entière que retomberaient le déshonneur et l'opprobre, et il avait fallu que, après le départ de Marie-Ernestine, pendant qu'elle faisait la leçon à son mari et exigeait de lui plus d'autorité, elle aille jusqu'à lui rappeler que ce magasin, *leur* magasin, était né grâce au financement de son pauvre papa à elle – paix à son âme – et que, même si le nom du magasin était celui de son époux, les finances venaient bel et bien de sa famille à elle et de personne d'autre. Elle avait crié comme un diable devant une partie de la clientèle qui avait fui dans les pas de Marie-Ernestine en voyant la patronne furibonde, incapable de contrôler sa colère, jetant à la face de son mari qu'il n'était qu'un incapable comme toute sa famille depuis des générations, sa pauvre grand-mère et même son grand-père l'avaient prévenue en lui déconseillant ce mariage, mais quand on est jeune, et puis l'amour rend aveugle, ah, l'amour, il en fait faire, des idioties, et les quelques clients de ce jour-là avaient tous fui, à part certains curieux plus avides de ragots que d'acheter les vêtements pour lesquels ils étaient venus.

Madame Claude avait donné à son mari une sorte d'ultimatum – ce qu'il se passerait s'il n'y répondait pas tenait du secret, de la menace, mais la voix criarde et les poings menaçants ne laissaient pas de doute : il avait intérêt à remettre ces demoiselles au pas dès le soir même, car, pour sa part, madame Claude n'attendrait pas pour en mettre une première couche dans l'heure, et l'on verrait ce que l'on verrait, même si, furieuse contre l'apprentie, elle savait déjà que c'était sur la vendeuse que retomberait sa colère, pas seulement parce qu'elle était l'aînée, la plus responsable et qu'elle devait donner l'exemple et ne pas conduire l'entreprise à la faillite par un comportement déplorable, mais aussi parce qu'elle savait que ce qui l'aurait soulagée vraiment – coller une bonne paire de gifles à Marguerite –, jamais elle n'oserait se le permettre.

Monsieur Claude n'avait rien dit – ou plutôt si, il avait acquiescé d'un air consterné, oui, il ne pouvait que se plaindre lui aussi de ne pas avoir l'autorité qu'il aurait fallu sur ces deux diablesses à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession – il avait promis qu'il irait chez elles les menacer d'expulsion en cas de comportement contraire à la morale, ce qu'il avait fait le soir même, l'œil sombre, le visage fermé ; mais sa leçon de morale, si

elle avait été lancée avec colère et des vibrations émues dans la voix, c'est que monsieur Claude ne l'avait pas jetée à la face des deux employées pour répondre aux exigences de sa femme, mais parce qu'il avait été jaloux d'apprendre que ses petites âmes adorées allaient butiner ailleurs qu'auprès de lui qui, depuis si longtemps, dépensait tant, prenait tant de risques qu'il s'était senti trahi par les deux filles, à qui il n'achetait pas que les caresses et les postures lascives qu'il affectionnait en cachette dans les tableaux orientalistes de harems, mais aussi le silence et l'apparence de la moralité, et des râles de jouissance, des vices pour lui tout seul, des images de cartes postales coquines ou pornographiques, des plaisirs surjoués, quand il voyait bien qu'entre elles les deux jeunes femmes ne jouaient pas la comédie et jouissaient pour de *vrai* – ce qui pour lui valait tous les risques du monde, oui, tant il aimait ce qu'il voyait se vivre entre elles deux. Il était un sentimental – le vice n'est pas contre-indiqué aux sentimentaux – simplement jaloux, triste, déçu comme un enfant qui se croyait propriétaire de ses vendeuses, qui étaient pour lui comme des soldats de plomb, sauf que ses soldats à lui n'étaient pas soldats, pas en plomb, qu'il aimait jouer avec elles à des jeux où, trônant dans le rose des dentelles et des froufrous, au milieu des rires des jeunes femmes et se vautrant entre leurs seins, caressant leurs peaux nues, mêlant leurs sexes au sien, il sentait que sa peau râpeuse et terne retrouvait auprès des deux jeunes femmes le bonheur de se croire encore vivante.

Il avait imaginé que ses soldats de plomb à lui restaient dans leur boîte après son départ, et jamais il n'aurait cru que ce à quoi il les avait initiées, elles aient appris à s'en servir, à en jouir, et même à en profiter sans son accord. Il n'avait rien dit, il ne l'avait d'ailleurs pas pensé tout de suite, il lui avait fallu quelques jours pour en prendre conscience. Après sa leçon de morale, il avait parlé de la colère de sa femme et des menaces qu'elle avait lancées et qu'il ne fallait surtout pas prendre à la légère – les deux filles le savaient, qui avaient été convoquées l'une après l'autre – elles s'étaient fait engueuler comme il faut, surtout Paulette bien sûr, la plus âgée, l'exemple, la femme, celle qui incarnait mieux que personne le magasin et son honneur, qu'elle ne pouvait pas dépenser comme une monnaie de singe pour la flatterie d'hommes aussi vulgaires que ceux qui traînaient dans les cafés de la place de la mairie le soir, où, entre nous, ni elle ni Marguerite – une enfant ! – n'avaient rien à faire, quelle que soit l'heure, et encore

moins passé 18 heures. À son tour, reprenant les arguments de sa femme, monsieur Claude y était allé comme il avait dit qu'il le ferait, voilà, il avait haussé la voix et les filles l'avaient écouté jusqu'à ce que Marguerite se mette à pleurer et se répande en excuses, obligeant Paulette à faire la morale à son tour à monsieur Claude,

Faire pleurer une enfant, c'est malin

et Paulette avait encouragé tout le monde à rester bons amis,

Allez, embrassez-vous, c'est oublié

et Marguerite était venue s'asseoir sur les genoux cagneux de son patron, qui n'avait plus rien dit, confus, heureux de sécher les larmes de la *petite fleur des champs* ; il lui avait caressé les cheveux, l'avait embrassée chastement sur les joues puis sur les yeux, sur les paupières, les cils ; il avait dessiné avec le bout de sa langue le contour des yeux, les avait léchés moins chastement pour sécher leurs larmes,

Ma petite fleur des champs

lui avait murmuré que le sel de ses yeux était doux à sa langue mais puissant et foudroyant aussi, comme un poison violent et enivrant, mon Dieu, oui, il regrettait de l'avoir fait pleurer,

Et toi aussi, Paulette, tu sais bien que je ne –

et Paulette avait haussé les épaules et souri,

Allez, bon –

elle avait pris d'office la main de son patron et l'avait posée délicatement sur son sein puissant et large, puis, d'une pression de plus en plus insistante avait appuyé sur la main de son patron, qui avait écarté les doigts pour mieux saisir l'épaisseur du sein offert, sous presque rien de tissu ; monsieur Claude était resté sans voix et Paulette souriait, mi-bravache mi-consternée de la facilité avec laquelle elle savait retourner son patron,

Tout ça, non, vraiment, pas de quoi en faire un plat.

Mais pourtant les portes qui claquent, il y en avait eu encore, d'abord parce que dès que leur patron était parti les deux filles s'étaient copieusement engueulées – Paulette surtout, remontée contre Marguerite, lui avait dit qu'il faudrait qu'elle apprenne à calmer sa mère, tout le monde savait qu'elle allait épouser le notaire pour lui ponctionner la moitié de sa fortune, et réciproquement, oui, ils vont *embrasser* la fortune l'un de l'autre

comme deux monstres s’entre-dévorant, mal placés pour faire la morale – et d’ailleurs je vois pas qui pourrait nous la faire, à nous. Tout ça parce que pour deux biffetons on se laisse lécher les fesses par des pauvres types à qui bobonne ne donne jamais la petite fessée qu’ils attendent d’elle ? C’est ça ? Tu rigoles ? Au bal des faux culs ta mère vaut son pesant de –

Fous-lui la paix !

Tu la détestes !

Non.

Tu te fous de moi, tout ce que tu m’as dit d’elle –

Ta gueule, Paulette.

Mais à la fin les filles s’étaient serrées très fort dans les bras l’une de l’autre – ensemble on est bien, ne nous laissons pas faire –, et avaient passé la nuit dans le même lit, ce qu’elles faisaient rarement, mais tout de même, parfois, par lassitude après trop d’amour, quand elles n’avaient pas l’énergie de regagner chacune son lit ou parce qu’elles n’avaient même pas eu la force de faire l’amour, trop épuisées après une journée de travail, ou encore parfois pour rien, juste parce que c’était bon de rester enlacées, de sentir la chaleur de l’autre, juste par besoin de tendresse ou d’oubli. Ce soir-là, dans les bras de Paulette, Marguerite avait maudit sa mère et s’était rappelé les deux liasses de lettres dans l’armoire de la chambre de la pianiste, les rubans bleu satiné ; elle avait ressenti une colère nouvelle qui lui tordait le ventre et remontait dans sa gorge – sa mère lui avait menti – elle avait menti et maintenant elle venait faire la morale – sa mère avait épousé un homme pour arranger les affaires de la famille – quelle différence avec elle, que ce soit pour une maison, des champs, un foulard ou des billets de banque ? Mais comment faire pour les obtenir, les billets, sans parfois promettre à des types puant la sueur et la débrouille, comme elles étaient toutes les deux, Paulette et elle, de leur faire des trucs qu’elle avait trouvés inimaginables au tout début – aller aux asperges, disait Paulette, tu ne sais pas ce que ça veut dire ? Ce que tu es gourdasse – avant de trouver que parfois c’était bon et merveilleux aussi avec les hommes – avec certains hommes c’était même plus puissant qu’avec Paulette, mais ça, elle ne pouvait pas le dire, d’autant qu’elle n’en était pas certaine, c’était des fulgurances, des sensations dont il ne restait rien ou si peu après, presque un étourdissement – oui, elle pouvait trouver ça merveilleux aussi avec certains hommes, à certaines conditions,

et, surtout, malgré cette obsession qui la terrorisait de se retrouver avec le besoin de se débarrasser d'un morpion qui voudrait s'accrocher et demanderait à vivre. Elle avait peur, et ça l'obligeait à fixer des limites à ce qu'elle acceptait ou non ; elle les branlait, les hommes, les suçait, elle acceptait tout un tas de choses, les plus fous lui demandaient de les frapper, de les mordre, de les insulter. Elle avait quatorze ans et n'en avait rien à faire – quelque chose en elle était passé des premières fois, où elle avait été au bord de l'évanouissement et d'une peur trop grande pour elle, mais maintenant au moins le sexe avait du bon ; ce sexe sale et libérateur en même temps qui la surprenait, la faisait belle et désirable pour des hommes qui payaient, oui, pour elle – un petit cadeau, un billet, un moment le soir chez le type parce que madame n'y était pas – jamais chez elle, ou alors avec Paulette, jamais sans Paulette si c'était à la maison, et elle n'en revenait pas de se trouver belle et souverainement *femme*, elle qui, il y a si peu de temps encore, se croyait laide et n'aurait jamais cru pouvoir donner – ou vendre – ce genre de plaisirs dont elle soupçonnait à peine l'existence quelques mois plus tôt, non, et tant pis si elle passait pour une catin ou une putain ou on ne sait quoi – c'était quoi d'ailleurs, une putain ? il n'y en avait pas chez nous, juste des filles et des femmes qui arrangeaient tout le monde discrètement, pour le plaisir ou l'argent et le contentement des hommes bien sûr, mais aussi celui de leurs femmes – une corvée de moins pour elles, bien contentes de voir revenir leurs bonshommes détendus sans avoir à y passer, du moment que tout ça reste tapi dans l'ombre des saletés qu'on préférait taire – alors, où était le mal ?

Elle se demandait même si elle ne ferait pas ça ailleurs, loin, libre, presque en professionnelle, dans une grande ville. Est-ce que ce serait une honte, le déshonneur pour elle qui de toute façon n'avait connu l'honneur que dans l'ombre de la statue d'un soldat ? Ce soir-là, quand enfin elle avait pu dormir, que le sommeil l'avait enfin accueillie, elle avait rêvé ; c'était une nuit bleue, et dans le vide de la nuit flottait une lune gibbeuse d'un gris cendre dont la présence irisait d'un halo presque blanc des filaments, des lambeaux de nuages où tout était bleu-gris, bleu-noir, camaïeu ; même les étoiles étaient d'un bleu pastel comme celui des Gauloises ; ses mains à elle aussi étaient bleues – bleues comme les boules de poudre pour laver le linge, outremer profond –, et elle ne savait pas pourquoi elle était dans le cimetière mais elle y était, voilà, il fallait qu'elle demande à son père

pourquoi il était mort, ce qui aurait changé s'il avait vécu. Comme il s'obstinait, dans la nuit, à la regarder de haut, immobile et muet dans sa pierre bleue, dans son uniforme bleu, elle avait fini par crier si fort que des chiens s'étaient mis à gueuler à des kilomètres à la ronde, mais c'est tout, il n'avait rien répondu ; elle aurait aimé qu'au moins il lui dise qu'il avait aimé sa mère et qu'en retour celle-ci l'avait aimé, mais non, rien, un silence de pierre, une nuit comme un bloc de nuit – si la nuit est le silence, alors c'était ça, et comme il s'obstinait encore dans son silence de pierre, pierre contre pierre elle lui avait jeté un tas de graviers qui avaient vibré contre sa peau de pierre, comme un rideau de pluie ou de grêle, mais qui ne lui avaient rien fait ; alors elle avait pris des cailloux plus gros, les avait jetés sur lui mais ils avaient ricoché ou avaient manqué leur cible, puis elle avait trouvé sur des tombes des objets lourds, coupants, qui avaient raté aussi leur cible, jusqu'à ce qu'elle lance une boule de verre poussiéreuse et lourde, moche avec des fleurs bleues en tissu à moitié déchiré à l'intérieur : et cette fois, sans savoir comment, elle avait visé juste. Dans son rêve, le nez et une partie du front de son père avaient été emportés d'un coup, arrachés comme par l'explosion d'une bombe ou d'un coup de fusil, et soudain, malgré l'obscurité elle l'avait reconnu – sous le masque de Jules, la sale gueule cassée du professeur de piano apparaissait en souriant – un sourire bleu et terrifiant qui la prenait de haut.

67

Donc : 9 juin 1928.

Cette manie d'attendre la saison des journées les plus longues et les plus ensoleillées alors que le proverbe veut que ce soient les mariages pluvieux qui s'avèrent les plus heureux,

Mariage pluvieux, mariage heureux –

dit-on, proverbe qui résonne comme une consolation pour absorber la déception de chacun quand tous se seraient bien vus fêter les nouveaux époux au soleil, avec un verre de vin et une assiette bien garnie, entourés de convives choisis pour leur bonne humeur, le tout sous l'ombre douce et mauve protégeant d'une lumière d'été, mais tamisée par un brin d'air frais pour pallier les coups de chaud liés au vin rouge, qui tape plus fort que le

soleil ; eh bien ce ne sera pas pour cette fois, et même si, en 1928, on a encore l'habitude de fêter des mariages en février ou mars – les congés payés et les vacances d'été ne sont pas encore passés par là –, on commence à se dire que plutôt que le lundi ou le mardi en hiver, un samedi à la fin du printemps ce ne serait pas mal pour des noces : la fête y est plus belle, plus longue, on profite du beau temps même si à la fin du printemps ou pendant l'été il y a plus de travail à la ferme. Mais peu importe. Cette fois l'idée du soleil est un fiasco, on se retrouve enfermés entre quatre murs dans un mariage à l'ancienne, pluvieux et gris comme on les faisait encore dans le temps des parents et des grands-parents ; on se croirait en plein cœur de février ou disons mars ou avril, lors des averses bien grasses qui s'éternisent au-dessus de La Bassée et du canton.

Ce jour-là, tout le monde prend son mal en patience, de toute façon on l'avait vu venir, ce temps pourri et, outre que ça ne réjouit personne parmi les invités – surtout les femmes qui voient s'évanouir l'occasion de se montrer en beauté comme elles avaient prévu en portant robes, chaussures, boucles et broches, tout ce qu'elles avaient envie de mettre en valeur avec l'aide d'une belle et chaude luminosité –, c'est raté, et c'est raté surtout pour ceux qui organisent les noces, alors chacun garde pour lui sa désillusion ; on en rit en se disant que

Ça commence bien,

et toujours quelqu'un

Mariage pluvieux

une voix consolante, et tout le monde y va de son commentaire comme si la pluie allait cesser et le soleil s'étendre au-dessus des noces ; mais dans la voix de chacun l'entrain n'y est plus, personne n'y croit, on se colle sur les lèvres un sourire un peu contraint, combien de fois on l'aura dite dans notre vie, celle-ci,

Mariage pluvieux, mariage heureux

comme s'il fallait se méfier des mariages ensoleillés – mariage ensoleillé, mariage raté ?

La photo dans la cour attendra, le photographe et son assistant scrutant un ciel dont l'horizon reste aussi opaque qu'un fond de cave, et, si tout le monde peut se montrer déçu, il y en a une pour qui cette situation a quelque chose de réconfortant, et peut-être aussi une deuxième, car même si ni l'une ni l'autre n'osera y faire allusion, ou si ni l'une ni l'autre n'aura soulevé

cette crainte qui les agite depuis des mois – mère et fille tenues par la même discrétion et la même timidité, la même pudeur ou simple peur d'être maladroite et blessante – mais envers qui ? –, c'est bien Marie-Ernestine et sa mère, qui, toutes les deux mais chacune pour elle-même, se réjouissent de ce temps pluvieux ; elles ont un peu honte, peut-être, mais ne peuvent pas s'en empêcher, c'est ainsi, en elles quelque chose sourit à la pluie, c'est comme un soulagement – un brin de sourire au coin des yeux mais qu'elles essaient l'une et l'autre de camoufler en offrant des grimaces par peur de se trahir et d'avoir à se justifier – non pas parce qu'elles font, ni l'une ni l'autre,

Mariage pluvieux, mariage heureux

d'un proverbe un mantra, un totem, mais seulement parce qu'elles vivent comme un soulagement le fait qu'il pleuve ce 9 juin précisément, ce jour où Marie-Ernestine, née Proust, épouse Chichery, devient Marie-Ernestine Douet : oui, grâce à la pluie et à l'épaisseur tenace d'un ciel mauvais et noir, ce mariage ne se calquera pas sur le précédent qui avait été si primesautier et lumineux. Celui de ce 9 juin, au contraire, comme pour se détacher et se singulariser, montre toute l'étendue de sa différence avec les premières noces de Marie-Ernestine, il affiche par le mauvais temps et pour qu'on n'en parle plus tout ce qui les séparera définitivement dans la mémoire de celles et ceux qui, malgré les années passées entre les deux unions, auront tendance à les rapprocher, avec la volonté secrète ou instinctive de les confondre, alors que pour tout le monde il n'est pas vain de dire que, *grâce au ciel*, il n'y aura rien qui permettra qu'on compare le mariage de Marie-Ernestine et de Lucien avec celui que Marie-Ernestine avait connu avec Jules, à qui, depuis plusieurs jours, sa veuve et sa belle-mère avaient pensé à tel point que toutes les deux avaient prié pour lui, pour sa mémoire et le repos de son âme. Peut-être que Marguerite aussi y avait pensé – certainement – mais pour elle le mariage de ses parents n'était qu'un mot, une photo déjà grise, l'anecdote d'un cerisier planté ce jour-là, mais c'est tout, alors que pour sa mère et sa grand-mère, ce 9 juin, c'était la peur de revivre sans Jules son propre mariage, ou un mariage si semblable au sien qu'il aurait pu sembler en être le double et l'effacer en remplaçant aux côtés d'une Marie-Ernestine quasiment inchangée un homme par un autre. C'était comme si tout de ce premier mariage serait rejoué pour de faux, calqué mais perdu résolument – comme le nom de Chichery se

perdrait forcément désormais pour la famille ; les deux femmes, sans en parler une seule fois entre elles, ne l'avaient jamais ignoré, assumant que c'était une loi sans doute cruelle mais qu'il faudrait en passer par là, oui, en baissant les yeux et en priant pour la mémoire de Jules,

Pardon, Jules, n'y vois pas d'offense

car après le remariage de Marie-Ernestine, le nom de Jules tomberait comme une peau morte, en lambeaux, et même si l'on se consolait en disant qu'il resterait le nom de Marguerite, d'abord il était étrange de se dire que Marguerite ne porterait plus le même nom que sa mère, et que celle-ci, autrefois, avait donc eu bien raison de dire qu'avant d'être le sien cet enfant était celui de son père, car Marguerite serait le dernier lien avec ce nom de Chichery – même si chacun savait aussi qu'à son tour ce nom se diluerait dans celui d'un mari qu'elle trouverait d'elle-même ou que sa mère lui imposerait dans quelques années, peu importe, car toutes les trois, fille, mère, grand-mère avaient conscience qu'en se remariant, Marie-Ernestine perdrait encore un peu de Jules dans la grisaille des inconnus. Il était déjà tellement étrange – et pas seulement pour elles, mais pour la famille de Jules, dont on avait invité les frères qui étaient venus de mauvaise grâce mais qui étaient là parce qu'il le fallait bien, tout comme sa mère, pour laquelle on imagine combien il devait être un crève-cœur de voir sa belle-fille perdre leur nom et s'éloigner de leur famille, comme si Jules n'avait jamais été son époux et qu'eux non plus n'avaient jamais fait partie de la famille de Marie-Ernestine, ou que tous et toutes étaient interchangeables, et, même si l'on n'était pas proches des Proust parce qu'on n'avait été qu'une famille pauvre et qu'on n'avait jamais été perçus comme des égaux – qu'on n'avait de toute façon jamais eu la prétention d'être –, oui, c'était quand même étrange et triste d'être là comme des fantômes assistant à leur propre disparition.

On pensait à Jules qui avait tant aimé cette femme, qui les avait tous tant soûlés avec l'idée de l'épouser, de vivre avec elle même si elle ne l'aimait pas, car maintenant Jules, après avoir été englouti par la guerre, perdait la partie une deuxième fois : cette femme qui avait été sa conquête la plus héroïque, sa plus grande fierté – son épouse, allait quitter ce nom qu'après tant d'efforts il avait réussi à lui donner.

Il est étrange aussi pour l'autre famille, celle du mari, la famille Douet, de penser à son premier mariage, mais peut-être est-ce moins étrange tout de même, oui, certainement moins, c'est sûr, car le mari va garder son nom, dont il restera le détenteur et qu'il aura transmis à son fils. Il restera maître Lucien Douet et, simplement, son épouse aura changé de prénom et de visage, d'âge, de voix, de masque, de vêtements, de peau, et, bien sûr, parmi ses amis, on comparera les deux femmes, après quelques verres on sourira en prétendant qu'il n'a pas *perdu au change* – des coups de coude pesants, odieux – sous-entendus dont la laideur évaluera la possibilité du bonheur d'un couple à la plastique de la femme dont jouira l'époux. Ce temps où la profondeur des idées blessantes pour les femmes plonge ses racines n'est pas si loin, ces gens qui disent ces mots-là nous ont tenus dans leurs bras, peut-être, alors que nous étions bébés et qu'eux étaient des vieillards. Il est difficile de se dire que nous avons connu des hommes et des femmes si proches du dix-neuvième siècle et des deux guerres mondiales ; c'est là, au creux de notre règne imaginaire, nous qui nous croyons si loin de tout ça sommes tenus par un fil qui nous relie à cette journée du 9 juin 1928, et, comme Marie-Ernestine la première, nous sommes soulagés de ne pas faire un banquet dehors, en regardant l'ombre d'un cerisier noir planté il y a vingt-trois ans – elle se redit la date, elle recompte – oui, une génération déjà est passée, elle regarde sa fille et voit que Marguerite la fixe, les yeux plus grands que d'habitude, un verre à la main, qu'elle lève comme pour trinquer avec sa mère ; celle-ci n'est pas sûre de comprendre ce que ce geste porte de signification et encore moins de gentillesse, de vœux de bonheur pour son mari et elle, mais elle joue le jeu et lève son verre et salue sa fille – toutes les deux entendent bruisser les feuilles du cerisier mais peut-être est-ce seulement dans leur tête et il faudra attendre que Marguerite soit un peu soûle, dans la grande salle à manger, tout à l'heure, pendant que les bouches mastiqueront, boiront, parleront puis s'arrêteront pour entendre la voix de la fille de Jules qui, presque en riant, demandera à voix très haute et intelligible, avec une douceur et une enfance feinte, vibrante malgré tout de la provocation de sa colère,

Vous pensez qu'en bas, dans les tombes, ils font la noce aussi ? Ce serait drôle, non ? Maman ? Maman, tu crois qu'en bas papa épouse le cadavre de la première femme de ton mari ?

Elle ne dit pas le nom de Lucien, elle ne le regarde pas,

Ton mari

elle a posé la question avec une telle fausse innocence que tout le monde en est resté muet, sidéré d'une telle cruauté, les frappant tous un instant, comme si on allait bientôt rompre non pas le rituel mais l'évidence d'un accord tacite, un tabou peut-être, mais surtout une vérité qu'il n'était pas possible d'énoncer sans que s'effondre l'édifice de la journée ; car oui, bien sûr qu'on ne parlerait ni de sa défunte à lui ni de son défunt à elle, que personne n'oserait s'aventurer à dresser les grilles du cimetière en plein milieu de la noce, en riant de voir les têtes mortes et blafardes qui s'étaient tournées vers elle

Mais quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Je n'ai pas le droit de parler de mon père ? Vous m'en avez pourtant assez parlé, de mon père

avant que Jeanne-Marie, feignant de ne même pas avoir entendu la provocation de l'adolescente,

Pardon, vous disiez ?

Ensuite seulement, la vieille dame avait regardé Marguerite avec une telle condamnation dans les yeux que l'adolescente n'avait pas eu le courage de lui tenir tête ; elle avait haussé les épaules et puis s'était tournée vers son voisin, Rubens, qui la regardait comme si c'était la mort elle-même qui était assise à côté de lui. Il était estomaqué comme l'était ce tout nouveau beau-père que Marguerite avait clairement décidé de prendre en grippe, et Lucien avait voulu rompre cette façon de sortilège, il avait resservi du vin à son épouse et s'était remis à mordre dans sa viande,

Mangez, mangez

avait-il ordonné,

On sait pas qui vous mangera !

avait ajouté une voix d'enfant que personne n'avait reconnue. Tout le monde s'était contenté de rire, un vrai rire de soulagement et de joie retrouvée,

On ne sait pas qui vous mangera –

Tu parles, la vermine qui nous rongera, avait dû penser Marguerite, et, puisqu'il était à côté d'elle et qu'il n'arrivait pas à se remettre de ce qu'elle avait osé dire, c'est comme si Rubens avait entendu, sans que Marguerite les prononce, les derniers mots qu'elle avait pensés et lancés comme des chiens sauvages sous les tréteaux de la salle des fêtes.

68

Tout à coup, Marguerite avait compris combien elle était seule, même en se réchauffant dans les bras de Paulette, qui était seule aussi depuis toujours, parce qu'une vie entière ne lui suffirait pas pour fuir sa famille, non, même une vie dans les bras des hommes ou dans ceux des femmes, même avec l'ivresse du vin, rien ne serait jamais assez fort pour faire oublier à Paulette où elle était arrivée à la naissance, quand, d'entre les jambes de sa mère, elle était tombée sur cette famille de fous – mais ça, Paulette n'en parlait pas, de l'enfance têtue qui ne s'oublie pas, de l'odeur du cuir brûlant sur la peau des fesses et celle du dos, des insultes et des cris – toute cette chiennerie humaine faite de méchanceté et de bêtise dont elle avait été victime et témoin, comme elle ne parlait pas de cette hâte à se goinfrer pour que les coups de ceinturon et les coups de poing soient moins douloureux et qu'elle se calfeutre au-dedans d'elle-même, non, Paulette n'en parlait pas, même à sa gourdasse et gentille amante, qui l'aimait tendrement et qui lui devait tant. Pour elles deux, ce n'est pas que le destin est déjà tout tracé – rien n'est jamais tracé d'avance pour personne, d'ailleurs il n'y a pas de destin, il n'y a rien – juste la rencontre de plusieurs riens qui n'ont rien fait ni rien demandé – un hasard embrassant des hasards qui laissent sur le carreau ceux qui étaient probablement déjà partis sur des rails direction voie de garage. C'est ainsi que pour Paulette et Marguerite ça finirait – non pas comme il était écrit, mais comme il sera écrit un jour, près d'un siècle plus tard, sous mes doigts qui ne font que répéter des allusions et des anecdotes qui ont rampé jusqu'à mon imagination, mes idées, mon cerveau, pour glisser sur un clavier près d'une centaine d'années après les faits – peut-être réagencées par le temps et tous ceux et celles les ayant colportés jusqu'à moi, qui m'en saisis comme si d'un coup de vent on pouvait faire une maison et construire du solide avec du vide et de l'air en mouvement.

Il y aura encore un an et demi ou deux ans de répit dans un équilibre précaire, jusqu'en 1930, à vivre cette vie amoureuse et tendre entre la maison de la rue Rotrou, les cafés et les verres de mousseux, quelques orgies secrètes dont les deux vendeuses étaient les héroïnes qui repartaient

chargées de bijoux, de trésors, comme des pirates sur leur galion ou des voleuses de grand chemin, et, de l'autre côté, leur vie de vendeuses chez les Vêtements Claude, dans le grand magasin de l'orageuse madame Claude et du vicieux mais protecteur monsieur Claude – qui aura eu une carrière de proxénète quasiment à son insu, sa morale n'aimant pas s'accorder à la réalité de ses actions. Pour lui, c'était juste du plaisir qu'il prenait, qu'on lui donnait, en échange de quoi il rendait des petits services, des cadeaux, une forme de protection, et à la fin il avait décidé de fermer les yeux sur ce que les filles faisaient de leurs soirées et bientôt le week-end, car depuis que sa mère s'était mariée – il n'avait pas trop su ce qui s'était passé – mais depuis ce mariage, donc, Marguerite n'était presque plus rentrée le dimanche chez sa mère. Elle ne le faisait plus qu'une fois par mois, et, insistait-elle, seulement pour visiter sa grand-mère et retrouver sa maison, mais elle ne voulait plus y retourner le reste du temps, d'autant que sa mère et son beau-père lui avaient imposé de venir déjeuner chez lui, à deux rues du magasin, tous les lundis après-midi, ce à quoi elle avait fini par céder quand sa mère lui avait rappelé qu'elle n'était pas majeure, qu'un mot d'elle et tout était terminé et que Marguerite rentrerait à la maison où on la laisserait moisir le temps qu'elle reprenne le sens des réalités.

Comprenant qu'elle n'avait pas les moyens de s'opposer à sa mère, surveillant le notaire qui devait la conseiller et lui dire qu'en tant que mère, Marie-Ernestine aurait le droit d'envoyer les flics ramener sa fille chez elle si elle refusait d'obéir, Marguerite avait accepté de déjeuner avec eux les lundis, chez le notaire, dans cette maison qui sentait le vieux, la maladie, le conformisme et la mort – cette odeur reconnaissable entre toutes, aigre, sournoise, lente et poussiéreuse, qui donnait l'impression de revenir cinquante ans en arrière, comme si sa maison n'était pas la sienne mais encore celle de ses parents et que ceux-là, bien morts pourtant, avaient gardé un œil sur leurs biens, leurs meubles, leurs papiers peints, leurs lampes à pétrole, un reste d'eau de Cologne sur les dentelles, veillant à geler tout ça dans la tête de leur fils, ce foutu notaire qui, effrayé peut-être à l'idée de représailles venant d'outre-tombe, n'avait même jamais eu l'idée de faire changer les rideaux trop lourds qui obscurcissaient tout, la tapisserie miteuse de son salon, malgré l'avis de Rubens – le grand tapis avec sa Diane chasseresse presque grise qui était à elle seule un motif à tourner de l'œil ou les talons.

Marguerite avait donc accepté de venir déjeuner le lundi chez son beau-père – des daubes, des daubes, des daubes préparées par la vieille et éternelle, gentille et douce et très lente servante – en bloquant sa respiration le plus longtemps possible dans ce mouroir tellement sinistre qu'il en devenait un objet de curiosité, à la condition qu'on la laisse dans la maisonnette de la rue Rotrou le dimanche après-midi pour dormir car, oui, le dimanche elle avait vraiment besoin de dormir, et quand sa mère avait sous-entendu qu'elle n'avait qu'à se coucher plus tôt le soir, Marguerite avait pu lui répliquer que cette dernière ne se rendait pas compte de ce que c'était que de travailler *en vrai*, car le travail, ce n'est pas comme le piano qu'on pratique entre deux siestes en restant chez soi, non, ça n'a rien à voir avec ça, le travail ; Marguerite avait pu lui dire ce que c'était de travailler, car sa pauvre maman était peut-être majeure et assez âgée pour se poser en donneuse de leçons, mais en vérité c'est elle qui ne connaissait rien à la réalité de la vie.

Ce que Marguerite avait dit là à sa mère, toujours à la limite de la provocation et de la déclaration de guerre, masquant une animosité si ancienne qu'elle-même ne savait plus très bien d'où elle remontait, elle n'avait pas osé le répéter à sa grand-mère avec les mêmes mots ni sur le même ton, mais tout de même, elle lui avait tenu un discours pas si différent pour un résultat complètement opposé, la mettant facilement dans sa poche, car, se mettant du côté des travailleurs, Marguerite était sûre que sa grand-mère serait du côté de ceux qui savent ce que c'est que le travail – le travail qui est une chose qui mange votre corps et votre esprit et ne vous laisse pas le temps des loisirs et du plaisir, qui vous couche sur le flanc comme une bête crevée, ce que, bien sûr, Jeanne-Marie avait aimé entendre car elle connaissait la vie aux champs, l'avait vécue pendant la guerre, ses mains s'en souvenaient, son arthrose, ses bras, ses épaules écrasées, ses jambes arquées sous le poids des ballots de foin ; alors bien sûr que ce discours elle l'avait accepté, elle l'avait compris et reconnu, et c'est pour cette raison qu'elle avait toléré, même si c'était pour elle une déchirure, de ne voir désormais sa petite-fille qu'un dimanche et un lundi sur quatre, ce qui était peu, certes, mais mieux que rien. Et puis, parfois, qui sait, elle serait aussi invitée par son gendre à partager le déjeuner du lundi chez lui, et s'il ne l'invitait pas, elle ne se gênerait pas pour s'imposer – ce n'était pas encore le temps d'imaginer vivre sans elle.

Un an, un an et demi, deux ans peut-être, les mois qui glissent et installent l'année 1930 – le temps d'un relatif bonheur presque écrit jour après jour. On aurait pu fixer heure par heure les emplois du temps de tous, de toutes, on aurait pu regarder vivre à la minute près un monde se rejouant semaine après semaine les mêmes comédies du travail et du repos, les mêmes alternances de repas à la maison et de ceux pris dehors, les mêmes horaires de sommeil et d'attente, les mêmes soirées pour les deux filles qui aimaient se prendre du bon temps avec un homme ou deux en buvant des verres et sans se cacher vraiment, mais en faisant vaguement attention de ne ramener jamais personne ni une bouteille de vin avant la nuit tombée, et puis les dimanches avec des siestes de trois heures lourdes comme des nuits entières, avec des réveils de lendemains de cuite même sans avoir rien bu, et les redoutables lundis qui revenaient avec la rigueur du métronome et l'angoisse, dès le dimanche soir, de devoir se présenter à l'heure dite chez le notaire.

En général, c'est le fils qui ouvrait à Marguerite, lui disait bonjour en lui demandant si elle se déciderait un jour à apporter le beau temps avec elle ; et si, par miracle, elle débarquait un midi de plein soleil ou de grande douceur, il faisait son étonné et lui demandait si le beau temps allait durer, vu qu'elle venait d'arriver. Rubens souriait d'un air condescendant et très viril – il se sentait homme depuis qu'il avait appris à tout le monde qu'il s'intéressait désormais à la chasse et au maniement des armes à feu – mais aussi à l'aviation de guerre et aux progrès foudroyants des technologies liées à l'automobile –, oui, il aimait raconter tout ça avant de retomber dans une sorte d'apathie, comme s'il avait tout donné pendant son quart d'heure d'exaltation, et ses yeux redevenaient gris et son visage inerte comme un masque lorsqu'il devait, devant son père, évoquer ses études qui marquaient le pas, et son projet, oui, finalement, après tout, il pourrait travailler avec son père, et à défaut de devenir notaire lui aussi, on avait besoin d'aide, d'assistant, de secrétaire, ce qui ne paraissait pas le réjouir mais ne semblait pas déplaire à son père, qui présentait la chose comme une autre – une couleuvre qu'il avait en réalité eu un mal fou à avaler : son fils, mauvais pour les études, doué pour à peu près rien, était un paresseux et un flambeur qui ne s'intéressait qu'aux sports et aux armes à feu, qu'il pratiquait en club avec quelques fils de notables qui s'emmerdaient à un tel point qu'ils ne

pensaient même pas aux femmes ni même à boire, se contentant de vider des chargeurs dans des cibles peintes en rouge, en comptant chaque coup comme s'ils rêvaient d'en déchiqueter le centre à chaque fois.

Ça aurait pu durer comme ça encore longtemps, le temps stagne ; dans la répétition des jours et des semaines, des mois, soudain quelque chose devient fragile à mesure qu'on croit qu'il se solidifie, il suffit de presque rien, un soir, pour que tout bascule et s'effondre.

Un mercredi, un jeudi ?

Ce n'est pas un lundi, ça, c'est certain. Mais un jour de la semaine, pendant lequel Marie-Ernestine n'avait aucune raison de se rendre à La Bassée et où pourtant elle était venue faire une course, voir quelqu'un ; peu importe la raison, s'il y en a une elle n'est que la surface d'un événement souterrain qui n'attendait que ce jour-là pour tout renverser sur son passage ; Marie-Ernestine qui s'attarde, traîne et reste en ville et passe voir son mari à son cabinet, et lui qui la fait attendre parce qu'il veut terminer un dossier ou pour une raison qui n'appartient qu'à lui ; le temps traîne, s'allonge, et voilà qu'il faudrait rentrer dîner car les 19 puis les 20 heures sont passées, mais on prend son temps ce soir-là, il fait doux, on flâne gentiment et pourquoi, de qui vient cette idée, peu importe là encore, peut-être des deux, peut-être est-ce seulement une fantaisie du hasard ou bien que, dans la rue, alors qu'ils vont rentrer, le couple croise madame Claude et s'arrête pour la saluer.

On peut imaginer ça : on parle de tout et de rien, on glisse d'une vague politesse à l'autre en faisant comme s'il n'y avait plus rien du ressentiment qu'avait laissé la dernière visite de Marie-Ernestine, et peut-être que c'est elle, madame Claude, pour son grand malheur, qui propose – puisque vous êtes là – par un excès de zèle dont elle ne mesurera que plus tard combien il lui coûtera cher, de retrouver son mari rue Rotrou.

Il est parti chez votre fille depuis une bonne heure déjà, je ne comprends pas, il devrait être rentré, mais vous savez ce que c'est, on dit les femmes, mais pour le bavardage… les hommes n'ont rien à leur envier.

On peut entendre les échos d’une pièce de boulevard, d’un vaudeville qui est un désastre, une tragi-comédie que j’ai entendue des dizaines de fois et qui faisait rire encore, soixante-dix ans plus tard, bien après la mort des protagonistes, parce que la situation avait été drôle et pathétique, révélatrice d’une grivoiserie ou d’une trivialité qu’on avait envie de croire typiquement locale.

On imaginera sans peine la suite : madame Claude ouvrant le pas et les Douet venant juste derrière elle, quand tous les trois étaient arrivés rue Rotrou et qu’ils avaient ouvert la grille et traversé la cour, madame Claude menant la marche en propriétaire faisant valoir son territoire, ne s’encombrant pas de politesses excessives ni de respecter certains usages, et qui avait à peine frappé à la porte – deux ou trois fois, presque davantage par conformisme que pour demander l’autorisation d’entrer –, car tout de suite elle avait saisi la poignée et sans attendre avait ouvert.

Et voilà, déjà elle y est, invitant bientôt les deux autres à la rejoindre, Marie-Ernestine et Lucien Douet qui entrent à leur tour dans la maison. Tout de suite, tous les trois se trouvent de plain-pied dans la minuscule cuisine qui sent autant le parfum et le savon, l’eau de vaisselle croupie que la fumée des cigarettes et la cendre froide, le ragoût moisissant dans les assiettes sales depuis la veille, une odeur de vin cuit, de bois et d’humidité, de pain rassis. On avait bien remarqué le pardessus de monsieur Claude sur le portemanteau et les trois verres sur la table et une bouteille de vin vide ; pour autant on avait gardé le silence et, en s’échangeant des coups d’œil interrogatifs, on s’était étonné de ne trouver personne. Là encore on n’avait rien dit, pourtant les affaires des filles étaient là, en plus du pardessus de monsieur Claude ; on les avait observées sans faire de commentaires, jusqu’à ce que madame Claude se décide : les yeux au plafond elle avait appelé, avec, dans sa voix de plus en plus forte, presque une voix d’homme, une pointe d’interrogation et d’inquiétude, un tremblement étrange ; elle avait appelé son mari, une, deux, trois fois, en laissant entre chaque fois résonner un silence profond et long et puis, à la quatrième fois, après un silence un peu plus long encore, qui pouvait indiquer un changement de

stratégie, sa voix avait semblé reprendre vie quand elle s'était mise à appeler Paulette pendant que, derrière elle, muet, troublé, le couple n'osait plus bouger.

Et c'est à peine, l'un après l'autre, lentement d'abord, puis avec plus d'assurance, comme s'ils n'avaient pas vraiment le choix, qu'ils avaient osé suivre madame Claude alors qu'elle semblait les avoir oubliés, comme si elle était seule lorsqu'elle s'était approchée de l'escalier qui montait aux chambres, sans se retourner, donc, car soudain sa voix avait changé et c'était comme si elle avait *blanchi*, qu'elle s'était retirée d'elle-même, effacée dans sa gorge, comme si madame Claude avait cherché un cri qui s'était refusé à elle avant de revenir, de remonter dans sa gorge, dans sa bouche, oui, et puis enfin elle avait appelé presque en criant et, montant l'escalier – ou plutôt arrivant presque en haut des marches, mais avant d'arriver à l'étage – il lui restait une volée de marches à gravir –, s'était arrêtée d'un coup net quand elle avait vu sortir de sa chambre une Paulette aux joues rouges ou plutôt empourprée, le front comme le cou, les oreilles, le visage totalement cramoisi et l'expression, le regard, le mouvement, tout entière paniquée, les cheveux défaits et elle débraillée, à moitié nue – en déshabillé – prise de vertige en faisant face à sa patronne, désarçonnée,

Excusez… je m'étais endormie.

Où est mon mari ?

Après un temps sans répondre, elle avait

Je ne sais pas

osé un mensonge que sa voix dénonçait sans qu'elle ait besoin de l'avouer

Tu ne sais pas ?

Non

Tu ne sais –

Non

Alors si tu ne sais pas on va aller l'attendre dans la cuisine. Et on va attendre Marguerite aussi –

Elle est où, Marguerite ?

Cette fois, du bas de l’escalier, c’est Marie-Ernestine qui avait posé la question. Paulette n’avait pas répondu et s’était mordu la lèvre comme pour demander qu’on arrête son supplice, bon, c’était comme si elle avait voulu qu’on se retire puisque tout le monde avait très bien saisi de quoi, si l’on peut dire, il retournait. Mais elle avait compris qu’il faudrait aller au bout de l’humiliation, soudain elle s’était retournée vers sa chambre et s’était mise à pleurer et à battre ses mains contre ses cuisses, impuissante et marmonnant –

Qu’est-ce que vous voulez que je vous dise ? Qu’est-ce que vous voulez ?

puis elle avait presque crié

Vous pouvez pas comprendre et vous essaierez même pas alors à quoi bon ?

On était resté un temps infini comme ça, le couple en bas des marches, madame Claude presque en haut, et Paulette, coincée entre la porte de sa chambre et le haut de l’escalier.

Puis elle avait dit, s’approchant de la porte, à voix faible et tremblante, résignée,

On nous attend en bas.

La suite avait été ridicule et pathétique, mais drôle aussi – toujours, toujours infiniment drôles sont les moments les plus tragiques de la vie, on attend les claquements de mains, les rires, tout ça se fait dans un déchirement de gorges qui s’étranglent quand la chambre s’ouvre et qu’en sortent tour à tour monsieur Claude et Marguerite, tous les deux muets – d’ailleurs plus personne ne sait quoi dire, chacun laisse en lui la stupeur prendre toute sa place et comprend que leurs vies viennent de basculer à cause d’une suite de hasards ou d’un Dieu auteur de pièces de boulevard dont il aimerait répéter les ficelles et les effets d’un siècle à l’autre, avec autant de nouvelles victimes mais toujours les mêmes recettes,

Ciel, mon mari

et la trahison, le sexe, l’amour, que sais-je, ici le vertige multiplié par le scandale qui ne manquera pas d’arriver, c’est sûr, alors qu’il aurait été si simple à éviter, comme très vite Lucien aura l’intelligence et le réflexe de le

proposer, suggérant de rentrer chacun chez soi et de faire comme si de rien n'était, au moins pour ce soir ; il serait toujours temps de réfléchir aux conséquences pour chacun d'entre nous, aura-t-il dit, mais ça aurait été trop simple, peut-être, et même imaginer que le lendemain on se retrouve chez les Vêtements Claude face à des clients qui n'y verraient que du feu parce qu'on serait capables de travailler en bonne entente ou en simulant l'entente ou le quotidien, que tout pourrait continuer comme tous les jours. Mais Lucien lui-même avait compris que ce serait impossible, que le scandale n'attendrait peut-être même pas le lendemain pour ça, car si Marie-Ernestine était restée muette et impassible, ce n'était pas le cas de la sanguine madame Claude, qui avait très vite haussé le ton, se contentant en passant devant son mari de lui coller une gifle monumentale qui avait résonné si fort que monsieur Claude n'y avait presque pas cru et avait longuement passé sa main sur sa joue pour vérifier que cette brûlure était réelle.

Sa femme était entrée dans la chambre, avait crié une nouvelle fois, on l'imaginait se mettant la main devant la bouche, retenant le cri, le stoppant au vol, le tout sans doute en découvrant le spectacle d'un lit sens dessus dessous, un champ de bataille, et des frusques, des affûtiaux, des dentelles et tout un attirail qui avait dû lui faire aussi peur que mal, peut-être, qui avait achevé de lui faire perdre la raison, exigeant que les deux *petites salopes* dégagent de chez elle, elle ne voulait plus jamais entendre parler de ces deux *petites salopes* – elle insistait avec son *petites salopes* qui semblait être la pire des injures à sa disposition, avant que s'imposent *ces deux traîtresses*, car c'est en elles qu'elle avait mis toute sa confiance et son mari, son mari, son mari – ça, non, elle n'en parlerait pas devant la mère de cette traînée et devant cette garce de Paulette –

Comment vous pouvez faire ça… tous les trois ? Comment vous pouvez ? Bandes de – c'est trop affreux, trop, et, rouge de honte, choquée à en crever, elle aurait été prête à n'importe quoi quand Lucien avait levé la voix pour dire de façon nette, pragmatique et sans discussion possible

Va chercher tes affaires et dépêche-toi, on t'attend dehors

à une Marguerite déboussolée qui n'avait rien répondu, comprenant à peine que ce qui venait de se passer signait la fin de son aventure avec Paulette et chez les Vêtements Claude, mais aussi à La Bassée, dans la rue

du Commerce, car tout ça ne serait plus dès le lendemain qu’un souvenir presque trop fou pour être vrai.

Le magasin resterait fermé pendant trois jours, pour

RAISONS FAMILIALES

et, lorsqu’il rouvrirait, quelque chose aurait changé que les clients découvriraient tout de suite : ni Paulette ni Marguerite n’étaient plus là, et à la place de Paulette on avait trouvé un jeune homme affable et timide qui ressemblait à madame Claude, dont on avait appris qu’il était quelqu’un de sa famille, le cheveu gras et l’excès de sébum témoignant sur un visage tavelé, acnéique, d’une certaine inexpérience dans le monde du commerce comme dans le monde tout court.

Il avait été présenté comme le nouveau vendeur, remplaçant notre vendeuse qui n’avait pas pu rester pour des raisons personnelles, oui, comme notre apprentie, qui a dû partir aussi. Les clients s’étaient étonnés de ces changements si radicaux alors que les explications qui tentaient de les justifier étaient tellement indécises qu’on les avait soupçonnées de cacher une vérité autre, le voile de mystère suscitant la curiosité mais aussi, pour beaucoup, l’indifférence – sauf dans les cafés de la place de la mairie, où Paulette et Marguerite avaient disparu ne laissant pas un mot, pas une dette non plus, mais beaucoup d’hommes sur le carreau qui, entre eux, osaient se demander des nouvelles comme si l’un d’eux avait pu avoir une faveur, un privilège, comme la preuve qu’il avait été dès le début une sorte de préféré parmi eux tous ; mais non, personne ne savait rien, elles avaient disparu et c’est tout.

Dans le magasin, les clientes trouvaient madame Claude silencieuse et grave, et pâle surtout, sans doute on avait fermé trois jours parce qu’elle avait été malade, sans doute, et c’était un hasard si les deux vendeuses étaient parties à ce moment-là. Monsieur Claude lui-même avait l’air chamboulé par l’état de sa femme ; les clientes se disaient qu’il était rare de voir un homme si soucieux de la santé de son épouse, ça faisait plaisir à voir. Pourtant, ce serait elle, madame Claude, qui finirait par lâcher le morceau, n’y tenant plus à force d’entendre qu’on lui demandait des

nouvelles de sa santé, et puis parce que les lèvres lui brûlaient de dénoncer les deux *petites salopes*, la trahison de son mari, qu'elle gardait par bonté d'âme – un homme avec qui elle avait traversé presque la moitié de sa vie –, elle en était tellement meurtrie qu'elle avait eu besoin de se confier, non pas forcément à la première venue mais presque à la seconde, qui avait été là au bon moment – ce moment où madame Claude avait eu besoin de crever l'abcès qui lui gonflait le cœur, et, avant que ce dernier n'explose de douleur, il avait fallu tout lâcher, c'est pourquoi elle avait raconté à l'une de ses clientes les mieux enclines à l'écouter tout ce qui s'était passé – oui, tout, y compris les détails scabreux de ce lit sens dessus dessous et du ridicule de voir les trois fautifs sortir les uns après les autres de la chambre de Paulette qui, forcément, avait dû être l'instigatrice de ce déluge de vices – elle avait ça dans le sang, comme toute sa famille de dégénérés, on le savait, et bien sûr il n'en avait pas fallu davantage pour que, quelques heures plus tard, l'histoire se répande dans le canton, et l'on voyait les uns franchir les grilles de leurs voisins, les cancanières en cercle près du lavoir, murmurant, se racontant, déformant en se scandalisant d'une telle horreur car surtout on plaignait la pauvre madame Claude, qui avait tant de mérites, qui avait tant fait pour son mari et ces deux filles, surtout pour la grosse Paulette, car bien sûr tout venait d'elle, ce pauvre monsieur Claude s'était laissé manipuler par cette misérable Paulette, d'ailleurs maintenant on pouvait le dire, on ne l'avait jamais sentie, on n'avait jamais pu la voir en peinture, on se doutait qu'elle n'était pas franche, voilà ce que c'est que de donner sa chance à une fille d'une famille de vauriens, les chiens ne font pas des chats, c'est sûr, et de toute façon tout le monde savait qu'elle traînait dans les cafés tous les soirs et qu'elle ramenait des hommes mariés chez elle, oui,

Une putain si vous voulez que je vous dise

et elle avait entraîné la fille Chichery, une famille si parfaite, moi j'ai bien connu son père, Jules, qui est mort à Verdun, le pauvre, s'il voyait ça, il doit se retourner dans sa tombe.

Bien sûr on avait aussi beaucoup blâmé monsieur Claude, mais davantage pour sa faiblesse d'avoir cédé à la perversion de Paulette que pour sa responsabilité dans l'affaire, parce que comme tous les hommes il avait été facile de le détourner du droit chemin, il était une victime des deux *petites salopes*, car bien que mieux née que Paulette, Marguerite était une

pimbêche depuis tellement longtemps qu'on avait pu enfin trouver une prise pour démontrer combien elle était mauvaise – ça se voyait, je ne disais rien mais, à son âge, cette suffisance qu'elle a toujours eue, ma fille me le disait, à l'école, elle n'avait pas d'amies et prenait tout le monde de haut – quelle honte pour une famille si bien.

Bien sûr, personne n'avait pensé à se souvenir que Marguerite était à peine sortie de l'enfance quand ça avait commencé ; personne ne s'était soucié de son âge, de ce que monsieur Claude avait été son patron et qu'il avait été celui de Paulette, qu'il avait eu du pouvoir sur elles deux, non, personne n'avait songé à y redire. C'était elle, venue de sa famille de vauriens, puis c'était Marguerite, la pimbêche en train de mal tourner – monsieur Claude est un homme et les hommes sont des enfants, n'importe quelle catin les retourne et cette pauvre madame Claude qui travaille tout le jour dans sa boutique n'a rien vu, pensez-vous, on fait confiance et voilà qu'on héberge le loup et quand il est trop tard, le troupeau a déjà été décimé et le loup s'est enfui depuis longtemps.

Quand, quelques années plus tard, Marie-Ernestine repensera à ce à quoi, grâce à la mort, sa mère aura échappé – le désolant spectacle de la débâcle sur les routes de France, avec ces flots de gens piaillant pour demander l'aumône, des œufs ou du travail, mais aussi, quelques années auparavant, dans une tout autre atmosphère, ce Front populaire qu'elle n'aurait ni compris ni cautionné, quand elle repensera à ça, donc, Marie-Ernestine se demandera peut-être par quelle chance ou coup du hasard, ou par quelle obstination sa mère avait réussi, trois ans avant sa mort, encore bien vivante bien que parfois un peu confuse mais tout à fait valide, l'exploit de ne pas avoir entendu parler du scandale qui avait sali sa petite-fille et sa famille entière.

Car ce n'est pas la mort qui la protégera de la vérité de ce scandale qui avait fait rire tout le canton et même plus loin, mais seulement sa volonté, inconsciente ou non, de ne rien voir ou de rejeter les insinuations comme les miasmes d'un corps social qu'elle méprisait, lui et ce qu'en-dira-t-on qui colportait les rumeurs ; elle, pourtant, à la fois si soucieuse de ce que sa famille pouvait représenter auprès de ceux qui travaillaient pour elle ou à qui la famille louait des maisons, des fermes, donnait du travail, se moquait de toutes les rumeurs qui circulaient au sujet de tel ou tel, car elle avait toujours pris de haut ce qu'elle considérait comme le fait de gens médiocres, pétris de ressentiment, aigris, mauvais, qui colportaient ces histoires d'adultères et de tromperies ; elle méprisait ces gens qui moquaient ou jugeaient les mœurs des autres, n'ayant juste, selon elle, pas eu l'opportunité de bafouer la morale et de commettre quelques entorses à la bienséance, contrairement à ceux qu'ils dénonçaient, d'abord, toujours selon elle, par envie et jalousie plus que par vertu.

C'est donc assez naturellement que le scandale qui avait touché sa petite-fille épargnerait ses oreilles, et pour le reste, ce qui viendrait d'horreurs dans quelques années, c'est la mort qui l'en aura protégée en l'empêchant d'entendre la capitulation de la France par la voix chevrotante de Pétain – sa mort qui laissera Marie-Ernestine sans réponse quand celle-ci se demandera le restant de ses jours ce qu'en aurait pensé sa mère, qu'aurait-elle dit, est-ce qu'elle aurait vu en Pétain un traître ou serait-il

resté pour elle le héros de Verdun – est-ce qu'elle aurait été confiante en lui jusqu'à l'aveuglement face au gouvernement de Vichy ou bien, au contraire, aurait-elle, au moins dans son esprit, ralliée de Gaulle et l'idée d'une France libre ? Cette question ne cessera pas de hanter Marie-Ernestine jusqu'à sa mort, en 1949, car au moment des choix elle se souviendra – comme Marguerite le lui rappellera un soir de 1941, elle qui n'avait rien oublié de tout ce qu'avait dit sa grand-mère et l'avait prise au pied de la lettre – qu'il n'y avait rien de pire que la guerre, que plus jamais il ne devait y avoir la guerre, sous aucun prétexte ; cette boucherie de 14-18 ne devait plus jamais se reproduire, oui, elle avait dit ça souvent, Jeanne-Marie. Pour l'avoir entendu répéter des dizaines de fois, Marguerite en avait conclu que Pétain avait eu raison et que sa grand-mère aurait approuvé la capitulation ; Marguerite assurait que sa grand-mère aurait soutenu le maréchal et aurait voulu sauver la jeunesse française du feu allemand plutôt que d'envoyer tout ce beau monde, en pleine fleur de l'âge, se faire massacrer pour une guerre perdue d'avance – car la différence entre les deux guerres, c'est que cette fois tout le monde savait que nous n'avions aucune chance de la gagner, le rapport de force étant trop inégal. Quant à ceux qui, comme de Gaulle et quelques fanatiques et têtes brûlées, voulaient y croire, ils n'étaient que des va-t-en-guerre et des terroristes, un point c'est tout, et Marguerite était certaine que sa grand-mère le penserait comme elle le penserait elle-même quand ces années noires viendraient – bientôt, encore quelques années à attendre – alors que Marie-Ernestine se dirait, non, je ne crois pas, ma mère n'a jamais aimé qu'on renonce à son droit, elle aimait la France et n'aurait pas supporté de la laisser fouler aux pieds par les bottes – allemandes ou d'où qu'elles viennent.

Mais, en attendant, trois ans avant sa mort donc, Jeanne-Marie ne se demande pas vraiment pourquoi, soudain, on ne parle plus de retourner chez les Vêtements Claude, ni même à La Bassée pour y trouver un apprentissage quelconque. Si elle devine qu'il a dû se passer quelque chose qui a vexé Marie-Ernestine et son mari au point de faire revenir Marguerite à la maison, au fond elle s'en réjouit, bien contente de retrouver sa petite-fille dans ses pattes, comme elle aimait lui dire avec un air de reproche qui était autant un mot d'amour, et bien contente de l'avoir pour elle presque seule. Elle est tout à sa joie et s'étonne suffisamment pour demander si tout

le monde va bien, s'il n'y a rien de grave, mais ne va surtout pas plus loin, non, c'est tout, et quand Marie-Ernestine commence à se lancer dans des explications qui s'embourbent – comment dire sans rien dire ? –, Jeanne-Marie lève la main – stop – je ne veux pas le savoir – ces petits commerçants ne m'ont jamais intéressée, je n'aime pas ces gens, ils ne sont jamais là quand il faudrait – bande d'embusqués, on les a vus pendant la guerre – et puis elle continue et laisse Marie-Ernestine avec ses fausses explications sur les bras, alors passons à autre chose – tous écoutent la grand-mère qui se contente de rappeler qu'avec l'adolescence c'est la vie des parents qui devient tumultueuse et folle, et elle sourit à Lucien en lui disant qu'il a dû connaître ça lui aussi avec son fils,

Oui, on peut le dire. Enfin, ça aurait pu être pire,

finit-il par concéder.

On avait tourné autour de cette conversation en laissant Marguerite se cacher dans sa chambre pendant des heures, trop fatiguée pour descendre rejoindre les autres, cette famille recomposée dont elle était un membre mais qui se voulait comme le membre absent, celui qui manque et fait mal, dont on ressent la douleur bien qu'il ne soit pas là ; oui, elle était ce membre qui devrait apprendre à supporter sa mère et son nouveau mari et ce Rubens qu'elle détestait plus encore que Lucien, parce qu'il lui semblait que le jeune homme attendait quelque chose d'elle, mais surtout qu'il faisait comme si désormais la maison entière était à lui et à son père, qu'elle-même n'y était plus que tolérée, ce que sa mère ne semblait pas voir, ni sa grand-mère, qui au contraire ne tarissait pas d'éloges sur le jeune homme – les vieux, quand ils déraillent – pensait Marguerite, et elle haussera les épaules quand, dès le lendemain, sa grand-mère lui expliquera qu'elle sera bien mieux ici que dans un magasin de vêtements où l'on entend tout et n'importe quoi.

D'ailleurs, elle devait avouer qu'elle n'avait jamais imaginé Marguerite en vendeuse, en boutiquière, ça ne lui semblait pas son genre, mais cette idée avait tellement plu à Marie-Ernestine qu'il n'avait pas été question de la discuter. Maintenant Marie-Ernestine avait elle-même reconnu que sa fille n'était pas faite pour travailler dans une boutique comme les Vêtements Claude, d'autant que, de toute façon, Marguerite n'avait pas besoin de ça car sa vie, dans quelques années, ce serait d'épouser un garçon

sérieux et de donner des enfants à cette famille pour que le patrimoine légué par Firmin continue à vivre et à croître. Ce serait un travail qui requerrait tout son temps de femme, pour peu que Marguerite sache y faire, mieux qu'elle n'avait su, elle, car maintenant Marie-Ernestine reconnaissait l'importance d'avoir des enfants, et si elle regrettait de n'avoir pas su comprendre l'intérêt que les enfants ont pour la perpétuation des familles et des garçons la perpétuation du nom – elle était bien triste de voir disparaître les noms de Proust – avec ses frères qui n'avaient pas d'enfants – et de Chichery, le seul enfant né étant une fille.

Marguerite, qui avait maintenant dix-sept ans, sera en âge de se marier et restera chez nous, dans sa maison. Comme sa mère avant elle, son métier sera de veiller au bon fonctionnement de la maison et au plaisir de son époux, en espérant qu'aucune guerre ne vienne y mêler son grain de folie et de mort, en espérant aussi qu'elle trouve un mari qu'elle aime et qui lui plaise, car tout le malheur vient des mésalliances et des unions de circonstances. Il faudrait un homme qu'elle aime, mais déjà, bien sûr, lorsqu'elle disait ça, Marie-Ernestine ne s'apercevait pas qu'elle dressait en même temps le portrait d'un homme qui devait posséder des qualités qu'elle seule voulait définir, de l'intelligence et un grand sens pratique, le courage et le goût de l'effort, car pour diriger une maison comme la nôtre il faut quelqu'un au caractère fort – et Marguerite, l'écoutant, riait en elle-même et se disait que sa mère n'évoquait son avenir et ne faisait tout ce tapage que dans un seul but, celui de recouvrir sa honte et d'éloigner le spectre du scandale et que, surtout, personne n'en parle plus.

Mais ce fameux retour qui tout à coup semblait pour tout le monde une solution miracle, inespérée, n'en serait pas vraiment un, pas un retour dans le sens où plus rien ne pourrait être comme avant ; on ne retourne pas dans le pays de l'enfance quand l'enfance est perdue, c'est trop tard, et les lieux où l'on retourne alors ne sont plus que l'image vide et glacée d'un passé qu'on peut toujours s'imaginer mais jamais ressaisir car il glisse, indéfiniment, sur la peau trop lisse des choses ; Marguerite devrait s'en apercevoir chaque jour amèrement, car tout ce qu'elle retrouvait, revivait, tout ressemblait à ce qu'elle avait connu autrefois mais en avait perdu la saveur et les couleurs, les odeurs, et chaque jour lui semblait le recommencement d'un enfer interminable, comme s'il fallait revenir adulte

dans un corps d’enfant – se tenir enfermée dans un soi étriqué et faire semblant de n’avoir rien à y redire.

Pour autant, les quinze premiers jours avaient été presque doux, presque rassurants, comme la promesse d’un lendemain possible, un horizon ou, en tout cas, un moment de pause. Elle avait marché beaucoup dans la forêt, dans les champs, repris son vélo, faisant semblant de se perdre sur des chemins qu’en réalité elle connaissait par cœur et qui n’avaient pas changé et ne changeraient pas avant longtemps. Elle avait aimé retrouver le vent, le froid, l’air pur et le bruit des feuillages que le vent froisse ; elle avait aimé retrouver la rivière, s’asseoir au bord de l’eau et la regarder s’écouler avec ses reflets gris et verts, ses bouillonnements, son écoulement toujours pareil, de gauche à droite, plus ou moins lent, plus ou moins calme ; elle avait aimé retrouver l’odeur de vase et le soleil qui éclate entre les feuilles et les branches et teinte d’éclats de mica la surface de l’eau ; pendant quinze jours elle avait pu se dire que ce silence et ce monde sans presque personne lui faisait du bien, que c’était réparateur, qu’elle pouvait le vivre comme une façon de se régénérer et de se reposer enfin, sauf qu’elle savait bien que c’était faux parce que toujours sa poitrine était barrée d’une douleur qui l’empêchait de respirer librement, toujours des sanglots remontaient du fond de son corps pour terminer en larmes sur ses joues, brouillant ses yeux, son visage, ternissant sa peau et ridant le pourtour de ses paupières et d’une grimace sa bouche, que, du jour au lendemain, elle avait renoncé à maquiller. Tous les matins, y compris les quinze premiers jours, elle se réveillait la gorge serrée et revoyait ces années derrière elle, et c’était toujours les moments ratés ou lorsqu’elle avait été ridicule – oui, gourdasse, idiote, elle qui ne connaissait rien à la vie se revoyait mortifiée sur les genoux de son patron, le premier soir où il avait commencé à la toucher, et maintenant le dégoût lui soulevait le cœur et elle se sentait responsable de tout, comme elle s’était mise à se reprocher de ne pas avoir su guérir Paulette de cette tristesse qui la prenait parfois et lui donnait des accès de colère où elle finissait par l’insulter en ne la traitant plus seulement de gourdasse mais de pauvre conne inutile, de fille de bourgeois, d’incapable, de cul-bénit car pendant longtemps elle avait été incapable de ne pas se raidir à la moindre proposition de caresses de monsieur Claude. Il avait fallu un temps si long pour qu’elle accepte, qu’elle comprenne comment la vie marchait et qu’elle l’accepte, et elle revoyait le nombre de fois où, par

sa réticence et sa pudibonderie, elle avait failli perdre son travail, oui, sans doute des dizaines de fois et, ce qui était plus grave, comment elle avait failli faire perdre le sien à Paulette, qui la défendait devant monsieur Claude en la traitant de sainte nitouche mais en la protégeant et en l'obligeant, lui, à ronger son frein, même s'il n'avait pas eu si longtemps à attendre car Paulette avait réussi à faire que, tout de même, Marguerite *demande* quelque chose, ce foulard jaune qu'elle avait aimé en vitrine. En le demandant, elle était devenue la débitrice de monsieur Claude, qui s'était fait une joie de lui offrir le foulard – il te va si bien.

Quand elle repense à tout ça, elle se dit que Paulette avait eu raison quand elle la traitait de gourde ; oui, elle avait été idiote de bout en bout et se sentait coupable d'avoir emmené tout le monde dans le mur, comme si c'était sa faute à elle si madame Claude avait croisé sa mère ce jour-là et l'autre affreux, le Lucien, qu'elle avait détesté à mort et dont elle s'était juré de se venger quand il lui avait ordonné

Va chercher tes affaires et dépêche-toi, on t'attend dehors.

71

Des semaines, des mois – bientôt une année.

Les quinze premiers jours avaient été comme des vacances forcées, mais lui avaient apporté du repos malgré un silence presque bourdonnant à ses oreilles, tellement le bruit de la rue du Commerce, le magasin et les voix des clients, les cris et les exclamations de ses patrons et la voix si forte de Paulette, les rires tonitruants des ouvriers et des paysans dans les cafés avaient vibré à son oreille et dans son corps – comme si ce dernier était une caisse de résonance qui avait laissé mourir en lui les derniers échos d'une période de cette vie dont il n'était resté que ce vacarme fantôme.

Ce qui avait commencé alors avait été une longue et douloureuse convalescence, comme si Marguerite avait dû se soigner d'une maladie dont elle n'avait eu conscience qu'au fur et à mesure qu'elle s'en éloignait ; désormais, les jours et les nuits, les semaines et les mois fileraient, indifférents et lents, sans accrocs ni aspérités, traînant Marguerite d'une heure à l'autre sans que celle-ci ait la sensation de l'éprouver – le temps ne passait pas, ni lentement ni vite, il était privé de lui-même, c'était le même

jour recommencé, un temps hors du temps, hors jeu. Elle ne s'ennuyait pas vraiment et flottait dans une temporalité incertaine et molle qui faisait du surplace et ne lui pesait pas ; elle ne s'amusait jamais, ne lisait pas, ne cousait pas, ne cuisinait pas. Elle ne faisait rien mais tout s'écoulait – son corps réclamait qu'elle se repose et, si lui se reposait, pesant des tonnes sur son lit une bonne partie de la journée ou sur le divan au salon, dans la salle à manger, dans la salle de réception, dans le jardin d'hiver que Jeanne-Marie avait fait construire il y a quelques années, avec ses ferrures blanches et ses arabesques, ses plaques de verre teintées de jaune et de rouge coquelicot qui transfiguraient la lumière du jour en lui donnant ces reflets de vitraux et ces effets de lanterne magique, si son corps trouvait le repos, donc, pour Marguerite c'était tout le contraire ; en elle tout veillait, elle ne fermait pas les yeux et observait son corps qui se reposait, peut-être. Car oui, peut-être qu'elle se détendait, mais en étant incapable de trouver un sommeil réparateur, car sans cesse elle se réveillait, par à-coups, avec l'impression d'être tirée d'un mauvais rêve dont elle ne gardait que la sensation du désagrément, mais pas d'images, de voix, de situations, rien. Alors elle flottait le reste de la nuit, jusqu'au petit matin, où elle se traînait, plus épuisée encore que la veille.

Le médecin disait qu'elle n'avait rien – fatigue mentale, une inquiétude qui allait aussi avec sa personnalité. Il la connaissait depuis l'enfance et savait qu'elle avait toujours été une enfant inquiète et mélancolique. Il associait la mélancolie à l'absence de son père, à son besoin d'enfant de s'entendre raconter comment ce père avait vécu et comment il était mort. Le médecin avait insisté sur le fait qu'il n'est pas bon de trop en dire aux enfants sur la mort de leurs parents, ils se construisent des mondes, fabriquent des parents qui n'ont jamais existé et développent la nostalgie d'une personne qu'ils n'ont pas connue et qui, de surcroît, n'a jamais réellement vécu ; ainsi, quand ils découvrent cette réalité, il n'est pas rare que nombre d'adolescents s'effondrent devant la vérité qui est toujours ingrate et les déçoit. C'est pourquoi le médecin avait suggéré qu'on se contente de laisser Marguerite reprendre goût à la vie à son rythme, sans la forcer à rien de trop contraignant, car la contrainte, en la ramenant au réel, pourrait la brusquer davantage encore. Mais il avait beau la connaître mieux que les autres, lui comme les autres ignorait la moitié du trajet mental de cette *petite*, que le médecin appelait la *petite* depuis toujours, même devant

elle, comme si elle n'était pas là ou qu'elle était invisible ou incapable de comprendre qu'on parlait d'elle, comme un animal ou un objet, comme si elle n'avait jamais bougé de ses cinq ou six ans – cette manie que d'ailleurs tous avaient toujours eue de l'appeler *petite*, la *petite*, ma *petite-fille*, *petite fleur des champs*, jusqu'à cette *petite salope* qui avait été comme un couronnement négatif à toutes ces successions de *petites* –, comme s'il était entendu que, contrairement à ses parents, rien ne serait jamais grand en elle, qu'elle ne ferait jamais rien de grand et qu'il n'y avait rien que de très *petit* à en attendre, comme si elle était tout entière dans une éternelle enfance et une non moins éternelle *petitesse*.

Deux ou trois autres médecins, plus vieux, et que connaissait mieux Jeanne-Marie, étaient d'avis qu'il fallait qu'on envoie Marguerite au grand air, à moins qu'on se décide à la forcer à se traîner dehors pour faire de la marche, ou à la faire travailler – que diable, le travail, oui, le travail distrait de soi-même et des préoccupations que l'inactivité et la solitude se plaisent à entretenir dans des ressassements toujours plus resserrés sur eux-mêmes, disaient-il, pour étouffer leur proie à la manière des boas constrictors, et la victime alors n'est plus seulement obsédée de plus en plus par quelques ratiocinations qu'elle aurait pu dépasser très vite dans d'autres circonstances, mais constate, impuissante, que ces ressassements viennent à bout de son courage et de sa ténacité, car la victime n'a pas l'oxygène qu'il lui faudrait pour lutter contre ce qui la déborde – il faut du mouvement et elle n'en a pas, des gens autour d'elle et elle n'en a pas, des conversations et des distractions et elle n'en a pas, de l'énergie et elle n'en a pas, l'étau se resserre et cette neurasthénie peut durer des années, il faut se méfier, ne pas prendre ça à la légère, dira l'un de ces médecins à vieille barbiche ; lui, il était de ceux connus pour leur pessimisme et leur côté oiseau de mauvais augure, certes, mais ce genre de médecins, selon la grand-mère, avaient le mérite de la franchise et ne venaient pas vous débiter les sornettes que vous espériez entendre pour vous rassurer ou vous vendre n'importe quelle potion ou herbe magique, non. Mais ils vous tailladent le cœur avec un scalpel en y allant franco – et il faudrait être d'une terrible mauvaise foi pour ne pas voir qu'ils avaient, hélas, le plus souvent raison.

Jeanne-Marie en discuterait des heures avec sa fille et son gendre, mais pour eux tout finirait par s'arranger sans qu'on n'y fasse rien. Il suffirait que Marguerite se mette à réfléchir et à respecter les autres – à commencer par

sa mère et son beau-père, avec qui elle n'était pas toujours très aimable, on se demandait bien pourquoi. Le sous-entendu était là pour piquer la curiosité de Jeanne-Marie, mais il avait glissé sur elle et sa grand-mère avait défendu Marguerite sans rien vouloir entendre, c'est une enfant sensible, singulière, peut-être pas faite pour certaines choses, oui, peut-être, admettons, elle n'est pas facile, puis la grand-mère prétendait que ce qui avait dû se passer chez les Claude ne pouvait de toute façon venir que d'eux, oui, c'était forcément la faute des Vêtements Claude ou des gens rencontrés chez eux, Marguerite n'avait rien à voir avec cette mélancolie qu'elle se traînait depuis des semaines, bientôt des mois, non,

Tu ne sais pas de quoi tu parles,

concluait Marie-Ernestine, et à chaque fois la conversation se terminait sur ces mots-là, soit que la grand-mère se retirait d'elle-même dans un silence qui ressemblait à un recul ou à un repli stratégique, soit que Marie-Ernestine partait s'enfermer dans sa chambre ou allait retrouver son piano par peur d'en dire trop, de devoir s'avancer trop, ce dont elle n'avait pas envie car elle avait eu assez honte comme ça ; sa mère ne l'avait pas remarqué, mais elle avait mis des semaines avant d'oser retrouver son époux à La Bassée, ou même d'aller jusqu'au cimetière, de peur de croiser des regards pleins de sous-entendus, des sourires fielleux, des compassions exagérées ou teintées d'ironie, car elle se doutait que le canton entier avait ri sur son dos et sur celui de sa famille, à cause de ce comportement vulgaire et dégradant qu'avait eu sa fille ; elle connaissait les gens, l'occasion avait été trop belle de rire des Proust et des Chichery comme pour se venger d'une famille envers qui tous avaient au moins une fois contracté une dette morale – pour lui avoir donné du travail, louée une maison –, et cette curée était une forme de vengeance et d'ingratitude, on n'aime pas être redevable, elle n'avait pas besoin d'en avoir la confirmation pour être certaine que tout le monde en faisait, comme on dit, des gorges chaudes, d'autant qu'à la suite du scandale, n'y tenant plus, Lucien avait avoué à sa femme l'épisode du foulard jaune, avait avoué qu'il avait pensé – et que, hélas, il le pensait encore – que c'était Marguerite elle-même qui avait volé le carré de soie, ce qui, travaillant dans le magasin, avait dû être un jeu d'enfant. Marie-Ernestine l'avait regardé curieusement, peut-être avec dureté, incrédulité, peut-être avec le sentiment qu'il n'était pas tout à fait un allié ni son ami, ou, au contraire, peut-être que cette dureté

et cette fermeté étaient l'expression de cette évidence pour elle, oui, toutes ces tergiversations ne servaient à rien, bien évidemment que c'était sa fille qui avait volé le foulard – et l'apprendre n'avait pas été une surprise, juste une confirmation qu'elle garderait pour elle-même, sans même attaquer Marguerite sur le sujet, la laissant se traîner comme elle le faisait, dormant toute la journée et puis parfois, au contraire, disparaissant au premier rayon de soleil et ne réapparaissant qu'à l'heure du dîner, sans rien dire ou racontant qu'elle avait croisé Untel ou Untel, sans demander à personne comment ils allaient, ce qu'ils avaient fait de leur journée ; chaque jour, il apparaissait que son aversion pour Rubens et son père prenait de plus en plus de place, elle faisait à peine semblant de les voir, de leur parler, et eux ne disaient rien quand Marie-Ernestine s'énervait contre elle. Lucien posait sa main sur la sienne, doucement, très paternaliste,

Ce n'est rien, ça lui passera

pendant que

Compte là-dessus et bois de l'eau,

se répétait Marguerite en silence, ou

C'est ça, crève,

et elle ne faisait même pas semblant de se reprendre, elle entendait sa mère qui soupirait, consternée, et sa grand-mère qui faisait comme si elle n'avait rien vu, rien entendu, pendant que Rubens, lui, se délectait et n'en perdait pas une miette, triomphant de voir comment sa présence et celle de son père rendaient furieuse la fille du fameux héros mort pour la France.

Un jour – non, une heure grise, une saison incertaine – printemps ou automne – un ciel couvert et peut-être déjà une heure entre chien et loup –, il était venu trouver Marguerite dans sa chambre ; il avait frappé à la porte avec discrétion, presque timidement. Marguerite était en train d'écrire quand il lui avait entendu répondre d'entrer ; il avait ouvert, était resté sur le seuil. Quand elle avait vu que c'était lui, elle avait failli se reprendre et dire non, n'entre pas, tu n'as rien à faire ici, mais elle s'était contentée de montrer son étonnement sans même faire l'effort de lui demander ce qu'il voulait, et s'était levée et approchée de lui ; il était entré et avait fermé la porte en esquissant un coup d'œil derrière lui pour être sûr que personne ne l'avait vu, et avait parlé à voix très basse, s'excusant presque, mais, voilà, je ne vais pas rester longtemps, n'aie pas peur,

Peur ? moi ? de toi ?

elle avait ri, il n'avait pas répondu à l'insulte et avait continué à voix basse,

J'ai pensé quelque chose

et il avait proposé, puisqu'elle ne pouvait jamais sortir et que lui se rendait à La Bassée tous les jours, de la fournir en tabac, parce qu'il savait qu'elle fumait, tout le monde l'avait su, on l'avait vue ; si elle voulait, il pourrait la fournir en tabac et en ce qu'elle voudrait – sauf si elle préférait retourner à La Bassée et vérifier par elle-même l'opinion que les gens se faisaient d'elle, si ça la tentait de savoir, de les entendre rire de la *petite gouine*, et en disant ça il avait presque ri, rougissant, la mettant dans une telle colère,

Fous-le camp.

Excuse-moi, je voulais pas me moquer.

Et alors ?

Mais c'est ce que tout le monde dit –

Puisque c'est vrai, je m'en fous.

Alors je te propose un marché.

Tu proposes –

Un marché. Je te fournis ce que tu veux, le tabac, ça doit te manquer, le tabac. Le reste, je sais pas.

Pourquoi tu ferais ça ?

Pour la même raison que les autres.

Rapporte-moi des Gauloises et on verra.

Il avait souri, l'air excité comme un gosse qui essaie de réfréner son ardeur, mais il n'avait pas pu s'empêcher de se frotter les mains et de dire, bon, d'accord, à plus tard, et était reparti. Marguerite avait collé son oreille contre la porte pour être sûre qu'il n'avait pas eu l'idée de rester planté là, mais elle avait entendu son pas dans le couloir puis dans l'escalier. Elle était revenue s'asseoir, avait repris la lettre qu'elle était en train d'écrire, et s'était mise à griffonner en riant presque,

Pour du tabac !

racontant soudain à Paulette que celui qu'on lui avait demandé de considérer comme un frère, comme *son frère*, venait de lui faire une proposition des plus malhonnêtes,

Pour du tabac !

et non seulement elle n'en revenait pas, mais elle attendait le moment où ce jeune coq viendrait déposer un paquet de cigarettes à ses pieds, le soir, ou à un moment de la journée qu'il jugerait opportun ; elle imaginait qu'il avait déjà rêvé qu'il lui suffirait de sortir de sa poche le tabac pour qu'elle retire son corsage et qu'il lance ses mains à l'assaut de sa peau blanche et de ses seins ; elle se demandait combien de fois il avait pu se masturber en pensant à ce moment où il lécherait ses aréoles, la voyant ne pas lui résister et céder à *tout* son désir. Ce que Marguerite écrivait dans sa lettre – une lettre très longue qui répondait à celle qu'elle avait reçue de Paulette –, c'était qu'elle était impatiente qu'arrive le moment où elle prendrait le paquet de cigarettes et que, négligemment mais ostensiblement, elle le laisserait tomber à ses pieds et se détournerait de Rubens, le laissant seul, hagard et fulminant, comprenant qu'elle venait de le gifler et de l'humilier, même s'il n'y avait aucun témoin. Il aurait la certitude que celle qu'on lui avait demandé de considérer comme une sœur ne le considérait ni comme un frère ni comme un homme mais comme un ennemi, et à son tour il se promettrait de ne pas en rester là. Marguerite en était sûre, il reviendrait à la charge, et une fois encore elle le laisserait croire qu'il pourrait arriver à ses fins, une fois encore elle se refuserait à lui et même, elle se permettrait de lui dire qu'elle avait trop d'attachement pour son *presque* frère, pour imaginer qu'il puisse, même en rêve, lui toucher les seins pour tout le tabac ou tout l'or du monde, non, contrairement à ce qu'il avait l'air de croire elle n'en était pas là – et elle écrivait à son amie qu'elle attendait ça en riant, pauvre Rubens, fallait-il qu'en plus d'être bête il soit prétentieux, et qu'en plus d'être prétentieux il la prenne, elle, vraiment pour une moins que rien.

72

Pendant des semaines, Marguerite n'avait pas reçu de nouvelles de Paulette et n'en avait pas donné, ne sachant pas où elle vivait ni par qui passer. Elle avait attendu une lettre, un mot qui ne venait pas, et ce silence creusait chaque jour la lassitude de son esprit, étirant d'un côté un corps qui ne pouvait plus bouger et avait besoin de repos, et de l'autre un esprit en

surchauffe, ressassant ce qui s'était passé – comment en un clin d'œil, sous l'impulsion de Lucien et la fermeté scandalisée des autres, il avait fallu boucler ses affaires et dégager le soir même, laissant Paulette seule avec leurs patrons, sans même pouvoir lui dire au revoir, l'embrasser, sans même un dernier mot, juste les échanges du regard des deux jeunes femmes qui n'en revenaient pas de se dire que ça allait se terminer comme ça, ici, sous la pression et l'hostilité de ceux-là qui ne comprendraient jamais rien et jugeraient toujours tout, comme si le monde était exclusivement fait pour eux et qu'aucun autre usage n'y était envisageable.

Et c'est pourquoi, lorsqu'elle avait reçu la première lettre de Paulette, Marguerite n'en avait pas cru ses yeux ; elle était restée folle d'une joie insensée et, les yeux brouillés de larmes, n'avait pas pu lire tout de suite ; enfin, elle avait appris comment on avait laissé dormir Paulette chez elles ce soir-là, par charité chrétienne, avait dit sans rire madame Claude – elle avait osé le coup de la charité chrétienne, cette pingre, cette radine avait osé parler de *charité*, sa bouche pleine de mépris et de hargne –, mais dès le lendemain à l'aube il faudrait avoir plié les gaules, racontait Paulette, qui, sans attendre le lendemain, avait fait son sac et commencé la tournée des cafés ; elle s'était fait offrir autant de verres que possible et avait ramené un homme avec qui elle avait déjà couché, un bon blédard pas futé mais qui avait le mérite de partir le lendemain pour Montrouge – une nuit d'amour avec un homme pas mal pour payer son billet, ce n'était pas trop cher.

Le lendemain, elle s'était retrouvée à Montrouge, sans avoir rien à y faire ; le blédard l'avait emmenée chez sa sœur, qui travaillait dans un atelier de couture et, oui, c'est le cas de le dire, ajoutait Paulette, de fil en aiguille me voilà à m'emmerder couturière pour gagner trois fois rien. Mais souvent des types attendaient les filles à la sortie de l'usine, des gars qui allaient marier les filles, et des types plus louches ; et c'est le ténébreux à casquette et clope au bec – une tête de vrai méchant mais qui avait eu des prévenances avec elle dont Paulette n'aurait jamais cru un homme capable –, qui avait fini par l'accoster. Elle s'était laissé embobiner par ce type qui l'avait logée à Barbès dans un deux-pièces miteux ; un jour, il était revenu avec une fille en vison et trop belle pour être honnête, et ça, Paulette n'était pas assez gourde pour ne pas s'en rendre compte ; non, elle avait compris tout de suite et son type lui avait dit qu'elle aussi pourrait être bien habillée, si seulement elle voulait faire ce que l'autre faisait par amour pour

lui, oui, le trottoir, si tu veux, appelle ça comme tu veux, mais par amour il n'y a jamais de honte, elle pourrait ça – comme une femme fait tout pour l'homme qu'elle aime.

Elle avait résisté puis avait cédé, sans savoir si c'était à lui qu'elle cédait ou à un désir qu'elle avait, un *quelque chose* qui l'excitait dans cette idée tout autant que ça la dégoûtait ; les types étaient souvent vieux et moches, pas toujours aimables, il fallait les faire jouir et ce n'était pas si facile – c'en était parfois presque vexant de devoir faire tant d'efforts. Et puis un jour, trop lasse de tout ça, elle avait marché longtemps et s'était retrouvée embarquée par un type qui l'avait emmenée en boîte – un drôle d'endroit en vérité : au rez-de-chaussée, ça buvait et fumait, et, au sous-sol, dans une lumière laiteuse et rouge où une odeur de sueur et de vin vous prenait à la gorge, des hommes qui n'avaient que leur chemise sur eux baisaient des femmes allongées sur des tables, ou par terre sur des tapis ; elle s'était fait prendre comme toutes les autres par celui qui l'avait emmenée là, et elle était rentrée avec lui – il lui avait raconté que tous les deux seraient heureux comme des coqs en pâte, ce qui avait été presque vrai au début, sauf qu'il fallait bosser beaucoup dans ces boîtes à partouzes et que travailler à des orgies était infiniment plus épuisant et sale que de faire une passe l'une après l'autre ; pour elle, tout ça ce n'était plus la vie d'avant, qui soudain lui paraissait gentille comme tout, ça oui, parce que maintenant elle pouvait dire qu'elle avait vu des tordus de toutes sortes, de ceux qui lui demandaient de les sucer et de prendre leur sperme dans sa bouche, de leur rouler des pelles en leur rendant leur jus pour qu'ils l'avalent ; ceux qui voulaient des godes ou des manches de brosses à dents, des goulots de bouteille dans le cul – l'imagination sans limites des hommes ; elle avait tout raconté dans sa lettre, avec ses mots à elle, estimant que si ce n'était pas Verdun, c'était quand même un vrai charnier, tous ces corps d'hommes qui étaient rarement beaux parce que tous avaient eu une vie difficile, et puis l'âge, les maladies… mais ils étaient beaux aussi, parfois, et beaux aussi de cette misère qu'on voyait sur eux et même dans leur façon de jouir, car jouir les transfigurait, oui, c'était beau d'entendre des hommes jouir parfois presque comme des femmes, et puis aussi c'était dur parce qu'ils avaient bu et s'y prenaient entre copains, à deux ou trois on partageait les verres, une fille et des punaises de lit, des morpions comme à la guerre, et puis c'était des orgies comme elle n'aurait

jamais imaginé – elle avait écrit, ce que j'ai pensé à toi, ma beauté, je te jure que j'étais plus gourdasse que tu ne l'auras jamais été de toute ta vie.

Paulette avait pensé que Marguerite pourrait la rejoindre à Paris, qu'elles prendraient un deux-pièces et feraient leurs affaires sans embêter personne ; mais elle avait vite déchanté, on ne s'installe pas à Paris sans demander l'autorisation, non, il y a des secteurs, des quartiers, des zones ; elle avait vu une fille avec une bouche lacérée qui racontait ce que coûte de se croire indépendante ; son homme avait décidé que sa valeur marchande, en lui tailladant la bouche à coups de rasoir, serait divisée par trois ou quatre. Impressionnée et effrayée, Paulette avait renoncé à demander à Marguerite de la rejoindre, ce monde-là n'était pas pour elle. Souvent Paulette priait – oui, en visitant Saint-Sulpice, d'un coup ça lui avait repris, de se remettre à prier comme quand elle était gosse, et depuis elle priait tous les jours non pas pour le salut de son âme, dont elle se moquait comme de sa première passe, mais pour celui de sa chère gourdasse qui lui manquait tellement, dont elle regrettait chaque jour la douceur, la voix, la peau – et elle finissait sa lettre en disant qu'elle allait arrêter avant de se mettre à chialer, car, elle pouvait dire ce qu'elle voulait, les Vêtements Claude, ça avait été le bon temps, elle y repenserait toute sa vie et espérait qu'un jour elle pourrait revenir par chez elles, et qu'elles se retrouveraient dans pas si longtemps. La vérité serait comme toujours moins romantique : on s'écrirait encore, puis de moins en moins, puis un jour plus du tout, sans que ni l'une ni l'autre ne sache qui, la dernière, avait renoncé à prendre des nouvelles de l'autre.

Rubens avait tenu le paquet de cigarettes dans sa main comme le passeport de sa jouissance à venir : la maison était vide, personne n'était là, son cœur s'était mis à battre à tout rompre et Rubens, qui n'aimait pas Marguerite et ne la trouvait pas forcément belle – il préférait les femmes plus grandes, plus rondes, moins prétentieuses –, était pragmatique : elle était là, disponible, sans vertu, fille facile dont on pouvait prendre les caresses en les payant leur prix. Il se trouve qu'elle était la fille de la femme de son père, rien de plus, aucune raison de ne pas payer son prix celle qui vivait sous son toit.

C’est pourquoi il avait frappé à la porte de Marguerite trois coups nets, s’était tenu bien droit devant la porte, qui s’était ouverte lentement ; une Marguerite au visage hautain l’avait toisé comme si elle était surprise. Il lui avait souri – sourire auquel elle n’avait pas répondu, ne le laissant pas entrer, ne bougeant pas d’un pouce devant cette porte dont elle gardait le bouton dans la main, comme si elle était déjà prête à la lui claquer au visage – ce qui ne lui avait pas échappé. Il avait donc avancé d’un pas, elle avait reculé, le laissant entrer sans vraiment le vouloir, lâchant le bouton de porte ; il lui avait montré le paquet de cigarettes et avait sorti des allumettes de son autre poche, les agitant comme des grelots dans l’autre main, un sourire égrillard sur les lèvres. Marguerite avait souri

Ah, oui, c’est ça

et avait tendu la main pour saisir le paquet de cigarettes, mais en regardant Rubens dans les yeux, froidement, avec un calme et une détermination – un mépris – une condescendance ou une provocation qui la surprenait elle-même. Lorsqu’elle avait eu le paquet dans sa main et que lui l’avait lâché, cédant sa part de contrat, elle avait simplement écarté les doigts, et, sans regarder le paquet, l’avait laissé tomber à ses pieds. Lui, déstabilisé,

Qu’est-ce que ça veut dire ?

s’était mis à rire, incrédule, non, elle n’était pas en train de lui faire ce coup-là ?

J’ai arrêté de fumer

Je crois pas non

Reprends ton paquet et fous-moi le camp.

Mais pour cela – reprendre le paquet – il aurait fallu se baisser et se mettre à ses pieds, et il était hors de question de s’avilir, de s’abaisser et se mettre à genoux devant elle, comme il était hors de question qu’il n’obtienne pas ce pour quoi il était venu. Alors il avait écrasé le paquet de cigarettes d’un pied rageur et avait saisi Marguerite par les poignets en avançant, l’obligeant à reculer – elle lui avait craché au visage et il n’avait pas bronché, juste fermé les yeux et laissé la salive couler sur sa joue

Si tu me touches –

Tu couches avec tout le monde pour moins que des clopes – pourquoi pas moi –

Tu me dégoûtes.

Toi ? Tu fais aussi la fine bouche quand tu suces ta copine ?

Tu es vulgaire et con, sors d'ici ou je crie.

Il y a personne.

On parie ?

J'ai vu personne.

Tu crois que ton père sera heureux d'apprendre que tu veux me forcer ?

Il avait fini par relâcher ses poignets. Elle avait caché sa douleur parce que les poignets étaient rouges, bientôt ils seraient presque violets, couleur d'ecchymoses. Elle avait serré les dents pour que Rubens ne s'aperçoive pas qu'elle avait eu mal ; il avait souri méchamment,

D'accord ma belle, t'inquiète pas, c'est pas fini.

Tu me menaces ?

Non, je trouverai ton prix, c'est tout.

Oublie-moi.

Et il était parti sans ramasser le paquet par terre, avait repris le couloir dans l'autre sens et avait entendu la porte se fermer derrière lui qui, fou d'une rage qui lui avait fait battre le cœur si fort qu'il aurait presque pu s'en trouver mal, était resté angoissé par une seule question : comment une fille qui s'était donnée à n'importe qui et avait fait tout un tas de trucs avec des types dix fois plus vieux qu'elle, sales et bien plus laids que lui, dont les rumeurs et les récits ponctuaient toutes les conversations des hommes dans les cafés et sur les lieux où ils travaillaient, comment cette fille-là pouvait se permettre de lui dire *non*, à lui, comme s'il n'était même pas digne d'une prostituée, comme si elle avait le droit de disposer d'elle quand tous les hommes avaient fait d'elle ce qu'ils avaient voulu en y mettant le prix ? Pourquoi est-ce que ça ne suffisait pas, fallait-il qu'elle le haïsse à ce point, qu'elle se moque de lui à ce point, qu'il soit à ce point indésirable pour qu'elle préfère le repousser que de céder ? Et ce vide qui venait de se réveiller en lui avait été comme une brûlure dans sa poitrine, il avait eu peur de ne pas être un homme, tellement peur qu'il n'avait pas pensé à sa peur mais seulement qu'il n'adresserait plus jamais un mot à cette pute – il resterait chez son père à La Bassée, plus question de mettre les pieds dans la même maison qu'elle et que sa prétentieuse de mère ; il trouverait un

prétexte et ne la verrait plus pendant des mois. Un instant sa colère lui avait fait oublier qu'elle lui avait craché au visage ; il avait nettoyé sa joue, avait regardé son mouchoir humide et, lentement, l'avait replié et remis dans la poche de son pantalon, avant de sortir de la maison sans un regard pour la chambre de Marguerite.

73

De ce jour-là, le temps avait glissé, presque invisible, chaque jour recommencé, comme s'il était écrit que plus rien ne sortirait de vivant pour Marguerite, qu'elle finirait sa vie dans un monde éternellement gelé, même si sa mère lui avait assuré qu'on lui trouverait un mari et qu'on tracerait son avenir – sans dire qu'on ferait avec Marguerite ce qu'elle-même avait subi, car infliger à sa fille ce que ses parents lui avaient causé de souffrance était pour Marie-Ernestine comme une façon de conjurer ce qu'elle avait vécu, peut-être une façon de se venger, par sa fille, du sort qu'on lui avait imposé. Mais ça ne se passerait pas du tout de la même façon. Si, pendant près de trois ans, tous les jours avaient semblé les mêmes, c'est qu'on n'avait pas voulu voir que lentement les choses s'étaient déplacées, et qu'un événement était arrivé – comme une brèche de printemps dans un monde voué à l'hiver. C'était Jeanne-Marie la première – et la seule, avant que les autres soient mis devant le fait accompli – qui avait compris, elle qui pourtant s'était obstinée à ne pas voir Marguerite grandir ; c'était elle qui cependant avait deviné : quelques jours avant de mourir, elle avait demandé à sa petite-fille s'il n'y avait pas des – comment dire – changements ? – nouveautés ? – qui auraient dévié le trajet de sa vie ? Elle le lui avait demandé sans vouloir s'imposer, sans vouloir être intrusive, mais il lui semblait qu'on la voyait moins souvent à la maison ; on se demandait ce qu'elle faisait de sa journée d'autant qu'il lui semblait, à elle, si vieille, bientôt morte, qu'elle ne reconnaissait plus tout à fait *sa petite* et qu'elle avait devant elle une belle jeune femme – ce qu'elle était déjà depuis un bon moment –, mais maintenant elle avait l'impression que Marguerite était heureuse de l'être, qu'elle en était fière, qu'elle ne souffrait plus comme il y avait encore quelques mois.

Du fond de son lit, avec un sourire malade, le teint jaune, la peau craquelée par la vieillesse et la maladie, les yeux brillants peut-être de fièvre ou aussi de joie, d'émotion, Jeanne-Marie avait saisi les mains de Marguerite, qui était restée assise près d'elle longtemps, tous les jours veillant sur elle, écoutant progresser l'agonie de sa grand-mère et l'avancée inéluctable de sa mort – le combat d'un souffle rauque, qui se jouait dans la poitrine de sa grand-mère devenait chaque jour plus difficile, pour la grand-mère bien sûr, mais aussi pour celles et ceux qui venaient lui tenir compagnie, car il était impossible de ne pas souffrir des progrès de la maladie et d'entendre sans en être bouleversé ce souffle haché, lent, poussif, laborieux, qui finirait par s'épuiser et s'éteindre de lui-même, dans quelques jours ou peut-être moins ; c'était si douloureux de voir cette cage thoracique se soulever et expulser l'air pour en reprendre encore une minuscule bouffée que la fin elle-même était attendue comme une libération. Jeanne-Marie tendait ses yeux fiévreux vers Marguerite avec une forme de sourire qui se dessinait aussi sur ses lèvres, qui auréolait son visage tout entier, un visage-sourire tendu vers sa petite-fille, solaire, radieux, derrière lequel même la mort au travail semblait rétrécir et se faire minuscule ; la vieille dame mourante tenait la main de sa petite-fille enserrée entre les siennes – des mains chétives et grises, déjà froides, des ossements – fins et fragiles, graciles, on imaginait comme des os de moineau – des mains dont la peau avait presque la texture d'un cuir très fin – et toujours avec ses yeux brillants de joie et d'amour, Jeanne-Marie regardait Marguerite avec une sorte d'étrange bonheur sur le visage, presque un visage de fillette – elle avait peut-être eu ce visage dans sa propre enfance –, et l'expression d'une douceur qui se lisait davantage encore sur ses lèvres, une douceur inconnue de tous ceux qui n'avaient eu affaire qu'avec la Patronne ou la femme de Firmin. Dans le silence de sa chambre, à voix très basse et douce, lente, ponctuée parfois de longs silences parce que l'épuisement et la maladie la forçaient à se taire, on pouvait les voir toutes les deux, se comprenant sans un mot et s'aimant sans un mot non plus, Marguerite demandant à sa grand-mère de garder le silence et de ne pas s'épuiser, ce que la vieille femme faisait un temps, puis elle reprenait, elle avait des choses à dire, toujours, et finissait par les dire, tu sais, ma chérie, je suis heureuse de mourir maintenant parce que je vois que depuis quelques semaines tu… de plus en plus belle… comme… oui, tu n'as jamais été aussi belle… je trouve… ça,

je sais… quand une femme devient belle… le secret de ça… je suis vieille et c'est bien loin… mais je me rappelle, moi… comme j'avais changé en rencontrant ton grand-père… ta mère… je ne sais plus… enfin si… je sais – mais non – ta mère, c'est autre chose –

Elle avait disparu dans ses pensées, son visage s'était assombri puis elle était revenue, forte tout à coup, joyeuse,

Toi… une femme ne devient pas belle par hasard, jamais, jamais de la vie… je ne te parle pas de ces dames avec leurs plumes et leurs chapeaux et tout ça, je te parle de celles que la beauté vient chercher même quand elles voudraient être laides… Tu peux me le dire à moi… On devient belle, enfin, c'est l'amour qui est beau, qui se voit sur les visages, qui éclaire ton visage, ma chérie, depuis des semaines je vois qu'il te porte, ne me dis pas que je me trompe parce que je sais que je ne me trompe pas, d'ailleurs tu ne le dis pas, n'aie pas peur, on peut se garder des secrets, je n'en ai plus pour très longtemps et ça me plaît d'emmener celui-ci dans la tombe… tu es devenue toute mince, tu souris tout le temps, tu ne tiens pas en place, j'étais comme ça moi aussi… pas ta mère, ta mère, elle n'a jamais aimé que son piano et ça je n'ai jamais compris, mais les gens, tu sais, même les plus proches… les proches aussi… tous les gens sont des étrangers. Ça me désole un peu de partir sans te voir dans ta robe de mariée, oui, je suis bien désolée de me dire que je partirai avant de te voir mariée – entre nous, ta mère qui se vantait de te trouver un mari… on ne le trouve pas sous – comment on dit déjà ? Tu l'as trouvé où, toi, cet homme ?

Marguerite n'avait pas répondu, elle avait souri ; elle aurait voulu prendre le corps chétif de sa grand-mère dans ses bras mais ne l'avait pas fait par timidité et par peur de la blesser, de l'empêcher de respirer. Elle avait insisté pour qu'elle parle moins, qu'elle se repose, qu'elle soit plus économe de son énergie. Mais la vieille dame était excitée et guillerette comme plus jamais elle ne le serait, elle qui dans deux jours serait morte ; elle avait dodeliné de la tête pour dire qu'il fallait la laisser parler, et elle avait parlé encore, tant mieux, ma chérie, tant mieux si toi tu as réussi à trouver un homme que tu aimes, parce qu'il faut que tu sois heureuse et que tu aies des enfants, que tu t'occupes de notre maison, il y a tellement à faire, avec tous ces fainéants autour de nous, ces escrocs qui ne veulent pas payer leurs loyers et ceux qui trichent, qui hébergent toute une famille à nos frais, qui braconnent sur nos terres, bon, on a des gens bien pour veiller à tout,

mais eux aussi il faudra que tu les surveilles, que tu aies un œil sur tout et ne cèdes sur rien – ne sois pas trop généreuse, les gens généreux, on ne les respecte pas. Moi j'ai travaillé et j'ai bien aimé ton grand-père, j'espère que ce sera un bon mari, qu'à vous deux vous tiendrez, parce que ta mère et son notaire, bon… je ne dis rien tu sais… mais ce qui me rend heureuse, là, tout de suite, c'est de te voir, tu es devenue tellement belle, tes yeux, si tu les voyais… je le comprends cet homme, comment ne pas avoir envie de manger d'amour une beauté comme toi –

Grand-mère, non, arrête –

Je ne me trompe pas, je sais ce que je dis.

Marguerite avait baissé les yeux, timide comme jamais, enfant comme jamais, et puis quand sa grand-mère le lui avait demandé,

Et comment il s'appelle, ce prince charmant ? ça, tu peux peut-être me le dire, j'emmènerai au moins son prénom avec moi, ça me tiendra compagnie parce que tu sais, je suis contente de retrouver mon vieux Firmin, mais il n'a jamais été causant, ton grand-père.

Marguerite avait souri et s'était approchée de l'oreille de sa grand-mère :

Il s'appelle André.

Il s'appelle André et nous sommes en 1933. Marguerite a tout juste vingt ans, sa mère quarante-huit et sa grand-mère vient de mourir.

Cette fois, c'est pour ainsi dire fini, il n'y a plus un Proust dans ma famille – ah, si, j'oublie un curé quelque part en Auvergne, un arrière-grand-oncle vendeur de tissu dans un grand magasin ou disparu quelque part en banlieue de Paris et dont on n'aura plus jamais de nouvelles, mais chacun aura compris que ni l'un ni l'autre ne donneront de suite à la lignée des Proust dans ma famille, mais peu importe s'il ne s'agit que du nom, d'autres lui assureront la postérité qu'on sait.

André, donc, ni Marie-Ernestine ni Lucien et encore moins Rubens n'en entendront parler avant encore quelques mois, bien après l'enterrement de Jeanne-Marie, qui avait un moment laissé tous les membres de la maison comme abandonnés par la maison elle-même, plus encore que la mort de Firmin quand elle avait frappé ; avec la disparition de Jeanne-Marie, on

entrait dans une ère nouvelle, on touchait enfin ce vingtième siècle qui avait traîné les pieds pour venir jusque chez nous, et nous venions nous aussi à cette modernité promise.

Désormais, la maison, ce n'était que la présence de Marie-Ernestine et celle de Marguerite. On n'attendait pas Lucien pour dîner, mais il se pointait souvent en avance, et alors on pouvait servir le repas, laissant au notaire le privilège de raconter les événements de la journée – en général des détails météorologiques, des rumeurs qui se concluaient toujours par le moment où Marie-Ernestine lui demandait des nouvelles de Rubens, à quoi, presque infailliblement, il répondait ne pas en avoir ou qu'elles étaient comme d'habitude, lapidaires et sans éclat, puisque désormais son fils venait travailler au cabinet mais ne respectait toujours pas les horaires. Lucien répondait par politesse, le père et le fils avaient des relations tendues, mais c'était toujours mieux que celle qu'entretenaient les deux femmes, toutes deux dans la même maison toute la journée mais qui trouvaient le moyen de n'avoir pas de relation du tout, même conflictuelle, s'ignorant mutuellement par un tel accord tacite qu'on aurait pu y voir une forme d'entente parfaite ; Marie-Ernestine avait continué à vivre la même vie qu'avant la mort de sa mère – ses heures de piano, ses siestes, ses promenades au cimetière, ses quelques papotages avec les voisins, avec les fermiers du coin, avec le curé qui venait lui rendre visite, parfois le médecin, et puis l'heure du thé, dehors, à l'ombre, lorsqu'il faisait beau. Peu lui importait ce que faisait sa fille, elle n'avait pas vraiment remarqué que celle-ci était devenue aussi joyeuse et vivante qu'elle avait été au bord de l'abîme quand on l'avait retirée de chez les Claude, à cause du scandale qu'elle avait causé – car pour sa mère, nul doute que sa fille avait déclenché le scandale, et l'idée même qu'elle était entrée chez ses patrons à treize ans ne lui avait pas effleuré l'esprit, non, à cet âge une fille sait ce qu'il peut lui arriver et doit veiller à se protéger, si elle ne le fait pas c'est qu'elle y consent – qui ne dit mot consent – ou même qu'elle le provoque – et puis tout de même il y avait eu cette Paulette – et le vol du foulard – et tout ce qu'au fond elle sentait d'hostilité chez sa fille envers elle, qui durait depuis trois ans. Et, alors qu'elle s'était juré de régler le problème avec Marguerite en la mariant avec le premier qui voudrait d'elle, à condition qu'il ne soit pas trop mal né ni idiot, qu'il ne fasse pas honte à la famille, qu'il soit

quand même travailleur, elle avait dû reconnaître qu'en réalité elle n'avait même pas cherché à la *placer*, qu'elle avait eu trop peur de s'entendre rejeter par toutes les familles, et d'ailleurs personne n'était venu, tout le monde était au courant du scandale autour de Marguerite et avait été choqué et amusé en l'imaginant partager le lit de cette dévergondée de Paulette ; on les avait tellement vues bras dessus bras dessous dans les bars, ne se cachant même pas, entourées l'une et l'autre d'hommes qui auraient pu être leurs pères, bref, cette honte avait ruiné toutes ses chances, Marie-Ernestine en avait eu conscience très vite et, pour ainsi dire, avait abandonné la partie.

Et puis elle n'avait pas vu, au fil du temps, ce que Jeanne-Marie avait su remarquer, l'évolution de l'adolescente vers un être accompli, une *femme* ; si Marie-Ernestine ne l'avait pas vue, une fois encore ce n'est pas parce qu'elle aurait redouté une rivale dont la beauté aurait pu lui rappeler que l'heure de la sienne était passée, non, c'était juste qu'elle n'était pas intéressée par sa fille et que cette dernière n'était pour elle qu'une silhouette, une époque dans sa vie – la relique inconséquente et turbulente qu'un mort avait oublié d'emporter dans sa fosse, là-bas, quelque part près de Verdun.

74

On pourrait parler de lui un peu comme d'un personnage de conte ; André avait neuf frères et aucune sœur, il était le dernier. André, qui était assez grand, avait un père qui mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et un grand-père dont on assurait qu'il mesurait deux mètres – mon arrière-arrière-grand-père, donc, puisqu'André est mon grand-père. On peut ainsi affirmer que chez nous, du côté paternel, on a rétréci de génération en génération pour arriver aujourd'hui à une modeste taille moyenne.

Enfant, ma mère m'a souvent parlé d'André, ce que mon père n'a naturellement jamais fait. Pendant toute mon enfance, ce père si discret, qui ne disait rien de lui ni de son histoire familiale, nous déposait dans le jardin botanique puis allait retrouver son propre père, André, dans sa maison de retraite – c'est-à-dire en réalité à l'asile, car c'est là qu'il se rendait pour le voir. Que mon père allait à l'hôpital psychiatrique et non à la maison de retraite, je l'ai appris il y a quelques années seulement, quand ma tante m'a

raconté des « détails », si l'on veut, que j'ignorais et qui changent la perspective de qui était ce grand-père que je ne me souviens d'avoir vu chez nous qu'une seule fois – il est le premier – non, l'un des premiers, le premier c'est Rubens, que je verrai tous les ans à la Toussaint, vieux *tonton bonbons* qui nous gavait de Carambar, de Chupa Chups et de fraises Tagada devant les bouquets jaunes de chrysanthèmes et les tombes. Mais par ordre d'importance, André est le premier de tous ces personnages dont me revient une image issue de ma mémoire directe, celle d'un vieil homme portant lunettes et béret qui nous avait distribué des carrés de beurre et des pots de confiture individuels, qu'il avait dû prendre dans la salle à manger de son hôpital psychiatrique, ou maison de retraite, quel que soit le nom qu'on lui donne. Ma tante m'avait expliqué, comme toujours avec gentillesse,

Tu croyais que ton père allait le voir à la maison de retraite ?

et avait souri devant ma naïveté. Elle m'avait expliqué qu'après la mort de Marguerite, mon grand-père s'était remarié avec Marceline. Cette tante était la fille de Marceline, elle n'était pas ma tante ou seulement par alliance, mais sa proximité avec mon père avait créé ce lien de fraternité. C'est elle qui m'a expliqué que mon grand-père avait été interné après avoir essayé de tuer sa seconde femme – sa mère, donc – à coups de couteau. Elle avait terminé son récit par un mystérieux

Ton grand-père avait de grands besoins sexuels

me laissant imaginer ou redouter le pire, mais que ce grand-père n'était pas un ange je le savais déjà, car à sa mort, en 1975, on m'avait expliqué qu'il avait réussi à se fâcher avec tous ses frères et qu'ainsi personne ou presque n'était venu à son enterrement. Ma mère m'avait même dit bien plus tard, en vérité, ton grand-père était un *connard* – oui, ma mère avait utilisé ce mot, *connard*, qui m'avait choqué venant d'elle, me laissant penser qu'il fallait vraiment qu'il en ait été un pour qu'elle puisse le dire avec une telle facilité et une telle certitude – d'autant qu'une demi-heure plus tard, et c'est pourquoi j'en garde un souvenir cuisant, à la suite d'une de mes réflexions elle avait lâché que, décidément, je ressemblais bien à mon grand-père.

Pourtant, ce grand-père, on savait aussi qu'il n'était pas devenu cet homme-là du jour au lendemain : ces quatre ou cinq années où il avait été prisonnier en Allemagne l'avaient ravagé, détruit – on n'avait rien su, pas un mot, à part cette anecdote qui en dit suffisamment long : il avait été

obligé de boire sa pisse pour survivre, s'était évadé mais avait été repris – et c'est tout.

C'est parce que je ne sais rien ou presque rien de mon histoire familiale que j'ai besoin d'en écrire une sur mesure, à partir de faits vérifiés, de gens ayant existé, mais dont les histoires sont tellement lacunaires et impossibles à reconstituer qu'il faut leur créer un monde dans lequel, même fictif, ils auront chacun eu une existence. C'est cette réalité qui se dessine qui deviendra la seule, même si elle est fausse, car la réalité vécue s'est dissoute et n'a aucune raison de nous revenir ; le récit que j'en fais est comme une ombre déformée trahissant la présence d'une histoire dont je capte seulement l'écho, la vibration dans l'image tremblante d'une fiction et d'un roman possible. Ainsi, ce qu'André aura été lorsqu'il était jeune, seule Marguerite l'a su. Je ne sais pas si c'est un beau jeune homme, car les quelques photos qui circulent de lui montrent le visage d'un homme à des âges différents qui ne se ressemble pas du tout – sur sa photo de mariage il ressemble trait pour trait à mon père alors que sur une autre, un photomaton où il semble très âgé – il ne peut pas l'être, il est mort à soixante-quatre ans –, il ressemble à mon frère Frédéric, a le même nez, la même rondeur du visage, pas du tout ce visage anguleux de mon père et de mon autre frère, Thierry. Sur une autre, il est le portrait presque craché de l'acteur américain Jack Palance, et ne ressemble à personne de chez nous.

On peut imaginer que Marguerite l'a rencontré lors d'une de ces journées maussades où elle était allée traîner sa rancœur et sa mélancolie quelque part – allez savoir où ? Il était peut-être saisonnier et travaillait pour les moissons, ou peut-être à la menuiserie, la scierie, dans le hameau ; on peut imaginer qu'il fait partie de ces gens dont la grand-mère Jeanne-Marie se méfie, dont elle croit qu'ils tentent de la gruger en dormant chez des locataires ou en braconnant sur ses terres, ou en volant, pourquoi pas, de temps en temps. Mais aussi bien il a été employé et logé tout à fait légalement et c'est là qu'il a rencontré Marguerite. De tout ça, j'ai beau chercher, je ne trouve pas le point de leur rencontre, mon imagination achoppe, non, il n'y a rien, c'est un point aveugle, un angle mort, et dans mon esprit, là où leur histoire commence ils se sont déjà rencontrés ; je les vois chez lui, dans une maisonnette autant modeste que soigneusement rangée et propre. Si je garde cette idée d'un homme excessivement

méticuleux, c’est parce que je me souviens que, dans son asile, il s’était révélé fin menuisier : il avait réalisé une table basse, des chaises et divers objets en osier ou en rotin qui ont traîné chez mes parents et y sont peut-être encore ; je me souviens que nous étions impressionnés par sa dextérité et son sens du détail, par la qualité de son travail – et c’est pourquoi je l’imagine dans une maison tenue avec un goût simple et presque austère, d’une propreté qui avait dû impressionner Marguerite et lui faire sans doute craindre qu’une femme ne tourne dans les parages, alors que c’est lui seul qui tenait sa maison dans un état de propreté presque déconcertant, et pas seulement parce qu’il était un homme, mais parce qu’il y mettait un zèle qui détonnait avec l’image qu’on pouvait se faire de quelqu’un d’aussi jeune.

Ce que je crois, si j’entends la rumeur de ce qu’était la personnalité de l’un et de l’autre à travers les couches de temps et les bribes de phrases qui reviennent vers moi, c’est que leur histoire a été une histoire passionnelle qui leur sera tombée dessus sans que ni l’un ni l’autre ne tente de s’y soustraire, chacun vivant l’amour comme on vit l’expérience d’une maladie – jusqu’à la limite de soi. Je ne peux m’empêcher de voir un couple qui se dévore d’amour physique d’abord, de passion sexuelle – une passion folle entre eux – je ne peux pas l’imaginer autrement, sinon rien de la suite ne pourrait avoir de sens. Forcément, en 1933, lorsqu’ils se rencontrent, Marguerite et André tombent éperdument amoureux, et l’on pourra me dire que je romantise leur histoire parce que j’ai envie d’un amour qui se réalise enfin, comme l’histoire de Marie-Ernestine et de Florentin Cabanel n’a pas pu se vivre, oui, c’est peut-être vrai, mais ce que je pense d’abord c’est qu’André et Marguerite sont des êtres de passion et de feu

Ton grand-père avait de grands besoins sexuels

et cette phrase qui résonne prend sens si j’accorde à l’histoire de mes grands-parents cette folie amoureuse qui les réunit et articule tout ce qui va suivre, jusqu’à la destruction irrémédiable de tout – absolument tout.

C’est comme ça que je les découvre, lui, né le 3 juillet 1911, plus âgé qu’elle de deux ans. Les premiers mois, je vois un désir fou l’un pour l’autre, peut-être davantage que de l’amour – une question de désir, attirance physique, alchimie qui les porte l’un vers l’autre et les fait se retrouver absorbés par le sexe – des heures, des journées entières où ils font

l’amour et se reposent et se regardent avec une telle fixité qu’eux-mêmes se font peur à force d’intensité, en voyant chez l’autre non pas du plaisir ou de la joie mais une avidité vertigineuse, incandescente ; ils ne savent pas s’ils font l’amour plusieurs fois de suite ou si c’est une seule et unique fois avec seulement des reflux et le besoin de revenir vers soi pour mieux retourner vers l’autre, comme si l’un et l’autre découvraient l’amour – ce qui est peut-être vrai, après tout ils sont très jeunes, vingt ans pour elle, vingt-deux pour lui, et Marguerite est si troublée de connaître ce vertige qu’elle hésite à l’écrire à Paulette, ce que peut-être elle s’abstiendra de faire car elle ne voudra pas la blesser, ou alors elle n’écrira pas tout à fait la vérité et la racontera sur la pointe des pieds, si l’on peut dire, oui, avec des mots tièdes indignes de ce qu’elle avait vécu avec Paulette, comme si en les écrivant elle effaçait ou détruisait le lien qui les avait unies : elle lui avouera qu’*elle a rencontré quelqu’un*, avec des mots feutrés et à la limite de la lâcheté par leur banalité, des mots qu’on adresserait à un inconnu, à n’importe qui, déplorables par leur conformisme, galvaudant tout, comme si elle devait le dire mais qu’elle ne voulait pas en assumer la réalité ; qui sait comment aura réagi Paulette, si elle aura été surprise, heureuse pour sa douce gourdasse ou jalouse, peut-être un peu, ou plutôt peut-être envieuse, car elle sait que Marguerite est amoureuse et que ce sentiment, elle, pour l’instant, n’en a jamais attrapé que le fantôme, à part de temps en temps et notamment avec Marguerite, presque exclusivement avec les femmes – mais les femmes ne la font pas vivre. Alors, en lisant les mots de Marguerite, elle se dira que sa prudence est inutile, un peu ridicule, *j’ai rencontré quelqu’un, j’ai une histoire*, elle haussera les épaules en trouvant les mots soudain bien prudes, oui, prudes plus que prudents, hypocrites pour tout dire, et elle essaiera d’imaginer cet homme, cet André dont Marguerite ne lui dira presque rien, mais tout ça est déjà tellement loin pour elle que Paulette s’en moquera bien un peu, pendant que Marguerite et André continueront leur vie d’amour, d’abord en se cachant de tous, et puis en finissant par se montrer le dimanche matin au marché dans les rues de La Bassée. Et il lui importera peu, à André, ou même pas du tout, d’entendre les rumeurs sur Marguerite, il n’écoutera pas les gens dans les cafés, il ne répondra pas à ceux qui commencent à entrer dans les détails, il s’en fiche, et d’ailleurs il n’apprendra rien parce que Marguerite lui aura déjà tout raconté, ayant trop peur que si elle négligeait le moindre détail il puisse

croire, en l'apprenant par un autre, qu'elle ait voulu le lui cacher ou édulcorer un récit dont elle se doutait bien qu'il aurait, qu'elle le veuille ou non, connaissant les gens d'ici, une version complète ou même franchement fantaisiste et fantasmée. C'est pourquoi elle avait choisi de tout raconter, même ce dont elle avait le plus honte, sachant que, n'étant là que depuis peu, forcément il ignorait tout ; elle se doutait qu'un jour un copain assez dégueulasse se trouverait là pour lui demander, mine de rien,

Ça ne te fait rien de caresser cette petite garce sur qui tout le monde est passé et qui en plus préfère les femmes ?

Elle savait qu'un jour ça arriverait, que quelqu'un qui n'aurait pas peur de se faire casser la gueule par André, car il n'avait pas l'air commode, André, il était aussi rigide que toujours propre et bien habillé, toujours élégant et soigneux – un point commun sur toutes les photographies où il apparaît –, mais rigide, fort et patient, d'un calme presque inquiétant, que quelqu'un finirait donc par lui dire la vérité sur elle en prétendant le lui raconter pour qu'il ne se fasse pas d'illusions sur une fille dont il n'avait rien de bon à attendre, car tôt ou tard elle lui réclamerait des sous ou un service, elle ne comprenait que ça, ne faisait jamais rien pour rien, jamais elle ne se *donnerait*, non, c'est le genre qui se loue, qui se vend et qui jamais ne se *donne*, il finirait par l'apprendre à ses dépens, autant le prévenir et qu'il ne s'attache pas. Elle avait préféré prendre les devants et lui raconter la vérité, lui expliquant qu'elle comprendrait s'il ne voulait plus la voir après ce qu'elle venait de lui révéler. Comme il n'avait rien répondu, qu'il avait continué de la regarder et de la caresser et même de la retenir dans ses bras et qu'il lui semblait, à elle, percevoir que le souffle d'André ne montrait même pas un peu d'agitation, elle s'était raconté qu'il avait peut-être déjà entendu des rumeurs sur son compte, oui, forcément, et avait eu la gentillesse de ne rien lui dire ; ça ne pouvait être que ça, certains s'étaient précipités pour lui raconter tout le mal qu'ils pensaient d'elle tout en en ayant bien profité, ou espérant bien en profiter un jour. Elle lui avait demandé,

Tu ne dis rien ?

Non.

Il lui avait expliqué que tout ça n'était pas grave, il en avait vu d'autres et, avant de le connaître, elle avait bien eu le droit de faire ce qu'elle voulait. Il avait même souri en lui disant qu'il aurait peut-être aimé être à la place de son patron et se retrouver lui aussi dans un lit entre deux belles jeunes femmes pour un ménage à trois. Elle avait haussé les épaules en riant, ils n'en reparleraient plus, mais elle lui avait assuré que pour rien au monde elle ne voulait qu'il la défende si quelqu'un se mettait à déballer toutes ces saloperies, car ce qu'on lui dirait était vrai. Oui, elle avait fait des choses qu'elle regrettait, dont elle ne mesurait pas la gravité au moment où elle les avait faites, peut-être, mais ça ne changeait rien, ce qui était fait était fait, c'était une autre époque mais elle se moquait qu'on la juge. Pour ce qui est de Paulette, Paulette, il faut que je te dise que j'étais bien avec elle, que faire l'amour avec elle c'était quelque chose de merveilleux – pas autant qu'avec toi, pas aussi fou, pas aussi incroyable, non, bien sûr, mais que ça te fasse rire ou non, Paulette, je l'ai vraiment aimée.

Il n'avait pas ri, il avait pris ça très au sérieux, même s'il avait été un peu mal à l'aise, peut-être. Mais il avait dit, c'est ton droit et ça ne se commande pas, ce genre de choses – non, ce qui arrive dans la vie, on n'en sait rien, et ils s'étaient serrés dans les bras l'un de l'autre longuement, avec passion, et l'amour avait tout recouvert de caresses qui les avaient fait taire pendant des heures.

75

Pourtant, les nuages, l'obscurité, les doutes viendraient ternir la solidité d'un amour que, pendant quelques mois, André et Marguerite avaient cru inébranlable – non, ce n'est pas ça, c'est que quelque chose s'était produit, un incident qui aurait pu tout détruire. Est-ce pour l'anniversaire de Marguerite ? Pour une autre occasion ? Peu importe. Au début, ça commence dans un élan de joie et de partage, bien que lui, André, semble impatient, soucieux, presque grave ; elle lui demande si quelque chose ne va pas, si elle a dit quelque chose ou si on lui aurait dit quelque chose, s'il a une question à lui poser, car il a l'air préoccupé. Il se lève de table – je ne sais pas pourquoi, je les vois assis l'un en face de l'autre, peut-être ont-ils terminé de déjeuner, je ne sais pas,

Je reviens, j’en ai pour deux minutes,

dit-il en laissant Marguerite, qui finit par aller vers la fenêtre – elle regarde dehors mais c’est comme si elle ne voyait rien, elle se demande ce qu’André est parti faire. Quand il revient, elle voit qu’il est intimidé et tient dans ses mains une boîte de la taille d’un coffret, recouverte de papier journal et entourée par une ficelle de cuisine. Il vient vers elle et dit, voilà, je ne sais pas comment te dire, mais je voudrais – il baisse les yeux et regarde le coffret dans son papier journal, puis le tend à Marguerite. Elle n’ose pas comprendre, elle le regarde,

Mais qu’est-ce que c’est ?

Tiens.

Il lui tend la boîte. Et puis se reprend en disant, non, pas ici, viens avec moi, et il retourne vers la table et pose la boîte dessus ; il lui dit, désolé pour le papier cadeau ; elle le suit, reprend sa place comme lui reprend la sienne en poussant les deux assiettes, faisant place nette, et puis il s’assied et pose les coudes sur la table. Il relie ses mains entre elles, ses doigts entrelacés sous son nez, devant sa bouche, ce qui fait qu’elle ne voit bientôt que ses yeux brûlants, impatients ; entre eux il y a cette boîte qu’elle finit par saisir, s’arrêtant puis prenant le temps de le regarder comme pour lui demander la confirmation, oui, elle doit prendre la boîte, couper la ficelle d’un coup de ciseaux et retirer le papier journal. C’est un coffret en fer forgé, assez pauvre à vrai dire, et Marguerite n’ose pas encore l’ouvrir ; elle s’attend à ce qui doit s’y trouver, elle lui demande s’il est sûr de ce qu’il fait ; il pose ses mains sur la table, bien écartées l’une de l’autre,

Oui

et alors Marguerite ouvre la boîte et trouve – il le dit d’une voix très douce, lente et tremblante, voilà, tout appartenait à sa mère – née Marie Vacharaud, morte en 1921 quand il avait dix ans. Après ses funérailles, son père lui avait remis les bijoux de son épouse en lui disant, mon fils, je te confie les bijoux de ta maman car je sais qu’elle voudrait qu’ils t’appartiennent pour qu’un jour tu puisses les offrir à celle que tu aimeras et que tu demanderas en mariage. André lui a raconté ce que son père lui avait dit mot pour mot, dont il se souvenait par cœur, intonation comprise. Marguerite était restée muette en entendant la déclaration si solennelle, effrayante presque, d’André ; elle avait mis la main devant sa bouche pour

retenir un cri de stupéfaction et avait rougi comme jamais et d'instinct, sans réfléchir, sa tête avait dodeliné de gauche à droite

Non

et elle s'était levée

Non

puis, laissant tout derrière elle, sans un mot, laissant André incrédule, stupéfait, tout simplement s'était enfuie, laissant André dans l'incompréhension lorsqu'il avait vu qu'elle n'était pas revenue de la journée, que le lendemain non plus elle n'était pas revenue, ni même le troisième jour.

Ce n'est qu'au matin du quatrième jour qu'il avait eu des nouvelles. Il s'était levé très tôt, après une nuit d'angoisse où il était resté nauséeux et désespéré, et c'est seulement en ouvrant la porte de sa maison qu'il avait trouvé sur le seuil, recouverte par une pierre suffisamment lourde pour qu'elle ne risque pas de s'envoler, une enveloppe qui contenait une lettre de plusieurs feuillets.

Il avait compris tout de suite ; c'était elle.

Elle était venue dans la nuit ou au petit matin. Les tempes brûlantes, la bouche sèche, la gorge qui se serre brutalement ; il avait été à deux doigts de défaillir parce qu'il avait eu un mauvais pressentiment, d'autant qu'il n'avait pas compris pourquoi Marguerite s'était enfuie sans rien lui dire pendant trois jours, non, tout avait été incompréhensible ; alors il était rentré en se répétant qu'il fallait garder son sang-froid – comme s'il avait encore son sang-froid et n'était pas noyé dans la panique – et, exagérément lentement, s'était assis pour ouvrir le courrier, les doigts tremblants et tout son être si fébrile qu'il avait dû se reprendre à plusieurs fois avec la lame d'un couteau sale pour ouvrir l'enveloppe d'où s'était échappée une odeur discrète, légèrement parfumée : la présence de Marguerite, déjà. Il avait été surpris en découvrant le caractère maladroit de l'écriture de Marguerite, qui n'était pas une écriture de femme, non, plutôt celle d'une enfant brouillonne et furieuse, qui avait dû écrire dans la confusion, essayant de faire courir sur le papier des mots aussi rapidement qu'ils couraient dans sa tête, des phrases qui se déroulaient en ajouts, en blocs accolés à d'autres phrases, des mots qu'elle avait oubliés et qu'elle jetait entre deux lignes, dans les blancs, sur les bords, avec des traits pour marquer leur emplacement dans la phrase,

tout ça dans la précipitation et avec brutalité, car le propos qu'elle avait n'était pas de le remercier pour un cadeau trop grand pour elle – alors que depuis trois jours il s'était raconté qu'elle avait été terrorisée, qu'elle avait eu l'impression qu'il lui mettait une pression trop forte en lui offrant ce qu'il avait de plus cher –, mais non, ce n'était pas ça du tout, la lettre n'était pas celle qu'il avait cru, il s'était raconté que si elle devait écrire ce serait pour s'excuser de s'être enfuie comme une voleuse et de ne pas pouvoir recevoir autant, mais ce qui l'avait surpris jusqu'à le mortifier c'est que la lettre disait presque le contraire, tout autre chose, une chose monstrueuse à laquelle il n'aurait jamais pensé tout seul, qu'il n'aurait jamais crue possible car, de ligne en ligne, ce qu'il découvrait, oui, au fur et à mesure de sa lecture, c'est cette chose sidérante qui lui donnait le vertige en même temps qu'elle prenait forme, une attaque qui aurait pu le rendre aveugle ou fou, car, au contraire d'une lettre qu'il espérait d'excuses ou d'explications pour s'être enfuie en le laissant sans nouvelles pendant trois jours, c'était une lettre d'une agressivité folle qu'il avait entre les doigts et qui, dès les premiers mots, avait levé le voile sur l'état d'esprit de Marguerite en l'accusant lui, André, de n'être qu'un type comme tous les autres, un homme, rien qu'un homme, dégueulasse comme tous les hommes, mais qu'elle ne tomberait pas dans son piège, non, jamais, car s'il avait cru la flatter avec un cadeau aussi énorme c'était bien sûr qu'il croyait pouvoir se l'attacher irrémédiablement et que, en recevant ces bijoux qui étaient ceux de sa mère, bien sûr elle ne pourrait jamais plus lui échapper, elle lui appartiendrait, oui, il pensait pouvoir l'acheter en payant avec le prix de ces bijoux, le prix de ce qui avait le plus de valeur à ses yeux, la laissant redevable pour le restant de ses jours ; mais ça, non, elle ne marcherait pas dans la combine, elle savait comment les hommes achètent les femmes et croient qu'elles ne peuvent plus leur échapper, mais ça ne marcherait pas avec elle, il pouvait crever avec ses bijoux, les vendre, les donner à qui les voudrait, les jeter à la flotte, les donner à bouffer aux cochons, elle n'en voudrait jamais, à aucun prix – elle ne serait pas celle qui accepte les cadeaux d'un homme pour mieux lui reprocher ensuite de les lui avoir offerts dans le seul but de la dominer et de l'enfermer avec, et de la priver de toute échappatoire – elle préférait dire non avant que le piège se referme – et, parce qu'il avait commis ça, cette imprudence-là, il lui avait montré sa vraie nature, celle d'un homme comme les autres, qui ne pensent

aux femmes qu'en se les offrant, qui les rendent *redevables* jusqu'à la fin des temps – les cadeaux sont des chaînes et les bijoux en sont bel et bien, elle n'était pas dupe et ne voulait plus jamais le revoir.

Il avait relu la lettre plusieurs fois, s'était demandé s'il était complètement idiot ou elle complètement folle, à moins que ce soit l'inverse, qu'il soit fou, lui, et elle complètement idiote, insensée d'avoir cru et pensé des horreurs pareilles, ou même, il s'était dit qu'elle s'était raconté ça parce qu'elle avait eu si peur de s'engager auprès de lui qu'elle avait choisi de fuir et que, pour se justifier à ses propres yeux, elle s'était monté la tête avec cette attaque, et avait pu refuser de voir que son geste n'était rien qu'un geste d'amour, rien d'autre qu'une preuve d'amour ; ou alors il s'était raconté qu'elle ne savait pas qu'un homme pouvait aimer et donner à celle qu'il aimait simplement ce qu'il avait de plus précieux, uniquement pour lui dire combien il l'aimait, sans attendre autre chose en retour qu'une confirmation d'un amour réciproque et non l'aveu d'une défiance dont il avait cru que tous les deux l'avaient dépassée depuis des mois, pensant même que leur amour était tellement soudé et leur confiance si forte qu'ils auraient pu se désavouer en public qu'ils n'en auraient pas cru un mot ni l'un ni l'autre, que tout ce qui serait négatif entre eux ne serait jamais qu'une forme de comédie, de piment, presque de jeu ; il avait tellement confiance en elle qu'il n'avait pas pu croire, en la lisant, combien elle lui dévoilait que cette confiance n'était pas réciproque – il en était pourtant si certain, tous les deux s'aimaient à leur manière folle et despotique, et anarchique aussi, chacun revendiquant son droit à ne rien vouloir qu'on exige de lui, tous les deux d'accord sur les idées et pourtant tous les deux tellement amoureux qu'il leur semblait que rien ne les séparerait – même les défauts qui les opposaient, les engueulades ou les cris, non, rien, c'étaient des détails, elle lui avait tellement dit que les cris c'étaient des détails, qu'il ne devait pas lui en vouloir de ça parce que ce n'était rien, et lui avait tellement eu confiance que, lorsqu'elle s'était enfuie, il s'était raconté qu'elle avait paniqué à l'idée de ne pas être à la hauteur et jamais, non, jamais il n'aurait cru que pour se défendre de sa propre peur elle aurait imaginé sérieusement qu'il avait essayé de l'acheter avec un don qui n'aurait été qu'une main écrasante pour l'empêcher de s'opposer à son désir, jamais il n'aurait imaginé qu'elle ait pu inventer un scénario pareil, tellement humiliant pour lui, car ce qu'il avait lu c'étaient

des mots qui le ramenaient au plus commun des hommes et au plus mesquin de tous, des mots qui tuaient la beauté de l'amour qu'il lui portait et qu'il croyait partagé – il était resté tremblant, s'était demandé s'il avait compris la lettre, si celle-ci lui était réellement adressée et pour tout effacer il aurait été prêt à se soûler d'un coup, à la gnôle, en vidant une bouteille jusqu'à s'en rendre malade, jusqu'à ce qu'il dégueule et pleure comme un gosse, car il ne savait pas comment pleure un homme : son père ne lui avait jamais appris ça, et il se souvenait, lorsque sa mère était morte, qu'il l'avait secoué avec une telle violence, pleine de rage et de désespoir, de lassitude aussi – tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi, à faire ta pleureuse – à la sortie de l'église parce qu'il avait pleuré –, non, un homme ne pleure pas, même à dix ans un homme ne pleure pas, tu ne vas pas pleurer, tu dois être digne, toujours, te tenir droit, toujours, ta mère aurait honte de toi si elle te voyait avec tes larmes de pleureuse, ne me fais pas honte.

Aujourd'hui encore, il se redisait qu'il ne fallait pas pleurer, et se soûler restait la meilleure façon de le faire.

Il était resté dans cet état de prostration pendant une quinzaine de jours, se rendant au travail – peut-être à la menuiserie, à la scierie, peut-être dans les champs, nous n'en savons rien et ce n'est pas si important de le savoir, car ce qui compte c'est d'imaginer cet homme essayant chaque jour de se lever avec la poitrine écrasée par la douleur de son chagrin d'amour – un pauvre et romantique et sentimental et niais sentiment d'amour, d'abandon, de vertige ; à vingt-deux ou déjà vingt-trois ans il se raconte que plus jamais il ne rencontrera l'amour, que Marguerite était l'amour de sa vie et que jamais plus il ne la reverra, que, par ignorance, par prétention peut-être, par maladresse certainement, il l'a fait fuir et il faut imaginer ce jeune homme se levant tous les jours en faisant semblant d'ignorer les larmes qu'il retient et qui pourtant lui échappent, il faut l'imaginer se disant que ce n'est rien, parlant tout seul dans sa maisonnette que tout à coup il néglige et ne voit même plus, ne pensant qu'à gueuler contre le visage de Marguerite – chaque jour, à son réveil, son fantôme est à côté de lui dans son lit, il sent sa présence et puis non, elle n'est pas là, il voit son visage qui s'incruste devant ses yeux, cette fille est le diable, il n'arrive pas à s'en débarrasser, elle est toujours là, devant lui, ses yeux effarés pendant l'amour, et s'il se dit que ça ne durera qu'un temps, qu'il finira par oublier parce qu'il va se

perdre dans le travail et qu'un jour il couchera avec d'autres femmes, même si pour l'instant l'idée lui répugne, il le faudra, se laver de son corps à elle, le noyer sous les couches des peaux multiples et anonymes de corps de passage ; mais il sent qu'il n'a pas la force nécessaire, une fatigue immense le rend presque inefficace au travail, on va l'engueuler, lui dire de se soigner ou de dégager s'il ne veut pas travailler davantage. Quand il va jusqu'à La Bassée, il entre dans les cafés et regarde les types qui peut-être ont couché avec elle, ou qui coucheront bientôt avec elle, cette idée le détruit et il repart encore plus ivre de malheur que d'alcool, en se disant qu'il est vraiment trop con et que, décidément, son père avait raison, une pleureuse, voilà ce qu'il était, contrairement à l'homme qu'on lui avait ordonné d'être, qu'il aurait dû être pour son salut, car au lieu de ça il ne savait que perdre les femmes – à seulement vingt-deux ou vingt-trois ans il avait perdu les deux qui compteraient le plus dans sa vie, sa mère et Marguerite, et il était résolu à ne plus jamais y penser –, à ne vivre que pour le jour qui vient, le travail, sa maison, ses amis, la chasse, son chien, réduire sa vie à la mesure de l'échec qui était le sien – et puis un jour, rentrant de La Bassée, un dimanche après-midi, il avait cru à un mirage ou à un fantôme ; un instant il avait douté de la réalité de ce qu'il voyait : elle était là, elle l'attendait.

Ce jour-là, elle porte une robe claire et son visage est lui aussi lumineux et heureux ; elle est assise sur les marches et sourit quand elle le voit venir, comme s'il ne s'était rien passé. Lui ne sait pas comment réagir, s'il doit approcher et la prendre dans ses bras ou rester à distance – il n'aura pas à bouger, car c'est Marguerite qui décide de ce qu'il convient de faire, elle sait sans l'avoir jamais appris. Elle approche de lui et se glisse entre ses bras et le regarde,

André, André…

et sa voix est si tendre, si douce, qu'il en reste muet, elle est vraiment folle ou c'est lui ? tous les deux ? il ne sait pas,

Marguerite ? Je…

Elle lui pose le doigt sur la bouche,

S'il te plaît

elle prend sa main et la pose sur son ventre ; enfin il comprend. Elle lui dit juste,

Je suis sûre que ce sera une fille.

76

L'idée de l'avortement l'avait toujours terrifiée ; on avait parlé souvent avec Paulette de ce risque de tomber enceinte et de devoir passer par la faiseuse d'anges… Paulette y avait eu recours deux fois et en avait gardé des souvenirs dont elle ne voulait pas parler, pas seulement parce que l'idée de garder l'enfant l'avait effleurée et qu'elle l'avait repoussée avec une force que la nécessité exigeait, luttant alors contre cette question de ce que ce serait d'avoir un bébé à soi, l'idée de ce que ça pouvait être que d'avoir à nourrir et à protéger ces petits êtres roses et fripés qu'elle n'avait jamais regardés qu'avec distance ; et puis, comme pour lutter contre un désir interdit, elle avait fermé les yeux sur tout ça et tout ça liquidé, oublié, renié, rejeté avec un dégoût un peu forcé, elle avait fait ce qu'elle devait faire, ça, oui, elle en était certaine, sans regret, et c'est en disant qu'elle ne voulait pas en parler que pourtant elle avait égrené des détails à Marguerite, sans même s'en rendre compte, des sensations, des images – le froid de la table de cuisine où la femme avait accompli sa besogne, en plein hiver la première fois, une planche de bois encore pleine d'une sauce mal lavée qui lui avait donné des haut-le-cœur, une odeur d'œufs pourris la seconde fois, au printemps, et toujours la même table et la peur de voir quelqu'un entrer dans la cuisine, mais non, personne n'était venu, et à chaque fois elle s'était demandé pourquoi cette saloperie d'avorteuse ne mettait même pas un drap en dessous ou une serviette ou n'importe quoi – sans doute par économie – une radine qui épargnait sur tout – toutes ces choses auxquelles on pense quand ça t'arrive et que tu veux que ça finisse vite – tout pour ne pas penser – regarder par la fenêtre – écouter et voir n'importe quoi – tout – n'importe quoi qui bouge et vit, qui trouble la mort et le silence à l'œuvre – un chien qui aboie – est-ce que quelqu'un vient ? – l'inquiétude, l'odeur de la peur, la sueur, les tremblements – des poules indifférentes et tranquilles qui picorent au pied de la table – le sol compact comme du ciment et noir, irrégulier, de la terre battue – une lessiveuse grise et son linge qui trempe

comme une bête morte amollie, l'eau qui frémit dans une casserole et le gros morceau de savon de Marseille que la paysanne, penchée en avant, épluche avec un couteau au-dessus de l'eau qui devient bouillante et puis elle attend, elle attend et attend encore que ça refroidisse en se remettant à faire sa bouffetance du soir, sans dire un mot – entendre la lame du couteau épluchant les patates comme elle avait épluché le savon – le temps de regarder l'attrape-mouches qui se déroule au plafond comme une langue de belle-mère dans les mariages avec les mouches mortes collées et celles qui se débattent encore pour s'échapper – et puis le tuyau, et puis la poire – cette forme de poire au milieu du tuyau – les cuisses écartées – le froid – et puis les ordres et le mépris dans la voix de la bonne femme qui sera bien contente de palper les billets et la haine, avait dit Paulette, entre femmes, de s'exploiter comme ça, sans honte, te faisant la gueule et te traitant comme la dernière des créatures de la terre, pendant que pour elle, la paysanne, l'avorteuse, la faiseuse d'anges, appelle-la comme tu voudras, à ce moment-là c'est son triomphe et qu'elle se prend pour une reine ou ta mère ou pour Dieu sait quoi – pire que l'homme qui t'a fait ça, car elle ne désire que ton pognon, même pas ton cul ni ta chatte – et ça, oui, Marguerite se souvient du silence à chaque fois que Paulette parlait de ça, la gorge nouée, car à chaque fois ça avait été par bribes, morceaux – comme des éclats de verre – du verre pilé – de la limaille de fer – tellement c'était dur d'évoquer des images dont elle ne pouvait parler que de manière décousue et parcellaire – jamais un récit linéaire et simple, non, mais seulement elle disait – tuyau – ce tuyau, le tuyau – t'écarter les cuisses – les mains rouges et froides de la bonne femme – la brûlure qui monte dans ton corps – ce que ça brûle, pas assez tiédie, l'eau, on ne prend pas assez le temps d'attendre que ça refroidisse – la poire et l'eau entre tes cuisses – et puis la douleur bien après, quand tu te racontes que c'est fini parce que tu es rentrée chez toi alors que ça commence juste, bientôt ça t'éventre dans ton lit, toute seule, bonne à crever dans ton sang – et cette façon qu'elle avait eue de raconter ces deux fois-là à Marguerite l'avait tellement impressionnée que, depuis, celle-ci voyait Paulette comme la survivante d'une guerre qui aurait eu lieu en même temps que l'autre, la grande, la der des ders, sauf que cette guerre-ci ne concernait que les femmes et qu'elle n'était pas terminée ; alors elle avait toujours eu peur de *ça*, comme elle disait pour ne pas évoquer ce que signifiait ou recouvrait ce *ça*, ni parler des faiseuses d'anges, l'angoisse de

ne pas pouvoir y échapper alors qu'aujourd'hui, oui, Marguerite sait qu'elle va y échapper, que ce ne peut pas être autrement, car, lorsqu'elle a fait son malaise chez elle, qu'elle a vomi, quand sa mère et le médecin sont venus lui annoncer qu'elle était enceinte, elle a regardé sa mère et, malgré son air sévère et sa dureté, elle avait su tout de suite que celle-ci lui dirait qu'elle refuserait que sa fille avorte – qu'elle reste fille-mère serait peut-être une infamie, mais pas pire que celle de faire appel à une faiseuse d'anges ; non, ça, Dieu ne nous le pardonnerait pas, alors tant pis, elles ne seraient pas plus humiliées qu'elles l'étaient déjà, en tout cas il ne serait pas dit que dans cette maison on ne laissait pas naître les créatures que Dieu a envoyées dans ce monde, non, pas le temps qu'elle vivrait, et c'est même la première chose que Marie-Ernestine avait dite à sa fille, d'une voix calme et déterminée – on aurait presque pu entendre la voix de Jeanne-Marie quand elle parlait à ses employés –, et c'est ainsi qu'elle avait dit écoute-moi bien, Marguerite, dans cette maison on ne tue pas les êtres que Dieu – tu comprends – et même si tu ne comprends pas –

Maman –

Tais-toi, laisse-moi parler

Maman –

Je te dis de te taire. Si tu sais qui est le père, tu vas aller le trouver et lui demander s'il est prêt à reconnaître son enfant, et s'il n'est pas prêt à le faire ou si par hasard tu ne sais même pas qui il est, alors tu devras te débrouiller seule parce qu'ici il est hors de question de se débarrasser d'un enfant dont on n'a pas voulu

Maman –

Tu as compris ?

Je sais qui est le père.

Je le connais ?

Je ne sais pas mais tu l'as déjà vu.

Il n'est pas marié au moins ?

Non.

Alors on pourra peut-être éviter une honte supplémentaire en vous mariant dès que ce sera possible. En espérant que cet homme-là ne soit pas une honte pour nous et qu'il sache au moins se servir de ses dix doigts.

Marguerite avait voulu rassurer sa mère ; elle avait eu besoin de la rassurer non pas pour se faire pardonner, mais elle avait dû lui raconter

depuis combien de temps elle connaissait cet homme, lui dire qu'elle l'aimait, qu'elle ne savait pas qu'aimer comme ça était possible et avait fini par avouer que sa grand-mère était au courant et qu'elle avait parlé de lui longtemps avec elle, juste avant sa mort, et, comme si ça allait amadouer sa mère, elle lui avait raconté que sa chère grand-mère était bien triste de mourir avant de la voir mariée et lui avait donné sa bénédiction. Elle s'était mise à parler d'André, à dresser son portrait comme il le lui avait lui dressé lorsqu'ils s'étaient rencontrés – sa mère qui était morte quand il avait dix ans – ses neuf frères aînés qui tous savaient s'occuper d'eux pour les tâches ménagères parce que leur père avait dû s'occuper d'eux tout seul – André n'était pas très cultivé peut-être, parce qu'il avait arrêté l'école tôt, mais il avait quelques livres chez lui qu'elle n'avait jamais ouverts et, surtout, il était courageux et travailleur ; son visage avait été illuminé d'une telle joie quand elle avait appris qu'elle était enceinte, que Marie-Ernestine en avait été remuée, peut-être presque envieuse, car, d'aussi loin qu'elle se souvenait, pas une seule fois – à l'époque où elle l'avait porté – elle n'avait pensé à l'enfant qui grandissait en elle, et pendant une seconde Marie-Ernestine avait eu l'impression amère d'avoir raté sa vie, car pour cette fois elle regardait sa fille non pas avec mépris ou indifférence, mais avec une forme d'envie – oui, interloquée, surprise, au bord de la stupéfaction de se sentir *envieuse* de sa fille, de l'émotion de sa fille, de ressentir sa fille transpercée par un bonheur qu'elle ne lui avait jamais vu, comme elle ne l'avait jamais connu elle-même – la joie de porter l'enfant de l'homme qu'on aime.

Marie-Ernestine avait bien dû se dire que cet homme ou un autre ferait l'affaire, qu'importe, au moins sa fille serait placée. Elle aurait un mari à qui l'on trouverait un travail, et qui nous délesterait de Marguerite ; il serait sans doute davantage une solution qu'un problème, puisque Marie-Ernestine elle-même – qu'elle ne s'en prenne qu'à elle si par malheur le père de l'enfant ne lui plaisait pas – n'avait pas pris le temps de chercher un mari pour sa fille, et puisqu'elle n'avait pas d'autres projets ni ambition que de la voir casée, alors qu'elle se marie le plus vite possible, oui, le plus vite serait le mieux – et si en plus le jeune amoureux avait toutes les qualités que Marguerite semblait lui attribuer, alors pourquoi se plaindre ? Marie-Ernestine s'était dit que tout ça se révélerait plutôt une chance, qui avait été confirmée assez vite quand, la même semaine, elle avait appris que le jeune

homme avait reconnu la paternité de l'enfant, proposé de lui-même d'épouser Marguerite le plus vite possible pour éviter qu'on cancane sur leur dos ; on ferait vite, et Marie-Ernestine avait été frappée, quand elle l'avait rencontré, de se retrouver face à un jeune homme élégant et portant sur lui un raffinement qu'elle ne s'était pas attendue à trouver chez quelqu'un qui n'avait pas d'éducation particulière et n'avait pas fait d'études, et, sa curiosité étant piquée, elle lui avait posé tout un tas de questions sur ses parents, et sur pourquoi il avait décidé de quitter la ville pour venir s'enterrer ici. Il avait répondu avec précision et respect – son père taillait des costumes et avait fait faillite à la mort de sa femme. Ses enfants étaient grands, tous étaient partis, les uns après les autres, trouver du travail dans le département et pour certains dans le Sud, en Dordogne, près de Périgueux, chacun lui envoyant tous les mois un petit pécule pour que le vieil homme finisse sa vie en sécurité. En ville, André ne trouvait pas de travail quand un cousin lui avait proposé un poste de menuisier ici, et puis il avait fait des tas de petits boulots, dans les vignes, dans les champs, il avait été saisonnier, avait aidé le maréchal-ferrant et le tonnelier. À vingt-trois ans, il avait déjà travaillé dans presque plus de corps de métier qu'un homme d'une trentaine d'années. Marie-Ernestine l'avait remercié pour ces précisions, et, étonnée, séduite, elle avait pu annoncer le soir même à Lucien et en présence de Marguerite que l'heureux élu était trouvé, qu'il fallait se dépêcher d'organiser la noce le plus rapidement possible, sans traîner, de toute façon les finances ne nous permettraient pas de faire des dépenses somptuaires – qu'en réalité Marie-Ernestine n'aurait jamais imaginé pour les noces de sa fille – et puis surtout il n'était pas question de se lancer dans un mariage ostentatoire car la mort de Jeanne-Marie ne datait que d'une année, il fallait respecter les morts, alors ce serait un mariage modeste dont elle seule fixerait les limites, imposant les règles qui suivraient, car Marguerite et son époux viendraient vivre dans la maison familiale et nulle part ailleurs, ça, c'était la première condition, et enfin on verrait les repas dans le grand salon se repeupler, une grande tablée familiale comme la maison n'en avait plus connu depuis tellement longtemps, oui, elle en était heureuse car elle savait qu'il lui appartenait, à elle et à personne d'autre, de faire que la maison de Firmin puisse redevenir un monde à l'intérieur du monde, comme lorsqu'elle était enfant et que son père

Ma petite Boule d’Or

la prenait sur ses genoux et la faisait sauter en criant qu’il était un cheval fou, oui, avec des gens autour d’elle, ses frères, sa mère, tout un monde avec le personnel qui était nombreux à l’époque – le souvenir d’Hégésippe –, l’émotion soudain, le rêve insensé de faire revivre cette époque, car maintenant c’était à elle qu’il appartenait d’entretenir et d’insuffler la vie dans la maison. Elle avait soudain eu conscience que si sa mère était morte l’année précédente c’était pour lui céder la place, *cette* place, et, le soir, s’accrochant à une sonatine ou à une mélodie particulièrement émouvante et belle, laissant vibrer en elle le son du piano, elle avait vu combien sa vie filait vers son automne – oui, la vieillesse bientôt, un autre monde bientôt, elle n’en revenait pas et avait repensé à ce jeune André ; il avait l’air très bien et avait la folie d’aimer sa fille, Marie-Ernestine s’en sentait comme soulagée et libérée.

Le mariage a eu lieu en 1934 et a été célébré dans l’église Saint-Pierre, dont on peut apercevoir le clocher sur une photo floue où l’on ne reconnaît personne ; on se débrouille comme on peut pour que les rondeurs de Marguerite ne soient pas trop visibles dans la robe blanche et sous le bandeau de fleurs d’oranger qu’on lui met dans les cheveux, et l’enfant qui naîtra en janvier 1935 fera bien un peu parler de lui car les esprits chagrins savent compter – ils ne savent d’ailleurs faire que ça, et si l’on compte bien, en effet, l’écart qui sépare ce mariage de cette naissance ne fait pas neuf mois, c’est sûr, on dira que cet enfant est un prématuré,

Ben voyons

et chacun nourrira une ou deux soirées ragots en se disant qu’il ne fallait pas en attendre davantage de Marguerite, qui par ailleurs n’en aura rien à faire, non, car pour la première fois de sa vie elle sera heureuse et se sentira à sa place, elle ira avec son mari et son bébé voir la statue de son père et le monument aux morts pour lui présenter cette jeune famille dont elle est si fière, oui, elle a repris les visites au cimetière et revoit la statue de son père, le caveau dans lequel Jeanne-Marie a rejoint Firmin.

Voilà Marguerite en pleine représentation et en quête d’une respectabilité qui la répare à ses propres yeux, ce qu’elle doit à son enfant – le premier, ma tante Henriette – et à son mari, le jeune André qui maintenant travaille à la menuiserie et aime le bois comme l’aimait Jules, ce

qui n’échappe pas à Marie-Ernestine, qui s’étonne de perdre son amertume envers sa fille parce qu’elle aime énormément s’occuper de sa petite-fille et que ce gendre est un peu raide, un peu rigide – comme elle l’est aussi –, ce qui lui convient bien. Il n’est ni paresseux ni souillon, il a de la conversation même si, tous les soirs, on sent que ses opinions politiques – quoiqu’il reste discret sur le sujet – le portent vers les socialistes et des idées que ni Lucien ni Marie-Ernestine ni même Rubens ne partagent.

77

Lorsqu’elle était apparue sur le seuil, à l’endroit précis où quinze jours plus tôt elle avait déposé sa lettre, ça avait été pour lui annoncer qu’ils allaient être parents, et c’était comme si Marguerite n’avait jamais écrit les mots qu’elle avait écrits, comme si jamais elle ne s’était enfuie lorsqu’il lui avait offert les bijoux de sa mère et l’avait demandée en mariage, non, comme si tout devait s’évaporer d’un seul coup ou n’avait jamais eu lieu, comme si, de lui-même, André devait avouer n’avoir jamais vécu cette douleur et ces doutes qui l’avaient martyrisé pendant quinze jours ; tout à coup, elle était devant lui vêtue d’une robe si claire que celle-ci lui avait semblé comme la préfiguration de sa robe de mariée, et il était resté tellement sidéré par cette candeur et cette joie que Marguerite avait affichées, qu’il n’avait rien répondu lorsqu’elle avait dit,

Je suis sûre que ce sera une fille.

André était resté submergé de bonheur et d’incrédulité, et pourtant, quelque part en lui il entendait, dans un coin reculé de son crâne, les mots qu’il avait ruminés pendant ces quinze jours où il s’était battu avec une ombre, avec l’idée d’une femme plus qu’avec une femme ; car, depuis sa fuite devant les bijoux qu’il avait eu l’imprudence ou la maladresse de vouloir lui offrir, se repassant mille fois les images et les mots de cette scène qui l’avait traumatisé, les décortiquant, les découpant, les ressassant pour comprendre ce qui s’était joué à ce moment-là, Marguerite lui était apparue comme énigmatique et dangereuse, capricieuse et versatile, un peu folle, imprévisible, mais, surtout, il s’en était pris à lui-même et à son ignorance des femmes – comme si Marguerite était à elle seule *toutes* les

femmes –, de leurs subtilités et de leurs susceptibilités, se reprochant son ignorance et sa balourdise, mais comprenant soudain qu'il ne connaissait pas Marguerite et n'avait pas compris qui elle était.

Il avait sans doute été maladroit, mais elle aurait pu se contenter de le lui dire sans avoir à fuir comme elle l'avait fait, comme s'il l'avait physiquement mise en danger ; il s'en était senti blessé – offensé qu'elle ne voie pas combien ce geste qu'il avait fait vers elle était une offrande plus qu'un cadeau, et son refus à elle une humiliation plus qu'un refus, un désaveu. Pendant les jours qui avaient suivi, où elle l'avait attaqué et insulté par cette lettre dont chaque feuillet lui avait brûlé les doigts et le cœur, quand elle lui avait fait procès de tout, de son amour même, en lui prêtant des intentions honteuses et délirantes dont il était resté incrédule et choqué, comme si par une simple lettre elle portait l'estocade qui le tuerait, il s'était dit qu'il ne s'en relèverait pas, que leur couple n'y survivrait pas, car si cette lettre disait le fond de la pensée de Marguerite et n'était pas que l'expression passagère d'un mouvement d'humeur, alors rien ne serait jamais possible entre eux, plus rien que la rancœur et un sentiment de gâchis. Aujourd'hui encore, il en restait meurtri, inquiet, troublé, se demandant bien laquelle des deux femmes était la vraie Marguerite, celle, furieuse et paranoïaque, égoïste et délirante qui lui avait écrit, ou celle, amoureuse et passionnée, qui était venue dans sa robe claire, le sourire aux lèvres et les yeux brillants d'amour et de joie, lui annoncer la nouvelle de la naissance de leur premier enfant. On aurait envie de dire que tout cet incident était clos et qu'il se terminait bien, puisque c'est la présence en chair et en os de cette Marguerite heureuse et amoureuse qui avait effacé l'autre, l'avait rejetée dans les méandres des mauvais souvenirs et que c'est l'idée de l'enfant qui avait précipité André dans les années les plus heureuses de sa vie, les seules peut-être vraiment heureuses – la naissance d'une vie de famille, d'un homme à lui-même, qui découvre les joies d'une existence accomplie.

Mais l'on pourrait dire aussi que cet incident n'était pas clos, qu'un incident ne se clôt jamais, ou, s'il le fait, n'est pas sans laisser de traces suffisamment profondes pour que, parfois, à la suite de certaines circonstances, les cicatrices se rouvrent et, béantes, à vif, retrouvent l'éclat de la souffrance infligée ; c'est pourquoi l'incident de la lettre avait été en réalité le premier acte de la décrépitude de l'amour d'André pour

Marguerite, car du temps même de leur bonheur, qu'on peut donc dater de 1933 à 1940, lorsqu'il est fait prisonnier, alors même qu'ils se sont mariés en 1934, qu'Henriette est née début 1935 et que mon père, lui, est né le 26 mai 1937, pendant cette pleine période de bonheur entre eux, pas une seule fois Marguerite n'aura accepté de reparler de cette lettre, alors qu'André était revenu sur le sujet plusieurs fois, comme hanté par un double-fond dont la vie heureuse n'aurait été qu'une surface, comme s'il avait soupçonné que cette femme qu'il aimait et qu'il avait épousée et à qui il avait fait deux enfants n'était pas *tout à fait* la femme qu'il pensait avoir épousé ; et c'est pourquoi, dès qu'il avait bu, dès que tous les deux avaient un peu bu, ils se querellaient au sujet de la lettre car lui, soupçonneux, voulait comprendre pourquoi elle avait éprouvé cette agressivité envers lui et pourquoi cette défiance, et, surtout, il voulait savoir si, malgré ses caresses, ses sourires, son amour, comme elle les avait toujours exprimés du temps où elle était pourtant capable d'écrire une lettre dont les mots étaient comme des banderilles dans le corps d'un taureau qu'on achève à la fin d'une corrida, il voulait savoir si quelque part l'autrice de cette violence ne le guettait pas, ne l'attendait pas, ne le jugeait pas, déjà prête à l'achever derrière l'apparence d'un bonheur presque trop parfait.

Mais de leur mariage à la naissance de leurs deux enfants, et encore pendant quelques années, il y avait eu cette vie de famille si simple et impossible ; des personnes aussi différentes que Lucien et Rubens d'un côté, Marguerite et André de l'autre, bientôt leurs enfants, avec, entre eux tous, trônant comme on n'aurait jamais pu imaginer qu'elle le ferait un jour, cette Marie-Ernestine qui, en bout de table, surveillait, guidait, menait les conversations comme elle avait vu sa mère le faire et son père encore avant elle. Et, alors qu'elle navigue dans les premières années de la cinquantaine, la voilà déjà presque vieille et raide, son visage se confond de plus en plus avec celui de sa mère et pourtant Marguerite n'y trouve pas la bienveillance que sa grand-mère avait pour elle, non, elle y voit le visage ou plutôt le masque d'une femme aigrie par le devoir, une femme qui a oublié de vivre et dont le visage ne s'éclaire sans doute que lorsqu'elle se met à son piano ; mais ça, Marguerite ne pourrait même pas l'affirmer, car pas une seule fois sa mère n'a accepté de jouer pour elle – combien de fois, dans l'enfance, elle lui aura demandé de jouer pour elle, et combien de fois elle aura essuyé

le même affront, le même échec, la même sempiternelle humiliation de s'entendre dire,

Une autre fois, une autre fois…

comme si cette autre fois viendrait au temps des calendes grecques, jamais, alors qu'elle avait accepté de jouer pour d'autres, pour Lucien et Rubens, mais jamais pour sa fille ; même aujourd'hui Marie-Ernestine ne jouait quasiment que lorsqu'elle était seule, en journée, enfermée avec son piano, avec dans le visage l'expression d'une douleur et d'un ressentiment plus grand, avec quelque chose dans le jeu d'une émotion qui s'était perdue au profit d'un savoir-faire technique mais sans âme, qui traduisait ce qu'était devenue sa vie : l'art de reproduire la vie de ses parents, de continuer le chemin tracé par eux en excluant tout ce qu'elle avait désiré et aimé, en se purgeant elle-même de toutes ses passions pour ne retenir, froid et implacable, qu'un sens du devoir auquel elle croyait sans même s'être donné la possibilité de se souvenir qu'autrefois, pourtant, elle aurait voulu inventer une autre vie – mais la mémoire, quand elle est trop douloureuse, s'écarte des chemins qui font mal, et ne garde pour se réinventer une joie dans le passé que les moments d'été, de soleil et de vie qu'on n'aura, en réalité, qu'à peine effleurés.

La journée, chacun vit sa vie ; Rubens ne vient dîner qu'une fois de temps en temps parce qu'il ne veut pas revenir dans la maison de Marguerite, d'autant que, depuis qu'elle est mariée et qu'elle a eu des enfants, il sait qu'elle serait à deux doigts de révéler le secret qui les unit – elle aime dire devant lui qu'une cigarette de temps à autre c'est tellement bon, même si elle sait que sa mère va s'écrier qu'il n'y a rien de plus laid et de vulgaire qu'une femme qui fume ou qu'une femme qui boit –, elle insiste en souriant, Marguerite, provoquant d'un même coup sa mère et Rubens aux yeux et à la barbe de toute la famille, sans que personne n'y comprenne rien ; le reste du temps, les hommes parlent politique, le ton monte, on se fait des scènes qui finissent en trinquant et qu'on oublie en haussant les épaules, et les femmes, Marguerite la première, disent qu'elle n'y entendent rien et que de toute façon elles s'en fichent, les femmes ne sont pas concernées et tant qu'elles ne voteront pas Marguerite ne voit pas pourquoi elle irait se tracasser à avoir des idées sur la politique, ce en quoi, pour une fois, sa mère est d'accord avec elle : la politique est une affaire d'hommes

et les femmes n’ont pas droit à la parole sur le sujet. On évoque parfois les suffragettes et on raconte que des pays comme la Turquie sont plus en avance que nous – les femmes y ont le droit de vote depuis 1934 – et on hausse les épaules, pourquoi donner le droit de vote aux femmes, demande Lucien, et pourquoi pas un accès libre au chéquier de la famille pendant qu’on y est ? Il en rit de bon cœur, et Rubens avec lui.

En 1936, c’est une année où les conversations, comme partout, montent vite, avec ce Front populaire qui vient de gagner les élections ; le 5 mai, Lucien est au bord de l’étranglement quand il dit que ces gens, ce Blum n’ont aucun projet clair, c’est de la fumée, de la politique démagogique et dangereuse qui va tout envenimer car la méfiance à l’encontre du travail va décourager l’économie, comme la surimposition des grosses fortunes, ils vont tous s’enfuir, on parle de carte d’identité fiscale, de contrôle des sorties de capitaux, de confiscation des avoirs étrangers ; même André perd parfois son sang-froid, car un mois plus tard, en juin, il jette à la face du notaire et de son fils que c’est une vraie victoire pour les travailleurs – les quarante heures sans réduction de salaire, et que si ces deux-là, au lieu de travailler le cul sur une chaise, avaient une seule fois travaillé en usine ou dans des conditions qui tuent le corps, ils sauraient que c’est une avancée majeure pour les ouvriers, et puis le congé payé annuel de quinze jours dans l’industrie et le commerce, et bientôt dans les professions agricoles et libérales, une véritable avancée – Lucien s’étouffe en répétant que quand il n’y aura plus un sou dans les caisses de l’État, on verra bien ce qu’il fera, votre Blum, heureusement que le Sénat reste à droite, car au moins il va atténuer cette catastrophe. Pourtant on sera tous d’accord, en novembre, lorsque le ministre de l’Intérieur, Roger Salengro, se suicide : *L’Action française* et *Gringoire*, les porte-parole de l’extrême droite, l’ont accusé d’avoir déserté pendant la guerre, sans preuve ni fondement, et Salengro, frappé dans sa vie privée par la mort de sa femme, a mis fin à ses jours – il en a donné les raisons dans une lettre à Léon Blum.

La famille, sur cette affaire, s’accorde ; il y a des choses que la politique et la décence ne devraient pas permettre, et tous, on s’inquiète de l’apparition de Jacques Doriot, qui vient de nous bricoler un parti populaire français qui se veut *national* et *social*, dont le but est de s’inspirer de ce que font les nazis en Allemagne, en luttant pied à pied contre le juif Blum. Doriot veut une lutte prolétarienne mais nationale, contre

l’internationalisme qu’il rejette – la famille garde aussi le silence, un silence pesant et inquiet, quand l’Allemagne, avec dix-neuf bataillons et treize sections d’artillerie, pénètre dans la zone démilitarisée en Rhénanie, comme si ce Hitler, drôle de sale petit bonhomme à mèche et moustache comme on n’en verra plus jamais après lui, austère et ridicule, peintre raté au pouvoir en Allemagne depuis 1933, avait décidé que tous les accords ratifiés par son pays avec la Société des Nations n’étaient que des chiffons de papier, et que, désormais, l’Allemagne nazie se dégagerait de toutes les entraves auxquelles la défaite et l’humiliation de 1918 l’avaient contrainte.

78

La guerre : pas la peine de tergiverser, on la voyait venir et cette fois elle est là. Comme le pense Marie-Ernestine, heureusement que sa mère ne verra pas ça, qu’elle n’entendra pas les voix dans la TSF ni ne lira les mots dans le journal ; depuis le 3 septembre nous sommes en guerre, et Rubens et André ont été mobilisés.

Ils sont partis combattre avec des centaines de milliers d’autres, cette fois non pas comme la génération d’avant en se disant qu’on reviendrait dans quelques semaines, mais avec l’idée qu’on allait revivre les tranchées et le gaz moutarde et les corps déchiquetés dans des face-à-face interminables. Mais à La Bassée, dans les hameaux alentour, chez nous, il ne se passe rien – presque comme toujours, et ce n’est pas pour nous déplaire même si, comme pour la génération d’avant, les cafés se sont vidés, les hommes en âge de travailler ont laissé derrière eux un monde dans lequel on se retrouve avec une sensation de vide et un univers de gosses, de vieillards et de femmes ; on attend, le souffle retenu, l’air soucieux, que les choses se décantent. Depuis le 3 septembre, neuf armées françaises, cent vingt divisions et neuf divisions britanniques ont été déployées de la mer du Nord à la Suisse, un premier groupe d’armées mené par le général Billotte va de la mer à Longwy, un deuxième mené par le général Prételat de Longwy à Sélestat et un troisième, mené par le général Besson, de Sélestat à Belfort ; les deuxième et troisième groupes s’appuient sur les ouvrages fortifiés de la ligne Maginot qui, rappelons-le, s’étendent de Montmédy à la frontière suisse, le tout sous l’autorité du généralissime

Gamelin, lui-même placé sous le commandement du général Georges, commandant en chef du front du Nord-Est.

Avec ses chefs prestigieux, la France est prête à en découdre, et pendant qu'à l'Est la Pologne est déjà en ruines, la France donne l'impression d'attendre l'ennemi, comme si elle ne le redoutait pas ou qu'il était imaginaire, alors que très vite, brassard jaune au bras, des chefs d'îlot font descendre les habitants de Paris dans les caves, des masques à gaz en bandoulière, les phares des voitures peints en bleu à la nuit tombée car, dès vingt heures trente, des avions allemands survolent Paris, la défense passive actionne les sirènes à travers la capitale. De chez nous, on ne voit rien de tout ça, mais comme les hommes ne reviennent pas, on s'inquiète de ce qu'ils vivent, alors on se tient au courant de tout, on guette les nouvelles qui circulent, les rumeurs qui viennent d'on ne sait où, on court après les informations comme des bêtes avides derrière un bout de viande ; on lit le journal jusqu'à la dernière page, la dernière chronique, celle du dernier pigiste, la notule imprimée en tout petit, peu importe, désormais on lit plusieurs journaux, on remâche les informations et on écoute la TSF.

En janvier, la chambre a voté la déchéance des députés communistes, Daladier a été poussé vers la sortie – dérapage économique, lenteur de la guerre, il a été remplacé par Paul Reynaud, farouche opposant aux accords de Munich, qui depuis le début a su afficher sa fermeté face à l'Allemagne ; le 7 juin, remaniement encore, après celui du 18 mai. Tout le monde sent bien que rien ne va plus avec ces changements de gouvernement à répétition ; le maréchal Pétain obtient la vice-présidence du Conseil avec Camille Chautemps, on note aussi la présence, au sous-secrétariat à la Guerre, du général de Gaulle, qui prône une modernisation de l'outil militaire parce qu'il pressent que la France est dépassée de ce côté-là. Il se voit soutenu dans son effort par Paul Reynaud, mais tout se précipite, exit de Gaulle, le 19 juin l'Assemblée nationale se prononce pour une constitution nouvelle et ce beau monde, réuni à Vichy après un passage à Bordeaux, vote – à 569 voix contre 80 – les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, qui désigne son gouvernement après que la nouvelle constitution, garantissant les droits du travail, de la patrie et de la famille, entre en vigueur ; ainsi, dès le 18 octobre, les Juifs sont exclus des administrations, de l'enseignement et de l'armée, comme de la presse, de la radio, des spectacles, comme on retire les droits aux Juifs d'Algérie, et, tant qu'on y

est, on met sous séquestre les biens de personnalités juives déchues de la nationalité française, Rothschild, Stern, etc., en attendant la fin octobre, où la poignée de main entre Hitler et Pétain à Montoire pose les bases d'une collaboration entre l'Allemagne nazie et la France – Pétain ne se sent plus de joie et s'époumone, la révolution nationale se poursuit, dit-il, pendant que Blum, Daladier et Gamelin sont écroués.

L'effondrement est là. En juin, le 14, les troupes allemandes entrent dans Paris. Pour faire court, disons que l'armistice est signé le 22 juin à Rethondes et que l'Occupation allemande peut commencer.

À Londres, le 18, un Charles de Gaulle plus monument historique que jamais lance son appel à la résistance sur la BBC ; la débâcle, la drôle de guerre, tout est perdu, les gens du Nord affluent vers le Sud par milliers, les soldats de l'armée française sont faits prisonniers eux aussi par milliers, par centaines de milliers ; on redoute le pire. André, au début, est retenu à Dunkerque, où il restera presque un an, gardant espoir d'être libéré ou déplacé ailleurs en France, peut-être plus près de chez lui ; Marguerite rêve de tout quitter pour le retrouver, mais tout le monde l'en dissuade, lui le premier, il faut qu'elle s'occupe des enfants, la maison a besoin d'elle et il ne servirait à rien de venir jusqu'à Dunkerque, où elle n'arriverait même pas à le voir. Le courrier arrive au compte-goutte, mais c'est déjà un miracle, même si c'est parfois avec trois ou quatre semaines de retard et qu'il faut une patience qui ressemble à une vraie torture mentale.

Marguerite voit, comme tout le monde, comment les Allemands s'installent partout – ils sont partout chez eux : la croix gammée fleurit sur tous les frontons officiels, heureusement qu'à La Bassée il n'y a que la mairie, mais tout de même, c'est impressionnant, comme lorsque, pour la première fois, vous tombez sur une colonne de soldats allemands. Oui, tout le monde est d'accord, ces gens-là sont impressionnants de discipline et de force, on sent une forme de respect craintif et de soumission de la part de Français intimidés par la puissance nazie et la rigueur que celle-ci aime mettre en scène ; on se sent peu de chose face à un tel déploiement de force et de puissance guerrière. Au café, quelqu'un dit un jour – sans parler trop fort – les Boches, au fond, les Français les ont toujours respectés parce qu'ils les craignent, mais ne les ont jamais aimés exactement pour la même raison, alors que les Boches, eux, ne nous respectent pas parce qu'ils ne

nous craignent pas, mais nous trouvent sympathiques avec nos airs couillons de bons vivants. Ces fameux Boches, les plus jeunes en ont tellement entendu parler qu'ils n'en reviennent pas de les voir en vrai : ce sont eux, les géants, les monstres, les Prussiens de 70 et ces Boches de 14-18 ; on les voit, incrédules au début, se disant qu'on rêve et que le lendemain ils seront repartis ; mais non, le lendemain ils reviennent et le surlendemain encore, et il en vient même d'autres, tous les jours plus nombreux. On les voit s'installer et boire des pintes de bière dans les cafés autour de la mairie, qui ne désemplissent plus.

Les seuls hommes, ce sont eux ; sinon, côté français, des vieux qui connaissent la petite musique de la charpie humaine comme on la broyait en Moselle et en Alsace et dans le Nord il y a plus de vingt ans. Ceux-là font la gueule, et on voit en vain les soldats allemands essayer de sympathiser avec l'indigène dans un français très approximatif – un vrai massacre de la langue française, un crime de guerre en soi – et de partout, des fenêtres, des balcons, des cuisines, des salons, de la rue, on voit leurs camions, leurs voitures, leurs side-cars, leurs uniformes gris-vert et toujours les svastikas peints sur tous les véhicules et présents sur les uniformes, les brassards. Ils viennent un matin sonner chez Marie-Ernestine, ils ont besoin de bois pour construire des barrières : la ligne de démarcation passera par La Bassée, de 1941 à 1943.

On voit mal comment refuser de leur céder le bois qu'ils demandent, d'autant qu'ils veulent aussi réquisitionner de la nourriture, des œufs, des poules, et Marie-Ernestine, contrainte d'accepter si elle ne veut pas d'ennuis, s'en rendra malade pendant des jours – oui, on aurait mieux fait de vendre la menuiserie et la scierie quand on nous avait proposé de les racheter il y a des années, pourquoi diable ne l'avions-nous pas fait, oui – soudain elle se souvient – elle baisse d'un ton, elle murmure, défaite… c'était en mémoire de Jules. Puis, plus fort, elle se reprend, oui, ça, il doit être fier, Jules, s'il nous voit de là où il est…

Pour la première fois, Marguerite essaie, avec Lucien, de consoler sa mère ; elle lui dit,

Non maman, non. De là où il est Jules ne voit rien, pas plus que ta mère et qu'aucun de ceux qui sont morts, tués à la guerre ou morts de leur belle mort, ceux-là n'en savent rien et le malheur est pour ceux qui vivent aujourd'hui, il n'y a aucun regret à avoir.

C’est vrai, Marguerite a raison, confirme Lucien.

Marie-Ernestine a fait ce qu’il fallait faire, nous sommes en zone occupée et bordons les deux zones, juste à la démarcation – on se demande qui a dessiné cette étrange ligne qui ressemble à un graphique de statistique qui monterait en flèche du Sud-Ouest pour virer en épingle en Indre-et-Loire et stagner le reste de son voyage, ligne plate jusqu’à l’Est avant de remonter au Nord. Par un fait étrange, la ligne, la trop fameuse *Demarkazionslinie*, chez nous, passe par le cimetière – ce dont nous reparlerons –, et il n’est peut-être pas inutile de rappeler qu’elle a été supprimée le 1er mars 1943 alors que l’occupation totale du pays date du 11 novembre 1942. Il n’est pas inutile non plus de rappeler que, paradoxalement, la zone libre est plus difficile à vivre, au moins au début, parce qu’elle voit pendant quelques mois surgir des réfugiés qu’il faut bien nourrir et loger quelque part, avant de pouvoir les laisser retourner chez eux quand il est clair que l’Occupation va durer un moment – voire toujours – on n’est pas sûr que la France retrouvera sa liberté. Nous, du côté de la zone dite occupée, on s’évertue à comprendre où passe la ligne, qui a l’air de changer au gré des lubies allemandes, ceux-ci déplaçant les poteaux aux couleurs nazies de dizaines voire de centaines de mètres ; il faudra des planches, des guérites, tout ça fourni gratuitement par les scieries, la scierie de Marie-Ernestine n’échappant pas à la règle.

Il faudra bien vivre avec ces soldats dans leur guérite, avec les patrouilles de jour et de nuit, les chiens dès février 1941 avec, à tous les carrefours, les barbelés et les croix de bois comme barrières. L’Allemagne impose sa présence, à laquelle il faut bien répondre, oui, répondre aux doléances de l’envahisseur qui aura des bouches à nourrir et des hommes à loger ; alors, tant qu’ils ne réquisitionnent pas la maison, se disent ensemble mère et fille, mais aussi Lucien, disons oui à tout, n’oublions pas que nous avons deux jeunes hommes qui sont prisonniers quelque part et que notre comportement pourrait – qui sait ? – avoir des répercussions sur leur libération, alors disons oui et espérons que les Allemands ne réquisitionneront pas la maison pour quelques officiers, croisons les doigts – et surtout prions comme autrefois Marie-Ernestine et sa mère priaient ou quand, plus tard, Marie-Ernestine avec sa fille de trois ans priaient pour le retour de Jules et la victoire de la France. Marie-Ernestine, livide et presque aphone, acquiesce : pour la première fois de sa vie elle sait

que sa fille a raison et que sa parole est juste. Elle n'en dira pas autant lorsqu'elle verra la réaction de Marguerite lors de la libération de Rubens, et son retour à la maison.

Car voilà, débarquant d'un car venant d'on ne sait où, Rubens court dans La Bassée retrouver son père qui est dans son cabinet, en plein travail. Fous de joie, le père et le fils se serrent dans les bras l'un de l'autre, Lucien appelle Marie-Ernestine au téléphone pour lui annoncer la nouvelle et elle, qui n'arrive pas à maîtriser son émotion, veut la partager ; Marie-Ernestine monte l'escalier en courant,

Marguerite ! Marguerite ! Viens vite !

elle rejoint sa fille dans sa chambre pour annoncer la nouvelle – oui, une bonne nouvelle, enfin –, on imagine Marie-Ernestine et Marguerite se retrouvant alors que celle-ci sort de sa chambre et court vers sa mère,

Dis-moi ! dis-moi !

en criant et sa mère ne voit même pas l'erreur dans laquelle elle est en train d'induire sa fille, aveuglée qu'elle est par sa propre joie elle ne voit pas qu'elle va commettre une erreur qu'elle aura du mal à se pardonner et que sa fille ne lui pardonnera pas –

Oui une bonne nouvelle, enfin une nouvelle –

Il est libéré ? Il est libre, il est –

Marie-Ernestine comprend.

Oui… enfin… pardon… c'est Rubens, Rubens est libéré.

Le visage de Marguerite se décompose, l'univers entier semble s'effriter, se désagréger, s'effondrer sous ses pieds –

Mais s'il est libéré, c'est qu'ils libéreront les autres aussi, c'est qu'André sera libéré bientôt,

reprend sa mère.

J'espère, oui –

C'est sûr.

J'espère que tu dis vrai.

J'en suis sûre.

Tant mieux pour lui.

Et, voix défaite, visage effondré par la déconvenue et l'espoir brisé – le sentiment d'injustice aussi – Marguerite retourne dans sa chambre et referme la porte derrière elle.

Sur le palier, sa mère hésite à frapper à la porte, et, pour la première fois de sa vie, elle éprouve une empathie si vive pour sa fille et la comprend tellement qu'elle voudrait lui demander pardon et la prendre dans ses bras, la serrer fort dans ses bras, oui, elle, comme jamais, et lui demander pardon de lui avoir causé une telle déception. Mais elle reste plantée comme une idiote et se dit qu'elle l'est, oui, idiote, une pauvre idiote, faut-il qu'elle soit idiote, c'est vrai, se dit-elle, je n'ai jamais su parler à cette enfant.

79

Alors maintenant : attendre. Mais qu'est-ce que ça veut dire, attendre, quand tout le monde a l'air de s'accommoder du quotidien. Le bonheur de Lucien, de Rubens, de Marie-Ernestine est d'une obscénité insoutenable pour Marguerite, qui feint au départ d'être soulagée et heureuse pour lui, et, comme les autres, elle pose des questions sur les conditions de son emprisonnement, mais ce n'est pas tant pour savoir ce qu'il a vécu que pour savoir ce qu'André doit continuer à endurer quelque part, non plus à Dunkerque, car elle a lu dans sa dernière lettre qu'il allait être transféré en Allemagne, comme des milliers d'autres. Dorénavant plus aucun courrier n'arrive, André ne répond plus à ses lettres et celles-ci lui sont retournées des semaines plus tard.

En voyant Rubens, elle partage la stupéfaction sur les visages, les longs silences qui s'imposent ; le Rubens qui est revenu est d'une pâleur maladive, a perdu une dizaine de kilos et possède une gravité que sa jeunesse d'autrefois semblait rendre impossible ; ses yeux brillent différemment et, bizarrement, on pourrait dire que c'est maintenant qu'il est revenu amaigri qu'il a gagné en *épaisseur*. Lui qui se vantait de tout, si facilement fier de ses prouesses avec les armes à feu et prétendant qu'il les attendait, les Allemands, semble presque muet lorsqu'on lui pose des questions auxquelles il ne répond que par des moues perplexes, la bouche molle, abêtie, trahissant une lassitude si grande à l'idée de retraverser, même en mots, son emprisonnement. Il semble frappé d'aphasie, et même d'une terreur si ancrée en lui qu'elle resurgit avec cette expression douloureuse qui contraste avec les sourires et le verbe haut de Lucien et même de Marie-Ernestine, tous les deux tellement excités par la joie que,

pour Marguerite, ils en oublient toute réserve et pudeur, s'abandonnant à des sourires plus grands qu'eux, Lucien ne résistant pas à des blagues qui n'en finissent plus de tomber à plat, comme tombent ces bons mots dont il est friand quand Marie-Ernestine, d'habitude, les déteste ; mais cette fois elle acquiesce et rit aussi, d'un rire nerveux. Son visage s'empourpre, ses doigts s'agitent sur la table ou sur sa serviette qu'elle tamponne ensuite sur sa bouche.

À chaque repas cette ambiance détendue et presque festive tord le ventre de Marguerite ; sans même s'en rendre compte, ils ne la voient pas, elle est invisible, elle dont le mari n'est pas rentré, dont l'homme qu'elle aime est perdu quelque part en Allemagne, elle dont les enfants se réjouissent avec les autres et parfois demandent,

Quand est-ce que papa va revenir ?

Bientôt, bientôt,

répond-elle comme si elle craignait de déranger, ou bien c'est Marie-Ernestine qui répond, non pas à voix basse mais au contraire

Bientôt, il va rentrer bientôt

avec force et autorité, presque avec sévérité, comme si la question des enfants était incongrue ou que la réponse était si évidente que la question ne méritait pas d'être posée. Marguerite ne s'en rend pas compte, mais sa mère la regarde à la dérobée, Marie-Ernestine est réellement peinée pour sa fille – et si elle fait taire les enfants c'est qu'elle sait la situation insupportable pour Marguerite. Mais quoi dire qui ne risque de passer pour un excès de pitié, car non, il n'est pas mort, André, il va revenir, lui aussi va revenir. Il faut faire attention à ne pas trop s'apitoyer, Marguerite pourrait y voir une forme de renoncement, alors c'est Marie-Ernestine, quand on trinque au retour de Rubens, qui, portant haut son verre et se levant solennellement,

Trinquons aussi au retour prochain d'André !

et tous lui obéissent de bonne grâce, c'est vrai, on veut marquer qu'on pense à lui et qu'à travers lui on pense aussi à sa femme. Mais Marguerite, au lieu d'en être reconnaissante, se sent d'autant plus prisonnière de cette parodie, elle ne croit pas qu'ils attendent André, non, ils sont trop heureux pour l'instant, dévorés, défigurés et oublieux, obscènes à cause des gestes hypertrophiés de leur joie ; et si l'heure est à la monstruosité de la joie, c'est aussi que les enfants d'André eux-mêmes y sont tout entiers dévoués parce qu'ils sont contents de revoir ce *tonton* Rubens qui, lui, hagard, épuisé, joue

aussi cette comédie mais n'y croit pas du tout ; tout juste s'il est étonné et à peine convaincu d'être vivant, d'être rentré, car tout ce qu'il a vécu n'a pas seulement été un enfer, mais d'abord un échec et une honte, la défaite de la France, cette débâcle dont il se sent en partie responsable. Il lui semble qu'il est le seul à s'en soucier ici, et même si parfois il veut évoquer son amertume, il s'entend répondre qu'on verra ça plus tard, car d'abord,

Il faut te remplumer !

tous le lui disent, son père et sa belle-mère les premiers, mais aussi ceux qui viennent prendre des nouvelles, des maisons d'à côté ou de La Bassée ; son cas intéresse, il est l'un des tout premiers à rentrer – d'autres suivront, on les attend, on les guette, et tous les jours il en arrive, même si au total ils sont peut-être une dizaine, une quinzaine, guère plus, à revenir entre la fin 1940 et 1941, ce qui laissera penser à Marguerite – et peut-être à d'autres – que le retour de Rubens ne s'est pas fait tout seul… ainsi, lentement, presque malgré elle, sournoisement on pourrait dire, puis de plus en plus clairement, l'idée se précise que Lucien a peut-être joué de relations pour accélérer le retour de son fils – pourquoi pas, ce serait possible. Un notaire, Marguerite se dit que ça connaît des sous-préfets, que des sous-préfets ça connaît des préfets et que des préfets ça connaît des ministres et des militaires, tout un monde lointain, inaccessible, qui peut s'entraider pour le plaisir de montrer qu'il a le pouvoir de le faire. Alors, une fois cette idée ancrée en elle, Marguerite regarde Lucien différemment et observe que cette idée n'est pas venue à l'esprit de sa mère, ou alors, si elle lui est venue, elle ne pense peut-être déjà plus à André, qui est moins important que ce salaud de Rubens – que Rubens ait été pistonné par son père est une chose qui ne la choque pas, pour ses enfants Marguerite aurait fait pareil que Lucien, oui, pourquoi pas, *à la guerre comme à la guerre*, mais ce qui est sûr c'est que s'il est intervenu pour son fils il ne l'a pas fait pour son gendre, et qu'il s'est bien gardé de le dire. On a beau avoir tous les appuis de la terre, Lucien ne pourrait jamais faire libérer les deux hommes et, tant qu'à choisir, naturellement il avait fait libérer son fils, et, d'une certaine manière, avait condamné ainsi André à la prison en Allemagne.

Marguerite, pendant chaque repas, boit pour se cacher derrière un verre, pour qu'on ne voie pas sur son visage les mauvaises idées qui poussent en elle. Elle boit pour que la tête lui tourne, pour oublier dans un vertige – un mouvement dansant dans un cerveau qui chavire – et réussit alors à ne pas

retenir que, sans doute, Lucien n'est pas pour rien dans la libération de son fils – elle boit pour oublier comment ce salopard feint de ne pas le savoir, il faut boire encore un peu, oui, pour s'étourdir et rendre tout plus léger et étouffer cette colère qui monte en elle – elle les hait, ces hommes-là, la petite-bourgeoisie notariale, *tels pères tels fils*, mesquins – lâches – Marguerite se demande combien Lucien a payé de compromission pour la liberté de son fils.

Pourtant, au retour de Rubens, elle avait ressenti pour lui une réelle vague de joie et de soulagement mêlés, oui, venue d'elle ne sait pas où mais qui l'avait soulevée jusqu'à sentir monter l'émotion – comment un homme peut-il autant changer et vieillir à ce point en un an ? Elle avait été surprise aussi, parce qu'il l'avait prise dans ses bras et lui avait murmuré d'une voix vibrante et chaleureuse, *aimante*,

Je suis sûr qu'il reviendra

comme si eux seuls pouvaient comprendre.

Elle était restée muette, et, comme les autres, avait été impressionnée par l'écart qui séparait le Rubens que tous avaient devant les yeux et celui qui, disparu, déjà lointain, était parti de chez eux l'année d'avant.

Puis les heures avaient passé, et, lorsqu'était revenue l'image et le sourire d'André devant ses yeux, elle avait su que lui aussi avait dû changer et que cet André-là, qu'elle avait aimé, quoi qu'il se passe, elle ne le reverrait jamais.

Pour Marguerite, ce monde-là devient vite irrespirable ; au bout de quelques jours elle reprend son vélo et s'élance à travers les chemins de campagne ; elle va aussi jusqu'au cimetière rendre visite à la tombe de sa grand-mère et d'un grand-père qu'elle a l'impression d'avoir côtoyé tant on lui en a parlé, et, bien sûr, elle termine par une visite au monument aux morts, dont elle s'étonne que les nazis ne l'aient pas détruit, se contentant, si l'on peut dire, de cacher les noms des héros morts pour la France par des calicots rouges flanqués d'un cercle blanc et de la croix gammée ; Marguerite ne la voit plus, la présence allemande qui s'est installée dans la vie des gens de telle sorte qu'ils n'y font plus tellement attention, au point que c'est avec une certaine décomplexion qu'on aide, qu'on donne un coup de main ; personne ici n'aurait la prétention de se dire résistant quand il donne un jouet à un gosse, une veste à un homme, une miche de pain à une

famille. Les résistants font des choses dangereuses à l'abri des regards, ils mettent leurs vies en danger alors que nous, ici, pour ainsi dire les petites choses de tous les jours ne comptent pas, on les fait, c'est tout, l'air de rien ; ainsi, Marguerite voit de ses yeux toute une procession qui, une fois dans le cimetière, se détourne de la mise en terre en laissant le pauvre cadavre seul avec son curé et une dizaine de proches pendant que, derrière, une trentaine d'autres, de tous âges, femmes et hommes confondus, vêtus de noir, courent vers le mur du fond où les attend une échelle, que les enfants et les femmes empruntent pendant que les hommes se font la courte échelle et que tout le monde disparaît de l'autre côté du mur, côté zone libre.

Marguerite voit ça, tout le monde le voit ; le curé, ses ouailles, et même les gendarmes qui détournent le regard et repartent sur leurs bicyclettes en se demandant bien pourquoi ils étaient venus par ici. Marguerite en rirait presque, elle trouve ça bien ; elle sait qu'on fait passer des réfugiés, tout le monde le sait, on les héberge une nuit ou deux, on nourrit les enfants, soigne les vieillards et elle trouve ça beau ; un instant elle pense à son père, son sacrifice pour les autres, puis, oui, Marguerite se dit que quand même il y a cette entraide, malgré tout elle la voit, là, tout près d'elle ; alors elle se dit qu'elle aussi doit demander de l'aide ; elle peut demander aux gendarmes et au maire, qui doit savoir quelque chose, qui pourrait l'aider à obtenir le moyen de rejoindre André en Allemagne – elle y est prête –, oui, et survivre aussi, elle y est prête – elle sait comment une femme peut se procurer de l'argent et un lit facilement – elle pense à Paulette, que devient Paulette, elle est certaine que Paulette réussit à s'en sortir quelque part à Paris ou ailleurs.

Alors sa décision est prise.

Marguerite déboule chez les gendarmes et leur explique ce qu'ils savent déjà, ce qu'ils savent trop bien. Le STO n'existe pas encore officiellement, Laval le créera en 1943, mais déjà des prisonniers ont dû être réquisitionnés, alors que dire à leurs femmes, oui, madame… Qu'est-ce que vous croyez ? Et c'est l'air dépité et navré qu'ils répondent ce qu'ils répondent à tout le monde,

Madame, les Allemands ne nous donnent pas ce genre d'informations, vous pensez bien

et lorsqu'elle insiste,

Mais si vous les leur demandiez, ces informations, si vous insistiez, si vous trouviez la bonne personne, et si vous ne pouvez pas, dites-moi au moins qui peut m'aider, où est-ce que je peux aller ?

elle s'entend répondre les mêmes mots, les mêmes refus. Dépitée, Marguerite se retrouve dans le bureau du maire ; les gendarmes l'ont envoyée chez lui en lui répétant qu'il n'en saurait sans doute pas davantage, et elle comprend très vite qu'avec sa façon de contourner le problème, avec son obséquiosité qui n'a rien à envier à celle du curé, elle n'en apprendra pas plus : elle n'aura rien. Elle a presque envie de lui dire qu'elle est bien heureuse de savoir que personne de chez elle n'a voté pour lui aux dernières élections, et que si elle lui mettait de force la tête entre ses deux seins peut-être trouverait-il une idée, un nom, une adresse, une personne à qui elle pourrait être recommandée pour avoir enfin des informations sur ce que devient son mari, car quelqu'un doit bien savoir.

Les autorités allemandes le savent, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, finit par lâcher le maire, vous croyez que je passe ma vie à déjeuner avec ces gens-là ? Si vous voulez rencontrer des Allemands, ce n'est pas ici qu'il faut venir, ici, les officiers, il n'y en a pas, quelques sous-officiers et des troufions, c'est tout, c'est à la sous-préfecture que vous pourriez demander, peut-être que là-bas… je ne sais pas… mais une femme…

Quoi une femme ?

Faites attention qu'on ne vous voie pas trop dans leurs bureaux, les gens se posent vite des questions et si vous voulez des conseils –

Je les emmerde, les gens.

Écoutez-moi, ce conseil, écoutez-le : attendez que votre mari revienne de lui-même, ils finiront par les relâcher, ça risque d'être long, ça oui, je le sais, les prisonniers ne leur servent pas à rien, c'est de la main-d'œuvre gratuite dans les usines d'armement ou des choses comme ça, c'est sans doute là qu'il est, votre mari, aux travaux forcés la journée et en prison le reste du temps –

Marguerite ressort de la mairie, ses jambes se dérobent sous elle. Elle va prendre l'air, ça va aller, même si elle est folle de colère – une colère froide qui lui glace l'intérieur des os – on aide les réfugiés, tout le monde s'entraide, les bourgeois s'aident entre eux et les gens du peuple s'aident

entre eux et elle, qui n'appartient à personne, peut crever, André peut crever, ces Français sont tous des lâches et des merdes humaines.

Avant de rentrer à la maison, puisqu'elle sort de la mairie, elle fait un détour et va se jeter un verre de mousseux dans le premier troquet venu. Ici, elle les connaît tous – oui, comme au bon vieux temps ; elle boit au comptoir et sent les regards insistants d'une tablée de trois soldats allemands, comme si leurs mains rugueuses caressaient déjà son dos ; elle a envie d'aller leur cracher à la gueule, mais soudain elle pense à Paulette et se dit que ces pauvres gars n'y sont pour rien. Une seconde elle ferme les yeux – le temps lui revient des verres et des saisonniers qui tournaient autour d'elles deux comme si elles étaient des déesses, des princesses, des *petites salopes* peut-être, mais ce n'est pas donné à tout le monde d'être la *petite salope* que tout un village voudrait mettre dans son lit – comprenne qui peut – et elle sent monter l'amertume et la tristesse –

Ah, ma Paulette, comme je te regrette. Toi, tu saurais, tu saurais ce que je dois faire.

80

Qu'est-ce que c'est un Juif ? Elle n'en sait rien et ne comprend rien à la politique. Un Juif, elle ne sait pas si c'est quelqu'un de différent, une race – se demande-t-elle –, une religion, autre chose, elle n'en sait rien, elle n'en connaît pas, des Juifs ; elle n'en a jamais vu ou alors si elle en a côtoyé ceux-là ont bien caché leur jeu. Quand elle entend Rubens ou Lucien parler des lois antijuifs, de la façon dont Pétain est un zélateur gâteux des nazis et non pas l'homme qui a sauvé la France – celui-ci est mort avec la mémoire de 14-18, un fantôme –, aujourd'hui l'homme fort de la France est l'ennemi des Français, elle répond systématiquement que grâce à Pétain Rubens n'est pas mort puisqu'il est revenu chez lui et qu'ils feraient peut-être mieux de le remercier, Pétain, plutôt que d'être ingrats comme ils le sont.

Alors le ton monte, Lucien, Rubens et Marie-Ernestine lui font valoir que décidément elle ne comprend rien à rien, qu'elle ne veut pas voir que Pétain a fait de nous les esclaves des nazis, et elle hausse les épaules en disant oui mais tout ce qu'ils disent sur les Juifs c'est peut-être vrai, on n'en sait rien, nous, d'ici, vous en avez déjà vu, des Juifs ? Il paraît qu'ils sont

tous millionnaires et radins et qu'ils tiennent les banques et que c'est comme un parasite qui ronge le monde, dit-elle, s'échauffant parce qu'elle sait que tous les soirs, dès qu'ils le peuvent, les trois autres écoutent Radio Londres et qu'ils parlent avec admiration de de Gaulle alors qu'elle, ce trop grand bonhomme, elle ne sait même pas qui il est.

C'est un nom, un mot : les Juifs, ce mot, *Juif*, qu'elle confond avec Suisse quand elle dit *radin comme un Suisse*, depuis qu'elle est petite parce que sa grand-mère le disait déjà. Cette confusion phonétique, lorsqu'elle la répète, elle voit bien comment elle fait bondir Lucien et Rubens et même sa propre mère, oui, ils la prennent tous pour une idiote – elle le sait bien qu'elle était nulle à l'école et qu'elle ne croyait pas le quart de ce qu'on lui disait, et, maintenant, elle reconnaît bien volontiers qu'elle n'y comprend rien en politique, qu'elle ne sait rien, que les Juifs et les Suisses peuvent être les mêmes ou pas du tout les mêmes, elle n'en sait rien et s'en fout, elle voudrait juste qu'on l'aide à retrouver son mari ou au moins à avoir des nouvelles de lui et raconte comment elle voit que tout le monde aide les réfugiés, les Juifs, les communistes, n'importe qui, à s'enfuir, à traverser la zone occupée et qu'elle qui ne demande que le minimum, parce qu'elle est la fille de Jules et de ce fait ne doit avoir besoin de rien, personne ne veut l'aider ; donc, qu'ils soient tous d'accord ou non, Marguerite les informe avec conviction que bientôt elle va prendre le car pour aller à la sous-préfecture, et tant pis s'ils lui font la gueule parce qu'elle va directement parler avec des Boches ; s'ils ne sont pas contents, s'ils font comme le maire lui a dit quand il a insisté en répétant qu'il n'est pas bon pour une femme d'être vue là-bas parce que tout de suite les gens causent, eh bien qu'ils se racontent ce qu'ils veulent, elle les emmerde, elle fera ce qu'elle a à faire et ce qu'elle veut car ici personne ne veut l'aider, tout le monde l'a toujours prise pour une conne parce qu'elle défendait son père et que tous les autres étaient jaloux de ce qu'il avait fait pour la France, eux dont les pères n'avaient été que des embusqués, des gueules cassées ou des lâches, des morts pour rien, par hasard, pour s'être trouvés au mauvais endroit au mauvais moment, elle ne les avait jamais aimés comme eux ne l'avaient jamais aimée et la traitaient de

Fille de

parce qu'elle était la fille de Jules qui avait éclipsé le mérite de tous les autres soldats pourtant eux aussi tombés pour la France – et ça, on le lui

avait reproché et on le lui reprochait encore – et aussi

Fille de

la pianiste – cette grande pianiste dont le talent était immense avait-on dit, même si personne ne l'avait jamais entendue jouer parce qu'elle se tenait à l'écart du monde, c'est-à-dire du petit peuple qu'elle regardait de haut comme si elle était une princesse, une duchesse, une reine, comme toute cette famille qui de toute façon avait exploité tout le monde en leur louant des maisons, des fermes, en leur donnant du travail mal payé, et elle, cette

Fille de

était aussi

La petite-fille de

et ça on ne le lui pardonnerait jamais, elle paierait pour les autres, elle le savait.

Ce soir, elle finit par s'engueuler avec Lucien et Rubens quand elle voit qu'ils se moquent d'elle parce qu'elle est ignorante au point de confondre les Suisses et les Juifs ; ils sont exaspérés quand elle répète sans trop savoir pourquoi les arguments antisémites que tout le monde rabâche dans la rue, avec une telle naïveté que ça en ressemble à de la bêtise, de la provocation et de l'entêtement, alors qu'on lui fait remarquer que dix secondes auparavant elle reconnaissait ne rien comprendre à la politique ; et elle se défend, veut renvoyer les coups, puis soudain cesse de se battre, elle est fatiguée ; de toute façon elle s'en fout, des Juifs comme du reste, alors elle monte se coucher, à la fois épuisée par la colère et le sentiment de révolte. Elle pense à André, c'est sa seule obsession. Depuis si longtemps il lui manque, elle veut tellement savoir où il est, ce qu'il fait, l'imaginant dans un état de dégradation physique et mental bien pire que celui dont Rubens était chaque jour en train de se remettre, lui qui avait repris du poids et l'envie d'en découdre avec les Boches, qu'elle soupçonnait d'être entré dans la Résistance sans en être certaine – certaine seulement qu'ils écoutaient Radio Londres en famille, tous les soirs ou dès qu'ils le pouvaient, dès qu'elle avait le dos tourné.

Et cette nuit, donc, cette même nuit pâle et grise d'une mi-saison qui ne se trouve pas elle-même, humide et tiède, Marguerite se relève et descend dans la cuisine où, sans réfléchir, elle ouvre une bouteille de vin blanc et repart dans sa chambre – elle oublie de prendre un verre et, du fond de son

lit, boit au goulot, regardant fixement sa fenêtre et le volet fermé, opaque comme la nuit, comme le monde, comme l'avenir ; le vin blanc brûle et son cerveau chauffe et danse et, lorsqu'elle est vide, la bouteille glisse dans un roulis de vagues et s'échoue sous son lit. Marguerite n'y fait pas attention car elle se relève une nouvelle fois et va fouiller dans son armoire, c'est plus fort qu'elle, sans réfléchir elle se déshabille et regarde la femme nue dans la nudité crue du miroir. Elle voit ce corps qui est là et qui attend, debout mais fléchissant, tanguant comme un arbre ou un roseau sous le poids du vent ; elle ouvre l'armoire et sait où elle va la trouver, elle prend le temps qu'il faut pour ça, elle l'enfile sans rien dessous, c'est froid, ça gratte, mais c'est aussi délicieusement excitant, presque une excitation sexuelle, elle essaie d'arranger sa chevelure avec ce qu'il reste du bandeau des fleurs d'orangers – les fleurs sèches, mortes – et sa robe blanche qui sent encore le parfum de fête d'un mariage trop vieux.

Elle dévale l'escalier et sort de la maison en courant sans savoir pourquoi, mais sûre de ce qu'elle fait, oui, elle traverse le hameau, personne ne la voit, une dame blanche au milieu des maisons qui dorment, de la pierre qui dort, des arbres qui dorment en tendant leurs branches vers les étoiles et le silence de la nuit ; elle qui court et ne voit rien, qui ne s'arrêtera que lorsqu'elle aura traversé les champs qui descendent vers la rivière, elle veut voir la rivière, entendre l'eau, non, pas l'entendre, elle ne sait pas et voudrait crier, tout en elle veut crier et peut-être qu'elle déchire le bas de sa robe de mariée mais peu importe, elle s'arrête, en contrebas voit la masse noire et lourde de l'eau qui coule d'un flux lent et régulier ; elle l'aperçoit et s'assied, puis se couche dans la terre, au bord du champ ; elle sait qu'elle va se laisser glisser en faisant une roulade, elle prendra de la vitesse, se cognera à des pierres, se fracassera contre des racines ou des tronçons de bois, se déchirera à des ronces, elle prendra de la vitesse et finira entortillée dans sa robe et mourra vite, noyée, saisie par l'eau glacée, le corps empesé de boue. On la retrouvera le lendemain ou le surlendemain ou peut-être seulement dans trois ou quatre jours, ou plus encore, gonflée d'eau comme une outre pourrie, déformée, obscène – elle ne veut pas le savoir, le vin blanc dans sa tête lui envoie des souvenirs de mains d'hommes sur son corps, des mains d'André sur sa robe de mariée, elle va fermer les yeux et bientôt tout sera fini.

Le lendemain, elle aura tout oublié ; comment elle n'avait pas roulé sur la pente jusque dans la rivière, comment elle avait seulement glissé puis s'était relevée difficilement et, pitoyable, avait fini par rentrer en évitant le moindre bruit, retirant ses chaussures, soulevant sa robe comme pour l'empêcher de se salir, même s'il s'agissait seulement d'éviter le frottement et le bruit. Pour le reste, la robe finirait en boule au fond d'un placard et y resterait un moment. Mais pour cette nuit, c'est une sorte de femme sauvage couverte de terre et griffée par des ronces qui se couche et se laisse embarquer par le sommeil à défaut d'avoir eu le courage d'embarquer pour la mort – soudain elle a eu peur lorsqu'elle s'est laissé glisser jusqu'à l'eau, s'élançant dans une roulade dont elle savait bien qu'elle ne produirait pas assez d'élan, qu'il y aurait trop d'obstacles pour la laisser échouer tout en bas ; elle savait qu'elle serait freinée au bord de la rivière, peut-être près d'y sombrer mais n'y sombrant pas – non, pas encore, pas déjà, avait eu l'air de la narguer la mort en lui susurrant, avec une certaine lassitude, va, remonte d'où tu viens, traverse le champ et remonte encore, longe le chemin d'aubépines, passe devant le calvaire et le lavoir, pousse doucement la grille et quand tu arriveras devant ta maison retire tes chaussures. Fais-toi invisible et fantôme, car, morte, tu l'es déjà suffisamment pour ne pas avoir besoin de moi, avait semblé lui murmurer d'un ton hautain la faucheuse, sa propre mort, ajoutant : demain matin tu prendras ta bicyclette et tu seras vêtue du mieux que tu pourras, tu porteras un chapeau et tu te maquilleras, tu iras place de la Mairie et tu ne manqueras pas de prendre un billet pour monter dans le car – et le cœur battant, l'impression de risquer ta vie, de jouer avec le feu, de tenter le diable en récitant des prières auxquelles tu ne crois même plus,

Notre Père qui êtes aux cieux

en t'installant tu regarderas ceux qui, comme toi, de village en village, monteront et s'installeront dans le car, bien habillés, les hommes en costumes noirs et les femmes en jupes claires, roses et parme, avec leur manteau élimé et leurs chaussures à talons, avec les derniers bas qu'elles auront réussi à préserver jusque-là, et puis des chapeaux-cloches et des plumes pour masquer l'indécence de manteaux ou de robes trop usés ; le chauffeur vous y mènera comme il le fait tous les deux ou trois jours quand

il emprunte cette route, et, en trois quarts d'heure peut-être, vous y serez, vous serez au centre de la ville, en pleine sous-préfecture. Ton cœur battra trop fort dans ta poitrine parce que c'est là que tu iras, à la sous-préfecture, où tu as déjà préparé ce discours que tu peaufineras le temps de ton voyage, voilà, je voudrais voir le service des prisonniers de guerre, et tu demanderas à voir un officier allemand, n'importe lequel pourvu qu'il puisse te renseigner, ou une secrétaire, une Française de préférence, mais sinon un soldat, un sous-officier ou un officier, un Boche quelconque derrière un bureau, en uniforme avec sa croix gammée au bras. Tu diras : je viens parce que mon mari est prisonnier en Allemagne et je veux savoir où il est, je voudrais le rejoindre, le joindre, lui écrire, au moins être certaine qu'il est vivant et savoir ce que peut être sa vie, de quoi sont faites ses journées, sortir de cet enfer où je suis seule avec son silence. Vous êtes organisés, vous, les Allemands, vous êtes disciplinés, pas comme chez nous où c'est toujours le bordel, mais vous qui êtes si droits dans vos bottes et savez si bien faire la guerre, ce n'est pas possible qu'il n'en y ait pas un qui sache me dire où et quand mon mari a été incarcéré et ce qu'il fait, et comment il vit, et où je peux le retrouver.

Puis la mort ne lui avait plus rien dit, plus rien ordonné, plus rien suggéré, et, jusqu'au matin, Marguerite s'était retrouvée seule et avait pris le car, place de la Mairie.

Il s'en faudra de peu qu'elle doive repartir sans avoir vu personne ; on l'aura fait attendre des heures, assise dans un hall trop spacieux et froid, où elle aura été frappée par la présence des bruits de bottes des quelques officiers allemands qui marchent droit, rapidement, montent des marches, disparaissent derrière des portes, se font le salut nazi entre eux, sans un regard pour la masse des Français qui traînent comme des cloportes dociles ou pressés selon qu'ils travaillent à la sous-préfecture ou pas, impressionnés et demandeurs, inquiets, suffoqués de devoir se faire aussi minuscules qu'un enfant dans une cour d'école, la honte et le dégoût au ventre, la peur collée à la peau,

Excusez-moi je voudrais –

balbutiant leurs demandes comme s'ils avaient oublié qu'on pouvait les formuler les yeux dans les yeux, avec des gens qui sont des gens comme nous. Mais seulement, même Français, ceux-là ne sont pas comme eux, ils

sont de l'autre côté des bureaux, ils occupent la bonne place et vous le font savoir quand ils vous condamnent à attendre encore sur une chaise qui vous fera mal au cul pendant deux ou trois heures avant qu'un Boche quelconque, celui qui parle un français correct ou à peu près, vous reçoive avec un semblant de courtoisie, voire d'intérêt, en vous demandant ce qui vous amène.

Ah oui, la guerre, c'est terrible,

dira-t-il, et il ne manquera pas de vous dire que lui-même a laissé sa femme et son bébé tout au fond de l'Allemagne et qu'il éprouve bien le mal du pays, qu'il serait bien mieux chez lui, mais, que voulez-vous, il est au service de son pays. Il écoutera Marguerite comme tous les jours il écoute des dizaines de gens inquiets, dont les voix s'épuisent à des demandes qui n'aboutiront à rien, les fesses au bord des chaises, les femmes agrippées à leur sac à main et les mains des hommes pendantes sur leurs genoux, ou qu'ils glisseront entre les genoux et la chaise, comme des gosses, oui, comme quand ils étaient petits, sauf qu'ils ressortent troublés par la courtoisie et l'élégance et la gentillesse de cet Allemand, oui, après tout ils ne sont peut-être pas tous mauvais, mais ces drapeaux nazis partout, ce portrait de Hitler sur le mur du fond, derrière le bureau, tout ça, et l'uniforme du soldat – officier ? sous-officier ? simple soldat ? étudiant ? –, sa taille impressionnante, il a l'air tellement plus grand que nous et il a l'air tellement à l'aise, tellement *chez lui* que malgré sa courtoisie on se sent pris à la gorge et étouffé, *envahi*, et on regrette bientôt d'avoir fait cette démarche naïve et folle d'être venu se compromettre pour essayer d'avoir des nouvelles d'un fils ou d'un mari prisonnier quelque part, et l'on repart tremblotant et vidé de toutes ses forces, convaincu qu'on n'aura jamais le courage de revenir, comme on nous engage pourtant à le faire la semaine prochaine ou dans quinze jours, pour voir comment le dossier a avancé, si on a eu des renseignements, on ne sait jamais.

Lorsqu'elle ressort du bureau de l'Allemand, Marguerite ne s'est pas laissé impressionner par sa connerie d'uniforme et toute cette mise en scène, ces simagrées de l'homme simple qui voudrait retrouver sa femme et son bébé, rien à foutre, ce n'est qu'un connard comme un autre ; elle veut juste qu'il lui trouve ce qu'elle est venue chercher, et tout amoureux de sa femme qu'il est et tout à son mal du pays, elle a bien vu qu'il s'est relevé et l'a reconduite à la porte, et lui a serré la main un peu trop longuement. Elle

a remarqué qu'il était plutôt bel homme et qu'il le savait. Elle les connaît bien, Boches ou pas, les hommes ont des crocs à la place des dents quand ils sourient aux femmes qu'ils convoitent avant même de le savoir. Celui-ci ne fait pas exception à la règle, mais oui, cher monsieur, promis, je reviendrai la semaine prochaine à la même heure et vous me donnerez des nouvelles de mon mari si vous avez réussi à en avoir. Je compte sur vous – et l'homme lui serre longuement la main, une grande poignée ferme qui la traverse malgré elle, une main bien large et douce, forte, Marguerite en tremble à l'intérieur d'elle-même – depuis combien de temps un homme ne l'a pas touchée ?

81

Elle reviendra, oui, la semaine d'après, le même jour à la même heure, et déjà elle reconnaîtra dans le car des visages d'hommes et de femmes qu'elle avait vus la semaine précédente. En attendant cette heure de retourner sur la place de la Mairie de La Bassée, d'attendre le car, elle y pense toute la semaine, presque jour et nuit – c'est sa première pensée au réveil.

Le soir du premier jour où elle est entrée dans la sous-préfecture, à table, alors que personne n'ose lui demander si elle y est allée, elle se doute que tous sont au courant et qu'ils attendent que d'elle-même elle évoque le sujet. Tous aimeraient savoir non seulement ce qui s'est passé mais comment elle peut le raconter, sa version des faits, qu'ils pourront ensuite, lorsqu'elle sera partie se coucher, commenter, décrypter, analyser pour en tirer les conclusions qu'ils voudront – elle sait qu'ils ne manqueront pas de le faire lorsqu'ils seront entre eux, c'est pourquoi elle les laisse mariner jusqu'à la fin du repas pour leur dire qu'elle doit retourner la semaine prochaine au bureau qui s'occupe des prisonniers de guerre ; elle raconte, prenant tout son temps, jouant l'indifférence, qu'elle était tombée sur un officier dont elle serait bien incapable de dire le grade. Il avait dû le lui dire mais elle avait oublié, à moins qu'il ne le lui ait pas dit, peu importe, en tout cas elle avait attendu des heures avec d'autres femmes et quelques hommes qui venaient de tous les villages du coin, oh non, elle n'était pas seule et il n'y avait pas de honte à ça, tout le monde l'avait rassurée là-dessus, c'est

normal d’essayer d’avoir des nouvelles de son mari, mais bon, ce qui est dommage, c’est que dès la semaine d’après il faudrait qu’elle y retourne ; ce manège-là pourrait durer des semaines, des mois même, car ni les Allemands ni les Français de la sous-préfecture n’en avaient rien à foutre de vous faire revenir, si vous y teniez, à vos démarches, vous reveniez et c’est tout.

Tout le monde l’avait écoutée, sa mère d’un air absorbé mais sévère, inquiétant, car une ou deux fois elle avait baissé les yeux dans son assiette ou jeté des coups d’œil furtifs à Lucien, auxquels il n’avait pas répondu, car c’est lui qui avait mené la conversation avec Marguerite, lui posant des questions sur ce qu’elle espérait, l’encourageant presque, ou plutôt, non, sans aller jusqu’à l’encourager, mais en ne tentant pas du tout de la dissuader dans sa démarche ; disons qu’il devait avouer que personne ne pourrait lui reprocher de tenter d’avoir des nouvelles de son mari, même si, selon lui, il ne fallait pas qu’elle en attende trop, les Allemands aiment jouer avec les nerfs des Français, c’est une façon d’asseoir leur domination, qu’elle ne s’y trompe pas, ils pourraient la bercer d’illusions pour mieux la décevoir, parce que décevoir les gens est une façon pour eux de casser le moral de la population ; il fallait qu’elle garde présent à l’esprit que même les fonctionnaires français ne seraient pas forcément pressés de lui être utiles ni agréables. Il lui parlait comme le bon père de famille qu’il prétendait être, d’un ton amical et doux – qu’on aurait pu trouver condescendant et pontifiant, assez soporifique à vrai dire, mais que tous avaient écouté, Rubens répétant parfois certains mots de son père, comme en écho, comme s’il voulait les souligner, ce qui avait le don d’exaspérer Marguerite, qui à chaque fois avait envie de lui demander de la fermer, de lui crier qu’elle avait entendu la première fois et n’avait pas besoin du perroquet de son papa pour comprendre le sens des mots, elle pouvait comprendre le sens des mots toute seule, oui, elle en était capable, même si tout le monde ici s’inquiétait de ce qu’elle allait faire parce que personne ne lui faisait confiance, ne lui avait jamais fait confiance – ce qui la réjouissait au fond d’elle-même, car enfin elle jouissait, sans même s’en rendre compte, d’un pouvoir que leur inquiétude lui donnait sur eux trois, et qu’elle ressentait comme une onde palpable dans l’atmosphère, circulant entre les silences et les échanges de regards, dans la gravité qui s’attardait

dans chaque mot qu'on lui adressait, ou dans ceux qu'on lui taisait et qu'on se gardait pour tout à l'heure, quand elle ne serait plus là.

Elle avait raconté ce qui s'était passé sans entrer dans les détails, malgré l'insistance de Lucien à vouloir les lui faire dire, parce que, sans doute, assez fin pour ça, il savait que c'est par les détails que l'ensemble d'un récit trouve sa vérité et son sens, et il n'était pas sans imaginer que si Marguerite les négligeait, ces détails, c'était précisément parce qu'ils n'en étaient pas. Elle avait raconté son histoire, le car, l'attente, les heures passées le cul sur une chaise, mais sans parler de cette poignée de main trop ferme et qui l'avait troublée, sans parler de cet autre trouble qu'elle avait éprouvé plus fortement encore et dont elle avait confusément eu honte : elle avait été impressionnée par les soldats et les officiers allemands qu'elle avait pu croiser, mais pas impressionnée comme dans le sens d'apeurée, d'inquiétée, ou alors si, mais pas seulement – et ça, bien sûr, elle n'en avait pas parlé, et d'ailleurs le soir même elle n'en avait pas encore tout à fait conscience, c'est seulement au bout de quelques jours, quelques nuits, qu'elle s'était posé des questions sur cette forme d'intérêt et presque de fascination qu'avaient exercée sur elle les uniformes, les véhicules, les démonstrations de force, l'assurance des vainqueurs qu'elle avait vue chez les Allemands.

Pour ce premier soir, elle avait raconté son histoire comme si elle était revenue d'un voyage à l'autre bout du pays, une histoire sans intérêt, et tous, trop souvent silencieux, surtout Marie-Ernestine, lui avaient rappelé par des mots choisis qu'on comprenait son besoin d'avoir des nouvelles d'André, que bien sûr on était tous inquiets pour lui mais qu'il ne fallait pas non plus prendre des risques inconsidérés et se montrer avec l'ennemi. On ne sait pas comment ça finira, mieux vaut se faire discret et rester le plus possible chez soi, avait répété Marie-Ernestine, ce à quoi Lucien et Rubens avaient acquiescé. Marguerite les avait laissé parler et puis avait fini par dire oui, vous êtes inquiets pour André mais si je ne faisais rien du tout ce serait quand même mieux, c'est ça, ce que vous dites ? Je vous croyais plus courageux et plus généreux – et là, elle avait foudroyé Lucien d'un regard qui disait tout de ce qu'elle avait suspecté de ses agissements pour faire sortir son fils de prison – pas besoin de dire un mot, il comprendrait très bien tout seul.

Pendant toute la semaine, ce à quoi elle avait réfléchi, ce n'est pas au fait qu'on soit – ou pas – prêt à tout pour ceux qu'on aime, mais bien au trouble dans lequel l'avait jetée sa visite ; elle avait dû y réfléchir pour elle-même, en secret, posant la question à la tombe de sa grand-mère et à celle de son père – ou plutôt à sa statue – à ce monument humilié et bafoué par les calicots nazis, que parfois on retrouvait tachés de peinture dessinant la lettre V, majuscule et tremblante, mais qui ne restait jamais plus d'une demi-journée, parce que non seulement les Allemands veillaient à ne pas laisser ces traces, mais aussi certains Français, préférant les retirer tout de suite par peur de la réaction allemande, et ceux-là, Français, s'emportaient non pas contre les nazis mais contre les résistants qui mettaient tout le monde à la merci d'une vengeance qui pourrait tomber sur n'importe quel innocent.

Cette semaine-là, il n'y avait rien eu de tout ça, et Marguerite était venue voir son père – l'image de son père, ce lieu où depuis l'enfance elle tenait sa conversation secrète avec lui à l'abri de tous les autres. Cette fois, elle devait lui avouer que, si elle savait bien que les Allemands l'avaient tué, qu'ils avaient été ses ennemis, elle devait reconnaître qu'ils étaient les seuls qui lui ressemblaient par le courage et la discipline, la rigueur, la force, car pour elle l'héroïsme était du côté des Allemands car ils étaient des vainqueurs et que son père, même s'il l'avait payé de sa vie, était fait de ce bois si rare, si précieux, et non pas de celui qu'elle avait vu chez ces Français lâches et salauds comme Rubens et Lucien qui jouaient les types bien mais ne pensaient qu'à sauver leur peau de petit-bourgeois.

La semaine d'après, donc, tout recommencera presque à l'identique : elle attendra aussi longtemps sur la même chaise que la première fois, elle reverra les bottes et les uniformes clinquants, les voitures et les side-cars devant l'entrée de la sous-préfecture, le drapeau nazi, les employés français et les militaires allemands, toujours la même fourmilière impatiente et idiote, grouillante, des dossiers sous le bras, les bottes trop brillantes pour les Boches, les talons trop hauts pour les secrétaires et les femmes en tailleur, les chignons et les ombres pâles d'une population qui vient quémander encore et encore un document administratif, un renseignement, ou pour déposer une demande et ainsi se soumettre à un homme qui aura tout pouvoir

Oui
Non

d’être ou de ne pas être agréable au demandeur selon que sa tête lui revient ou pas, que ses phrases lui reviennent ou pas, son ton, sa voix, n’importe quoi ; et s’il s’agit d’une femme, Marguerite sait bien que celle-ci aura intérêt à savoir être désirable et flatteuse – mais un peu hautaine, un peu distante, coquette et qui ne se laisse pas prendre si facilement. Pour devenir tentante et qu’on puisse la remarquer et vouloir se l’approprier, il ne suffit pas de passer sa plus belle jupe et de se maquiller, de cligner des yeux, de porter des gants de soie, il faut aussi savoir être suffisamment lointaine et presque inaccessible sans l’être tout à fait, non, au contraire, il faut laisser supposer que derrière une image de distance et de froideur elle est là, déjà, presque à portée de main et presque déjà offerte – elle sait tout ça, et, rien qu’en voyant les gens qui prennent le même car qu’elle – bientôt ce sera toutes les semaines –, elle pourrait dire à coup sûr qui obtiendra ce qu’il veut et qui ne l’obtiendra jamais.

À ce jeu, les femmes sont les mieux placées parce que le plus souvent, de l’autre côté du bureau, on a affaire à des soldats privés de leur femme, et aucune ne peut feindre de ne pas le savoir. Malheur ainsi aux vieilles femmes, aux femmes trop laides, à ces paysannes trop rudes qui n’éveilleront aucun désir chez l’officier allemand qu’elles auront en face d’elles. Bien sûr, ce ne sera pas le cas de Marguerite, elle a très bien compris que l’autre a eu beau jeu de lui parler de son mal du pays et de sa bonne femme – il est ici et, aujourd’hui, il y est seul ; Marguerite sait très bien qu’elle lui a tapé dans l’œil. Elle compte en profiter, non pas en se jetant dans ses bras et encore moins dans son lit, mais en revenant obstinément, chaque semaine, toujours un peu plus apprêtée, plus maquillée, frisant à chaque fois davantage la vulgarité mais n’y tombant jamais, retenant au dernier moment le peu de pudeur qu’il faut pour réinstaller un garde-fou entre l’Allemand et elle, pour qu’il se rappelle qu’elle ne cédera pas si facilement, car cette fois, il est clair que la faire revenir chaque semaine est un prétexte pour la revoir, et toutes ces excuses bidons parce que, au dernier moment, le dossier n’a pas avancé, une façon à peine discrète de lui faire comprendre qu’il se moque qu’elle retrouve son mari, mais tout à faire qu’elle revienne le voir, lui, chaque semaine, pour partager les mêmes regrets et la même comédie de la déception,

Non, encore rien cette semaine, chère Madame Marguerite, vous permettez que je vous appelle Marguerite ?

Plusieurs semaines passeront, presque identiques, régulières, c'est l'heure allemande de Marguerite, et bientôt, le soir, au dîner, plus personne ne lui demande rien, ou alors vaguement si les choses avancent, comme pour prétendre qu'on ne s'en désintéresse pas, mais sans insister non plus car un malaise s'est très vite installé.

Au bout de la troisième semaine, on ne dit plus rien et même entre soi, lorsqu'elle est partie se coucher, on n'ose plus parler de Marguerite et de ses voyages à la sous-préfecture ; on sait que Marie-Ernestine en souffrirait trop, car c'est elle, surtout, qui réclame ce silence autour de sa fille. Elle veut qu'on l'enrobe de silence, elle ne veut pas qu'on en parle parce qu'ils ne pourraient qu'évoquer la suspicion qui chaque semaine grandit en eux, s'impose, car au bout de deux ou trois mois on sait très bien qu'il est impossible que Marguerite prenne son car hebdomadaire pour aller encore et encore attendre à la sous-préfecture des renseignements sur la captivité de son mari ; on pressent que celle-ci devient un alibi, mais personne n'ose le dire ni même ne s'attarde à le penser, car il suffit de regarder quelques secondes Marie-Ernestine pour comprendre que cette hypothèse-là ne supporterait pas de franchir le *mur du son*, et qu'elle doit rester calfeutrée derrière son mur, enfermée, bâillonnée dans un mutisme obstiné qui préserve tout le monde d'un désastre ; on ne doit rien dire parce qu'on sait aussi que si jamais on ouvrait la conversation sur ce sujet et qu'on acceptait l'idée que Marguerite avait d'autres raisons de voir un soldat, un sous-officier ou un officier allemand que celles qu'elle prétendait avoir, alors, tout à coup, la vie à la maison deviendrait impossible, irrespirable pour eux tous à moins d'accepter de fermer les yeux sur les agissements de Marguerite et de s'en faire les complices, ce qui est impossible, révoltant parce que, d'une certaine manière, accepter son comportement, ce serait devenir ses otages alors que non, personne ici ne supporterait plus de partager le même toit qu'elle, d'autant que plus personne ne se sentirait à l'abri – comme si tout à coup, en nommant cette vérité qu'on suspectait, on la rendait réelle et menaçante, car Marguerite n'ignorait pas les sympathies gaullistes de Lucien et de son fils et que, tous les deux avec sa mère, dès

qu’ils le pouvaient, écoutaient les nouvelles – la propagande, la désinformation, les mensonges, comme disaient les pétainistes – de la BBC.

Alors tout le monde, sans même se concerter sur le sujet, avait préféré le silence. Un jour par semaine, Marguerite disparaissait et revenait à l’heure de dîner ; on la voyait pomponnée, avec des manteaux en peau de lapin ou de loutre, et puis bientôt étaient apparues des frusques qu’on ne lui avait jamais vues, des chapeaux, des foulards, des bijoux – on l’apercevait qui arrivait et s’esquivait en montant dans sa chambre, avant de revenir démaquillée et vêtue plus simplement, comme *lavée* de toutes les saloperies qu’elle avait en tête ou qu’elle avait commises, mais dont ils ne savaient rien. Dorénavant, tous se disaient qu’un jour ou l’autre la catastrophe éclaterait au grand jour – les semaines, les mois, bientôt une puis deux et trois années, bientôt quatre – oui, bon Dieu, vivre sous le toit d’une collabo, partager ses repas avec une collabo, avoir une collabo comme belle-fille, qu’est-ce que c’est, comment ça pouvait se terminer, est-ce qu’elle irait jusqu’à nous dénoncer ? Jusqu’où serait-elle capable d’aller dans la compromission et la souillure ? Même Lucien n’osait pas en parler avec sa femme, cette pauvre Marie-Ernestine qui, pendant toutes ces années-là, n’avait presque plus joué de piano mais s’était murée dans le silence à son tour, comme si, sidérée, ébranlée à un point tel qu’elle n’avait plus la force de revenir partager le monde des vivants, elle préférait attendre, son chat sur les genoux, que la vie passe et que bientôt la mort vienne la cueillir pour la sortir de cet enfer.

82

Ce n’est pas que cet Allemand lui avait plu, qu’il avait été irrésistible, et encore moins que, presque à son insu, Marguerite en serait tombée amoureuse, frappée en plein cœur par la flèche d’un Cupidon collaborationniste. La vérité c’est que chaque jour qui passait emportait avec lui des pans entiers du visage d’André, de sa jeunesse, de son corps, de sa voix, de ce qui avait été l’homme parfait et aimé que Marguerite avait connu. Il restait ces deux enfants qui étaient comme les preuves ou le présent toujours renouvelé de l’amour de Marguerite pour André et d’André pour Marguerite, mais les enfants grandissaient, devenaient eux-mêmes à

tel point que leur père, s'il les avait vus, ne les aurait pas reconnus, et lui-même disparaissait des mots et de la mémoire des enfants qu'il avait pris dans ses bras, car aucun des deux ne le reconnaîtrait plus s'ils le voyaient ; et chaque semaine, Marguerite aussi finissait par se demander si, le revoyant métamorphosé par ce qu'il avait vécu et par le nombre des années, elle retrouverait l'amour, ou si cet amour ne serait plus qu'une ombre, un souvenir qu'on rejouerait par convention parce qu'il était dit que ces deux-là devaient s'aimer envers et contre tout, parce qu'avec leurs enfants ils formaient une famille.

Marguerite ne savait plus rien, elle n'était plus sûre de rien, ni même de savoir qui était André aujourd'hui, ni s'il lui plairait encore ou si elle lui plairait encore, s'il y aurait toujours entre eux la même alchimie ; non, elle ne le savait plus, et si toutes les semaines elle s'entêtait à chercher des informations et des renseignements sur lui, c'était d'abord par fidélité à cet objectif qu'elle s'était fixé et auquel elle n'arrivait pas à renoncer ; ce n'était plus tout à fait pour lui, parce que, même vivant quelque part, André avait touché la rive des morts, il était en train de mourir en elle et, pour entretenir un semblant de vie, de *leur vie*, il fallait qu'elle continue à retourner demander des renseignements qu'on ne lui donnerait pas – elle le savait.

Pourtant elle prenait son car, pourtant elle s'habillait et se faisait de plus en plus aguicheuse, se maquillait en forçant un peu plus le trait, et, lentement, elle avait laissé glisser la situation vers une situation nouvelle et ouverte, oui, elle s'était laissé séduire par un homme qu'elle n'aimait pas, qui ne l'intéressait pas, dont elle détestait l'accent allemand, mais dont elle était flattée d'abord qu'il soit attiré par elle, revenant de semaine en semaine non pas vraiment pour lui, mais parce qu'elle avait besoin – un besoin physique, sans morale ni pensée précise ni même de but – de sa poignée de main, du corps qu'elle devinait sous un uniforme, du désir qui flottait entre les murs du bureau et dans son regard à lui, dans sa façon de lui parler et de lui sourire. Et puis les quelques fois où elle était venue pour rien parce que, pour une raison ou une autre, il n'avait pas pu la recevoir, et qu'elle était rentrée chez elle sans avoir vu personne, après des heures perdues à attendre puis à se promener dans la ville avant de reprendre le car, toutes ces fois-là, oui, elle avait été déçue, désappointée ou dépitée au-delà du raisonnable, mais sans trop savoir pourquoi, ou plutôt, hésitante, elle

avait eu du mal à admettre qu'elle avait été davantage déçue de ne pas avoir vu son Allemand que de ne pas avoir reçu les renseignements pour lesquels elle était censée faire le voyage chaque semaine.

Mais à cette époque-là, elle pensait encore qu'elle maîtrisait ce qui arrivait, qu'elle jouait la séductrice pour arriver à ses fins, sans voir que chaque semaine l'emmenait un peu plus près de ses bras à lui, qui pourrait un jour l'embrasser sans qu'elle puisse lui résister, se refuser à lui, s'opposer à son désir à lui car ce dont elle crevait et qui ne pouvait pas durer des années, c'était de vivre dans une solitude maladive qui la dépossédait d'elle-même et la poussait chaque soir à boire un ou deux verres de trop, puis, dans la nuit, parfois à soupirer en se caressant dans un demi-sommeil où des hommes et des femmes venaient la prendre dans leurs bras et se caresser avec elle, qui se réveillait en larmes, étreignant son oreiller pour étouffer les pleurs et les cris qui remontaient dans sa poitrine et n'en sortiraient pas, puis reflueraient encore parmi tous les silences qui croupissaient entre son cœur et son cerveau, sous sa peau, car, désormais, ce qui était le plus dur, ce n'était plus l'absence d'André mais celle d'une simple étreinte, c'était un besoin irrépressible d'étreinte, d'une étreinte pour combler cette présence obsédante du vide et du froid qu'elle ressentait dans son corps, jusqu'au fond d'elle-même, jusqu'à la douleur. Quand elle rêvait de sexe – que des images de sexe s'imposaient à elle – le corps de Paulette, celui d'André, celui d'hommes ou de femmes sans visages – ce n'était pas le sexe qui lui manquait le plus, non, car dorénavant elle rêvait juste de se blottir et s'effacer dans les bras de n'importe quel homme ou quelle femme, dans ceux de n'importe quel fantôme de passage, peu importe qui. Alors, oui, ce Boche-là ou un autre, un Français ou un saisonnier espagnol, un jeune ou un plus vieux, n'importe qui presque – une étreinte, qu'on l'étreigne avant qu'elle meure de sentir son corps se dessécher de l'intérieur, de se dissoudre et de mourir – ma Paulette, où es-tu ma Paulette ?

Un jour, il était arrivé plus tard que d'habitude, et déjà elle était en train de se préparer à l'idée qu'elle ne le verrait pas, qu'on la laisserait poireauter toute la journée sans avoir la décence ou la politesse de lui dire qu'il ne viendrait pas. Mais non, il avait fini par arriver, très tard, il était venu au-devant d'elle en lui présentant des excuses, son manteau long sous le bras,

et, souriant, pour se faire pardonner l'avait invitée à déjeuner à deux pas de la sous-préfecture. Elle avait dit oui sans réfléchir, sans comprendre qu'en acceptant elle venait de sceller son sort.

Le restaurant était en effet tout proche, et on les avait installés près de la fenêtre, isolés, tous les deux en tête à tête ; dehors, elle avait vu les silhouettes des passants qui ne s'arrêtaient jamais mais jetaient un œil dans le restaurant et qui, comme une évidence, la voyaient, elle, en *poule à Boches*, comme on appelait ces femmes qui n'avaient pas peur de se montrer avec des soldats allemands, fières et triomphantes à leurs bras, arrogantes le plus souvent, et qui roulaient dans de belles voitures et mangeaient dans les restaurants que regardaient avec envie ces Français qui devaient se contenter de leurs tickets de rationnement et des animaux qu'on pouvait trouver encore – heureuse vie rurale qui savourait chaque jour la chance de pouvoir se nourrir de cochons et de lapins, de poulets, de canards, même moins bien qu'avant, même avec le topinambour à la place de la pomme de terre, mais quand même pour une fois on était mieux lotis que les citadins, même si de voir les Boches dans les restaurants chics avec des filles de chez nous, pendues à leur bras et qui faisaient semblant de ne plus reconnaître personne, ça donnait la nausée, l'envie de cracher ou de gueuler contre le bon Dieu lui-même.

Parmi tous ces gens qui étaient passés ce jour-là, il n'est pas impossible que certains l'aient reconnue, elle, la fille de Jules, qu'ils aient pensé à sa mère et à sa grand-mère, à Jules lui-même, à la honte et au déshonneur de cette femme en train de regarder un Boche se goinfrant d'huîtres et de crevettes, sifflant un vin d'Alsace et elle trinquant avec lui – mon Dieu, heureusement que sa grand-mère est morte – et vraiment,

Petite salope, quelle honte

avaient dû se dire ces silhouettes avant de disparaître et de rejoindre ceux qui, le soir, écoutaient dans leur poste de radio la possibilité de la fin de la guerre, bientôt, quand les Américains entreraient dans la danse – encore quelques mois à attendre.

On avait pris l'habitude de venir déjeuner au restaurant toutes les semaines, on parlait en mangeant – lui surtout, racontant la bouche pleine, mâchant, mordant la nourriture avec avidité et presque boulimie, la

bureaucratie et les tracasseries administratives, ajoutant que, finalement, ces mêmes tracasseries étaient aussi en train de sauver André – il s'était mis à l'appeler par son prénom comme si les deux hommes étaient devenus amis ou intimes – et il répétait que s'il n'avait pas encore de nouvelles c'était simplement que tout se perdait dans les méandres de l'administration – la guerre occupe autrement plus les services que la gestion de la paperasse –, mais il ne faut pas s'inquiéter pour les prisonniers, pour André, car le Reich avait intérêt à garder ses prisonniers vivants et en bonne santé pour obtenir d'eux une main-d'œuvre à bas prix voire gratuite – le prix du repas – c'est tout – et Marguerite devait comprendre que son mari ne risquait pas grand-chose, si ce n'est cet exil qui était terrible, et que, sans vouloir comparer bien sûr, lui-même, à sa façon certes plus agréable, vivait aussi ; car lui aussi était privé de la présence des siens ; la solitude lui pesait, comme elle devait peser à Marguerite – et il lui avait resservi un verre – et toutes les semaines Marguerite repartait légèrement ivre, toujours flattée parce qu'elle n'avait pas à insister pour qu'il ne la force à rien, ce qui l'avait tellement déconcertée qu'elle en avait baissé la garde – et c'était bien ce qu'il prévoyait en prenant tout son temps –, oui, des mois avant de lui proposer de l'accompagner après le déjeuner au Grand Hôtel sur la place Alfred-de-Vigny, ce fameux hôtel qui avait été réquisitionné pour loger les sous-officiers et les officiers, où elle s'était retrouvée, sans même s'en rendre compte, quelques minutes seule dans une chambre comme si elle y était venue déjà des dizaines de fois, tombant là comme par une évidence qu'elle avait choisi de ne pas voir venir depuis des semaines parce que tout s'était fait avec une lente précision et une grande détermination. Ainsi elle s'était retrouvée dans une chambre comme elle n'en avait jamais connu, vaste et haute de plafond, avec, au centre, ce grand lit à la couverture et aux coussins bleus dans lequel elle savait qu'ils allaient faire l'amour dans quelques minutes.

Elle aurait eu encore le temps de fuir mais n'avait pas fui, elle avait entendu l'eau du robinet de la salle de bains, entendu la chasse d'eau et de nouveau le robinet de la salle de bains, elle était restée figée en se demandant encore si elle ne devait pas partir tout en sachant qu'elle ne le ferait pas, parce que quelque chose la retenait qu'elle ignorait, mais que très vite elle avait eu le temps de reconnaître, car, lorsqu'il s'était approché d'elle et qu'il lui avait retiré son manteau, qu'il lui avait caressé le visage et

s’était penché pour l’embrasser, elle avait laissé l’émotion la submerger et avait reconnu ce désir fou qu’elle avait de se retrouver dans les bras d’un homme – oui, aujourd’hui davantage les bras d’un homme que dans ceux d’une femme –, et comme dans quelques minutes elle aimerait sa nudité contre la sienne.

Après l’amour, tous les deux avaient pensé la même chose, pas seulement qu’ils avaient aimé cet autre corps, mais surtout qu’ils en avaient eu un besoin si grand que ça avait été d’abord la rencontre de peaux tremblantes de froid et d’émotion qui les avait saisis, puis la chaleur des corps et ce besoin d’étreintes et de caresses, pour elle jusqu’à la suffocation et les larmes – comme un cri de détresse, mais aussi de rage contre lui, cet homme, car pas une seule seconde elle ne s’était fait croire qu’elle l’aimait, non, elle savait qu’elle ne l’aimait pas, et même elle s’était mise à le haïr à cet instant précis où elle avait compris combien il lui avait fait du bien et lui en ferait encore, tant qu’il serait son amant. Ils avaient continué et elle s’en voulait de se sentir captive, dépendante, prisonnière de ce bien qu’il lui faisait toutes les semaines ou presque, acceptant des cadeaux qui tombaient d’on ne sait où – manteaux, chapeaux, foulards. Elle ne résistait plus à rien et accueillait tout avec une joie dont elle-même ignorait si elle était fausse ou sincère. Parfois, elle venait pour rien, il n’avait pas de temps pour elle, ou, pour une raison ou une autre, ne pouvait pas la voir ; à chaque fois, alors, elle repartait mortifiée et comme en état de manque, comme une droguée, une alcoolique ; elle se sentait perdue de devoir attendre encore une semaine pour éprouver le soulagement de se glisser dans les bras d’un homme avec qui elle n’avait même pas vraiment envie de faire l’amour, car à chaque fois qu’ils l’avaient fait pendant près de trois ans, dans le silence d’une chambre d’un hôtel qui en avait vu d’autres et en verrait encore bien d’autres, tous les deux se retrouvaient dans la hâte et la confusion des corps, puis dans l’apaisement et presque l’indifférence. Chacun, silencieux, fumait en regardant le plafond, pris l’un et l’autre non pas de remords ni de regrets mais d’une espèce de mélancolie et d’épuisement qui les laissait amers, chacun seul avec lui-même.

Oui, alors, par peur du silence qui s’installait, tout de suite après la cigarette ils parlaient, lui de sa femme et elle de son mari, du poids de leur solitude et du bien qu’on se faisait en se voyant, l’un et l’autre convaincus d’être à l’abri d’un amour dangereux, car celui-ci était seulement dicté par

la nécessité des corps – et même pas réellement par la nécessité des corps ni de leurs désirs, non, mais celle de pallier ce vide et cette solitude qu'ils ne supportaient l'un et l'autre depuis des mois que par une sorte d'inconscience et d'anesthésie des sens qui les tuaient à petit feu, si lentement qu'ils n'avaient pas mesuré à quel point, en devenant amants, ils se sauvaient la vie, ou quelque chose d'aussi important que la vie.

Ça avait donc duré près de trois ans, jusqu'en 1944, et le prix à payer pour elle allait être exorbitant : plus personne ne lui parlait dans la maison, on l'ignorait. Lorsqu'elle rentrait chez elle de sa *virée*, comme ils disaient, tous avaient fini de dîner – ils avaient même avancé l'heure de passer à table pour ne pas dîner avec elle ni se retrouver dans l'obligation de lui parler – et à chaque fois, donc, ils étaient au salon, où on l'accueillait froidement, le père et le fils jouant à n'importe quel jeu de société pendant que Marie-Ernestine en profitait pour prendre son chat dans les bras et monter dans sa chambre – on l'entendait parler avec lui, lui reprochant de faire ses griffes sur son châle et lui demandant d'être gentil comme on le ferait avec un tout petit enfant.

Marguerite faisait comme si elle ne remarquait rien, elle s'en foutait, elle avait un amant et il était allemand, elle ne l'aimait pas mais aimait qu'il lui fasse l'amour et surtout qu'il la rassasie d'une tendresse qu'elle ne trouvait et ne voyait nulle part, à part chez ses enfants, qu'elle aimait mais qu'elle regardait avec douleur car elle se demandait s'ils auraient la chance de revoir leur père vivant, s'ils auraient la chance qu'elle n'avait pas eue avec le sien, et elle se promettait de les protéger, de les aimer comme sa mère avait choisi de la haïr ; elle passait du temps avec eux, presque toute la journée parfois, dès qu'elle le pouvait, et c'est le seul sujet qu'elle pouvait encore partager avec sa mère et les autres – les enfants, ces chers enfants que tout le monde aimait dans la maison parce qu'ils étaient la joie, le soleil vivifiant et robuste d'un monde à l'agonie.

Elle n'avait presque jamais parlé d'eux à l'Allemand, elle avait voulu les préserver, alors que lui parlait sans gêne et avec amour de ce bébé qu'il avait laissé et dont il recevait des photos de temps en temps ; le bébé n'en était plus un, en quatre ans il avait réussi à le voir trois fois, presque une fois par an, et il espérait obtenir bientôt une mutation qui lui permettrait de se rapprocher de chez lui – il l'avait annoncé sans la moindre gêne ni

considération pour Marguerite, indifférent au fait de lui annoncer qu'ainsi il la laisserait en plan, comme s'il savait que c'était aussi peu important pour elle que cela l'était pour lui. Pourtant il s'intéressait à elle, il lui avait posé beaucoup de questions sur André, presque exclusivement sur lui au début, pour savoir et comprendre quel genre d'homme il était, et, avec ce qu'il l'avait entendue dire, il avait pensé qu'André avait l'air d'être un homme bien dont il aurait aimé faire la connaissance, d'un homme qu'on avait envie de respecter et d'apprécier, et il avait parlé de l'absurdité de la guerre sur un ton résigné et un peu surjoué, disant que la guerre nous ferait tuer nos meilleurs amis sous prétexte qu'ils sont nés de l'autre côté de la frontière. Marguerite avait répondu oui mais avait trouvé que cette idée était d'une banalité affligeante et elle avait dû se forcer à résister à son envie de lui rire au nez en lui disant que décidément tous les Allemands n'étaient pas philosophes, contrairement à ce poncif qu'elle avait entendu à l'école et dont elle se souvenait par on ne sait quel miracle. Quand on lui parlait des Allemands, c'était d'abord pour en dire du mal, à cause de toutes ces guerres qui avaient épuisé la fascination qu'on leur portait, mais aussi pour répéter combien on les respectait parce que c'était une nation de grands philosophes et, surtout, de grands musiciens.

Et ça, cette question de la musique, elle avait fini par la poser, un jour – à savoir s'il aimait la musique –, innocemment, pendant qu'ils déjeunaient. Ç'avait été l'occasion – ou le prétexte – qu'elle avait enfin trouvé pour parler de sa mère ; elle lui avait raconté que sa mère était une grande pianiste qui avait renoncé à sa carrière quand elle était jeune, mais qui aimait la musique et notamment la musique allemande, que c'était le seul vrai amour de sa vie. Elle avait bu en racontant l'histoire de sa mère, ou plutôt ce qu'elle en savait, qu'elle croyait en savoir, et, tout en buvant trop, elle avait dit combien sa mère était secrète, cachottière, fuyante aussi quand on lui posait des questions, et qu'elle ne lui avait jamais rien confié de ce qu'une jeune fille aurait été en droit d'attendre de sa mère. Et puis Marguerite, après un long silence où elle avait semblé se perdre dans des pensées nébuleuses, avait ri, beaucoup trop ri, sans doute parce qu'elle était gênée d'avoir parlé de sa mère et d'avoir évoqué les lettres de Florentin Cabanel, et, surtout, parce qu'elle avait lâché comme une pierre au fond d'un puits qui aurait explosé dans un écho interminable, les larmes aux yeux, que sa mère ne l'avait jamais aimée, toujours méprisée et tenue à

distance, comme si sa naissance même avait été le signe d'une infamie et qu'elle portait on ne sait quelle tache sur elle, et que jamais sa mère n'avait voulu s'installer à son piano pour elle – non, pas une seule fois elle n'avait ouvert son piano et n'avait joué pour sa fille.

Marguerite avait raconté comment, toute petite, elle avait demandé tant de fois à sa mère de jouer pour elle et que

Une autre fois, une autre fois,

lui avait-elle toujours répondu, jusqu'à ce que Marguerite comprenne que cette fois ne viendrait jamais. Elle avait raconté, dans la précipitation et presque avec honte, comment, longtemps, quand elle entendait que sa mère se mettait au piano pour jouer Bach ou Schubert, elle courait à l'étage au-dessus de la salle du piano et se couchait sur son parquet pour y plaquer son oreille pendant qu'elle bouchait l'autre avec une main, et que la musique montait jusqu'à elle ; elle s'en souviendrait toute sa vie – toute petite déjà, avait-elle dit, pleine d'amertume, en riant,

Je n'ai fait que voler le plaisir que j'ai pris,

et puis elle avait fini de rire et son visage s'était totalement refermé, comme replié sur lui-même.

83

L'Allemand ne doutait pas d'une chose : sa nation gagnerait la guerre, le Reich s'installait pour mille ans. Il avait dit ça avec le sérieux d'un pape le jour où il lui avait annoncé cette mutation qu'il avait tant attendue. Il repartait en Allemagne et pourrait même revenir quelques jours chez lui avant de rejoindre sa nouvelle affectation.

Pendant toutes les heures qu'ils avaient passées à parler en fumant, en déjeunant, pas une seule fois Marguerite n'avait osé lui parler de la guerre ni surtout lui demander ce qu'il en pensait, parce qu'elle savait bien que l'issue de la guerre ne tenait qu'à un fil, quand lui avait l'air de croire la chose entendue et définitive, car, comme tous les Allemands qu'elle voyait, c'était son assurance qui la troublait le plus. S'il était si sûr de lui c'est que dans son esprit la victoire était là, accomplie, et qu'elle n'était plus à discuter. C'est pourquoi ils ne parlaient jamais de la guerre, non pas parce que c'était un sujet tabou, mais parce que lui pensait que c'était un sujet

réglé, et qui les ennuyait l'un et l'autre, précisément parce que s'ils se voyaient, c'était pour échapper à la guerre et à son poids dans leur vie. Lorsqu'il avait annoncé son prochain départ, ils ignoraient l'un et l'autre que l'Occupation allait encore durer quelques mois mais que bientôt la France serait libérée, et que lui, perdu on ne sait où, serait recasé ou mort – allez savoir –, tué vite et bien sur le front de l'Est, ou mal et infiniment lentement dans un bureau crasseux où il finirait sa carrière, mourant d'heure en heure, de minute en minute, au fil d'années poussiéreuses et lentes, jusqu'à l'épuisement de tous ses souvenirs et de ses rêves, jusqu'à la mort de tout ce qui avait été vivant en lui de désirs et d'espérances, de projets et d'attentes.

Mais, en attendant justement, Marguerite et lui étaient allés au restaurant comme d'habitude et avaient bu du champagne ; on avait trinqué à l'avenir, à l'amour, et lui avait osé trinquer au retour d'André, à la paix revenue – puisque pour lui la paix c'était seulement l'acceptation par tous de la victoire des nazis sur leurs ennemis, l'effondrement du front de l'Est, la défaite des Anglais. Il avait glissé tout ça en quelques mots car, non, pour lui tout ça était une évidence, il ne voyait, ne voulait, ne pouvait pas voir les signes de vacillement que montrait le III^{e} Reich, aveuglé qu'il était par la certitude de faire partie du bon camp et du sens de l'histoire.

Ce jour-là, il avait promis un cadeau à Marguerite, oui, ou plutôt une surprise, et ils étaient à l'hôtel comme toutes les semaines et avaient retrouvé sa chambre, toujours impeccablement rangée, dépoussiérée et vide comme si personne ne vivait là au quotidien. Pourtant Marguerite avait vu – pour la première fois – les trois malles ouvertes près de la fenêtre. Elle n'avait rien dit, car ce jour-là il fallait que l'amour soit passionné et vibrant, qu'on se raconte qu'un adieu était toujours passionné et vibrant ; alors on avait bu une, puis une deuxième bouteille de champagne, on avait refait l'amour et fumé encore en espérant que le destin nous remette l'un en face de l'autre un de ces jours, mais sans y croire, simplement en disant les mots qui conviennent ; et puis soudain, effrayée, Marguerite avait crié, oui, pour la première fois elle avait oublié de prendre le car pour rentrer chez elle : le dernier était déjà parti depuis au moins une demi-heure.

Lui avait ri,

Ce n’est pas grave
et c’est là qu’il avait levé l’index en disant
Chère Marguerite, c’est ici que commence mon cadeau d’adieu.

Folle ; elle s’était répété qu’elle était complètement folle. Folle à lier. Folle d’accepter ça. Folle d’avoir accepté ça, cette idée. Elle n’avait même pas fait semblant d’y réfléchir et avait accepté comme si cette catastrophe, elle espérait qu’un jour il lui propose de l’accomplir, car elle ne pouvait venir que de lui.

Tard en fin d’après-midi, ou plutôt en début de soirée, on avait fini par s’habiller, et, ivres morts l’un et l’autre, se tenant par le bras et se riant effrontément du regard qu’on pourrait porter sur eux – quoique lui ne donne pas l’impression d’être soûl car il gardait la maîtrise de son corps et de ses mots, à peine s’il titubait légèrement, s’il devait lutter pour qu’on ne devine pas son état, quand celui de Marguerite était flagrant, on était monté à l’arrière d’une voiture et on s’était fait conduire par deux soldats jusque chez elle, jusque chez Marguerite, à la fois effrayée et hallucinée et tout à fait excitée, folle de joie d’en finir enfin – que quelque chose meure enfin, ce soir, que quelque chose finisse qui n’aurait rien à voir avec une minable histoire d’adultère ou même le fait que son amant soit allemand, non, mais, pendant que le paysage défilait et que tous les deux se laissaient bercer par les cahots de la route et par ceux du champagne, elle était terrorisée et folle de joie aussi de cette terreur ; elle aimait l’idée qui la minait et elle imaginait ce qui se passerait quand la voiture arriverait devant la maison de sa mère, la maison de Jules, celle de Jeanne-Marie et de Firmin, la maison Proust avant d’être celle des Chichery et *a fortiori* celle des Douet, eux qui pourtant seraient les seuls à être présents dans la maison, et qu’on cueillerait là, dans le salon, père et fils jouant une partie de rami en buvant un cognac pendant que Marie-Ernestine, la seule du nom perdu de Proust et cumulant celui de Chichery et de Douet, s’endormirait avec son chat sur les genoux ou une tisane sur la table devant elle ; oui, c’est ainsi que ça se passerait – on déboulerait alors que tous seraient là, à l’endroit où Marguerite était sûre qu’ils seraient, conformes à l’image et aux habitudes prises depuis des mois, et, lorsqu’elle ouvrirait la porte et qu’ils l’entendraient, elle savait que pas un – ni Rubens, ni Lucien, ni sa mère – ne ferait le moindre signe pour

montrer qu'il l'avait entendue et pour l'accueillir. Non, on resterait chacun figé dans sa posture en mimant l'indifférence qu'elle leur inspirait, ou plutôt le mépris, ou peut-être davantage encore, sûrement même, et ce serait elle qui devrait faire quelque chose d'inhabituel pour qu'enfin tous les trois réagissent à sa présence. Plutôt que de filer comme elle le faisait chaque fois, se jetant quasiment dans l'escalier pour rejoindre sa chambre et se changer avant de redescendre manger dans la cuisine, cette fois elle ne ferait pas ça, elle marcherait lentement vers le salon, et eux entendraient ses pas trop lents et ses talons – et sans doute qu'ils sentiraient aussi la fumée de sa cigarette et seraient surpris de la voir venir avec cette lenteur titubante et fragile d'une femme qui doit faire le double effort de ne pas s'écrouler à cause de l'alcool et de marcher droit malgré les talons aiguilles de ses chaussures, comme si elle tenait, en funambule, sur un fil. Et lorsqu'enfin ils la verraient dans l'encadrement de la porte, leur souriant avec un regard ravagé par l'alcool et une sorte de méchanceté joyeuse – une forme de cruauté laide, sale et méprisante, hautaine, dans l'œil –, ils apercevraient l'uniforme de l'Allemand qui arriverait juste derrière elle et ceux des deux soldats, mitraillette au poing, qui fermeraient le ban.

Ce qui se passerait ensuite, elle ne pourrait pas le savoir tout à fait ; un instant, c'est la vie entière, le monde entier qui semblerait tenir lui aussi sur le fil d'acier d'un funambule, car on ne pouvait imaginer comment ils réagiraient en voyant arriver Marguerite et les Allemands, mais elle se doutait que Lucien et sans doute Rubens le premier se lèveraient de leur chaise et avanceraient d'un pas avant de rester bloqués net, muets et comme saisis, alors que Marie-Ernestine ne se lèverait même pas de son fauteuil et se contenterait de se redresser, soulevée par la surprise et la colère, choquée, scandalisée comme jamais dans sa vie, ou comme elle l'avait été, peut-être, cette fois si lointaine où son père lui avait présenté l'homme avec qui il avait décidé qu'elle se marierait. Ce qui se passerait, ce ne serait pas un silence d'une demi-heure comme Marguerite savait qu'il est écrit dans la Bible, non, mais seulement peut-être d'une demi-minute, quelques secondes bloquées au fond des gorges et s'imprimant dans les yeux et dans les mémoires comme un événement définitif, car quelque chose serait définitif pour eux tous, sauf pour l'Allemand qui s'amuserait peut-être de la situation mais aurait au moins la certitude de pouvoir l'oublier dès qu'il aurait tourné les talons et qu'il laisserait Marguerite et sa famille entre eux,

loin derrière lui, qui s'en irait, oublieux des conséquences de ce qui se serait passé par sa volonté à lui, car c'est lui qui avait tout pensé en se faisant croire qu'il voulait réellement faire plaisir à Marguerite, ou en voulant réellement lui faire plaisir, allez savoir, tant il était déconnecté dans la perception qu'il se faisait des Français et de comment ils acceptaient la présence allemande, quand il traitait la Résistance par le mépris en parlant d'elle comme d'un épiphénomène et non d'une réalité installée aux cœurs et aux tripes de la population, sous prétexte que, chaque jour, il voyait venir à lui des gens qui, par nécessité plus que par envie, lui faisaient des courbettes et balançaient leurs voisins à l'occasion, par esprit de vengeance, par bêtise, parfois aussi par conviction politique. Mais il avait eu l'idiotie de prendre ses rêves pour des réalités et la réalité de sa situation pour la réalité tout court, et Marguerite ne saurait jamais si cette surprise était un cadeau ou un poison, un piège, s'il l'avait pensée pour elle ou par perversité, non, et d'ailleurs, elle n'y penserait bientôt plus, très vite, car l'Allemand s'effacerait aussitôt de sa mémoire – quand bien même sa présence dans sa vie avait marqué celle-ci de manière indélébile.

Lorsqu'elle repenserait à ce soir-là, ce serait toujours en le revivant comme une chose non encore advenue, comme elle l'avait fantasmée dans la voiture avant d'arriver, parce que ce qui était arrivé avait été la copie conforme de ce qu'elle avait imaginé et espéré dans la voiture.

Oui, ça s'était passé exactement comme elle l'avait imaginé, quand elle s'était figuré la tête qu'ils feraient tous les trois dans le salon, en la voyant débarquer avec sa clope au bec – ce qui était déjà un sacrilège car, si sa mère n'aurait jamais interdit à un homme de fumer et n'avait jamais rien trouvé à y redire, il était hors de question qu'une femme fume sous son toit, que sa propre fille fume sous son toit, seules les femmes de mauvaise vie s'adonnent à ce genre de provocation et de vulgarité. Donc, à chaque fois que Marguerite y repenserait, le temps des quelques années qu'il lui resterait à vivre – neuf au total – Marguerite revivrait l'histoire comme un événement non pas présent mais qui allait s'écrire, là, dans quelques minutes, quelques secondes, elle revivrait les tremblements qu'elle avait éprouvés en auto quand elle avait vu défiler dans sa tête leur arrivée et les trois autres, les deux hommes debout face à eux comme s'ils allaient s'interposer et Marie-Ernestine lâchant son chat qui se carapaterait comme

si le diable venait d'entrer dans la maison ; Marguerite reverrait le moment où l'Allemand prendrait la parole sans même la laisser bafouiller un semblant d'explication ou de présentation ou de je ne sais quoi encore, tout ce qui aurait pu lui passer par la tête, non, c'est lui qui prendrait la parole, sans laisser le temps à personne de l'interrompre ou de commencer avant lui, lui qui imposerait le défilement de ce qui allait arriver et personne d'autre – il avait pour lui l'effet de surprise et la force de l'occupant, la puissance écrasante de l'uniforme et l'ombre armée des deux soldats derrière lui, qui n'avait échappé ni à Lucien ni à Rubens.

Il ferait le salut hitlérien en s'excusant de venir les déranger si tard, mais c'est que madame Chichery, dirait-il en désignant Marguerite, avait manqué son car par sa faute et il en rajouterait sur le devoir qu'il se faisait de la ramener chez elle, car il s'était pris d'amitié pour elle, dont il admirait la constance et l'amour qu'elle avait pour son mari, car depuis si longtemps elle venait prendre de ses nouvelles, et depuis si longtemps il devait reconnaître qu'il n'avait rien à lui donner ; mais l'Allemand, en parlant, ne se contenterait pas de raconter sa petite histoire pour la faire rire, elle, ou pour déconcerter les autres, il marcherait lentement dans le salon vers l'un puis vers l'autre, s'approchant si près du père et de son fils que l'un et l'autre ne pourraient pas ne pas sentir les odeurs conjuguées de tabac et de vin, qu'ils auraient un mal fou à ne pas reculer, à se tenir droit, ce que pourtant ils réussiraient à faire car il était hors de question de laisser un pouce d'espace à cet homme-là, et ils ne céderaient pas, ne bougeraient pas, ni Lucien ni Rubens, ils resteraient immobiles quand lui avancerait si près qu'on aurait presque pu croire qu'il allait les embrasser ou que leurs nez allaient se toucher.

Mais non, il parlerait en souriant, avec une courtoisie effrayante glisserait de l'un à l'autre, racontant encore qu'il quitterait bientôt ce beau pays avec énormément de regrets parce qu'il y avait rencontré des gens sensibles et attachants, dont Marguerite, qui lui avait fait l'amitié de revenir le voir souvent malgré l'incapacité où il avait été de satisfaire ses demandes, quelle femme courageuse que votre fille – car oui, désormais il ne s'intéresserait qu'à Marie-Ernestine, ne parlerait qu'à elle, s'approcherait d'elle lentement en tournoyant autour de son fauteuil comme s'il l'invitait à le suivre en tournant la tête, ce à quoi naturellement elle se refuserait, regardant droit devant elle, l'air sans doute plus furieuse qu'apeurée ou

impressionnée, contrairement à Lucien et à Rubens, que Marguerite observerait longuement en voyant chez chacun d'eux l'effet grandissant de la terreur – quand elle s'installerait – car la terreur allait s'installer, bientôt, car l'Allemand avait *vraiment* quelque chose à offrir à Marguerite, et ce quelque chose il prendrait le temps qu'il lui faudrait pour l'obtenir, se retournant soudain vers l'un de ses soldats et claquant des doigts, sans un mot – le soldat sortant et revenant quelques minutes plus tard avec un livret de grand format dans les mains, courant vers l'Allemand pour le lui tendre en suscitant l'incompréhension de tout le monde, y compris de Marguerite, non, elle ne comprendrait rien, elle non plus, et pourtant elle ne serait pas surprise parce que dans l'auto c'est exactement ce qu'elle avait imaginé, rêvé, cette vengeance puérile comme une sorte d'offrande, quand le nazi souriant et d'une courtoisie obséquieuse et vulgaire se pencherait vers Marie-Ernestine pour lui demander un service, qu'elle seule pouvait lui rendre, lui dirait-il, et, lui tendant le recueil à la couverture bleue, il lui dirait dans un français correct mais haché par son accent trop marqué, qu'il devait à Marguerite, pour la remercier d'avoir été si patiente avec lui et les tracasseries administratives, un cadeau exceptionnel, quelque chose d'unique, qu'elle n'aurait jamais osé espérer : que sa mère joue pour elle, rien que pour elle – je me suis laissé dire que vous adoriez Schubert.

Non.

Pourquoi donc ? Vous n'aimez pas Schubert ?

Non. Je ne peux pas.

Vous ne pouvez pas ?

Non.

Bien sûr que si, vous pouvez.

Je ne joue plus.

Ah ?

Je ne peux plus.

…

Mon arthrose, mes mains, je ne –

Ce n'est pas ce que disent vos voisins.

Mes voisins ? Quels voisins ?

Non, ça, je ne vous le dirai pas, vous comprendrez bien. Vous ne voulez pas jouer pour votre fille, ou vous ne voulez pas jouer Schubert ? Pourquoi ?

Ça ne vous regarde pas.

C’est que je suis redevable à votre fille, je lui dois bien ça.

…

Et puis… tiens, vous avez un beau poste de TSF. J’ai toujours rêvé d’en avoir un comme ça, mais avec une vie de militaire, on n’a pas le temps d’écouter… Vous écoutez la radio, madame ?

Vous n’êtes pas ici pour parler de mes meubles.

Qu’est-ce que vous écoutez à la radio ?

Rien…

Il y a des programmes très…

J’écoute de la musique.

De la musique ?

De la musique.

Pas seulement de la musique, non ?

Arrêtez.

Si vous ne voulez pas me le dire –

Arrêtez ça.

Je vais le demander à votre mari et à son fils, je suis sûr qu’ils seront plus sages que vous.

Ça suffit. Arrêtez ça.

Pardon ?

Je vais jouer…

Ah, voilà une bonne nouvelle. Vous entendez, Marguerite ?

Marie-Ernestine se lèvera d’un coup, et ira droit vers son piano, sans regarder personne, sans se soucier d’être l’objet de l’attention de tous – elle s’assiéra devant le clavier, et, pendant qu’elle essaiera de se calmer, de trouver un souffle qui lui permettra de poser ses mains sur les touches, le temps de frictionner ses doigts, oui, pendant ce temps l’Allemand viendra près d’elle et posera la partition à la bonne page,

Vous savez qu’autrefois je connaissais le texte par cœur, si ça me revient – si vous le permettez – je vous accompagnerai.

Elle ne le regardera pas, ne lui répondra pas.

Un instant elle regardera Marguerite, parce que celle-ci était en face d’elle, de l’autre côté du piano, le visage figé – comment lira-t-elle ce

visage ? qu'y lira-t-elle ? de la joie ? – un triomphe ? – de la haine ? – de la peur ? – de la pitié ? – des regrets ? et puis elle se penchera sur la partition et commencera à jouer, fonçant au début, abattant les notes, les percutant, les envoyant à travers la pièce –

Vous allez beaucoup trop vite, si je puis me permettre. Prenez votre temps, je crois que Marguerite attend depuis tellement longtemps qu'elle mérite bien que vous preniez le tempo qui convient, non ? Vous ne trouvez pas ?

Marguerite aura envie d'intervenir – elle voudra qu'il arrête mais elle saura bien que c'est impossible, et déjà elle se cachera dans une sorte de rire idiot et sombre, un gloussement, un malaise qu'elle dissimulera la main devant sa bouche, et alors sa mère reprendra, elle jouera, jouera, et l'Allemand commencera à chanter – mal – un air allemand qu'ils ne connaîtront pas, Marguerite sera surprise en l'entendant, elle ne savait pas qu'il aimait la musique plus que ce qu'il lui en avait dit, qu'il en sait tellement plus – sur eux tous, la TSF, les voisins ; et le temps qu'elle en prenne conscience, sa mère, en larmes, s'arrêtera brutalement de jouer et refermera le couvercle avant de jeter ses mains sur son visage – Lucien et Rubens accourant – et l'Allemand faisant un signe rapide aux deux soldats,

Il me reste à vous remercier et à vous souhaiter bonne nuit.

Il se retournera vers Marguerite, d'un claquement de talons et avec le salut nazi,

Cela aura été un grand honneur et une grande joie, madame.

Marguerite sourira – peut-être, ou bien même pas, quelque chose de figé sur son visage, plâtreux, mort ; elle voudra courir vers sa mère pour la prendre dans ses bras et lui demander pardon, elle voudra retenir l'Allemand par peur de se retrouver seule avec sa famille ; elle aura peur, bien sûr, elle redoutera Rubens en voyant les soldats repartir, mais elle aura tort d'avoir peur, du moins à ce moment-là, car la seule chose qui arrivera, qu'elle verra, c'est sa mère en larmes se relevant en titubant et, soutenue par les deux hommes, personne n'ayant un regard pour elle, bien sûr, sa mère tout à coup vieille et malade à en crever, qui n'aura qu'une voix fluette et au bord de l'asphyxie –

Lucien… Emmène-moi… partons tout de suite, je ne resterai pas ici… plus jamais…

Et Rubens dira qu'il va avancer la voiture pendant que Lucien et Marie-Ernestine se couvriront – pendant que lui la couvrira d'un châle épais – l'encourageant,

Ça va aller, maintenant…

jetant un œil de dégoût à Marguerite, sans un mot, mais un mot pourtant viendra lorsqu'ils monteront dans la voiture et que Marguerite courra après eux en criant,

Maman –

et ce mot, cette force qu'il lui faudra, à Marie-Ernestine, elle la trouvera dans le plus profond secret de sa haine pour sa fille, et elle qu'on aura déjà installée dans l'auto ressortira en regardant Marguerite,

Tu n'es plus ma fille, plus ma fille –

puis elle remontera dans la voiture, claquant la portière en n'entendant pas la voix morte de Marguerite,

Maman… Je… J'ai jamais été ta fille.

ÉPILOGUE

C’est par l’invention que l’histoire peut parfois survivre à l’oubli. Il y a ce village dont j’ai entendu le récit toute mon enfance ; tant pis si ce récit est erroné dans les images qu’on m’en a données : si, en me racontant l’histoire d’un village martyr que l’histoire a préféré oublier, ma mère m’a raconté des faits qui se sont déroulés autrement que ce qu’elle m’en a dit ; ce qui compte, c’est qu’en colportant la réalité comme on la lui avait racontée, peut-être déjà déformée par d’autres, puis davantage encore par elle, ma mère a contribué à tenir ce massacre loin de l’oubli, à faire que, pendant longtemps, le martyr de Maillé a tenu la tête hors de l’eau au moins pour une génération d’enfants du pays.

Les faits historiques, c’est que sur 450 habitants, 124 vont être massacrés par une unité SS, la 17e division, surnommée « Poing-de-fer ». Des enquêteurs, des journalistes, des historiens rapportent que les sabotages fréquents sur la ligne Paris-Bordeaux à hauteur du village avaient été la raison probable des représailles – mais est-ce qu’il suffit de trouver la *raison* du déclenchement d’un massacre pour comprendre comment des hommes – y compris des SS – prennent toute une matinée pour entrer dans les fermes et les maisons afin d’y massacrer femmes, enfants, hommes – jusqu’aux bébés dans les berceaux, aux animaux, par tous les moyens dont ils disposent, tuant à bout portant avec leurs fusils mais aussi au couteau, à la baïonnette, à la grenade, brûlant, brisant et défonçant tout sur leur passage, jusqu’aux objets, en cette drôle de journée dont la France entière ne se souciera pas d’entretenir la mémoire – c’est comme ça, on dirait que même se faire massacrer nous arrive dans la discrétion et l’oubli programmé quand la France entière, ce 25 août 1944, tourne les yeux vers la Libération de Paris.

Ce qu’on m’a raconté enfant était un peu différent. J’entends, je vois les images d’un récit ; je voyais le martyre de tout le village circonscrit à l’église : on avait rassemblé les gens, les familles, les avait fait entrer de force dans l’église et on avait mis le feu à celle-ci. Cette horreur me suffisait, mais il a fallu que j’apprenne que la réalité avait été pire – si l’on peut quantifier l’horreur – et l’oubli plus traumatisant et humiliant, peut-être, pour des survivants qui auront commémoré *leur* massacre le plus souvent seuls, sans l’appui ni la reconnaissance de la nation, ou si

tardivement que pour certains l'amertume et le sentiment d'abandon et d'exclusion ont fini de les meurtrir. Si je n'avais jamais pris soin jusqu'à maintenant de vérifier les faits c'est qu'il n'importe pas pour moi de chercher le vécu, mais de faire barrage à l'oubli par les moyens dont je dispose – les récits, les histoires. Je n'avais que la présence des récits que j'écoutais enfant, et je me demande comment ma mère ne redoutait pas de raconter de telles horreurs à des gosses, puis de les leur répéter les années passant, agrémentant son récit d'anecdotes qu'elle devait inventer en pensant les faire remonter de sa mémoire – mais toujours en transportant ce *fond* de vérité qui permet que l'oubli ne gagne pas, jamais, car malgré les approximations et les arrangements avec la réalité, jamais il n'aura été aussi vrai de dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu – le proverbe ici tient ses promesses – et c'est pourquoi je me pose la question de cet autre récit que je tiens encore de ma mère et dont les versions auront été si nombreuses qu'aucune ne pourrait avoir le privilège de se prétendre la vraie, bien que, là encore, il suffirait d'un travail d'historien pour savoir si l'épuration et la tonte des femmes – dont Marguerite, on l'aura compris – s'est faite sur la place de la mairie ou sur celle de l'église, ou devant le parking de la papeterie.

Ma mère a plusieurs fois changé de version, mais, toujours, en a gardé le cœur intact : mon père, un enfant de sept ans dans la masse surexcitée crachant sa haine à une femme qui est sa mère, qu'il voit se faire tondre et gifler, humilier, moquer par des hommes qui la traitent de pute et de poule à Boches.

La scène, on peut l'imaginer : je relie l'arrestation de Marguerite à cette plaque de marbre brisée – *cette commode centenaire héritée de mon père, avec son plateau de marbre gris et rose fendu à l'angle gauche supérieur, son triangle presque isocèle qui n'a jamais été perdu et qui reste là, flottant comme un îlot en forme de part de tarte ou de pizza – mais cassé depuis quand et par qui ?*, question à laquelle il est maintenant tentant de répondre en laissant mûrir la sensation de ce qui s'est produit ce jour-là, j'imagine quelques jours après que les Allemands sont repartis.

Marguerite est seule dans la maison ; elle est dans sa chambre et ses volets sont fermés ; depuis des mois, elle reste dans l'obscurité. C'est le

matin très tôt, un camion freine devant la maison, des portières claquent, des voix d'hommes – elle reconnaît celle de Rubens. Bientôt on frappe de grands coups à la porte – coups de poing, de crosse –

Ouvre !

T'as du boulot aujourd'hui !

et peut-être qu'elle a le réflexe de se lever, soudain terrorisée – ils vont me tuer – Rubens va me tuer – une balle dans la tête pour la pute – elle revoit le paquet de cigarettes qu'il écrase, l'esprit de vengeance jamais assouvi, toujours là dans son regard qui depuis des années semble lui dire

Attends, attends un peu –

et son cœur accélère – sa vengeance est pour aujourd'hui, se dit-elle –, mais elle ne veut pas que ce soit aussi simple, pas comme ça, si vite, elle entend les hommes – la voix de Rubens qui connaît la maison par cœur mais aussi celles de deux autres, qu'elle ne reconnaît pas – les marches craquent sous les brodequins –, elle, sans réfléchir, a ce geste fou de pousser de toutes ses forces la commode pour la faire glisser devant sa porte,

Allez, la pute à Boches ! debout !

le meuble grince et glisse sur le parquet, il est devant la porte quand les hommes essaient d'entrer, la commode retient la porte,

Ouvre !

On te fera pas de mal !

Que du bien ! t'aimes ça, non ? on n'est pas des Boches, tu nous excuseras, que des *franzouses* –

ils ricanent, pousseront la porte de toutes leurs forces pendant que Marguerite retiendra la commode pour faire contrepoids mais n'y arrivera pas ; ils sont trois, trop forts pour elle et son destin est déjà joué. Ils pousseront la porte suffisamment pour qu'elle, voyant qu'ils parviennent à l'ouvrir, renonce et fuie derrière son lit, se couvrant de sa robe de chambre, criant peut-être qu'ils aillent se faire foutre, qu'elle les hait, que ce sont des lâches, ou au contraire ne disant rien ; elle verra la commode résister et puis glisser par à-coups, la porte s'ouvrir de plus en plus, et puis, pourquoi pas, la plaque de marbre qui glisse et dont le coin se brise, les bibelots, la verroterie et la dentelle qui dévalent et vont se briser ou rouler sur le parquet pendant que les voix des hommes triomphent et que la porte s'ouvre, laissant apparaître pour eux une Marguerite effrayée debout au fond de la chambre, les bras devant ses seins, les mains sur sa bouche, les

yeux grands ouverts ; elle verra, dans la demi-obscurité du jour naissant et dans le bleuté pâle de la fin août qui remonte du couloir, deux types qu'elle ne connaît pas et Rubens, les trois avec leurs brassards bleu blanc rouge – des tissus qui s'effilochent et pendouillent – son regard s'arrêtant sur les fusils en bandoulière des deux hommes – ils sont d'où ceux-là ? ils ont quel âge ? – et surtout le revolver dans la main de Rubens.

Après le départ précipité de sa mère, de Lucien et de Rubens le soir de la visite de l'Allemand, Marguerite est restée seule dans la maison. Elle aurait voulu garder ses enfants, mais a vite compris qu'elle n'y arriverait pas ; Lucien est revenu la voir le lendemain matin.

Tendu, froid, il a essayé de jouer l'homme qui veut le bien de chacun, intercédant auprès de Marguerite pour Marie-Ernestine qui lui a demandé d'aller chercher ses petits-enfants – qu'on ne peut pas laisser *là-bas,* a-t-elle dit. Contre toute attente, Marguerite accepte et reconnaît que c'est mieux pour tout le monde, oui, elle n'a plus la force, elle a besoin de dormir, qu'on la laisse. Lucien avait répondu qu'on prendrait le temps, les choses changeraient. Marguerite avait laissé partir Henriette et son petit frère – les couvrant de baisers en leur demandant de s'occuper de leur grand-mère, d'être obéissants et sages, de ne pas crier. Eux, quand elle les a pris dans ses bras une dernière fois, ont dû sentir le goût âcre de la cigarette, de la peur, de la transpiration froide, des cheveux sales et gras de leur mère, son haleine imbibée d'alcool, les relents d'un parfum passé ; ils n'auront rien dit, même en remarquant que sa voix était tremblante et cassante aussi, car elle avait menacé Lucien de venir les récupérer dès qu'elle le pourrait – qu'il ne compte pas les lui retirer ou les garder.

Lucien avait promis : la vie reprendrait son cours et le temps ferait le reste. Mais pour l'instant, ce serait mieux pour les enfants d'être à La Bassée, on s'occuperait d'eux, ils iraient à l'école à pied. Marguerite viendrait les voir au jardin public, ce serait très bien, le jardin public, mieux que chez lui, parce que pour l'instant il valait mieux pour elles deux qu'elle ne croise pas sa mère. Le reste du temps elle pourrait se reposer – se reposer, oui, c'est ce qu'il avait dit, tous les deux d'accord pour dire qu'elle était malade d'une longue maladie alors que sa maladie c'était seulement le désespoir d'une femme déboussolée qui trouvait l'oubli dans les bouteilles

de vin blanc puis dans celles de rouge qu'elle allait chercher elle-même à la cave, parce que Guilberte avait quitté la maison pour une autre famille, dans un autre hameau. Ainsi, Marguerite s'était retrouvée livrée à elle-même, mangeant trois fois rien et se nourrissant seulement de vin et de sommeil. Pendant des mois elle avait alterné des cuites monumentales dans le grand salon, seule avec cette énorme bête échouée près d'elle qu'était le piano noir de sa mère, une bête ou une stèle, une pierre noire dans la forêt, imposante, mystérieuse, dont jamais elle n'ouvrira le couvercle pour regarder le clavier, effleurer les touches – non, impossible, et plusieurs fois par jour et dans la nuit aussi, elle tombait sur son lit en ronflant, raide morte, les yeux bouffis, ne pensant plus à se maquiller ni à s'habiller correctement la journée – pour quoi faire ? – se coiffer ? mais pour qui ?

Pour *soi* ?

Quand c'était trop dur, trop long, elle appelait Lucien – non pas chez lui, car elle craignait de tomber sur sa mère, mais à son cabinet. Elle demandait à voir ses enfants, ce à quoi il répondait toujours oui. Chaque samedi il était fidèle au rendez-vous, près des manèges qui surplombaient la rivière. Il prenait des nouvelles, disait à Marguerite qu'il la trouvait trop pâle, qu'elle devrait aller chez le médecin et manger mieux. Elle dodelinait vaguement de la tête pour dire oui, mais ne le regardait jamais quand il lui tendait deux ou trois billets – elle les prenait en les faisant disparaître dans son sac, tout en pensant qu'il se casse, qu'il ne reste pas planté là à attendre un

Merci

qui ne viendrait pas, elle ne demandait rien, il n'était obligé à rien.

Elle, ce qu'elle voulait, c'était prendre ses enfants dans ses bras et qu'on la laisse avec eux une heure ou deux, après quoi elle repartirait avec sa bicyclette, laissant le vent lui frapper le visage et balayer les larmes qui inondaient ses yeux quand elle quittait ses deux amours. Peut-être, si elle avait le temps, elle irait dépenser les billets à l'épicerie et puis elle rentrerait.

La fin de la guerre était arrivée, et ce fameux et terrible et magnifique mois d'août 1944 ; la Libération et son ombre maudite, l'épuration.

On traîne Marguerite par les cheveux – on la pousse, la bouscule, on lui envoie des chiquenaudes et des claques, et la foule lui crache dessus sur son passage – crachats ou mots –

Pute à Boches !

Sale pute à Boches !

Il dit quoi ton père, le héros ?

Elle ne baisse pas les yeux ; dans la foule elle reconnaît, qui crient et montrent leurs visages outrés, la mère et le père Claude qui se sont refait une vertu,

Petite salope va !

elle et lui, le couple qu'elle ose regarder dans les yeux en leur jetant toute sa haine – pendant dix secondes elle pense

Toi la truie et ton gros porc

et ils disparaissent dans une foule si dense qu'elle ne reconnaît pas les autres femmes avec elle, qu'on montre comme des animaux de foire, oui, elles sont des animaux et autour d'elles il n'y a que des hommes qui ricanent et ne se gênent pas pour les gifler, les insulter, pour se donner des coups de coude parce qu'on va bien rire quand le coiffeur va leur raser le crâne – et qu'elles ferment leur gueule, sinon on fera comme on a fait à trois putes qui criaient comme des truies qu'on égorge parce que dans la nuit on leur avait marqué au fer rouge la croix gammée sur le front, oui, comme des vaches, on les avait marquées et tout le monde l'a su si vite que les chefs des FFI,

On veut pas de ça ici

alors qu'on les aurait bien toutes marquées pour qu'elles s'en souviennent toute leur saleté de vie, parce que les cheveux ça repousse trop vite alors qu'une brûlure sur le front, elles la porteront jusqu'à la fin. Mais les types qui veillaient à ce que ça ne déborde pas étaient en colère, des débordements il y en avait eu trop, des types, collabos, ç'avait été vite réglé, une balle dans la nuque et on les avait balancés dans la rivière ; on s'était fait engueuler et menacer de passer en cour martiale – et puis quoi, d'être jugés pour meurtre ? Les Américains voulaient pas de ça, eux, avec leurs chewing-gums et leurs gueules carrées qui embrassaient nos femmes sur la bouche et leur pelotaient le cul dès qu'ils le pouvaient, et elles qui se laissaient faire, qui ne voyaient même pas le mal, et les militaires français non plus, les gendarmes non plus ne voulaient pas de débordements ni de

règlements de compte, c'était bien facile pour eux mais la foule avait eu du mal à se contenir – elle aime déborder – cracher sa rage – pourtant même en faisant la gueule elle a fini par se contenter des insultes et des crachats sur ceux qu'elle aurait aimé écraser à coups de talons, de pelles, de pierres, mais non, la foule a dû se calmer en voyant les Amerloques et les gendarmes, les militaires qui nous regardaient et les FFI, avec ce Rubens qui pour un peu aurait tiré dans le tas s'il nous avait pris l'idée de massacrer à notre tour les complices des massacreurs et des nazis.

La foule n'a été qu'une rumeur de cris et d'éclats de rire quand un vieux paysan avait commencé à jouer avec les cheveux tondus d'une fille de vingt ans avec lesquels ce con amusait la galerie en se faisant une fausse queue-de-cheval ; tout le monde riait, sauf la fille terrorisée et rouge écrevisse aux joues griffées et marquées par qui, par quoi, sans doute baffée mille fois avec des bagouses qui lui avaient lacéré les joues, elle qui baissait les yeux, soumise comme une chienne battue et qui essayait par en dessous de voir ce qui faisait rire tout le monde ; le tour de Marguerite était venu et Marguerite n'avait pas baissé les yeux en reconnaissant parmi eux des visages – les Claude et des clients à eux aussi, et puis des pétasses avec qui elle était à l'école ou à la messe, ou simplement des hommes qu'elle connaissait pour les avoir vus dans les troquets, des gars avec qui elle avait ri et bu du temps de Paulette, tous ces connards qui se faisaient une belle communauté d'amis sur le dos d'une dizaine de femmes qui avaient couché avec un Boche ou s'étaient raconté qu'elles étaient amoureuses, qu'elles avaient décroché le gros lot, ou qui n'avaient pas couché du tout mais avaient réglé des querelles de voisinage qui traînaient depuis trois ou quatre générations en envoyant des lettres anonymes, en dénonçant des voisins qui finissaient déportés sans comprendre pourquoi mais qui avaient leur petite idée quand même ; Marguerite, dans tout ça, ne se sentait pas comme ces connasses piégées par l'histoire, même si elle aussi était piégée par l'histoire, même si ce qu'elle entendait remonter c'étaient les voix de ceux qui, sur son passage, lui crachaient le nom de son père en lui disant qu'elle le déshonorait et qu'il était mort pour rien, pour une

Petite salope,

et est-ce que dans toute cette saleté elle aura entendu la voix d'un enfant de sept ans qui crie ou pleure ou essaie de la rejoindre, un enfant qui s'est enfui de la maison de Lucien et qui a traversé seul cette boue humaine ? Il a

eu peur, lui, si petit, et pourtant il y est allé et je ne sais pas si elle a pu l'apercevoir ou l'entendre, je veux croire que non, je veux croire qu'il aura été récupéré avant par Lucien, par Marie-Ernestine ou même par Rubens, par n'importe qui ayant un peu l'intelligence et le cœur de sauver ce pauvre petit papa de sept ans d'un désastre dont pas une seule fois je ne l'ai entendu parler, mais sur lequel il a dû construire toute sa vie et déjà, probablement, une partie de sa mort.

Je ne sais pas ce qui se passe après, dans l'interstice de l'histoire, qui restera muette – comment Marguerite retourne chez elle, dans le hameau, à pied, sous le regard des voisins et des gens qui passent à vélo, en auto, qui la dévisagent et détournent la tête – écœurés.

Et puis les semaines après, noyée dans le vin et l'obscurité et dans le silence de la maison morte.

Et puis le retour d'André, alors que ses cheveux très courts la font ressembler à une Jeanne d'Arc près du bûcher et que son air livide lui donne la beauté tremblante d'une sainte.

On sait que les prisonniers de guerre ou les enrôlés dans les STO écrivaient à leurs proches et que ceux-ci pouvaient leur répondre, ils savaient où ils étaient retenus. L'absence d'informations sur le lieu de détention d'André est une sorte d'angle mort familial – j'en ai toujours entendu parler comme s'il n'y avait rien à en dire, que sa captivité avait ressemblé davantage à une évaporation qu'à une détention. Qu'il soit resté en Allemagne pendant quatre des cinq années, personne n'en doute, lui-même l'a toujours dit, mon père l'a répété et ma mère avec lui ; mais si je les ai entendus le dire c'est sans jamais qu'ils précisent dans quelle région ni dans quelle ville, soit que les noms des lieux leur aient été imprononçables, soit que, tout simplement, ils ne le savaient pas. Si j'avais fait l'effort de chercher, peut-être que j'aurais trouvé le *Stalag* où André a été retenu et l'usine – ou le chantier – où il aura été contraint de travailler. Mais est-ce l'ampleur de la tâche ou sa prétention qui m'ont découragé, je ne sais pas, je crois que je me suis résigné depuis toujours à ne pas savoir et

à écrire à partir de cet échec, ne faisant confiance qu'à ce rien, en puisant dans ce qu'il génère de visions imagées et sonores, et d'une certaine manière en respectant ce que je crois être le souhait d'André, qui, selon moi, a voulu effacer de son histoire toutes ces années allemandes, celles de l'humiliation et de la défaite.

Lui, dont le caractère était déjà enclin à une certaine rigidité, mais qui pouvait encore ressembler à une forme de droiture, deviendra rigoriste à l'extrême dans la propreté et maniaque dans l'exigence de réussite de ses enfants, intransigeant avec tout le monde et pour tout le reste – la précision sur tout, l'horreur de l'indécis, du flou ou de l'approximation, comme si le moindre vacillement, le moindre tremblement le rendait fou – cédant à la violence ou la laissant exploser après avoir cherché à la canaliser trop longtemps – et, même si mon père ne l'a jamais dit, j'ai compris par ma mère qu'il avait eu droit à quelques sévères corrections, peut-être presque des bastonnades quand André n'en pouvait plus, cédant à des accès de fureur qui revenaient, disait-on toujours, comme pour l'excuser, de ses années allemandes, dans ce lieu ignoré de mes parents ou dont ils n'auront pas voulu se souvenir ; si des lettres ont existé entre André et Marguerite, on aura préféré les oublier ou les nier, ce que tout le monde aura trouvé arrangeant même si – dommages collatéraux – c'est en nous laissant, nous, enfants et petits-enfants d'une histoire dont nous ne connaîtrons que l'écume, dans l'ignorance presque totale, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul témoin ou seulement des gens trop âgés ou frappés de cette maladie au nom allemand : Alzheimer.

André est arrivé après avoir transité quelques semaines à Paris, le temps qu'on lui refasse un semblant de santé. Lucien et Rubens sont allés le chercher, et André a dû être étonné qu'on ne s'arrête pas à la maison, mais qu'on file directement chez Lucien, en plein cœur du bourg, quatre ou cinq kilomètres après la maison, comme eux ont dû être surpris de récupérer ce fantôme dans lequel traînait encore la mémoire du visage et du corps d'André, mais comme enfoui derrière un vieillard au regard têtu et méchant ; ce n'était pas la maigreur squelettique des déportés ni celle d'un mourant, mais une métamorphose si puissante que peut-être elle ressemblait à quelque chose d'inconnu et de nouveau pour Lucien et Rubens, qui

s’étonneraient longtemps de ne pas avoir reconnu André quand il leur avait adressé la parole, car même sa voix semblait nouvelle, plus profonde et rocailleuse que celle dont ils croyaient se souvenir. Pourtant, par moments, un trait du visage, un rictus, et même la tonalité de la voix surgissaient pour faire réapparaître l’homme qu’on avait vu partir cinq ans plus tôt – et c’est là qu’on s’était dit que cinq années c’est très long, infiniment, presque une vie à l’intérieur de la vie d’un homme, quand on se raconte habituellement que c’est à peine la vie d’un enfant. Ce qu’il aura vécu, on le sait, il ne l’a pas dit – à part qu’il a bu sa pisse pour survivre, et c’est tout. Sans doute on n’a pas eu envie d’en demander davantage, par crainte de le froisser ou de le mettre en colère, ou parce que devant l’évidence d’un corps à ce point meurtri, on avait compris que seul le silence pouvait être acceptable pour lui, et certainement pas de se mettre à revivre, par les mots, ce qui lui avait été insupportable ; mais il avait bien fallu l’accueillir, le nourrir, lui présenter ses enfants comme s’il ne les avait jamais vus et qu’il ignorait même leur existence. Bien sûr, tôt ou tard, il faudrait qu’on lui parle de Marguerite. Il allait falloir qu’on lui dise la femme qu’il allait retrouver, et celle qu’il avait définitivement perdue.

Cette histoire, des milliers d’hommes l’ont connue en rentrant d’Allemagne ; des milliers de familles détruites l’ont vécue. Et pourtant – ou peut-être parce qu’elle est trop banale et vaste – elle me semble invisible ou indescriptible, littéralement, par ce qu’elle touche d’intime dans le cœur des familles et des couples à tel point que, sur elle, je n’ai rien entendu ou presque, et que je ne peux qu’imaginer, en l’arrachant à l’impossible, la violence de ce moment où André et Marguerite se sont revus, cette nouvelle et dernière *première fois*, même s’il est impossible de *voir* comment Lucien et Rubens – parce que je pense que ce sont eux qui l’en informent –, lui ont présenté la dérive de Marguerite, avec à la fois ce mélange de brutalité virile qui veut qu’une conversation d’hommes au sujet des femmes ne s’embarrasse pas de circonvolutions ni d’un excès de précautions oratoires, mais cependant avec un minimum de délicatesse ou d’ellipses pour éviter d’en rajouter et qu’André ne s’effondre ou s’exalte au point d’avoir envie de massacrer Marguerite de ses propres mains ; c’est impensable, et pourtant ça a eu lieu ; Rubens et Lucien s’y sont mis tous les deux pour lui raconter comment toutes les semaines Marguerite partait soi-disant prendre de ses nouvelles jusqu’à ce soir où, sans équivoque, elle était

rentrée ivre morte, menaçante, d'une méchanceté dont personne ne l'aurait crue capable, surtout avec sa mère, accompagnée par son Allemand, ce qui lui avait valu d'être tondue avec quelques autres pour *collaboration horizontale*, comme, sans rire, on osait nommer la chose.

Ce que je peux vaguement concevoir, c'est l'effondrement intérieur de ce qui restait d'espoir à cet homme, André. Il revenait de l'enfer et avait dû tenir en pensant à cette femme qu'il aimait, dont on peut imaginer que parfois il avait rêvé en se masturbant, songeant au moment où il la serrerait dans ses bras, où il redécouvrirait sa peau. Chaque jour de son cauchemar il avait pu traverser la mort parce que l'image d'une femme est une promesse suffisante pour tenir ; au bout du chemin, quand la réalité de la trahison s'impose à lui, l'effondrement le laisse plus dévasté que tout ce qu'il a connu pendant cinq ans.

Ça aussi, il me semble qu'on peut le concevoir, même de loin, parce qu'on peut imaginer qu'il faut des mois avant d'accepter un rendez-vous avec Marguerite, que pendant des mois il ne peut envisager que le divorce, l'injure, qu'il doit passer de l'envie de la tuer à celle de se tuer lui-même en se jetant à la flotte, ou en se pendant haut et court, ou n'importe comment – ce ne sont pas les fusils de chasse et les revolvers qui manquent à la fin de la guerre. Mais non, il ne le fera pas, il a des enfants. Bientôt, quand il sera en mesure de se remettre à travailler, on lui proposera de devenir le concierge de l'usine de papier, juste à l'entrée du bourg, et de vivre dans une des maisons ouvrières qui ont été construites sur toute une rue, de jolies maisons assez grandes et confortables, fonctionnelles déjà, presque l'ancêtre du pavillon de nos lotissements mais avec un charme dont les zones modernes ont toujours été dépourvues, où il pourra loger avec ses enfants, et même avec Marguerite s'il décide de lui pardonner un jour, car un jour il faudra bien qu'ils se revoient et se parlent, dans quelques mois, à l'extérieur, sans doute un de ces samedis où elle retrouve ses enfants au jardin public, quand André aura recouvré un calme suffisant pour accepter de dépasser le dégoût qu'elle lui inspire.

Ce jour-là, ce ne sera pas Lucien qui amènera les enfants, mais André – Lucien aura proposé de l'accompagner pour apaiser la rencontre et pour se sentir moins inquiet d'un rendez-vous que tout le monde redoutera. Mais André refusera d'être chaperonné, il se maîtrisera, il le sait. On lui fait

confiance, on le laisse partir au rendez-vous. Il arrivera un peu en avance et verra Marguerite descendre de son vélo et le poser contre la grille du jardin public ; elle portera un chapeau, aura fait quelques efforts pour ne pas paraître cadavérique, essaiera de donner d'elle une image meilleure que d'habitude, mais ne voudra pas se montrer trop féminine ni jolie ; elle redoutera qu'il la trouve aguicheuse ou provocante. Elle ne saura pas comment faire, et puis craindra aussi de le trouver si différent, si défiguré par l'expérience allemande qu'elle s'inquiétera de le voir comme un étranger, un ennemi peut-être, car elle saura que, lui, il la regardera comme une traîtresse, et c'est pourquoi l'un et l'autre s'appliqueront au départ à ne parler que des enfants et puis à prendre de vagues nouvelles,

Tu vas bien ?

Lucien m'a dit que tu te remettais doucement.

Il lui dira, avec un calme presque froid, qu'il ne lui pardonnera jamais et qu'il veut le divorce. Si, pour une raison ou une autre, ils ne divorcent pas, qu'elle sache qu'il est résolu à ne plus rien avoir à faire avec elle ; il ne veut la revoir à aucun prix, il a trop espéré, trop souffert, son corps le dégoûte, il l'a trop chéri pour supporter l'idée de comment elle l'a dévoyé. André ne peut pas, il ne pourra plus jamais, c'est entre eux une tache dont il n'arrivera plus à faire abstraction. Il ne le dira pas mais il n'est pas tant surpris que ça, elle n'a jamais été forte – une grande gueule sans colonne vertébrale – une gamine immature et inconséquente – il pense à cette lettre d'elle qui l'avait prévenu contre elle et lui avait ouvert les yeux sur le fait que Marguerite ne serait pas capable de l'attendre aussi longtemps sans le tromper – mais est-ce qu'il aurait imaginé qu'elle le tromperait avec un Allemand ? – et elle, est-ce qu'elle a envisagé, pour se défendre, de lui dire que si elle avait couché avec un Allemand c'était parce qu'elle avait cru possible de le faire rapatrier en France ? Est-ce qu'elle pourrait lui dire ça ? Est-ce qu'elle a essayé de le lui faire croire, ou, même, de se le faire croire ? Est-il vraisemblable qu'elle y ait vraiment cru, au moins au début de sa relation avec l'Allemand ?

Peu importe.

On les voit marchant tous les deux dans le jardin public et les enfants jouent plus loin, courant ou retrouvant d'autres enfants ; deux petits vieux se tiennent par le bras et tournent près des statues des grands hommes et leurs regards tombent sur ce couple dont la présence sonne faux dans ce

jardin public trop pittoresque, parce que les femmes qui portent ce type de chapeaux montrent surtout qu'elles ont les cheveux encore bien courts, chacun sait ce que ça signifie, même si André ne pense pas à ça ; il ne pense à rien, cette femme, il ne sait plus qui elle est parce que des nuits entières il a vu son corps jouir par le corps d'un autre homme, et cette brûlure a été si profonde et douloureuse que cette femme qui marche à côté de lui n'a plus rien de celle qu'il a aimée. Elle est maigre à l'excès, ses traits sont tirés, son visage déformé par la guerre et les années, l'amertume et l'alcool aussi – quelque chose s'est brisé en elle, oui, il voit que, comme lui, elle est *défaite*.

Comme lui aussi, elle a l'air d'un animal affolé et piégé.

Alors voilà comment les choses se passeront : Lucien aura un rôle déterminant ; c'est lui qui proposera une sorte d'arrangement qui, dans un premier temps, conviendra à tout le monde. Lucien sait arranger les affaires, c'est un homme de contrats, par son tour d'esprit il sait prendre le recul nécessaire pour organiser son monde : les enfants iront s'installer avec leur père, et leur grand-mère viendra les chercher à l'école, ils passeront leurs soirées et les nuits chez leur père. Le week-end, on sera d'accord, Lucien ira déposer les enfants chez leur mère, dans la maison familiale, où ils resteront jusqu'au dimanche soir, et Lucien reviendra les chercher pour qu'ils puissent dormir chez leur père et retourner à l'école le lendemain. C'est fragile, mais ça convient à tout le monde ; Lucien ne laisse d'ailleurs le choix à personne, il s'occupe de tout, y compris de la survie matérielle de Marguerite, en lui attribuant une sorte de revenu minimum, car ce qui devrait être l'obligation d'André c'est Lucien qui accepte de s'en charger ; personne ne songerait à s'inquiéter de l'argent que ça coûte à Lucien, tout le monde se raconte que lui qu'on avait si mal jugé se révèle un homme généreux et intelligent, et on se demande bien ce qui se serait passé sans lui.

Heureusement que Lucien prend les choses en main, oui, car André, dans un premier temps, est incapable d'assurer le retour à une vie normale pour ses enfants et pour lui ; c'est Lucien, grâce à quelques appuis et une aide qu'on accorde aux prisonniers de guerre, qui trouve la maison ouvrière pour un loyer tout ce qu'il y a de plus raisonnable, et qui déniche ce poste de gardien ou concierge pour André, à l'usine de papier. Ce travail, il le conservera jusqu'à l'âge de la retraite. Dans une guérite en bois et en verre,

on le verra actionner, à la manivelle, la barrière qui autorise l'entrée et la sortie des véhicules – des camions qui transportent les ballots de papier, mais aussi les voitures et les vélos des ouvriers ; le reste du temps, il lit le journal, fait des mots croisés, tape le carton avec l'un ou l'autre des visiteurs, des amis d'autrefois. On le verra en blouse grise de magasinier, ses lunettes aux verres de plus en plus épais au fur et à mesure que ses cheveux blanchiront, et son béret, sa clope au bec, des roulées, par goût, il préfère rouler ses cigarettes lui-même, c'est toujours deux minutes de passées ; ce travail, il en remerciera Lucien toute sa vie, car si parfois le temps est long, que sa conciergerie, sa loge plutôt, est mal chauffée en hiver ou brûlante en été, le travail n'est pas usant pour le corps, et ça, c'est un trésor qui n'a pas de prix.

Lucien lui dira que ce n'est rien, mais on le sentira flatté, d'autant que c'est pour Marie-Ernestine d'abord qu'il s'est acquitté de ce devoir, comme il s'est débrouillé pour trouver la maison à quelques pas de la papeterie – et pourtant, quelle horreur que cette papeterie, quelle infection, une odeur pestilentielle, acide et soufrée, qui empeste dans toute La Bassée les jours de pluie, selon le vent, surtout la rue des maisons ouvrières – aux premières loges. Peu importe, on ferme les fenêtres et on oublie, on est content, on travaille, on a une maison, les enfants vont à l'école à pied tous les matins et leur grand-mère vient les chercher le soir ; Lucien a veillé à ce que tout se passe bien pour Marguerite : il n'a pas essayé de lui trouver un travail, personne ne voudrait d'elle, et elle n'aura jamais la force de partir loin d'ici ; alors il lui expliquera qu'avec l'accord de Marie-Ernestine il prendra en charge les frais de la maison mais aussi, puisqu'il s'occupe de la gestion des terres et des loyers, de la menuiserie et de la scierie, de tout le reste, il pourra lui reverser des dividendes, pas grand-chose certes, mais cela lui permettra de vivre sans avoir à sortir si elle n'en a pas envie – elle entend qu'il achète sa disparition –, ça tombe bien, elle n'a envie de rien d'autre.

Ainsi le temps va passer – vite – très vite – et c'est pourquoi on ne s'étonnera pas que, un jour de 1949, âgée de bientôt soixante-quatre ans, Marie-Ernestine palpe une grosseur dans l'un de ses seins, mais laisse filer les semaines, les mois, pour que Lucien ne s'affole pas et surtout pour qu'on lui fiche la paix ; il n'est que trop temps d'avoir la paix. Depuis qu'elle n'a plus son piano, qu'elle n'a plus sa maison, elle est souvent

irritable et consternée par tout ce qu'elle entend et voit ; elle n'aime pas le personnel de Lucien, n'aime pas les gens de La Bassée, n'aime plus manger et se contente de parler à son chat et d'écouter des disques sur le magnifique gramophone qu'elle a reçu de son mari ; des disques de toutes les musiques qu'elle aura aimé jouer durant sa vie et qui ne sont plus, au bout de ses doigts, que des souvenirs qui s'effacent et ne peuvent revenir, parmi les grésillements, que dans ces interprétations enregistrées par de grands pianistes, de ceux dont elle aurait voulu être. En les écoutant, elle comprend qu'elle n'aurait de toute façon jamais atteint leur niveau, et il en résulte pour elle une étrange consolation – elle n'a rien perdu – teintée d'une profonde déception – tout son espoir était donc une illusion ? Elle avait raté sa vie sur un malentendu ? Elle avait vécu toute sa vie avec l'amertume de ne pas avoir pu exprimer un talent qu'elle n'avait peut-être jamais eu que dans le regard de son professeur de piano ? Les derniers mois de sa vie, Marie-Ernestine ressasse ces questions, s'agace parce que dans cette maison personne ne mange à l'heure, que Rubens dépense l'argent de son père et ne fait rien de ses dix doigts si ce n'est donner des leçons de morale à tout le monde, et elle reste, elle, toute la journée allongée sur le divan dans le salon, refuse de se mettre au lit. Son mal évolue, elle souffre en silence puis le silence est intenable, on la traite avec des antidouleurs inefficaces, on veut l'emmener à l'hôpital mais elle refuse de se faire examiner. Elle reste sur son divan à attendre la mort, qui viendra vite. Marie-Ernestine devient certaine que la mort est proche, elle en parle à Lucien comme d'un contretemps qu'il va devoir encore gérer : elle veut que ses papiers soient rangés, ses affaires réglées, que tout soit en ordre au moment de son départ, et bien sûr c'est lui qui devra se charger de tout. Elle signe les papiers qu'il lui donne, sans vraiment les regarder. Elle, ce qu'elle veut, c'est que ses petits-enfants héritent de tout, les terres, les lacs, la forêt et bien sûr la maison, les fermes et les champs, tout, et qu'on laisse sa folle de fille dans la maison aussi longtemps qu'elle le souhaite, qu'elle en garde l'usufruit et qu'on continue à lui verser cette rente ridicule qui ne coûte pas grand-chose et la rend presque invisible. Lucien lui dit qu'on fera tout ça, mais il refuse de la voir partir sans que les médecins essaient de la sauver ; non, elle en a sa claque de cette comédie, ça a duré assez longtemps – soixante-quatre ans de pitreries, ça suffit –, maintenant elle accepte que la nuit tombe, de fermer les yeux définitivement et qu'on n'en parle plus. La

mort, c’est malheureux à dire, ne frappe que ceux qui restent, car celle qui va partir ressent d’abord l’avantage qu’il y a à en finir avec cette existence qui lui pèse depuis trop longtemps et une douleur dans le sein qui devient invivable – le seul regret, mon Dieu, c’est de ne pas voir ses petits-enfants grandir, même si elle a confiance en Lucien et qu’elle sait que, lorsqu’ils seront majeurs, ils récupéreront les biens qu’elle-même avait hérités de sa mère et de Firmin, la vie continuera grâce à eux, elle n’aura pas ruiné sa famille, c’est déjà ça.

Et puis son visage semble devenir rigide et mat, sa peau se reflète différemment à la lumière du jour – les traits se creusent, les yeux s’enfoncent dans les orbites qui deviennent violacées, presque noires ; bientôt elle ne quitte plus son lit, elle accepte trois cuillères de bouillon mais uniquement servies par Lucien, et refuse le lendemain de quitter le lit, même pour les trois gouttes d’urine qu’elle retient – elle ne veut pas faire l’effort de se lever pour si peu – le pot de chambre lui semble inaccessible – et maintenant elle somnole, des heures et des heures, et parfois elle semble se parler, raconter des histoires, puis s’inquiéter d’une facture qu’on aurait oublié de payer, puis se plaint d’avoir froid aux mains, puis elle lisse la couverture au-dessus d’elle et semble disparaître dans ses draps ; la douleur lui tord les muscles du visage et lorsqu’elle demande la confirmation à son médecin qui acquiesce,

Oui, la fin –

elle dit qu’elle ne veut pas parler à sa fille, qu’elle ne veut pas lui pardonner mais elle accepte qu’elle vienne à son enterrement, oui, il faut qu’elle soit là, avec ses petits-enfants, et tout le monde acceptera que Marguerite soit là, il ne peut pas en être autrement mais pour elle, elle ne veut pas la revoir, non ; elle veut juste qu’on dise à Marguerite qu’elle n’a jamais compris pourquoi elles n’ont pas pu s’aimer l’une l’autre, mais qu’elle conçoit qu’une partie des torts lui revient. Elle demande à Lucien de lui transmettre ce message, et, sans nul doute, il s’en acquittera.

Mon père aura connu sa grand-mère jusqu’à ses douze ans, ce qui est pour moi vertigineux, d’abord parce qu’il ne m’a jamais parlé d’elle, mais aussi parce qu’elle me semble, elle, prisonnière d’une époque tellement reculée dans le temps qu’il me paraît impossible que, pour lui, Marie-

Ernestine ait été une personne *réelle*, qu'il a dû pleurer quand il l'a accompagnée au cimetière, entouré de gens qui, depuis, comme des ombres, l'ont tous rejointe au royaume des morts. Je me demande, lui qui y était, s'il a vu comment les uns et les autres ont accueilli sa mère – quand bien même celle-ci aurait préféré ne pas être là, elle n'a pas pu ou pas voulu se dérober – et elle a dû affronter une foule faussement docile qui sera venue lui présenter ses condoléances, chacun posant un mouchoir sur cette hostilité qui tiendra Marguerite pour responsable de la mort de sa mère et d'on ne sait quel autre malheur. Tous lui auront serré la main ou l'auront embrassée, avec plus ou moins de réticence, certains l'auront prise dans leurs bras avant de se détourner pour jeter une rose dans la fosse, comme la pianiste l'avait demandé.

Je ne sais pas si Lucien, Rubens ou André, comme Marguerite, remarqueront ce gros monsieur en noir quand il passera devant le cercueil de Marie-Ernestine, ni si tous se demanderont pourquoi cet homme-là ne pense pas à se découvrir et à se signer comme tout un chacun ; il se peut que seule Marguerite reconnaisse, derrière ce monsieur lourd comme un gros chien à bout de souffle, un visage effrayant qu'elle n'aura vu qu'une fois, il y a longtemps, avec son œil fixe comme une pierre et cette cicatrice zébrant le visage en le défigurant. Le gros monsieur au chapeau disparaîtra, disons que ni Lucien ni Rubens ne le remarqueront, et personne ne demandera pourquoi il a embrassé si longuement Marguerite – comme s'il la connaissait d'une autre vie, d'un autre monde, comme s'il s'agissait d'un ami ou d'un oncle, peut-être un homme proche de Jules, un ancien soldat ? Personne ne le demandera à Marguerite.

Ce jour-là elle reverra André, qui ne la saluera pas, peut-être parce qu'il serait pour lui trop douloureux de supporter son regard, comme s'il redoutait de céder au désir de la prendre dans ses bras et de lui dire qu'il lui pardonne, de lui crier qu'il voudrait qu'ils essaient de recommencer, de retenter au moins une fois, lui qui rencontre des femmes dans les cafés avec qui il fait l'amour, souvent ; il rend cocus tous les maris qu'il croise avec leurs femmes au moins aussi folles et désespérées que Marguerite, mais qui n'ont pas eu le tort de le tromper ni de trahir l'amour qu'il avait cru pouvoir donner ; alors il reste droit et ne s'attarde pas, il salue qui il doit saluer, et d'abord ses enfants, et puis Lucien et Rubens, puis il s'en va. Comme tout le monde, il sait ce qui se passe dans la maison de Marguerite, les enfants le

lui disent, mais aussi les voisins, et certains commencent à affirmer qu'il n'est pas prudent de les laisser avec elle, d'ailleurs, racontent-ils, une nuit, on se rendra compte que décidément quelque chose ne tourne pas rond.

Cette histoire, je l'ai aussi entendue des dizaines de fois : il arrivait à mon père – enfant de douze ans peut-être –, alors que tout le monde dormait, c'est-à-dire sa mère et sa sœur – sa mère le plus souvent complètement ivre –, de se lever et de sortir dans la cour, et, pour une raison inconnue, d'escalader le cerisier qui était devenu assez grand pour atteindre la fenêtre de sa chambre. Une nuit, encore ivre, Marguerite avait entendu du bruit dans la cour ; elle avait couru dans les chambres des enfants, sa fille était là, mais dans la chambre du fils le lit était vide. Elle l'avait appelé en dévalant l'escalier, affolée, et, ouvrant la porte qui n'était plus fermée à clé, elle l'avait vu dans le cerisier – elle avait crié comme jamais – on la comprend –, réveillant les voisins mais aussi son fils somnambule, qui avait ouvert les yeux en croyant être en train de rêver et, saisissant une branche en pensant prendre un oreiller, perdant l'équilibre, vacillant, se retenant à des branches craquant sous son poids, s'était vu dégringoler jusqu'au sol, où il s'en sortirait avec un bras cassé et un souvenir dont on parlera toute notre enfance, puis plus tard lorsque, passant devant le cerisier, le montrant à des visiteurs ou à nos propres enfants, il s'agira d'évoquer un fait mémorable, comme si cette nuit-là nous étions tous tombés avec notre père du haut du cerisier, du haut de notre enfance.

Je n'ai qu'un seul souvenir d'un récit *direct* de mon père ; je suis avec mes frères et sœurs, tous suffisamment âgés pour nous souvenir de ce qu'il va nous dire, mais surtout pour comprendre le sentiment d'injustice qu'il lui inspire.

C'est un dimanche, sans doute un jour de printemps ; nous sommes partis pêcher dans le lac de celui que nous appelons tonton bonbon, ou tonton Rubens, alors qu'il n'est pas notre tonton, puisqu'il est le fils du deuxième mari de notre arrière-grand-mère – bon, on s'y perd un peu, ce n'est pas grave, ce jour-là, je nous revois pique-niquant en famille avec Rubens et sa femme – je ne me souviens d'aucun enfant, Rubens est lui-même assez âgé. J'ai toujours trouvé qu'il ressemblait à mon père, alors qu'ils n'ont aucun lien de sang ; je revois son costume en tergal marron, ses

cheveux coiffés en arrière, ses lunettes cerclées en acier doré, quelque chose de dur dans l'expression du visage qui contraste avec sa volonté de nous être agréable quand il débarque avec ses énormes paquets de Carambar et de sucettes – de quoi faire plaisir à une école entière – et je ne comprends pas l'acharnement qu'il y met, lui dont le père est mort depuis suffisamment longtemps pour que je n'en aie gardé aucun souvenir, peut-être même ne l'ai-je jamais croisé ; je ne prendrai pas le temps de me renseigner, je ne suis pas sûr d'avoir davantage envie de faire connaissance avec Lucien que je n'en avais alors de passer une journée avec Rubens, que je n'aimais pas beaucoup.

Car si mon grand-père doit beaucoup à Lucien, et que ce dernier a arrangé pas mal de situations comme il a été dit plus haut, il n'a pas non plus oublié de trahir Marie-Ernestine quand il s'est agi de passer, après la mort de cette dernière, chez le notaire, un de ses confrères et de ses plus proches amis – un de ses complices, serait-on tenté de dire –, en tout cas c'est ce que mon père prétendait, même s'il n'en avait jamais parlé avec Rubens, qu'il aimait parce qu'il était le seul qui lui restait de ce côté de la famille, ce qui ne l'empêchait pas d'être lucide : il savait que le père de Rubens avait trahi la volonté de sa femme. Si Marie-Ernestine avait bien obtenu qu'on laisse à sa fille l'usufruit de la maison et que celle-ci reviendrait bien aux deux enfants après sa mort, pour le reste il avait spolié les enfants – mon père, sa sœur – qui, à la mort de leur mère, se sont retrouvés sans aucune terre, sans aucune forêt, sans aucun lac, sans aucun champ, sans aucune ferme ni maison à vendre, à louer – plus de menuiserie et de scierie, vendues l'une et l'autre au profit d'on ne sait qui – sans rien du tout que cette maison que ni mon père ni sa sœur n'avaient les moyens d'entretenir, et qu'à la mort de leur mère ils ont fermée, cadenassée sans y toucher parce que décidés à ne pas la vendre, sans savoir pour autant quoi en faire pendant plus de vingt ans.

Je me souviens de mon père racontant ça, de la colère – ou peut-être non pas la colère, mais comme une blessure dont il voulait nous faire part quand il nous avait dit que oui, même ce lac où tonton bonbon nous accueillait si gentiment, en réalité, si les choses avaient été respectées, il serait à nous, et ce serait nous et non pas lui qui l'accueillerions pour une partie de pêche, nous qui irions nous promener dans notre forêt en l'invitant à nous suivre et non pas l'inverse, comme nous l'avions toujours cru.

Mon père ne m'a jamais parlé de sa mère, et même, personne ne m'a jamais parlé d'elle : Marguerite est une forteresse de silences que personne n'a jamais osé ou voulu ouvrir.

Pourtant, à force de vide, on ronge le peu entendu et on le fait parler ; longtemps, chez nous, dès que quelqu'un buvait un verre de trop, il s'entendait dire qu'il fallait faire attention, l'alcoolisme, dans notre famille… l'alcoolisme, ta grand-mère… On disait que l'alcoolisme était une tare génétique – rien à voir avec les conditions de vie ni avec une question sociale, un signal de détresse psychologique, non, rien qu'une question de génétique, et Marguerite était montrée du doigt à tous et à toutes comme le repoussoir, l'exemple à ne pas suivre, surtout si vous étiez une femme. À la question de savoir de quoi était morte Marguerite, j'ai toujours entendu la même réponse :

Morte d'alcoolisme.

Et j'ai toujours eu beau affirmer qu'on ne mourait pas d'alcoolisme, qu'on pouvait mourir de maladies liées à l'alcoolisme, comme une cirrhose, ou je ne sais pas, j'ai cherché sur internet ce que voulait dire « mourir d'alcoolisme », car l'alcoolisme provoque, accentue, accélère et multiplie les risques de maladies, mais à moins de vous faire tomber dans l'escalier il ne tue pas lui-même – et encore, c'est parce que la chute vous a brisé la nuque que vous mourez et non parce que vous avez bu un litre de whisky. J'ai toujours chipoté là-dessus, suspectant une cachotterie, une entourloupe, comme si on avait voulu escamoter la *vraie* raison de la mort de Marguerite.

Ce que je sais, c'est qu'elle est morte en 1954, soit cinq ans après sa mère, à l'âge de quarante et un ans. Ce que je sais, c'est qu'elle est morte alcoolique et seule, humiliée, sans doute rongée de remords et de ressentiment, isolée de tous ; ce que je sais, c'est qu'elle est morte quand mon père avait dix-sept ans, âge qu'avait mon frère Thierry quand mon père s'est donné la mort, en 1983. Ce que je sais, c'est que pour qu'il puisse être enterré religieusement, le médecin avait dû fournir un certificat précisant la cause du décès ; le médecin avait fait la gueule, détestant qu'on l'oblige à tordre la vérité, car l'Église catholique refusait encore d'enterrer religieusement les suicidés – cette bande d'ingrats qui osent faire ce qu'ils veulent d'une vie que Dieu leur a donnée, quand Lui seul avait le droit d'en disposer, car Dieu seul peut reprendre ce qu'il a donné. C'est pourquoi le

médecin avait écrit que mon père n'était pas mort d'un suicide mais des suites d'une dépression, ce qui n'était pas faux, en effet, si on considère que le suicide est une conséquence possible d'une dépression, comme la chute qui vous brise la nuque est la conséquence d'un alcoolisme – et c'est pourquoi, tout à coup, je me suis posé la question de savoir si Marguerite n'avait pas choisi de mourir, si, se voyant pitoyable devant ses enfants, désespérément seule, elle n'avait pas choisi, aidée par l'alcool, d'en finir, peut-être se taillant les veines dans sa baignoire – je l'imagine faire ça, oui, sans même penser à ce jour où elle avait vu de si près l'un des poignets de sa mère et cette cicatrice qui l'avait tant troublée.

Je l'imagine, pour tout dire, seule la journée entière, tournant autour de son geste de mort et tellement décidée qu'elle avait résolu, avant d'en finir, de redessiner les contours de sa propre vie ou de la vie de sa famille, en se supprimant déjà avec une paire de ciseaux – celles dont elle se servirait dans l'eau du bain pour ne pas souffrir – pour s'endormir tranquillement – mais donc, pour l'instant, je la vois sortant une à une toutes les photographies de famille et découpant toutes celles où elle apparaît, se supprimant, découpant son visage, jetant franchement la photographie si elle y est seule, et puis, une seule fois, noircissant au stylo son visage pour une raison qui m'échappe comme la photo a échappé aux lames des ciseaux ; je la vois rangeant lentement, déterminée et soigneuse comme jamais, toutes les photographies dans leur tiroir, comme si de rien n'était, soulignant juste non pas qu'elle n'a pas existé, comme on pourrait le croire trop facilement, mais qu'elle expose et crache son absence, qu'elle se fait silence avant d'aller en finir pour de bon. Je sais suffisamment peu de choses pour que rien ne m'interdise de penser à la mort de ma grand-mère comme à une sorte de préfiguration de celle de mon père, rien ne m'en empêche et tout me porte à y croire, cette obstination gênée à ne pas répondre aux questions quand celles-ci pourtant sont simples et devraient trouver des réponses nettes et précises, mais ne rencontrent que des regards détournés, des réponses hésitantes, lacunaires, comme si, à force de vouloir ne pas savoir, on finissait par ignorer ; mourir d'alcoolisme, ça n'interdit pas d'être enterrée dans un cimetière et de recevoir la bénédiction d'un curé et la croix de Jésus sur sa plaque de marbre gris – contrairement aux lames de ciseaux qui tailladent les veines dans l'eau chaude d'une baignoire.

Ce qui est étrange, c’est que mon grand-père, André, est mort dans son asile psychiatrique à soixante-quatre ans, au même âge que Marie-Ernestine, d’une chute dans un escalier, en heurtant une fenêtre ou une baie vitrée qui lui aurait tranché la carotide – et pourquoi de ça, je me demande, suis-je au courant ? Pourquoi, dans ce cas, on sait la raison précise de la mort ? Ce que je sais, c’est qu’il est mort un 24 décembre, veille de Noël de l’année 1975.

Peut-être fallait-il qu’il soit mort lui aussi, que tous soient plus ou moins partis pour que mon père et sa sœur, un dimanche de printemps de 1976, nous embarquent tous dans leur maison d’enfance, la maison de famille, en nous disant que cette fois ils ont décidé qu’on allait investir cette maison et venir y vivre de temps en temps ; la prêter, la faire respirer, lui redonner vie. J’avais neuf ans, c’est une année où il fait très chaud et nous nous retrouvons tous dans le hameau, mes frères et sœurs, ma mère et mon père ; sa sœur vient avec son mari et ses deux filles. On papote longtemps dans la cour, et mon père fait remarquer qu’il est venu déjà trois samedis de suite pour tailler, couper les haies, une vraie jungle, débordant et cachant la porte d’entrée, les fenêtres du bas ; mais maintenant que c’est dégagé, on n’a plus qu’à entrer.

Je me souviens du silence qui nous a recouverts à ce moment-là ; j’entends les coups de marteau pour faire sauter les planches qui bloquent les fenêtres du rez-de-chaussée, j’entends les clés et la porte qui s’ouvre avec peine, on aurait dit à contrecœur. Les adultes entrent, mais les enfants n’osent pas les suivre, ils ont peur de cette vieille maison forcément hantée, peuplée au moins d’araignées et de rats, de souris. Et, pourtant, nous finissons par découvrir l’intérieur poussiéreux mais intact, comme conservé sous une peau de poussière grise et lumineuse à la fois, une chrysalide qui l’a préservé des agressions du temps et de la modernité. La peur est balayée, l’émerveillement s’impose ; on reste éblouis, on s’imagine découvrant Lascaux ou l’intérieur d’une pyramide égyptienne, mais c’est plus simple, il n’y a pas vraiment de mystère, juste un monde figé qui tremble sous l’effet vibratile de la lumière du jour qui entre par les fenêtres ouvertes – quelque chose d’inconnu, un monde est là, devant nous, qui porte sa propre présence et s’offre à la nôtre ; on regarde les bouquets figés dans le temps, séchés, les dentelles sur le linteau de la cheminée, les vases et quelques statuettes ; tout

un temps remonte qui aurait pu dormir encore pendant des siècles. La maison n’est pas déserte, pour la plupart les meubles sont là.

Pourtant, l’impression qui nous submerge c’est le vide, on a entendu tellement d’histoires, on a entendu tellement de voix, croisé tellement de gens, où sont-ils ? tous, perdus, noyés dans le silence, nous avons connu tant de gens qui sont passés par ici, entre ces murs, que leur absence résonne. La maison est seule, non pas hantée par les absents et les morts, mais seulement marquée par les traces de leur passage, avec le vide où ils l’ont laissée. Mais la maison tient debout, elle attend qu’on la ranime, qu’on vienne la repeupler et qu’on remplisse cet escalier qui craque sous les pas, ce grand couloir sombre à l’étage se terminant par une fenêtre qui refuse de s’ouvrir, qu’on écoute les bruits des lames du parquet, du grenier, le chant d’un hibou ou d’une chouette la nuit ; la maison attend les voix qui parlent, chuchotent, mentent, aiment, se taisent. Elle attend l’amour, elle attend la mort, elle attend les enfants qui courent les pieds sales et rapportent des cailloux et des fossiles ; elle attend qu’on fasse vibrer l’énorme son de sa carcasse, qu’on joue du piano et que le piano joue de la maison à travers ses murs et ses poutres.

Je ne sais plus qui ose, mais quelqu’un s’approche de ce grand corps sombre qui trône dans la pièce du bas ; on hésite, puis on ouvre le couvercle. Les touches apparaissent ; quelqu’un appuie sur une touche, un son fragile et désagréable s’échappe et retombe dans l’air poussiéreux ; tous les enfants approchent, les adultes aussi. Je ne sais pas ce qui nous arrive, cette beauté, cet émerveillement ; on regarde, on se tait, on se dit chacun pour soi-même,

Oh,

très impressionné et captivé, et l’on se répète dans le secret de sa tête, le cœur serré,

Oh,

Le piano.

Le piano le piano le piano.

Table des matières

PROLOGUE

Fouillé – j'ai fouillé partout...

Partie I

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Partie II

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Partie III

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Partie IV

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Partie V

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Chapitre 65

Chapitre 66

Chapitre 67

Chapitre 68

Chapitre 69

Chapitre 70

Chapitre 71

Chapitre 72

Chapitre 73

Chapitre 74

Chapitre 75

Chapitre 76

Chapitre 77

Chapitre 78

Chapitre 79

Chapitre 80

Chapitre 81

Chapitre 82

Chapitre 83

ÉPILOGUE

C’est par l’invention que l’histoire peut parfois...

DU MÊME AUTEUR

LOIN D'EUX, *roman*, 1999 ("double", no 20)
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 ("double", no 27)
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002
SEULS, *roman*, 2004
LE LIEN, 2005
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 ("double", no 60)
DES HOMMES, *roman*, 2009 ("double", no 73)
CE QUE J'APPELLE OUBLI, 2011
TOUT MON AMOUR, *théâtre*, 2012
AUTOUR DU MONDE, *roman*, 2014 ("double", no 105)
RETOUR À BERRATHAM, *théâtre*, 2015
CONTINUER, *roman*, 2016 ("double", no 112)
UNE LÉGÈRE BLESSURE, *théâtre*, 2016
HISTOIRES DE LA NUIT, *roman*, 2020 ("double", no 126)
L'ORAGE, adapté d'Alexandre Ostrovski, *théâtre*, 2023
PROCHES, *théâtre*, 2023
QUELQUE CHOSE D'ABSENT QUI ME TOURMENTE, entretiens avec Pascaline David, 2025 ("double", no 149)

Aux éditions Capricci

VISAGES D'UN RÉCIT, 2015 (livre et DVD)

Cette édition électronique du livre *La Maison vide* de Laurent Mauvignier a été réalisée le 23 mai 2025 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage (ISBN 9782707356741, n° d'édition 7935, n° d'imprimeur 2502067, dépôt légal août 2025).

Le format ePub a été préparé par Isako.
www.isako.com

ISBN 9782707356758

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library